This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

131.8

LSoc3983.10

The Gift of
The Academy.
—
20 Feb. 1869.

5

MÉMOIRES

DE

L'ACADÉMIE IMPÉRIALE DES SCIENCES

DE

ST.-PÉTERSBOURG.

VI^me^ SÉRIE.

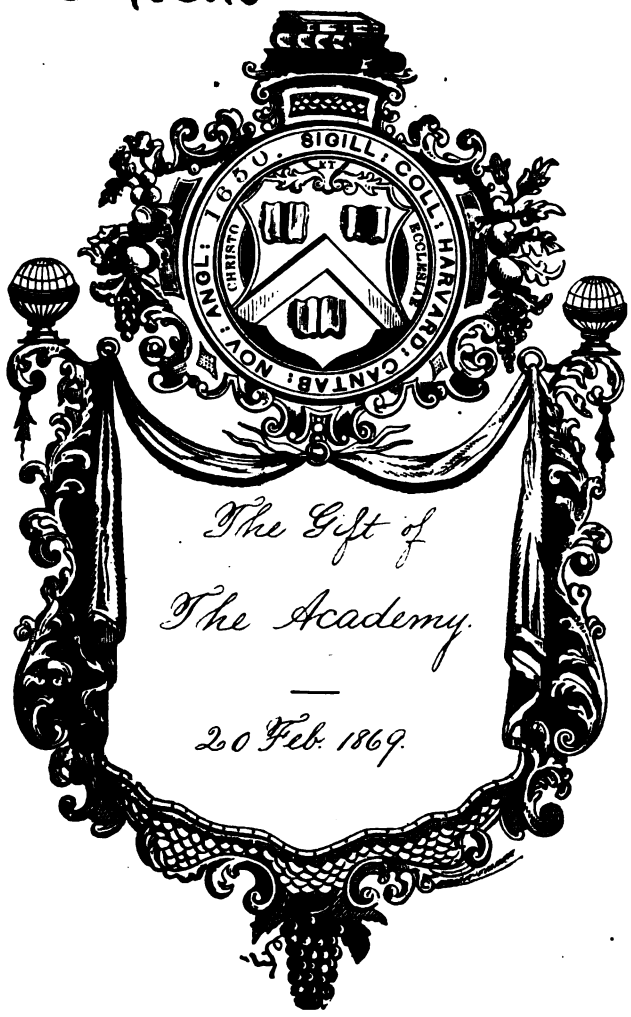
SCIENCES POLITIQUES, HISTOIRE ET PHILOLOGIE.

TOME II.

1833-34

131.8

LSoc3983.10



The Gift of
The Academy.
—
20 Feb. 1869.

5

MÉMOIRES

DE

L'ACADÉMIE IMPÉRIALE DES SCIENCES

DE

ST.-PÉTERSBOURG.

VI^me^ SÉRIE.

SCIENCES POLITIQUES, HISTOIRE ET PHILOLOGIE.

TOME II.

1833-34

3-

MÉMOIRES

DE

L'ACADÉMIE IMPÉRIALE DES SCIENCES

DE

SAINT-PÉTERSBOURG.

SIXIÈME SÉRIE.

SCIENCES POLITIQUES, HISTOIRE ET PHILOLOGIE.

TOME II.

ST.-PÉTERSBOURG,

DE L'IMPRIMERIE DE L'ACADÉMIE IMPÉRIALE DES SCIENCES.

1834.

Se vend chez Graeff, libraire, Commissionnaire de l'Académie, place de l'Amirauté, maison Stcherbakoff N° 91 et à Leipzig chez Léopold Voss. Prix: pour la Russie 12 R°; pour l'étranger 4 thlr. 12 gr. de Prusse.

LSoc3983.10

II

PUBLIÉ PAR ORDRE DE L'ACADÉMIE.

En Novembre 1834.

Le Secrétaire perpétuel P.-H. Fuss.

TABLE
DES
ARTICLES CONTENUS DANS CE VOLUME.

Pag.

Ueber die sogenannte dritte Welt der Buddhaisten, als Fortsetzung der Abhandlungen über die Lehren des Buddhaismus; par M. *Schmidt* . . 1

Ueber die Tausend Buddhas einer Weltperiode der Einwohnung oder gleichmässigen Dauer; par *le même* 41

Beleuchtung der merkwürdigen Notiz eines Arabers aus dem XI^ten^ Jahrhundert über die Stadt Mainz; par M. *Frähn* 87

Masken; ihr Ursprung und neue Auslegung einiger der merkwürdigsten auf alten Denkmälern, die bis jetzt unerkannt und unerklärt geblieben waren; (avec une planche gravée) par M. *Köhler* 101

Ueber die finnische Bevölkerung des St. Petersburgischen Gouvernements und über den Ursprung des Namens Ingermannland; par M. *Sjögren* . . . 123

Bericht über eine Inschrift aus der ältesten Zeit der Mongolenherrschaft; (avec deux planches lithographiées) par M. *Schmidt* 243

Recherches sur le nombre des suicides et des homicides commis en Russie pendant les années 1821 et 1822; par M. *Herrmann* 257

Relation de Mas'oudy et d'autres auteurs musulmans sur les anciens Slaves; par M. *Charmoy* 297

Die Volksstämme der Mongolen, als Beitrag zur Geschichte dieses Volkes und seines Fürstenhauses, erste Abhandlung; par M. *Schmidt* . . . . : . 409

De Il-Chanorum seu Chulaguidarum numis commentationes duae. Accedunt nonnulli aliarum dynastiarum muhammedanarum numi anecdoti; (avec quatre planches gravées); par M. *Frähn* 479

Was bedeutet das in in den russischen Chroniken unter dem Jahr 1024 vorkommende Wort Ayaa? par M. *Sjögren* 565

1863. Feb. 20

Life of the Imperial Academy

MÉMOIRES

DE

L'ACADÉMIE IMPÉRIALE DES SCIENCES

DE

ST. - PÉTERSBOURG.

VI^me SÉRIE.

Sciences politiques, Histoire, Philologie.

TOME SECOND.

1^me LIVRAISON.

ST. - PETERSBOURG,

DE L'IMPRIMERIE DE L'ACADÉMIE IMPÉRIALE DES SCIENCES.

1833.

Se vend chez GRAEFF, libraire, Commissionnaire de l'Académie, place de l'Amirauté, maison Stcherbakoff N°. 91 et à Leipzic chez CNOBLOCH.

Publié avec l'approbation de l'Académie.

En Février 1833.

Le Secrétaire perpétuel P. H. Fuss.

UEBER

DIE SOGENANNTE

DRITTE WELT DER BUDDHAISTEN,

ALS FORTSETZUNG DER ABHANDLUNGEN UEBER

DIE LEHREN DES BUDDHAISMUS;

VON

I. J. SCHMIDT.

Gelesen den 21. December 1831.

Es war meine Absicht, die einzelnen, den Buddhaismus betreffenden, Untersuchungen mit den darüber bereits erschienenen akademischen Abhandlungen [1]) fürs erste zu schliessen, weil es mir bei deren Abfassung hauptsächlich nur darum zu thun war, die philosophische Grundlage, auf welcher das Religionsgebäude des Buddhaismus aufgeführt und zu verschiedenen Zeiten nach den Localbedürfnissen erweitert worden ist, aufzudecken. Den übrigen Theil, die Beschreibung des auf dieser Grundlage errichteten Gebäudes selbst, so wie die Berichtigung der in ähnlichen, bereits vorhandenen Beschreibungen befindlichen Irrthümer, wollte ich auf eine ausführliche Geschichte des Buddhaismus versparen, deren Ausarbeitung und Herausgabe ich längst im Sinne hatte und auch einmal auszuführen gedenke, wenn ich im Besitze mehrerer, mir noch fehlenden, Materialien seyn werde und meine andern Berufsgeschäfte mir dazu die nöthige Musse lassen.

1) Memoires de l'Acad. Imp. des Sciences, VI Serie, p. 93 et 221.

Es scheint aber, dass jene zwei Abhandlungen, die bekanntlich durch die beachtungswerthen Notizen Hodgson's über den Buddhaismus in *Nipâl* veranlasst wurden, einige Sensation gemacht haben, und zwar vornehmlich in Paris, woselbst Herr Abel-Rémusat, der mit besonderer Vorliebe und vielem Eifer auch diesen — von seinen verdienstlichen Chinesischen Studien und den daraus hervorgehenden Ergebnissen fast unzertrennlichen — Gegenstand aufgefasst, darüber auch bereits Verschiedenes zur Sprache gebracht hat und noch zu bringen verspricht [2]).

Ich halte es daher jetzt an der Zeit, den unterbrochenen Faden wieder anzuknüpfen und zur Ergänzung noch einiges zum Zusammenhang und bessern Verständnisse Dienendes hinzuzufügen, dann aber auch von der dritten Welt der Erscheinungen in der Materie, dem Kundwerden des *Pradschna* in derselben und dem Zwecke ihres Daseyns, nach den in den Schriften der Buddhaisten darüber aufgestellten Lehren, etwas folgen zu lassen. Vorher aber werde ich in der Kürze den Standpunct festzustellen suchen, von welchem aus der ächte Buddhaismus beurtheilt werden muss, wenn man nicht Gefahr laufen will, in neue Irrthümer zu verfallen und etwas für Buddhaismus auszugeben, was es gar nicht ist, oder wenigstens ursprünglich weder war noch in neuerer Zeit allgemein geworden ist; es sey denn, dass man etwa mit Fleiss darauf bestehen möchte, was Europäischen Gelehrten nur zu oft widerfährt, durch hartnäckige Beharrung in vorgefassten Meinungen, das durch Selbstforschung und Mittthei-

2) Nouv. Journ. Asiatique, Juin 1831, p. 495. Zum grossen Verluste für die gelehrte Welt und besonders für die Freunde der Ost-Asiatischen, namentlich der Chinesischen, Literatur hat der seitdem erfolgte Tod des Herrn Rémusat in der Blüthe des männlichen Alters seinem nützlichen Wirken hienieden ein unerwartetes Ende gemacht, ihn aber auch zugleich dadurch von einem Versprechen entbunden, dessen Erfüllung wohl schwerlich seinen Ruhm vergrössert haben würde. Da diese Abhandlung beim Empfange der Nachricht von Rémusat's Tode bereits völlig zum Drucke fertig war, so wird natürlicherweise in dem, was mit dem Lebenden gesprochen wurde, nichts abgeändert. Ehre seinem Geiste und Streben! Möge ein würdiger Nachfolger ihn bald ersetzen und die Klippen meiden oder sprengen, die dem Verewigten zum Anstoss wurden und seinem Genius Schranken setzten.

lung erhaltene Licht muthwillig verkennen und lieber eigene, mit nichts zu begründende, Muthmassungen geltend machen zu wollen.

Herr Rémusat hat mit einiger Begeisterung die Nachrichten Hodgson's von dem Nipâlischen Buddhaismus aufgefasst und glaubt in den gelieferten Auszügen aus dem *Sämbhu-Purâna* die ächte Grundlage der Buddhalehre gefunden zu haben, obgleich Hodgson selbst versichert, dass der genannte *Purâna* ausschliesslich *Nipâl* angehöre, woselbst, soviel ich für jetzt zu beurtheilen im Stande bin, die buddhaistischen Ais'warikas allein zu Hause sind. Dieser Annahme gemäss gilt *Adi-Buddha*, nebst seinem ganzen schöpferischen Gefolge, bei Herrn Rémusat auch als ein wirklicher Bestandtheil des ächten Buddhaismus. Ja er geht noch weiter: er findet in der, als Eingang fast jeder buddhaistischen Religionsschrift vorstehenden, Ausrufung *Namo Buddhaja u. s. w.* oder in der buddhaistischen Trias ohne Schwierigkeit den *Adi-Buddha*, weil in dieser Trias unmöglich von *S'âkjamuni* die Rede seyn könne, indem nach der Lehre des *Mahâjâna* (welches er durch *grande revolution* übersetzt) von *Buddha* (der Intelligenz) *Prädschna* (die Erkenntniss) oder auch *Dharma* (das Gesetz) erzeugt werde, und aus der Vereinigung Beider *Sanggha* (der Verein Mehrerer) hervorgehe [3]). Diess alles ist aber nirgends als Lehre des *Mahâjâna* zu erweisen;

3) Nouv. Journ. Asiatique, Avril 1831, p. 265 ff. Es wäre zu wünschen, dass Herr Rémusat bei seinen Studien der Chinesisch-buddhaistischen Literatur bereits über jene Einleitungsformel der meisten Buddhaistischen Schriften hinweggekommen und tiefer in die Literatur selbst eingedrungen seyn möchte, damit er am Ende erfahre, was die Lehre des *Mahâjâna* sey. Im December desselben Jahres war er es noch nicht, denn im Journ. Asiatique dieses Monats wiederholt er S. 530 wohlgefällig die früher bereits im Journal des Savans geäusserte eigenmächtige, von völliger Unkenntniss zeugende und jeder Kritik ermangelnde Meinung, dass die Mongolischen Religionsbücher zur *petite doctrine* zu gehören scheinen, so wie dass die Hodgson'schen Notizen und die von Wilson übersetzten kleinen religiösen Werkchen zum *Mahâjâna* gehören. So wisse denn er und Jeder, der seiner, auf arger Verwirrung der Sache beruhenden, grundlosen Behauptung Glauben schenken möchte, dass das *Mahâjâna* den Mongolen und Tibetern sehr gut bekannt ist und dass dessen Sutras, so viele es deren noch giebt und irgendwo zu finden seyn möchten, sämmtlich mit grosser Sorgfalt in beide Sprachen übersetzt sind; dass ferner die Hodgsonschen Notizen nur äusserst leise und in wenigen Puncten das *Mahâjâna* berühren, dass aber

es sind wahrscheinlich nichts als mystische Distinctionen einzelner Secten, wovon kein einziger der mir bekannten *Mahâjâna-Sutras* (und ich kenne deren doch mehrere, obgleich ihre Zahl zwar beträchtlich, jedoch nicht gar zu gross ist) und keine einzige sonst mir zugekommene Religionsschrift ein Wort sagt. Zwar trifft man oft weibliche Gottheiten, die zu den Ausflüssen des *Pradschna* oder der Buddha-offenbarung ausserhalb des *Nirwâna* gehören, nebst den dazu gehörigen Verbindungen und Fortzeugungen, in den Mysterien des Buddhaismus an; aber gerade diese Mysterien, auf welchen so viele der Legenden gebaut sind, denen Herr Rémusat sich so abhold zeugt, sind dem *Mahâjâna* fremd. Die *Jâna-Sutras* enthalten die reine Buddhalehre und zeigen den Weg, auf welchem man zu Buddha gelangt; sie geben sich mit der Mythologie und den Mysterien derselben nicht mehr ab, als zum Zusammenhang und richtigen Verständnisse nothwendig erfordert wird. Ferner werden zum *Mahâjâna*, obgleich nicht zu den *Sutras* desselben, die Mehrzahl der *Dhârani* gerechnet, und zwar alle diejenigen, die Buddha selbst gelehrt haben soll, indem der Gebrauch derselben vorzugsweise für die *Mahâjânikas* bestimmt ist.

Dass in der viel besprochenen Trias unter Buddha nicht ausschliesslich und allein *S'âkjamuni* verstanden werden könne, ist eine sich von selbst ergebende Folgerung und verdient kaum einer Erwähnung; aber eben so wenig ist damit ein *Adi-Buddha* oder etwas dem Aehnliches gemeint, wie Herr Rémusat anzunehmen geneigt ist. In meinen frühern Abhandlungen habe ich den Begriff

---

in den Wilson'schen Piecen auch nicht die geringste Spur davon vorhanden ist. Bis jetzt zeigt sich Herr Rémusat noch überaus unmündig in der Erkenntniss des Grundes der Buddhareligion und in der kritischen Classification ihrer Schriften, daher er ungleich besser gethan hätte, sein Urtheil noch fürs erste zurückzuhalten; jedenfalls hätte er einsehen sollen, dass seine veralteten und durch die Redaction eines Georgi vollends unbrauchbar gewordenen, aber dennoch ihm so lieben, Gewährsmänner ihn nur zu oft im Stiche lassen und dem gegenwärtigen Standpuncte unserer Kenntnisse nicht mehr entsprechen. Es wäre hier weder an seinem Orte noch auch überhaupt der Mühe werth, seine Kritik meiner Mongolischen Geschichte, in sofern sie den Buddhaismus betrifft, zu widerlegen; man kennt die Beweggründe dieser Kritik zu gut und lächelt dazu.

von Buddha nach den *Mahâjâna-Sutras* festzustellen gesucht; nach denselben ist Buddha entweder die abstracte Universal-Intelligenz als ursprüngliche Monas im *Nirwâna*, und steht dann ausser aller Berührung mit dem System der drei Welten, oder Buddha erscheint in der Weisheitsoffenbarung oder dem *Pradschna*, zugleich als *Dhjâni-Buddha* und als *Manuschi-Buddha*, oder — um mich eines populären Ausdrucks zu bedienen — im Himmel und auf Erden. Indess kann Buddha nur als im *Pradschna* stehend der Gegenstand eines religiösen Lehrsystems oder einer ins Einzelne gehenden Untersuchung seyn, und den hohen *Mahâjânikas* (den Bodhisatwas u. s. w.) allein ist es vorbehalten, stufenweise — und zwar vermittelst der zehn *Pâramitâs*, worüber weiter unten ein Mehreres — durch die verschiedenen Regionen des *Pradschna* zu Buddha *jenseits des Pradschna* oder *im Nirwâna* zu gelangen. Obgleich man diese Ansicht in den *Mahâjâna-Sutras* allerwärts bestätigt und ausführlich erörtert findet, so muss hier bemerkt werden, dass gerade die entwickelte Triaslehre von *Buddha*, *Dharma* und *Sanggha*, ungeachtet dessen, dass sie ein Grundprincip der Buddhareligion bildet, ein Gegenstand ist, der in den genannten Sutras nur äusserst sparsam vorkommt und keineswegs als Sache von der höchsten Wichtigkeit betrachtet wird. Der einfache Grund davon liegt darin, dass in dem *Mahâjâna* selbst die Trias (nämlich Buddha, seine Lehre und die Bodhisatwas) sich bereits vollständig darstellt, dass daher dessen Sutras sich mehr mit der unentwickelten Trias oder der Monas beschäftigen, mehr mit dem verborgenen *Nirwâna* als dem offenbarten *Pradschna*, zu welchem letztern die entwickelte Trias gehört. Hiezu kommt noch, dass die *Jâna-Sutras* fast nichts anders als eigene Worte Buddha's enthalten, so dass, wo Buddha selbst waltet, die Trias zur Monas wird, indem er in seiner geistlichen Person auf Erden alle drei Eigenschaften derselben vereinigt. Dagegen ist diese Lehre in den spätern Religionsschriften, die keinesweges zu den von *S'âkjamuni* gelehrten *Jâna-Sutras* gehören und sich auch nicht dafür ausgeben, um so ausführlicher entwickelt und ausgesponnen, als es den spätern Verbreitern der Buddhalehre nothwendig erscheinen

musste, dieselbe zur Beförderung ihrer Absichten dem Volke zu verdeutlichen. Sie ist indess für uns von grosser Wichtigkeit, weil auf ihr das System des Buddhaismus in seinen Religionsmysterien beruht und wir an ihr einen Leitfaden durch das Labyrinth dieser Mysterien bekommen.

Da der Buddhaismus den Chinesen um mehrere Jahrhunderte früher bekannt war als den Tibetern, da derselbe sich schon um die Zeit des Anfangs unserer Zeitrechnung in China ausgebreitet und es zu verschiedenen Perioden eifrige Anhänger desselben unter den Monarchen dieses Reichs gegeben hat; so ist es ausser Zweifel gestellt, dass eine grosse Anzahl buddhaistischer Schriften, und zwar die wichtigsten und ältesten, schon längst ins Chinesische übersetzt seyn müssen. Es ist eine historische Thatsache, dass, wo der Buddhaismus erscheint, auch sogleich für die möglichst schnelle Verbreitung seiner Literatur emsig Sorge getragen wird. Es ist mir indess nicht bekannt, dass irgend ein Europäischer Kenner der Chinesischen Sprache sich jemals unmittelbar mit buddhaistischen Religionsschriften beschäftigt habe. Zwar fehlt es nicht an mancherlei den Buddhaismus betreffenden und aus Chinesischen Büchern gezogenen Notizen; diese scheinen aber nicht aus den Quellen selbst, sondern aus verschiedenen Commentaren, historischen und andern Werken geschöpft zu seyn. So nützlich, gewinnbringend und belehrend der Gebrauch solcher Werke neben dem Studium der Quellen auch seyn mag, so liegt es am Tage, dass sie bei Entbehrung oder Nichtachtung dieser letztern sehr unzureichend seyn müssen; indem nicht nur leicht ein verkehrter Sinn aus ihnen herausgedeutet werden kann, sondern die gegebenen Erklärungen selbst sich nicht selten als unvollständig ja unrichtig erweisen, und also in solchen Fällen nur zur Weiterverbreitung von Irrthümern dienen. Waren die Verfasser solcher Werke nicht selbst Buddhaisten, so muss die Vorsicht verdoppelt werden, weil in diesem Falle zu befürchten steht, dass zu der bekannten Oberflächlichkeit der Chinesen in Beurtheilung fremdartiger Gegenstände sich noch böslicher Wille oder ähnliche Unlauterkeiten gesellt haben möchten. Da nun noch niemand der Kenner des Chinesischen

sich an die unmittelbare Bearbeitung buddhaistischer Schriften gewagt hat, so muss es der Wunsch aller derjenigen seyn, denen dieser Gegenstand Interesse einflösst, dass Herr Rémusat — der durch seine gründliche Kenntniss der Chinesischen Sprache und seinen bereits an den Tag gelegten Eifer in der Erforschung der verschiedenen religiösen Meinungen Ost-Asiens sich vorzüglich als dazu geeignet beurkundet — uns die Schätze der Chinesisch-buddhaistischen Literatur aufdecken möchte [4]).

Bei dem Studium der Buddhareligion und ihrer Mysterien dürfen die zahlreichen Legenden keinesweges ohne alle Berücksichtigung bleiben. Mehrere derselben enthalten die vorgeblichen frühern Wanderungen *S'âkjamuni's* in andern Körpern, Geburten und Regionen, bei weitem die meisten aber die Verkörperungen des *Arjâwalokites'wara* oder *Padmapâni* zum Heil der Welt. In einigen andern werden auch verkörperte Erscheinungen anderer zum buddhaischen *Pradschna* gehöriger Intelligenzen erzählt. Welche wichtige Rolle *Padmapâni* als Stellvertreter des im ewigen *Nirwâna* dahingewichenen Buddha *S'âkjamuni* auf Erden im neuern Buddhaismus spielt, ist bekannt. Man wird sich gleichfalls erinnern, dass die Nipâlischen Bauddhas ihn als den von ihrem erdichteten Adi-Buddha erkorenen Schöpfer der lebenden Wesen aufführen, so wie den *Mandschus'ri* als den Baumeister der verschiedenen Regionen des Weltgebäudes, Ansichten, denen auch Herr Rémusat in ihrer vollen Buchstäblichkeit gar willig beitritt, weil er sie für die des ächten Buddhaismus hält, so dass er sogar die letztgenannte buddhaische Intelligenz oder Kraft den *Demiurgos der Buddhaisten* nennt, ohne im geringsten die hohe intellektuelle Bedeutung dieses buddhaischen Genius zu ahnen. So nahe nun auch alle diese Dinge, sie mögen richtig oder

4) Im Journal des Savans, Oct. Nov. und Dec. 1831 befindet sich ein Aufsatz des Herrn Rémusat: über die Kosmogonie der Buddhaisten. Man trifft in demselben leider meist längst aus Andern bekannte — jedoch besser und klarer geordnete — Dinge und nichts Neues von einiger Erheblichkeit an, es sey denn einige sehr erhebliche Irrthümer, die ihren Grund in dem Mangel an reifer Kenntniss des Gegenstandes haben, so wie in dem hartnäckigen Festhalten vorgefasster und ein für allemal beliebter, jedoch aller Autorität entbehrender Meinungen.

falsch begriffen und gedeutet seyn, das Gebiet der Schöpfungs- und Verwandlungswunder, aus welchen die Legenden ihre beste Nahrung ziehen, berühren und sogar tief in dasselbe hinabstreifen, so verwirft Herr Rémusat doch alle jene Legenden als absurd, und tadelt es, dass man die auf solchen Unsinn verwendete Zeit nicht zu erheblichern Untersuchungen benutzt habe. Als gewöhnlicher Europäer von Geschmack und als Mann von feiner literärischer Bildung hat er vollkommen Recht, und wer von uns würde von diesem Gesichtspuncte aus nicht in das nämliche Urtheil einstimmen? Aber Herr Rémusat ist auch Orientalist, ja noch mehr: die Mysterien des Buddhaismus aufzudecken wünscht er, und da ist freilich sein Urtheil nicht an seiner Stelle. Denn in dieser Forschereigenschaft braucht er sich nicht bei den Verwandlungen, Mirakeln, Ungeheuern und den Jungfrauen von Krystall, Silber u. s. w., welche die äussere Einkleidung solcher Legenden häufig auszumachen pflegen, aufzuhalten; er würde bei näherer Beleuchtung bald finden, welchen Nutzen mehrere dieser Legenden für die Kenntniss der Mysterien des Buddhaismus gewähren, und dass sie keineswegs für die Spinn- oder Kinderstuben oder zur Unterhaltung eines griesgramigen Schachs ersonnen sind, sondern in der Absicht, das buddhaische *Pradschna* oder Buddha's und seiner Attribute Kundwerdung in der Offenbarung dem Volke und dessen Lehrern zu versinnlichen. Da nun ferner, nach altbuddhaistischer Lehre des *Mahâjâna*, alles was in die Sinne der organischen Wesen fällt, als nichtig, als Trugbilder der Täuschung und als ein Spiel der Einbildungskraft angesehen werden muss, da nach eben dieser Lehre buddhaische Naturen in dem Raume der Sinnenwelt Alles zu wirken und jedem Ding ein scheinbares Daseyn zu verleihen vermögen, so ist es billig, dass der Europäische Erforscher Orientalischer Geisteserzeugnisse, auf diese Fundamentallehre des Buddhaismus Rücksicht nehmend, solche Auswüchse Asiatischer Phantasie mit einiger Nachsicht behandle, und nicht, so zu sagen, das Kind mit dem Bade verschütte. Jedenfalls wird der ernste Forscher in dem Labyrinthe des Ideenganges des Menschengeschlechtes, so wie der Geistesverirrungen desselben zu allen Zeiten der Welt,

sich durch die Uebersetzung bedeutungsvoller buddhaistischer Legenden mehr angezogen fühlen, als durch die Uebersetzung eines Chinesischen Romans. Ich räume es zwar willig ein, dass die mystischen Bilder, in welche die Metaphysik der Orientalen überhaupt sich gern zu hüllen pflegt, unsern gesunden und von nüchterner Vernunft geleiteten Begriffen wenig zusagen können; sind aber diese denn auch als Maasstab zu gebrauchen, wenn man Orientalische Mysterien blos darstellen und entwickeln, nicht aber sich die verlorene Mühe geben will, selbige vor den Richterstuhl unserer Meinungen und gewohnten Ansichten zu ziehen? [5])

5) So hat Herr Rémusat z. B. die von mir als Anhang zur Geschichte der Ost-Mongolen gelieferte Uebersetzung einer, den *Arjâwalokites'wara* betreffenden, Legende mit der nämlichen Geringschätzung abgefertigt (Siehe Journ. des Savans, Avril 1831, p. 225, ingl Nouv. Journ. Asiatique, Fevrier 1832, p. 169), und ich kann nicht anders glauben, als dass sein Vorurtheil ihn gar nicht dazu hat kommen lassen, sie ordentlich zu lesen, was ihm, als Pariser Franzosen, vielleicht auch einige Schwierigkeit machen mochte. Denn wenn ich auch einige ächt-poetische Stellen, wie z. B. S. 465, die freilich hier nur einen relativen Werth behaupten, ihm willig aufopfere, so muss ich ihn doch fragen, ob die Hauptperson der Legende, die zur Verkörperung des Bodhisatwa und deren Zwecke gehörige *D'ákini* (der weibliche Genius) *der göttlichen Weisheit*, welche, uralt und dabei ewig jung, die Mutter des mysteriösen Lama (des Dhjâni-Buddha *Amitâbha*) und des Bodhisatwa selbst war, und dennoch von diesem letztern, ungeachtet der vielerlei ihm begegnenden Hindernisse und Verlockungen zum Sinnenreits, als Lebensgefährtinn gesucht und heimgeführt wurde, — ob, frage ich, diese tiefe Mysterie des *Pradschna* ihm denn für weiter nichts gilt, als für ein Feenmährchen zur Unterhaltung unmündiger Geister? — ob er bei dem Tanze der Ewigkeit, bei der Stimme des leeren Felsens (dem Wiederhall oder Echo des *Dharma* in der Schöpfung) denn gar nichts gedacht hat? — ob er bei den verschiedenen Tänzen S. 481 in dem von der *D'ákini* der göttlichen Weisheit umgewandelten grossen Saale, und dem dabei Statt findenden allmähligen gegenseitigen Verschmelzen der Tanzenden, bis Alles sich in die Person des Lama verschmolzen hat und zuletzt auch dieser aus dem *Dhjâna* der Kundwerdung in das Nichts zerfliesst, um alsdann sich selbst und seine ganze Begleitung aus sich wieder aufs Neue erscheinen zu lassen, — ob er dabei nicht unwillkührlich an das so mannigfaltig in der Schöpfung wirkende buddhaische *Pradschna*, und auf dessen ins Unendliche sich vervielfachenden und ausbreitenden und dann wieder in ihren Ursprung, die buddhaische Abstraction in der sogenannten Leerheit, sich zurückziehenden Kräfte ist erinnert worden? — Ich habe in der Uebersetzung dieser Legende bei den Strichen S. 483 die Beschreibung der meisten dieser Tänze weggelassen, weil sie zu üppig wurden und ein Europäisches Ohr nicht daran gewöhnt ist, sich die Wirksamkeit der Gottheit im sichtbaren All unter dem Bilde irdischer Paarungsscenen erzählen zu lassen, obgleich die Mythologien aller alten, und zwar vorzugsweise der gebildetsten, Völker uns genug Aehnliches vorführen. Ich will hier nur noch bemerken, dass die

Uebrigens habe ich schon erklärt, dass die Mysterien dieser Gattung unmittelbar zu keinem *Jâna* gehören, sondern dass die ihnen zum Grunde liegende Entwickelung und Wirkung des *Pradschna* vielmehr dazu gedient hat, diejenigen verschiedenen Secten oder Privatmeinungen unter den Buddhaisten zu bilden, mit welchen uns Hodgson zuerst bekannt gemacht hat. Demnach gehört die Lehre der Nipâlischen *Ais'warikas*, wie sie in den Antworten des alten Bauddha bei Hodgson erscheint, keineswegs dem alten Buddhaismus an, schon aus dem einfachen Grunde, weil sie, gegen die Lehre des *Mahâjâna*, keine abstracte buddhaische Monas anerkennen, sondern statt derselben einen *Is'wara*, unter dem Namen Adi-Buddha, im *Pradschna* aufstellen. Da sie nun ferner die Ausflüsse des *Pradschna* und dessen Wirkungen in der Schöpfung zur Errettung der in den Banden derselben befangenen organischen Wesen, dem ursprünglichen Buddhaismus ganz entgegen, für den Act der Schöpfung selbst halten, so fällt ihr ganzes System im Grunde mit dem des alten Brahmanismus zusammen, und es bleibt zwischen beiden fast kein wesentlicher Unterschied übrig, als in den Namen der mythologischen Intelligenzen.

Das Sanskritwort *Jâna* (im Tibetischen *T'egpa* und im Mongolischen ᠦᠯᠭᠡ *Külgen*, nicht „*goelgoun*" wie Herr Rémusat schreibt) hat im Sinne der buddhaistischen Schriften nichts mit der, demselben von Herrn Rémusat beigelegten, Bedeutung *revolution* gemein, und wenn ich es gern gelten lasse und es dem Urtheil der erfahrenen Kenner des Sanskrit anheimstelle, dass dieses Wort auch die genannte Bedeutung haben könne, so muss ich zugleich bemerken, dass

---

verschiedenen obscönen Darstellungen buddhaischer Gottheiten, mit welchen Pallas u. A. uns bekannt gemacht haben, und die man ausserdem in Menge sowohl in Tempeln als auch zur Verzierung buddhaistischer Schriften antrifft, ihre Deutung im *Pradschna* finden. Mit jenen symbolischen Tänzen ist übrigens durch Versinnlichung derselben bei den Bachanalien der vornehmen Buddhaisten vormals arger Missbrauch getrieben, worüber Mailla in der Geschichte des *Schünti*, letzten Kaisers der Mongolischen Dynastie in China, nachzusehen und womit „Geschichte der Ostmongolen S. 458" zu vergleichen ist. Jetzt hört man von solchen religiösen Tänzen und den damit verbundenen unsittlichen Scenen nichts mehr.

dieselbe mit dem Begriffe, den die Religionsschriften der Buddhaisten damit verbinden, durchaus unvereinbar bleibt. Diese Schriften knüpfen an das genannte Wort keine andere als diejenige Bedeutung, die *Wilson* S. 709 und *Schröter* S. 128 ihrer resp. Wörterbücher dem Worte beigelegt haben, nämlich „Mittel oder Weg zum Fortkommen" — welche Bedeutung darauf begründet ist, dass die *Jâna-Sutras* als die unmittelbaren Lehren Buddha's enthaltend angesehen werden, deren Hauptzweck darin besteht, die Wesen aus dem Meere der Geburten zu Buddha zu fördern, oder ihnen den Weg vorzuzeichnen, auf welchem sie das Hauptziel der Buddhalehre, die Rückkehr in das ewige *Nirwâna* oder in die von jedem Schicksalswechsel befreite buddhaische Urintelligenz, erreichen können. Demgemäss giebt es drei Gattungen des *Jâna* und dessen Lehre, nämlich das kleine, das mittlere und das grosse (Mahâ-) *Jâna*, welche Unterscheidungen lediglich ihren Grund in den Geistesfähigkeiten oder dem Fassungsvermögen, oder auch in den äussern Verhältnissen derjenigen Individuen haben, welchen sie angemessen oder für welche sie bestimmt sind. Häufig werden auch nur zwei Gattungen des *Jâna* gezählt, indem die zwei ersten in *eine* zusammengezogen werden. Obgleich nun daraus hervorgeht, dass das *Mahâjâna* und dessen Sutras nicht für den grossen Haufen gelehrt sind, indem diese *Sutras* sich hauptsächlich über den verborgenen Sinn des Wandels und der Eigenthümlichkeiten Buddha's und der Bodhisatwas verbreiten und den Weg in das *Nirwâna* zeigen, so wäre die Folgerung doch ganz irrig, das *Mahâjâna* und die davon handelnden Schriften für eine Geheimlehre, zu welcher nur einzelne Eingeweihte zugelassen werden, zu halten. Im Gegentheil sind diese Schriften für Jedermann offen, und blos der Umstand, dass sie nur Wenigen verständlich sind und die daraus folgende heilige Scheu hält den Laien ab, sich damit zu beschäftigen, um so mehr, da auch für sein geistiges Bedürfniss, nach Maassgabe seines individuellen Fassungsvermögens gesorgt ist. Sogar die ebenfalls zum *Mahâjâna* gerechneten *Dhârani* gehören schlechterdings keiner Geheimlehre an. Dass sie *geheim* oder *verborgen* genannt werden, bezieht sich nicht auf Geheimhaltung derselben, die gar nicht

Statt findet, sondern auf die geheime, verborgene oder unerklärliche Kraft, die ihnen zugeschrieben wird.

Es beruht gleichfalls auf einem Irrthum, wenn man, wie Herr Rémusat, das *Mahâjâna* „die innere Lehre" (*doctrine intérieure*) nennt, weil mit diesem Ausdrucke nichts anders als die Lehre des Buddhaismus im Allgemeinen, und zwar im Gegensatze zu der Lehre der brahmanischen Secten, gemeint wird, welche letztere „die äussere Lehre" genannt wird, wie die folgende Stelle aus einem sehr geachteten *S'astra* beweiset: „Der Unterschied zwischen dem Innern und „Aeussern besteht in Folgendem: diejenigen, welche den drei Kleinodien ver„trauen und im Glauben an sie wandeln, werden die Befolger der innern Lehre „(دوتوغادو نومتان *dotoghadu nomtan*) genannt; diejenigen aber, die dem *Mahe*„*s'wara* (*S'iwa*) und den Gottheiten des Weltsystems vertrauen, werden die Be„folger der äussern Lehre (غادغادو نومتان *ghadaghadu nomtan*) genannt. Das „Vertrauen zu den drei Kleinodien besteht in dem festen Glauben, dass es ausser „den drei Kleinodien keinen Helfer aus dem *Sansâra* und keinen Schützer gegen „die Schrecknisse der verworfenen Naturen (Wiedergeburten) gebe, so dass, wer „mit voller Andacht und gläubigem Vertrauen sich zu Buddha wendet, den an„dern Gottheiten nicht die Ehre der Anbetung gibt; wer vertrauensvoll das „Kleinod der Lehre ergreift, zugleich versichert ist, dass ihm an seinem (geisti„gen) Leben kein Schaden begegnen werde, und dass, wer vertrauensvoll ein „Gefährte des Vereins der Geistlichkeit wird, nicht nöthig hat, sich bei Anders„glaubenden Rathes zu erholen."

Ausser der Lehre von dem Wandel der Buddhas überhaupt, das heisst von ihren Wirkungen und von ihren Naturen und Eigenthümlichkeiten in der abstracten Verborgenheit sowohl als in der Offenbarung, ist die Lehre von dem Wandel der Bodhisatwas eine der wichtigsten in den *Mahâjâna-Sutras*, indem sämmtliche Bodhisatwas zu den *Mahâjânikas* gezählt werden. Es versteht sich, dass hier vorzugsweise von *Menschen* die Rede ist, welche durch aufgehäufte Verdienste während vieler Generationen endlich zu dieser Würde gelangt sind,

und nun die letzte Stufe ihres Daseyns im *Sansâra* erreicht haben, oder auch von solchen, welche schon längst dem *Sansâra* entwichen waren, und nur in Folge freier Wahl oder früherer Gelübde sich wieder zum Heil der Wesen verkörpern; bedingungsweise aber nur von solchen Bodhisatwas, die, wie *Padmapâni*, als Intelligenzen der Buddha-Offenbarung schon von vorn herein diesen Namen führen, obgleich auch diese letztern sich wie jene nur verkörpert wirksam erweisen, und zwar nicht blos als Menschen, sondern auch unter andern Gestalten und Erscheinungen [6]). Diese Bodhisatwas haben übrigens in ihren verkörperten Erscheinun-

---

6) Herr Rémusat läugnet es, Journ. des Savans, Janv. 1831 p. 40 und Nouv. Journ. Asiatique, Dec. 1831 p. 531, dass auch *Awalokites'wara* sich als Jünger und Zuhörer bei *S'âkjamuni* verkörpert eingefunden habe, weil derselbe ja nicht Mensch, sondern eine *production de l'Intelligence*, ein *fils de Bouddha* (nämlich des Dhjâni-Buddha *Amitâbha*) gewesen sey. Auf welcher andern als der Hodgson'schen Autorität gestützt er sich dazu berechtigt glaubt, weiss ich nicht: ich habe die Autorität der wichtigsten buddhaistischen Schriften auf meiner Seite. Nur das weiss ich, dass wenn er einmal wirklich *Mahâjâna-Sutras* zu Gesichte bekommen möchte, er wohl den hohen Magisterton, mit welchem er a. a. O. nach einander eine Menge verkehrter oder nur halbverstandener Dinge docirt, etwas herabstimmen würde. Er würde in mehreren und zwar in den grössern dieser Sutras bald nach dem *Namo Buddhaja u. s. w.* welches bis jetzt die Schranke seiner Erkenntniss dieses Gegenstandes geblieben ist, das Verzeichniss der Bodhisatwas finden, welche sich um Buddha versammelten, um seine Lehre zu hören, und in diesem Verzeichniss der zuhörenden Bodhisatwas nicht nur niemals den Namen *Awalokites'wara* vermissen, sondern auch den Namen *Mandschus'ri* und *Maitreja* begegnen. Da ich nun auch im Besitze des grossen *Mani Gambo*, so wie eines andern sehr grossen Werkes bin, welches sich ausschliesslich mit den Verkörperungen des *Awalokites'wara* bis zum siebenten Dalailama beschäftigt, und da ich nächstens diesen Gegenstand noch besonders zu erörtern gesonnen bin, so werde ich ihn hier nicht weiter berühren. Ich will hier nur noch bemerken, dass durch die auf mein Gesuch von der Academie der Wissenschaften aus Peking verschriebenen und mit der unlängst zurückgekehrten Mission angebrachten Mongolischen, Tibetischen und andern Werke, so wie durch den beispiellosen Schatz an Schriften der Art, die der Herr wirkliche Staatsrath Baron Schilling von Canstadt mitgebracht hat, nunmehr ein unermessliches Feld für das Studium der Literatur Ost- und Mittelasiens in ihren verborgensten Theilen eröffnet ist. Unter den Seltenheiten der letztgenannten Sammlung nenne ich hier als vorzüglich nur den ganzen *Gandschur* in Tibetischer Sprache, das sogenannte philosophische Wörterbuch in fünf Sprachen, dessen die Pariser und namentlich Herr Rémusat sich bis jetzt allein erfreuten, und das köstlich gedruckte Namensverzeichniss der tausend Buddhas des jetzigen Kalpa's der Einwohnung in fünf Sprachen, nämlich Sanskrit, Tibetisch, Mongolisch, Mandschuisch und Chinesisch. Es ist in Betracht des letztgenannten Werkes nicht unnöthig, hier hinzuzufügen, dass dieses Ver-

gen den nämlichen Wandel zu vollbringen wie jene zur Bodhisatwawürde gelangten Menschen, vornehmlich dann, was nicht immer der Fall ist, wenn ihre Verkörperung eine ganze menschliche Lebensperiode hindurch dauert. Mit der Lehre von den Bodhisatwas und ihrem Wandel ist die Lehre von den zehn *Pâramitâs* oder von dem „Jenseitsgelangen" genau verbunden. Es wird nämlich angenommen, dass der Bodhisatwa nicht nur zehn Grade der Vervollkommnung zu durchlaufen hat, ehe er die Würde oder die Eigenschaft eines Bodhisatwa sich aneignen kann, sondern dass er in dieser Eigenschaft selbst diese Grade noch einmal in höchster Vollkommenheit und im hellsten Bewusstseyn ihrer Bedeutung durchwandert, ehe er zum höchsten Grade, dem immateriellen *Nirwâna* gelangt. Diese zehn Grade werden gleichnissweise zehn Regionen genannt, und der Uebergang aus einer Region in die andere wird durch das Wort *Pâramitâ* (auch im Mongolischen بارامید *Baramit*, oder übersetzt چینادو کورکسن *tschinadu kürüksen* „jenseits gelangt") bezeichnet. Die zehn *Pâramitâs* sind folgende: 1) das der Gabe, des Almosens oder der Hingebung; 2) der Uebernahme und Befolgung der (geistlichen) Pflichten und Verordnungen; 3) der Leidsamkeit und Geduld; 4) der sorgsamen Vorsicht oder Aufsicht (auf sich und seine Handlungen); 5) des *Dhjâna* oder der innern Beschauung; 6) der Weisheit oder Erkenntniss; 7) der (Erkenntniss der) Naturentwickelung und ihrer Gesetze; 8) der (Erkenntniss der) Thatenfolge und ihrer Früchte oder Belohnungen; 9) der Kraft, und 10) das *Pâramitâ* oder Jenseits des *Pradschna* oder der Weisheitsoffenbarung, wodurch man in die elfte Region, die der immateriellen buddhaischen Eigenthümlichkeit übergeht. Es versteht sich übrigens, dass diese Tugenden und Erkenntnissgrade in möglichster Vollkommenheit getrieben und erreicht werden und von allem an der Materie Klebenden frei seyn müssen, ehe das *Pâramitâ* oder der Uebergang möglich ist. So ist z. B. zwar jedes von Herzen dargebrachte Almosen

---

zeichniss nicht sieben, sondern nur vier bereits vollendete Buddhas nennt, und also mit *Krakutschtschanda* und nicht mit *Wipas'in* anfängt, indem die drei ersten Buddhas nicht als zum jetzigen Kalpa gehörig gezählt werden. Ein grosser, zu der nämlichen reichen Sammlung gehöriger *Mahâjâna-Sutra*, der den Titel *Bhadra-Kalpângga* führt, enthält gleichfalls das Mongolische Verzeichniss der tausend Buddhas nebst der Zeit ihrer Erscheinung u. s. w.

höchst verdienstlich und belohnend, aber der Bodhisatwa reicht damit nicht aus: er muss sein Liebstes, Alles, ja sein Leben mit Freuden hergeben, wo es nöthig ist. Der Bodhisatwa weiss es, dass geübte Tugenden hienieden in zukünftigen Geburten ihre segensreichen und beglückenden Früchte tragen und ihn in hohe und selige Reiche des Weltsystems befördern, aber daran ist ihm wenig gelegen: der Ausgang aus den drei Welten, das immaterielle *Nirwâna*, ist das einzige wonach er strebt. Die zehn Bodhisatwa-Regionen auf Erden und ihre *Pâramitâs* sind übrigens die Abbilder, der Wiederhall oder Wiederschein der zehn Bodhisatwa-Bhuwânas des himmlischen *Pradschna*: dort wie hier tritt man zuletzt über die Grenzen der drei Welten in die buddhaische Leerheit des wahrhaften Seyns oder in das Jenseits der unterscheidenden Erkenntniss.

Wenn ein *Mahâjânika* Nirwâna wird, d. h. stirbt, so geschieht diess nicht auf dem Lager liegend, sondern sitzend in möglichst gerader Stellung des Körpers, und er wird in dieser Stellung von seiner Umgebung unterstützt, wenn seine Kräfte ihm dieselbe nicht erlauben. Er durchwandert dabei in seinen letzten Augenblicken, in innern Gedanken des *Dhjâna* vertieft, das ganze System der drei Welten bis zum Ausgang aus demselben in das *Nirwâna*, womit nur so viel gesagt ist, dass, da er schon bei Lebzeiten alle *Pâramitâs* oder Uebergänge bis ans äusserste Ziel vollendet hatte und folglich dem *Sansâra* nicht mehr angehörte, der ganze unermessliche Raum der Welten für ihn nicht mehr da ist. Ich lasse hier die Geschichte der Nirwânawerdung eines solchen *Mahâjânika* nach dem *Ueligerun Dalai* folgen, nämlich der des *S'ariputra*, eines der vornehmsten Jünger *S'ákjamuni's*:

„Der allerherrlichst-vollendete Buddha hatte seinen Sitz in dem im Lande des Volkes von *Waissali* (Wis'âla) belegenen Walde von Granatäpfelbäumen. Zu der Zeit sprach Buddha zu *Ananda* Folgendes: „Ananda! es heisst, dass wer die „Grundursache der viererlei Arten der *Rîti* (Natureigenschaften) erforscht hat, wäh„rend eines Kalpa ein Einwohner der Welt bleibe. Nun habe ich den Grund der vier Arten der *Rîti* aufs tiefste erforscht, wie lange müsste ich also noch in der „Welt verbleiben?“ Diese Frage wiederholte Buddha dreimal; weil aber das Ge-

müth des *Ananda* dazumal vom *Schimnus* verstrickt war, so blieb Buddha's dreimalige Frage ohne Antwort. Da sprach Buddha ferner zu Ananda: „Gehe an „einen einsamen Ort und überlege die Worte, die ich zu dir gesprochen habe.“ Diesem Befehle Buddha's gemäss stand Ananda von seinem Sitze auf und ging in die Einsamkeit. — Nachdem Ananda sich entfernt hatte, kam alsbald der Fürst der *Schimnus* zu Buddha und sprach Folgendes: „Da Buddha schon seit langer Zeit „in der Welt verweilt, so sind bereits so viel Wesen, wie der Sand des *Gangâ*-„Stromes bekehrt, vollkommen geschützt und erlöst; jetzt befindet Buddha sich in „hohem Alter: gut wäre es, wenn Buddha jetzt Nirwâna zu werden sich ent-„schlösse.“ Hierauf nahm der allerherrlichst-vollendete Buddha ein wenig Erde, legte sie auf den Nagel des Fingers und sprach zum Schimnus: „Was ist viel „zu nennen, die Erde des ganzen Erdgefildes oder die Erde auf meinem Nagel?“ Auf diese Frage erwiederte Schimnus: „Allerdings ist das Erdreich des grossen „Gefildes unermesslich, der Erde auf dem Nagel aber nur sehr wenig.“ Hierauf versetzte Buddha: „Die Zahl der von mir bekehrten und erlösten Wesen ist mit „der wenigen, auf dem Nagel befindlichen, Erde zu vergleichen, die Zahl der nicht „bekehrten Wesen hingegen mit der Erdmasse des grossen Gefildes.“ Weiter sprach Buddha: „Deinem Verlangen gemäss werde ich von nun an in drei Mona-„ten *Nirwâna* werden.“ Als der Fürst der Schimnus dieses hörte, ging er sehr vergnügt zurück an seinen Ort.“

„Zu der Zeit war Ananda in seiner Einsamkeit eingeschlafen und hatte folgenden Traum: Er sah einen grossen Baum, dessen ausgebreitete und mit schönem Laub, Blüthen und Früchten überzogene Zweige den ganzen Himmel bedeckten, und der allen Wesen Schutz und Nahrung verlieh. Plötzlich erhob sich ein Sturmwind, der die Zweige dieses herrlichen Baumes zerbrach und zerstreute, und zuletzt den Baum selbst entwurzelte und zunichte machte, worüber alle Wesen in tiefe Trauer versanken. Als Ananda aus diesem Traum erwachte, dachte er mit grosser Gemüthsunruhe Folgendes: „Ich habe einen Baum im Traume gesehen, der sich „auf sämmtliche Wesen, auf Gottheiten wie auf Menschen zu beziehen scheint;

„dieser Baum wurde plötzlich durch einen Sturmwind entwurzelt und vernich-
„tet. Wie ähnlich ist nicht dieser Baum dem allerherrlichst-vollendeten Buddha,
„der ja Aller und eines Jeden Schutz und Zuversicht ist! wie, hat nicht viel-
„leicht Buddha den Entschluss gefasst, Nirwâna zu werden?“ Dieser Gedanke erfüllte ihn mit Schrecken und Entsetzen, und eilig begab er sich in die Nähe des allerherrlichst-vollendeten Buddha, verbeugte sich mit dem Haupte zu dessen Füssen und sprach: „Buddha! während meines Aufenthalts in der Einsamkeit
„habe ich einen solchen Traum gehabt; hat vielleicht Buddha den Gedanken
„gefasst, Nirwâna zu werden?“ Hierauf antwortete Buddha: „Ananda, so ist
„es und ganz nach deinen Worten verhält es sich! von nun an in drei Mona-
„ten werde ich Nirwâna werden. Ich sprach dreimal zu dir und fragte: es
„heisst, dass ein jeder welcher die Grundursache der vier Arten der *Rîti* er-
„forscht hat, während eines Kalpa ein Bewohner der Welt bleibe. Nun habe
„ich den Grund der vier Arten der *Rîti* aufs tiefste erforscht, wie lange müsste
„ich also noch in der Welt verbleiben? Auf diese meine dreimalige Frage
„gabst du mir aber keine Antwort. Nach deiner Entfernung kam der Fürst
„der Schimnus zu mir und gab den Wunsch zu erkennen, dass ich Nirwâna
„werden möchte, welches ich ihm zugesagt habe.“ Als Ananda diese Worte Buddha's hörte, wurde er sehr betrübt, und wehklagte im unerträglichen Schmerzgefühl der Trauer; alle Gefährten erzählten es sich, Einer dem Andern, und Alle versammelten sich mit vielen Wehklagen um Buddha. Da sprach Buddha zu Ananda und den andern seiner Umgebung Folgendes: „Wer unter euch, meine
„Gefährten ist ewig? Alles ist ja vergänglich! In Betreff eurer habe ich mein
„ganzes Werk hieselbst vollendet: ich habe alle meine Pflichten und alle For-
„derungen der Religion erfüllt. Darum gebt euch nicht der Trauer hin, son-
„dern befleissigt euch vielmehr mit Eifer eines gleichen Wandels!“

„Als zu der Zeit *S'ariputra* ebenfalls die Nachricht vernahm, dass Buddha Nirwâna zu werden beschlossen habe, überfiel ihn grosse Trauer und er dachte Folgendes: „Es ist sehr schnell und unverhofft, dass der allerherrlichst-vollendete

„Buddha den Entschluss gefasst hat, Nirwâna zu werden: wer wird nachher „der Schutz und Hort der in der Verfinsterung befangenen Geister und Wesen „seyn?“ — Solches gedacht, sprach er zu Buddha: „Ich würde den Anblick „nicht ertragen können, Buddha Nirwâna werden sehen zu müssen; ich selbst „will vorher noch Nirwâna werden.“ Nachdem er diese Worte dreimal gesprochen hatte, antwortete Buddha: „Wenn du es weisst, dass jetzt deine Zeit „gekommen ist, so handle nach Gutdünken und nach der Weise wie alle Chu„tukten in das Nirwâna der Beruhigung eingehen.“ Als *S'ariputra* diese Worte Buddha's hörte, ordnete er seine Kleidung und sprach, während er einen hundertmaligen Umgang um Buddha machte, viele *S'lokas* zu dessen Lobe. Sodann umfasste er die Füsse Buddha's, setzte sie dreimal auf sein eigenes Haupt, legte zuletzt die Handflächen zusammen und sprach: „Ich bin der Nähe des allerherr„lichst-vollendeten Buddha gewürdigt gewesen;“ worauf er, nachdem er Buddha die Ehre der Anbetung erwiesen hatte, sich entfernte und mit seinem Diener, dem Geistlichen *Jonti*, sich an seinen Geburtsort, die Stadt *Râdschagriha* begab.“

„Daselbst angelangt befahl er dem Geistlichen *Jonti* Folgendes: „Gehe in „die Stadt und in die Vorstädte, in den Pallast des Königs und in die Woh„nungen der hohen Beamten und der Spender der milden Gaben, und sprich „zu ihnen: der Chutuktu *S'ariputra* hat den Entschluss gefasst, Nirwâna zu „werden: kommt, euch vor ihm zu verbeugen!“ Alsbald ging der Geistliche *Jonti*, dem Befehle seines Lehrers gemäss, an den bezeichneten Ort und brachte die aufgetragene Botschaft dahin mit folgenden Worten: „der Chutuktu *S'ari„putra* ist an diesen Ort gekommen in der Absicht, Nirwâna zu werden; wenn „ihr ihn besuchen wollt, so kommt bald!“ Als zu der Zeit der Geistliche *Jonti* diese Botschaft verbreitete, und der König *Adschâtas'atru*, die Spender der milden Gaben, die hohen Kronsbeamten und die Heeresanführer nebst den Familienvätern selbige vernahmen, wurden sie alle mit Wehmuth erfüllt und ihr Gemüth in grosse Trauer versenkt. Sie sprachen Alle wie aus einem Munde: „Ach, was wird werden, wenn das zweite Oberhaupt der Lehre, der Führer

„so vieler Wesen, der Chutuktu *S'ariputra* nun Nirwâna wird!“ — und kamen Alle insgesammt aufs eiligste in die Nähe des *S'ariputra*, woselbst sie, sich verbeugend, Folgendes sprachen: „Chutuktu, wenn du Nirwâna wirst, wer wird „dann unser und der vielen Wesen Schützer und Erhalter seyn?“ Hierauf ermahnte *S'ariputra* die ganze Versammlung mit folgenden Worten: „Da Alles „und Jedes vergänglich ist, so ist das Ende von Allem der Tod. Da ihr dem „qualvollen Weltgebäude angehört, so werdet ihr nicht lange fortdauern, ohne „euer Ende durch den Tod zu finden. Da ihr Alle nun in Folge früherer ver„dienstlicher Werke mit Buddha auf Erden zusammenzutreffen, die seltene Lehre „der Sutras zu hören und der köstlichen Geburt im menschlichen Körper theil„haft zu werden gewürdigt seyd, so häuft fernere Verdienste auf und befleissigt „euch solcher Werke, die euch aus dem *Sansâra* erlösen.“ Nachdem *S'ariputra* solchergestalt den Anwesenden in meisterhafter Rede den unermesslichen Umfang der erhabenen Lehre vorgetragen und ihr Gemüth wie mit heilsamer Arznei erquickt hatte, verbeugten sie sich vor dem Chutuktu und gingen dann ein Jeder an seinen Ort.“

„Als hierauf Mitternacht vergangen war, setzte sich *S'ariputra* in gerader Stellung, sammelte sein Gemüth, und dasselbe auf *einen* Punct richtend, ging er in das *erste Dhjâna* über, aus dem *ersten Dhjâna* ging er in das *zweite* über, aus dem *zweiten Dhjâna* ging er in das *dritte* über, aus dem *dritten Dhjâna* ging er in das *vierte* über, aus dem *vierten Dhjâna* ging er in die *Samâdhi der Geburten im unbegrenzten Himmelsraume* über, aus dieser *Samâdhi* ging er in die *Samâdhi der Geburten des unbegrenzten Wissens über*, aus dieser *Samâdhi* ging er in die *Samâdhi der Geburten des vollständigen Nichts* über, aus dieser *Samâdhi* ging er in die *Samâdhi des Nichtdenkens und des Denkens* über, aus dieser *Samâdhi* ging er in die *Samâdhi der Abgrenzung* über, und aus dieser *Samâdhi* ging er in das *Nirwâna* über.“

„Als zu der Zeit *Chormusda*, der Fürst der *Tegri* (gutartigen Geister oder Untergötter), das Nirwânawerden des *S'ariputra* erfuhr, kam er und viel Hun-

derttausende seiner Begleitung mit Blumen, Räucherwerk und andern Opfergegenständen herbei, und indem sie den ganzen Himmelsraum erfüllten, ergossen sich ihre Thränen wie ein Regen. Sie streuten einen knietiefen Blumenregen herab und sprachen dabei: „Ach! derjenige, dessen Weisheit mit der Tiefe des Mee„res zu vergleichen war, der durch alle Pforten des Wissens gegangen war, „dessen Wortes Wohllaut lieblich wie eine Quelle dahinströmte, der vollkom„men war in Erfüllung der Pflichten, in innerer Beschauung und aller Weis„heit, das erhabene Oberhaupt der Lehre, der ausgezeichnete Chutuktu *S'ariputra* hat das Nirwânawerden zu sehr beschleunigt; wer wird nun als Nachfol„ger des allerherrlichst-vollendeten und wahrhaft erschienenen Buddha die Lehre „verbreiten?“ Auch kamen alle Einwohner der Stadt und der Umgegend, sobald sie die Nachricht vernahmen, dass *S'ariputra* Nirwâna geworden, brachten Oel, Räucherwerk, Blumen und andere Opfergegenstände in Menge dar, und erhoben grosse Wehklagen und Töne der Trauer und des Jammers, wobei sie die mitgebrachten Opfergegenstände ehrfurchtsvoll hinlegten.

Da befahl *Chormusda*, der Fürst der *Tegri*, dem *Wischumitra* Folgendes: „Verfertige einen Wagen aus vielerlei Kleinodien, um den Leichnam des *S'ari*„*putra* darauf zu legen!“ Nachdem *Wischumitra*, diesem Befehle gemäss, einen solchen Wagen verfertigt hatte, wurde der Leichnam des Chutuktu *S'ariputra* in sitzender Stellung darauf gelegt, und unter lautem Wehklagen der *Tegri*, der *Nâgas*, *Jakschas*, des Königs, der Heeresanführer, der Beamten und des gesammten Volkes nach einer schönen Ebene gebracht. Daselbst wurde ein grosser Stoss von *Tschandana*-Holz aufgeschichtet, welcher, nachdem er reichlich mit Butter und Oel übergossen und der Leichnam des *S'ariputra* darauf gesetzt worden, angezündet wurde, worauf ein Jeder, nachdem er sich verbeugt und angebetet hatte, an seinen Ort zurückkehrte.

Nach dem Verlöschen der Glut sammelte der Geistliche *Jonti* aus der Asche den *Sârîra* seines Lehrers, und brachte denselben nebst dessen *Patra* und der geistlichen Kleidung zu Buddha, zu dessen Füssen er diese Gegenstände nieder-

legte und berichtete, dass sein Lehrer *S'ariputra* Nirwâna geworden sey. Als Ananda diese Nachricht aus dem Munde des Geistlichen *Jonti* vernahm, wurde er sehr betrübt und sprach zu Buddha: „Da nun, o Buddha, der Erste unse„res Vereins Nirwâna geworden ist, an wen sollen wir uns halten und wen sol„len wir als unsere schützende Sonne betrachten. Hierauf erwiederte Buddha: „Ananda, obgleich *S'ariputra* Nirwâna geworden ist, so ist deshalb weder die „Pflichtübernahme, noch die *Samâdhi*, noch die Weisheit, noch die vollständige „Erlösung, noch das *Pradschna* der vollständigen Erlösung, noch auch die Natur „der verborgenen Eigenthümlichkeit Nirwâna geworden. Uebrigens ist bereits „vor vielen längst verflossenen Generationen *S'ariputra* einmal vor mir Nirwâna „geworden, weil er den Anblick meines Nirwânawerdens nicht ertragen konnte „u. s. w." (Die nun folgende Geschichte lasse ich, als nicht zur Sache gehörig, weg).

Wir verlassen nun die verschiedenen *Dhjânas* und *Samâdhis* der zweiten und ersten Welt und das *Nirwâna* jenseits der Grenzen der göttlichen Offenbarungen, nebst allen dahin führenden *Pâramitas*, um uns mit der dritten Welt der Erscheinungen in der Materie zu beschäftigen. Ich werde dabei dasjenige nicht wiederholen, was bei Georgi, Pallas und Bergmann, so wie in den Schriften verschiedener Engländer und Anderer über den Bau dieser Welt und ihrer äussern Einrichtung ausführlich nachzulesen ist, sondern vielmehr, was keiner meiner Vorgänger genügend gethan hat, bei der Grundursache der Entstehung und Fortbildung der dritten Welt und bei der innern Bedeutung ihrer wichtigsten Regionen stehen bleiben.

Ich habe schon mehrfach bemerkt, dass die Regionen der sogenannten ersten und zweiten Welt, vom zweiten *Dhjâna* an, keinem periodischen Wechsel oder einer Zerstörung unterworfen sind, weil sie als reine Spiegel der göttlichen Offenbarung ausserhalb des Nirwâna angesehen werden. Sie verbleichen und verschwinden, nach dem Ausdrucke der buddhaistischen Bücher, gleich Regenbogen, wenn die Offenbarungen des *Pradschna* sich völlig in das Nirwâna zurückziehen.

Das Aufhören dieser Regionen geht sehr allmählig von Statten: die höhern derselben haben eine beträchtlich längere Dauer als die niedern, und unermessliche Zeiträume von Weltzerstörungen und Erneuerungen vergehen, ehe die letzte Buddharegion verschwindet und Alles in das Nirwâna übergeht. Ganz anders aber ist es mit der dritten Welt beschaffen; in derselben ist die Materie in allen Abstufungen vom feinsten bis zum gröbsten Stoffe einheimisch; sie ist unaufhörlichem Wechsel der Formen, allen möglichen Veränderungen und Umwandlungen und — um mich eines buddhaistischen Ausdrucks zu bedienen — einem steten Kommen und Gehen unterworfen; sie unterliegt endlich, nachdem sie enorme Perioden des Steigens und Fallens oder der längeren und kürzeren Dauer aller in ihr enthaltenen Dinge durchlaufen hat, einer gänzlichen Zerstörung und Auflösung, um sich nachher wieder allmählig in erneuerter Gestalt nach den nämlichen Gesetzen zu bilden.

Der Grund aller Entstehungen oder Erneuerungen der dritten Welt nach erfolgter Zerstörung und Auflösung eines frühern Daseyns derselben liegt im sogenannten *zweiten Dhjâna*, der Region des dreifachen Lichtes. Man könnte diesen allgemeinen Sammelplatz und Behälter des feinsten Theils der Materie oder des Lichts füglich das *Nirwâna der Materie* nennen, wenn nicht mit dem Worte *Nirwâna* nothwendig der Begriff des namenlosen Immateriellen verbunden werden müsste, weswegen die Buddhaisten dieses Immaterielle auch nicht anders als „die Leerheit“ zu benennen wussten. Denn in diesem *zweiten Dhjâna* verbleibt das Licht, dieser Keim aller zukünftigen Bildung, als Vehikel der Intelligenz und mit derselben verbunden, während einer unermesslichen Zeit in einem Zustande völliger Ruhe. Da nun aber ausserhalb Buddha und diesseits des buddhaischen Nirwâna keine Ewigkeit, keine ununterbrochen-fortdauernde Ruhe denkbar ist, so kann es nicht fehlen, dass nicht endlich diese Ruhe der Lichtregion unterbrochen werde, um so mehr, da alles der Materie Angehörige unausweichbaren Beziehungen und strengen Consequenzen unterworfen bleibt, und das durch Thaten, Handlungen oder Gedanken bedingte unversöhnte Schicksal, dessen Herrschaft

ja nur im Nirwâna aufhört, sein Recht nicht vergisst, sondern dasselbe immer einmal gebieterisch fordert. Es ist daher die Lichtregion kein Nirwâna, sondern der Sammelplatz *der Schuld im verklärten Zustande*, der Schuld, die, eben deshalb weil sie diesen Namen führt, einmal gebüsst werden muss, indem sie Befriedigung ihrer Forderungen heischt. Die Schuld ist das sogenannte Schicksal der Buddhaisten und dictirt die Gesetze desselben, sowohl für die ganze Natur als für den geringsten Theil oder Genossen derselben; und diesen Gesetzen ist die noch unfreie oder noch nicht in das buddhaische Nirwâna eingegangene Intelligenz unbedingt unterworfen.

Störung im abstracten Lichtraume und Trieb nach Aussen, bewirkt durch noch unbefriedigte Schicksalsforderungen, sind also die Grundursache bei jeder neuen Weltentstehung. Die Lichtmasse, als feinster Theil der Materie und bisheriges Vehikel der Intelligenz, trennt sich von dieser letztern und emanirt gewaltsam, unter dem Bilde eines Sturmwindes dargestellt, unterwärts, und in gleicherweise wie die Lichtregion selbst dreifach ist, bildet ihre Emanation eine neue dreifache Region, die der drei *Is'waras* oder des brahmanischen *Trimûrti*, welche Region das *erste Dhjâna* genannt wird und — obgleich noch zur zweiten Welt gezählt — die Uebergangsregion zur dritten Welt wird. Hier vereinigen sich bis zu einem gewissen Puncte die Meinungen der Brahmanen und Buddhaisten, indem Beide den *Brahmâ* als den Urheber der Weltschöpfung oder Weltentstehung ansehen, so dass er in den Schriften der Letztern häufig „der Herr des *Sahlokadhâtu*“ (*Sarwalokadhâtu* „Urstoff aller Wesen, Materie“) genannt wird. Nach diesen Schriften bewohnte *Brahmâ* Anfangs, als erste emanirte Intelligenz aus dem Lichtreiche, die Region des *ersten Dhjâna* allein, es wurde aber bei ihm der Wunsch und das Verlangen nach Gesellschaft rege, und alsbald emanirten *Wischnu* und *S'iwa* aus der Lichtregion in die des *ersten Dhjâna* herab. Dieses Verlangen Brahmâ's, diese erste Aeusserung des Gelüstes gab den ersten Anlass zur Ausbildung der nun folgenden dritten Welt, welche aus diesem Grunde den Namen „Welt des Gelüstes oder des Verlangens“ erhielt. Da das

erste *Dhjâna* noch zur zweiten Welt gezählt wird, in welcher kein Unterschied der Geschlechter Statt findet, so werden den Personen des *Trimûrti*, in ihrer Eigenschaft als Bewohner einer Region der zweiten Welt, in den buddhaistischen Schriften auch keine Gattinnen beigegeben. Erst in der dritten Welt, und zwar durch alle Regionen derselben, finden sich männliche und weibliche Gottheiten und Wesen; daher die Personen des *Trimûrti* nur dann erst, wenn sie unmittelbar sich mit den Angelegenheiten der dritten Welt abgeben, *S'aktis* erhalten.

Die nun im Verfolg der Weltentstehung aus der Region des ersten *Dhjâna*, unter Sturmwinden nach und nach und eine aus der andern, emanirten sechs Regionen werden nicht von Menschen, sondern von einer Art Götter oder materieller Geister (in sofern dieser Ausdruck zulässig ist) bewohnt. Vier dieser Regionen gehören dem materiellen Himmel und die übrigen zwei dem Erdsystem an. Die Nipâlischen Buddhaisten geben, nach Hodgson, diesen sechs Regionen ganz richtig den Collectivnamen *Kâmâ Watscharâ*, indem sie der Welt des Gelüstes der Sinne angehören, sie ordnen selbige aber dem *Wischnu* unter, als von ihm bestimmte Aufenthaltsorte für fromme *Waischnawas* nach ihrem Tode; davon findet sich indess nicht die leiseste Spur in den Schriften der Mittelasiatischen Buddhaisten: ein neuer Beweis, dass der Nipâlische Buddhaismus aus einem Amalgama brahmanischer und buddhaistischer Ideen besteht, während der reinere Mittelasiatische Buddhaismus nur in demjenigen mit dem Brahmanismus übereinstimmt, was beide Systeme ursprünglich aus gemeinschaftlicher Quelle übernommen haben.

Die dem *ersten Dhjâna* zunächst entstandene Region heisst Sanskritisch *Paranirmita Was'awarti* (Mongolisch *bussudun chubilghani erkeber üüleduktschi*) oder die „Region des über die Verwandlungen Anderer Willkühr-Ausübenden," d. h. desjenigen, dem jede Gestalt zu Gebote steht, der unter allen Formen wirkt. In dieser Region tritt die volle Bedeutung der dritten Welt „der Welt des Sinnengelüstes, der Sinnentäuschung und der wandelbaren Formen" hervor, denn diese erste und oberste Region derselben ist der

Sitz des Königs der *Schimnus* und seiner Umgebung, des Spenders und Beförderers aller Sinnengenüsse, des Herrn des *Sansâra* und abgesagten Gegners des *Nirwâna*. Er ist der *Kâma* der Brahmanen, der Gott der sinnlichen Liebe und des Sinnenreitzes überhaupt; aber eben deshalb knüpfen die Buddhaisten an seine Person alle Uebel und alles Elend, worunter die Welt seufzt, weil aller dieser Jammer seinen Ursprung hat in den von ihm angeregten Leidenschaften, von welchen die sinnliche Liebe, von allen die vornehmste, alle übrige mit ihren furchtbaren Folgen nach sich zieht. Gleichwie er nun, wie schon der Name seiner Region andeutet, als Herr aller durch den Sinnenreitz bedingten Erzeugungen in der Welt der Erscheinungen angesehen wird und in dieser Eigenschaft nur zu leichten Eingang findet, ist er desto gefürchteter in einer andern Eigenschaft; denn er ist zugleich der Herr des Todes und der Zerstörung, welche beide Eigenthümlichkeiten der Natur, nämlich Zeugung und Tod, von den Buddhaisten niemals getrennt werden, indem darauf ihre ganze Ansicht der organischen Schöpfung und der Gesetze ihres Daseyns oder des *Sansâra* beruht. Er selbst, in der höchsten Region unserer Welt, hat schon seine Ehehälfte mit den schrecklichsten Attributen der Sinnlichkeit und des Lasters [7]), und von ihm an unterwärts gibt es keine Region, auch der feinsten Sinnengenüsse, in welcher nicht der Unterschied der Geschlechter als prima causa obwaltend wäre. Er ist es, der die Wesen in stetem Sinnentaumel zu erhalten strebt, um sie dadurch für die Eindrücke des Guten unempfänglich zu machen, und der alle mögliche Mittel anwendet, um die Lehren Buddhas unwirksam zu machen, welches ihm, da ihm als Herrn der *Mâjâ* unermessliche Mittel zu Gebote stehen, bei den zur Sinnlichkeit so sehr geneigten Wesen nur zu gut gelingt. Er spielt ganz die Rolle unsers Satan's in dessen Eigenschaft als Verführer des Menschengeschlechts zu sinnlichen Begierden, zu heftigen Leidenschaften oder zur Unlauterkeit; nur darf man mit ihm nicht die Idee eines verdammten Engels und eines Ober-

7) Siehe „Geschichte der Ost-Mongolen," S. 311.

hauptes der Hölle verbinden. Vielmehr das Gegentheil davon: er heisst „der machtvollkommene Freudenvolle," und er bewohnt die höchste Region unseres Weltsystems, auf welches er den mächtigsten Einfluss ausübt. Auch ist er keineswegs ein Gegner des Guten an und für sich, weil es das Gute ist; sondern weil das Gute seine Herrschaft vermindert und sein Reich entvölkert, indem es die Wesen aus dem *Sansâra* dem *Nirwâna* zuführt. Er ist genau der Gegensatz von Buddha; denn gleichwie Buddha die abstracte Urintelligenz ausserhalb der Materie repräsentirt, ist er der Repräsentant der Materie in allen ihren Verwandlungen und Abstufungen, in welchen die Vernunft gefangen und degradirt ist. Die buddhaistischen Schriften sind voll von Erzählungen der Hindernisse, welche er und seine Genossen der Lehre Buddha's in den Weg legen: dann stört er die Andacht einer versammelten Menge durch die Erscheinung eines schönen Weibes oder possierlicher Scenen, dann durch lügenhafte Berichte oder Darstellungen von den bevorstehenden Höllenqualen für diejenigen, welche dem vorgeblichen Zwecke ihres Daseyns, sich ihres Lebens zu erfreuen, nicht genügen, oft aber erregt er auch blutige Verfolgungen gegen die Anhänger Buddha's. Jeder menschgewordene Buddha, jeder Bodhisatwa ist gleichfalls seinen Versuchungen, Neckereien und Kränkungen ausgesetzt, bei welchen sie, ihrem Berufe gemäss, unbeschreibliche Geduld beweisen. Auch versteht es sich von selbst, dass wenn er sich an solche Personen wagt, er jedesmal den Kürzern zieht und das Spiel verlieren muss. Die buddhaistischen Schriften überbieten, wo möglich, in Erzählung solcher Anecdoten unsere Legenden des Mittelalters von Teufelsversuchungen frommer und heiliger Personen, Hier nur eine zur Probe aus dem *Ueligerun Dalai*:

„Ungefähr hundert Jahre, nachdem Buddha Nirwâna geworden war, lebte ein Geistlicher, Namens *Upagupta*, der ein Schüler war des *Jassaka*, Schülers des *Ananda*. Dieser Geistliche war von ausgezeichneten Fähigkeiten, ein gründlicher Kenner der tiefsten Geheimnisse der Lehren Buddha's und vollkommen vertraut mit den *Sutras*, deren Bewahrer sein Lehrer *Jassaka* und er als Nachfolger des

Ananda waren, und deren Lehren sie dem Volke verkündigten. Da geschah es einmal, dass, während ihres Lehrvortrags vor einer grossen Versammlung, der König der *Schimnus* Goldstücke unter die Menge herabregnen liess, worüber Streit und Hader enstand und Keiner den Worten der Geistlichen Gehör leihen wollte. Am folgenden Tage versammelte sich das Volk abermals, und da liess der *Schimnus* Blumenkränze herabregnen, welches die Aufmerksamkeit der Menge völlig von dem Vortrag der Lehre ablenkte. Am dritten Tage führte der *Schimnus* dem Volke während des Vortrags einen merkwürdigen Elephanten mit mehreren darauf sitzenden singenden und spielenden Jungfrauen vor; Aller Blicke hefteten sich auf diesen neuen Gegenstand und Niemand lieh der Lehre sein Ohr. Am vierten Tage erschien, während das Volk zum Anhören der Lehre versammelt war, der König der *Schimnus* selbst unter der Hülle eines überaus schönen und reitzvollen Weibes in der Versammlung; Alles drängte sich mit unverwandten Blicken in die Nähe dieses Weibes, und das Anhören der Lehre wurde vergessen. Da gebrauchte der Geistliche *Jassaka* seine Macht und verwandelte das schöne Weib vor den Augen der Menge plötzlich in ein dürres weisses Knochengeripp, worüber das Volk sich entsetzte und der Lehre Aufmerksamkeit zu schenken anfing."

„Diese Geistlichen hatten einen Hund, welcher jedesmal ihren Predigten aufmerksam zuzuhören schien; diess hatte für den Hund die Folge, dass er nach seinem bald darauf erfolgenden Tode in der *Tegri*-Region *Tuschitâ* wiedergeboren wurde, woselbst er auf einen, dem Throne des Königs der Schimnus beinahe gleichen, Thron erhoben wurde. Der König der Schimnus, hierüber verwundert, dachte: „Durch welche ausgezeichnete Tugenden und Verdienste ist „dieser *Tegri* zu einer solchen hohen Würde gelangt und was war er früher?" Als er nun die Regionen prüfend durchschaute, gewahrte er, das jener *Tegri* in seiner vorigen Geburt nur ein Hund gewesen. Da rief er voll Verdruss; „Das „haben die Geistlichen gethan um mich zu kränken!" Sodann seinen Blick aus der Höhe herabsenkend, sahe er den Geistlichen *Upagupta* in Gedanken der *Sa-*

mâdhi vertieft sitzen, und benutzte diesen Umstand, dem Geistlichen unbemerkt eine mit köstlichen Steinen verzierte Krone auf das Haupt zu setzen. Als der Geistliche aus der *Samâdhi* erwachte, bemerkte er die kostbare Krone auf seinem Haupte und erforschte bald, dass sie vom Schimnus herrühre. Alsbald beschied er denselben durch die Kraft des *Ritî Chubilghan's* vor sich, verwandelte den todten Leichnam des Hundes in eine kostbare Perlenschnur und überreichte diese dem *Schimnus* mit den Worten: „Du hast mir eine Krone geschenkt, nimm als Gegengeschenk diese Perlenschnur von mir.“ Der König der *Schimnus* nahm die Schnur, wand sie um sein Haupt und kehrte in seine Region zurück. Daselbst gewahrte er erst, dass diese Perlenschnur nichts als der todte Leichnam eines Hundes sey. Höchst ungehalten darüber wollte er sie vom Kopfe reissen, war aber dazu nicht im Stande, weshalb er sich zu *Chormusda* verfügte und ihn bat, ihn von dem Aase zu befreien. Aber auch *Chormusda* vermochte diess nicht und rieth ihm, sich an denjenigen zu wenden, von welchem er das Geschenk habe, indem sonst Niemand ihn davon befreien könne. Er war also genöthigt zum Geistlichen *Upagupta* zurückzukehren, zu welchem er sprach: „Der allerherrlichst-vollendete Buddha war nicht nur vor Allen ausge„zeichnet in hoher Weisheit, sondern auch in Barmherzigkeit und Güte: ihr „*S'rawakas* aber wollt euch furchtbar machen. Als ich vormals dem allerherr„lichst-vollendeten Buddha mit aller meiner Macht und mit dem ganzen Heere „der Schimnus widerstand, hat er mich doch nie als seinen Feind angesehen, „sondern mich stets mit Freundlichkeit und Milde behandelt; wie kommst du „nun dazu, meinen kleinen Scherz auf solche unwürdige Weise zu vergelten?“ — *Upagupta* erwiederte: „Du hast hierin Recht: wie könnte ich auch dazu „kommen, eifersüchtig auf Buddha zu seyn und mich mit ihm vergleichen zu „wollen? wie kann sich ein kleines Sandhäufchen mit dem Berge *Sumeru* ver„gleichen? Da ich zu spät geboren wurde, habe ich den Wahrhaft-Erschie„nenen nicht gesehen; ich habe aber gehört, dass du durch die Kräfte des *Ritî* „*Chubilghan's* dich selbst in Buddha's Gestalt umwandeln könnest; wenn dem

„so ist, so zeige mir Buddha's Gestalt in deiner Umwandlung!" Der König der Schimnus entgegnete: „Ich werde dir die Umwandlung in Buddha's Gestalt „zeigen, sehe aber zu, dass du mir nicht die Ehre der Anbetung gebest!" worauf *Upagupta* antwortete: „Ich werde dich nicht anbeten." — Alsbald verwandelte der König der Schimnus sich in die sechszehn Ellen hohe, goldglänzende, herrliche, mit den zwei und dreissig Abzeichen der Vollkommenheit und den achtzig Reitzen geschmückte Gestalt Buddha's, vor deren strahlendem Lichtglanze der Schein der Sonne und des Mondes verblich. Da sprach *Upagupta*: „Wenn „ich anbete, so wisse, dass diess Buddha und nicht dir gilt." Darnach sprach der König der Schimnus: „*Upagupta*, nimm jetzt auch einige dankbare Rück„sicht auf mich und befreie mich von dem todten Hundeleichnam auf meinem „Scheitel!" Hierauf erwiederte der Geistliche: „Wenn du, o König der Schim„nus, mitleidsvolle Rücksicht auf die Wesen nimmst und sie zu erhalten und „zu schützen suchen solltest, so wird der Körper des todten Hundes stets das „Ansehen der kostbarsten Perlenschnur behalten; wenn du die Wesen aber zur „Sünde verführen solltest, so wird alsbald wieder ein todter Hundeleichnam da„raus werden. Diese Worte erregten Furcht und Scheu beim Fürsten der „Schimnus, so dass er aufhörte, die Wesen zu verführen, und sogar statt dessen ihnen zu Handlungen der Tugend förderlich wurde."

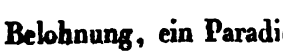
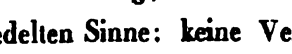
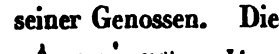
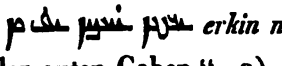
Die zweite Luftregion führt den Sanskritnamen *Nirmânawati* (Mongolisch ᠬᠤᠪᠢᠯᠭᠠᠨ ᠳᠤᠷ ᠪᠠᠶᠠᠰᠤᠭᠴᠢ *Chubilghan dur bajassuktschi* „die Region der sich in eigenen Verwandlungen (Erzeugnissen) Vergnügenden"), weil die dieselbe bewohnenden Geister alles ihren Wünschen Entsprechende nach Wohlgefallen selbst erzeugen oder entstehen lassen. Obgleich keine nähere Angabe von einem besondern Zwecke oder einer höhern Bedeutung dieser Region für die Weltökonomie in den buddhaistischen Schriften zu finden ist, so scheint die Idee damit verbunden zu seyn, dass die Schöpfungen und Gestaltungen der Materie unterwärts vorzugsweise von den Geistern derselben ausgehen, während der Herrscher der ersten Region, (der *Schimnus*) diese Schöpfungen nach seinem Gefallen und zu seinen Zwecken

regiert und benutzt, wie auch der Name seiner Region (s. S. 24) schliessen lässt.

Die dritte Region des materiellen Himmels heisst im Sanskrit *Tuschitâ* (Mongolisch ᠲᠡᠭᠦᠰ ᠪᠠᠶᠠᠰᠬᠤᠯᠠᠩᠲᠤ *Tegüs Bajasscholangtu* „freudenvoll"). Sie ist deshalb merkwürdig, weil in ihr der jedesmalige Buddha einer neuen Weltperiode seinen Sitz hat und den Geistern die Buddhalehre verkündigt, ehe er sich als Mensch auf Erden verkörpert. So soll *S'âkjamuni* vor seinem Erscheinen hienieden sich in dieser Region aufgehalten, und *Maitreja*, der Buddha der zukünftigen Periode, jetzt seinen Sitz daselbst haben.

Die vierte und der Erde zunächst liegende Luftregion führt den Sanskritnamen *Jamâ* (Mong. ᠵᠠᠭᠠᠨ ᠪᠠᠶᠢᠯᠳᠠᠭᠠᠨ ᠦᠭᠡᠢ *Baildaghan ügei* „kampflos"). Diese Benennung rührt daher, weil diese Region ausserhalb des Bereichs der sich beständig bekämpfenden guten und bösen Erdgeister liegt, und die *Assurs* des Abgrundes ihr und ihren Bewohnern nichts anhaben können. Es ist hier zu bemerken, dass bei Hodgson die Ordnung der beiden letztgenannten Regionen des materiellen Himmelsraumes aus Irrthum versetzt ist, indem bei ihm *Jamâ* vor *Tuschitâ* steht.

Die nun folgende fünfte Region gehört nicht mehr dem materiellen Himmel, sondern unserer Erde, obgleich dem höchsten Puncte derselben an. Es ist diess die Region der drei und dreissig Götter (Mongolisch ᠭᠤᠤᠴᠢᠨ ᠭᠤᠷᠪᠠᠨ ᠲᠡᠩᠷᠢ *ghutschin gurban tegri*, Sanskrit *Trajastrinsa* genannt), oder des Schutzgeistes der Erde ᠬᠣᠷᠮᠤᠰᠲᠠ *Chormusda* und seiner zwei und dreissig Genossen auf der Scheitelfläche des Weltberges *Sumeru*. Damit ist jedoch keineswegs gemeint, dass diese Region ausschliesslich nur von diesen drei und dreissig Göttern bewohnt wird, im Gegentheil ist sie durch die daselbst erfolgte Wiedergeburt tugendhafter und dadurch zum Göttergrade gelangter Menschen, so wie auch solcher Wesen aus dem Thierreiche, denen die Verdienste buddhaischer Personen zu gute kamen, sehr bevölkert. Jene drei und dreissig Götter, mit Einschluss ihres Oberhauptes *Chormusda*, sind nur die bei Weitem vornehmsten Geister dieser Region und zugleich die Regenten derselben sowohl als der ganzen Erde. Die Region der drei und dreissig Götter ist ein

Ort der Belohnung, ein Paradies des Uebermaasses der Freude und des Genusses im veredelten Sinne: keine Verbrechen kommen daselbst vor, vielmehr steht alles auf Erden, was Tugend liebt und ausübt, unter dem mächtigen Schutze *Chormusda's* und seiner Genossen. Diese bilden vier verschiedene Abtheilungen, nämlich 1)  *erkin naiman edun tegri* „die acht vornehmsten Götter der Güter oder guten Gaben," 2)  *arban nigen dokschin tegri*, „die elf furchtbaren oder schrecklichen Götter," 3) *arban chojar naranu köbegün* „die zwölf Söhne der Sonne," und 4)  *chojar salagho tegri* „die zwei jungen Götter." Die wohlthätigen Einwirkungen *Chormusda's* und seiner Genossen auf die Weltregierung und auf das Gedeihen der Weltbewohner sind indess Zufällen unterworfen, die lediglich von diesen letztern selbst bedingt und bestimmt werden. Die drei und dreissig Götter auf der Scheitelfläche des *Sumeru*, und alle übrige ihnen untergeordneten gutartigen Götter der niedern Regionen desselben und der Erdfläche, befinden sich nämlich in einem beständigen Kampfe mit den gleichfalls sehr mächtigen aber bösartigen *Assurs* in den endlos-tiefen Abgründen am Fusse des *Sumeru*, deren Bestreben dahin geht, den guten Göttern ihren Nektar (Mongolisch  *Raschijân*, Sanskrit *Rassâjana*) zu rauben. Je nachdem Tugend und Frömmigkeit auf der Erde verbreitet ist oder Laster und Verbrechen vorherrschen, neigt sich der Sieg entweder auf die Seite der gutartigen Götter oder der bösen Geister, so dass es in dem Interesse der erstern liegt, Tugend und Frömmigkeit zu befördern, wogegen die letztern, als ihren Absichten zuträglich, das Gegentheil zu bewirken streben und hierin hauptsächlich von den hohen, mächtigen *Schimnus* unterstützt und angereizt werden. In diesem beständigen Kampfe gelingt es öfters den geringern Geistern in den niedern Regionen des *Sumeru* und den Erdgeistern, die Angriffe der Assurs zurückzuweisen, oft aber werden sie auch besiegt, und der Kampf zieht sich in die höhern Regionen des *Sumeru* bis zu der der *vier Mahârâdschas* hinauf. Erst dann, wenn auch diese von den Assurs besiegt werden, zieht *Chormusda* mit seinem Heere gegen dasjenige der *Assurs* zu Felde, und gemeiniglich werden diese dann in ihre unermesslichen

Schlünde hinabgeworfen; es geschieht jedoch auch bisweilen, dass der Kampfplatz sich bis auf die Scheitelfläche des *Sumeru* erstreckt, und dass das Reich des *Chormusda* bis auf dessen und seiner Genossen uneinnehmbare Residenz auf eine Zeitlang eine Beute der *Assurs* wird.

Es erscheint klar, dass die Lehre von *Chormusda* und seinen Genossen ihren Ursprung in dem *Wischnuismus* hat; dieser *Chormusda* der Mongolen ist nämlich der allbekannte, nur buddhaistisch zugestutzte *Indra*, und führt auch in den Sanskritisch-buddhaistischen Schriften diesen Namen. Dass aber die Wischnuitische Indralehre auch noch weiter gegangen ist und höchst wahrscheinlich den rohen, uralten Asiatischen, unter dem Namen Schamanismus bekannten, Geisterdienst oder Fetischismus in die edlern Formen der Lehre Soroasters oder des Parsischen Dualismus umgewandelt hat, habe ich an einem andern Orte bereits gezeigt[8]). Sey es nun, dass diese letztere Lehre, entweder durch frühern Verkehr oder durch erlittene Verfolgungen und Vertreibungen der Feueranbeter abseiten der Muhammedaner, erst auf die rohen religiösen Ideen der Turanischen Völker eingewirkt hat, und in Folge solcher Begebenheiten erst unter dieselbe verbreitet worden ist, sey es (was weniger wahrscheinlich ist), dass der Genius der obersten Geister in der Persönlichkeit des Erdbeherrschers und seines Kampfes mit ihm feindlich-entgegenstehenden Mächten schon vorher dem religiösen Geiste der Völker des Nordens und Nordostens Asiens vorschwebte; — genug, wir finden die Idee des Parsischen *Ehora Mesdao* (Hormusd) bereits bei den Mongolen fixirt, wir finden sogar bei ihnen den Indischen *Indra* mit diesem *Hormusd* oder *Chormusda* dergestalt identificirt, dass er seinen Indischen Namen mit dem Parsischen hat vertauschen müssen. Eine Menge specieller Angaben dieses Ineinandergreifens des vom Indischen *Wischnuismus* bedingten *Soroastrismus* und ursprünglichen Fetischismus oder Magismus verspare ich auf meine Geschichte des Buddhaismus, zu deren Herausgabe die Akten noch nicht geschlossen werden können.

---

8) Siehe „Ueber die Verwandtschaft der gnostischen Systeme u. s. w. S. 6."

Unterhalb der Region der drei und dreissig Götter, an den vier Seiten des Berges *Sumeru* befindet sich die sechste Region, die der vier *Mahâradschas* oder der grossen (Geister-) Könige, von welchen der erste, Namens *Wais'rawana*, seinen Sitz an der Nordseite des genannten Berges hat und der Beherrscher der *Jakschas* ist; der zweite, Namens *Dhritaraschtra*, wohnt an der Ostseite und beherrscht die *Gandharbas*; an der Südseite thront *Wirutaka*, dem die *Mahoragas* untergeben sind, und an der Westseite *Wirupakscha*, der Beherrscher der Drachengeister oder der *Nâgas*. Ausserdem sind alle auf der ganzen Erdfläche verbreiteten gutartigen Erd- Meer- Fluss- Berg- und Waldgeister, nebst den Elementargeistern und denen der Sonne, des Mondes u. s. w. diesen vier grossen Geisterkönigen unterworfen, die hinwiederum den *Chormusda* als ihr Oberhaupt anerkennen.

Alle diese genannten Geisterregionen und ihre Bewohner, von der höchsten bis zur niedrigsten, gehören nur einer Wesenclasse an, nämlich der ersten. Es gibt bekanntlich sechs solcher Classen, von denen die eine Hälfte die der sogenannten guten oder edeln Naturen bildet, die andere Hälfte aber die der schlechten, unedlen oder verworfenen Naturen. Obgleich die drei ersten Classen oder Naturen gleichfalls, die eine mehr, die andere weniger, an der Materie gebunden und allen Schicksalen und Veränderungen des Weltgebäudes unterworfen sind, obgleich in ihnen durch diese Beziehungen und Bedingungen die Intelligenz, nach den verschiedenen Standpuncten ihrer Individualität, mehr oder weniger beschränkt ist, so befindet sie (die Intelligenz) sich in diesen Classen doch im willensfreien Zustande; es liegt demnach blos an ihr, sich entweder höher zu erheben oder auf eine noch niedrigere Stufe herabzusinken. Auf dieses Steigen und Fallen der Intelligenz in den verschiedenen Graden und Abstufungen der Materie beruht das ganze System der Seelenwanderung, welcher ohne Ausnahme die sämmtlichen Bewohner aller Regionen der dritten Welt unterworfen sind.

Die zweite Classe nehmen ebenfalls Geisterwesen ein, aber nicht wohlwollende, nicht solche, die Heil, Segen, Glück und Gedeihen zu befördern sich be-

streben, sondern bösartige, übelwollende, grausame, auf Zerstörung und Verderben sinnende. Gleichwie alle wohlwollenden Geister und Götter der ersten Classe die Bewohner der weissen (der Licht-) Gegend genannt werden, so heissen die zur zweiten Classe gehörigen übelwollenden Geisterwesen die der schwarzen Orte oder der Finsterniss. Die vornehmsten derselben sind die eigentlichen *Assurs*, welche vier verschiedene Reiche bilden und eben so viel Königen unterworfen sind. Diese haben ihren Sitz in unermesslich tiefen unterirdischen Regionen und zählen alle andern übelwollenden Geister über und unter der Erde, als da sind die *Rakschasas*, die Schreck- oder Poltergeister, die Todtenboten und eine Unzahl ähnlicher Unglückswesen zu ihren Unterthanen. An Macht stehen die *Assurs* und ihre Beherrscher ihren Feinden, dem wohlthätigen *Chormusda* und seinen Genossen nur wenig nach: ihr Aufenthaltsort im Innern der Erde wird nicht weniger prachtvoll und genussreich geschildert, als das Reich und die Residenz *Chormusda's*, so dass sie keineswegs als Höllengeschöpfe oder verdammte teuflische Naturen gedacht werden dürfen; im Gegentheil stehen sie mit den allerhöchsten Geisterwesen, den zur Sinnenlust verführenden *Schimnus*, gewissermassen in Verbindung und sind deren treue Bundesgenossen in Anstiftung alles Uebels. Die *Schimnus* und *Assurs* bilden die beiden Enden der Kette, welche die ganze materielle Götter- und Geisterwelt umschliesst.

Alle Götter und Geister des materiellen Himmelsraumes sowohl als der Erde haben, nach Massgabe ihres höhern oder niedern Standpunctes, einen mehr oder weniger materiellen und mit gröbern oder feinern Organen versehenen Körper; alle erreichen ein gewisses Alter und sterben endlich, um entweder in derselben Region wiedergeboren zu werden, oder auch höhere oder niedere Geburten anzunehmen, je nachdem das selbstgeschaffene Schicksalsgesetz, unter welchem sie gleich allen andern Wesen der dritten Welt stehen, darüber entscheidet. Die buddhaistischen Bücher berichten, nebst vielen andern curiosen Dingen, mit der grössten Genauigkeit die Länge der Gestalt und die Zahl der Lebensjahre der sämmtlichen Götter und Geister, welches beides bei ihnen sehr verschieden ist

und von den von ihnen bewohnten Regionen abhängt: bei einigen geht die Dauer der Lebenszeit in die Millionen menschlicher Jahre. Ihre Gestalt und ihr Aussehen ist sehr verschieden: die gutartigen Geister werden in der Regel unter Menschengestalt gedacht, und zwar unter den schönsten Formen derselben, die bösartigen hingegen unter Schreckgestalten, an denen sich eine erhitzte Phantasie nach Gefallen üben kann. Alle haben das Vermögen, nicht nur jede Menschengestalt sondern auch jede andere Form anzunehmen, ja die höhern Götter und Geister können sogar aus sich emaniren und ihre Emanationen als Menschen verkörpert geboren werden lassen. Alle ohne Ausnahme sind dem Auge des gewöhnlichen Menschen unsichtbar, es liegt aber blos in ihrem eigenen Belieben, sich sichtbar zu machen. Dagegen kann kein Geist sich den Augen eines Bodhisatwa, Mahâjânika oder eines solchen Menschen entziehen, der den Kreislauf der Seelenwanderung vollendet hat und für das *Nirwâna* reif ist; diese durchschauen alle Regionen mit gleicher Klarheit und erkennen die Wesen derselben unter jeder von ihnen angenommenen Gestalt.

Ungleich wichtiger als alle Geisterregionen ist die dritte Classe der sogenannten guten Naturen, die des Menschen. Sie ist die letzte Classe der willensfreien Intelligenz, denn die nach ihr folgenden drei Regionen und Classen der verworfenen Naturen (des Thierreichs, der Vorhöllenungeheuer und der Höllengeschöpfe) sind nichts anders als Strafstadien des degradirten, in Verfinsterung und grobe Sinnlichkeit herabgesunkenen Geistes. Gleichwie alle höhere Regionen und Wesenclassen bis zur Menschenstufe abwärts erst allmählig, und eine nach der andern, in Folge eines steten Sinkens entstanden sind, also auch die drei Regionen der verworfenen Naturen; denn nach dem Glauben der Buddhaisten waren diese noch nicht vorhanden, so lange das Lebensalter der Menschen noch keine bestimmte Zahl hatte. Erst als dasselbe auf 80,000 Jahre herabgesunken war, entstanden die Orte der Strafe. Die Region der Menschen liefert mittelst der verschiedenen Epochen des Lebensalters derselben den Maassstab zu den grossen Weltperioden oder *Kalpas*, in ihr allein zeigt sich die Wirksamkeit

der Buddha's während dieser Perioden in vollem Glanze; in dieser Region nämlich erscheinen die Buddha's in ihrer dreifachen Natur, und nur in einer solchen Kundwerdung des höchsten Begriffes der Göttlichkeit, in der Menschwerdung derselben, ist eine Erlösung der sämmtlichen Wesen aus den Banden des *Sansâra* denkbar. Ueberdiess muss alles was zur Buddhawürde gelangen will, und folglich vermittelst der inwohnenden moralisch-intellektuellen Kraft auch dazu befähigt ist, das Höchste sowohl wie das Niedrigste, vorher Mensch gewesen seyn und auf dieser Stufe die Pflichten erfüllt und die Prüfungen und Läuterungen bestanden haben, die den Eingang in das *Nirwâna* bedingen. Daher wird die Menschgeburt von den Buddhaisten sehr hoch gestellt, als ein köstliches Kleinod, als eine Seltenheit und als der wichtigste Punct des Daseyns der Intelligenz innerhalb der Materie, als der Mittelpunct dieses Daseyns und als die Grenze der willensfreien Intelligenz unterwärts; denn von diesem Puncte aus muss sie sich nach eigener Wahl entschliessen, entweder höher zu steigen oder umgekehrt in Verfinsterung und namenloses Elend zu versinken. Zwar ist der Mensch in seiner irdischen Individualität und allen ihren speciellen Eigenschaften gleichfalls nur ein Produkt der Schicksalsfolge früherer Handlungen: er mag reich oder arm, glücklich oder unglücklich, vornehm oder gering, dumm oder klug seyn, alles dieses ist an frühere Ursachen gekettet; — aber in keiner andern Region oder Geburtsclasse steht ihm unter allen Lebensverhältnissen so viel Freiheit des Handelns zu Gebote als in dieser, so dass es lediglich von seinem guten oder bösen Willen abhängt, die Schicksalskette wo nicht gänzlich zu sprengen, doch immer mehr abzukürzen, oder auch dieselbe ins Unabsehbare zu verlängern und sich von ihr immer fester umschlingen zu lassen. Der unvollkommene Zustand der menschlichen Natur und die vielerlei Zufälle, denen dieselbe ausgesetzt ist, die Gebrechlichkeit und Hinfälligkeit seines irdischen Daseyns und der aus einer solchen beschränkten Lage für die Intelligenz entstehende Wunsch nach einem bessern Daseyn sind für den Menschen mächtige Hebel zur Erhebung seines Willens zum Guten und zur Vervollkommnung seines Geistes; es sind kräftige Beförderungsmittel

zur Erlangung eines erhöhteren Standpunctes seiner Intelligenz im *Sansâra*, ja sogar zur höchsten Glückseligkeit, dem Eingang in das *Nirwâna*. Hierin wird hauptsächlich der Vorzug der menschlichen Natur vor der der Götter und Geister begründet, weil diese bei dem Uebermaass seliger Genüsse kein Verlangen nach etwas Besserm oder Höherem verspüren, obgleich auch ihr langdauerndes Daseyn am Ende ebenfalls allen möglichen Wechselfällen des Schicksals unterworfen ist.

Wir wollen nun noch in der Kürze die gleichfalls zu unserm Weltsystem gehörigen Regionen der Erniedrigung und Degradation der Intelligenz, die der sogenannten schlechten oder verworfenen Naturen betrachten. Diese waren, wie bereits oben bemerkt, von Anfang an nicht vorhanden, sondern entstanden erst nach der Abnahme des ursprünglich unzählbaren Lebensalters der Menschen, nachdem Sünden und Laster aller Art immer häufiger und zuletzt allgemein geworden waren. Es sind daher die drei Regionen oder Classificationen der verworfenen Naturen Orte oder Stadien der Strafe in sehr vielen Abstufungen, je nachdem leichtere oder schwerere Sünden und Verbrechen zu büssen sind. Die erste Region der verworfenen Naturen ist das Thierreich, von den edelsten Thiergattungen an bis zu dem ekelhaftesten Gewürme und Ungeziefer, mit einem Worte die ganze Thierwelt ober- und unterhalb der Erde und in allen Gewässern. Es versteht sich, dass die Art und Beschaffenheit der begangenen Sünden auch die Thiergattung bedingt, in welcher der Sünder wiedergeboren wird, so wie auch die Dauer seiner Wanderung durch verschiedene Thierkörper, bis er seine Strafzeit abgebüsst hat und wieder eines menschlichen Körpers theilhaft werden kann. Der zweite Strafort ist die Region der *Pretas*, welches Sanskritwort die Mongolen durch بتدم *birid* umschreiben, und womit phantastische Ungeheuer verstanden werden, die unter den furchtbarsten Qualen des Hungers und des Durstes eine lange Lebensperiode durchleben müssen. Sie bewohnen zum Theil eine besondere Vorhölle, zum Theil halten sie sich auch an Hochgerichten, Begräbnissplätzen und ähnlichen unheimlichen Orten auf. Die dritte

Region der Strafe begreift die verschiedenen heissen und kalten Höllen in sich, von welchen eine jede einen andern, ihrer Beschaffenheit entsprechenden, Namen führt. Ich werde mich nicht bei der Beschreibung dieser Höllen und der vielerlei Qualen, zu welchen die in denselben befindlichen Verbrecher verurtheilt sind, aufhalten, da diess schon aus andern Beschreibungen zur Genüge bekannt ist, und bemerke nur, dass die ausschweifendste Phantasie gegen die, in den davon handelnden *S'âstras* enthaltenen, Schilderungen der Schrecken dieser Orte der Verdammniss zu Schanden werden muss, und dass die ausgesuchtesten Qualen und Martern, die der grausamste Henker für sein Schlachtopfer erfinden könnte, gegen die in diesen *S'âstras* beschriebenen Martern wahre Kindereien sind. Diese Beschreibungen sind sich in den verschiedenen Werken der Art nicht immer gleich, indem die Verfasser derselben sich, wie es scheint, im Ausmalen aller der Grässlichkeiten dieser Schreckensorte zu überbieten strebten. Indess kommen sie darin mit einander überein, dass keine Höllenqual ewig dauert, und wenn gleich unermessliche Zeitperioden für die Qualdauer der Verdammten festgestellt sind, so nehmen sie doch einmal ein Ende. Es folgt diess von selbst aus dem Hauptbegriffe der Buddhalehre, wonach ausser Buddha nichts eine ewige Dauer haben kann, am wenigsten etwas zum System der dritten Welt Gehöriges. Ja die Dauer der Höllenregionen und der Strafzeit ihrer Bewohner ist sogar kürzer als die der übrigen zum Weltsystem gehörigen Regionen; denn gleichwie die Höllen erst zuletzt entstanden sind, nachdem die ganze Einrichtung des Weltgebäudes und die Organisation seiner Bewohner schon vollendet war, unterliegen diese untersten Regionen desselben auch zuerst der Vernichtung, sobald die Periode der Zerstörung des Weltgebäudes eintritt, und ihre Bewohner steigen dann zu bessern Wiedergeburten empor. In dem nämlichen Verhältnisse werden auch die andern Regionen und Stadien der Strafe, die der *Pretas* und der Thiere zuerst vernichtet, ehe die Auflösung des Weltgebäudes die höhern Regionen desselben erreicht. Ueberdiess findet man in den Schriften der Buddhaisten genug Beispiele, dass verschiedene Buddhas und Bodhisatwas durch die

Kraft ihrer Verdienste die Höllen und die andern Classen der verworfenen Naturen so ziemlich geleert und die Strafzeit der dahin Verurtheilten beträchtlich abgekürzt haben; sogar ist es möglich, dass ein Verdammter durch irgend einen aufstossenden tugendhaften Gedanken, z. B. Mitleid gegen seine Leidensgefährten, urplötzlich aus seinem Straforte erlöst und in bessere Regionen versetzt werden kann, wovon gleichfalls Beispiele erzählt werden.

Ferner fehlt es der buddhaistischen Geistlichkeit auch nicht an Mitteln, sowohl begangene Sünden noch in diesem Leben zu versöhnen und somit das Schicksal der Thaten unwirksam zu machen, als auch durch allerlei *Dhârani* oder Kraftformeln das Schicksal der in ihren Sünden Verstorbenen und also den verworfenen Naturen Anheimgefallenen zu mildern, zu welchem Zwecke die nachgebliebenen Verwandten mit der grössten Freigebigkeit Opfer an die Geistlichkeit spenden, welches als eine von dem Verstorbenen selbst dargebrachte Gabe betrachtet wird und ihm zum Verdienste gereicht.

In einer nächstfolgenden Abhandlung über die allmählige Erscheinung der tausend Buddhas während eines vollständigen *Kalpa* der Einwohnung oder Stabilität wird sich Gelegenheit finden, über das Weltgebäude, über dessen Dauer und die verschiedenen Perioden desselben, so wie über eine merkwürdige Vervielfachung des Weltsystems, wodurch die Buddhaisten den Begriff des Universums festzustellen suchen, noch einiges zu sagen.

UEBER

DIE TAUSEND BUDDHAS

EINER

WELTPERIODE DER EINWOHNUNG ODER GLEICHMÄSSIGEN DAUER;

VON

I. J. SCHMIDT.

Gelesen den 10. October 1832.

Wie in allen Religionen des Alterthums, so auch im Buddhaismus, ist die Kosmologie eine der wichtigsten Lehren, indem in ihr allein das geistige Band zu finden ist, welches das ganze System zusammen hält. Der menschliche Geist, einmal in der Welt eingebürgert, kann nur von seinem Standpuncte aus philosophiren, daher alle seine Speculationen in übersinnlichen Regionen nur dann ihm genügen können, wenn deren Resultate sich an sein Daseyn und an den Ort desselben knüpfen, wenn er glaubt, vernünftige Gründe gefunden zu haben, die natürliche und regelmässige Folge aller seinem Gesichtskreise zugänglichen Dinge und ihrer Gesetze mit demjenigen verbinden zu können, was ausser dem Bereiche seiner unmittelbaren Ansicht liegt, und was er aus diesem Grunde genöthigt ist, unendlich erhabener und mächtiger sich zu denken, als alles was sich Geistiges und Körperliches im Umfange seiner Anschauung befindet. Durchdrungen dabei von dem Gefühle, dass gerade dieses seinem Blicke und seinen Begriffen Unerreichbare das Ziel sey, zu welchem zu gelangen er streben muss, — durch tägliche Erfahrung belehrt und überzeugt, dass sein baldvergängliches Da-

seyn als ein organisches Wesen der Weltnatur ihn im Grunde nur als einen Fremdling in derselben bezeichnet, und ahnend, dass sein eigentliches Vaterland ein anderes, dass es allein im Uebersinnlichen, ausserhalb der Naturgrenzen zu finden seyn müsse, — ist seine ganze Anstrengung darauf gerichtet, dieses durch die Vollkraft seines Vorstellungsvermögens zu erreichen, mittelst desselben eine fortlaufende Stufenfolge vom Sichtbaren und Begreiflichen zum Unsichtbaren und Unbegreiflichen zu bilden, und solchergestalt sich eine intellectuelle Welt zu schaffen, deren Pole nichts Geringeres als Gott und das Universum sind.

Es kann hier nicht meine Absicht seyn, diese, allen Speculationen des menschlichen Geistes in der edelsten Richtung seines Strebens vom Anfange seines Daseyns an zum Grunde liegende, Uridee hier weiter zu verfolgen oder zu zeigen, wie die Ergebnisse seiner Vorstellungen sich bei den verschiedenen Völkern des grauen Alterthums so und anders gestaltet haben: ich habe es hier ausschliesslich mit dem Buddhaismus zu thun, dessen Grundlehren, von welchen die Kosmologie einen untrennbaren Theil bildet, meine vorhergehenden Abhandlungen bereits zum Theil aufgedeckt, jedoch den Gegenstand bei Weitem noch nicht erschöpft haben. Da der Buddhaismus bei seinem ersten Entstehen eine der verschiedenen grossen philosophischen Meinungsverschiedenheiten bildete, in welche der ursprüngliche Glaube der alten Hindu sich gespaltet hat, da aus dieser philosophischen Meinungsverschiedenheit in der Folge ein Religionssystem entstanden ist, welches jetzt vielleicht mehr Anhänger als irgend ein anderes zählt, so verlohnt die Sache wohl der Mühe, seiner Quelle nachzuspüren und möglichst festzustellen, mit welcher von diesen verschiedenen philosophischen Secten er die meiste Aehnlichkeit hat, so dass man annehmen könnte, dass entweder eine solche Secte ihm ihren Ursprung verdanke, oder dass er aus derselben hervorgegangen sey. Wir wollen, ehe wir mit der Darstellung der buddhaistischen Kosmologie fortfahren, diesen, zur lichtvollen Anschauung des Ganzen und zum richtigen Begriffe der Lehre von der Weltentstehung und alles damit Verbundenen so nöthigen, Gegenstand zuerst untersuchen.

Die sämmtlichen philosophischen Systeme des Indischen Alterthums, und mit ihnen der Buddhaismus, haben ihren Ursprung in dem alten Glauben der Hindu, dessen Reste in den *Weden* aufbewahrt sind, dessen Alter jedoch das der letztern weit übersteigt. Denselben Ursprung, dieselbe Grundlage aller Dinge — nämlich das *Brahma* als Neutrum — dieselbe Entwickelung der Welt und ihres Inhalts aus ihm und vieles Andere lehrt der Buddhaismus im Ganzen übereinstimmend mit den *Weden*, so dass die Frage nicht mehr seyn kann, ob der alte Hinduglaube oder der Buddhaismus älter sey, sondern sich höchstens noch darauf beschränken darf, ob nicht vielleicht die *Sammlung der Weden* einer spätern Zeit angehöre als die *Entstehung des Buddhaismus?* In Betreff der Schriften des Letztern fällt die Frage von selbst weg, indem die Buddhaisten ohne Hehl gestehen, dass die vollständige Sammlung der Lehren *Buddha S'âkjamuni's* erst 300 Jahre nach seinem Tode von seinen spätern Anhängern vollendet worden sey und dass er selbst nichts Schriftliches hinterlassen habe. In gleicher Weise mag auch die Wedensammlung als solche, nebst ihrem angeblichen Sammler *Wjâsa*, dessen Lebenszeit ungefähr 1400 Jahre vor Christo gesetzt wird, einer spätern Periode angehören, wo überhaupt das Sammeln der Religionsurkunden Bedürfniss zu werden anfing. Dass die *Weden* den Buddhaismus nicht kennen und seiner nicht erwähnen, kann für keinen Grund ihres, übrigens in keiner Weise bestrittenen, höhern Alters gelten; denn eben so wenig findet man in der beträchtlichen Zahl der alten buddhaistischen *Sûtras* die *Weden* oder die verschiedenen philosophischen Systeme genannt, oder auch nur im Geringsten auf sie angespielt.

Trotz dieser scheinbaren Ungewissheit und ungeachtet des gänzlichen Mangels an einer geschichtlichen Zeitbestimmung für alle die Meinungsverschiedenheiten, in welche der alte religiöse Glaube der Hindu schon vor ungefähr 3000 Jahren zerfallen seyn mag, finden sich Spuren, dass der Buddhaismus selbst von seinen Anhängern für jünger gehalten wird, nicht nur als die *Weden*, sondern auch sogar als die sechs vornehmsten philosophischen Systeme. Es ist nämlich

allgemeine Annahme bei den Bauddhen aller Länder und Gegenden, dass Buddha S'âkjamuni harten Widerspruch von den *sechs Târkikas* erfahren musste, und dass er dann erst als anerkannter vollkommen-vollendeter Buddha auftreten konnte, nachdem er die *sechs Târkikas* besiegt hatte [1]). Dass mit diesen *Târkikas* nichts anders gemeint seyn kann, als die sechs philosophischen Hauptsecten der Hindu — *Sânkhja*, *Sânkhjajoga*, *Njâja*, *Wais'eschika* und die zwei Abtheilungen der *Mimânsâ* — nebst den Häuptern dieser Secten, scheint ausser Zweifel zu seyn; denn welche andere Sechszahl von Irrlehren und Irrlehrern konnte dem Buddha und der Ausbreitung seiner Lehre wohl mehr hinderlich seyn, als diese philosophischen Secten, in welche die damaligen Gelehrten Hindustan's sich bereits getheilt hatten, und die gewiss gleichfalls bemüht waren, ihren Systemen Anhänger zu verschaffen.

Demnach scheint die richtigste Annahme die zu seyn, dass *S'âkjamuni*, sofern man ihn als den Stifter des Buddhaismus ansieht (welches die Bauddhen nicht thun, sondern in ihm blos den Erneuerer der uralten, aber in Vergessenheit gerathenen, Religionslehre sehen), weder den Wedenglauben seiner Zeit unbedingt gelten liess, noch auch die Richtigkeit der sich den *Weden* mehr oder weniger anschliessenden, mit ihm gleichzeitig blühenden, philosophischen Systeme im Allgemeinen anerkannte, und dass er auf dieser damals herrschenden Meinungsverschiedenheit des religiösen Glaubens ein neues System zur Einigung desselben begründen wollte, welches System er in der That erst nach und nach entwickelte und zur Vollständigkeit brachte, so dass die Hauptlehren desselben, wie ausdrücklich in mehrern Schriften — und stellenweise auch in den *Mahâ-*

1) As. Researches, Lond. Ausgabe, Vol. VI, p. 267 ff.; Pallas „Sammlungen u. s. w. Th. II, S. 407 und 414; Forschungen im Gebiete der Mittelasiatischen Geschichte, S. 254 und in mehreren andern Schriften. Das Sanskritwort *Târkika* „Philosoph, Sophist" wird von den Mongolen تيرتيكا *tirtika* geschrieben und kommt in sehr vielen Schriften vor, wo von feindseligen Secten und Sectenhäuptern die Rede ist. Vermuthlich stammt das Mongolische Wort تارس *tars* oder *ters*, womit ein Irrgläubiger bezeichnet wird, ebenfalls von *Târkika* ab.

jâna-Sutras selbst — bemerkt wird, erst gegen das Ende seiner irdischen Laufbahn von ihm festgestellt wurden. Wie glänzend ihm diese Stiftung gelungen ist, hat die Folgezeit bis auf unsere Tage bewährt, denn während die philosophischen Systeme Indiens und die *Weden* nur noch als ehrwürdige Ruinen des Denkens und Glaubens einer, mit der Gegenwart in nichts zu vergleichenden und für dieselbe gar nicht mehr passenden, ernsten Vorzeit dastehen, hat der neben ihnen aufsprossende Buddhaismus, ohne Gewaltmittel jedoch unter Erleidung mehrfacher harter Bedrückung, eine Ausdehnung gewonnen, wie keine Religion sich noch zu erfreuen gehabt hat.[2])

Indem solchergestalt wohl mit Sicherheit angenommen werden kann, dass der Buddhaismus kein höheres Alter habe als die *Weden* und die namhaftesten der philosophischen Systeme der Hindu, erscheint zugleich die Folgerung von selbst, dass diese Basen der damaligen Glaubensmeinungen nothwendig auf seine Gestaltung eingewirkt und zum Theil selbst zu seiner eigenen Grundlage haben dienen müssen, sofern nämlich die *Weden* die Reste des ältern Hinduglaubens enthielten und die philosophischen Systeme, jedes nach seiner Weise, die in denselben verborgenen Ideen zu verdeutlichen und zu erweitern gestrebt hatten. Daher stellt der Buddhaismus in seiner Kosmologie, oder seiner Lehre von der Entstehung und dem Daseyn der concreten Dinge und Erscheinungen, die Hauptprincipien und zugleich Gegensätze des Brahmanismus — Geist und Materie, das *Brahma* und die Naturentwickelung — gleichfalls als Grundlage auf: bei ihm ist die Befreiung des Geistes von der Materie als Zweck, und die Erlangung dieser Freiheit durch Erkenntniss oder Wissen als Mittel, ebenfalls Lehre und angewiesenes Ziel des Strebens; er geht aber in seinem Begriffe von Freiheit

2) Ganz unphilosophisch und beinahe lächerlich klingt es daher, wenn Brahmanismus und Buddhaismus in ihrem Verhältnisse zu einander der erste *orthodox*, der andere *heterodox* genannt werden, wie diess mit vielem Ernste von den Engländern geschieht und worin sie recht treuherzige Nachbeter bei Französischen und Deutschen Gelehrten finden. Nicht minder absurd ist es, was gleichfalls häufig und zwar von sachkundigen Gelehrten geschieht, die Buddhaisten jetzt noch Sectirer zu nennen.

und Wissen unendlich weiter, indem die Grenzen des Brahmanenglaubens, das *Brahma* und die Naturentwickelung, ihm viel zu eng sind, und er im Ersteren, als dem Anreger zur Thätigkeit der Letzteren, keine dauernde Befreiung des Geistes finden kann.

Wir stossen hier auf den Unterscheidungspunct des Buddhaismus und es entsteht die Frage, welchem philosophischen Systeme Indiens er am nächsten stehe und in welchen Lehren er, von allen abweichend, sich als abgesondertes System darstelle?

Man hat in neuerer Zeit den Ausspruch gethan, dass der Buddhaismus dem *Sânkhja*, einem der ältesten philosophischen Systeme Indiens seinen Ursprung verdanke[3]). Obgleich dieser Ausspruch viel zu rasch gethan ist, indem er auf einer gar zu mangelhaften Kenntniss des Buddhaismus beruht und daher jedes gültigen Beweisgrundes ermangelt, so lässt sich nicht läugnen, dass in beiden Systemen viele verwandte Ideen zu finden seyen, so dass eine Einwirkung des einen auf das andere wohl als unverkennbar angenommen werden dürfte; indess hat der Buddhaismus noch weit mehr Besonderes aufzuweisen, wodurch er sich vom *Sânkhja* und allen übrigen Sectenmeinungen unterscheidet. Wenn demnach die Annahme nicht ohne Grund zu seyn scheint, dass Lehren des *Sânkhja* in den Buddhaismus übergegangen seyn mögen, so zeigt das Studium des Letztern gar bald den Ungrund der Meinung, dass er jenem philosophischen System ohne Weiteres seinen Ursprung verdanke. Ueberdiess hat man ihm, ich weiss nicht auf welcher Autorität gestützt, auch Lehren untergeschoben, die niemals die seinigen waren, und die man in seinen *Sûtras*, sämmtlich sanskritischen Ursprungs, vergeblich suchen würde. Dahin gehört, dass er statt des allgemeinen lebendigen Geistes das wesenlose Nichts als Urgrund der Dinge annehme, dass die Natur bei ihm das Nichts oder das Leere sey, dass er die Existenz des Geistes

3) Othmar Frank's Vjâsa, Band I, S. 41. H. T. Colebrooke findet nur, und zwar mit vollem Rechte, eine genaue Verwandtschaft des *Sânkhja* mit dem Buddhaismus oder Dschinismus. (Siehe Transactions of the R. As. Soc. Vol. I, p. 19.)

läugne u. s. w.[4]). Diese drei erheblichsten Behauptungen sind die eine so unrichtig wie die andere, lassen sich, wie gesagt, aus keinem *Sûtra* erweisen, und beruhen auf einem völlig verfehlten Auffassen und gänzlichem Missverstehen der Buddhalehre. In gleicher Weise müssen auch alle von jenen Behauptungen abgeleiteten Folgerungen als nichtig erscheinen. Da ich in meinen vorhergehenden Abhandlungen bereits hinlänglich gezeigt habe, was der Buddhaismus unter Materie oder Natur und deren Entwickelung, was er unter dem Ausdruck Leere oder Leerheit verstehe, so kann ich füglich darauf hinweisen; hier genügt eine gedrängte, dabei jedoch eine klare Anschauung gewährende, Darstellung dessen, was der Buddhaismus von den genannten Gegenständen lehrt, wobei zugleich hervorgehen wird, in wie fern er sich dem *Sânkhja* nähert.

1) Die Natur in der Abstraction oder die unentwickelten Elemente der Materie liegen im sogenannten *zweiten Dhjâna*, in der dreifachen Lichtregion der Bauddhen, welche das *Brahma* der Brahmanen ist; aus dieser dreifachen Lichtregion entsteht

2) Das *erste Dhjâna* oder die dreifache Region des *Brahmâ*, des Schöpfers und Herrn der Schöpfung, sofern von ihm alle fernere Naturentwickelung ausgeht und seine Region den Uebergang zur ganzen folgenden Weltentstehung, d. h. zur Entfaltung der Naturkräfte oder zur Formung der Materie bildet.

3) Das *zweite Dhjânat* oder die dreifache Lichtregion enthält nebst den Keimen der Natur auch die Intelligenz in der Vielheit, diese aber und jeder dazu gehörige Geist ist und bleibt von der Natur und ihren Eigenschaften streng gesondert: er gehört der Natur nicht an und kann nicht von ihr verschlun-

---

4) Vjâsa, Band I. S. 41, 55 und 56. So abweichend meine Meinung im Puncte des Buddhaismus von der des verehrten Verfassers der genannten Zeitschrift auch ist, so gründlich, gediegen und mit meinen Ansichten völlig übereinstimmend muss ich die in derselben niedergelegten Ergebnisse seiner Forschungen in andern Zweigen Indischer Weisheit nennen. Möge es Herrn Dr. Frank gefallen, damit fortzufahren und uns bald mit neuen Erzeugnissen seines Fleisses und seiner tiefen Sach- und Sprachkenntniss zu erfreuen.

gen werden; und wenn er gleich in seinem unfreien Zustande in Folge des Zusammenseyns mit ihr in der Abstraction sich von ihr in der Entfaltung ihrer Formen anziehen und fesseln lässt, kann sie ihn doch nicht auf die Dauer sich aneignen. Diess kommt daher, weil

4) Die Natur vergänglich, der Geist aber ewig ist. Die Vergänglichkeit der Natur äussert ihren Character zwar schon in dem Wechsel und der endlichen Vernichtung aller ihrer Formen, da ihre Keime aber mit dem unfreien Geiste und in Folge seiner Unfreiheit nach einer solchen Vernichtung sich in das *zweite Dhjâna* oder die dreifache Lichtregion, welche das *Brahma* ist, zurückziehen und auf eine Zeitlang im abstracten Zustande daselbst verbleiben, um sich nachher zu einer neuen Weltbildung in voriger Weise wieder zu entfalten; so folgt daraus, dass nur die Formen, nicht das Wesen, vernichtet werden. Da aber der Buddhaismus ausdrücklich lehrt, dass nach vielen Weltzerstörungen und Welterneuerungen zuletzt auch das *Brahma* oder die Region der Natur im abstracten Zustande untergehe, so ergiebt sich hieraus die Folgerung, dass mit diesem Untergang auch das Ende der ganzen Natur in jedem denkbaren Zustande gekommen seyn müsse, weil sie sich nie über das *zweite Dhjâna* erheben kann.

5) Der Geist ist ewig und seine Bestimmung ist die Ewigkeit: er ist nicht an das *zweite Dhjâna* oder das *Brahma* gebunden und kann sich über dasselbe erheben; er ist frei durch Willen und Bewusstseyn seines Selbst, er ist unfrei in den Banden der Natur, so lange er sich dieselben gefallen lässt, so lange er sich von den Formen der Materie anziehen und festhalten lässt, wodurch er des Bewusstseyns seiner eigenen Natur, welche die Freiheit ist, mehr oder weniger verlustig geht. Mittelst des *Brahma*, sowohl im abstracten als im concreten Zustande, bleibt er ein Gefährte der Natur, innerhalb des *Brahma* gibt es also keine vollständige Befreiung für ihn, weil er sich der Natur und ihren Entwickelungsgesetzen noch nicht entziehen kann, sondern ihnen vielmehr immer wieder aufs Neue folgen

muss. Nach diesen Gesetzen entwickeln sich zuerst die Formen der Natur nach und nach, und eben so allmählig folgen ihnen die Geister nach Vollendung der jedesmaligen Form. Einer und der nämliche Geist kann, nach Massgabe seiner Verschuldung, auf der Stufe der ätherischen Götter des Weltsystems stehen, oder auch den niedern Ausbildungen desselben, ja sogar dessen gröbsten Massen und furchtbarsten Verbildungen anheim fallen.

6) Den in der Natur und ihren Entwickelungsgesetzen gefangenen Geist beherrscht das Schicksal der Thaten oder Handlungen; dieses ist für ihn, den Unfreien, Geistesgesetz im Gegensatze zu den Entwickelungsgesetzen der in sich selbst bewusstlosen Natur. Es ist Schuld des Geistes, wenn er durch eigene Verblendung immer tiefer in Verfinsterung herabsinkt. Im Zustande seiner Unfreiheit kann er vermöge seines, durch die Mannigfaltigkeit der verschiedenen beengenden Formen zwar mehr oder weniger geschwächten jedoch nie ganz besiegten, Willens schlechte und gute Handlungen verrichten; jene verfinstern sein Bewusstseyn, diese erhellen es und führen ihn höher empor auf die Bahn der Befreiung; durch stets gesteigertes Bewusstseyn, eine Folge verdienstlicher Handlungen, wird endlich die Erkenntniss und das Wissen geweckt, das ihn zur Freiheit führt.

7) Die Freiheit des Geistes ist Befreiung von der Materie und den Entwickelungsgesetzen der Natur; diese Freiheit ist nur dann für die Ewigkeit dauernd, wenn der Geist sich über das *Brahma* erheben kann. Er tritt dann in das *dritte Dhjâna*, oder in die Regionen der vollgültigen Verdienste und in das *vierte Dhjâna*, oder in die Regionen der Buddhaoffenbarungen ein, welche beide schon Regionen der völligen Beruhigung und Befreiung sind, weil von nun an die Gesetze des Schicksals der Thaten keine Anforderungen mehr an den Geist machen können und er vollkommen von der Natur und ihren Entwickelungsgesetzen getrennt ist.

8) Die Befreiung des Geistes ist dessen höchste Vollendung, der höchste Grad der Erkenntniss und des Wissens, welches für ihn keine Schranken mehr

hat, weil er aus den, ihn bis dahin hemmenden, Naturschranken getreten ist. Nun ist er Buddha oder Bodhisatwa und befindet sich im *Nirwâna*: nun kann er sich entweder in die buddhaische Abstraction oder in das Jenseits aller Erkenntniss und alles Wissens versenken, oder auch in der Buddhaoffenbarung zum Wohle der noch gefangenen Geister wirksam bleiben, und vollkommen freiwirkend den Wandel eines *Tathâgata* oder Bodhisatwa wandeln. Er kann nach Belieben einen Naturkörper von jeder Art und Beschaffenheit wählen, wenn diess seinem Zwecke zum Heil der Wesen dienlich ist, ohne dadurch im Geringsten an die Natur gefesselt zu werden. Er kehrt nach vollbrachtem selbst gewähltem Naturlaufe unmittelbar in das *Nirwâna* zurück.

9) Das Leere der Bauddhen ist das völlig Immaterielle, welches in keinerlei Weise auf die Materie einwirkt, das vom Geiste hienieden wohl geahnt aber nicht begriffen werden kann, daher es das Jenseits der Erkenntniss oder des Wissens genannt wird: ein anderer Begriff darf schlechterdings nicht damit verbunden werden. In den unermesslichen Regionen der Buddhaoffenbarung ist der Geist zwar von allen Banden der Natur und Materie völlig und auf immer befreit, und geniesst in diesen Regionen die reinsten Freuden der höchsten Seligkeit; er befindet sich aber daselbst noch in concreter Wirksamkeit, indem er es für seinen Beruf hält, auch fernerhin für die Befreiung der von den Banden der Natur noch nicht erlösten Geister thätig zu seyn, zu welchem Zwecke er sich diesen seinen gefangenen Brüdern offenbaren muss. Es steht indess in seinem Willen, sich in das abstracte Immaterielle zurückzuziehen und sich in die absolute Einheit Buddha's zu versenken, so wie auch, aus derselben wieder herauszutreten und sich zu offenbaren. Er ist nun ein integrirender Theil der absoluten Urintelligenz und im Besitze aller Machtvollkommenheit. Als freier Geist ist die Natur ihm leer, nichtig und als nichtdaseyend, weil er es weiss, dass ihr Daseyn, ihre Fortdauer und alle ihre Gestaltungen, Formen und Gesetze

von seiner Thätigkeit in Anspruch genommen werden, und nur durch seine Handlungen im Zustande der Unfreiheit sich Bestand verschaffen können.

Diess wäre in kurzen Umrissen die Grundlage des Buddhaismus, wie sie in allen, allgemeine Gültigkeit habenden, *Sûtras* aufgestellt, und worauf das vollständige Gebäude seiner Lehre, nebst seiner ganzen Mythologie und Kosmologie aufgeführt ist. Es geht daraus hervor, dass nicht, wie behauptet wird, das wesenlose Nichts als Grund der Dinge angenommen werde, sondern der unfreie Geist, so lange er in diesem Zustande verharrt, — dass allerdings die Natur als leer und nichtig erscheine, aber nur dem freien Geiste, und dass diese Leerheit oder Nichtigkeit wohl von der Leerheit des *Nirwâna* oder von der auf immer bewirkten Freiheit des Geistes durch Abstreifung der materiellen Formen unterschieden werden müsse, — dass ferner der Buddhaismus, statt die Existenz des Geistes zu läugnen, nichts Höheres, nichts Wesentlicheres als den freien Geist darzustellen habe, welcher ihm als das einzige wahrhaft Daseyende erscheint. Das ganze System des Buddhaismus beruht demnach auf dem durch Geist und Natur bewirkten Dualismus, welcher sich in den Erscheinungen der Weltformation offenbart, und der Zweck seiner Lehre geht dahin, diesen Dualismus durch die Befreiung der in den Banden der Natur gefangenen Geister, und durch die allendliche Vereinigung des Vielfachen der Geistheit in der Einheit des absoluten Geistes aufzuheben.

Ehe wir auf den eigentlichen Gegenstand dieser Abhandlung, die successive Erscheinung von tausend vollendeten Buddhas während eines Kalpa der Einwohnung und Stabilität, übergehen, ist es zum bessern Verständnisse des Ganzen nöthig, über das Weltgebäude selbst, über dessen Dauer und die verschiedenen Perioden des Wechsels und der Wandelbarkeit, denen dasselbe unterworfen ist, so wie über den Begriff, den die Bauddhen vom Universum haben, noch einiges vorangehen zu lassen.

In meiner letzten Abhandlung habe ich die Aufeinanderfolge der verschiedenen Gattungen organischer Wesen in den Regionen der dritten Welt, von

den höchsten ätherisch-materiellen Göttern bis zu den Höllengeburten, beschrieben, ohne mich mit der, die Gestalt des Erdkörpers u. s. w. betreffenden, Kosmographie der Buddhaisten weiter zu befassen, weil dieser Gegenstand bereits aus andern Schriften genugsam bekannt ist. Es genüge, hier im Allgemeinen davon zu sagen, dass nach den Ansichten der Bauddhen die Erde so wenig als irgend ein anderer Weltkörper eine sphärische Gestalt hat, sondern eine grosse feststehende Fläche bildet, in deren Mittelpunct der bekannte Weltberg *Sumeru* steht, um welchen herum die vier grossen und acht kleinen Welttheile nebst allen Meeren, Gewässern u. s. w. in horizontaler Flächenausdehnung liegen. Zu diesem Weltsystem gehören ferner Sonne und Mond nebst dem ganzen Sternenhimmel, welche sämmtlich keineswegs als Weltkörper gedacht werden, sondern als durchsichtige Wohnungen einzelner Götter; ihre Gestalt ist die einer verhältnissmässig dicken Scheibe und ihre Grösse ist so äusserst gering angegeben, dass daraus schon der höchst untergeordnete Rang hervorgeht, den die Buddhaisten diesen Himmelskörpern beilegen. Sonne und Mond umwandern den Gipfel des Berges *Sumeru* und bilden dadurch die Tages- Monats- und Jahreszeiten.

Dasjenige also, was wir ein Sonnensystem nennen, ist nach der alten höchst beschränkten Ansicht der Hindu, denen jeder Begriff der Rotation der Weltkörper völlig fremd ist, ein Weltsystem. Unsere Erde spielt dabei die Hauptrolle, Sonne und Mond sind zwar unentbehrlich, dabei jedoch nebst den Sternen nur Nebendinge, indem weder die Fixsterne als besondere Sonnen und Sonnensysteme, noch auch die Planeten als Weltkörper betrachtet werden. Hieraus geht hervor, wie engbegrenzt die Ansicht der Buddhaisten vom Universum seyn, und wie weit sie sich von den ausgedehnten und erhabenen Begriffen entfernen müsse, die wir davon haben, Begriffe, die mit dem steten Fortgange der Wissenschaft eher gesteigert als herabgestimmt werden. Bei alledem aber würde es irrig seyn anzunehmen, dass die Bauddhen nicht auch ihr Universum hätten, oder dass sie unter ihrer einfachbeschriebenen sogenannten dritten Welt — denn ihre erste und zweite Welt gehören bekanntlich der Weltschöpfung nicht an und haben daher nur eine abstract-

philosophisch-religiöse Bedeutung — das ganze Universum verstanden wissen wollen; im Gegentheil wird diese dritte Welt in einer ungeheuern Vielzahl von Weltsystemen bestehend betrachtet, die alle das eine wie das andere construirt sind und dem unsrigen völlig gleichen, so dass ein jedes von ihnen seinen besonderen Berg *Sumeru*, seine vier grössern und acht kleinern Erdtheile, ferner seine besondern Götterregionen, seine Sonne, seinen Mond u. s. w. hat. Alle diese Weltsysteme, die zusammen im Grossen die dritte Welt und zugleich das Universum bilden, werden *das grosse Tausend der drei tausend Welten* genannt, und ihre Zahl beläuft sich auf nicht weniger als Tausend Millionen.

Die wunderliche Benennung „das grosse Tausend der drei tausend Welten" würde gar nicht verstanden werden können, wenn man sie nicht in den Schriften der Bauddhen erklärt fände. Ueberdiess liefert die Erklärung dieser Benennung zugleich eine neue Ansicht von dem Zwecke und der Bedeutung der verschiedenen *Dhjânas* der zweiten Welt. Es werden nämlich die dreitausend Welten in das kleine Tausend, das mittlere Tausend und das grosse Tausend getheilt. Die kleine Tausendwelt, die wir nach Rémusat's Vorgange [5]) den *kleinen Chiliokosmos* nennen wollen, besteht aus tausend einzelnen, dem unsrigen in Allem ähnlichen, Weltsystemen. Gleichwie nun unser Weltsystem als eine Fläche gedacht wird, so liegen auch alle diese Weltsysteme in fortlaufender Fläche nach allen Richtungen hin neben einander, und gleichwie unsere Erde als durch ein grosses Gebirge umgrenzt dargestellt wird, so hat der *kleine Chiliokosmos* ebenfalls seine besondere Umgrenzung. Ueber demselben in seiner ganzen Ausdehnung ist als Himmel die unterste und kleinste Region des *zweiten Dhjâna* (der dreifachen Lichtregion oder des *Brahma*) ausgespannt. Ausserhalb der Umgrenzung des *kleinen Chiliokosmos* und um derselben herum liegt in immer fortlaufender Fläche der *mittlere Chiliokosmos*, der aus tausend mal tausend oder einer Million eben solcher Weltsysteme besteht, seine eigene Umgrenzung hat und in seiner ganzen Ausdehnung vom mittlern Him-

5) Journ. des Savans, Nov. 1831, p. 670.

mel des *zweiten Dhjâna* und dem untersten und kleinsten des *dritten Dhjâna* überdeckt ist. Nun folgt ausserhalb der Umgrenzung des *mittlern Chiliokosmos* und um derselben herum in fortgehender Flächenausdehnung die grosse Tausendwelt oder der *grosse Chiliokosmos*, der das Tausendfache des *mittleren Chiliokosmos*, und mit diesem und dem *kleinen Chiliokosmos* zusammen die Vollzahl von Tausend Millionen Weltsystemen enthält, und dessen besondere Umgrenzung zugleich die äusserste Grenze des Universums bildet. Diese ganze ungeheure Ausdehnung ist von dem Himmel der obersten und grössten Region des *zweiten Dhjâna*, dem der mittleren Region des *dritten Dhjâna* und dem der untersten und kleinsten des *vierten Dhjâna* oder der Buddhaoffenbarungen überdeckt. Ferner lehren die buddhaistischen Schriften, dass kein einziges zum *grossen Chiliokosmos* oder Universum gehöriges Weltsystem dem andern sichtbar sey, dass in den Räumen zwischen jedem dieser tausend Millionen Weltsysteme, sowie in den Zwischenräumen der drei *Chiliokosmen* weder Tag noch Nacht Statt finde, sondern eine solche beständige Dunkelheit herrsche, dass man seine ausgestreckte Hand nicht sehen könne, womit nach unserer Weise sich auszudrücken gesagt seyn soll, dass ein jedes der verschiedenen Sonnensysteme des Universums seinen Wirkungskreis für sich hat und keines in denjenigen eines andern eingreift. Der ganze *grosse Chiliokosmus* soll auf einer Aethermasse ruhen, deren unaufhörliche Wirbeldrehung das Gleichgewicht desselben erhält, ohne ihn selbst zu erschüttern oder in Bewegung zu bringen. Diese Aethermasse, aus welcher die einzelnen Weltsysteme wie Inseln aus einem Meere hervorragen, wird durch das Schicksal der Thaten der unfreien Geister, welches das Universum ins Daseyn gerufen hat, in Wirbelbewegung erhalten.

Der verewigte Rémusat ist der erste gewesen, der die buddhaistische Lehre von den *Chiliokosmen* zur Sprache gebracht hat[6]); seine Vorgänger, scheint es, haben dieselbe gar nicht verstanden, sie ist indess dem genannten kenntniss- und geistreichen Forscher ebenfalls nicht völlig verständlich geworden. Er geht nämlich von der irrigen

6) Journ. des Savans. Novbr, 1831, p. 670.

Meinung aus, dass die Bauddhen unter dem Universum das Gesammte der drei Welten verstehen und folgert, dass sie mittelst ihrer *Chiliokosmen* das Universum zu pluralisiren suchen und also eine Menge *Universa* annehmen, welches keineswegs der Fall ist. Sein Irrthum hat in dem Missverstehen der mit der zweiten sogenannten farbigen Welt und der ersten farb- und formlosen Welt verbundenen Bedeutung seinen Ursprung, indem er diesen Welten einen materiellen Einfluss auf die Entstehung und Ausbildung der dritten Welt einräumt, welches indess, wie wir bereits früher gesehen haben, nur von den beiden untern Abtheilungen der zweiten Welt, dem *ersten* und *zweiten Dhjâna*, in gewisser Beziehung gelten kann[7]). Auch finden sich in Rémusat's übrigens lichtvollen und vom durchdachten Studium des Gegenstandes zeugenden Darstellung, in Betreff der *Chiliokosmen*, mehrere Abweichungen von demjenigen, was die verschiedenen Mongolischen *S'âstras* über diesen Gegenstand sagen, wobei es, was noch zu erörtern wäre, möglich seyn könnte, dass die von Rémusat benutzten Chinesischen Quellen anders lauten als die Mongolischen, obgleich beide nur *einen* gemeinschaftlichen Ursprung haben. Rémusat lässt nämlich ganz richtig den *kleinen Chiliokosmos* durch *einen* Himmel des bekanntlich dreifachen *zweiten Dhjâna* überdecken, er übergeht aber die Ueberdeckung des *mittleren Chiliokosmos* durch den *mittleren* Himmel und die des *grossen Chiliokosmos* durch den *dritten* Himmel eben dieses *zweiten Dhjâna* mit Stillschweigen, indem er es nicht ahnet, dass dieses *zweite Dhjâna* das *Brahma* ist, von welchem alle Weltentstehungen ursprünglich ausgehen, welches demnach zu diesem Zwecke für das ganze Universum genügen muss. Hieraus folgt nun ferner, dass er in dem *mittleren Chiliokosmos*, nach der für die drei Tausendwelten festgestellten

7) Der Ausdruck „die drei Welten" gibt bisweilen zu Missverständniss Anlass, es darf dieser Ausdruck nicht immer in dem hier und in meinen frühern Abhandlungen gegebenen Sinne genommen werden: oft werden darunter die drei Abtheilungen der dritten Welt — der Himmelsraum, die Erde und die unterirdischen Regionen nebst den dieselben bewohnenden Wesen — verstanden. Wenn von dem Jammer und der Vergänglichkeit der drei Welten die Rede ist, so versteht es sich von selbst, dass damit nur solche Regionen gemeint seyn können, in welchen die Gesetze des Kreislaufs der Metempsychose herrschen, nicht aber die geburtslosen *Dhjâna*-Regionen.

Progression, tausend *zweite Dhjânas* und in dem *grossen Chiliokosmos* sogar eine Million *zweite Dhjânas* nebst tausend *dritten Dhjânas* annimmt, wovon in den Mongolischen Schriften kein Wort angetroffen wird, weil das Ganze sich bequem durch die drei verschiedenen Regionen des *zweiten Dhjâna* bedecken lässt, und demnach der *mittlere* und *grosse Chiliokosmos* nur der höheren Ueberdeckung des ersten und mittleren Himmels des *dritten Dhjâna* bedarf, so dass zur höchsten Ueberdeckung des ganzen Universums der kleinste und unterste Himmel des *vierten Dhjâna* oder der Buddhaoffenbarungen hinreicht.

Hiemit ist das ganze Universum nach der Ansicht der Bauddhen dargestellt, indem keine einzige mir bekannte Schrift einer noch grössern Ausdehnung oder Vervielfachung desselben erwähnt, sogar in keinem *Mahâjana Sûtra*, die doch bei solchen Fragen entscheidend sind, findet sich irgend eine mehr erweiterte Idee, als die in der obigen Darstellung gegebene, wogegen man *das grosse Tausend der dreitausend Welten* sehr oft in denselben antrifft, wie z. B. ein Strahl *Buddha S'âkjamuni's* das grosse Tausend der dreitausend Welten durchdrang, oder wie ein Ausspruch desselben dieses grosse Tausend erschütterte, woraus hervorgeht, dass der jedesmalige Buddha irgend einer Zeitperiode nicht blos unserm Weltsystem angehört und seine Machtvollkommenheit auf dasselbe ausübt, sondern in allen tausend Millionen Welten, die das Universum bilden, sich wirksam erzeigt.

Indess hat Rémusat in irgend einem Chinesischen Werke eine andere Difinition der Sache gefunden, laut welcher die ganze oben beschriebene buddhaistische Ansicht vom Universum wie ein Stäubchen in demselben verschwindet[8]). Man muss das Ganze bei Rémusat nachlesen, um sich eine Vorstellung von dem fast beispiellos lächerlichen System eines Verrückten zu machen, wo unendliche Zahlen nach einer eigenen Methode ins Blaue hinein, ohne irgend einen höhern Zweck, angehäuft werden, um die Unermesslickeit jedes einzelnen Universums — denn es ist hier zugleich von einer unergründlichen Zahl von Universen die

8) Journ. des Savans Nov. 1831. p. 671 ff.

Rede — mit leeren Worten darzustellen. Hier nur so viel davon: eine Unzahl von Welten, kaum auszusprechen, bilden eine Stufe (*etage*) des Universums, solcher Stufen gibt es zwanzig, von welchen jede auf einanderfolgende Stufe eine in verdoppelter Progression steigende Unzahl von Welten hat; alle diese Stufen zusammen bilden ein Universum, welches aber nur ein Samenkörnchen von Welten (*graine de mondes*) genannt wird; natürlich gibt es solcher Samenkörnchen von Welten gleichfalls unzählige. Alle diese Weltenkörner finden sich in Lotusblumen, die in einem Meere von Wohlgerüchen wachsen, und deren Pistil sie bilden u. s. w. — Ich brauche nicht zu wiederholen, dass von diesem Unsinn auch nicht die geringste Spur in den vielen, mir zu Gebote stehenden, buddhaistischen Schriften zu entdecken ist, und dass derselbe durchaus nicht als Lehre des Buddhaismus angesehen werden darf.

Dem verewigten Rémusat ist indess diese Entdeckung, obgleich sie ihm selbst unsinnig erschien, äusserst willkommen gewesen, weil sie seiner einmal aufgefassten Meinung, als erkenne der Buddhaismus einen *Adi-Buddha* als Urheber der Schöpfung an, zu entsprechen scheint. Er schliesst nämlich, dass weil alle Kundwerdungen der Buddhas als aus einer Lotusblume hervorgehend vorgestellt werden, das System des Pantheismus, welches die Grundlage des Buddhaismus sey, damit, dass es dem Samenkorne der Welten ebenfalls seinen Platz in der Lotusblume anweise, nur erklären wolle, dass die Entstehung der Welten eine Handlung der göttlichen (Adibuddhaischen) Allmacht sey. Er folgert nun weiter, dass da der Griffel der Lotusblume, welcher dieses Samenkorn und zugleich die unterste der zwanzig Stufen des Universums bildet, die Gestalt eines Edelsteins (*mani*) habe, man hierin sogleich die Erklärung der mystischen Formel *Om mani padme hom* (*hûm*) finden könne, welche nichts anders besage als: *Anbetung, o Edelstein in der Lotus!* Diese Formel also, meint Rémusat, diene dazu, ein *Hauptdogma* des Buddhaismus zu beweisen, welches die Entstehung des Universums vom absoluten Wesen, (Adi-Buddha) herleitet und mit der erwähnten Formel sagen wolle, dass alles Daseyende im Schoosse des

göttlichen Wesens verschlossen sey, aus welchem es hervorgegangen ist, so dass demnach die Redensart: *der Edelstein ist in der Lotus*, bedeuten müsse: *die Welt ist in Gott.*

Da in allen meinen Abhandlungen über den Buddhaismus dessen Grundlehren nach den besten Quellen genügend erörtert, und wir also über jenes vermeinte Hauptdogma bereits völlig im Klaren sind, so wäre auch die leiseste Widerlegung des Obigen nur eine ganz überflüssige Wiederholung. Eine Hauptursache der Irrthümer Rémusat's, bei seinen Untersuchungen dieses Gegenstandes, liegt darin, dass er von vorne herein in den gewohnten Fehler vieler Europäischen Gelehrten gefallen ist, den Buddhaismus mit irgend einer oder auch mehreren unserer philosophischen Schulbenennungen zu stempeln und sonach einen *Bouddhisme théïstique* und einen *Bouddhisme panthéïstique* aufzustellen, die beide gar nicht vorhanden sind, mit Ausnahme des erstern vielleicht hie und da in *Nipál*; für den pantheistischen Buddhaismus hält er den von mir beschriebenen. Wie durchaus unzulässig es sey, den Buddhaismus dem Pantheismus beizuzählen, habe ich an einem andern Orte bereits gezeigt: das Verfehlte eines solchen Versuchs wird übrigens Jedem, der sich die Mühe geben will, den Buddhaismus ein wenig näher kennen zu lernen, gar bald von selbst in die Augen springen, indem er auf den ersten Blick sehen wird, dass wohl kein philosophisch-religiöses System weniger geneigt ist, Gott und die Natur zu identificiren, oder Gott in der Natur und diese in Gott zu suchen, als der Buddhaismus.

Mit der buddhaistischen Lehre von der Bildung und Gestalt des Universums oder der dritten Welt im Grossen ist folgerecht auch diejenige von den periodischen Veränderungen, denen dieselbe unterworfen ist, verbunden. Wie nämlich die Gestaltung der Welt von ihrem ersten Entstehen an bis zu ihrer völligen Ausbildung sehr allmählig von Statten geht, eben so allmählig geht sie, jedoch mit steigenden und fallenden Zwischenperioden, ihrer Auflösung und ihrem Ende entgegen und zeigt solchergestalt im grossen Massstabe den periodischen Verlauf alles dessen, was Grosses und Kleines in ihr enthalten ist. Die-

ses Entstehen, Kräftigen, Verfallen und Verschwinden der Welt bildet demnach vier Hauptperioden, im Sanskritischen *Kalpa* genannt, woraus die Mongolen ᠭᠠᠯᠪᠠ *galab* gemacht haben. Alle vier Hauptperioden oder Kalpas bilden zusammen den sogenannten *grossen Kalpa*, jede der vier Hauptperioden ist indess noch in zwanzig kleinere Kalpas (Mongolisch ᠰᠠᠭᠤᠷᠠᠲᠤ ᠭᠠᠯᠪᠠ *saghoratu galab* „Zwischenkalpa" oder ᠰᠠᠪᠰᠠᠷᠤᠨ ᠭᠠᠯᠪᠠ *sabssarun galab* „Kalpa der Zwischenzeit" oder auch ᠳᠤᠮᠳᠠᠳᠤ ᠭᠠᠯᠪᠠ *dumdadu galab* „Mittelkalpa" genannt) eingetheilt, so dass der *grosse Kalpa* im Ganzen achtzig solcher Zwischenkalpas in sich fasst. Die vier Perioden, welche zusammen *einen grossen Kalpa* oder eine geschlossene Periode von einer Weltentstehung bis zur andern bilden, heissen Mongolisch ᠲᠤᠭᠲᠠᠬᠤ ᠭᠠᠯᠪᠠ *toktachoi galab* „der Kalpa der Gründung" oder „der gründende Kalpa," ᠣᠷᠣᠰᠴᠢᠬᠤ ᠭᠠᠯᠪᠠ *oroschichoi galab* „der Kalpa der Einwohnung, des Bleibens oder der Stabilität" ᠡᠪᠳᠡᠷᠡᠬᠦ ᠭᠠᠯᠪᠠ *ebdereköi galab* „der Kalpa des Verfalls, der Zerrüttung oder Zerstörung" und ᠬᠣᠭᠣᠰᠤᠨ ᠭᠠᠯᠪᠠ *choghossun galab* „der leere Kalpa."[9])

Die Art der Entstehung der Weltsysteme aus dem *zweiten Dhjâna*, womit ein Kalpa der Gründung seinen Anfang nimmt, ist aus meiner vorigen Abhandlung bekannt; es genüge, hier hinzuzufügen, dass die allmählige Bildung der verschiedenen Regionen des Weltgebäudes die Zeit eines Zwischenkalpa — deren der Kalpa der Gründung, wie jede andere Hauptperiode, bekanntlich zwanzig

9) Der sel. Rémusat glaubte, Journ. des Savans, Dec. 1831, p. 717, die von mir gebrauchte Benennung *Kalpa der Zwischenzeit* oder *Zwischenkalpa* corrigiren und mich belehren zu müssen, dass ich mich irre, wenn ich das Mong. *dumdadu*, welches im Französischen *moyen* bedeutet, durch *intermédiaire* übersetze und fügt hinzu, dass diese Benennung keinen Sinn mit sich führe, indem es keinen andern Zwischenkalpa gebe als etwa den leeren Kalpa u. s. w. Die Antwort hierauf liegt in obiger Erklärung der Bedeutung der verschiedenen Kalpas, die mit demjenigen, was ich, dem sel. Rémusat zum Anstosse, Gesch. der Ostmongolen S. 304 davon gesagt habe, völlig übereinstimmt, weswegen ich die gebrauchte Benennung, jener unbegründeten Rüge ungeachtet, beibehalte. Er selbst hat nämlich das a. a. O. Gesagte durchaus missverstanden, und seine mangelhafte Kenntniss des Deutschen und noch mangelhaftere des Mongolischen konnte einzig und allein eine solche völlig unstatthafte Note hervorbringen. So hoch der Verewigte als gründlicher Kenner der Chinesischen Sprache und Literatur stand und überall als solcher mit Recht anerkannt wurde, so sehr sank er herab, wenn er sich seinen Landsleuten als *connaisseur des langues tartares* zeigen wollte.

hat — einnimmt. Erst dann, wenn das äussere Weltgebäude, die Behausung aller Wesen, von den höchsten Götterregionen bis zur Erdfläche und dem Berge *Sumeru*, fertig dasteht, fängt die allmählige Bevölkerung desselben aus dem nämlichen *zweiten Dhjâna* an und zwar aus der dritten und höchsten Region dieses *Dhjâna*; sie dauert während neunzehn Zwischenkalpas fort bis zur Entstehung der Höllenreiche und bis zu der Zeit, da das früher nicht zu zählende Lebensalter der Menschen eine Zahl bekömmt und auf 80000 Jahre herabgesunken ist.

Hiemit beginnt die zweite Hauptperiode, der Kalpa der Einwohnung, des Bleibens, Bestehens oder der Stabilität, welcher besonders deswegen merkwürdig ist, weil während der Dauer desselben nach und nach tausend vollendete Buddhas auf Erden erscheinen und immer erneuerte Epochen der Buddhalehre begründen sollen, weshalb dieser Kalpa auch vorzugsweise der treffliche, glückbringende oder segensreiche (Sanskr. *bhadra*) genannt wird. Der erste Zwischenkalpa dieser Hauptperiode dauert von dem achtzigtausendjährigen Menschenalter an bis dasselbe allmählig auf zehn Jahre gesunken seyn wird, worauf der zweite Zwischenkalpa beginnt, in welchem das Lebensalter der Menschen wieder auf achtzigtausend Jahre gesteigert wird und dann abermals auf zehn Jahre herabsinkt. In dieser Weise geht es während noch siebzehn folgenden Zwischenkalpas fort, bis zum zwanzigsten, in welchem das Lebensalter noch einmal auf die Höhe von 80000 Jahren kommt, womit dann der Kalpa des Bleibens oder der Stabilität geschlossen ist.

Nun beginnt der Kalpa der Auflösung und Zerstörung in derselben allmähligen Weise, wie die Entstehung des Weltgebäudes im Kalpa der Gründung desselben von Statten gegangen war. Das in diesem Kalpa zuletzt Entstandene, (die Höllenreiche), ist zuerst der Auflösung oder Lostrennung unterworfen, welches aber fürs erste blos das bisher mit der Materie verbunden gewesene Geistige betrifft, indem dieses während neunzehn auf einander folgenden Zwischenkalpas dieser Periode allmählig zu immer höhern Regionen gesteigert wird, bis zuletzt alles von den Naturgesetzen noch nicht Befreite in den Regionen des *zweiten*

Dhjâna versammelt ist. Für den zwanzigsten und letzten Zwischenkalpa der Hauptperiode der Auflösung und Zerstörung bleibt also nur noch das völlig von allem Geistigen entleerte Weltgebäude, die todte Schlacke der Natur übrig, deren Auflösung und Vernichtung nunmehr beginnt und mit dem Ende dieses letzten Zwischenkalpa vollendet wird. Es ist nicht nur die von uns bewohnte Welt, die in dieser Katastrophe untergeht, sondern alle, den *grossen Chiliokosmos* bildenden, Tausend Millionen Weltsysteme werden nebst allen zu ihnen gehörigen Regionen auf gleiche Weise vernichtet, so dass der Raum, wo sie gestanden haben, völlig leer wird.

Dieser Zustand der Leerheit, in welchem kein einziges Weltsystem und nicht die geringste Naturwirksamkeit vorhanden ist, wird der leere Kalpa genannt; die Dauer desselben ist der der andern Hauptperioden gleich und nimmt einen Zeitraum von zwanzig Zwischenkalpas ein. Während dieser langen Zeit ist alles bisher mit der Natur verbunden gewesene Geistige vom *zweiten Dhjâna* gleichsam absorbirt; da dieses Geistige aber den Forderungen des Schicksals der Thaten noch nicht vollständig Genüge gethan und also noch keine Freiheit erlangt hat, so kann der Zustand abstracter Ruhe nicht von beständiger Dauer seyn. Das unbefriedigte Schicksalsgesetz folgt dem Geiste in die Regionen des *zweiten Dhjâna*, und bildet daselbst den Keim zu jeder, nach Ablauf des leeren Kalpa sich erneuernden, Weltentstehung: bei der Entwickelung dieses Weltkeimes muss jeder noch unfreie Geist der neuen Naturausbildung wieder folgen.

In den Schriften der Buddhen finden sich keine Anzeigen, wieviele grosse Kalpen oder Weltzerstörungen und neue Weltentstehungen schon gewesen sind und in Allem seyn werden; vielmehr sprechen sie sehr häufig von zahllosen vergangenen und von unzähligen zukünftigen Kalpen. Da es aber einmal ursprüngliches Gesetz ist, dass in der Natur Alles ein Ende nehmen muss, weil alles in derselben Befindliche unter Zahlen gebracht werden kann, — da nach diesen Gesetzen nichts ewig ist, als der freie Geist, der keine Zahl hat, — da ferner während der verflossenen Kalpas eine Unzahl von Geistern diese Freiheit bereits

erlangt hat und während jeder neuen Periode eine neue Zahl von Geistern zu derselben gelangt; so folgt von selbst, dass endlich die Vielzahl der Geister, sie mag auch noch so unermesslich gedacht werden, erschöpft und schon dadurch jede neue Naturentwickelung unmöglich gemacht werden muss. Es ist diess aber auch ein klar ausgesprochener Zweck der Erscheinung der Buddhas und der Verkündigung ihrer Lehre; ja sogar scheint die Beschreibung der Art, wie die verschiedenen Vernichtungen des Universums von Statten gehen sollen, darauf hinzudeuten, dass eine dieser Vernichtungen einmal die letzte seyn und nach derselben keine neue Weltentstehung mehr Statt finden werde. Die buddhaistischen Schriften lehren nämlich, dass nach einander sieben Weltzerstörungen durch Feuer erfolgen, welches in dem von Bewohnern und Elementargeistern entblössten und sich allein überlassenen Weltgebäude von selbst entsteht und nach und nach alle Regionen desselben, sogar die ebenfalls geleerten Regionen des *ersten Dhjâna* oder des *Trimûrti*, ergreift und vernichtet. Nach siebenmaligen Zerstörungen durch Feuer entsteht die achte durch Wasser, welches sich aus den Regionen des *zweiten Dhjâna* ergiesst; in dieser Wasserfluth wird das ganze Universum gleich Salz aufgelöst, so dass nach dem darauf erfolgten Verdunsten des Wassers nicht die geringste Spur von den Weltsystemen übrig bleibt. Nun folgen abermals sieben Zerstörungen durch Feuer und wieder eine durch Wasser in der nämlichen Weise. Zuletzt nach sieben mal sieben Zerstörungen durch Feuer und sieben durch Wasser wird das Universum noch siebenmal nach einander durch Feuer zerstört, und dann erfolgt die letzte Zerstörung durch Luft, welche als furchtbarer Sturmwind aus den Regionen des *dritten Dhjâna* bricht, zuerst das *zweite Dhjâna* oder das *Brahma* und dann unmittelbar darauf das *erste Dhjâna* nebst dem ganzen Universum aus einander stiebt und völlig zu nichte macht. Diese Zerstörung, die vier und sechszigste[10]), kann als die letzte

10) Ich habe „Geschichte der Ostmongolen S. 306“ und in der Abhandlung „über die Verwandtschaft des Buddhaismus mit den gnostischen Systemen S. 10“ nur von sieben und funfzig Weltzerstörungen gesprochen, welches ein Irrthum ist. Ich hatte übersehen, dass auf die letzte Zerstörung durch Wasser noch sieben durch Feuer Statt finden sollen, ehe die letzte durch Luft erfolgt.

und entscheidende angesehen werden, indem in ihr endlich das *zweite Dhjâna*, bisher immer der Sammelplatz der noch unfreien Intelligenz bei jeder Weltzerstörung, untergeht und demnach, gleichwie früher das Universum, zuletzt ebenfalls von allem Geistigen entblösst seyn muss, welches, nunmehr befreit von allen Natur- und Schicksalsgesetzen, — weil es keine Natur mehr gibt und das Schicksal der Thaten Befriedigung gefunden hat — in die höhern und keiner Zerstörung unterworfenen Buddharegionen übergegangen ist.

Mittelst eines eigenen Rechnungsmassstabs des periodischen Steigens und Fallens des menschlichen Lebensalters, den ich in keiner buddhaistischen Schrift angetroffen habe, hat Rémusat geglaubt, die Dauer der Kalpas bestimmen zu können[11]); besser würde er gethan haben, wenn er alles Rechnen der Art, was bei keiner Kosmographie, am wenigsten bei der mit Zahlen spielenden buddhaistischen, irgend ein genügendes Resultat liefert, hätte seyn lassen, weil dasselbe statt eines solchen in der Regel sehr auffallende Fehler und Widersprüche zu lösen übrig lässt.

Das menschliche Lebensalter soll nämlich, nach Rémusat, in jedem Jahrhunderte entweder um ein Jahr zu- oder abnehmen, je nachdem das Alter in der Periode des Steigens oder Fallens steht. Da er nun von der Periode der Abnahme ausgeht, in welcher das Lebensalter von 84000 auf zehn Jahre herabsinkt um sich dann wieder auf 84000 Jahre zu erheben, und da eine solche verbundene Periode des Fallens und Steigens einen Zwischenkalpa (*petit kalpa*) bildet, so hat er nach der erwähnten unbegründeten Procentrechnung herausgebracht, dass ein solcher Zwischenkalpa 16,800,000 Jahre in sich fassen müsse, Da nun ferner jede Hauptperiode aus zwanzig Zwischenkalpas besteht, so muss folgerecht die ganze Hauptperiode 339 Millionen Jahre betragen. Nun aber haben die Bauddhen von einer Weltentstehung bis zur andern vier solcher Hauptperioden, folglich muss ein grosser Kalpa 1344 Millionen Jahre in sich fassen. So ungeheuer diese Zahl auch erscheinen möchte, so ist sie doch, nach dem

11) Jornal des Savans, Dec. 1831, p. 716.

Begriffe, den die Bauddhen mit ihren Kalpen verbinden, viel zu gering angegeben; auch zeigt diese sehr unnöthige Ausrechnung auf den ersten Anblick mehrere Unrichtigkeiten. 1) Umfasst der erste Zwischenkalpa der Hauptperiode der Einwohnung oder des Bleibens nur die Abnahme des Lebensalters von 80- oder 84000 auf 10 Jahre, folglich nur die Hälfte der Zeit der folgenden achtzehn Zwischenkalpas; eben so ist es mit dem zwanzigsten und letzten Zwischenkalpa beschaffen, jedoch mit dem Unterschiede, dass er blos eine Periode des Steigens von 10 auf 80- oder 84000 Jahre in sich fasst. Demnach können der erste und letzte Zwischenkalpa nur für halbe Perioden gelten, wodurch allein von jeder Rémusatschen Hauptperiode 16,800,000 Jahre verloren gehen, welches auf einen grossen Kalpa nicht weniger als 67,200,000 ausmacht und wodurch derselbe auf 1276,800,000 reducirt wird. — 2) Zeigt sich die Unrichtigkeit der Rémusat'schen Rechnung nicht minder auffallend, wenn man die in den buddhaistischen Schriften angegebene Lebensdauer der Götter des Weltsystems damit vergleicht. So wird z. B. in diesen Schriften die Lebensdauer des *Mâra* oder *Schimnus*, der die höchste Götterregion des Weltgebäudes bewohnt, auf beinahe 10,000 Millionen Jahre gesetzt. Nähme man nun auch an, worüber die buddhaistischen Schriften sich nicht äussern, dass diese Welt-Gottheit zugleich mit dem ersten Begina des Weltsystems ins Daseyn tritt und während der drei ersten Hauptperioden desselben oder während sechszig Zwischenkalpas fortdauert (denn während der Dauer des vierten oder leeren Kalpa's kann sie so wenig als das Weltsystem oder irgend etwas dazu gehöriges existiren), so würden nach der Rémusat'schen Rechnung nur 1197 Millionen Lebensjahre für sie herauskommen, und sie ginge nicht weniger als gegen 8800 Millionen Jahre der ihr zugemessenen Lebenszeit verlustig. Der Beweise für die Unrichtigkeit der Rémusat'schen Berechnungen liessen sich noch viele beibringen, wenn es überhaupt der Mühe verlohnte, sich mit solchem systematischen Zahlenunsinn länger zu beschäftigen; ich würde diese Unrichtigkeiten Rémusat's gar nicht berührt haben, wenn er nicht noch andere Irrthümer darauf begründet hätte, deren einige weiter unten berichtigt werden sollen.

Die buddhaistische Eintheilung der Weltdauer in vier Hauptperioden hat übrigens keineswegs eine blos künstliche Beschreibung der Weltnatur und ihrer Entwickelungsgesetze zum Zwecke, vielmehr ist das ganze, anscheinend so sorgsam gegliederte, so reichlich mit Zahlen versehene und in alle Einzelnheiten eingehende, System auf einem weit höhern Zwecke basirt. Dieser ist die Befreiung des Geistes von der Natur und ihren bindenden Formen, und mit diesem Zwecke der Befreiung ist derjenige der periodischen Erscheinungen der Buddhas im Weltsystem genau verbunden. Die ganze erste Hauptperiode der Gründung, in welcher die Natur in ihrer höchstmöglichsten Ausdehnung entwickelt wird, ist zugleich die der stets fortschreitenden Degradation des Geistes, der immer mehr von der Natur eingesogen und ihren Entwickelungsgesetzen unterworfen wird: je weiter die Natur vorwärts schreitet, desto gröber, unedler und daher auch desto verweslicher werden ihre Erzeugnisse, in welchen der Geist gefangen ist, desto enger werden dessen Grenzen in der Natur und desto öfter muss er die ihn gefangen haltende Hülle wechseln. Von diesem Gesichtspuncte aus ist die ganze Hauptperiode der Gründung und Befestigung des Weltgebäudes als ein fortwährender Process des Sinkens der Intelligenz und endlichen Versinkung eines Theils derselben in die gröbsten Formen der Materie dargestellt. Es wird in den Schriften der Bauddhen nicht bemerkt, ob während dieser Hauptperiode Buddhas auf Erden erscheinen, da indess in diesen Schriften ausdrücklich behauptet wird, dass die Wirksamkeit der Buddhas sich an keine Zeit und an keinen *Kalpa*, so wenig als an einen Raum binde, so kann man annehmen, dass auch diese Periode ihre wenn gleich nur beschränkte Anzahl Buddhas habe: wenigstens bin ich der Meinung, dass die ersten drei der bekannten sieben, als bereits erschienen angegebenen, Buddhas der Periode der Gründung des jetzt bestehenden Weltgebäudes und nicht einer früher untergegangenen Welt angehören möchten, welches indess zweifelhaft bleibt.

Anders ist es mit der zweiten Hauptperiode, der der Einwohnung, des Blei-

bens oder der Stabilität beschaffen, die mit dem auf 80000 Jahre herabgesunkenen Lebensalter der Menschen, womit die vorhergehende Periode schloss, ihren Anfang nimmt. In dieser Periode zeigt sich die buddhaische Wirksamkeit im vollen Glanze, indem nicht weniger als tausend vollendete Buddhas schon im Voraus bestimmt sind, einer nach dem andern in der Welt zu erscheinen, ihr Erlösungsgeschäft während der ganzen Dauer dieser Periode zu betreiben und zur Vernichtung des *Sansâra* beizutragen, d. h. den Geistern zur Erlangung ihrer Freiheit behülflich zu seyn und dadurch die Natur ihrer Auflösung und Vernichtung entgegenzuführen. — Während dieser Hauptperiode findet nicht, wie in derjenigen der Gründung, ein beständiges Sinken Statt, sondern Sinken und Steigen wechseln während der zwanzig Zwischenkalpas derselben nach oben beschriebener Weise periodisch ab, welches an und für sich schon auf eine intellectuelle Wirksamkeit hindeutet; am Ende dieser Periode, im letzten Zwischenkalpa derselben, steigt das Lebensalter wieder auf 80000 Jahre, welche Höhe es schon am Anfang derselben hatte, und es beginnt die Hauptperiode der Auflösung und Zerstörung.

Erscheint, in dem Sinne der Buddhalehre, die erste Hauptperiode der Gründung als diejenige des beständigen Herabsinkens der Intelligenz, so zeigt sich die dritte Hauptperiode der Auflösung und Zerstörung als vollkommener Gegensatz zu jener. In dem Maasse wie in jener die Naturformen sich erweiterten, kräftigten, vermannigfaltigten und dadurch den Geist einengten, in dem nämlichen Maasse veralten und veröden in dieser die Formbildungen der Natur. Die Wirksamkeit und der Einfluss der erschienenen tausend Buddhas der vorhergegangenen Hauptperiode der Einwohnung haben eine Unzahl von Geistern aus den Banden der Natur befreit, und was nachgeblieben ist, lässt sich nicht mehr in den bisherigen Grenzen zurückhalten, sondern entwindet sich seinen Fesseln und steigt allmählig immer höher, bis die Natur völlig entgeistet ist und ihre todte Schlacke nunmehr der gänzlichen Vernichtung anheim fällt. Hiemit ist der Zweck der Erscheinung der tausend Buddhas für ein volles Weltalter vollkommen erreicht, denn was von Geistern noch nicht gänzliche Befreiung erlangt hat,

verbleibt während der nun folgenden leeren Hauptperiode in der Abstraction des *zweiten Dhjâna*, bis die Zeit eines neuen Weltalters und einer neuen Weltbildung gekommen ist.

Nach buddhaistischen Ansichten leben wir jetzt in der Hauptperiode der Einwohnung oder Stabilität, und zwar in dem ersten Zwischenkalpa derselben, in welchem das Lebensalter der Menschen allmählig von 80000 auf 10 Jahre herabsinkt. In diesem ersten Zwischenkalpa sind bereits vier Buddhas erschienen, der nächstfolgende fünfte, *Maitreja*, eröffnet den zweiten Zwischenkalpa. Ich begreife nicht, wie Rémusat dazu kam, die Erscheinung der vier ersten Buddhas in den neunten Zwischenkalpa zu setzen, ja nochmehr, sogar zu bestimmen, dass von dieser Hauptperiode bereits 151,200,000 Jahre, also beinahe die Hälfte der ganzen Periode, verflossen und nur noch 184,800,000 übrig seyen.[12]) Er geht in dieser wunderlichen Zeitbestimmung noch weiter und setzt den *sechsten* Buddha, *Singha*, sogar in den *funfzehnten* Zwischenkalpa, so dass für die nach diesem noch zu erwartenden 992 Buddhas nicht mehr als *fünf* Zwischenkalpas übrig bleiben. Es ist unerklärlich, wie Rémusat, nachdem er sechs Buddhas *funfzehn* Zwischenkalpas einnehmen lässt, die nachbleibenden 992 Buddhas in einen Zeitraum von *fünf* Zwischenkalpas unterbringen will und wie er diesen seltsamen und widersinnigen Irrthum, den Jedermann auf den ersten Blick sehen muss, hat können durchschlüpfen lassen; denn obgleich seine übrigen Berechnungen von nicht viel besserm Gehalte sind, so fällt das Fehlerhafte derselben doch nicht so auffallend in die Augen.

Die Benennung *Bhadrakalpa* „der treffliche Kalpa" für die Hauptperiode der Einwohnung oder Stabilität soll von den Göttern des Weltsystems herrühren. Es erwuchsen nämlich, nach der buddhaistischen Legende, am Anfange dieses Kalpa dem Meere plötzlich tausend grosse Lotusblumen auf einmal, wodurch die Götter, die diese Merkwürdigkeit erblickten und ihre hohe Bedeutung

12) Journ. des Savans, Dec. 1831, p. 719 und 723.

ahnten, veranlasst wurden, demselben den erwähnten Namen zu geben. So allgemein verbreitet die Lehre von der successiven Erscheinung der tausend vollendeten Buddhas während dieser Periode unter den Buddhaisten aller Länder dieses Glaubens auch ist, und so eng dieselbe auch mit ihrem Religionssystem und ihrer Weltlehre verwebt ist, so war die Kenntniss davon in Europa bis jetzt höchst unvollständig. Man wusste zwar das Daseyn mehrerer Originalschriften über diesen Gegenstand, keine derselben war indess näher bekannt. Dem Herrn wirklichen Staatsrath Baron Schilling von Canstadt gebührt zuerst der Dank für das Verdienst, diesem Mangel abgeholfen zu haben, indem der kostbare Schatz an so mannigfaltigen literärischen Erzeugnissen Mittel-Asiens, die dieser fleissige und kenntnissreiche Sammler von den Grenzen des Chinesischen Reichs mitgebracht hat, auch zwei Werke über die tausend Buddhas aufzuweisen hat. Das erste ist ein Verzeichniss ihrer Namen, wie sie auf einander folgen, in Sanskritischer, Tibetischer, Mandschuischer, Mongolischer und Chinesischer Sprache; das zweite ist der Mahâjâna-Sûtra *Bhadra kalpângga* in Mongolischer Uebersetzung, ein starkes Werk von mehr als 300 Blättern im grössten Format, welches nebst vielen auf das *Pâramita* u. s. w. Bezug habenden Lehren des Buddha *S'âkjamuni* gleichfalls das Verzeichniss der tausend Buddhas so wie die Anzeige ihrer Abkunft, der Epoche und Dauer ihres Wirkens u. s. w. enthält. Ich lasse hier nach dem zuerst erwähnten Werke die Sanskritnamen dieser Buddhas folgen:

1. Krakutschtsch'anda.
2. Kanakamuni.
3. Kâs'japa I.
4. S'âkjamuni.
5. Maitreja.
6. Singha.
7. Pradjota I.
8. Muni.
9. Kusuma I.
10. Punarapikusuma.
11. Sunaitra.
12. Sârthawâha.
13. Mahâwâhu.
14. Mahâbala.
15. Nakschatrarâdscha.
16. Oschadhi I.
17. Ja'sa I.
18. Mahâprabha.
19. Muktiskandha.
20. Wairotschana I.
21. Sûrjagarbha.
22. Tschandra I.
23. Artschischmâna I.
24. Suprabha I.

25. As'oka I.
26. Tischja I.
27. Pradjota II.
28. Màladhârî.
29. Gun'aprabha I.
30. Arthadars'à.
31. Pradîpa I.
32. Prabhuta I.
33. Waidja.
34. Sûrata I.
35. Urn'a I.
36. Drid'ha.
37. S'rîdewa.
38. Duschpradharscha.
39. Gun'adhwadscha.
40. Râhula I.
41. Gan'î.
42. Brahmaghoscha I.
43. Drid'hasandhi.
44. Anunnata.
45. Prabhangkara.
46. Mahâmeru.
47. Wadschra I.
48. Sandschajî I.
49. Nirbhaja.
50. Ratna.
51. Padmâkscha.
52. Balasena.
53. Kusumarasmi.
54. Dschnânaprija I.
55. Mahâdewa I.
56. Brahmâ I.
57. Amitâbha.
58. Nagadanta.
59. Drid'hakrama.
60. Amoghadars'î.
61. Wîrjadatta.
62. Prabhapâla.
63. Nanda I.
64. Atschjuta.
65. Singhadhwadscha I.
66. Dschaja I.
67. Dharma.
68. Pramodjarâdscha.
69. Sârati.
70. Prijangkara.
71. Gun'awâhu.
72. Gandhahasti I.
73. Wilotschana.
74. Meghaswara.
75. Sutschintita.
76. Sumanâ I.
77. Wimala I.
78. S'as'i I.
79. Mahâjas'â I.
80. Man'itschut'a.
81. Ugra.
82. Singhagati I.
83. Druma.
84. Widschitâwî.
85. Pradschnâkût'a I.
86. Susthita I.
87. Mati.
88. Anggadscha.
89. Amritabuddhi.
90. Surûpa I.
91. Dschnânî I.
92. Rasmi.
93. Drid'habrata.
94. Manggalî I.
95. Satjaketu I.
96. Padma I.
97. Nârâjan'a I.
98. Sukhawâhu.
99. Dschnânâkara I.
100. Gun'ârtschi I.
101. Brahmadatta I.
102. Ratnàkara I.
103. Kusumadewa.
104. Sutschintitârtha.
105. Dharmes'wara.
106. Jas'omati.
107. Pratibhânakût'a.
108. Wadschradhwadscha.
109. Hitaischî.
110. Wikrît'itâwi I.
111. Wigatottama.

112. Râhudewa I.
113. Merudhwadscha I.
114. Gan'iprabha.
115. Ratnagarbha I.
116. Atjutschtsch'agâmi.
117. Wadschratischja.
118. Man'iwischân'î.
119. Gun'akîrti.
120. Tschandrârkâprabha.
121. Sûrjaprabha I.
122. Dschjotirasa.
123. Singhaketu I.
124. Welâmas'î.
125. S'rîgarbha.
126. Bhawântadars'î I.
127. Widjutprabha I.
128. Kanakaparwata.
129. Singhadatta.
130. Aparâdschidadhwadscha.
131. Pradjotakîrti.
132. Drid'hawîrja.
133. Anupamakîrti.
134. Wigatabhaja I.
135. Arhadewa I.
136. Mahâpradîpa.
137. Lokaprabha I.
138. Surabhigandha.
139. Gun'âgradhâri.
140. Wigatatama.
141. Singhahanu.
142. Ratnakîrti.
143. Dschanendrakawa.
144. Singhawikrântagamî.
145. Sthitabuddhi.
146. Wibhagatschtsch'at.
147. Dschjescht'ha.
148. Abhiudgatas'rî.
149. Singhaghoscha.
150. Wikrît'itâwî II.
151. Nâgaprabhasa.
152. Kusumaparwata.
153. Nâganandî.
154. Gandhes'wara.
155. Atis'aja.
156. Baladewa.
157. Gun'amâlî.
158. Nâgabhudscha.
159. Pratiman't'ita I.
160. Sutschîrn'abuddhi I.
161. Dschnânâbhibhu.
162. Amitalotschana.
163. Atjantabhân'î.
164. Sûrjaprabha II.
165. Nigatabuddhi.
166. Anantârûpa.
167. Wairotschana II.
168. Ratnaketu I.
169. Wigatakâkscha.
170. Supârs'wa.
171. Amoghawikrâmi.
172. Wibodhana.
173. Puschpeketu.
174. S'ailendrarâdscha.
175. Mahâtedschah I.
176. Kitrârthadars'î.
177. Amitâjuh I.
178. Arhadewa II.
179. Pras'ântadoscha.
180. Amritala.
181. Manudschatschandra.
182. Sudars'ana.
183. Pratiman't'ita II.
184. Man'ibhadra.
185. Girikut'aketu.
186. Pâramita.
187. Dharmakara.
188. Arthawinis'tschitadschnâna.
189. Ajurdata.
190. Ratnakara II.
191. Sthitârthadschnânî.
192. Anihatâkîrti.
193. As'oka II.
194. Gun'amaitri.
195. Wigatamala.
196. Brahmadewa.

197. Kusumanetra.
198. Wibhakschagâtra.
199. Dharmaprabhâsa.
200. Nischiladars'î.
201. Gun'aprabhâsa.
202. S'as'iwaktra.
203. Ratnaprabha I.
204. Ratnaketu II.
205. Jas'ottara I.
206. Prabhakara.
207. Amitatedschah I.
208. Welâmarâdscha I.
209. Singhagâtra.
210. Widumati.
211. Durdschaja I.
212. Gun'askandha.
213. S'as'iketu.
214. Sthâmaprabha.
215. Anantawikrâmî.
216. Tschandra II.
217. Wimala II.
218. Sarwârthadars'â.
219. Sura.
220. Samriddha I.
221. Pun'ja.
222. Pradîpa II.
223. Nan'taghoscha.
224. Gun'ârtschi II.
225. Wipulabuddhi.
226. Sudschâta.
227. Wâsudewa.
228. Wimatidschaha.
229. Amitadhara.
230. Wârun'ârtschi.
231. Anihata I.
232. Amathja.
233. Tatschtsch'aja.
234. Man'imukha.
235. Dschagadrasmi.
236. Prabhûta II.
237. Puschja.
238. Anantatedschâ I.
239. Arthamati.
240. Waidjarâdscha I.
241. Prahân'âkhila.
242. Nirdschwara.
243. Sudatta I.
244. Jas'waddata.
245. Kusuma II.
246. Puruschanandana.
247. Wadschrasena I.
248. Mahânanta.
249. S'antîmmati.
250. Gandhahasti II.
251. Nârâjan'a II.
252. Sûrata II.
253. Anihata II.
254. Tschandrârka.
255. Widjutketu I,
256. Mahita.
257. S'rîgupta.
258. Dschnânasûrja.
259. Siddhârtha.
260. Merukût'a.
261. Wis'uddhatschita.
262. Aridama.
263. Padma II.
264. Arhakîrti I.
265. Dschnânakrama I.
266. Nala.
267. Apagatakles'a
268. Anupamawjûha.
269. Merujas'ah I.
270. Bhawântadars'î II.
271. Tschandra III.
272. Râhula II.
273. Ratnatschandra I.
274. Singhadhwadscha II.
275. Dhjânarata.
276. Anupama I.
277. Wikrît'ita.
278. Gun'aratna.
279. Arhajas'âh.
280. Padmapârs'wa.
281. Urn'a II.
282. Pratibhânakîrti.
283. Man'iwadschra.

284. Amitâjuh II.
285. Man'iwjuha.
286. Mahendra.
287. Gun'âkara.
288. Merujas'âh II.
289. Das'arasmi.
290. Anindata.
291. Nagakrama.
292. Manoratha.
293. Ratnatschandra II.
294. S'amatha.
295. Pradjota III.
296. Sârathi I.
297. Nandîs'wara.
298. Ratnatschût'a I.
299. Wigatabhaja II.
300. Ratnagharba II.
301. Tschandrânana.
302. Wimalakîrti.
303. S'ântatedscha.
304. Prijaketu.
305. Wahudewa.
306. Sus'ama.
307. Amaraprija.
308. Ratnakânta.
309. Lad'itawikrama.
310. Singhapakscha.
311. Atjutschtsch'agâmî.
312. Sumati I.
313. Tschandananamegha.
314. Lokaprabha II.
315. Ratnadewa.
316. Bhâgîrathi I.
317. Sandschaja.
318. Ratiwjûha.
319. Tîrthâkara.
320. Artschischmâna II.
321. Apagatarâga.
322. Merudhwadscha II.
323. Sugandha.
324. Drid'hadharma.
325. Ugratedschâ I.
326. Man'idharmâ.
327. Bhadrika.
328. Sugatatschandra.
329. Brahmaswâra.
330. Singhatschandra.
331. S'rîtedschâ.
332. Satjadewa I.
333. Adschitatschandra.
334. Amitatedschâ II.
335. Tschandranâma.
336. Mahâtapah.
337. Merurasmi.
338. Gun'akût'a.
339. Mahâjas'âh II.
340. Dharmakîrti.
341. Nanda II.
342. Widjuddana.
343. Satjakathî.
344. Dschîwaka.
345. Sutscharja.
346. Nârâjan'a III.
347. Winis'tschîtamati.
348. Bhawântaman'ibandha.
349. Jas'onandî.
350. Singharasmi I.
351. Wairotschana III.
352. Jas'ottara II.
353. Sumedha.
354. Man'itschandra.
355. Ugraprabha.
356. Anihatawrata.
357. Djutimâna I.
358. Man'itschakra.
359. Lokottara.
360. Singhahastî.
361. Gun'aman't'ada.
362. Ratnârtschi.
363. Râhuguhja.
364. Subuddharurtschi.
365. Sahitarasmi.
366. Pras'astagati.
367. Lokasundara.
368. As'oka III.
369. Das'awas'a.
370. Balanandî.

371. Sthâmas'rî I.
372. Sthâmaprâpta.
373. Mahâsthâma.
374. Gun'agarbha I.
375. Satjagupta.
376. Kschimottamarâdscha.
377. Wadschrapuschja.
378. Dschnânarasmi I.
379. Widjutprabha II.
380. Gun'awistrita.
381. Ratnadschâla.
382. S'rîprabha.
383. Kritawarmâ.
384. Singhahasta.
385. Supuschpa.
386. Ratnottama.
387. Padmottama.
388. Dharin'ibandha.
389. Arthabuddhi.
390. Sutschintî.
391. Gun'atschakra.
392. Ratnâgni.
393. Arthawara.
394. Lokatschandra.
395. Madhuraswara.
396. Brahmaketu I.
397. Gan'imukha.
398. Singhagati II.
399. Ugradatta.
400. Wudschja.
401. S'rîtedschaprabha.
402. Mahârasmi. I
403. Wadschraratnawajuha.
404. Gan'aprabhasa.
405. Anantajas'âh.
406. Amogharasmi.
407. Rischidewa.
408. Dschanendra.
409. Wadschrasanggha.
410. Supakscha.
411. Maitriketu.
412. Kusumarâscht'ra.
413. Dharmamati.
414. Anilagamî.
415. Sutschitajas'âh.
416. Djutimâna II.
417. Meruskanddha.
418. Prabharâdscha.
419. Gun'agupta.
420. Arthâgama.
421. Atschtsch'abhî.
422. Sthitamitra.
423. Prabhasthitakalpa.
424. Man'itscharana.
425. Mokschatedschâh I.
426. Sundarapars'wa.
427. Lokkalpaswara.
428. Subuddhi.
429. Samatedschâ.
430. Brahmadatta II.
431. Satjaruta.
432. Dschnânawara.
433. Baladatta.
434. Singhagati III.
435. Puschpaketu I.
436. Dschnânâkara II.
437. Punjadatta.
438. Gun'agarbha II.
439. Jas'oratna.
440. Adbhutajas'â.
441. Anihatawrata.
442. Abhaja I.
443. Prabhamati.
444. Brahmawâhu.
445. Wikrântatedschah.
446. Dschnânaprija II.
447. Satjadewa II.
448. Man'igarbha.
449. Dschnânas'rî.
450. Mahâdewarâdscha.
451. Asita.
452. Drid'hawrata.
453. Marutedschah.
454. Brahmamuni.
455. Samantagâmî.
456. Prâptawara.
457. Artschiskanddha.

458. Mahâtedschah II.
459. Tschampakagandha.
460. Dschnânolka.
461. Sugan'i.
462. Indradhwadscha.
463. Mahâprija.
464. Sumanâprabha.
465. Man'iprabha.
466. Bodhjangga.
467. Odschanggama.
468. Suwinis'tschitârtha.
469. Wischn'udatta.
470. Suwâhu.
471. Mahârasmi II.
472. As'adada.
473. Supunjâbha.
474. Ratnaketu III.
475. Wadschrasena II.
476. Samriddha II.
477. Singhabala.
478. Wimalendra.
479. Kas'japa II.
480. Prasannabuddhi.
481. Dschnânakrama II.
482. Ugratedscha II.
483. Mahârasmi III.
484. Sûrjaprabha III.
485. Wimalaprabha I.
486. Wibhakschatedschah.
487. Anupama II.
488. Madhupatra.
489. Tschandraprabha.
490. Dattawidjuta.
491. Pras'antagâmî I.
492. Akschobhja.
493. Arhakîrti II.
494. Gun'awarma.
495. Lat'itakschetra.
496. Wjuharâdscha.
497. Abhiudgata.
498. Hutârtschi I.
499. Padmas'rî.
500. Ratnawâhu.
501. Sumeru.
502. Subhadra I.
503. Ratnottama.
504. Amitaprabha.
505. Samutradatta.
506. Brahmaketu II.
507. Somatschtsch'atra.
508. Artschischmana III.
509. Welâmarâdscha II.
510. Dschnânakîrti.
511. Sandschajî II.
512. Gun'aprabha II.
513. Wighuscht'as'apta.
514. Pûrn'atschandra.
515. Padmarasmi.
516. Suprata.
517. Pradîparâdscha.
518. Widjutketu II.
519. Rasmirâdscha.
520. S'armambhawa.
521. Puschjadewa.
522. Padmagarbha I.
523. Wadschrasena III.
524. Tscharulotschana.
525. Anâwiartha.
526. Ugrasena .
527. Punjatedschah.
528. Wikrama.
529. Râhudewa II.
530. Dschnânarasmi II.
531. Sârathi II.
532. Dschanendrakalpa I.
533. Puschpaketu II.
534. Râhula III.
535. Mahauschadhi.
536. Wimalamati.
537. Paramârtha.
538. Gun'abhudscha.
539. S'adârasmi.
540. Waidjarâdscha II.
541. Punjahastî.
542. Dharmakos'a.
543. Sumati II.
544. Ganindrakalpa

545. Wadschrasena IV.
546. Pradschnâkût'a II.
547. Susthita II.
548. Sutschîrn'abuddhi II.
549. Brahmaghoscha II.
550. Nâga.
551. Gardschitaswara.
552. Abhidschnâketu.
553. Pradschnâpâla.
554. Brahma.
555. Kschema.
556. Punggawa.
557. Lat'itanedra.
558. Nagadatta.
559. Satjaketu II.
560. Atis'adewa.
561. Adschataghoscha.
562. Ratnaprabha II.
563. Ghoschadatta.
564. Man't'ita.
565. Dschnânasûra.
566. Padmarâs'i.
567. Puschpita.
568. Wikrântagâmî.
569. Punjarâs'i.
570. S'reschth'abuddhi.
571. Dschjotischka.
572. Tschandrapradîpa.
573. Tedscharâdscha.
574. Bodhirâdscha.
575. Akscha.
576. Subuddhinetra.
577. Prîn'itângga.
578. Pradschnârâscht'ra.
579. Uttama.
580. Prahîn'atedschah.
581. Pradschnâdatta.
582. Mandschughoscha.
583. Asanggaprabha.
584. Asanggakos'a.
585. Dschjescht'hadatta.
586. S'rescht'ha.
587. Dschnânawikrama.
588. Artschischmâna IV.
589. Indra.
590. Wegadhârî.
591. Dewa.
592. Suprabha II.
593. S'rî I.
594. Surûpa II.
595. Aradscha I.
596. Arthasiddhi.
597. Singhasena.
598. Wâsawa.
599. Jas'â II.
600. Dschaja II.
601. Udâragarbhe.
602. Punjarasmi.
603. Suwarn'aprabha.
604. Srotija.
605. Awaiwartika.
606. Asanggadewa.
607. Pârthiwa.
608. Wimuktigâmî.
609. Suwarn'atschût'a.
610. Râhulabhadra.
611. Durdschaja II.
612. Muniprasanna.
613. Somarasmi.
614. Kântschanasuwarn'a.
615. Gun'endradewa.
616. Dharmatschtsch'atra.
617. Pran'îtadschnâna.
618. Oschadhi II.
619. Arjadschnâna.
620. Sûktabuddhi.
621. Sarwatedschah.
622. Singhaketu II.
623. Wimuktaketu.
624. Pradschnâghoscha.
625. Dschnânarâdscha.
626. Bhîschmarûpa.
627. Oghakschaja.
628. Asanggakîrti.
629. Satjarâs'i.
630. Suswara.
631. Girîndrakalpa.

632. Dharmakût'a.
633. Mokschatedschah II.
634. S'obhita.
635. Pras'ântagâtra.
636. Manodschnâwakja.
637. Singhadanscht'ra I.
638. Warûn'a.
639. Sidhapârs'wa.
640. Dharmawikrâmî.
641. Subhaga.
642. Akschobhjawarna.
643. Tedscharâdscha.
644. Bodhana.
645. Sulotschana.
646. Tschitrârthabuddhi.
647. Abhajarasmi.
648. Gadschatedschah.
649. Toschan'a.
650. Amoghagâsmî.
651. Bhasmakrodha.
652. Wararûpa.
653. Sukrama.
654. Pradânakîrti.
655. S'uddhidatta.
656. Dewasûrja.
657. Pradschnâloka.
658. Samâhitângga.
659. Odschastedschah.
660. Kschatrija.
661. Bhâgîrathi II.
662. Suwarn'adâma.
663. Wimaghatschût'a.
664. Samriddha III.
665. Sthiragoti.
666. Madaprahîna.
667. Dschnânakos'a.
668. Brahmagâmî.
669. Tschandana.
670. As'oka IV.
671. Singharasmi II.
672. Keturâscht'ra.
673. Padmagarbha II.
674. Anantatedschah II.
675. Dewarasmi.
676. Punjapuschpa.
677. Widruma.
678. Samriddhadschnâna.
679. Brahmawasu.
680. Ratnapân'i.
681. Indrama.
682. Anupamawâdî.
683. Dschjescht'hawâdî.
684. Pûdschja I.
685. Tedschah.
686. Sûrja.
687. Uttîrn'apangka.
688. Dschnânaprabhâsa.
689. Siddhi.
690. Majûra.
691. Dhârmika.
692. Hitaischirûpa.
693. Dschnânî II.
694. Jas'âh III.
695. Dschnânarasmi III.
696. Waidûrjagarbha.
697. Dewarâdschâ I.
698. S'as'î II.
699. Nihita.
700. Smritiprabha.
701. Kus'alaprabha.
702. Sarwagun'aprabha.
703. Ratnas'rî.
704. Gun'atschandra I.
705. Râhula IV.
706. Amritaprabha I.
707. Sumanah II.
708. Hasanas'iwa.
709. Dharmes'waragiri.
710. Tschampakaprabha.
711. Parpadaindra.
712. Kes'awilokita.
713. Gun'akot'ibala.
714. Gun'asampada.
715. Gun'atschandra. II.
716. Sudatta II.
717. Siddhîrtha.
718. Gun'atedschah.

719. Samantadschnânî.
720. Amitaswara.
721. Punjawâhu I.
722. Sukhâbha.
723. Mahârthatschinti.
724. Wis'ischt'aswara.
725. Lat'itâgrakrâmi.
726. S'amatha.
727. Adoscha.
728. S'ubhatschirn'abuddhi.
729. Padmottara.
730. Sûrjarasmi.
731. Pratibhânawarna.
732. Sutîrtha.
733. Gan'endra.
734. Wigatabhaja III.
735. Dschnânarutschi.
736. Pratibhânatschakschah.
737. Parawidara.
738. Ratnâbhatschandra.
739. Warabuddhi I.
740. Abhaja II.
741. Mahâdars'ana.
742. Brahmaruta I.
773. Sughoscha I.
744. Mahâdschnâtîrtha.
745. Asamantabuddhi.
746. Wadschrasanghârabuddhi.
747. Buddhimati.
748. Drumendra.
749. Ghosches'wara.
750. Punjawâhu II.
751. Sthâmas'rî II.
752. Arjaprija.
753. Pratâpa.
754. Dschjotîrâma.
755. Dundubhimegha-swara.
756. Prijatschandrawaktra.
757. Sudschnâna.
758. Samriddha IV.
759. Puschpa I.
760. Sughoscha II.
761. Dharmadhwadscha.
762. Dschnânaruta I.
763. Gagan'a.
764. Wimala III.
765. Dschnânes'wara.
766. Gun'atedschorasmi.
767. Rischîndra.
768. Matimâna.
769. Pratibhânatschakra.
770. Tschandranana.
771. Awaiwartikadschnâ.
772. Gun'asâgara I.
773. Assanggapradschnâ.
774. Gun'asantschaja I.
775. Punjadhwadscha.
776. Pratibhânarâscht'ra.
777. Ratnaprabha III.
778. Prijatschandra.
779. Gun'arâs'i.
780. Singhabalabuddhi.
781. Was'awartirâdscha.
782. Amritaprasanna.
783. Samantadhjâni.
784. Akalja.
785. Pras'ântamala.
786. Des'itâmûd'ha.
787. Lat'ita.
788. Subhadra II.
789. Sthatawegadschnânâ.
790. Kathendra.
791. Mahâdewa II.
792. Gambhîramati.
793. Amrita I.
794. Dharmabala.
795. Pûdschja II.
796. Puschpa II.
797. Trailokjapûdschja.
798. Râhusûrjagarbha.
799. Marutpudschata.
800. Mokschadhwadscha.
801. Kaljân'atschût'a.

802. Amritaprabha II.
803. Wadschra II.
804. Drid'hasâgara.
805. Ratnaskandha.
806. Lat'itakrama.
807. Bhânumâna.
808. S'uddhaprabha.
809. Ratnatschût'a II.
810. Gun'akut'i.
811. Anupamas'rî.
812. Singhagati IV.
813. Udgata.
814. Puschpadanta.
815. Muktiprabha.
816. Padma III.
817. Dschnânaprija III.
818. Lat'itawjuha.
819. Amoghawihârî.
820. Rûd'hawrata.
821. Ketudhwadscha.
822. Sukhatschittî.
823. Wimoharâdscha.
824. Widhidschnâ.
825. S'uddhasâgara.
826. Ratnadhara.
827. Adschita.
828. Dschagattoschan'a.
829. Mahâruta.
830. Adîna.
831. Bhawatrischn'amalaprahîna.
832. Tschâritratîrtha.
833. Wahudewaghuscht'a.
834. Ratnakrama II.
835. Padmahasti.
836. S'rî II.
837. Dschitas'atru.
838. Samriddhajas'âh.
839. Surâscht'ra.
840. Kusumaprabha.
841. Singhaswara.
842. Tschandrodgata.
843. Bhasmadâma.
844. Atschala.
845. Sandschnâgati.
846. Swaramodaka.
847. Gautama.
848. Odschobala.
849. Sthitabuddhirûpa.
850. Sutschandra.
851. Bodhjanggarûpa.
852. Pras'asta.
853. Sutedschah.
854. Balatedschodschnâna.
855. Kus'alaprabha.
856. Drid'hawikrama.
857. Dewasuta.
858. Pun'japradîparâdscha.
859. Sûrjanana.
860. Mokschaprabha.
861. S'îlaprabha.
862. Wratasthira.
863. Aradscha II.
864. Sâgarodgata.
865. Andschana.
866. Arthawarta.
867. Gandhâbhâ.
868. Wimalaprabha II.
869. Smritîndra.
870. Madhurawaktra.
871. Anantadschwadscha.
872. Warabuddhi II.
873. Tscharan'aprasanna.
874. Ratnaprija.
875. Dharmes'wara.
876. Wis'wadewa.
877. Mahâmitra.
878. Sumitra.
879. Pras'ântagâmî II.
880. Amritâdhipa.
881. Meruprabha.
882. Arjastuta.
883. Dschjotischmana.
884. Dîptatedschah.
885. Awabhâsadars'i.
886. Sutschîrn'awipâka.
887. Suprija.

888. Wigatas'oka.
889. Ratnaprabhâsa.
890. Tschâritraka.
891. Punjakrama.
892. Gun'asâgara II.
893. Tschaitraka.
894. Mâradschaha.
895. Sattamanggama.
896. Wâsanottîrn'agati.
897. Abhidjabuddhi.
898. Udadhi.
899. Wimârscha.
900. Gan'imuktirâdscha.
901. Prijâbha.
902. Pun'jadîpa.
903. Bodhidhwadscha.
904. Dschnânaruta II.
905. Sus'rîmâna.
906. Brahmâ II.
907. Dschnânaruta III.
908. Riddhiketu.
909. Dschanendrakalpa II.
910. Dharan'îs'wara.
911. Sûrjaprija.
912. Râhutschandra.
913. Puschpaprabha.
914. Widjadhipa.
915. Odschodhârî.
916. Pun'japrija.
917. Ratiprabha.
918. Sughoscha III.
919. Atschaladewa.
920. Brahmaruta II.
921. Sutschescht'a.
922. Askhalita.
923. Mahâprân'âta.
924. Jas'ahkîrti.
925. Ketumâna.
926. Wighuscht'atedschah.
927. Dschagatîs'wara.
928. Anuttaras'wara.
929. Supran'ascht'amoha.
930. Amrita II.
931. Sutschandramâ.
932. Anantapratibhanaketu.
933. Lîlâprabha.
934. Pudschja III.
935. Uttîrn'as'oka.
936. Kschetraprija.
937. Dschagatpati.
938. Prijanggama.
939. Tscharan'âbhidschaja.
940. Sutpala.
941. Puschpottama.
942. Anantapratibhanarasmi.
943. Rischipradhâna.
944. Gun'awîrja.
945. Sâra.
946. Marudadhipa.
947. Utschtsch'atara.
948. Prasanna I.
949. Bhâgîrathi III.
950. Pun'jamati.
951. Hutârtschi II.
952. Anantagun'arasmitedschah.
953. Siddhimâna.
954. Singhawikrâmî.
955. Warakara.
956. Prasanna II.
957. Tschîrn'aprabha.
958. Nâgaruta.
959. Tschakradhara.
960. Warn'asus'rescht'hi.
961. Lokaprija.
962. Tischja II.
963. Anantaratnakîrti.
964. Meghadhwadscha.
865. Pradschnâgati.
966. Anudharmadhî.
967. Gaganaswara.
968. Amara.
969. Dewarâdscha II.
970. Pran'idhâna.
971. Sudhana.
972. Pradîpa III.

973. Ratnaswaraghoscha.
974. Dschanendrarâdscha.
975. Râhugupta.
976. Kschemangkara.
977. Singhagati V.
978. Ratnajas'ah.
979. Kritârtha.
980. Bhawapuschpa.
981. Urn'a III.
982. Atulapratibhânârâdscha.
983. Wibhaktadschnânaswara.
984. Singhadanscht'ra II.
985. Dharmapradîpatschtsch'atra.
986. Manggalî II.
987. As'okarâscht'ra.
988. Matitschintâ.
989. Dharmapradîpâkscha.
990. Wegedschaha.
991. Atibala.
992. Pradschnâpuschpa.
993. Drid'haswara.
994. Sukhita.
995. Arthabuddhi.
996. Prijaprasanna.
997. Hariwaktra.
998. Tschût'a.
999. Wairotschana IV.
1000. Rotscha.

Ein solches Verzeichniss und die damit verbundene Lehre, laut welcher gegen tausend, während vieler zukünftigen Millionen von Jahren noch zu erwartende, Welterlöser nach und nach sich offenbaren sollen, erscheint an und für sich zwar höchst phantastisch, es soll indess damit doch nur so viel gesagt seyn, dass die Buddhalehre niemals aufhören werde, so lange noch Geister zu erlösen sind. Da nun, nach den ausgesprochenen Ansichten der Bauddhen, kein Gesetz, keine Einrichtung oder irgend etwas auf Wort und Ueberlieferung Beruhendes ewig dauern kann, weil das Wort, auch noch so vervielfacht, am Ende verhallt, da ferner, nach eben diesen Ansichten, auch keine als Erscheinung kundwerdende Offenbarung des Göttlichen, möge deren Wirkung auch noch so lange dauern, diese nicht am Ende verliert und selbst in Vergessenheit geräth; so ist es nöthig und daher der Zweck der successiven Buddhaerscheinungen, dass das verhallte Wort aufs Neue verkündigt, dass eine neue Wirkung hervorgebracht und dass das Vergessene dem Gedächtniss der Wesen erneuert werde; denn es ist einmal angenommen, dass der erste wie der tausendste *Tathâgata* nur die eine und nämliche Lehre verkündigt.

Der *Bhadrakalpângga-Sûtra*, welcher ebenfalls das (jedoch Mongolische) Namensverzeichniss der tausend Buddhas liefert, bemerkt bei jedem derselben mit

vieler Genauigkeit den Ort seiner Geburt, die Namen seiner Eltern, sein Geschlecht, den Namen seines Sohnes (denn jeder *Tathâgata* zeugt einen Sohn, bevor er als Buddha auftritt), den Namen seines Dieners, die Anzahl seiner Zuhörer in der ersten, zweiten und dritten Periode seiner Wirksamkeit, die Dauer des menschlichen Lebensalters der Periode seiner Erscheinung und die Zeit der Fortdauer seiner Lehre nach seinem Entschwinden. Das Land der Erscheinung aller Buddhas ohne Ausnahme ist die Gegend des mittleren Ganges, und die vielen Millionen Jahre, welche die Periode ihrer Erscheinung bilden, hindern nicht, ihnen immer wieder die nämlichen Städte (*Waranasî*, *Kâçi*, *Râdschagriha* u. s. w.) als Geburtsörter anzuweisen. Alle Buddhas sind entweder königliche Prinzen oder aus dem Geschlechte der Brahmanen, und es herrscht keine besondere Verschiedenheit zwischen ihnen und ihrer Thätigkeit, als in der Zeit der Dauer ihres Wirkens auf Erden, welches von der jedesmaligen Lebensdauer der Menschen abhängt und von 80000 und mehr, bis auf 50 oder 60 Jahre abwechselt. Nächstdem zeigt sich in der Fortdauer der Lehre der Buddhas nach ihrem Tode gleichfalls eine grosse Verschiedenheit: bei einigen ist sie sehr kurz und währt nur 1000 bis 1500 Jahre, bei andern 5000, 10000, 20000 und mehr Jahre, ja bei einigen wenigen geht sie sogar in die Millionen Jahre. Die Dauer der Lehre des letzten Buddha *S'âkjamuni* ist auf 5000 Jahre festgestellt.

Es würde eine zu nichts führende und völlig vergebliche Mühe seyn, nach der erwähnten Anzeige der Lebensdauer der Menschen zur Zeit der Erscheinung eines jeden Buddha, und in Folge der jedesmaligen Bestimmung der Fortdauer seiner Lehre nach seinem Abscheiden aus der Welt, die Dauer der ganzen Hauptperiode der Einwohnung oder Stabilität ausrechnen zu wollen; denn wenn gleich das Ganze dieser anscheinlich so genauen Bestimmung nicht auf phantastischer, planloser Willkühr beruhte, so gibt es ja von vorn herein auch nicht in Anschlag gebrachte geraume Zeiten zwischen dem gewesenen Buddha und seinem Nachfolger, in welchen, wie die buddhaistischen Bücher diess ausdrücklich versichern, gar kein Buddhacultus nnd gar keine Bnddhalehre auf Erden seyn und Niemand, mit Aus-

nahme einiger als Einsiedler lebender *Pratjekabuddhas* (Mong. [illegible] *Pratikabud*), dieselbe kennen wird. Obgleich nichts Bestimmtes darüber gesagt ist, so scheint es indess, dass der neunhundert neun und neunzigste Buddha, *Wairotschana* IV, gegen das Ende der Hauptperiode der Einwohnung zu erscheinen bestimmt sey, denn zu seiner Zeit soll die Lebensdauer der Menschen 80000 und die Fortdauer seiner Lehre nach seinem Entschwinden im *Nirwâna* ebenfalls 80000 Jahre betragen. Demnach würde unter dem tausendsten Buddha, *Rotscha*, die folgende Hauptperiode der Auflösung und Zerstörung beginnen; auch heisst es ausdrücklich von ihm, dass das Lebensalter der Menschen seiner Zeit nicht zu zählen seyn werde, dass die Dauer seiner Lehre nach ihm gleichfalls nicht in Zahlen zu bringen sey, und dass er in seiner Person und in seiner Lehre alle vorher gewesenen Buddhas und den ganzen Kreis ihres Wirkens vereinige. Uebrigens erwähnt der *Bhadrakalpângga-Sûtra* nichts davon, dass dieser letzte Buddha mit dem, jetzt als Stellvertreter *S'âkjamuni's* wirkenden und in der Person des *Dalailama* sich verkörpernden, *Awalokites'wara Bodhisatwa* identisch sey, wie von vielen Bauddhen geglaubt wird, und worüber es in den Schriften derselben auch nicht an Winken fehlt.

Nach dem Namensverzeichnisse der tausend Buddhas und der Anzeige dessen, was ihre Persönlichkeit und Wirksamkeit in ihrer Eigenschaft als *Tathâgatas* betrifft, meldet der *Bhadrakalpângga-Sûtra* von jedem Buddha die erste Veranlassung oder Ursache, die der unvergängliche Keim zu seiner zukünftigen Würde wurde. Meistens sind es geringe, zuweilen höchst unbedeutende, Gaben und Dienstleistungen an Buddhas früherer Perioden, die diesen Keim erzeugen, wobei freilich das gläubige und ergebene Gemüth, mit welchem die Gabe dargebracht oder der Dienst erwiesen wird, die Hauptsache bleibt. — So legte der Buddha *Krakutschtsch'unda* den Keim zu seiner zukünftigen Würde dadurch, dass er dem Buddha seiner Zeit einen goldenen Sonnenschirm verehrte; sein Nachfolger *Kanakamuni* dadurch, dass er, als Verfertiger von Schmuckarbeiten, dem Buddha seiner Zeit eine Guirlande von *Sumana*-Blumen darbrachte; *Kasjapa*,

als Sohn eines Brahmanen, durch das Geschenk eines Gürtels; *S'âkjamuni*, als Arzt, durch die Darreichung einer gewissen Arznei einem Buddha der damaligen Zeit, der ebenfalls *S'âkjamuni* hiess; *Maitreja* durch die Bewirthung mit einem Gericht Gemüse u. s. w. — Bei Vielen ist die Darbringung eines Rettichs, eines Zahnstochers, Weihrauchs, einer Blume, einer Schale Wasser, eines Lappens und ähnlicher Kleinigkeiten die erste Veranlassung zu ihrer künftigen Buddhawürde geworden, so dass bei jedem einzelnen der tausend Buddhas eine besondere Ursache angegeben ist.

Man findet auch in andern Sûtras Beispiele erwähnt, wie eine geringe Gabe den Grund zur zukünftigen Buddhawürde legen kann, wenn nämlich eine solche Gabe entweder durch das erwachte religiöse Gefühl des Geistes und den innern Drang desselben, sich aus dem Zustande der Versunkenheit empor zu raffen, oder auch durch Regungen der Hochachtung, des thätigen Mitleids oder durch den Wunsch wohlzuthun, bedingt wird. Unter andern führt der Sûtra *Ueligerun Dalai* ein solches Beispiel aus der Zeit der Erscheinung und des Wandels des Buddha *S'âkjamuni* an. Folgendes ist ein Auszug davon:

„Eine arme, alte Frau, die ihr Leben kümmerlich durch Almosen fristete, sahe, wie der König, die Grossen und das Volk überhaupt sich beeiferten, Buddha und der Geistlichkeit Gaben darzubringen, und es that ihr sehr wehe, diesem Beispiele nicht folgen zu können, da sie nicht das Geringste zu geben hatte. Sie dachte: „Welche Sünde mag ich wohl in frühern Geburten begangen haben, „dass ich in fortwährender bitterer Armuth und Verachtung leben muss, dass „ich sogar jetzt, da Buddha auf Erden erschienen ist, nichts darzubringen habe, „wodurch ich ihm meine Hochachtung und Andacht bezeigen könnte!“ Gedrückt von diesem kummervollen Gefühle hatte sie einstmals einen ganzen langen Tag gebettelt, jedoch nicht mehr als eine kleine Münze eingenommen. Mit diesem Geldstücke begab sie sich zu einem Oelhändler, um Oel zu kaufen, die-

ser aber entgegnete ihr, dass sie für eine solche Kleinigkeit kein Oel bekommen könne und fragte, was sie mit dem Oel machen wolle? Die Bettlerinn gab ihm zur Antwort: „Ich besitze gar nichts und habe mir während des ganzen Tags „nur dieses kleine Geldstück erbetteln können, wofür ich Oel kaufen wollte um „Buddha eine Gabe darzubringen.“ Dieses einfache Geständniss machte das Mitleid des Oelhändlers rege und er gab ihr das Verlangte reichlich. Die hocherfreute Bettlerinn begab sich sogleich mit dem Oel in den Tempel, woselbst sie eine Lampe zurecht machte, welche sie vor Buddha hinstellte und dabei Folgendes sprach: „Da ich gar nichts besitze was ich darbringen könnte, so erweise „ich Buddha durch Anzündung dieser kleinen Lampe meine Ehrfurcht: möchte „ich doch in Kraft dieses kleinen Verdienstes in zukünftiger Zeit eine Leuchte der „Weisheit für die Wesen werden und die Finsterniss verscheuchen, in der sie befangen sind!“ Nach diesen Worten entfernte sie sich. Als gegen das Ende der Nacht alle übrige Lampen aus Mangel an Oel nach und nach verlöschten und nur die von der Bettlerinn dargebrachte Lampe bis an den hellen Morgen mit unvermindertem Lichte fortbrannte, bemerkte *Mudgalwani*, an dem die Reihe war, die Opferreste zu sammeln, dass der Tocht und das Oel dieser Lampe noch in dem nämlichen Zustande sich befanden, als wäre sie eben erst angezündet, und wollte sie auslöschen mit den Worten: „Wozu soll diese Lampe allein bei „hellem Tageslichte brennen bleiben?“ Indess blieb jeder angewandte Versuch, die Lampe auszulöschen, vergeblich, bis endlich Buddha, der ihm zusah, zu ihm sprach: „Du glaubst, *Mudgalwani*, diese Lampe auslöschen zu können: das „vermagst du nicht! Lass das Wasser aller Ströme, lass die Fluthen des grossen „Weltmeeres über sie einbrechen, sie wird davon nicht ausgelöscht werden. Diese „Lampe ist die Gabe eines gläubigen und andachtsvollen Gemüthes, welches der„einst das Wohl Aller zu fördern bestimmt ist.“ Während Buddha diess sprach, war die arme Frau gekommen, trat vor Buddha, und verbeugte sich zu dessen Füssen. Da sprach Buddha zu ihr: „Weib! du wirst in zukünftiger Zeit nach „mehreren Kalpas als vollkommen vollendeter Buddha unter dem Namen *Sulain*

„*gerel* auf Erden erscheinen, und mit der Vollkraft der Göttlichen das Wohl „aller Wesen wirken.“ [13]).

Es versteht sich übrigens, dass eine solche verdienstliche Handlung nicht unmittelbar die Erlangung der Buddhawürde zur Folge hat: dazu gehört noch sehr viel, und es erfordert oft eine grosse Menge Generationen, in welchen allen neue Verdienste aufgehäuft werden müssen, um den Wandel eines Bodhisatwa in Vollendung zu bringen, ehe der Geist in die unermesslichen Regionen Buddha's gelangen kann. Aber auch dann dauert es noch viele Weltperioden, ehe er als *Tathâgata* wieder auf Erden erscheint, um in der Weise der frühern Buddhas das Erlösungswerk der Geister fortzusetzen.

Die Aufzählung der Tugenden, deren ein Wesen sich, zur Erlangung eines höchsten Zweckes der Buddhalehre, zu befleissigen hat, nimmt in den verschiedenen Sûtras viele Seiten ein; es wird da Alles erschöpft, was die Sittenlehre an Tugenden und Pflichten aufzutreiben vermag, indem Alles was der Mensch sich selbst und andern schuldig ist, in den geringsten Einzelnheiten aufgezählt wird. Jede einzelne Tugend wird als aus der andern folgend dargestellt, die Hauptregel jedoch bleibt die, dass jede gute Handlung ohne Beziehung auf das eigene Ich, ohne Selbstsucht, Eitelkeit oder Hochmuth geschehe; dazu (zur Selbstsucht) sind natürlich der innere Trieb des Geistes, seine eigene Freiheit zu rechnen, nicht gerechnet. Die Sittenlehre des Buddhaismus, in welcher sich eine Tiefe in die Tiefen des menschlichen Herzens unverkennbar kund gibt, steht über der

---

13) Die Lehre von der Seelenwanderung macht in den Geschlechtern keinen Unterschied: gewöhnlich ein und der nämliche Geist in den verschiedenen Geburten [illegible] ätherische Hülle der Götter des Weltsystems bewohnen kann, [illegible] Geburt den Körper eines Mannes und in der andern [illegible] ren, nach buddhaistischer Lehre, die Geschlechter ungefähr [illegible] nung der Geschlechter erfolgte erst später nach [illegible] Vergröberung der Körper.

schönsten Theil seines Systems und hat wahrscheinlich am meisten beigetragen, ihm Eingang zu verschaffen und seine weite Verbreitung zu sichern.

An die Sittenlehre, deren nähere Erörterung nicht hierher gehört, schliesst sich unmittelbar die von den *Pâramitas* oder Uebergängen, von welcher meine vorige Abhandlung einiges enthält. Diese Lehre bildet die Leiter, auf welcher man stufenweise zur Buddhawürde und somit in das Jenseits der unterscheidenden Erkenntniss zu gelangen angewiesen ist. Es bleibt einer nächsten Gelegenheit vorbehalten, das *Pradschna* und *Pradschna-pâramita* etwas ausführlicher abzuhandeln.

Ch. M. Fraehn's

BELEUCHTUNG

DER

MERKWÜRDIGEN NOTIZ EINES ARABERS AUS DEM XI. JAHRHUNDERT

ÜBER

DIE STADT MAYNZ.

Gelesen den 23. Januar 1833.

In dem höchst schätzbaren geographisch-biographischen Werke des Arabers Sekerija Kaswiny, *Asar el-bilad wa achbar el-'ibad* (d. i. die Denkmäler oder Kunden von den Ländern und die Nachrichten von den Menschen) betitelt, kommt im VI. Clima unter vielen andern merkwürdigen Notizen auch folgender Artikel vor, der als für den Forscher der Geschichte des Mittelalters nicht ohne Interesse erscheinend, einer nähern Beleuchtung werth ist, und zu dem Zwecke hier von mir ausgehoben wird.

Ich gebe ihn nach dem, schon anderwärts von mir angeführten ehemaligen Italinskischen Codex (fol. 224 verso), jedoch mit Ausnahme von zwei Stellen, in welchen ich die Lesart der Gothaer Handschrift, nach der mir daraus durch Hrn. Bibliothekssekretär Möller gewordenen Mittheilung, vorzuziehen veranlasst war, obschon dieselbe sonst, wie es scheint, der hiesigen an Güte weit nachsteht.

مغانجة*) مدينة عظيمة جدا بعضها مسكون والباقى مزروع وهى بارض الافرنج على نهر يسمى نهر رين وهى كثيرة القمح والشعير والسلت والكروم والفواكه (و)بها دراهم من ضرب سمرقند فى سنة احدى واثنتين وثلث ماية**) عليها اسم صاحب السكة وتاريخ الضرب قال الطرطوشى احسب انه ضرب نصر بن احمد السامانى ومن العجايب ان بها العقاقير التى لا توجد الا فى اقصى الشرق وانهـــا من اقصى الغرب كالفلفل والزنجبيل والقرنفل والسنبل والقسط والخاولنجان فانها تجلب من بلاد الهند وانها موجودة بها مع الكثرة

d. i.

Magandsche (im VI. Clima) *ist eine sehr grosse Stadt, von der aber nur ein Theil bewohnt, der andere Ackerfeld ist. Sie liegt im Lande der Franken, an einem Flusse der Rein* (Rhein) *genannt. - Sie hat Ueberfluss an Weitzen, Gerste, Sült*,***) *Weinreben und Früchten. Man trifft in ihr Samerkandisches Silbergeld aus den Jahren d. H.* 301 *u.* 302 (d. i. 913 — 915 Christl. Zeitr.), *auf dem man den Namen des Fürsten, von dem es geprägt worden, und das Jahr, in welchem diess geschehen, sieht, und das Tortuschy für Münze des Samaniden Nasr, des Sohnes Ahmed's, hält. Wunderbar ist's, dass man in dieser*

*) So der Gothaer Codex. Im Italinsk. steht معانجة Aber auch die weiter unten angeführten fehlerhaften Lesarten dieses Namens sprechen für die Richtigkeit des Punctes über dem zweiten Buchstaben.

**) Für ماية, wie die Goth. Handschrift hat, lies't man in der Ital. ومانين was offenbar ein Versehen ist.

***) Eine Hülsenlose Gerstenart.

Stadt, im äussersten Abendlande,) Gewürze in Menge findet, die nur im äussersten Morgenlande zu Hause sind, als Pfeffer, Ingwer, Gewürznelken,**) Narde,***) Kostus,****) und Galanga,****) welche alle aus Indien verführt werden.*

Diese nämliche Notiz lies't man auch bei Bakuwy, dem Abbreviator des Kaswiny'schen Werkes, s. Deguignes Uebersetzung desselben in den Notices & Extr. T. II. p. 539 f. Aber sie erscheint dort etwas abgekürzt und in mancher Hinsicht sehr entstellt: der Name der Stadt ist مفابخه *Maphabakha* oder مفانجه *Maphandgia* geschrieben, der Fluss, an dem sie liegt, wird *Ain* oder *Zin* genannt, der Fürst, von dem die in derselben vorkommenden Samerkander Silbermünzen herrühren, heisst *Nasr ed-din al-Asmani*, und mit den Naturproducten der dasigen Gegend sind die dort nur eingeführten Indischen Gewürze unter eine Kategorie gestellt. Eben so hat auch Ibn-Aijas in seinem *Naschak el-ashar*, wie ich aus dessen von Hn. Möller für mich gefälligst copirten Parallelstelle ersehe, diesen Artikel aus Kaswiny compilirt, aber ebenfalls mit grosser Ungenauigkeit. Zwar lautet bei ihm der Name der Stadt richtig مغانجة *Magandsche*, aber aus dem Rheinfluss ist hier ein نهر برزبن *Fluss Bersin* geworden, und, was das wunderlichste, die Nachricht von den, in dieser Stadt vorgefundenen Münzen des Samaniden Nasr, erscheint hier fast so, als seyen sie daselbst auch geprägt worden. Es heisst nämlich: وبها دار ضرب من ضرب سمرقند

---

*) In diesem Sinne, glaub' ich, muss im Texte gelesen werden: اقصى (anstatt من) وانها فى الغرب

**) s. Sprengels Geschichte der Botanik Theil I. S. 221.

***) Sumbül, Andropogon nardus oder nardus indica, s. ib. p. 213.

****) Κοστος costus, eine aromatische Wurzel. (Tamarix orientalis? Sprengel a. a. O. S. 217.)

****) Vgl. ebend. S. 211.

ضرب بصر بن احمد السابانى — Auch in dem geographischen Anhange zum Tarich el-Karamany*) kommt die Stadt unter dem Namen مغامجة *Magamdsche* vor, jedoch nur mit dem Beisatz, dass sie im Lande der Franken gelegen sey.

Deguignes a. a. O., vermuthlich durch die falsche Orthographie des Namen der Stadt und des Flusses, die er in dem Pariser Codex des Bakuwy antraf, irre gemacht, war geneigt, das Ganze für ein Mährchen anzusehen. Ich möchte diese Ansicht keineswegs theilen.

Mir scheint es kaum einem Zweifel zu unterliegen, dass unter Kaswiny's und Ibn-Aijas' *Magandsche* (Magandje) — auf welche Lesart auch die gedachten Corruptionen dieses Namens bei den beiden andern Arabischen Geographen sich mit Leichtigkeit zurückführen lassen**) — keine andere Stadt als *Maynz*, französisch *Mayence*, zu verstehen sey. Am ganzen *Rhein* — welcher Name رين auch handgreiflich in Deguignes' *Ain* اين oder *Zin* زين liegt — würde man umsonst nach einer andern Stadt von Bedeutung sich umsehen, deren Namen sich jener Arabische mehr anfügte. Zwar wird Maynz bei Edrisy (S. 299 des Ar. Text.) ميانصة *Majanza*,***) und in dem zu Anfang dieses Jahrhunderts zu Constantinopel erschienenen Türkischen Atlas **) مايانس *Majans* geschrieben; aber man begreift, dass hinsichtlich der Namen entfernter Europäischer

---

*) Ich meine das Werk اخبار الدول واثار الاول von Ahmed ben Jusuf el-Dimeschky.

**) Nämlich مغانجه = مغامجه, مغانجه, مغانخه

***) ومن قواعد بلاد اللمانية مدينة ميانصة *eine der Hauptstädte Allemaniens ist die Stadt Majanza.* (Geogr. Nub. p. 254.) Edrisy schrieb a. Ch. 1153.

**) *Atlas dschedid* a. 1219. Es ist nichts als eine Türkische Uebertragung des Englischen Atlases von Faden.

Städte keine Gleichförmigkeit in der Orthographie bei Muhammedanern aus so verschiedenen Zeiten Statt finden kann. Ist ja auch der Name dieser Stadt von Lateinischen Schriftstellern vielfach variirt, als *Maguntiacum*, *Magontia*, *Moguntia* &c. Auf die Gegend von Maynz passt auch sehr wohl, was von dortigen Naturproducten gesagt wird. Und wenn es heisst, die Stadt liege im Lande der Efrendsch oder Franken: so kann das freilich in dem sehr weit umfassenden Sinne genommen werden, den die Araber mit diesem Ausdrucke verbanden, indem sie damit die sämmtlichen, zwischen Spanien und Griechenland liegenden Reiche bezeichneten. Aber vielleicht wird man ihn hier lieber in dem Verstande nehmen, in welchem der Continuator Reginonis (ad a. 953) Maynz die *metropolis Franciae* nennt. Eben so findet die Angabe unsers Autors, dass nur ein Theil der Stadt bebaut, der andere hingegen blosses Ackerfeld sey, ihren Wiederhall in der Chronik Otto's, Bischofs von Freysingen (aus der Mitte des XII. Jahrh.), wo es von Magoncia heisst: *Est autem praedicta civitas magna et fortis, super Rhenum posita, et ex eâ parte, quâ Rhenum attingit, spissa et populosa, et ex alio latere rarum habitatorem habens, vacua, — — unde fit, quod circa Rhenum nobilibus templis et aedificiis vestita sit et versus montem vinetis aliisque usibus exposita.**) Auch jetzt ist, wie mir ein Freund sagt, ein Gartenfeld auf der nördlichen Seite der Stadt ausserhalb der Festungswerke.

Es kann nun aber nichts weniger als gleichgültig für uns seyn, die Zeit zu wissen, welcher die obige Nachricht angehört. Kaswiny, bei dem wir selbige zuerst angetroffen, soll Hadschy Chalfa's Bibliographie**) zu Folge sein

---

*) Es ist mein gelehrter College Krug, dessen grosser Belesenheit in den Europäischen Annalen des Mittelalters ich die Nachweisung dieser Stelle verdanke.

**) nach dem Italinskischen und Romänzowschen Manuscript sowohl, als nach dem des Hn. d'Ohsson.

obengenanntes Werk im J. d. H. 634 d. i. Chr. 1236-7 verfasst haben. Diess Datum ist indess schwerlich richtig, oder es kann allenfalls nur von der ersten Ausgabe desselben gelten; denn in dem mir vorliegenden Codex sind mir spätere Zeitangaben, z. B. die Jahre 640 und 654,*) aufgestossen. Auch geben sowohl die vom B^ron S. de Sacy gebrauchte Handschrift von Hadschy Chalfa's Bibliographie**), so wie desselben gelehrten Türken Dschihan-numa (S. 8), als auch das Titelblatt des Gothaer Codex***) das Jahr 674 als das der Abfassung desselben an; und Casiri**) zu Folge war es das J. 661. Auf jeden Fall gehört diess Werk jedoch dem VII. Jahrh. d. H. oder dem XIII. unserer Zeitrechnung an. Sein Verfasser starb a. 682 = Ch. 1283.****)

Da indessen Kaswiny in dem obigen Artikel den Tortuschy (d. i. den aus Tortosa in Catalonien Gebürtigen) citirt, so dürfte es wahrscheinlich seyn, dass die ganze Notiz aus einer noch früheren Zeit datirt. Diesen Tortuschy nämlich, der bloss unter diesem Beinamen auch sonst noch einige Mal***) bei Kaswiny vorkommt, halte ich für den berühmten Fakih vom Malikiten-Ritus Abu-Bekr Muhammed ben el-Walid el-Fihry***) el-Tortuschy.

---

*) in den Artikeln خوى und ارمية

**) s. S. de Sacy Chrest. Arab. ed 2. T. III. p. 447.

***) s. Möller's Catalog. libror. tam manuscr. etc. P. I. p. 61. No. 234.

**) s. dessen Bibl. Arab. hisp. T. II. p. 5.

****) nach Abu'l-Mehasin bei de Sacy, Chrest. Ar. ed. 2. T. III. p. 448. Wenn es mit dieser Angabe seine Richtigkeit hat, so muss K. ein hohes Alter erreicht haben; denn im Art. سميرم erzählt er von einer Heuschreckenplage, die er a. 606 zu Kaswin erlebt. — Herbelot, Ouseley (Or. Collect. T. I. p. 132) und Hammer (Hertha Bd. III. Heft I. S. 61) nehmen das obgedachte Jahr 674 für das seines Todes.

***) z. B. in den Artikeln ابركده, شلشويق und مدينة النساء

****) الفهرى, nicht القهرى *el-Kahery*, wie es bei Herbelot, de Rossi und aa. heisst.

Andere Autoren*) pflegen ihn gewöhnlich als Abu-Bekr el-Tortuschy aufzuführen**). Derselbe nun war um das J. 451 = 1059 geboren und starb a. 520 d. i. 1126 Chr. Er schrieb unter andern das سراج الملوك *Siradsch el-muluk w'el-chulefa we minhadsch el wulat w'el-umera* (d. i. die Leuchte für Könige und Chalifen und die Richtschnur für Statthalter und Emire), eine Art von wissenschaftlicher Encyklopädie zur Belehrung und Unterhaltung für Fürsten und Grosse, und zunächst für el-Mamun, den Wesir des Fatimiden Manfur II., bestimmt, und beendigte diess Werk im J. 516 d. H. od. 1122 Chr. Ich vermuthe, eben diess Buch sey es, das Kaswiny hier, so wie in einigen andern Artikeln, welche ebenfalls die mittel-Europäische Geographie betreffen***), benutzte. Ein Mann aus Tortosa, der östlichen Gränzstadt des Saracenen-Reichs in Spanien, konnte wohl in den Fall kommen, auch Frankreich und Deutschland zu besuchen, wie Christliche Gelehrte und Ritter um jene Zeit aus Frankreich, Deutschland &c. nach Spanien reiseten. Und wirklich ersieht man aus einer Stelle bei Kaswiny,**) dass unser Tortosaner viele Christliche Länder bereist hat. Es muss diess wohl noch vor seinem fünf und zwanzigsten Jahre geschehen seyn; denn im J. 476 = 1083 ging er nach Aegypten, wo er, nachdem er auch in Syrien, Bagdad und Mekka gewesen

---

*) z. B. Abu'l-feda Annal. T. III. p. 400. Hadschy Chalfa Takwim et-tewarich p. 28.

**) Auch unter dem Beinamen ابن ابى زندقة *Ibn-abi-Sendeka* war er bekannt.

***) z. B. شلشويق *Scheleschwik* (wahrscheinlich Schleswig) und ابركد (ein grosses Mönchskloster im Frankenlande, das ich noch nicht ausgemittelt. Bei Bakuwy ist letzterer Name ابركند, im Bedi el-asar und Ayeen Akbery ابولد, im geogr. Anh. zum Tar. el-Karamany اولد geschrieben.)

**) Art. ابركد

war, im J. 1126 n. Chr. G. wie bereits gesagt worden, in einem Alter von fast 70 Jahren, verstarb.*)

So wäre denn das Alter der vorliegenden Notiz über Maynz der Wahrscheinlichkeit möglichst nahe gebracht. Aber um dasselbe über jeden Zweifel zu erheben, lohnte es wohl die Mühe, dass Jemand einmal das erwähnte *Siradsch el-muluk* selbst, von dem sich ja mehrere Exemplare auf den Bibliotheken zu Leyden, Paris und Oxford befinden,**) in Bezug auf unsere Notiz einsähe und mit Kaswiny vergliche. Vielleicht fänden sich da in der Quelle selbst noch andere auf diesen Gegenstand bezügliche, von Kaswiny nicht aufgenommene Nachrichten.

Was nun das in der obigen Stelle erwähnte Silbergeld anbetrifft, das, unserm Araber zu Folge, in Samerkand geprägt und aus den Jahren d. H. 301 und 302 datirt war und von dem Samaniden-Fürsten Nasr ben Ahmed herrührte, so ist durchaus kein Grund da, die Richtigkeit dieser Angaben in Zweifel zu stellen. Für einen Araber aus dem V. Jahrh d. H., wo der Kufische Schriftcharakter noch durchgängig auf den Muhammedanischen Münzen und anderen Denkmälern im Gebrauche war, konnten die Inschriften jener Münzen keine Schwierigkeit haben, namentlich für einen Gelehrten, wie Tortuschy, nicht. Auch

---

*) Ich habe diese Notizen über Tortuschy meist aus Jakut's Muadschem el-buldan (Art. طرطوشة), Ibn Challekan's Nekrologen (fol. m. ٣٧٤) und Sojuty's Husn el-muhasereet (fol. m. ١٩٣) geschöpft. Was sich über denselben bei unsern Litteratoren, mit Ausnahme von Nicoll im Cat. Mss. Bodl. P. II. Vol. I., findet, ist sehr dürftig und unrichtig.

**) s. Catal. bibl. Lugd. p. 450 No. 996 u. 997 (2 Exemplare); Cat. Mss. Paris. T. I. p. 195 No. 892 nicht allein, sondern auch p. 194 die dort dem Averroes mit Unrecht beigelegten No. 887—889 (also 4 Exempl.); Cat. Mss. Bodl. Uri p. 86 No. 293, p. 89 No. 305, p. 90 No. 308, Nicoll. p. 101 No. 105 (3 Exempl. u. ein halbes). — No. 1266 unter den Seetzenschen Mss. zu Gotha besteht nur aus den ersten 17 Blättern.

stehen die sämmtlichen Angaben unter sich und mit der Geschichte im vollkommensten Einklange. Es war im J. d. H. 301, als der Samanide Nasr II. Ahmed's Sohn das Emirat von Mawarennahr und Chorasan antrat, das er ganze dreissig Jahre verwaltete; und wie Samerkand, nächst Taschkend (damals Schasch genannt), eine der Hauptmünzstätten der Samanidischen Herrschaft war, so war es auch unter dem gedachten Nasr II. der Fall. Auch sind solche Samerkander Münzen, die im Namen dieses Emirs in den beiden genannten Jahren geprägt worden, noch jetzt in den Orientalischen Münzsammlungen Europa's häufig anzutreffen. So finden sich Exemplare von der vom J. 301 im Asiat. Museum unserer Akademie, in der Münzsammlung der hiesigen Asiatischen Lehranstalt, in der des Rathsherrn Germann zu Riga, in der des Generals Rühle von Lilienstern zu Berlin, in dem herzogl. Museum zu Gotha, in dem k. k. zu Mailand und in dem kön. zu Stockholm; und von der vom Jahr 302 ebenfalls im Asiat. Mus. der Akad. und in dem Münzkabinett der Asiat. Lehranstalt hieselbst, so wie in dem der Kasanischen Universität, in dem Hallenbergischen zu Stockholm, in der ehemaligen Tham'schen Sammlung, in der ehemaligen Adler'schen zu Berlin, in dem Museum der Upsaler Universität, in dem herzogl. zu Gotha und dem königl. zu Dresden.

Es ist aber sattsam bekannt, dass Münzen von den Muhammedanischen*) Fürsten der mehrsten, vom Euphrat bis zum Sir-deria sich erstreckenden Gebiete aus dem VIII. IX. und X. Jahrh. uns. Zeitr., jedoch besonders von den Samaniden in Transoxana und Chorasan (im IX. u. X. Jahrh.), seit jeher in Russland sowohl als in den Skandinavischen Reichen und den südlichen Küstenländern des Baltischen Meeres in wahrhaft zahlloser Menge ausgegraben worden sind. Und schon zum öftern ist bemerkt worden, dass sich diess merkwürdige

*) Zum Theil sind es jedoch auch Geber oder Feueranbeter aus Masenderan.

Phänomen nicht wohl anders erklären lasse als durch einen Orientalischen Waarenverkehr, der in jenen Zeiten (also noch vor Entstehung der Hansa im XIII. Jahrhundert) im Norden Europa's bestanden habe; obschon sich noch andere Canäle andeuten lassen, auf denen wenigstens ein Theil jenes alten Arabischen &c. Geldes nach Europa, und namentlich nach Russland gekommen. Denn, wie schon an einem a. O. von mir erinnert worden,*) dass Münzen von Umeijadischen Statthaltern und Chalifen Spaniens, Abbasidischen Gouverneuren Libyens, und Idrisiden Imamen Mauritaniens, wie z. B. a. 1822 im Gouvernement Mohilew in sehr bedeutender Zahl gefunden wurden,**) vermuthlich durch Waräger oder Normänner, als Rest der Beute, die sie in jenen Gegenden gemacht, nach Russland gebracht worden sind; eben so wahrscheinlich ist es, dass ähnlich ein anderer Theil hier zu Lande ausgegrabener Asiatischer Münzen (Muhammedanische sowohl als Ispehbedy's)***) sich von Raubzügen herschreibt, wie sie die heidnischen Russen in der ersten Hälfte des X. Jahrhunderts zu zwei verschiedenen Malen nach den Küstenländern des Kaspischen Meeres unternahmen und von denen Masudy, Ibn el-Asir, Zahir ed-din Meraaschy u. aa. uns Nachricht gegeben haben.**)

---

*) s. Ibn Foszlan's u. aa. Araber Berichte über die Russen älterer Zeit, S. 249 f.

**) s. Leips. Litt. Zeitung 1822 No. 321.

***) s. Die Münzen der Chane vom Ulus Dschutschi's, S. 63 f.

**) s. Ibn Foszlan's Russen S. 59 — 63 u. S. 242 — 247. Nouv. Journal Asiat. Tom. II. p. 450 — 457. D'Ohsson, des peuples du Caucase, p. 105 — 115. et p. 241 — 244. p. 247 f. p. 249 — 253. — Ich hatte früherhin mit andern geglaubt, dass diese Raubzüge der alten Russen den Byzantinern ganz unbekannt geblieben wären. Jetzt scheint es mir jedoch, als hätten diese doch einige Kunde davon gehabt. Denn, wenn Constant. Porphyr. de admin. imp. p. 113 schreibt: προς αρκτωον της Μαιωτιδος θαλασσης μερος ὁ Δαναπρις ποταμος, εξ οὐ οἱ Ρως διερχονται προς τε την μαυρην Βουλγαριαν και Χαζαριαν και Συριαν

Dass nun weiter von dem Arabischen Gelde, das auf einem oder dem andern Wege nach Russland und den Baltischen Ländern gelangt, nicht frühe schon Etwas auch selbst bis in die Rheinländer hätte verschlagen seyn können, davon sieht man gerade die Unmöglichkeit nicht. Lässt sich doch schon aus dem Bunde, in welchen in der Folge Städte, die wie Cöln, Wesel, Soest und andere in Westphalen und Cleve, Maynz benachbart sind, mit den berühmten Hansestädten im Norden Deutschlands traten, auch auf früher schon zwischen selbigen Statt findende Handelsverbindungen schliessen. Aber es dürfte sich eine andere, gar nicht unwahrscheinliche Conjectur über den Weg, auf dem das obgedachte Samerkander Geld, welches der Tortosanische Reisende nicht lange vor dem J. Ch. 1083 in Maynz sahe, dorthin gekommen, so wie über die Zeit, in welcher diess geschehen, aufstellen lassen. Wir lesen nämlich in Deutschen Annalisten, dass in den J. 960 und 973 Gesandte aus Russland an Kaiser Otto I. gingen;*) eben so a. 1043 an Kaiser Heinrich III.**) Ja, im J. 1074 sehen wir den flüchtig gewordenen Grossfürsten Isäslaw I. zum Kaiser Heinrich IV., und zwar nach Maynz selbst, kommen mit grossen Schätzen, von denen er dem Kaiser reiche Geschenke an goldenen und silbernen Gefässen &c. darbot. Und gleich darauf ging der Trierische Probst Burchard als Gesandter des nämlichen Kaisers nach Kiew an Swätoslaw ab, und brachte ebenfalls so reiche Geschenke an Gold, Silber und kostbaren Stoffen an den Kaiser zurück, *ut nullâ re-*

— so glaube ich, dass man in dem letztern Namen nicht mit andern eine Corruption von *Συανιαν* sondern vielmehr von *Σιρουαν* (*Sirwan* d. i. *Schirwan*) anzunehmen habe. Der Grieche hat bekanntlich unsern und den Arabischen *Sch*-Laut nicht und drückt denselben durch sein *Σ* aus.

*) Карамз. Ист. Г. P. I. p. 177 Not. 395. u. p. 200 Not. 426. (Deutsche Uebers. I. p. 144 Not. 377. u. p. 162 Not. 406.)

**) ib. II. Not. 42. (D. II. Not. 34.)

tro memoriâ tantum regno Teutonico uno tempore illatum referatur, wie Lambert von Aschaffenburg (im XI. Jahrh.) sich ausdrückt.*) Wer mögte es für unwahrscheinlich halten, dass bei einer oder der andern dieser Gelegenheiten auch Arabisches, besonders Samanidisches Geld, — das gewiss zugleich neben Byzantischem, Englischem, Ungarischem zu jener Zeit in Russland, wo eigene Münze noch keinen Bestand gefasst hatte, gangbar war,**) — nach Maynz gekommen sey! Sicher war diess eben so möglich, als Münzen der Deutschen Kaiser Otto II. und III. und Heinrich... einst hieher nach Russland kommen konnten, wo sie noch unlängst, unter andern bei Wolodimir zugleich mit Chalifen- und Samaniden-Münzen aus dem VIII — X. Jahrh. uns. Zeitr. in einem Grabhügel gefunden worden sind.***)

Eben so wenig aber darf es uns befremden, im XI. Jahrh. Vorräthe von Indischen Gewürzen in Maynz anzutreffen. Damals war bekanntlich der Indische Handel in den Händen der Venetianer und Genueser; von Italien aus wurden diese Waaren nach dem Norden Deutschlands und den Niederlanden verfahren, und zwar zum Theil auf dem Rhein selbst. Man begreift, wie bei so bewandten Umständen eine beträchtliche Partie dieser Producte des Morgenlandes auch in dem, seit Carl dem Grossen zu neuem Glanz erstandenen Maynz abgesetzt werden mogte. —

So wäre denn wieder eines der geographischen Räthsel, deren bei den alten Arabischen Erdbeschreibern, namentlich in ihren Berichten über Europa und sonstige nicht-Muhammedanische Länder so viele vorkommen, hoffentlich befrie-

---

*) Карамзинъ II. p. 81. u. Not. 128 u. 129. (D. Ueb. II. p. 64. u. Not. 88. u. 89.)

**) vgl. Ibn Fosslan's Russen S. 81.

***) s. Das Muhammedanische Münzkab. der Akad. d. W. Vorläuf. Bericht S. 120.

digend gelöst, eben so wie es mir mit mehrern andern derselben bereits früherhin geglückt war.*) Und ich lebe der Hoffnung, dass ein Gleiches auch mit der Mehrzahl der noch restirenden möglich seyn werde, dass auch ihre, zum Theil so verunstalteten Namen durch sorgfältige Vergleichung der verschiedenen Lesarten sich dermaleinst werden ermitteln und durch besonnene Prüfung der Nachrichten in der Wirklichkeit nachweisen lassen. Da wird das Verdienst, das sich die Araber um die Länder- und Völkerkunde des Mittelalters erworben haben, immer mehr und mehr die gebührende Anerkennung gewinnen.

*) s. zu Ibn Fozlan's Russen.

TABLE DES MATIÈRES.

M. Schmidt, Ueber die sogenannte dritte Welt der Buddhaisten, als Fortsetzung der Abhandlungen über die Lehren des Buddhaismus . . . 1

Le même, Ueber die TausendBuddhas einer Weltperiode der Einwohnung oder gleichmässigen Dauer 41

M. Fraehn, Beleuchtung einer merkwürdigen Notiz über die Stadt Maynz von einem Araber aus dem XI. Jahrhundert 87

MÉMOIRES

DE

L'ACADÉMIE IMPÉRIALE DES SCIENCES

DE

ST. - PÉTERSBOURG.

VI^me SÉRIE.

Sciences politiques, Histoire, Philologie.

TOME SECOND.

2^de & 3^me LIVRAISON.

ST. - PÉTERSBOURG,

DE L'IMPRIMERIE DE L'ACADÉMIE IMPÉRIALE DES SCIENCES.

1833.

Se vend chez GRAEFF, libraire, Commissionnaire de l'Académie, place de l'Amirauté, maison Stcherbakoff N°. 91 et à Leipzic chez LÉOPOLD VOSS.

Publié avec l'approbation de l'Académie.

En Août 1833.

Le Secrétaire perpétuel P. H. Fuss.

MASKEN

IHR

URSPRUNG UND NEUE AUSLEGUNG

EINIGER

DER MERKWÜRDIGSTEN AUF ALTEN DENKMAELERN DIE BIS JEZT UNERKANNT UND UNERKLAERT GEBLIEBEN WAREN

VON

H. KOEHLER

Nebst einer Kupferplatte.

(Gelesen den 6. Februar 1833.)

So viele alte Masken sind gezeichnet und durch Kupferstich bekannt gemacht worden: ganze Bücher hat man damit angefüllt. Demungeachtet aber befinden sich unter den Larven der Alten mehrere, auf welche man nicht gehörig Acht gegeben und die man nicht für das angesehen hat, was sie einst vorstellten. Die Erklärung dieser bis jezt nicht verstandenen wird hier mitgetheilt; sie nöthigt uns bis zu den frühsten Anfängen des Schauspiels zurückzugehen.

Die erste Veranlassung zur Komödie, zu den verschiedenen Arten und Weisen sich unkenntlich zu machen, und späterhin zur Erfindung der Masken, gab die Weinlese, die Feier des Bacchus, das schönste und folgenreichste aller hellenischen Feste. Während der Weinlese und bei dem Keltern der Trauben, bestrichen sich die Landleute das Gesicht mit frisch gepresstem Most oder mit

Weinhefen[1], womit sich dann auch, in jener frühen Zeit, die auf Wagen herumziehenden Schau- und Possenspieler bemalten, theils weil dieses Färben des Gesichtes, durch die Weinlese, ein festlich bacchischer Schmuck geworden[2], theils um sich unkenntlich zu machen[3], was in der Folge gleichfalls die Larven bewirkten. Ausser der Zeit der Weinlese hatte man an Festtagen und bei dem Aufführen der Komödieen auch Attich, Hollunder- und Maulbeere zum Rothmalen der Gesichter gebraucht[4], so wie während der Weinlese auch frische Feigen zum Anstrich der Gesichter dienen mussten[5], denn Dionysus soll auch Gott oder Erfinder der Feigen gewesen sein[6], und mit Feigenblättern umkränzt seinen Triumphaufzug gehalten haben[7]. Darum ward nicht blos der Bock, sondern überdiess ein Korb mit Feigen in Attica dem Sieger in tragischen Wettkämpfen ertheilt[8]. Von dieser Gewohnheit sich in der Weinlese das Gesicht mit Most, Weinhefen und frischen Feigen zu bestreichen, hatte Bacchus den Beinamen *Morychos* erhalten[9]. Neben dem Roth aus dem Pflanzenreiche ward auch Mennige und Kinnober gebraucht, und aus dieser uralten Gewohnheit, in den Festen des Bacchus das Gesicht mit diesen beiden rothen Farben zu malen[10], mag eine andere herrühren, wenn sie ihr nicht vielleicht gleichzeitig war, nämlich die, die Standbilder des Zeus[11], des Pan[12], des Bacchus und anderer Gottheiten mit Mennige oder Kinnober roth anzustreichen. Sehr alte mit Kinnober angemalte Standbilder des leztern sah man zur Zeit des Pausanias noch zu Phigalia[13], und zu Phelloe[14]; nichts konnte vom Untertheile jenes gesehen werden, so sehr war es von Epheu und Lorberzweigen verdeckt. Zu Korinth zeigte man des Dionysos und der Artemis Ephesia hölzerne ganz vergoldete Schnitzbilder, an denen das Gesicht roth angestrichen war[15]. Mit roth bemaltem Gesichte erschien der römische Feldherr auf dem Triumphwagen[16], und in den feierlichen Aufzügen des Bacchus trugen die Ithyphallen roth angestrichene Larven, um das Ansehen Betrunkener zu haben[17]. Daher hatte der berühmte komische Dichter Eupolis den Hipponicus, um ihn wegen seines rothen Gesichts zu verspotten, den *Priester des Dionysos* genannt[18]. Sogar zur Zeit als der Gebrauch der Masken

schon allgemein eingeführt war, wendete man das Rothfärben der Gesichter der Schauspieler noch zuweilen an. Dieses erhellet aus dem was uns im Leben des Aristophanes erzählt wird: dieser grosse Dichter habe bei der Aufführung einer seiner Komödieen, als keiner der Schauspieler die Rolle des damals mächtigen Kleon zu übernehmen wagte, sich entschlossen, sie selbst zu spielen, sogleich sich das Gesicht mit Mennige bestrichen und die Bühne betreten[19].

Es darf in einer gedrängten Uebersicht der Geschichte der alten Schaubühne, und ins Besondere des Äussern der Schauspieler, nicht übergangen werden, dass gesagt wird, Thespis, oder richtiger, einer der frühern Schauspieldichter oder Theaterunternehmer vor Äschylus, habe eingeführt, das Gesicht der Schauspieler mit Bleiweis zu malen[20], eine Farbe, über deren auffallende obschon nicht angenehme Wirkung auf der Bühne, wir um so mehr urtheilen können, da eine weisse Maske sich bis auf unsere Zeiten, unter dem altgriechischen Namen *Brighella*[21], auf der italischen Bühne erhalten hat. So wie die Weinlese zur Veranlassung ward, die rothen Pflanzensäfte bei diesem Feste als Schminke des Gesichts anzuwenden; eben so gab die Olivenlese Gelegenheit zum Gebrauch, sich der *Amurca*, oder Oelhefe, zu demselben Zweck zu bedienen[22], und sowohl diejenigen, welche am Feste der Oelpresse Theil nahmen, als auch die Schauspieler damit grün zu bemalen[23]. Die *Amurca* mag auch in dem oben angezogenen Verse des Horatius[24] gemeint sein, ohne dass dabei die näher mit der Schaubühne verwandte Weinhefe und der Most ausgeschlossen werde. Ueberdiess ward auch, um sich grün zu schminken, die Pflanze *Batrachion* gebraucht[25], mit welcher Magnes, ein berühmter Dichter und Schauspieler der alten Komödie, sein Gesicht wann er öffentlich auftrat, grün färbte[26].

Roth und Grün waren aber nicht die einzigen Farben der Schminke in der Feier griechischer Feste; denn in den baechischen Aufzügen war das Gesicht des Phallusträgers mit Russ und Asche gefärbt[27], eine Gewohnheit, welche noch jezt bei den Verehrern des Lingam in Indien üblich ist[28]. Als Suidas schrieb, war das Bestreichen mit Russ ein Zeichen der Schmach, wozu in den alten Zei-

ten der Griechen Koth gebraucht worden war[29]. Auch diejenigen, die in die Mysterien eingeweiht wurden, bestrich man vorher mit Schlamm und Kleie, um sie nachher zu reinigen[30]. Man versah die Priester der Syrischen Göttin, um sie zu schmücken, mit einem Schlamm ähnlichen Anstrich[31]. Dasselbe that, nach einer Sage der Eleer, Demeter, welche sich und ihren Nymphen das Gesicht mit Schlamm bestrich, um den Verfolgungen des Alpheus zu entgehen und nicht unter ihnen herausgefunden zu werden, eine List, durch welche sie ihren Zweck erreichte[32]. Mit Fett bestrichen sich, am Feste des Dionysos, diejenigen der Kynäthäer in Arkadien, welche aus der Heerde den Stier zum Opfer holten, den ihnen der Gott angezeigt hatte[33].

Den ersten Maskenaufzug dessen die Geschichte gedenkt, hielten die Götter des Olymp, als sie unter der Gestalt verschiedener Thiere, den Titanen zu entkommen suchten[34]. Den zweiten Maskenaufzug gaben die Titanen, als sie sich mit weisser Farbe übertüncht hatten, um unerkannt den Dionysos zu tödten[35]. Lange nachher hatten sich die Phokäer derselben List gegen die Thessaler bedient, indem fünfhundert ihrer Krieger, weiss mit Gyps bemalt, und mit weiss übertünchten Waffen, in einer hellen Mondnacht ihre erschrockenen Feinde angriffen und unter ihnen ein grosses Blutbad anrichteten[36]. Die Tracht der den Ägyptern südlich wohnenden Äthiopier im Heere des Xerxes, verdient bei dieser Gelegenheit bemerkt zu werden. Die eine Hälfte ihres Körpers war weiss, die andere aber roth gefärbt[37]. Plinius erzählt, dass die Vornehmern der Äthiopier sich den ganzen Leib mit Mennige oder Kinnober bestrichen, und mit derselben Farbe ihre Götter anmalten[38]. Derselbe Farbenanstrich am ganzen Körper war bei den Gothen üblich[39].

Wir kehren nun wieder zu den ungekünstelten Weisen, sich bei der Feier griechischer Volksfeste zu schmücken und sich zugleich unkenntlich zu machen, zurück. Es erzählen die Alten, dass Thespis, oder die frühesten auf Wagen herumziehenden und auch auf leztern darstellenden Bühnenunternehmer, nachdem sie, wie man dabei voraussetzen muss, den Gebrauch des Mostes, der Weinhe-

fen, des Attich, des Hollunders, der Maulbeere und der Mennige, so wie auch der Oelhefen und des Batrachionsaftes, zum Schminken ihrer mit ihnen herumziehenden Schauspieler aufgegeben, sie die Schauspiele und Tragödien mit Bleiweis angestrichenem Gesichte der Darsteller gaben, späterhin es aber mit den Blättern der Pflanze *Ἀνδράχνη* zum Theil verdeckten[40]. Auch Feigenblätter wurden zu derselben Zeit an das Gesicht gelegt, um es so viel als nöthig zu verbergen[41]. Eben so trugen, in frühen Zeiten Roms, die Krieger Feigenblätter am Gesicht im Triumphaufzuge, wobei sie an den Feldherrn beissende Jamben richteten[42], so wie auch in öffentlichen Aufzügen die Griechen Masken trugen, um unerkannt schimpfen und spotten zu können[43], ein Muthwille der bis in spätere Zeiten an einigen Festen von ihnen nie unterlassen wurde. In einer beachtenswerthen Nachricht des Semus von Delos ersehen wir, wie sehr genau bei den Griechen alles, was zu den bacchischen Aufzügen gehörte, mit grosser Ausführlichkeit bestimmt war. So trugen die muthwilligen Possenreisser Autokabdali genannt, einen Kranz von Epheu; die Ithyphalli, Larven Betrunkener und waren mit Epheu bekränzt; die Phallusträger hatten keine Masken, sondern trugen statt derselben vor dem Gesichte eine Art Vorhang aus Stengeln des Herpyllon und darüber andere der Päderospflanze, überdies aber einen dichten Kranz aus Violen und Epheu: einer aber von ihnen, der einzeln und besonders der Phallusträger genannt wird, vielleicht der Anführer, hatte das Gesicht geschwärzt. Zugleich beschreibt Semus auch ihre Kleidung, und bemerkt was sie während des Aufzugs sangen und verrichteten[44].

So wenig als man in den Sitten und Gewohnheiten so vieler griechischen Städte und Staaten, stets eine strenge und folgerechte Beobachtung des Einzelnen erwarten darf, so scheint doch aus den hier mitgetheilten Nachrichten sich zu ergeben, dass die grossen Blätter des Feigenbaumes, der Andrachne, und die einer andern Pflanze, von dunkelgrünen grossen und dicken Blättern *Ἄρχειον*, auch *Προσωπίς*, *Προσώπιον* und *Personata*[45] von ihrer Anwendung genannt, sowohl in festlichen Aufzügen als auf der Schaubühne im Gebrauch gewesen, die

kleinblättrigen Pflanzen aber, wie der Epheu, der Herpyllus, der Päderos und andere, meistens nur bei feierlicher Begehung bacchischer und anderer Feste und an Gastmälern getragen wurden.

Nachdem sowohl die Schauspieler als die Theilnehmer an bacchischen und andern festlichen Aufzügen sich einiger Arten von Pflanzenblättern, die eben genannt worden, bedient hatten, um sie ans Gesicht zu legen und dadurch unkenntlich zu werden, brauchten die erstern zu demselben Behufe Blätter, fast in Gestalt jener, aus feiner Leinwand geschnitten[46], die Phallusträger aber aus dem Baste der ägyptischen Papierstaude[47].

Bei dem ländlichen Feste der Weinlese in Italien, und ohne Zweifel auch in Griechenland, hatte man sich in frühern Zeiten, da Leinwand und ägyptischer Bast nicht überall zu haben sein mochten, statt der Blätter, eine Art Larven aus Baumrinde gemacht[48]. Aus dieser Weise sich zu vermummen entstanden dann die hölzernen Masken, welchen die Griechen die nach ihren Begriffen zweckmässigste und bequemste Gestalt gegeben hatten[49]. Nach Hesychius[50] nannte man die hölzerne Maske *Κυλίνδιον* und *Κύριθρον*. Sie ward nicht allein von den Schauspielern auf der Bühne angelegt, sondern auch von den Possenreissern an öffentlichen Festen, und zu Sparta am Feste der Artemis Korythallia. Diese festlichen Hanswürste hiessen *Κυρίττοι*[51].

Viele der hier erwähnten Vermummungen haben sich auf Denkmälern des Alterthums erhalten. Das in sehr frühen Zeiten übliche Färben des Gesichtes und Körpers durch Pflanzensäfte und Farben, findet sich auf einigen der in Herculanum entdeckten Wandgemälde vorgestellt. Auf einigen sieht man mehrere Faune deren Gesicht und ganzer Körper roth angemalt sind[52]; anderer Faune Gesichter und Körper sind grün angestrichen[53]. Bedeutender ist die Anzahl plastischer Denkmäler, darstellend die auf das Anmalen folgenden Vorläufer der eigentlichen Masken, welche man auf der beigefügten Platte gezeichnet und mit den hier bezeichneten Zahlen versehen hat. Es sind folgende tief geschnittene Gemmen:

1. Ein kleiner Sardonyx von drei Schichten und einem schräg abwärts laufenden Rande aus der Sammlung des Duc d'Orleans, jetzt ein Theil der Kaiserlich Russischen. In die obere braune Schicht ist der Kopf so geschnitten, dass der grösste Theil der vertieften Arbeit sich in der weissen oder zweiten Schicht befindet, welche dadurch hervortritt. Die Vorstellung ist, ein männlicher vorwärts gewandter Kopf mit einem Knebelbarte und ohne Angabe des Halses. Er trägt die bacchische Stirnbinde mit zwei Epheublüthen und den Epheukranz, von dem man vier grosse Blätter bemerkt. Von den Augenwinkeln an bedecken die Wangen zwei grosse Blätter, an denen deutlich die Äste derselben oder ihr Gerippe, *rainures*, angegeben sind; sie lassen Nase, Mund und Kinn frei, indem sie noch ein Stück über lezteres herabreichen. Im Felde des Steines bemerkt man die Enden der Bänder, mit denen der Epheukranz und die beiden grossen Blätter der Pflanze *Prosopis* geknüpft waren[54].

2. Ein grösserer vorwärts gekehrter Kopf von einem Glasflusse der Townleyschen Sammlung, jezt des Britischen Museums, genommen. Auf der Stirn trägt er eine breite Binde, die mit zwei Epheublüthen geschmückt ist. Ueber oder hinter dieser breiten Binde bemerkt man zwei ähnliche kleinere nahe an einander stehende Epheublüthen, von welchen aus sich eine schmälere Binde hinter das Haupt zieht. Er trägt einen Knebelbart und unterhalb der Unterlippe bemerkt man gerad herablaufende Streifen, um den Bart anzuzeigen. Eben so wie am vorhergehenden Kopfe, verdecken zwei grosse Blätter die Wangen und das Kinn. Im Felde und an den Seiten des Kopfes bemerkt man die Enden von Bändern[55].

3. Derselbe Kopf nur kleiner auf einem Glasflusse ganz wie der vorhergehende gebildet, mit den zwei Binden und den Epheublüthen, auch mit den grossen Blättern an den Seiten an denen die Äste, *rainures*, angegeben sind. Das Gesicht trägt keinen Bart[56].

4. Ein ähnlicher Kopf auf einem Nicolo mit der Stirnbinde, auf der zwei Epheublüthen und an jeder der Seiten mit drei Epheublättern. Das Gesicht ist

frei, denn nur von der Gegend des Mundes an bedecken zwei grössere Blätter einen Theil der Kinnladen. Die Verzweigungen der Blätter sind auch angegeben, obgleich nicht so genau als es die sonst so fleissige Ausführung erwarten liesse[57].

5. Auf einem Corneol[58] ist ein ähnlicher Kopf geschnitten, mit derselben Stirnbinde wie die vorigen und mit vier Epheublättern geschmückt. An den Seiten hängen breite Enden der Hauptbinde herab. In der Gegend des Mundes fängt der Bart an der gestreift ist, aber völlig die Gestalt grosser Pflanzenblätter hat; nur oben, wo er an die Backen anstösst, hat er das Ansehen eines aus der Haut gewachsenen Bartes. Im Felde stehet der Name des Besitzers L. LICI EPA

6. Ein Corneol der Russisch Kaiserlichen Sammlung[59] aus der des Duc d'Orleans, trägt einen Kopf mit dem Knebelbarte, ist mit Epheu bekränzt und scheint, oben auf dem Kopfe, drei nur angelegte Epheublüthen zu haben. Statt des Bartes, den an den vorhergehenden Köpfen zwei grosse Blätter bilden, trägt dieser an derselben Stelle einen Bart, ähnlich jenen Blättern aber aus zwei Stücken feiner Leinwand, mit der an den Seiten herabhängenden, sauber an den Enden ausgezackten Binde, durch welche die Leinwand am Kopfe befestigt war. Diese Leinwand ist gegittert, und die Streifen mögen vielleicht die, in den frühern Zeiten als festlicher Schmuck am meisten gebrauchte, rothe und grüne Farbe auf weissem Grunde anzeigen.

7. Dieselben Blätter aus gitterig gestreifter Leinwand sieht man an einem hässlichen dem Silenus ähnlichen Kopfe mit dem Knebelbarte, und mit Epheu bekränzt, auf einem, zwar nicht sehr sorgfältig ausgeführten, aber nicht übel geschnittenem Sardonyx der Königlichen Sammlung zu Paris[60]. An beiden Seiten bemerkt man die Enden der Binde, an welcher der Epheukranz und die grossen Leinwandblätter befestigt waren, und auf dem Scheitel zwei nagelförmige Stücke, vielleicht nur flüchtig angedeutete Epheublätter.

Unter allen den verschiedenen Arten von Masken die hier erwähnt wurden, sind leztere gerade diejenigen welche auf das vielfachste gestaltet werden konnten,

obgleich bis jezt nur eine Weise, die auf den Gemmen 6 und 7, auf alten Denkmälern zum Vorschein gekommen ist. Eine sehr geschmackvolle Art solcher auf andere Weise mit Leinwand geschmückten Masken, ist auf einem Gemälde aus Pompeii vorgestellt. Es sind jugendliche Gesichter deren Oberkopf, Schläfe, die ganze Stirn, Backen und Kinn mit dünner anschliessender Leinwand bedeckt sind. Lorberblätter sind auf beiden Seiten durch ein Stirnband gehalten, und an beiden Seiten des Gesichts hängen die faltigen Enden der Leinwand herab[61].

8. Auf einem Glasflusse vormals der Townleyschen Sammlung, jezt im Britischen Museum, sieht man einen sonderbaren Kopf der nach Winkelmanns Meinung den Jupiter ἀπόμυιος vorstellt. Dieselbe Gottheit fand er

9. Auf einem Glasflusse der Stoschischen, jetzt Königlich Preussischen, Sammlung, der nur wenig von dem vorhergehenden verschieden ist[62].

Die erste und die siebente dieser Gemmen sind nirgends weder beschrieben noch gestochen worden. Das lezte gilt auch von der fünften. Das Alterthum der vierten und fünften Gemme ist mehr als verdächtig, und die dritte ist eine verkleinerte Wiederholung der zweiten. Die mit Eins, Sechs und Sieben bezeichneten sind von unzubezweifelndem Alterthume, und dasselbe dürfte auch, wie ich vermuthe, von dem Glasflusse der mit Zwei bezeichnet ist gelten. Jedoch müsste man den Glasfluss selbst sehen, um darüber gewiss zu sein. Die Gemmen 2. 3. 4. und 5. sind von Raspe für Vorstellungen des Jupiter Apomyios gehalten worden, dem sie aber auf keine Weise angehören können, und die mit 1. 6. und 7 bezeichneten würde er eben so benamt haben, hätte er sie gekannt. Jene sowohl als die drei leztern, können nicht den Jupiter Apomyios abbilden, weil weder das Gesicht noch die Epheublätter diese Benennung zulassen, auch beweisen die grossen Blätter an den Seiten deutlich genug die von uns ihnen hier angezeigte Bestimmung.

Was den von Winkelmann dem Zeus Apomyios beigelegten Kopf betrifft, der auf der Kupferplatte mit 8, und einen zweiten der mit 9 bezeichnet ist[63],

so kann, weil auf beiden kein Jupiterskopf, sondern nur der eines kahlköpfigen Alten ohne Lorbern oder andern Hauptschmuck und ohne die dem Oberhaupte der Götter eigene Würde zu sehen ist, die Deutung auf den Zeus Apomyios unmöglich als zulässig befunden werden. Aus diesem Grunde sind auch zwei neuerlich gewagte Auslegungen dieser so schwer zu erklärenden Darstellung, nach welchen sie auf des Zeus Verhältniss zur Biene anspielen[64], oder des Pindarus Bildniss sein sollen[65], nicht füglich für zulässig zu halten. Die stark gekrümmten Flügel kommen überdiess weder der Fliege noch der Biene zu, denn an beiden sind sie in ihrer gewöhnlichen Lage flach. Mithin besitzt dieser bis jezt unzureichend erklärte Kopf nichts weiter von beiden Insecten, als etwas auf dem Scheitel: das einem Fliegen- oder Bienenkopfe ähnlich zu sein scheint. Eben so wenig dürfen als Hülfsbeweise für Winkelmanns Meinung dienen, ein Glasfluss in der Stoschischen jetzt Königlich Preussischen Sammlung, den Raspe einen alten Glasfluss nennt[66]. Er stellt einen Jupiterskopf von der Seite gesehen vor, und zwei Fliegen sind unter ihm im Felde[67]. Ferner ein Schwefelabdruck aus der Stoschischen Sammlung, nach einem auf beiden Seiten geschnittenen Steine: Jupiter stehend mit Zepter und Blitz; auf der Rückseite eine grosse Fliege[68]. Beides sind offenbar neue Arbeiten, die wahrscheinlich nach Stosch's Angabe gefertigt worden.

Noch ist zu erinnern, dass die oben erwähnten Larven aus Baumrinde auf einem einzigen Denkmale in deutlicher Vorstellung sich erhalten haben, welche ein Abdruck in Stosch's Schwefelsammlung liefert[69]. Die Baumrinde umschliesst die Stirn, einen Theil der Backen bis an den Mund, und den untern Theil des Kinns. Es ist eine Maske welche einen Theil des Gesichtes verdeckte und, wie andere Masken der Bühne, vielleicht das ganze Hintertheil des Kopfes einschloss. Eine runde flache Scheibe von Holz liegt oben auf dem Scheitel und vertritt die Stelle des Hutes. Raspe, der davon ein Kupfer geliefert hat, hält, ohne irgend einen Grund anzugeben, diese Borklarve irrig für eine Maske des Hermes. Ob diese Maske von einem alten Steine oder von einem alten Glas-

lasse genommen, kann ich nicht bestimmen, da ich von ihr keinen Abdruck gesehen.

La Chausse hat eine alte Lampe aus gebrannter Erde bekannt gemacht, an welcher der Bart und der Knebelbart aus einer Verzierung von Laubwerk besteht, welches Weinblätter nachzuahmen scheint. An den Wangen und zwischen den Augen befinden sich ähnliche Blätter[70]. Ob der Künstler zu dieser Vorstellung veranlasst wurde durch die uralte Gewohnheit grosse Pflanzenblätter ans Gesicht zu legen, oder ob seine Erfindung selbstständig war oder einen andern Grund hatte, lässt sich nicht bestimmen.

Auf einem Corneol den de Rossi herausgegeben, sieht man vier kleine Köpfe, die an einem Baume hängen, zu zwei Stück auf jeder Seite. Unten bemerkt man am Baum angelehnt, eine Syrinx und den krummen Hirtenstab. Maffei bildete sich ein, dass auf diesem Steine *Oscilla* vorgestellt wären[71]. Allein die vier an den Ästen hängenden Häupter sind nicht Masken, sondern vom Rumpf eben getrennte Köpfe mit dem Halse, ein höchst widriger Gegenstand, und eine Sache welche auf keinem der alten Denkmäler als ein Stück festlicher Belustigung jemals vorgestellt worden. Ueberdiess ist dieser Stein, theils wegen der ganzen Erfindung, theils auch wegen seiner symmetrischen Vertheilung der vier Köpfe, und endlich noch wegen des vormaligen Besitzers dieses Corneols, des Marcantonio Sabbatini[72], der ihn wahrscheinlich nach eigener Erfindung hatte schneiden lassen, sehr verdächtig. Auch Visconti begehet keinen geringen Irrthum, wenn er in der Auslegung eines Bacchanals, von einer am Boden liegenden gewöhnlichen Maske bemerkt, dass Masken dieser Art *Oscilla* hiessen[73], denn nie haben die Römer dieses Wort als gleichbedeutend mit *persona* gebraucht, und von einem griechischen oder einem griechischen nachgebildeten Werke hätte Visconti, wenn er es als nöthig befunden hätte, den griechischen Namen des Gegenstandes nennen, nicht aber einen höchst zweifelhaften, der niemals eine Maske bedeutet hat, anführen sollen. Nach meiner

Ansicht versteht man in Virgilius Landbau die Stelle, wo zuerst die Oscilla genannt werden[74] durchaus falsch:

— — — — Baccho caper omnibus aris
Cæditur et veteres ineunt proscenia ludi
Præmiaque ingeniis pagos et compita circum
Thesidæ posuere; atque inter pocula læti
Mollibus in pratis unctos saluere per utres.
Nec non Ausonii, Troia gens missa, coloni
Versibus incomtis ludunt risuque soluto;
Oraque corticibus sumunt horrenda cavatis;
Et te, Bacche, vocant per carmina læta, tibique
Oscilla ex alta suspendunt mollia pinu.

Wem leuchtet es nicht ein, dass hier nur von festlichen Spielen und froher Unterhaltung der Landleute, während der feierlichen Begehung des Bacchusfestes, die Rede sei? Welche Freude aber würde ihnen, zu dieser Zeit, das Aufhängen kleiner Köpfe an hohe Bäume gewährt haben? — durchaus eine unnütze Spielerei, die, wenn sie vielleicht im Alterthume vorhanden war, woran ich aber sehr zweifle, gewiss von Virgilius nicht gemeint sein konnte, und einzig und allein der falschen Erklärung der Verse des Dichters ihren Ursprung verdankt. Wenn durch eine später ersonnene Herleitung des Wortes *oscillum* verleitet, Macrobius[75], Lactantius[76] und andere[77] darunter kleine Köpfe verstehen, so kann dieser Fehlgriff nichts gegen die ursprüngliche Bedeutung dieses Wortes im Virgilius beweisen. Das Falsche der dem Worte *oscillum* beigelegten Bedeutung ergiebt sich ferner noch, wenn man erwägt, dass in den Versen des Virgilius die aus Attica stammenden Landleute in Italien erstens rohe Borkmasken vor das Gesicht genommen haben sollen, offenbar weil man noch keine sauber gearbeiteten kannte, oder zu machen verstand: dann aber soll man, zu derselben Zeit, Gesichter oder Masken feinerer Art, oder gar Köpfchen, an hohe Fichten gehängt haben. Welcher Widerspruch! Hätte Virgilius die Land-

leute jener Zeit sauber geschnitzte Köpfe des Bacchus, oder, wie Heyne glaubt[78], saubere Masken an hohe Bäume hängen lassen, so würde er ihnen auch ähnliche Masken aus Holz mit Farbeanstrich ans Gesicht gelegt haben. Es leidet daher keinen Zweifel, dass in Virgilius, unter *oscilla*, αἰῶραι oder Schaukeln zu verstehen sind, die Hyginus[79] und Festus so genau beschreiben und welche, wie lezterer aus einem alten Schriftsteller ausdrücklich bemerkt, zu den feierlichen Vergnügungen an den Festen des Bacchus gehörten[80]. So wie man besondere Lieder, ἐπιλήνια, oder μέλη ἐπιλήνια hatte, die bei dem Keltern der Trauben gesungen wurden[81], eben so gab es andere, welche man während der Belustigung auf der Schaukel sang; zu diesen Liedern gehörten die des Theodorus von Kolophon, dessen Lieder, noch lange Zeit nach ihm, von jungen Frauen während sie schaukelten gesungen wurden[82]. Was würde aber das Absingen solcher Lieder veranlasst haben, wenn die Oscillenfeier in Aufhängen von Köpfen oder Masken bestanden hätte? Endlich bemerke ich noch zum Beschluss, dass das Aufhängen der *Aeora* an sehr hohe Fichten nur dann einen Sinn haben kann, wenn darunter die Schaukel verstanden wird; weil je länger die Seile dann sein mussten, desto lebhafter dadurch auch die Bewegung der Schaukelnden ward. Denn Köpfe oder Masken an die höchsten Äste der Fichte befestigt, würden ganz unsichtbar geworden sein, und zu gar nichts gedient haben.

Jene irrige Bedeutung des streitigen Wortes in Virgilius Gedichte nehmen alle Herausgeber und Uebersetzer des Virgilius an, was sie vielleicht nicht würden gethan haben, hätten sie vorher erwogen was Turnebus so gründlich über *Oscilla* gesagt hat[83].

BEWEISSTELLEN UND ANMERKUNGEN

1. Suid. vv: *Τοῦ Μορύχου. Μόρυχος. Τρυγός. Τρυγὸς γλυκείας.* et *Τρυγῳδία.*
   Schol. Aristoph. ad Acharn. v. 564. p. 253. Ed. Dind. et Beck. Comment. ad v. c. p. 138 — 139.
2. Schol. Aristoph. ad Nub. v. 296. p. 210.
   Horat. Epist. ad Pison. v. 276 — 277:
   — et plaustris vexisse poemata Thespis,
   Quæ canerent agerentque peruncti fœcibus ora.
   Sidon. Apollinar. Panegyr. p. 556. v. 15 — 18. Ed. Bas. 1597:
   Pictum fœcibus Æschylum —
   Aut plaustris solitum sonare Thespin.
   Qui post pulpita trita sub cothurno
   Ducebat olidæ marem capellæ.
   Diomed. de Orat. et part. Orat. L. III. p. 485. int. Gramm. lat. Putsch.
   Porphyr. in Horat. v. c.
   Cornut. de Trag. et Comœd. in Terent. Ed. Zeun. p. XXV.
3. Schol. Aristoph. in Nub. v. 296. p. 210.
   Schneid. de Orig. Comœd. Gr. p. 21.
4. Virgil. Eclog. X. v. 26 — 27. p. 218. Ed. Heyn:
   Pan Deus Arcadiæ venit: quem vidimus ipsi
   Sanguineis ebuli baccis minioque rubentem.
   Id. Eclog. VI. v. 21. p. 146:
   Aegle Naiadum pulcerrima; iamque (Sileno) videnti
   Sanguineis frontem moris et tempora pingit.
5. Suid. vv: *Μόρυχος.* et *Τοῦ Μορύχου.*
6. Etymol. M. v: *Θρίαμβος.*

7. Etymol. M. ibid.

8. Dioscor. Epigr. XVI v. 4. p. 286. in Cel. Jacobs. Anth. Gr. To. I.

9. Suid. v: *Μόρυχος*· et v: *Μωρότερος Μορύχου.*

Zenob. Adag. L. V. adag. 13. p. 117. l. 15. Ed. Schott: *Μόρυχος δὲ Διονύσου ἐπίθετον, ἀπὸ τοῦ τὸ πρόσωπον αὐτοῦ μολύνεσθαι, ἐπειδὰν τρυγῶσι, τῷ ἀπὸ τῶν βοτρύων γλεύκει καὶ τοῖς χλωροῖς σύκοις.*

Ps. Plutarch. Proverb. Alexandr. c. XL. p. 1260. Ed. Wyttenb.

10. Virgil. Eclog. X. v. 27. p. 218.

11. Plin. Nat. Hist. L. XXXIII. c. 7. s. 36. p. 624. l. 6. et L. XXXV. c. 12. s. 45. p. 711. l. 9. Ed. Hard.

Plutarch. Quæst. Rom. c. XCVIII. p. 175. Ed. Wyttenb.

12. Serv. ad Virgil. Ecl. X. v. 27. p. 96. Ed. Masv.

13. Pausan. Arcad. c. XXXIX. §. 6. p. 541. Ed. Bekk.

14. Pausan. Achaic. c. XXVI. §. 11. p. 469.

15. Pausan. Corinth. c. II. §. 6. p. 90.

16. Plin. Nat. Hist. L. XXX. c. 7. §. 36. p. 624.

Tzetz. Chiliad. hist. 561. v. 3. p. 482. Ed. Kiessl.

17. Semus Del. ap. Athen. Dipn. L. XIV. c. 16. p. 253. Ed. Schweigh.

Suid. v. *Σημός.*

18. Hesych. v. *Ἱερεὺς Διονύσου.* ib. Hemsterhus.

19. Vita Aristophan. p. XIII — XIV. Ed. Kuster.

20. Eudoc. Ionia; p. 232.

Suid. v: *Θέσπις.*

21. Brighella, der Name einer komischen Person des italischen Theaters, kommt schon auf dem griechischen vor, wie man sagt, auf der tragischen Bühne. Man vergleiche:

Pausan. ap. Eustath. Comment. in Odyss. A. v. 103. p. 1395. Ed. Rom: *Βρίκελα, προσωπεῖα βροτῷ ἴκελα.*

Etymol. M. v: *Βρίκελος· οἱονεὶ βροτῷ εἴκελος.*

Didym. ap. Hesych. v: *Βρίκελοι· τὰ τραγικὰ προσωπεῖα, παρὰ Κρατίνῳ, οἷον βροτοείκελα, ἐν Σερίφοις.* Lehrreicher würde es gewesen sein, wenn uns

diese alten Sprachforscher, statt der Herkunft des Wortes, die alte Gestalt dieser Person beschrieben hätten. Wahrscheinlich aber kannten sie diese selbst nicht.

22. Donat. Fragm. de Comœd. et Tragœd. p. LVII. in Terent. edit. Westerhov. To. I.

23. De Theatror. et Scenicor. consuetud. in Terent. edit. Westerhov. p. LX.

24. Man vergl. die Anmerk. 2.

25. Schol. Aristoph. Equit. v. 526. p. 565. et Beck. Commentar. in Aristoph. v. c. Suid. v: *Μάγνης.*

26. Aristoph. Equit. v. 526 — 528. p. 535. Suid. v. c.

27. Semus Del. ap. Athen. Dipnos. L. XIV. c. 16. p. 252: *ὁ δὲ φαλλοφόρος ἰθὺ βαδίζων, καταπλησθεὶς αἰθάλῳ.*

28. Voyage aux Indes Oriental. et la Chine, par Sonnerat; To. I. p. 180: *Le Lingam est en grande vénération dans toute l'Inde; ses sectateurs sont très-nombreux: ils se frottent le front, la poitrine et les épaules de cendres de bouze de vache.*

29. Suid. v: *Προπηλακίζων.*

30. Demosthen. Orat. de Coron. p. 313. l. 16. Ed. Reisk. Harpocrat. Lex. X. Rhet. v: *Ἀπομάττων.* et Sophocl. ap. Harpocrat. v. c.

31. Apulei. Saturnal. L. VIII. p. 578. Ed. Oudendorp.

32. Pausan. Eliac. II. c. 22. §. 9. p. 402. Ed. Bekk.

33. Pausan. Arcad. c. XIX. §. 2. p. 504.

34. Lucian. de Sacrific. c. XIV. p. 537 — 538. Ed. Reiz.

35. Nonn. Dionys. L. VI. v. 169 — 172. p. 142. Ed. Græf. Harpocrat. l. c. v: *Ἀπομάττων.*

Uebrigens ergibt sich aus mehrern andern Stellen des Nonnus (L XXVII. v. 205 — 207. p. 62. v. 228 — 229. p. 63. L. XXX. v. 121 — 123. p. 114. L. XLVII. v. 720 — 733. p. 525.), dass das Weissanmalen mit Gyps in naher Beziehung auf die bacchischen Mysterien stand.

36. Herodot. L. VII. c. 27. p. 632. l. 61. Ed. Wess. Pausan. Phocic. c. I. §. 11. p. 635.

Polyæn. Strategem. L. VI. c. 18. cf. Wessel. ad Herodot. l. c.

37. Herodot. L. VII. c. 69. p. 541. l. 75.

38. Plin. N. H. L. XXXIII. c. 7. s. 36. p. 624. l. 10.

Arnob. adv. Gent. L. VI. c. 10. p. 209. l. 24. et 31. Ed. Orell.

39. Isidor. Orig. L. XIX. c. 23. p. 1301. l. 31. Ed. Genev. 1623: *Nonnullæ etiam gentes non solum in vestibus, sed in corpore aliqua sibi propria, quasi insignia vindicant, ut videmus cirros Germanorum, granos et cinnabar Gothorum, stigmata Britonum.*

40. Eudoc. Ionia, v. *Θέσπις*. p. 232.

Suid. v. *Θέσπις· καὶ πρῶτον μὲν χρίσας τὸ πρόσωπον ψιμυθίῳ ἐτραγῴδησεν· εἶτα ἀνδράχνῃ ἐσκέπασεν ἐν τῷ ἐπιδείκνυσθαι· καὶ μετὰ ταῦτα εἰσήνεγκε καὶ τὴν τῶν προσωπείων χρῆσιν ἐν μόνῃ ὀθόνῃ κατασκευάσας.*

41. Zonar. Annal. L. XII. c. 32. p. 642. D. Ed. du Fresne: *Πρὸ γὰρ τοῦ τὰ προσωπεῖα ἐπινοηθῆναι τοῖς σκηνικοῖς, συκῆς φύλλοις τὰ ἑαυτῶν καλύπτοντες πρόσωπα, δι' ἰάμβων ἐποιοῦντο τὰ σκώμματα.*

42. Dionys. Halicarn. Ant. Rom. L. VII. c. 72. p. 1491 — 1492.

Zonar. Annal. L. XII. c. 32. p. 642. D: *καὶ οἱ στρατιῶται δὲ ἐν ταῖς ἐπινικίαις πομπαῖς φύλλα συκῆς ταῖς ἑαυτῶν ἐπάγοντες ὄψεσιν, εἰς τοὺς τὰς πομπὰς ποιοῦντας ἀπέσκωπτον· κἀντεῦθεν ὀνομασθῆναι νομίζεται θριάμβους τὰς ἐπινικίους πομπάς.*

Suid. et Etymol. M. v. *Θρίαμβος*.

43. Demosth. Orat. de Legat. male gesta; p. 433. l. 21. Ed. Reisk: *Ὃς ἐν ταῖς πομπαῖς ἄνευ τοῦ προσώπου κωμάζει.* Ulpian. in Comment. p. 116: *Οἱ γὰρ ἐν ταῖς ἑορταῖς τότε βουλόμενοι σκώπτειν τινὰς, ἐφόρουν προσωπεῖα, ἵνα μὴ αἰσχύνωνται.*

44. Semus Del. de Pæanib. ap. Athen. Dipn. L. XIV. c. 16. p. 253 — 254: *Οἱ Αὐτοκάβδαλοι καλούμενοι ἐστεφανωμένοι κίττῳ σχέδην ἐπέραινον ᾠήσεις· ὕστερον δὲ ἴαμβοι ὠνομάσθησαν αὐτοί τε καὶ τὰ ποιήματα αὐτῶν· οἱ δὲ ἰθύφαλλοι καλουμένοι προσωπεῖον μεθυόντων ἔχουσι καὶ ἐστεφάνωνται χειρίδας ἀνθινὰς ἔχοντες· χιτῶσι δὲ χρῶνται μεσολεύκοις, καὶ περιέζωνται ταραντῖνον καλύπτον αὐτοὺς μέχρι τῶν σφυρῶν· σιγῇ δὲ διὰ τοῦ πυλῶνος εἰσελθόντες, ὅταν κατὰ μέσην τὴν ὀρχήστραν γένωνται, ἐπιστρέφουσιν εἰς τὸ θέατρον λέγοντες*

Ἀνάγετε κ. τ. λ.

οἱ δὲ φαλλοφόροι προσωπεῖον μὲν οὐ λαμβάνουσι, προβόλιον δὲ ἐξ ἑρπύλλου περιτιθέμενοι, καὶ παιδέρωτας ἐπάνω τούτου ἐπιτίθενται, στέφανόν τε δασὺν ἴων καὶ κιττοῦ· αὔνακάς τε περιβεβλημένοι παρέρχονται, οἱ μὲν ἐκ παρόδου, οἱ δὲ κατὰ μέσας τὰς θύρας βαίνοντες ἐν ῥυθμῷ καὶ λέγοντες

Σοὶ, Βάκχε, κ. τ. λ.

εἶτα προστρέχοντες ἐτώθαζον οὓς ἂν προέλοιντο, στάδην δὲ ἔπραττον· ὁ Φαλλοφόρος ἰθὺ βαδίζων, καταπλησθεὶς αἰθάλῳ.

Schweigh. Animadv. in Athen l. c. p. 383 — 387.

Suid. v: *Σημὸς — περὶ παιάνων· ἐν τούτῳ δὲ μνημονεύει μουσικῶν τινῶν ἰδεῶν τούτων· Αὐτοκαβδάλων, Ἰθυφάλλων, Φαλλοφόρων. καὶ οἱ μὲν, φησὶ, κιττοῦ στέφανον ἐφόρουν· ὠνομάσθησαν δὲ ὕστερον Ἴαμβοι· οἱ δὲ Ἰθύφαλλοι προσωπεῖα μεθυόντων εἶχον, καὶ χειρίδας ἀνθινὰς, καὶ χιτῶνα μέχρι τῶν σφυρῶν· οἱ δὲ Φαλλοφόροι οὐ χωρὶς ἑρπύλλου καὶ παιδέρωτος ἔσκεπον τὰς ὄψεις, κιττῷ καὶ ἴοις ἐστεφανωμένοι.*

Id. v: *Φαλλοφόροι.* Suidas wiederholt hier die eben mitgetheilte Stelle, nur abgekürzt; am Ende derselben befindet sich aber eine Nachricht die man selbst in der des Semus bei Athenæus vermisst, sie lautet: *οἱ δὲ Φαλλοφόροι ἐκ βύβλου δέρματος ἔσκεπον τὰς ὄψεις, κιττῷ καὶ ἴοις στεφανούμενοι.*

45. Dioscorid. de Mater. med. L. IV. c. 107. fol. 228. *Ἄρκειον, οἱ δὲ προσώπιον καλοῦσι, φύλλα ἔχει ὅμοια τοῖς τῆς κολοκύνθης, μείζονα μέν τοι καὶ σκληρότερα καὶ μελάντερα καὶ δασέα.*

Plin. Nat. Hist. L. XXV. c. 9. s. 66. p. 377: *Personata, quam nemo ignorat, Graeci vero arcion vocant, folia habet maiora etiam cucurbitis et hirsutiora, nigrioraque et crassiora.*

Columell. de Re Rust. L. VI. c. 17. p. 313. Ed. Schneid.

46. Suid. v. *Θέσπις.* Man vergleiche die Worte des Suidas am Ende der Anmerkung 40.

47. Suid. v. *Φαλλοφόροι.* Man vergleiche die Worte des Suidas am Schlusse der Anmerkung 44.

48. Virgil. Georg. L. II. v. 380—389. p. 493—496. Ed. Heyn.

49. Prudent. ctra Symmach. L. II. v. 646—647. p. 194. Ed. Bodon. Parm. To. II.

Ut tragicus cantor ligno tegit ora cavato,
Grande aliquod cuius per hiatum crimen anhelet.

50. Hesych. v. *Κυλίνθιον*, et *Κύριθρα*.

51. Hesych. v. *Κυρίττοι*.
Athen. Dipn. L. IV. c. 16. p. 44. et
Casaub. Animadv. p. 452.

52. Pitture antiche d'Ercolano; To. III. tav. 34. f. 2. 3. 4. 5. 6. 7. 8. 9.

53. Pitt. ant. d'Ercol. To. III. Tav. 34. f. 10. 11. 12. p. 163 — 164.

54. Belley, Catalogue des Pierr. Grav. du Duc d'Orléans; p. 93. no. 872.

55. Raspe, Catal. de Tassie; p. 86. no. 914. pl. XIX.

56. Raspe, ib. p. 86. no. 915. pl. XIX.

57. Raspe, ib. p. 91. no. 913. pl. XIX.

58. Raspe, ib. p. 263. no. 4185.

59. Belley, Catal. des Pierr. Grav. du Duc d'Orléans; p. 93. no. 874. Dieser Corneol sowohl, als der zuerst genannte kleine Sardonyx, kamen aus Crozat's Sammlung in die des Duc d'Orléans. Wenn aber in Belley's Verzeichnisse die Steinarten, wie es zur damaligen Zeit üblich war, nur zu oft sehr unbestimmt angegeben sind, so ist dieses noch weit mehr der Fall in Hinsicht der eben so ungenauen Beschreibung der Vorstellung, in

Description des Pierr. Grav. du cabinet de M. Crozat, par Mariette, in der unser Corneol entweder p. 51. no. 821. oder pag. 52. no. 825. oder 851. erwähnt und genannt ist.

La Chau et le Blond, Descript. des principal. Pierr. Grav. du Duc d'Orléans, To. I. pl. LIX. p. 234. Auch in diesem neuern Werke sind die Angaben der Steinarten gar sehr unbestimmt. Ob die Gemme ein Camee oder ein tief geschnittener Stein ist, wird nie angegeben. Agatonyx werden alle Steine mit zwei oder drei Schichten genannt, wenn auch die eine Schicht, zuweilen zwei, aus dem schönsten hell- oder dunkelbraunen Sard bestehen.

60. Nebst vielen andern Abdrücken der Pariser Sammlung erhielt ich, vor mehrern Jahren, auch diesen durch die Gefälligkeit des Hn. Dumersan. Der hier in Kupferstich gelieferte Sardonyx trägt in der Folge der Abdrücke die Zahl 625.

61. Gell's Pompeiana. New Series; Vol. II. pl. LXXII.

62. Winkelm. Descr. du Cab. de Stosch; p. 45. no. 77.
Winkelm. Monum. ined. tab. XIII. p. 13.
Raspe, Catal. de Tass. p. 86. no. 911. pl. XIX.
Verzeichn. der geschnitt. Steine im Königl. Mus. zu Berlin; S. 18. no. 77.

63. Raspe, Catal. de Tass. p. 86. no. 912. pl. XIX.

64. Böttiger's Amalthea; I. Bd. s. 62 — 63.

65. Welcker ad Philostr. sen. Imag. L. II. c. 11. p. 466.

66. Raspe, Catal. de Tass. p. 86. pl. XIX.

67. Winkelm. Descr. du Cab. de Stosch; p. 45. no. 78.
Verzeichn. der geschnitt. Steine im Königl. Mus. zu Berlin; S. 18. No. 78.

68. Raspe, ib. p. 86. no. 917—918. pl. XIX.

69. Raspe, ib. p. 245. no. 3687. pl. XXXIV.

70. M. A. Caus. de la Chausse, Roman. Museum; To. II. sect. 5. tab. XIV.
Le grand Cabin. Rom. de M. A. Caus. de la Chausse; no. X. p. 97.

Alte aus Marmor gearbeitete grosse Masken mit phantastischen Blätterverzierungen die aus dem Gesichte gewachsen, aus römischen Sammlungen, finde ich in einem Buche ohne Titel, bestehend aus 13 Queerfolio-Blättern, auf denen sich 38 auf eben so viel Tafeln gestochene Masken befinden, auf jedem Blatte drei, da auf dem ersten die Mitteltafel ohne Nummer geblieben ist. Ich erwähne diese Sammlung hier wegen der mit 15 und 14 bezeichneten Tafeln.

71. Maffei, Gemme Antiche Figur. Vol. III. tav. 64. p. 113.

72. Von diesem Sammler ist einiges an einem andern Orte mitgetheilt.

73. Visconti, Mus. Pio Clement. To. IV. tav. 20. p. 45. not. i.

An einem andern Orte (Esposiz. dell'Impronte di Gemme raccolte per uso del princ. Chigi; no. 190. v. Visconti, Opere varie; To. II. p. 213.) begehet er noch gröbere Fehler, wenn er redet von einer *maschera Bacchica di quelle dette oscilli, dalla lor bocca non aperta oltra il naturale, come nelle dramatiche:* denn abgesehen davon dass *oscillum* keine bacchische Maske sein kann, bemerke ich, dass es auf der alten Schaubühne ja auch Masken mit geschlossenen Lippen gab. Eben so durchaus falsch ist alles das was Visconti (ib. p. 217. no. 207.) weiter behauptet: *oscillum* sei gewesen eine *maschera giovanile di Bacco ornata di corona e di crini inanellati;* ferner

was er von seinen Oscillen hinzufügt: *che Virgilio pensava essere immagini di Bacco stesso, le quali sospese ai pini ed agitate dal vento pareano col loro benigno sguardo recare fertilità per le colline e per le pianure.*

74. Virgil. Georg. L. II. v. 380 — 389. p. 494 — 496. Ed. Heyn.

75. Macrob. Saturn. L. I. c. 7. p. 220. c. 11. p. 241. Lugd. Batav. 1670; *Oscilla ad humanam effigiem arte simulata.*

76. Lutat. in Stat. Theb. L. XI. v. 644. p. 1406 — 1407. Ed. Barth.

77. Glossar. Vet. v. *Oscillum; στομάτιον.*

78. Heyne ad Virgil. Georg. L. II. v. c. p. 496. Dieser um den grossen römischen Dichter hochverdiente Gelehrte beruft sich hier auf die oben aus Maffei erwähnte, von Spence im Polymetis wiederholte Gemme, auf Masken auf einem Gemälde des Herculanum, und auf Masken von allerlei Art in Lippert's Dactyliothek.

79. Hygin. Poet. Astron. L. I. c. 4. p. 429. Ed. v. Staver: *Instituerunt, uti tabula interposita pendente, funibus se iactarent — : quod sacrificium solenne instituerunt.*

80. Festus v. Oscilla. p. 315. Ed. Dacer: *Festa in honorem Bacchi, in quibus homines se per funes iactant. Alii putant Erigones et Icarii festa.* Ich setze hinzu, dass das Wahrscheinlichere wohl sein möchte, dass diese bis zu unserer Zeit so sehr beliebte Leibesbewegung ein Hauptstück vornehmlich in der Feier der beiden hier genannten Feste, so wie auch in einigen andern war die Hesychius (v. *Αἰώρα*) nennt.

81. Anacr. Od. LII. v. 8. p. 194. Ed. Fisch.
Poll. Onom. L. IV. segm. 55. p. 377. Ed. Hemsterh.
Athen. Dipnos L. V. c. 28. p. 267. Ed. Schweigh.

82. Aristot. de Coloph. Republ. ap. Athen. L. XIV. 10. p. 241.
Poll. Onom. L. IV. segm. 55. p. 377.

83. Turnebi Adversar. L. XX. c. 24. p. 646: *Graecorum comparatione multa elucescunt, quae ante, velut caligine nimboque obducta, videri non poterant. Æque e Græcorum comparatione versus ille Maronis 2. Georgic. quem tamen spero me satis antea e Tertulliano fideliter explicasse* (L. VII. c. 20. p. 215. l. 2.) *clarissima luce collustratur:*

Oscilla ex alta suspendunt mollia pinu;

in quo tamen critici sententiæ non minus incertæ sunt, quam si sors quædam esset ex adyto Apollinis edita. Sed cum Maro Græcorum instituto et more hoc Romanos Troianorum colo-

nos fecisse dicat, constetque ex græcis solitos Athenienses de arboribus molles sibi Bacchanalibus suspendere sessiones et gestationes, quas æoras appellabant: haud cunctabor affirmare oscilla esse quædam, ut sic dixerim, suspendicula quibus se in aëre pendentes agitabant. Es möchte in den Worten *in quo tamen critici,* statt *critici,* vielmehr zu lesen sein *critica.*

UEBER

DIE FINNISCHE BEVÖLKERUNG

DES

ST. PETERSBURGISCHEN GOUVERNEMENTS

UND

UEBER DEN URSPRUNG DES NAMENS

INGERMANNLAND

VON

A. J. SJÖGREN.

(Gelesen den 24. October 1852.)

> Quid juvat nosse omnes Graecorum et Romanorum Historias, terrarum situs, incolarum mutationes, priscos ritus, si in Patria tua hospes et ibi semper puer sis?
>
> Meibom.

Dass nebst Russen Finnen die Hauptmasse der Bevölkerung des St. Petersburgischen Gouvernements ausmachen, ist längst in allen geografischen und statistischen Handbüchern wiederholt worden. Weniger oder gar nicht bekannt waren dagegen die durch verschiedenartige ältere und neuere Mischungen oder durch Einfluss der Russen auf Sprache, Lebensart, Sitten und Gebräuche bedingten und entstandenen Verzweigungen, welche die finnische Bevölkerung selbst unter sich unterscheidet. Als solche werden nämlich gezählt: 1) *Sawakot*, 2) *Äürämöiset* oder *Äärämöiset* (auch *Äkrämöiset* und *Ägrämöiset*), 3) *Ingrikot*, von den

Russen *Ishoren* oder *Ishortzen* genannt, und 4) *Watialaiset*, welche bei den Russen *Tschuden* heissen [1]).

Die beiden erstgenannten waren bisher sogar dem Namen nach sämmtlichen in- und ausländischen Geo- und Ethnografen völlig unbekannt geblieben, und selbst dem genauen *Georgi* hat wol von ihnen noch nicht einmal eine dunkele Idee vorgeschwebt, wenn er schreibt[2]): „die *eigentlichen Finnen* wohnen in den *Karelischen* [3]), die *Ishoren* in den *Ingrischen* Kreisen des Gouvernements." Diese Unterscheidung ist ganz irrig, und hat zu Missverständnissen Anlass gegeben, wie man unter andern z. B. an *Hassel* deutlich ersieht, welcher behauptet, die im ehemaligen Ingermannland wohnhaften Finnen hiessen Ischoren[4]). Allerdings wohnt die grösste Anzahl der *Ishoren* in den so genannten *Ingrischen* Kreisen; bei allem dem ist aber der Name *Ishora* keinesweges bloss auf die Bewohner jener Kreise beschränkt, so wie auch im Gegentheile noch weniger die *Äürämöiset* und *Sawakot*, falls diese beide von *Georgi* unter seinen „*Karelischen* oder *schlechthin so genannten* (*eigentlichen*) *Finnen*" verstanden worden wären, bloss in den Kreisen von *St. Petersburg* und *Schlüsselburg* zu finden sind, sondern eben so wohl in grösserer oder minderer Anzahl auch in allen den so genannten Ingrischen Kreisen. Mit einem Worte, jene Unterscheidung der obigen 4 Benennungen unter der finnischen Bevölkerung erstreckt sich über alle Kreise, und hat mit der anderen Eintheilung derselben bei *Georgi* in so genannte Karelische und Ingrische um so weniger irgend einen Zusammenhang, als diese, wollte man sie mit *Georgi* auch auf die Bewohner anwenden, sehr leicht Anlass zu noch andern Irrthümern auch über ihre Abstammung geben könnte, und die natürliche Folgerung herbeiführen würde, dass bloss die *Äürämöiset* und *Sawakot* zum *karelischen* Stamme gehören müssten, die *Ingrikot* oder *Ishoren* dagegen zu irgend einem anderen von ihnen ganz verschiedenen, was doch keinesweges der Fall ist, wie aus der Folge unserer Untersuchung erhellen wird.

Vor allen andern haben jedoch die so genannten *Sawakot* den grössten Anspruch auf die Benennung Georgis: *eigentliche Finnen*, das heisst: sie unterschei-

den sich an Körperbau, Kleidung, Kultur, Sitten und Gebräuchen am wenigsten von den eigentlichen Finnen, und zwar namentlich von den so genannten *Sawolaxern* (*Sawolaiset*) und *Kareliern*, wie ja schon der Name *Sawakot* auf jene Aehnlichkeit und auf ihre zu verschiedenen, aber grösstentheils späteren, Zeiten erfolgte Einwanderung hindeutet. — Gleich den Sawolaxern und Kareliern elidiren die *Sawakot* in ihrer Sprache durchgängig das *d* (z. B. *meïjän* anstatt *meidän* unser, *teijän* statt *teidän* euer, *wües* statt *wüdes* der fünfte, *nähä* statt *nähdä* sehen), oder ersetzen es in andern Fällen durch *w* (z. B. *rauwan* statt *raudan* des Eisens, *juuwwa* statt *juoda* trinken). Dagegen werden die doppelten Selbstlauter, besonders im südlichen Ingermannland, auch rein nach dem Schriftgebrauche ausgesprochen, z. B. *maa* Erde, *pää* Kopf, nicht *moaa*, *peää* oder *piää*, wie im nördlichen Finnland. Am Ende der Wörter zieht man breitere Vokale vor mit Verdoppelung des vorhergehenden Mitlauters, so *tulloo* statt *tulee* er kommt. Anstatt der im eigentlichen Finnland wechselnden *ht*, *tt*, *ss* (und im Russisch-Karelischen *tsch*) gebraucht man *ts*, z. B. *metsä* Wald, *katsoa* schauen sehen, *itse* selbst, *Ruotsi* Schweden. — Sämmtlich Lutheraner wohnen die *Sawakot* theils mit *Äürämöiset* theils mit *Ingrikot* (*Ishoren*) vermischt in den Kreisen *St. Petersburg*, *Schlüsselburg*, *Sophia*, *Oranienbaum*, *Jamburg* und *Narwa*, besonders aber in den Kirchspielen *Keltos*[5]) nebst dessen Filialgemeinde *Räbowa*, *Slawänka* (jetzt gewöhnlich bei den Finnen *Slawanka*), *Koprina*, *Spankowa* und dessen Filial *Kolppana*, *Skworitz*, *Gubanitz*, *Moloskowitz*, *Nowasolkka*, *Kattila*, *Koporje* und *Serebetha*.

In denselben Kreisen, aber zum Theil *näher an St. Petersburg*, leben die *Äürämöiset*, besonders in den Kirchspielen *Türis* (russisch *Martüschkino*), *Duderhof* und dessen Filial *Hietamäki*), *Ropscha*, (Filial von *Skworitz*) *Ingris* und *Liisilä*; finden sich aber auch in den nördlich von der Newa belegenen Kirchspielen *Walkiasaari*, *Toksowa* und *Woles* mit *Sawakot* vermischt, und erstrecken sich weit ins *Wiborgsche* Gouvernement (Län) hinein, so wohl westlich nach *Wiborg* als auch nördlich nach *Keksholm* hin. Sie sind ebenfalls sämmtlich

Lutheraner, haben im Grunde denselben Dialekt als die *Sawakot*, nur mit dem Unterschiede, dass sie das *u* in den Doppellautern *au* und *eu* in *k* oder *g* verwandeln, und anstatt *naula* Nagel *naakla* oder *naagla*, statt *neula* Nadel *nekla* oder *niekla niegla*, statt *seula* Sieb *sekla* oder *siekla siegla*, statt *taula* Zunder *takla* oder *tagla*, statt *nauraa* er (sie) lacht *nakraa* oder *nagraa*, statt *kaula* Hals *kakla* oder *kagla* u. s. w. sprechen. Daher auch die verschiedenen Modifikationen ihres Namens *Äürämöiset*, wofür sie selbst *Äkrämöiset* oder *Ägrämöiset* gebrauchen. Gerade diese Eigenheit zeugt von einem stärkern Einflusse des Russischen, vielleicht auch von höherem Alter der *Äürämöiset* im Lande, wenn der Umstand nicht der Nähe der Russen zuzuschreiben ist. Jene Eigenheit findet sich in dem *Russisch-Karelischen* ebenfalls. Auch fehlt es nicht bei den *Äürämöiset* an Idiotismen oder eigenthümlichen Wörtern und Redensarten, z. B. statt *Isä* Vater *Taata* oder *Äiti*[6]), statt *äiti* Mutter *emo*, statt *lakki* Weibermütze *huntu*, statt *krüüni* (aus dem schwedischen *gryn*) Granpen *suurimoi*. Einige von diesen Idiotismen oder andere finden sich jedoch auch bei den *Sawakot*, und es liesse sich überhaupt eine nicht unbedeutende Nachlese zu Renwall's finnischem Wörterbuche in Ingermannland sammeln. — Ein noch grösserer und durchgängiger Unterschied zwischen den *Äürämöiset* und *Sawakot* als in der Sprache besteht in der Kleidertracht der Weiber, welche bei den letzteren in verschiedenen Gegenden zwar etwas verschieden, aber doch im Ganzen weit einfacher, geschmackvoller und wohlfeiler ist als bei den *Äürämöiset*, die darin viel bunte Pracht und überladene Zierathen lieben und daher grössern Aufwand machen. So zeichnet sich auch ihre *huntu* vor der *lakki* der Sawakischen Weiber durch Grösse und Gestalt aus. Dabei sind die *Äürämöiset* im Allgemeinen roher und abergläubiger, und hängen mit grösserm Eigensinn an alten Vorurtheilen, Sitten und Gebräuchen. Von diesen will ich hier mittheilen, was ich theils durch eigene Nachforschungen, theils durch zuverlässige Berichte Anderer habe bisher über die Ingermannländischen Finnen überhaupt in Erfahrung bringen können.

Wenn Jemand *heirathen* will, so trägt er seinem Vater oder der Mutter, oder aber, wenn sie nicht mehr leben, irgend einem Verwandten auf, erst anzufragen, ob er sich als Freier melden dürfe? Erfolgt dazu die Erlaubniss, so begibt sich der Bräutigam mit einem Freiwerber (*puhemies* Sprecher) an einem Sonntagsnachmittage in's Haus der Braut, wo der Freiwerber Rauchtabak, geschnittenen und Blätter, auf den Tisch legt. Irgend einer zerschneidet die Blätter fein; man stopft die Pfeifen und raucht. Daher wird von einer Freierreise gesagt: „*mennä tupakoilla* mit Tabak fahren," und von der Braut heisst es nachher, sie habe bereits Tabak bei sich gehabt. — Man lässt sich das Nebengebäude zeigen, worin sich die Braut befindet, der Freiwerber geht mit dem Bräutigam hinein, und ermahnt beide einander genau anzusehen, damit sie nicht nachher bereuen mögen. Der Bräutigam nimmt aus seinem Beutel Geld, in Banknoten oder in Silber, und legt es der Braut im Nacken zwischen das Hemd und den Leib; bei den *Savakot* wird solches in die Hand gegeben, oder auch hält die Braut ihre Schürze vor und empfängt es darin. Darauf begeben sich der Bräutigam mit dem Freiwerber wieder in die Wohnstube; unterwegs versetzen aber die Dorfsmädchen jenem so viele Faustschläge, als sie vermögen. Die Braut bindet das Geld in ein Schnupftuch, kommt damit in die Stube, und wirft es dem Bräutigam in den Schooss. Ein gewandter Freiwerber ergreift nun die Braut und hält sie so lange fest, bis der Bräutigam das Geld losbindet und es mit Zugabe von neuem Gelde in den Nacken legt oder auch in die Hand gibt. Ist aber der Werber saumselig oder unbeholfen, so muss die Zeremonie im Nebengebäude wiederholt werden, und der Bräutigam ist bei der Rückkehr neuen Schlägen ausgesetzt. — Den Freiern wird der Tisch gedeckt; während sie speisen, zählen die Mädchen im geheim die Bissen des Bräutigams, um von der geraden oder ungeraden Zahl derselben auf die lange oder kurze Dauer der Verbindung zu schliessen. Nach dem Essen bringt die Mutter der Braut dem Bräutigam in ihrem Namen ein Schnupftuch, und der Termin der Verlobung — nach einer oder zwei Wochen — wird festgesetzt. Nach ein paar Tagen

kommt der Vater oder die Mutter, das Haus des Bräutigams zu besuchen, nimmt das gegebene Geld mit und legt es auf den Tisch. Man bespricht die Sache und trinkt Branntwein. Ist man zufrieden, so wird das Geld zurückgenommen, und der Tochter wiedergegeben. Mancher Bräutigam nimmt aber sein Geld wieder selbst zu sich, oder schickt nach ein paar Tagen das Schnupftuch der Braut zurück mit Verzichtleistung auf sein Geld. Behält aber die Braut das Geld länger bei sich und bringt es dennoch später zurück, so entstehen oft Prozesse, welche durch den Geistlichen geschlichtet werden müssen. — Am Tage der Verlobung erscheint der Bräutigam wieder Nachmittags mit zwei Freiwerbern im Hause der Braut. Die letzteren legen Tabak auf den Tisch; die Gäste werden aber mit Speise und Trank bewirthet. Darauf theilt der Bräutigam Geld aus, den Aeltern der Braut je nach dem Vermögen zu 5 oder 10 Rubel, der Braut weniger, damit sie nicht „schläfrig werde." Das Weib, welches bei der Verlobung mit der Braut ist, *Olallinen* (auf, an der Schulter, von *Olka*) genannt, bekommt auch einige Griwnen, die Verwandten der Braut ebenfalls etwas. Diese Gelder werden *Kuuliaiset* genannt, gleichsam Zeugegeld, von *kuulla* hören, zuhören. Von der anderen Seite müssen auch die den Verwandten des Bräutigams zu machenden Gegengeschenke stipulirt und bestimmt werden. Ist man endlich auch darüber einig geworden, so wirft der Freiwerber eine Kopeke hinter den Ofen und spricht: „*hiton silmään se raha*, diess Geld in's Auge des Bösen!" — Nun werden die Gäste mit Essen und Trinken abermals bewirthet, und empfangen die für die Aeltern und nächsten Verwandten des Bräutigams, die Freiwerber und ihre Frauen bestimmten, und in Hemden, Handschuhen, Schnupftüchern, Schürzen, Weibermützen und Gürteln bestehenden Geschenke. Beim Abschiede reicht die Braut ihrem Bräutigam in der Vorstube die Hand und schenkt ihm ein Schnupftuch, er gibt ihr dagegen Geld. — Nach einer oder ein paar Wochen begibt sich die Braut in das Haus des Bräutigams, „um den Platz des Spinnrades auszusehen" oder, wie es auch heisst," um die Wolfshaut auszuklopfen (*keträpuun siaa katsomaan*" oder „*Suen nahkaa pieksemään*)."

Das Weib, welches sie dabei begleiten muss, heisst *sauwa* d. h. Stab. Der Bräutigam, sein Vater und die Brüder beschenken sie mit Geld, die Mutter und Schwestern mit Wolle, Schnupftüchern, Gürteln u. s. w. Die Verwandten des Bräutigams werden gleichfalls besucht und machen ähnliche Geschenke. Nach einiger Zeit macht der Vater oder die Mutter des Bräutigams, oder auch ein naher Verwandte, einen Besuch im Hause der Braut, und bringt ihr ein gutes Halstuch mit; auch die Aeltern erhalten Geschenke, der Besuchende aber bekommt dagegen von der Mutter der Braut ein paar Handschuhe. Der Hochzeittag wird anberaumt und die Zahl des die Braut zu begleitenden Gefolges festgesetzt. Die männlichen Begleiter, bis zwanzig an der Zahl, heissen *Nuuwwemiehet*, die weiblichen *Kaaset*, deren eine ein Mädchen sein muss. Sie wird *Ruuska* genannt. Vormals hatten die *Sawakot* bloss 2 *Kaaset*, die *Äürämöiset* 1; jetzt haben beide ihrer bis 5 und 6. — Nach den bisher beschriebenen Vorrichtungen wird das Paar in der Kirche der Gemeinde aufgeboten, oder, wenn die zu Vermählenden aus verschiedenen Gemeinden sind, in beiden. — Am Vorabende des Hochzeittages versammeln sich in beiden Häusern die Gäste, und der Bräutigam so wohl als die Braut werden von ihren Verwandten in der Badstube gebadet. Am folgenden Morgen knieen die zu Vermählenden vor ihren Aeltern nieder und erflehen ihren Segen. Vormals war es gebräuchlich, und soll es hier und dort noch jetzt sein, dass man vor der Abfahrt zur Trauung dem Bräutigam und der Braut unter der linken Ferse innerhalb des Strumpfes ein Silberstück und 9 Halmknoten legte; unter der linken Armhöle aber wurden oder werden 9 aus dem Loche des Mühlsteines genommene Getreidekörner eingenäht. Nach vollzogener Trauung, während welcher manche Braut ihren Fuss über dem des Bräutigams zu halten trachtet, begibt man sich vorerst wieder nach Hause. Des Abends sitzt der Bräutigam vor seiner Abreise hinter dem Tische mit den Jünglingen der Nachbarschaft, welche singen und von den Hochzeitgästen Reisegeld bitten. Wer gibt, wird mit Branntwein und Bier traktirt. Auf ähnliche Weise sitzt die Braut in ihrem Hause hinter dem Tische, an ihren beiden Seiten Mädchen, welche singen:

Auttakaatte matkamiestä!	Weihet doch der Wand'rin Hülfe!
Ken tenolla, ken tewolla,	Wer mit kräft'gem Wunsch, wer thätig,
Kempä kengän nauhaisilla.	Sei's auch nur mit Band zu Schuhen.
Ripustelkaat rihmawüühti,	Das Gebind' des Garnes hänget,
Laittakaatte langakerä!	Wartet auf mit wollnem Knäuel!
Ei kinnasta kiwest tehä,	Nicht aus Steinen hat man Handschuh',
Somerost ei sormikasta.	Nicht aus Kiese Fingerhandschuh'.

Die Gäste geben Geld und bekommen dafür einen Schluck Branntwein. — Gegen Mitternacht langt der Bräutigam mit seinem Gefolge an, das aus etwa 10 Männern besteht, ausgenommen die Freiwerber. Einer von diesen erscheint zuvörderst allein und kündigt eine Jagdgesellschaft an, welche die Spuren eines Luchses bis zu diesem Hause verfolgt habe, und um Erlaubniss bitte, bis zum folgenden Tage ausruhen zu dürfen. Diese wird gewährt und der Bräutigam tritt mit seinem Gefolge herein. Indessen sitzt noch immer die Braut mit den singenden Mädchen am Tische, und verlässt ihren Platz nicht eher, als bis der Bräutigam und sein Gefolge Geld gegeben. Nun verlässt die Braut mit den ihrigen den Tisch, den die angekommene Gesellschaft besetzt, während man einige Verse eines geistlichen Liedes absingt. Vor dem Bräutigam wird eine Schüssel mit hartem Brei von Haber (*talkkuna*) gesetzt, worin er und seine Begleiter etwas Geld legen müssen. Ein Freiwerber bewirthet mit Branntwein und Weitzenbrod, die er mitgebracht hat. Der Tisch wird gedeckt und man isst und trinkt. Nachdem nimmt der Freiwerber seine Peitsche, schlägt damit an die Wand und sagt: Unser junge Fürst mag nicht essen und nicht trinken, bevor er die seinige gesehen. Diess wird nach einer Weile wiederholt, worauf die Braut einen Krug mit Bier bringt mit einem Schnupftuche bedeckt. Dieser Krug wird *härsütöskappa* (Hetzkrug) genannt. Der Bräutigam nimmt das Schnupftuch und legt nebst seinem Gefolge Geld hinein, wonach die Braut den Krug wieder wegbringt. Der Freiwerber wiederholt noch einmal seinen Ausspruch und begibt sich dann nach einer Weile in das Nebengebäude, worin

sich die Braut in vollem Putze mit ihren Kaaset befindet. Seine Peitsche legt er auf die Schwelle, und die Braut gibt ihm ein Schnupftuch. Darauf wird sie von dem Freiwerber unter Gesang in die Stube begleitet und an die Seite des Bräutigams gesetzt. Kann sie dabei einen Zipfel seines Oberrockes (*wütta*) unter sich bekommen, so ist ihr das lieb als ein Vorzeichen, dass sie die Oberherrschaft in der Ehe erlangen werde. Auch ihre Kaaset und übrigen Verwandten setzen sich und speisen. Darauf vertheilen die Kaaset Butterbrod und Fleisch an die Mädchen. Diess nennt man *Kurikkoi*. Nun wird ein Abschiedslied gesungen. Der Bräutigam hebt seine Braut in den Schlitten oder auf den Karren; der Freiwerber muss aber den mitfolgenden Brautkasten von ihrer Mutter, die darauf sitzt, mit Geld lösen. Den Abfahrenden schreien die Knaben nach: *hummaren warkaat!* *Hummari* heisst ein grosser hölzerner Mörser, worin man Korn zerstosst; *warkaat* bedeutet Diebe. — Unterweges geschieht es wol, dass das Pferd des Bräutigams ermüdet oder sonst irgend ein Unfall begegnet. Diess rührt denn, glaubt man, aus Zauberei her, veranlasst durch den Neid irgend eines gekränkten, oder zur Hochzeit nicht eingeladenen Verwandten, weswegen man durch andere abergläubige Mittel dem entgegen zu wirken sucht. So soll ein Vater seinem Sohne, als er seine Braut abholen wollte, angerathen haben, vom ersten Baume unterweges 3 Zweige abzubrechen und mitzunehmen, um nachher, wenn das Pferd nicht laufen wollte, es mit einem jeden Zweige 3 Mal zu schlagen, was den im Schlitten etwa mitsitzenden Bösen nöthigen werde sich zurückzuziehen. — Ist man in der Nähe des Hauses des Bräutigams angelangt, so begibt sich ein Freiwerber vorher allein hinein, und bittet um Nachtquartier, was endlich nach vielen Einwendungen bewilligt wird. Inzwischen muss die Braut einen schmalen Gürtel hergeben, womit das Kummet des Bräutigams umgebunden wird; wer das Pferd abspannt, erhält den Gürtel. Um Trinkgeld zu erlangen, ziehen die Knaben Stricke zwischen die Häuser und Zäune im Wege der Ankommenden. Ihre Einfahrt auf den Hof wird durch einige Büchsenschüsse angekündigt. Wo die Braut aussteigen soll, wird eine Decke unter ihre

Füsse ausgebreitet, worüber sie hinter dem Bräutigam vorschreitet, ihn am Gürtel festhaltend, so dass Niemand dazwischen kommen könne. Voran gehen die Freiwerber, hinterher folgen die Kaaset und die übrige Gesellschaft. In der Vorstube kommt die Mutter des Bräutigams ihnen entgegen, und hat einen umgekehrten Pelz angelegt, in der Hand hält sie ein Sieb mit ausgebrannten Kohlen und Hopfen. Da hinein muss die Braut eine Schürze oder ein paar Handschuhe legen. Nun hält die Gesellschaft ihren Einzug in die Stube und bleibt stehen, bis einige geistliche Verse abgesungen worden sind, wonach man sich zu Tische setzt. Die Verwandten der Braut aber setzen sich zu einem andern Tische im Hintergrunde, was man nennt „Tarakanen hüten." Mit der Braut setzen sich ihre Kaaset und ihr Bruder, bei dieser Gelegenheit *Otsan Kohtajainen* (der der Stirn gegenüber ist) genannt. Auf die Knie der Braut legt man einen kleinen Knaben und spricht zu ihr: „*tässä on poika polwillais*, 9 *pojan emäksi*, 1 *tyttären emäksi*, d. h. hier hast du einen Knaben auf den Knien, (werde) Mutter von 9 Knaben, Mutter einer Tochter!" Die Braut bindet einen Gürtel um den Knaben, der dann wieder weggenommen wird. Man bringt eine Schüssel mit Talkkuna, wo die Braut, ihre Kaaset und ihr Bruder Geld hineinlegen müssen. Eine Kaase vertheilt einen Schluck Branntwein an die Gesellschaft der Braut und ein Stück Weitzenbrod, zuletzt aber der Wirthin des Hauses. Dann wird gespeist. Nach dem Essen schlägt der Freiwerber mit seiner Peitsche an die Wand und spricht: „unser junger Fürst (oder wol auch gar König!) mag nicht essen, mag nicht trinken, wenn er nicht zur Ruhe kommt." Nun begibt sich die Braut mit den Kaaset und ihrem Bruder in das besondere Schlafzimmer, von den *Sawakot mökki*, bei den *Äürämöiset* aber *Tupainen* genannt. An einigen Orten wird das Bett für die jungen Eheleute im Stalle gemacht. Die Kaaset nehmen das Bett mit dem ausgebreiteten Stroh in genauen Augenschein, um sich zu überzeugen, ob keine besonderen (abergläubigen) Künste gebraucht seien; der *Otsan kohtajainen* aber stellt sich auf das Bett, um die Stärke desselben zu untersuchen. Darauf machen die Kaaset das Bett zurecht, und werden mit Butterbrod und Bierkuchen bewirthet. Diesem nach begeben sie sich in die

Wohnstube. Dort werden dieselben Speisen auf den Mühlstein gelegt, damit die Braut und die Kaaset davon essen. Auf dem *Hummari* (siehe oben) wird von denselben zum dritten Mal gekostet, und man nimmt die vorigen Plätze am Tische wieder ein. Noch zwei Mal wiederholt der Freiwerber, dass der junge Fürst oder König sich nach der Ruhe sehne. Ist diess geschehen, so stimmt der *Otsan Kohtajainen* ein geistliches Lied an, und führt, von den Kaaset begleitet, die Braut in das Schlafgemach. Dort wird sie von jenen entkleidet und ins Bette gebracht. Otsan Kohtajainen bringt diese Nachricht in die Stube. Nun stimmen die Freiwerber einen andern geistlichen Vers an, und begleiten den Bräutigam in's Schlafzimmer. Dort sitzen die Kaaset am Rande des Brautbettes, und verlassen dasselbe nicht eher, als der Bräutigam einer jeden von ihnen etwas Geld gegeben hat. Diess nennt man *Karwaraha* (Haargeld). Bei dem Zurücktreten der Kaaset singen die Freiwerber:

Meijän pässi päälle pääsi,	Endlich siegte unser Schaafbock,
meijän karkaisi karitsa.	Lief heran nun unser Lämmchen.

Die Kaaset antworten:

Tuota neito toiwokin,	Das war's, was die Jungfer wartet',
Kaiken ilmosen ikänsä.	Wartete schon lebenslänglich.

Denn (wird sprichwörtlich hinzugefügt): *Kolme üötä itkee tältölapsi lapsen tikuu, muun ikäns itkee miestä*, d. h. 3 Nächte weint ein Mädchen Kindesthränen, das übrige Lebensalter weint es nach einem Manne. — Die Freiwerber entkleiden den Bräutigam, legen ihn schlafen und bedecken ihn; einer von ihnen aber schlägt mit der Peitsche 3 Mal quer über die Decke und spricht dabei: Knaben — Knaben — und Töchter. Alle entfernen sich; Otsan Kohtajainen verschliesst die Thür und steckt den Schlüssel zu sich. — Um in der Ehe ihre Herrschaft über den Mann nach Beobachtung der bereits früher erwähnten Verhaltungsregeln noch mehr zu befestigen, sucht die Braut ihren Kopf höher zu halten. — Nach einer Weile kommen die Freiwerber, die Kaaset nebst Otsan Kohtajainen und bringen Branntwein, Weitzenbrod und einen Topf mit gesottenen Eiern. Das

junge Paar muss sich aufrichten; der Hut des Bräutigams wird auf den Kopf der Braut, ihre Haarbinde auf seinen Kopf gesetzt. So müssen sie von dem dargebrachten Gerichte wechselweise mit einem und demselben Löffel essen; den Rest verzehren die Kaaset und Otsan Kohtajainen, der dann den Topf zerschlägt, damit die junge Frau mehr Knaben als Töchter gebäre. Man lässt sie wieder einige Zeit schlafen und weckt sie dann auf. Während die Freiwerber den jungen Ehemann kleiden, führen die Kaaset die junge Frau rings um den Hof und dann wieder in's Schlafgemach, wo man ihren Kopfputz zurecht macht. Diesen nimmt die junge Frau jedoch aus einander, und die erste Mütze (*huntu* oder *lakki*) fällt den Armen der Gemeinde anheim. Die Kaaset setzen der Frau eine andere Mütze auf. Darauf stimmen die Freiwerber ein geistliches Lied an, man zieht unterdessen in die Stube, setzt sich zu Tische und speist. Diese Mahlzeit nennt man *pitkä kaali* (langer Kohl). Darauf geht das junge Paar mit den Kaaset und dem Otsan Kohtajainen in das Stübchen. Dort werden die Geschenke in eine grosse runde Schachtel (*Wakka*) gelegt, welche der junge Ehemann in die Wohnstube herein trägt. Voran geht der Otsan Kohtajainen. Die Schachtel wird auf den Tisch gesetzt. Der junge Ehemann nimmt selbst das Hemd, welches oben liegt. Seine Mutter stellt sich ein, um zu bestimmen, was von den übrigen Geschenken namentlich einem jeden von den anwesenden Gästen zu Theil werden solle. Der Otsan Kohtajainen steigt auf einen Stuhl mit seiner Peitsche, legt die einzelnen Artikel darauf, und ruft nach dem Geheiss der Wirthin die Gäste namentlich hervor, das ihnen Bestimmte zu empfangen. Dabei äussert er: „wenn der Vogel ein Gefallen gefunden, so mögen es dessen Federn auch; alles ist gut gemeint, obzwar aus kleinem Vorrathe.“ Die Gäste bedanken sich und bezeugen ihre Fröhlichkeit durch Tanz und Gesang, ein jeder nach seiner Laune. — Nachdem die Geschenke vertheilt worden sind, bringt die Mutter des jungen Ehemannes die Wolle eines ganzen Schaafes, und legt solche in die Schachtel, welche von einer Kaase in's Stübchen weggetragen wird. Nun bringt man Branntwein, Bier, ein paar Gläser auf einem

Teller und ein leeres Sieb auf den Tisch. Eine Kaase schenkt ein und die junge Frau fordert auf zu trinken. Das heisst *Kerta.* Zuerst treten die Schwiegeraltern hervor und trinken; der Schwiegervater gibt Geld, die Schwiegermutter verspricht ein Schaaf oder ein Kalb. Die Hochzeitgäste geben gewöhnlich Geld und legen es in das Sieb, welches, nachdem alle getrunken und dafür dem jungen Paare gesteuert haben, von der Braut und den Kaaset in das Stübchen gebrachtwird. Dort zählt man das Geld und bringt es in Sicherheit. — Nun kehrt man in die Wohnstube zurück und setzt sich zu Tische. Darauf wird Talkkuna mit Butter aufgetragen. Das nennt man *erotalkkuna*, Trennungs- oder Abschiedstalkkuna. — Nach dem Essen machen sich die Kaaset und die Verwandten der jungen Frau auf die Reise nach Hause. Die nächste Kaase erhält ein kleines Gefäss mit Bier und darin zerbröckeltem Brod; das Gefäss heisst daher *Kaasen kappa.* Wenn es durchfliesst, so ist das für die Ehre der jungen Ehefrau ein schlimmes Zeichen. — Mit den Kaaset schickt der junge Ehemann an seine Schwiegeraltern ein Brod und ein grosses Stück Fleisch. Bei deren Uebergabe sprechen die Kaaset: *Tässa on tüttäres reisi ja tässä on kaakku Kullaltaisi, lihalimppu linnultaisi,* d. h. „hier ist der Schenkel deiner Tochter, und hier ist ein Brodkuchen von deinem Golde, ein Stück Fleisch von deinem Vöglein." — Es ist zu bemerken, dass auch die beiderseits eingeladenen Gäste jeder ein Brod und ein gutes Stück Fleisch in die Hochzeithäuser mitbringen. — Nach der Abfahrt der Begleiter und Begleiterinnen der jungen Frau bleibt diese selbst neben ihrem Manne am Tische sitzen, und ein Weib nimmt an der andern Seite den Platz der Kaase ein. — Nach dem Abendessen begleitet man wieder feierlich, jedoch ohne Gesang, das junge Paar in das Schlafzimmer; am folgenden Morgen eben so in die Wohnstube zum Frühstück, nach welchem die junge Frau an den häuslichen Arbeiten Theil nimmt. — Des Abends ist es ihre Sache den Schwiegeraltern das Bett zurecht zu machen, und von sich ein neues Bettlaken hineinzulegen. — Wer sie bei'm ersten Besuch in den Kuhstall begleitet, erhält zum Geschenk eine Schürze; wer mit ihr zuerst Holz trägt, bekommt einen Gürtel.

Die paar ersten Eimer Wasser, die sie vom Brunnen bringt, werden nahe bei'm Wohnhause im Hofe auf die Erde gegossen. — Nach einer oder ein paar Wochen fährt der junge Ehemann zu seinen Schwiegerältern auf Besuch, und bringt dem Schwiegervater ein paar lederne Handschuhe, der Schwiegermutter aber ein paar Schuhe mit. Diese werden die *schwarzen Schuhe* oder *Haarschuhe* genannt. Die Schwiegerältern begleiten ihren Schwiegersohn nach Hause, und bringen als Gäste dort 3 Tage zu. — Nach einigen Wochen kommt der Bruder der jungen Frau, und führt sie auf ein paar oder 3 Wochen nach dem väterlichen Hause. Man nennt diess *oljamün*. Dann holt sie ihr Mann wieder ab.

Anders sind in mancher Hinsicht die *Hochzeitgebräuche bei den Ingrikot oder Ishoren*, zum Theil auch daher, dass diese sämmtlich griechischen Glaubens sind. — Ein Mädchen, das bald verheirathet werden will, trägt zu ihrer Staatskleidung eine bis an die Ohren sich schliessende Mütze mit feinen, hellgelben Perlen und einem kleinen Loche an der Scheitel. — Der Vater des Bräutigams macht bei den Aeltern der Auserwählten den Freier. Ist man einig geworden, auch über die Mitgabe (*prïtana*, aus dem russischen приданое), so setzt man Salz und Brod auf den Tisch, zündet die Wachskerzen vor den Heiligenbildern an, macht das Kreuzzeichen und beugt sich 3 Mal bis zur Erde. Die Uebereinkunft wird durch Handschlag bestätigt, und man neigt sich wieder vor den Bildern. Darauf wird der Hochzeittag binnen Kurzem festgesetzt. — Während der ganzen Zwischenzeit weint und heult die Braut, indem sie ein Haus nach dem andern besucht; sie müsse nun diess und jenes verlassen, und wisse nicht, welche Schicksale ihrer warten. — Am Vorabende des Hochzeittages versammeln sich ihre Verwandten; indessen befindet sie sich auf dem Ofen, das Haupt bis auf die Ohren bedeckt; dort weint und heult sie immerfort, dass sie bald das väterliche Haus, Vater (*ätti*), Mutter (*emo*), Kühe, Schaafe u. s. w. verlassen müsse. Der eine und der andere von den Verwandten gehen zu ihr hin und ersuchen sie, vergebens tröstend, herunter zu kommen. Endlich gehen die Aeltern selbst und ziehen sie herunter. Nun setzen sie sich auf die Bank, die Toch-

ter aber beugt sich vor beiden 3 Mal bis zur Erde. Der Vater nimmt ein Heiligenbild in die Hand, die Mutter eine Wachskerze; vor denselben macht die Braut das Kreuzzeichen, und verneigt sich 3 Mal. Dann wird sie in die Badstube gebracht, und unter fortwährendem Schluchzen und Weinen von den Verwandten gebadet. Nachdem sie in die Wohnstube gebracht worden, bringt man eine leere runde Schachtel (*Wakka*), und stellt sie mit der Oeffnung nach unten auf die Diele. Auf dem Boden dieser Schachtel legt der Bruder der Braut ihr die Schuhe an, und sie wird vollständig gekleidet. Nun setzt sie sich hinter den Tisch, an beiden Seiten Mädchen, welche bis gegen Morgen das früher angeführte: *auttakaatte matkamiestä* u. s. w. (s. oben S. 130) singen. Dazwischen wird gegessen und getrunken. — Am Morgen ganz früh langt der Bräutigam mit seinen Freiwerbern an, wird aber nicht eher zum Tisch gelassen, als bis er Geld erlegt. Der Bräutigam hat mit sich Branntwein und Bier, womit er die Anwesenden bewirthet. Das Haus selbst gibt Essen und Trinken zum Besten. Indessen sitzt die Braut mit verschleiertem Gesichte und enthüllt sich nicht vor der Trauung. Zu dieser muss die Braut mit ein paar Ellen Tuch versehen sein, das unter die Füsse der zu Vermählenden ausgebreitet und nachher dem Priester zu Theil wird. Nach dem griechischen Ritus wird der Braut während der Trauung eine Krone auf's Haupt gesetzt. Nach der Zeremonie begibt man sich in das Haus des Bräutigams. Dieser setzt sich mit seinen Freiwerbern und Verwandten zu Tische, zu einem andern im Hintergrunde das Gefolge der Braut. Zwischen beide Tische stellen sich die Braut und die Kaase mit einer Peitsche in der Hand, bücken sich gegen den einen und den andern Tisch, und ermuntern die Gäste zu essen und zu trinken. Diess währt fort, bis das Paar zur Ruhe gebracht wird. Ob und welche Gebräuche namentlich dabei Statt finden, habe ich nicht in Erfahrung bringen können. Nur ist zu bemerken, dass, wenn es an dem Tage, wo man die Braut holt, zur Trauung zu spät wird, diese daher bis zum folgenden Morgen aufgeschoben werden muss, die Hochzeit dennoch zu ihrer Zeit gefeiert wird, dann aber beim Schlafengehen die Kaase sich zwischen den Bräutigam und

die Braut in's Bett in die Mitte legt. —, Ist die Trauung bereits vollzogen und man sitzt zu Tische, so muss das junge Paar auf die Anmerkungen der Gäste, der Trank sei nicht süss genug, einander wiederholentlich küssen. Da ein jeder Gast sich zu solcher Anmerkung berechtigt, ja verpflichtet fühlt, so lässt es sich denken, dass das Wohlmeinen zum Uebeldruss werden könne. — Nach der Hochzeit muss die junge Frau, sei es auch im Winter, so lange im blossen Hemde und Unterrocke einhergehen und beständig stehen, bis ihr die Schwiegermutter einen Pelz oder Oberrock gibt und sie sitzen heisst. —

Wenn bei den Finnen in Ingermannland *ein Kind geboren wird*, so dreht die Hebamme ein Messer 3 Mal um dasselbe, und legt es neben das Kind. Diess wird jeden Abend wiederholt, bis das Kind getauft ist. Daher hat man oft bei der Taufe in den Windeln ein Messer eingewickelt gefunden, auch etwas Salz. Bei einigen soll es Gebrauch sein, eine kleine Ecke vom Brod und einige Getreidekörner gegen den Nabel des Kindes in die Windeln zu legen. Das mag denn den 9 Körnern entsprechen, die man den neu zu Vermählenden unter die Armhöle einnäht. — Ein äusserst dummer und schädlicher Gebrauch ist es wol, dem Kinde vor der Mutterbrust zuerst etwas geschmolzene Butter zu reichen. — Zum Tauffeste laden die Reichern an einem Sonntage sowol die beiderseitigen Verwandten als auch die Nachbaren ein. Jeder gibt der Wöchnerin sogenanntes Zahngeld (*Hammasraha*). Die Nachbaren gehen nach der Mittagsmahlzeit gegen Abend nach Hause; die Verwandten bleiben über die Nacht bis zum Montage. Der Wöchnerin warten die nächsten Verwandten und Taufpathen mit Weitzenbrod, Pirogen, Butter, Eierkuchen und Fischen auf; diess nennt man mit einem aus dem Russischen entlehnten Worte *Retinoi*.

Stirbt in einem Hause Wirth oder Wirthin, so ladet man zum Sonnabend Abends die Verwandten und Nachbaren zu sich, und bringt den Leichnam unter Absingen eines geistlichen Liedes in die Stube. Der Deckel des Sarges wird abgenommen. Nach dem Abendessen singt man geistliche Lieder die ganze Nacht hindurch. Am Morgen wird gefrühstückt, Suppe (*Rokka*) und Fleisch.

Vor den Leichenwagen spannt man 3 oder 4 Pferde, ausser dem Kutscher setzen sich 2 oder 3 Mann auf den Sarg. So wird die Leiche unter Absingen von geistlichen Todtenliedern bis vor die Kirche gefahren. — Nach der Beerdigung wird im Begräbnisshause gegessen und getrunken; die Verwandten verweilen bis zum folgenden Tage. — Bei den *Ishoren* ist es Sitte gewesen, die Todten nachher auf ihren Gräbern zu beweinen. —

Man glaubt an *Gespenster und Wanderung der Todten*, besonders solcher Personen, die im Rufe der Zauberei oder sonst schlechten Lebenswandels gestanden. Um ihrem Wiedererscheinen vorzubeugen, pflegt man ihre Leichen mit dem Gesichte nach unten in den Sarg zu legen, und eine Knopfnadel unten in die Ferse zu stecken. — Ferner glaubt man auch hier an einäugige *Schutzgeister der Häuser* (*Tontut*, aus dem Schwedischen), die ein Haus reich oder arm machen können, je nachdem sie gewogen oder feindlich gesinnt sind; an *Flussgeister* (*Näkki*, ebenfalls aus dem Schwedischen), weibliche Wesen mit langen bis auf die Füsse herabhängenden Haaren und grossen Brüsten, die bis zum Nabel reichen. Dagegen soll der *Waldgeist* (*Metsän hallia*) männlich sein. Oder auch mag man sich solchen vielleicht ohne Unterschied des Geschlechtes denken, wenn die Schützen ihn anrufen: *Metsän itti, metsän ätti! metsän kultainen Kuningas! Tule nüt minun tüköni!* d. h. wol: Waldes Vater, Waldes Mutter! Du des Waldes goldner König! Komme nun zu mir! — Ueberhaupt ist der Aberglaube gegen frühere Zeiten um Vieles verschwunden oder vermindert; hier und dort soll es doch noch *Zauberer und Beschwörer* geben, die wenigstens in geheim ihr Unwesen treiben mögen. Auch sollen noch bei Einzelnen stellenweise allerlei *Vorurtheile* und alberne Meinungen herrschen. Auch darüber wollen wir hier das Hauptsächliche, was uns aus der nächsten Vergangenheit und der Gegenwart kund geworden, nebst einigen Bemerkungen über bisher unberührte Sitten, Gebräuche und allgemeine Volksvergnügungen an einem Orte zusammenstellen. —

In dem entlegenen Kirchspiele *Liisilä* an der Nowgorodschen Gränze wuchsen vor etwa 60 Jahren oder etwas darüber auf einem Hügel bei einem Dorfe

Wacholderbäume mit einem grossen Wacholder in der Mitte. Der Hügel ward von den Dorfbewohnern umzäunt, und man brachte an die Wurzel des grossen Wacholders die ersten Körner von der Ernte, von einer Kuh, die gekalbt hatte, die erste Milch, desgleichen von einer Wöchnerin, und an Feiertagen Speisen und Branntwein. Diess beobachtete das ganze Dorf, bis der lutherische Geistliche die Bäume niederhauen liess. — Aehnlicher Unfug ist vor noch kürzerer Zeit in der Gemeinde *Serebetha* im *Oranienbaumschen* Kreise von den dortigen *Ishoren*, zum Theil aber auch von den übrigen Finnen, mit einem Wacholdergebüsche getrieben worden. Niemand durfte die Bäume beschädigen, und es wurden ihnen ebenfalls die selbigen Opfer gebracht, am *Petritage* aber des Morgens ein Stein oder mehrere, in deren Haufen man Speisen und Getränke goss. So war bereits der Steinhaufen sehr gross geworden, als ihn endlich der lutherische Geistliche zerstreuen und die Bäume niederhauen liess. — Auch gibt es noch sogar Dörfernamen, die Spuren eines ehemaligen weiter verbreiteten Kultus der Waldgeister und anderer zu enthalten scheinen. So vielleicht *Kuippina*, russisch *Kipenj*, mit einer Poststation auf dem Narwaschen Wege hinter *Ropscha*; offenbar aber das nicht weit von *Kuippina* an dem Wege nach Gatschina belegene Dorf *Sämsänpalo*. Denn *Kuippana* ist bei den *Finnen* ein Epithet des Waldgeistes[7]), und *Sämsä* ein mythologischer Genius, der Bäume pflanzte[8]). Irgend eine mythologische Beziehung hat wol auch der Name des Dorfes *Hittola* (von *Hiito*, einem bösen mythologischen Geiste) im *Toksowaschen* Kirchspiele neben einem *See* auf einem hohen Berge. — Am Neujahrsmorgen will man bei *Ishoren* bemerkt haben, dass sie es für ein Zeichen des Glücks für das eintretende Jahr halten, wenn der erste hereintretende Fremde ein Mann ist; Weiber dagegen bringen Unheil. — Die *Fastnachtzeit* zeichnet sich hier durch keine eigenthümliche Gebräuche aus, und wird nach Art der Russen durch Lustfahrten aus dem einen Dorfe in's andere, durch Saufen und Singen gefeiert. — Am *Charfreitage*, und wol auch am Tage vorher, fasten auch einige Finnen ohne irgend etwas zu geniessen, bis die Sonne untergegangen ist. Wenigstens darf

keine Milch von den eigenen Kühen gebraucht werden. — Am *Ostermorgen* ging man vormals mit einem scharfen Eisen 3 Mal um den Hof, um im Sommer die Schlangen davon abzuhalten. Weibern aus der Nachbarschaft gab man kein Feuer, damit die Pflüge im Sommer nicht entzwei gehen. Um zu der erwähnten Jahrszeit nicht schläfrig zu werden, muss man das Glück haben, keine andere Thiere als Pferde zu sehen. Besonders Schlaf bringend ist der Anblick einer Katze. Ein Vogel macht flüchtig und unbeständig. Uebrigens belustigen sich die jungen Leute, so wie bei den Russen, mit Schaukeln und Singen von Liedern; ältere Männer mit Branntwein. Und wie sollten sie auch in einem so angenehmen Vergnügen den Russen nachstehen? — Von Wichtigkeit ist der *Georgiitag*; denn an diesem wird das Vieh zum ersten Mal auf die Weide getrieben. Am Morgen verzehrt man das grosse bis dahin aufbewahrte Weihnachtsbrod, und ertheilt im Getränke davon etwas auch dem lieben Vieh. Zu dessen Auslassung waren mehrere Vorrichtungen nöthig, oder sind es noch. Einige versehen sich mit Wolfsexcrementen, welche unter die Schwellen des Stalles gestreut werden. In früheren Zeiten nahm man auch ein Messer zwischen die Zähne, eine schaftlose Sense in die Hand, und ging so 3 Mal um das Vieh auf dem Hofe. Oder man nahm einen Sperberbaum, spaltete dessen Wipfel so, dass das andere Ende beisammen blieb, und legte den Sperber über die Thür, durch welche das Vieh passiren sollte. Ja! einige Wirthinnen kletterten selbst hinauf, breiteten die Füsse aus, und liessen so das Vieh hindurchdefiliren. — An diesem Tage gibt Mancher dem Nachbar nicht gerne Feuer oder sonst etwas aus dem Hause. — In der *Pfingstnacht* zünden junge Leute auf Anhöhen Feuer an, und belustigen sich dabei mit allerlei Spielen. Diess heisst *Kokko* brennen. — Dasselbe an sich unschuldige, und auch in Finnland gebräuchliche Vergnügen, macht man sich auch, und wol noch lieber in der *Johannisnacht*. Wäre doch alles damit abgethan, oder wenigstens mit dem Fasten am Tage vorher bis zum Sonnenuntergang, was etliche beobachten! Aber auch des lieben Viehes wegen ist wenigstens vormals die ganze Nacht auf folgende Albernheiten verwendet worden. Nicht genug, dass man die Milchgefässe gerade diese Nacht

auf das sorgfältigste rein scheuerte; die Wirthin, welche bei wenigen Kühen viel Butter wünschte, zog sich nackend aus mit aufgelöstem Haare, nahm das Butterfass (*Kirnu*) zwischen die Füsse, und butterte mit dem Quirle (*mäntä*), oder stellte sich wenigstens quirlend. Von einigen glaubt man, dass ihnen ein böses Wesen, *para* genannt, Milch im Ueberfluss zutrage, ein Aberglaube, der auch in Skandinavien zu Hause ist. Selbst der Name *para* ist das schwedische *bjära* finnisirt. — Die Zeit *vom Tage Allerheiligen bis Martini* nennen die hiesigen Finnen *Jakoaika*, Theilungszeit. Dann darf nicht gesponnen werden, wenn die Schaafe gedeihen und nicht besonders der Drehkrankheit ausgesetzt werden sollen. Auch darf man nicht Vieh schlachten. — Solcher Weiber gibt es noch mehrere, welche auch an den *Donnerstagsabenden* überhaupt nicht spinnen, auch am *Sonnabende* den ganzen Tag nicht. — In alten Zeiten feierte man den *Katharinentag* besonders, und braute dazu Bier, jedoch musste man darauf Acht haben, dass ja die Hühner von dem dazu bestimmten Malze nicht ein Korn zu verzehren bekamen. Früh des Morgens ward Grütze gekocht, solche und Bier in den Kuhstall gebracht, um mit beiden zuerst die Kühe zu bewirthen. Dabei bat man:

Hüwä Katrina, kaunis Katrina!	Gute Kathrine, schöne Kathrine!
Anna walkia wasikka!	Gib ein Kalb mir, welches weiss ist!
Hüwä mustakin olisi,	Gut doch wäre selbst ein schwarzes,
Kirjawakin kelpajaisi.	Auch ein buntes würde taugen.

Den Tag ass man denn auch selbst Grütze und trank Bier. — Am *Weihnachtsmorgen* hält man es auch für ein glückliches Zeichen, wenn irgend ein Mann zuerst in das Haus tritt. Dem Nachbar gibt man nicht gerne Feuer. Das Vieh wird den ganzen Tag weder gefüttert noch getränkt, nur das Pferd, womit man nach der Kirche fährt. Erst am andern oder *Stephanitage* in der Frühe füttert und tränkt man das übrige Vieh. In das Trinkgefäss legt man einen silbernen Ring oder eine silberne Schnalle, damit das Vieh darüber trinke. Auch soll es bei einigen Gebrauch sein, wenn eine Kuh gekalbt hat und sie zum ersten

Mal gemelkt werden soll, den Ring vom Finger und von jedem Striche die Milch 3 Mal dadurch zu ziehen. An demselben Stephanimorgen reitet der Hauswirth oder Knecht vom Stall in die Stube und frägt, ob Stephan zu Hause sei? Beide, der Mann so wol als das Pferd, werden mit Branntwein und Bier bewirthet. — Uebrigens ist es auch bei den hiesigen Finnen, so wie in Finnland, allgemeine Sitte, zu Weihnachten ein sehr grosses Brod zu backen, das während des ganzen Festes auf dem Tische unberührt liegen bleibt. Wenn die Weihnachtszeit vorüber ist, wird das Brod fortgetragen, an jedem Feiertage aber wieder aufgesetzt. Alle Brocken, so wie das vom Tische heruntergefallene Salz, werden von Anfang an gesammelt und in einem Tuche neben dem Brode aufbewahrt. Wie oben bereits bemerkt ist, wird das grosse Brod erst am Georgiitage im Frühjahre verzehrt. — Die jungen Leute belustigen sich während der Weihnachtszeit mit allerlei Spielen, Tänzen und Gesängen. —

In dieser allgemeinen Schilderung der Sitten, Gebräuche, Aberglaube und Meinungen der Ingermannländischen Finnen wird kein Sachkundiger in den Grundzügen die grosse Aehnlichkeit mit denen in Finnland, besonders wie es auch dort in älteren Zeiten war, verkennen, folglich auch den darin liegenden Beweis nicht übersehen, dass besonders die *Savakot* und *Äürämöiset* mit den eigentlichen Finnen ursprünglich ein Volk gewesen, obzwar es freilich jetzt, seitdem bereits Jahrhunderte mit ihren wechselnden Verhältnissen beide von einander immer mehr geschieden haben, höchst ungerecht wäre, mit so vielen blödsinnigen reisenden Ausländern die Petersburgischen Finnen mit den eigentlichen zu verwechseln, diese nach jenen zu beurtheilen, und eine äussere und innere Charakteristik dieser für die der Finnen überhaupt auszugeben. Von den *Savakot* haben wir bereits früher bemerkt, dass selbst ihr Name an ihre Herkunft und ihren Ursprung aus *Savolax* erinnert. Eine ähnliche Bewandtniss hat es aber auch mit den *Äürämöiset* oder *Ägrämöiset*; denn diese Benennung bezeichnet wol eben so deutlich, dass dieselben nichts anders sind, als Nachkommen der Bewohner des ehemaligen *Aegrepä* (d. h. *Ägrepää*, oder *Äüräpää*), eines

Distriktes im gegenwärtigen *Wiborgslän*[9]), der durch den Frieden vom Jahr 1323 nebst zwei anderen Gebieten (*Sawolax* und *Jeskis*) von den Russen an Schweden förmlich überlassen wurde[10]), zu Folge welcher Begebenheit wahrscheinlich auch schon die *ersten* Vorfahren der heutigen *Ägrämöiset* und *Sawakot* nach *Ingermannland* auswanderten, und so den ersten Grund zu den unter jenen Namen noch jetzt bekannten Zweigen der hiesigen Finnischen Bevölkerung legten, die dann in der Folge durch neue Ankömmlinge zu verschiedenen Zeiten und aus verschiedenen Orten immer mehr verstärkt wurde, bis diese Gegend wieder russisch ward, und Peter der Grosse nach Anlegung St. Petersburgs anfing, Ingermannland auch durch russische Kolonisten zu bevölkern.

Diess alles wird auch durch die hiesigen *Familiennamen* der *finnischen* Bauern zur Genüge bestätigt. Es finden sich darunter nicht allein *Sawolaiset* (also spätere Abkömmlinge als die *Sawakot*) in nicht weniger als 13 Gemeinden, *Karjalaiset* in 8 (besonders in der *Koprinaschen*), sondern auch *Suomalaiset* in 6, *Turkulaiset* (aus dem *Åboschen*) in 3, *Pohjalaiset* in 4 und *Kainulaiset* (aus Ostbothnien) in 2 Gemeinden. Von den letzteren trägt auch ein Dorf in *Skworitz* den Namen. Von *solchen* Familiennamen sind jedoch am meisten verbreitet die *Wirolaiset* (*Esten*) in nicht weniger als 17 Gemeinden, besonders in dem allerdings nachbarlichen *Moloskowitz;* aber zum Theil gibt es ihrer auch in den nördlichen Gemeinden *Walkiasaari*, *Toksowa* und *Woles*. In der *Spankowaschen* heisst auch ein Dorf *Wironkülä* (Estendorf). Nicht weniger verbreitet über das ganze Gouvernement sind die *Hämäläiset*; denn auch sie finden sich meines Wissens *wenigstens in* 16 *Gemeinden* (darunter besonders in *Koporje*), und sind gewiss nicht alle weder spätere Ankömmlinge noch aus dem gegenwärtigen *Hämeh*, umal da man auch in frühern Kirchenbüchern anstatt *Hämäläin* die hier nach dem Russischen gleichsam geläufigere Form *Hämäkkö* findet. Die Familien *Jaamalain* (in 3 Kirchspielen) müssen wol aus dem *Jamburgischen* herstammen. — Andere hiesige Familiennamen beziehen sich auf einzelne Oerter und Gemeinden in *Finnland;* so *Puumalaiset* in 4 und *Juwaiset* ebenfalls in

4 Kirchspielen aus *Puumala* und *Jockas* in *Sawolax*, *Jämsä* in 2, *Jämsäläiset* auch in 2 (besonders zu *Moloskowitz*) und in eben so vielen *Süsmäläiset* aus *Jämsä* und *Süsmä* in *Tawastland* (dem gegenwärtigen *Hämeh*). Sogar finden sich in ein paar Gemeinden *Uskelaiset* und *Kürölaiset* wenigstens noch in einer (aus *Uskela* und *Kürö* im *Åbo*- und *Wasalän.*) *Hollolain* (aus *Hollola* in *Tawastland*) habe ich auch in einem älteren Kirchenbuche aus dem Anfange des vorigen Jahrhunderts gesehen. — Da *Jäskis* vor Alters auch ein Gebietsname war (s. oben S. 144), so mögen die *Jääskeläiset* in 7 Kirchspielen zum Theil auch schon *sehr alte* Ansiedler sein. — Dass auch *viele Schweden* sich hier, und vielleicht schon ebenfalls in *sehr alten Zeiten*, angesiedelt haben, scheint ganz natürlich, und wird bezeugt schon durch die allgemeinen Familiennamen *Ruotsi* in 7 Kirchspielen (besonders zu *Skworitz*), *Ruotsalain* in 4 (besonders zu *Kattila*) und *Swenske* nunmehr finnisirt *Wänskä* in ein paar Gemeinden. Im *Duderhofschen* wird das Dorf *Hirwosi* auch *Ruotsi* genannt. Die Familien *Rosspik* (*Rosspiik* oder *Rospigg*) in 3 Gemeinden, sind aus der Provinz *Roslagen* unweit *Stockholm*; denn *Rospigg* wird schwedisch einer aus jener Provinz genannt. Besonders merkwürdig ist es aber, dass es ausser den bereits angeführten unter den hiesigen *finnischen Bauern* auch eine grosse Menge gibt, welche *schwedische adelige Familiennamen* tragen; so *Sparre* oder finnisirt *Parri* in *Duderhof* und *Moloskowitz*, *Bonde* in *Koprina*, *Posse* in *Koporje*, *Ruuth* in *Spankowa*, *Mannstråhle* in *Gubanitz*, *Ramse* (von *Ramsay*) eben dort, anderer wie *Hemming* in *Skworitz*, *Malm* in *Ropscha* und mehrerer ganz simpler zu geschweigen. *Schultz* in *Hietamäki*, *Schütz* in *Gubanitz* und eine Menge anderer (in *Duderhof* früher auch *Hausen*) können eben so wol *deutsch* sein, obzwar sich solche auch unter den adligen Geschlechtern in *Finnland* und *Schweden* fingen. — Auf sonstige rein finnische Familiennamen nach Thieren, physischen und moralischen Eigenschaften u. s. w. nehmen wir hier billig keine Rücksicht. —

Noch ältere Bewohner des St. Petersburgischen Gouvernements als die *Sawakot* und *Äürämöiset* sind ohne Zweifel die *Ingrikot* (*Ishoren*) und *Watialaiset* oder

Waddjalaiset, wie sie sich eigentlich selbst nennen. Diese *letztgenannten* sind für die eigentlichen *Ureinwohner von Ingermannland* anzusehen, die jetzt zwar auf eine geringe Anzahl auf einem kleinen Raume — an der äussersten Gränze des Gouvernements am Ufer des finnischen Meerbusens im *Narwaschen* Kreise[11]), und zwar besonders in der Gemeinde *Kattila* und in deren nördlichen Filiale *Soikkina*[12]) — beschränkt sind[13]), ehemals aber gewiss weiter verbreitet waren[14]), wie es auch die zum Theil übereinstimmende Mundart der weit nördlicher im *Oranienbaumschen* Kreise wohnhaften *Ishoren*[15]), noch mehr aber die bei den Nowgorodern in älteren Zeiten gebräuchliche Benennung *Wotskaja Pätina*[16]) für den *ganzen westlichen* Theil ihres Gebietes[17]) genugsam bezeugen. — Von den Nowgorodern ging jene Benennung auch zu den *Schweden* über, aber freilich in einem weit beschränkteren, nach den *Verhältnissen ihrer Zeit* bereits modifizirten, Begriffe. So nennt sich z. B. der König *Johann III.* in seinem Donationsbriefe auf das Grossfürstenthum Finnland für seinen Sohn, den Herzog Johann, vom 4. Jan. 1590 „Storfurste til Finland, Carelen och *Wåtzkij, Pethin och Ingermanland uti Ryssland*“[18]). In andern Dokumenten von demselben Könige wird das Wort richtiger zusammengeschrieben; so in 2 vom 15. Juli 1591 „*Wåtzkipetin och Ingermanland*“[19]), gleichfalls in einem vom 20. Juni 1590“ *Wotzskipetin och Ingermanlandh*“[20]). Bisweilen kommt auch nur die andere Hälfte vor; so z. B. in einer Urkunde vom 27. Juni 1582 „Ingermanland och Smolenske, *Petijn* uthi Ryssland“[21]). — Da es immer von *Ingermanland* getrennt vorkommt, so sieht man, dass die Schweden damals unter ihrem *Wotzskipetin* oder schlechtweg *Petijn* nur einen *Theil von dem gegenwärtigen St. Petersburgischen Gouvernement* verstanden, und namentlich den *südwestlichen*, an den finnischeu Meerbusen gränzenden, wo auch jetzt noch die so genannten *Watialaiset* wohnen. Für den übrigen *östlicheren* Theil blieb bei ihnen der Name *Ingermannland.* — Denselben Begriff von *Watland* hatte auch noch *Herberstein*, indem er schrieb: „*Wotzka regio inter occidentem et septentrionem sita*, 26 aut ad summum 30 miliaribus abest a Novvogardia, *inque sinistra ca-*

strum Jvanowgorod relinquit“[22]). — Eine sonderbare Verwirrung herrscht dagegen in *Tatischtschev's* Erklärung der Namen *Wot* und *Wotskaja Pätina*. Er schreibt nämlich[23]) „die *Woten* wären so benannt worden an der Ishora und Newa „das heisst wol: die Bewohner an den Flüssen Ishora und Newa waren Woten benannt. Wenn es nun unmittelbar darauf heisst, der Name sei kein eigenthümlicher Volksname gewesen, weil er in ihrer Sprache der hiesige oder dortige bezeichne (von вонъ?!) so ist diess ganz aus der Luft gegriffen. Dann wird noch hinzugefügt, dass „obzwar das ganze *Gebiet Ishora* geheissen, so wäre doch vom *Volke* selbst alles, was zwischen Wolchov und Newa wohnte, *Wotskaja Pätina* genannt worden“[24]). Selbst bei den Russen war die letzte Benennung allerdings eine allgemeine, die einen grossen Umfang hatte, und auch die *Ishora* in sich begriff; im Besonderen wüsste ich jedoch nicht, dass jene vormals die *Ishoren* mit den *Woten* oder ihre Gebiete mit einander verwechselt hätten. Den Russen wie den Schweden war *Ishora* (*Ingern* und *Ingermannland*), als Volk und Gebiet, nichts als der *östlichere*, oder vielmehr *nordöstliche* Theil von *Ingermannland*, einem Gebiete von *Wotskaja Pätina*, dessen Name eigentlich von den Woten ausging, und wegen ihrer ursprünglich weiteren Verbreitung selbst auf Gegenden ausgedehnt wurde, wo, wenigstens später, keine Woten sich mehr fanden. Es scheint der spätere ebenfalls in seiner Reihe ausgedehnte Begriff von *Ingermannland* gewesen zu sein, was *Tatischtschev* und seine Nachfolger irre gemacht hat. —

Aus des Volkes eigenthümlichem Namen *Waddjalaiset* bildeten die alten Russen ihr *Wodj* (Водь): denn — *laiset* (Singul. — *lainen*) ist hier, wie in allen ähnlichen *finnischen* Namen, bloss die für Gentilia gebräuchliche adjektivische Endung. Zieht man diese ab, so hat man das Wurzelwort *Waddja* oder verkürzt etwa *Waddj*, welches, so wie das entsprechende russische Водь, in alten Zeiten so wol für das Volk als für dessen Gebiet gebraucht worden sein mag. Auffallend genug ist es, dass man jetzt freilich nur die Formen *Waddjalaiset* und (finnisch) *Watialaiset* hört, nicht aber *Waddja* (*Waddj*) und

Watia, so wie sonst in ähnlichen Fällen z. B. neben *Sawolaiset*, *Hämäläiset*, *Karjalaiset* u. s. w. für ihr Gebiet zugleich die Primitiva *Sawo*, *Hämeh*, *Karjala* u. a. gebraucht werden; indessen scheint doch für die frühere Existenz der gedachten Wurzelformen auch selbst im Wotischen, wenigstens in deren Anwendung auf das *Volk*, der Umstand zu sprechen, dass die *Waddjalaiset*, wenn von ihrem eigenthümlichen Dialekte die Rede ist, zu fragen pflegen: „tunnet pajattaa *waiss*," kannst du *Wotisch* sprechen? Denn eben diese Form setzt einen verlorenen Nominativ *Wadi* oder zusammengezogen *Waddj* voraus, folglich im Genitiv nach dem Finnischen *Wadin* (z. B. *Kieli*, die Sprache des (Volkes) *Wadi* oder *Waddj*), im Wotischen aber mit der gewöhnlichen Elidirung des *d Wain*[25]), und im Qualificativ oder Factiv *waiss* anstatt *waiks* (*wadiks*) wotisch, nach Art des *Waddj*. — Aus dem Angeführten fällt also wenigstens der Ursprung des alten russischen Водь[26]) klar in die Augen, und man braucht zu dessen Erklärung nicht mit *Lehrberg* seine Zuflucht zum *Russischen*[27]) zu nehmen, was bei einem *nicht-russischen nationellen* Namen schon an sich gewiss eben so unzulässig ist, als die von *Lehrberg* gerügte *Porthansche* Ableitung des Namens *Watialaiset* vom lappländischen *wassjotet* hassen[28]). — Was das Wort *Watia*, *Waddja* oder *Waddj* eigentlich an sich bedeute, wissen nun freilich die *Waddjalaiset* selbst nicht mehr zu erklären; da es aber ein durchaus *einheimisches* Wort ist, so kann und muss dessen Bedeutung nur im *Finnischen*, oder in andern damit zunächst verwandten Dialekten, gesucht werden. Im *Finnischen* diess zu thun hat man um so grössern Fug, da sich selbst in *Finnland*, in dem zum *Wasalän* gehörenden Kirchspiele *Laukas*[29]), *Watia* und *Haapawatia* als *Ortsnamen* wiederfinden. Ob sich auch die Bedeutung des Wortes dort besser erhalten haben mag? — *Vielleicht* ist *Watia* irgend eine dialektische Verschiedenheit von *Wataja*, was einen *niedrigen*, *sumpfigen Ort* bezeichnet[30]). Wenigstens liegt auch das dortige *Watia* an einem See. Diese Etymologie wäre denn auch für das *Wotenland* hier in lokaler Hinsicht ganz passend und natürlich. — Oder auch ist vielmehr noch eher *Watia* (*Waddja*) dasselbe als *Waadia*,

Waadja, *Waatia*, *Waaja* im *Finnischen*, ein *Pfahl* oder *Keil*[31]) und sowol das *Watland* hier, als die beiden Oerter zu *Laukas* in *Finnland* haben aus irgend einer zufälligen Ursache, wie es zu gehen pflegt, jenen Namen erhalten. Gab es ja doch auch selbst in *Estland*, im gegenwärtigen *Dörptschen* Kreise, im XIII. Jahrhundert eine Provinz, die *Wagia* (*Wagya*, *Waiga*, *Wayga*, auch *Waigel* und *Waigele*) hiess, und ihren Namen von dem ganz entsprechenden *Wagja* (aber auch *Waija*), ein *Keil*, um so mehr erhalten haben muss, als auch die *russischen* Chronisten den Namen jener Provinz nach ihrer Art mit Клинъ *übersetzt* haben[32]). Gerade dieses analogische Beispiel in dem nachbarlichen und ethnografisch verwandten *Estland*, nebst dem vollkommenen Zusammentreffen des estnischen *waija* mit dem finnischen *waaja*, so wie der Formen *Watia* und *Waddja* mit den Synonymen *Waadia*, *Waadja*, und *Vaatia*, ist es, was diese Etymologie noch ungleich wahrscheinlicher und annehmbarer macht als die zuerst angeführte. —

Mit dem, wie bereits dargethan worden, vollkommen entsprechenden Namen Водь oder Вотъ wird das Volk nebst dessen Gebiete in den alten russischen Chroniken häufig bezeichnet, und zwar frühzeitig genug, welcher Umstand gerade, nebst dem anderen älteren noch jetzt im Gebrauche gebliebenen Namen *Tschuden*, eben den handgreiflichsten Beweis liefert, dass dieses Volk für die eigentlichen Aboriginen von Ingermannland betrachtet werden müsse. — Als solche finden sie sich auch bereits bei *Nestor*, und zwar entweder unter den *Tschuden* überhaupt[33]), oder, was noch weit wahrscheinlicher ist, unter dem Namen *Narowa*[34]). Auf jeden Fall sassen sie schon in seinem Zeitalter, und wol noch gar vor demselben, ungefähr eben dort, wo sich die Ueberreste auch jetzt noch finden, und verlieren sich mit dem allgemeinen Namen *Tschuden* in die dunkle vorhistorische Zeit Russlands, in das graue Alterthum hinein. Aber auch ihr *spezieller*, *eigenthümlicher*, *Name* kommt schon in *Nestor's* Zeitalter, jedoch *später*, in den Chroniken vor, indem sie erzählen, dass in der Schlacht, welche der Polotzkische Fürst Wseslav am 23. Okt. 1069 unter den Mauern

Watia, so wie sonst in ähnlichen Fällen z. B. neben *Savo* ätten, *Karjalaiset* u. s. w. für ihr Gebiet zugleich die Primitiva *jala* u. a. gebraucht werden; indessen scheint doch für ehr mit gedachten Wurzelformen auch selbst im Wotischen n andern wendung auf das *Volk*, der Umstand zu sprech[26]). Nach von ihrem eigenthümlichen Dialekte die Rede , wären die pajattaa *waiss*," kannst du *Wotisch* sprech als von den verlorenen Nominativ *Wadi* oder zusam ss die Sprache Genitiv nach dem Finnischen *Wad schen* habe, so *Wadi* oder *Waddj*), im Wotis dagegen schliesst *d Wain*[25]), und im Qualificat en kleinen Sprach- nach Art des *Waddj*. — erstamme gehörten, sprung des alten russische , wären[41]). Um Kenner dessen Erklärung nich die Sprache der Woten, und men, was bei eine chen, urtheilen zu können, will ich eben so unzuläss r Woten nebst dem Versuche einer deut- Namens *Wat* und dieser Sprachprobe dann einige Bemerkungen *Watia*, *W* aarakteristischen Eigenheiten des Wotischen, so viel ich lich die Aufenthalte von ein paar Tagen zu *Kattila* im Winter 1831 *einhe* e, nachfolgen lassen. od

An die Braut.

Neitsüeni ainagoni!
Menet kaiwolle, kanani!
Wesitielle, wierakkoni!
Äliä waad warjoa wetee!
Wesi wetab kaunin.
Meill on naised nagnajad,

Meill on einatnaad eläd.
Älä mene kurjosa kujalle!
Pääpaikas parapi muita,
Körja muita körkääpi.
Neitsüeni ainagoni!
Neitsüt ainagoanoni!
'ä tuskaa tuloa,
katsche lähtego!
'annu pakasialle,
'nüd wöhkasuolle;
'sile üwälle.
Alliteration etwa so:
ʒ liebe Schwiegertochter!
.ist zum Born du bestes Hühnchen!
Wasserwege, werthe Fremde!
Weich dem Spiegelbild im Wasser,
Weil das Wasser raubt dir Reize.
Haben wir doch wackre Weibchen,
Haben wonnig weiche Wiesen.
Halt dich fern vom Hof des Heuchlers!
Hell ist deines Hauptes Haube,
Höher als der Andern alle.
Einzig liebe Schwiegertochter!
Schwiegertochter einzig eine!
Nie mag dich dein Kommen kümmern,
Nimmer dich die Reise reuen!
Nicht vertraut' ich dich dem Flüchtling',
Führte nicht auf moos'gem Moor dich;
Gab dich, gelt! dem guten Jüngling[47]).

Schon aus der angeführten Probe ersieht man, dass die Sprache im Grunde *finnisch* ist, obzwar allerdings gar vieles einem ächten Finnen unverständlich bleibt. Manche Formen sind den *nördlichen tschudischen* ähnlich. So *wetab* als 3. Pers. Sing. (es zieht) finnisch *wetää*, *makaab* er schläft, finnisch *makaa*[43]). — In der 2. Sing. und 3. Plur. klingt das finnische *t* bei den *südlichen Tschuden* beinahe wie *d*; 1. und 2. Plur. endigen sich bei ihnen auf — *ma* und — *ta*. Die *dritte* Person ist zwar noch in der Regel gleich der finnischen Endung — *t* oder — *d*, (z. B. *makaawad* sie schlafen, *makasiwad* sie schliefen); geht aber auch in andern Redensarten, wo das unbestimmte Fürwort *man* ausgedrückt werden soll, zu der *nördlichen tschudischen* dritten Pluralendung — *s* über, oder auch werden beide (die *finnische* und die *tschudische*) von den *Woten* gebraucht, z. B. *minua'wöttaas* (im Finn. *otetah*) man nimmt mich, aber auch *minua wötettih* (finn. *otettih*) man nahm mich, *minua lüüäs* (finnisch-karelisch *lüüäh*) man schlägt mich. Auch sonst wird von den *Woten h* in *s* verwandelt, z. B. *ösra* finnisch *ohra* Gerste. Ueberhaupt können die Woten das *h* wenig leiden, besonders am Anfange der Wörter. So schon in den angeführten Sprachproben: *einamaad eliäd* finnisch *heinämaat heliät* und *ärtschä* finnisch *härkä*. Andere ähnliche Beispiele sind: *ammas* finnisch *hammas* Zahn, *üwä* finnisch *hüwä* gut, *opöne* finnisch *heponen* Pferd, *entschi* finnisch *henki* Seele, und sogar in der Mitte der Wörter, wenn das *h* die Sylbe anfangen soll, z. B. *karu* finnisch *karhu* Bär, *ani* finnisch *hanhi* Gans. Diess ist ein offenbarer Einfluss des *Estnischen*. Aus diesem rührt auch die Vorliebe der *Woten* für das *ö* her in Wörtern wie *körwa* estnisch *kõrw* finnisch *korwa* Ohr, *ölut* estnisch *öllut* finnisch *olut* Bier, *öpüä* estnisch *höppe* finnisch *hopia* Silber, *öltschi* estnisch *ölg* finnisch *olki* Stroh; ja! bisweilen überbieten die Woten sogar noch die Esten, und sagen z. B. *örawa* estnisch *orraw* finnisch *orawa* Eichhorn, *öchsa* estnisch *oks* finnisch *oksa* Zweig. — In Doppellautern gränzt die Aussprache der *Woten* durch das *ö* an die *lappische*, z. B. *puölwi* finnisch *polwi* Knie, *wuöj* finnisch *woj* Butter. — Ausser für *k* ist *tsch* (ч) eben nicht häufig, und gleich den *nördlichen*

Tschuden lieben die *Woten* dafür *ts* zu setzen, so *watsa* Magen, *metsä* Wald, *ötsin* ich suche, *Neitsüt* (im Finnischen Jungfrau, bei den *Woten* aber) Schwiegertochter. Vor *s* wird das *k* entweder zu *ch* (z. B. in dem oben angeführten *öchsa* finnisch *oksa*, *üchs* finnisch *üks* eins, *Uchs* finnisch-karelisch *Uksi* Thür), oder auch ganz ausgelassen, z. B. *hiuset* (hier mit Beibehaltung des *h*) finnisch *hiukset* die Haare, *tulusset* finnisch *tulukset* Feuerzeug, *juosen* finnisch *juoksen* ich laufe. Daher auch oben (S. 148) *waiss* anstatt *waiks*. Doch ist das Wort *paksu* dick unverändert geblieben. Selbst nach *s* wird das *k* manchmal ausgeworfen, z. B. *tult iseb* finnisch *tulta iskee* es blitzt. Wie schwer es den *Woten* fällt, mit den gedachten Konsonanten bei ihrem Zusammentreffen fertig zu werden, zeigen vor anderen die Wörter *sütschüsü* finnisch *süksü* (Herbst und *wachtschi* finnisch *waski* Stahl. — Auch *t* mögen sie nicht nach *s* leiden, und werfen es daher aus, so z. B. *mussa* finnisch *musta* schwarz, *muissan* ich verstehe, finnisch *muistan* ich erinnere mich, wovon man auch bei den nördlicheren russischen Kareliern Beispiele hat. — Gleich den *Tschuden* und den *Kareliern* sprechen die *Woten peä*, nicht *pää*, Kopf; dagegen ist ihnen der finnische Doppellauter *uo* nicht immer mehr so geläufig, und obzwar sie ihn in einigen Wörtern, (wie *nuori* jung, *suo* Moor) beibehalten, so wird in andern, z. B. *ruoho* Gras *huono* wotisch *uono*) schlecht, das *u* kaum mehr gehört; aus *wuohi* Ziege ist bereits *woho* geworden. — Die *Fürwörter* lauten bei den *Woten miä* ich, *siä* du (finnisch *mie*, *sie*,), *tämä* er sie es; im Plural *müö*, *tüö*, *nämä*. Anstatt *meidän* (unser) und *teidän* (euer) der *Tschuden* und *Süd-Finnen* heisst es bei den *Woten medjä* und *tedjä*; von *nämä* ist der Genitiv *nännee*. Uebrigens herrschen bei den Fürwörtern starke Zusammenziehungen, z. B. *mille* finnisch *minulle* mir, *sille* finnisch *sinulle* dir, *milta silta* finnisch *minulta sinulta* von mir von dir. — Auch elidiren sie oft das charakteristische *n* im Genitiv, z. B. *minu* finnisch *minun* mein, so auch in den Endungen der Beiwörter, z. B. *pöhjato* finnisch *pohjatoin* bodenlos. — Durch die Schwierigkeit in der Zusammenstellung des *s* mit *k* und *t* sind viele Casusformen verloren gegangen; *tschüläss* bedeutet so-

wol *im* (finnisch *külässä küläss*) als *vom* und *aus dem Dorfe* (finnisch *külältä küläl*t und *külästä küläst*); *papis im, vom* und *zum Priester* (finnisch *papiss*, *papist*, *papiks*). *In's* Dorf heisst *tschülää* (finnisch *küläh*); dagegen im Infinitiv *tschüleää* (finnisch *külää*), z. B. *paljo tschülleää* viel vom Dorfe. —

Erwägt man nun alles dieses, so muss man die *Woten* oder *Watialaiset* (*Waddjalaiset*) zwar im Grunde für *Finnen* halten, die aber in ihre Sprache verschiedene fremde, *lappische*[44]) und besonders *estnische*[45]) Bestandtheile aufgenommen haben, und daher auch selbst vielleicht ein *Gemisch* von verschiedenen Stämmen, oder vielmehr ein Uebergangsvolk von den *Esten* zu den *Finnen* bilden, jedoch so, dass der *finnische* Antheil als überwiegend betrachtet werden kann. — Zu *welchem finnischen Stamme* bilden nun aber die *Watialaiset* den Uebergang, zu dem *südlicheren Tawastländischen* (*Jemischen*), oder zum *nördlichen Karelischen*? Für den *ersteren* sprechen schon die oben angedeuteten vielen Aehnlichkeiten mit den *nördlicheren Tschuden*, in denen wir bereits in unserer Abhandlung über die älteren Wohnsitze der Jemen ebenfalls vermischte Abkömmlinge der *Jemen* gefunden haben[46]). Auch ist es besonders merkwürdig, dass der an sich unerklärliche Name *Wepsa*, den die nördlichen *Tschuden* selbst, und nach ihnen auch etliche russische Karelier, dem von *jenen* noch jetzt bewohnten Distrikte beilegen[47]), sich als Name eines Dorfes im Westen hinter *Oranienbaum*[48]), also in einem ursprünglichen Gebiete der *südlichen Tschuden* oder *Woten*[49]) wiederfindet. — Ferner sprechen auch noch für *Verwandtschaft* und *gemeinschaftlichen Ursprung* der *Woten* und der *nördlichen Tschuden*, ausser der hohen Wahrscheinlichkeit der Sache selbst an sich, zumal wenn man die nahe Nachbarschaft, so wie die älteren Zeiten und Verhältnisse berücksichtigt[50]), nicht bloss der weite Umfang des Namens *Wotskaja Pätina* nach *Norden*[51]), die überaus *grosse Anzahl* und *Verbreitung* der *Hämäläiset* genannten Familien in dem ganzen *St. Petersburgischen Gouvernement* und besonders im *Süden*, wie z. B. *Koporje*[52]), also *innerhalb des ursprünglichen Wotengebietes*, sondern auch besonders der Umstand, dass nach dem noch heutigen Gebrauche beide Völker,

die *Woten* sowol als die *nördlichen Tschuden*, von den Russen mit *einem identischen Namen Tschuden* bezeichnet werden. Das einzige, was die Annahme jener Verwandtschaft der beiden Völker unter sich und also auch mit den *Jemen* (*Tawasten*) demnach noch streitig machen könnte, ist dass trotz aller angeführten einzelnen Aehnlichkeiten in den Sprachen der *Woten* (der *südlichen*) und der *nördlichen Tschuden*, diese denn doch auch darin, *jetzt* wenigstens, von einander wesentlich abweichen, dass bei *jenen* das zur Unterscheidung der beiden finnischen Hauptstämme charakteristische *d* (oder *t*) eben so *elidirt* oder in einzelnen Fällen mit *v* ersetzt wird, wie bei dem *Karelischen* Stamme überhaupt, und dass die *Woten* eben so wie die *Karelier* z. B. *lüüä* (schlagen), *nähä* (sehen), *tahon* (ich will), *teän* (anstatt karelisch *tiän* ich weiss), *löwwän* (ich finde) sprechen [53]), während die *nördlichen Tschuden* in Uebereinstimmung mit den *südlichen Finnen* dafür *lüödä*, *nähdä* oder *nähtä* (*njähta*), *tahton* [54]), *tiedän*, *löüdän* sagen, was uns auch mit Rücksicht auf andere Umstände *hauptsächlich* bewogen hat, sie für vermischte Abkömmlinge der *Jemen* oder *Tawaster* zu erklären. Diesem wichtigen Unterscheidungsmerkmale nach müsste man denn nun auch die *Woten* für ursprüngliche *Karelier* halten. Aus bloss sprachlichen Gründen wäre das allerdings nothwendig, und die gedachte Verschiedenheit ist allerdings so wesentlich, dass sie allein alle andern oben bereits angeführten Gegengründe entkräften könnte, wenn nicht noch ein eigener Umstand zu Gunsten der ersten Meinung käme. Bei meinem kurzen Aufenthalte unter den *Woten* machte ich nämlich die Entdeckung, dass dieselben ihre Nachbaren, die *Ingrikot* (russisch *Ishoren*), *Karjalaiset* nennen. An sich ist nun diess freilich keine Neuigkeit; denn ein jeder, der die eigentlichen *Karelier* und ihre Sprache kennt, wird auch die *Ishoren*, besonders näher an St. Petersburg, beinahe bei dem ersten Anblicke, dem Aeussern und der Sprache nach für ursprüngliche *Karelier* halten. Indessen ist es doch höchst merkwürdig, und für eine wahre ethnografische Entdeckung anzusehen, dass die *Woten sie so* benennen; denn dieser Umstand beweist, dass die *Woten* selbst die *Karelier* für ein verschiedenes, also

mit ihnen ursprünglich *nicht verwandtes* Volk halten. Von der andern Seite dient derselbe Umstand zugleich zum Beweise, dass die *Ishoren* in ihren gegenwärtigen Wohnsitzen nicht so alt wie die Woten sein können, sondern *später eingewandert* sein müssen, und daher allenfalls nur *relativ*, in Bezug auf die noch *später eingewanderten Äürämöiset und Sawakot*, für die *Urbewohner* hiesiger Gegenden angesehen werden können. — Hierdurch erhalten nun aber auch alle die bereits oben für unsere Meinung von den Wòten angeführten Gründe ein um so grösseres Gewicht, und es bleibt uns also das schon aus der inneren Natur der Sache sich als hohe Wahrscheinlichkeit empfehlende Resultat, dass auch die *südlichen Tschuden* (*Woten* oder *Watialaiset*) eben so wie die *nördlichen* ursprüngliche Abkömmlinge des *südfinnischen* (*Jemischen*) Stammes sein müssen, die aber *später* in ihren *offenern*, allerlei Umwälzungen daher zugänglicheren, Wohnsitzen mit *Karelischen* Verzweigungen (*Ishoren*, *Äürämöiset*, *Sawakot*) stark vermischt wurden, und von diesen umgeben, neben und unter ihnen wohnend, auch in ihrer Sprache ein mehr *karelisches* Gepräge erhielten[55]), während ihre von den *Russen* verdrängten *nördlichen* Stammgenossen im *Osten* des *Ladogasee's*, in ihrer Entlegenheit, und noch überdiess schon frühe eben durch die *Russen* zum grossen Theile von den *Kareliern* getrennt[56]), ihre Ursprache weit *reiner*, und in einer alterthümlicheren, für den Sprachforscher daher überhaupt merkwürdigeren, reicheren Gestalt[57]) noch erhalten haben. —

Wir können hiermit die *Woten* verlassen, und endlich zu den *Ingrikot* (russisch *Ishoren*) übergehen, nachdem wir durch unsere Untersuchung zugleich bereits auch das Resultat gewonnen haben, dass *diese* in Hinsicht ihres Alters im Lande zwar nicht, wie die *Woten*, den ersten Rang behaupten können, jedoch aber sich ihnen zunächst anschliessen, folglich von den 3 *eingewanderten* finnischen Völkern als das *älteste* angesehen werden dürfen. — Als solches bewohnen sie auch in grösserer Anzahl besonders die Gemeinden *Türis* (russisch *Martüschkino*), *Serebetha* und *Koporje*, also *in der Nachbarschaft der Woten*; weiter nach Osten und Norden vermindert sich ihre Anzahl, so, dass z. B. schon

in den an *Türis* und *Serebetha* nachbarlichen *Hietamäki* und *Duderhof* ihrer weit weniger vorkommen. — Dagegen muss wenigstens in *früheren* Zeiten ihre Zahl im *nordöstlichen* Theile des Gouvernements äusserst *gross* gewesen sein. Denn *Georgi* noch behauptet vom *Schlüsselburgschen* Kreise, dass die *Bewohner* desselben „*meistens* Karelische und *Ingrische Finnen oder Ischoren*, hiernächst Russen" seien[58]), und vom *Ladogaschen* in dem zuerst angeführten Werke[59]), die *Einwohner* wären wenigstens „*zum kleinern Theile Ischoren*;" in dem andern neuern heisst es dagegen[60]) namentlich: „Nach der letzten Zählung im Jahr 1783 hatte der Kreis 318 Edelleute, 959 Bürger, 11,514 Kron- und 11,802 adliche Bauern, *meistens Ischoren*." — Nach diesen beschriebenen gegenwärtigen Wohnsitzen der *Ishoren* und den Mischungen, die in älteren Zeiten zwischen den *Woten* und den *Ishoren* bei der Einwanderung dieser letzteren, oder auch später zwischen den *Ishoren* und andern *karelischen* Zweigen Statt gefunden haben mögen, ist auch die *Sprache* der *Ishoren* in verschiedenen Gegenden ziemlich verschieden, indem sie in der nächsten Nachbarschaft der *Woten* sich so sehr dem *Wotischen* annähert, dass die *Äürämöiset* und *Sawakot* alle *beide* mit dem Namen *Lapplakot* bezeichnen[61]), in den übrigen Gegenden Ingermannland's dagegen, wo die *Ishoren* in geringerer Anzahl und mehr zerstreut unter ihren eigentlichen Stammgenossen leben, sich auch weniger von ihren Mundarten — besonders von der der *Äürämöiset* — unterscheidet. Da jedoch die *Ishoren* überhaupt zu Folge ihres höheren Alters im Lande auch in frühere nähere Verbindungen mit den *Russen* gerathen mussten, und sogar gleich den *Woten* sehr früh Glaubensgenossen der *Russen* wurden, so ist es natürlich, dass auch ihr Dialekt im Allgemeinen bereits einen mehr *russischen* Anstrich bekommen, und auch viele russische Wörter aufgenommen hat[62]). — Dieselben Ursachen haben auch natürlich in ihrer *Lebensart*, *Sitten* und *Gebräuchen* einige mehr oder minder bedeutende Veränderungen hervorgebracht, bei denen wir uns jedoch hier um so weniger weiter aufhalten wollen, da wir bereits bei der allgemeinen Schilderung der Sitten, Gebräuche und Vorurtheile der hiesigen Finnen überhaupt

auch auf die hauptsächlichsten Abweichungen bei den *Ishoren* gehörige Rücksicht genommen haben, und man überdiess, was die *Ishoren* namentlich betrifft, bereits von *Georgi*[63]) eine besondere Beschreibung besitzt, von welcher man, einzelne Unrichtigkeiten und Irrthümer abgerechnet, nur wünschen muss, sie *möchte* in Betreff des gegenwärtigen Zustandes der Ishoren im Vergleich mit der nächsten Vergangenheit, *wie* sie noch *Georgi* schildert, auch für *wirklich* veraltet angesehen werden können. Mit diesem herzlichen Wunsche schreiten wir nunmehr zur Lösung der interessanten Frage: ob und in wie fern diese *Ishoren* oder *Ingrikot* es allein sein können, nach welchen diese ganze Gegend schon früh den Namen Ingermannland erhalten habe?

Die *Ishoren* oder *Ishortzen*, behauptet man, haben *ihren* Namen von dem *Flusse Ishora*, weil sie hauptsächlich dort herum wohnten[64]). Gesetzt es wäre dem also und auch der letzte angegebene Grund richtig; woher hat denn der Fluss *diesen* Namen bekommen? Und könnte nicht ebenfalls der Fluss nach dem Volke benannt sein? — Volk, Land und Fluss sind hier dergestalt in *einem* Namen mit einander verflochten, dass man nicht recht weiss, welchem von allen dreien er zuerst mag zugehört haben. Nach den *finnischen* Benennungen, die übrigens mit den *russischen eines und desselben* Ursprungs zu sein scheinen, dünkt es uns jedoch, als wenn man in der That wenigstens dem *Flusse* oder vielmehr *Lande* den Vorzug geben müsse. Das *Land* heisst nämlich im *Finnischen Ingerinmaa*[65]), woraus lateinisch *Ingria* und schwedisch *Ingermannland* gebildet worden sind; die finnische Benennung des *Flusses* ist *Ingerinjoki*[66]). Aus diesen ist denn auch im Finnischen der Name *Ingerikot* oder verkürzt *Ingrikot* eben so entstanden, wie *Sawakot* aus *Sawo* oder *Sawonmaa*, dem finnischen Namen des Gebietes *Sawolax*; denn *Ingrikot* ist gleichsam ein russisch-finnisches Synonym von *Ingeriläiset*[67]), wie die *eigentlichen Finnen* auch zu sagen pflegen anstatt *Ingerikot*. Als Wurzel und eigentlicher Ursprung des Namens in seinen sämmtlichen nach verschiedenen Beziehungen verschieden gestalteten Nuançen bleibt also das Wort *Ingeri*, im Genitiv *Ingerin*. Was bedeutet aber *Ingeri*? Das Wort ist zwar offenbar *finnisch* (d. h. der Form

nach), hat aber in der finnischen Sprache durchaus keine Bedeutung, wenigstens als Appellativum keine. Dagegen kommt es als *Nomen proprium* häufig genug vor, so dass man dadurch berechtigt wird zu schliessen, dass das hier den Namen des Volkes, Landes und Flusses zum Grunde liegende *Ingeri* ursprünglich irgend ein *persönlicher Name* gewesen sei[68]). Auch hat es nicht an mancherlei Vermuthungen gefehlt, die man mit noch andern vermehren könnte.

Was *Torfaeus*[69]) nach der aus unglaublichen Abentheuern zusammengefaselten *Sturlaug Starfsames Saga* von einem Könige *Ingvar* zu *Aldeigiaborg*, worunter man gewöhnlich *Ladoga* verstanden hat[70]), erzählt, der eine Tochter *Ingigerd* gehabt, welche Sturlaug nach der Ermordung ihres Vaters nebst dem ganzen Reiche einem gewissen Framar überlassen habe, verdient wegen der angedeuteten Beschaffenheit der Quelle keine Erwähnung, obzwar im *Finnischen* aus *Ingvar Ingeri* und also auch *Ingerinmaa* hätte werden können. Eher verdiente allenfalls der schwedische König *Ingvar Eistens* Sohn genannt zu werden, in so fern auch er in *Austurvegr*[71]) viel zu schaffen hatte[72]), und endlich auf einem Zuge nach *Estland* in einer Schlacht bei einem Orte *Stein* genannt, wo sein Heer von den Landesbewohnern geschlagen wurde, seinen Tod fand, und dort nach Skandinavischer Sitte in einen aufgeschütteten Hügel selbst am Meeresufer in *Adalsysla* begraben ward[73]), wo nach dem Isländischen Dichter *Thiodolf* noch „die Ostsee das Meerlied dem schwedischen Könige zum Vergnügen singt.“ Indess scheint auch dieser *Ingvar* aus gar zu ferner Zeit (etwa aus dem VI. Jahrhunderte) zu sein, um einen verhältnissmässig so *neuen* Namen, wie *Ingermannland*, zu veranlassen, zumal da es uns hierzu auch aus neueren Zeiten, die unserer eigenen Geschichte näher stehen, keinesweges an *Personen* fehlt. — So vermuthete schon *Tatischtschev*, *Ingrien* sei so benannt worden nach *Ruriks* Sohn *Ingor*[74]), weil ihn die *Joakimschen* Annalen belehrt hatten, dass *Rurik* bei seiner Geburt dieses Land der Mutter *Jefanda* geschenkt habe[75]). Die Vermuthung hat in sprachlicher Hinsicht Vieles für sich, obzwar wir zu deren etwanigen Bestätigung wünschen möchten, dass *Tatischtschev* uns lieber

gemeldet hätte, Rurik habe das Land *seinem Sohne* zur Geburtsgabe geschenkt, oder wenigstens überhaupt seine Etymologie besser motivirt. Wie gesagt, hat sie auf jeden Fall manches für sich; denn wenn wir auch die Autorität der *Joakimschen* Annalen in Bezug auf die Form *Ingor* dahinstellen, so finden wir *diese selbe*, oder auch *Inger*, anstatt der gewöhnlichen *Igor*[76]), nicht allein bei den Byzantinern[77]), sondern eben so (*Ingor*) auch bei *Liutprand*[78]) u. a. — Aus *Ingor* könnte nun allerdings die finnische Benennung *Ingerinmaa* entstanden sein, aus der *russischen* Form *Igor* dagegen *Ishora*, und die Etymologie wäre doppelt annehmbar, *wenn* man sie besser, als *Tatischtschev* durch die Joakimschen Annalen, motiviren und belegen könnte. Auch fühlte *Tatischtschev* selbst das Vage in seiner Vermuthung, indem er in der von uns in Anm. 74) zitirten zweiten Note ausserdem noch eine andere Vermuthung aufstellt, *Ingrien* oder *Ingermannland* habe auch so benannt werden können nach *Ingegerd*. Mit dieser meint er offenbar die Tochter des schwedischen Königs *Olof Skötkonung*, welche nach *Sturleson* mit dem Holmgardischen Könige *Jarisleif* (*Jaroslav I. Wladimirowitsch*) vermält ward, und dabei *Aldeigiaborg* nebst dem daran gränzenden Gebiete zur Morgengabe bekam. Wir wollen es versuchen, diese ganze Begebenheit sammt deren uns ebenfalls von *Sturleson* überlieferten Details durch eine sorgfältige Erörterung derselben und aller betreffenden Umstände in das gehörige Licht zu stellen. —

Sturleson zu Folge hatte *Jaroslav* bereits im Sommer des Jahres 1018 durch Gesandte an den schwedischen König *Olof Skötkonung* um seine Tochter *Ingegerd* werben lassen[79]). Diess geschah also *nach der Eroberung Kiev's durch den polnischen König Boleslav* und Jaroslav's Flucht nach Nowgorod, zu derselben Zeit, wo er sogar selbst nach den russischen Chroniken gesonnen war, *über das Meer zu fliehen*, durch die Grossmuth der Nowgoroder aber davon abgehalten wurde[80]). Auch *alle* unsere Chroniken stimmen in der Jahrzahl 1018 überein. Sie melden zwar nichts ausdrücklich von einer Gesandtschaft; allein auch sie deuten doch an, dass eine solche wirklich Statt fand. Nachdem sie nämlich erzählt, wie die zur Fahrt *Jaroslav's* vorbereiteten Fahrzeuge in Stücke zerhauen

waren [81]), und die Nowgoroder ihm versprochen hatten, sich noch für ihn gegen Boleslav und seinen Bruder zu schlagen, heisst es: „*Нагаша скотъ събрати* отъ мужа по 4 куны, а отъ старостъ по 10 гривенъ, а отъ боярь по 18 гривенъ,“ [82]) das heisst: „*Und sie fingen an eine freiwillige Abgabe* (*Kollekte* [83]) *zu sammeln*, von jedem Manne zu 4 Marder (? [84]), von den Starosten zu 10 und von den Bojaren zu 18 Griwnen“ [85]). Dieses Kollektiren setzt schon voraus, dass man Anstalten getroffen hatte, Leute zu bekommen, für deren Unterhalt und Besoldung man bei Zeiten Sorge tragen musste [86]). — Von den Heiraths-Unterhandlungen mag die grosse Menge nichts gewusst haben. Sie waren natürlich nur den Gesandten bekannt, denen die Leitung derselben anvertraut war, und durften um so weniger vor der Zeit zur allgemeinen Kunde gelangen, als man noch nicht wissen konnte, wie der erst zu machende Antrag aufgenommen werden würde. Zwar behauptet Olof O. *Celsius* in seiner schätzbaren Kirchengeschichte Schwedens [87]), *Olof Skötkonung* habe seiner Seits durch eine geheime Sendung an *Jaroslav* die Heiraths-Unterhandlungen eingeleitet; allein so glaubwürdig diess auch nach den Umständen und den Gesinnungen jenes schwedischen Königs scheinen mag, so gibt doch der ausführliche *Sturleson* keinen Anlass gerade diess zu folgern, wenn er erzählt, dass der König vor der Ankunft der russischen Gesandtschaft, als ihn seine Tochter bei günstiger Gelegenheit über seine Gesinnungen in Hinsicht ihrer, nach dem im Frühjahr vorher auf dem allgemeinen Ting zu Upsala dem Könige vom Volke abgenöthigten Beschlusse [88]), auf denselben Sommer festgesetzten Heirath mit dem Norwegischen Könige Olof Harald's Sohn ausforschen wollte, ihr geantwortet habe: sie möge wissen, dass, so gross auch ihre Liebe zu dem *dicken Manne* [89]) sei, sie doch einander nie haben sollten, und dass er sie lieber mit *irgend einem solcher Häuptlinge* verheirathen wolle, mit denen er Freundschaft halten könne [90]). Aus solchen Worten geht also eher hervor, dass er damals noch nicht eigentlich gewusst haben mag, mit wem er sie namentlich vermälen sollte, dass er sie aber lieber irgend Jemand, wenn auch von seinen eigenen Häuptlingen, als Olof Ha-

rald's Sohn geben würde, weshalb auch *Peringsköld* jene Stelle dem Sinne nach wol richtig übersetzte: „sibi quippe decretum esse, *cuidam praefectorum suorum*, qui sibi amicus sit, eam potius collocare." — Bei solchen Gesinnungen, und bei aller Verlegenheit, worin er sich indessen befand, konnte ihm also nichts in der Welt willkommener sein, als dass *Jaroslav* kurz darauf sich wirklich als Freier um seine Tochter melden liess, und er nahm daher, wie *Sturleson* meldet, den Antrag *freundschaftlichst*[92]) auf, und versprach sie *Jaroslav*, ohne sich einmal um ihre Meinung vorläufig zu bekümmern[93]). —

Von der *russischen* Seite mag nun wol mehr Politik als wirkliche Zuneigung den Fürsten zu den anzuknüpfenden Unterhandlungen bewogen haben, obgleich es freilich auch hier unter der Menge *Waräger*, die sich bereits vor diesem Jahr in Russland befand, keinesweges an eben solchen freiwilligen Rathgebern und Fürsprechern zu Gunsten *Ingegerd's* gefehlt haben mag, wie sie der Norwegische König gehabt hatte[94]). *Russland* war in der vorhergehenden Zeit von Skandinavischen Wikingen häufig heimgesucht worden, und *Erik Jarl*, Sohn *Hâkan Jarls*, der bis zur Ankunft Olof Tryggwesons Herrscher von Norwegen gewesen war, hatte nach seines Vaters Tode von *Schweden* aus, wo er bei *Olof Skötkonung* die freundschaftlichste Aufnahme gefunden hatte, im Jahre 997 die Stadt[95]) *Aldeigiaborg* erobert, zerstört und verbrannt, und 5 Sommer nach einander (also bis 1002) in *Gardarike*[96]) weit und breit auf das schrecklichste gehaust[97]), bei welcher Gelegenheit er zuletzt vor seiner Abreise auch noch *Estland* auf dieselbe Art heimsuchte[98]). — Einen ähnlichen Besuch hatte das letztgedachte Küstengebiet 6 Jahre darauf oder 1008 von dem Könige Olof dem Dicken, da er nur erst 13 Jahr alt gewesen sein soll[99]). — Weder von diesem Zuge noch von den früheren weiss uns zwar *Nestor* zu erwähnen; aber beide fallen in einen Zeitraum von 17 Jahren, wo ihm, wie *Karamsin* bereits[100]) richtig bemerkte, die Ueberlieferungen zu fehlen scheinen, und worüber er daher nur einige Todesfälle, und auch das mit vielen Lücken dazwischen, anzuführen wusste[101]). — Als *Jaroslav* sich im Jahr

1015 gegen seinen Vater rüstete, schickte er bereits *über's Meer*, und liess von dort eine grosse Menge Hülfstruppen bringen[101]), so dass, als er im folgenden Jahre gegen seinen Bruder Swätopolk zog, in seinem Heere noch 1000 *Waräger* sich befanden, obgleich ihrer eine Menge inzwischen bei dem wegen ihres übermüthigen Verfahrens veranlassten Aufstande in Nowgorod gefallen war[102]). — Diesem nach könnte man glauben, dass nunmehr nur friedliche Verhältnisse zwischen Russland und Skandinavien herrschten, zumal da man in Olof des heiligen Saga liest, dass z. B. ein Norweger Namens *Gudleikr* sehr oft in Handelsgeschäften nach *Gardarike* reiste, daher Gudleikr *Gerskir*[103]) genannt ward, und auch im Sommer 1017 eine Reise dahin unternahm, und dabei zugleich von Olof mit Handelsgeschäften für ihn beauftragt ward, auf der Rückreise aber von einem Schweden, Thorgöter Skarde, angegriffen und geschlagen wurde, worauf die Schweden die ganze Ladung zur Beute machten[104]). Allein dieselbe Saga Olof des heiligen bezeugt auch, dass *Swen Jarl*, der vor Olof aus Norwegen zu seinem Schwiegervater, oder nach anderen richtiger Schwager, dem schwedischen Könige geflüchtet war, um Reichthümer zu erwerben, von Schweden aus im Jahr 1015 sammt seinem Heergefolge nach Osten nach *Gardarike* zog, dort mit Plünderungen den ganzen Sommer zubrachte, und dann im Herbste nach *Schweden* zurückkehrte[105]). Unter dem folgenden Jahre wird ebendaselbst gelegentlich von einem Norweger, Namens Eywinder Urarhorn, erzählt, dass er jeden Sommer Wikingsfahrten machte, und zwar bald im Westmeere, bald in der *Ostsee*, oder nach Friesland[106]), und auch im Sommer 1017 heisst es von ihm, dass er sich als Wiking auf der *Ostsee* aufgehalten habe[107]). Desgleichen wird von den Wiksbewohnern überhaupt gesagt, dass sie häufige Handelsreisen nach England, Sachsen, Flandern und Dänemark, andere aber auch *Wikingsfahrten* zu machen pflegten[108]). Es ist ausser Zweifel, dass diese oder andere Wikinger um jene Zeit unter den andern Ländern an der Ostsee auch die Küstenländer von Russland beunruhigt haben mögen, obwol die russischen Chroniken darüber schweigen, die übrigens aber auch gerade in diesen Jahren von viel wichti-

geren Begebenheiten zu sprechen hatten, als von einzelnen Raubzügen, grösstentheils an Völkerschaften verübt, die nicht Russen waren, obgleich sie deren Herrschaft anerkannten und unter ihrer Botmässigkeit standen. — Es war daher zu hoffen, dass solche Raubzüge wenigstens von Seiten der *Schweden*, wenn nicht etwa gänzlich aufhören, doch mindestens abnehmen würden, wenn die Fürsten beider Staaten durch zartere Bande mit einander verbrüdert werden könnten. —

Wäre es wahr, was einige behauptet haben, dass *Ingegerd's* Mutter *Astrid* oder *Estrid* eine Tochter aus der Ehe des polnischen Königs *Boleslav* mit Judith, Schwester des *Ungrischen* Königs Stefan, gewesen[109]); so könnte man in dem Heirathsplane *Jaroslav's* in diesem Zeitpunkte eine doppelte Politik vermuthen. Auf jeden Fall liess sich von einer so innigen Verbindung der beiden nachbarlichen Höfe, wenn sie zu Stande käme, nicht allein für den Augenblick, sondern auch für die Zukunft bei den trüben Aussichten, welche die Gegenwart damals darbot, grosser Vortheil mit Zuversicht erwarten. — Der nächste und für den Augenblick in Jaroslav's äusserst bedrängten Lage wichtigste Zweck seiner Gesandtschaft war indess — Hülfe von den *Warägern* gegen seinen Bruder und den mit diesem verbundenen polnischen König *Boleslav* zu bekommen. Nach dem Vorgange *Igor's*[110]) und *Wladimir's*[111]) konnte man freilich auch jetzt selbst ohne Heirathsanträge einem Schwarme kühner Söldlinge mit ziemlich gegründeter Zuversicht entgegen sehen; denn wo es galt, Reichthum, Ehre und Ansehen zu erwerben, fehlte es auch jetzt noch immer in *Schweden* eben so wenig als im übrigen *Skandinavien* an verwegenen Kriegern, die mit Verachtung jeder Gefahr, mochte sie auch noch so gross scheinen, bereit waren dem ersten Rufe zum Kampf zu folgen. Und wir haben schon oben S. 161 aus allen Anstalten der Nowgoroder gesehen, wie sicher man hier auf jenen damals noch im ganzen Skandinavien allgemein herrschenden Geist rechnete. Doch sahen es *Jaroslav* und seine Rathgeber von der andern Seite wol ein, dass dennoch auch das in Nowgorod an den *Warägern* angerichtete Blutbad, welches jetzt noch in ganz frischem Andenken sein musste, trotz der grossen Härte, womit jener es

gehandet hatte[112]), wenigstens die grosse Menge ihrer Landsleute von ferneren Abenteuern in Russland abschrecken konnte und mochte. Auch in dieser Hinsicht war also der Heirathsplan ein herrliches Mittel die Gemüther zu beruhigen, und sogar alle Besorgnisse vor ähnlichen Vorfällen in der Zukunft beiderseits gänzlich zu entfernen. Ja! hatte der Plan einen recht glücklichen Ausgang, so liess sich überdiess hoffen, dass der künftige Schwiegervater vielleicht alsogleich sogar aus Grossmuth und aus eigenem Antriebe ein besonderes Hülfskorps seinem künftigen Schwiegersohne herüberschicke.

Doch die Lage *Olof Skötkonung's* war so beschaffen, dass er unmöglich nur daran denken konnte, wäre er auch von Seiten *Jaroslav's* darum ersucht worden[113]), und sogar selbst in der That geneigter dazu gewesen, als wir sonst nach seinem Charakter, seiner Politik und Verfahrungsart einmal annehmen können. Indem er seine Tochter *Jaroslav* zusagte, dieselbe Tochter, die er bereits einige Monate früher auf der allgemeinen Reichsversammlung zu Upsala, freilich ganz wider seinen Willen, um der langwierigen Feindschaft der beiden Könige endlich ein Ende zu machen, *Olof dem heiligen* versprochen hatte, und also sein königliches Wort brach, zu einer Zeit, wo der Bräutigam an der Gränze schon längst seiner königlichen Braut vergebens harrte, und auch die eigenen Unterthanen Olof Skötkonungs mit Ungeduld der Vollziehung seines Versprechens und dem endlichen Abschlusse eines beiderseits längst sehnlich gewünschten festen Friedens entgegen sahen, musste Olof Skötkonung sich natürlich auch auf die nicht bloss möglichen, sondern auch höchst wahrscheinlichen schlimmen Folgen seines durch gehässige Leidenschaft veranlassten Eigensinns gefasst machen, und durfte also nicht zu Gunsten eines neuen Schwiegersohnes, der es vielleicht bloss in Folge seiner Leidenschaft werden sollte, seine Truppen von sich entfernen. Zur Zeit hätte er auch daher, wäre sogar etwas mehr von den Gesandten *Jaroslav's* in Anregung gebracht worden, nichts weiter thun können, als was er in der That gethan haben mag, sich nämlich darauf beschränken, den Gesandten zu *erlauben*, durch sein Land zu fahren, und sich selbst so viele Frei-

willige anzuwerben, als sie bekommen konnten und ihnen zu folgen Lust hatten[114]). —

Dass dieses auch wirklich Statt gefunden haben müsse, bestätigen ebenfalls die *russischen Chroniken*, mithin auch das Faktische der Gesandtschaft selbst[115]) noch stärker, als durch die vorangegangenen Andeutungen, auf welche wir oben S. 161 bereits aufmerksam gemacht haben. Unmittelbar nach der Angabe der festgesetzten Kollekte, fahren nämlich die Chroniken a. a. O. in folgender Art fort: „*и приведоша Варяги*, вдаша имъ скопъ, и совокупи Ярославъ воя многы“[116]), d. h. „*und man brachte*[117]) *Waräger*[118]), gab ihnen Sold (oder auch eigentlich: die *zusammengeschossene Summe*), und *Jaroslav* sammelte viele Truppen“[119]). — Mit diesen neugemietheten *Warägern*, nebst andern, die sich noch von früher bereits in Nowgorod befinden mochten, und eigenen russischen Truppen zog *Jaroslav* gegen seinen Bruder, und lieferte ihm und den von ihm herbeigeführten Petschenegen die blutige Schlacht bei der *Alta*, die ihn wieder in Besitz von Kiev und des Grossfürstenthums setzte[120]). —

In demselben Jahr 1019[121]), und zwar im Frühjahr, kamen die Gesandten *Jaroslav's* wieder nach Schweden, um den König *Olof* an sein im Sommer vorher gegebenes Versprechen in Hinsicht seiner Tochter zu erinnern[122]). Nun erst eröffnete ihr der Vater, es sei sein Wille, dass sie sich mit *Jaroslav* vermähle. Sie willigte mit der Bedingung ein, dass sie als Mitgabe *Aldeigioburg nebst dem dabei liegenden Jarlthum* erhalte[123]). Im Namen ihres Herrn sagten ihr Jaroslav's Gesandten diess zu. Zu einer andern Bedingung stellte Ingegerd, dass sie sich zum Begleiter aus Schweden einen Mann auswählen dürfe, den sie dazu am dienlichsten erachte, und solle derselbe dort im Osten *dieselbe Würde*, dasselbe Ansehen und dieselben Gerechtsame haben, als er in Schweden geniesse. Sowol der König als die Gesandten sicherten ihr auch diese Bedingung zu. Auf die Frage des Königs, wer jener Mann sei? antwortete sie: *Ragnwald Jarl*, mein Verwandter[124]). Der König versetzte, er habe ihm für seinen Verrath[125]) den Galgen zugedacht, liess es aber endlich auf die inständigen Bitten seiner Tochter

dabei bewenden, jedoch mit dem Vorbehalte, dass Ragnwald Jarl während seiner Regierung Schweden nie mehr betreten solle. *Ingegerd* sandte darauf Boten an ihn nach West-Gothland, und bestimmte den Ort ihres Zusammentreffens. Er machte sich sogleich zur Reise fertig, zog nach *Ost-Gothland*, versah sich mit Schiffen, und segelte mit den Seinen der Prinzessin entgegen, worauf sie alle zusammen *im Sommer* nach Russland abreisten. Dort ward *Ingegerd mit Jaroslav vermählt*[126]; und waren ihre Söhne *Woldemar*, *Wisiwald* und *Holkti der Tapfere* (oder *Gewandte*)[127]. — *Ingegerd* übergab *Aldeigioburg mit dem dazu gehörigen Jarlthum an Ragnvald Jarl*[128]. *Dieser blieb lange dort* (nämlich in Russland)[129], und war ein angesehener Mann. Die Söhne *Ragnwald Jarl's* und *Ingeborg's*[130] waren *Ulf Jarl*[131] und *Eilif Jarl.* — So weit *Sturleson.* —

Was ist nun aber hier unter dem *an Aldeigioborg liegenden Jarlthum* zu verstehen, das *Ingegerd* mit unbeschränktem Dispositionsrechte zur Morgengabe forderte und erhielt, und als solches nach ihrer Ankunft in Russland an den *Ragnwald Jarl* überliess, damit er darüber eben so Jarl sei, wie er es über West-Gothland in Schweden gewesen war? — In *Schlözer's* Allgemeiner nordischen Geschichte (S. 499 §. 9.) wird nach *Bayer* ohne Weiteres behauptet, *Snorre* habe mit „*Jarlsriki*" *Karelen* verstanden. Wenn aber der Name bei *dieser* Gelegenheit entstanden sein soll, so kann ja darunter nach den ausdrücklichen Worten des Textes durchaus nichts anderes gemeint sein, als der *Distrikt von Aldeigiaburg oder Ladoga*, also *Ingermannland* wenigstens in dessen älterem, beschränkterem Begriffe, als der *nordöstliche* Theil des gegenwärtigen, es möge nun damals bei den *Russen* einen sonstigen speziellen Namen gehabt haben, oder nicht, und entweder unter *Wotskaja Pätina* mit inbegriffen, oder nur nach dem Hauptorte selbst (*Ladoga*) benannt worden sein, wie es bei den *Russen* in *älteren* Zeiten auch sonst so häufig Sitte war[132]. — Die eigenen Worte *Sturlesons* lauten nämlich: „*Aldeigioborg oc Jarlsriki* þat[133], *er* þar *liggr til*" und in der zweiten Stelle, wo von dem Uebertragen des Gebietes an *Ragnwald Jarl* die Rede ist, „*Aldeigioborg oc* þess *Jarls riki*[134]) *er* þar *fylgdi.*" Diese Stel-

len übersetzte *Peringsköld* mehr umschreibend: „Aldeigoburgum *eique adnexa provincia, quae Jarli cujusdam imperio regi solet*“ und „Aldeigoburgum simulque *annexam ei provinciam cum Jarli dignitate.*“ Die späteren schwedischen Herausgeber der Sturlesonschen Königssagen[135]) geben, kürzer zwar und dem Sinne nach richtig, doch nicht ganz treu, die *erste* Stelle: „Aldeigioborg och *det Jarldöme, som dit hörer*“ und die zweite: Ald. och *det Jarldöme, som dermed följde.*“ Dem *Sinne* nach und doch *getreu* würden diese Stellen meines Erachtens übersetzt werden müssen: Aldeigioburgum *eique adjacens praefectura* und Ald. *eamque* (oder *ejusque*) *praefecturam, quae adnexa eidem erat* (wörtlich *quae sequebatur*), nämlich damals als Ingegerd sie zur Mitgabe erhielt, oder mit anderen Worten, die auch gewöhnlich dazu gehörte. Denn die *Peringsköldischen* Zusätze: *quae Jarli cujusdam imperio regi solet*“ und „*cum Jarli dignitate*“ liegen in *Snorre's* Worten gerade nicht — zumal da viele Codd. anstatt „*Jarls riki*“ bloss „*riki*“ haben — und können in seinem Namen zu Folgerungen leiten, woran er nicht gedacht haben mag. Es darf nämlich nicht übersehen werden, dass *Sturleson* sich *hier* des Wortes *Jarl* und *Jarlsriki* in *skandinavischem* und besonders *norvegischem Sinne* bedient hat, und es auch aus mehreren Gründen füglich thun konnte. Die vom *Harald Harfager* in Norvegen eingeführte Sitte, in den verschiedenen *Provinzen* des Reichs sogenannte *Jarls* als Vorsteher oder Gouverneurs einzusetzen[136]) hatte nämlich damals (zu Olof Skötkonungs Zeiten) zum Theil, und wenigstens in den entfernteren *Gränz-Provinzen*, auch in *Schweden* bereits Eingang gefunden[137]), und selbst derselbe *Ragnwald Jarl*, den *Ingegerd* mit sich nach Russland nahm, war eben ein solcher Statthalter über die *an Dänemark und Norvegen gränzende Provinz Westergothland* gewesen[138]). — In *Russland* konnte *Snorre* den Ausdruck „*Jarlsriki*“ noch um so mehr von dem zu *Aldeigioburg gehörenden Gebiete* gebrauchen, als gerade *derselbe Ragnwald* auch dort durch *Ingegerd* wiederum eben ein *solcher Jarl darüber* wurde. Uebrigens mochte es, davon abgesehen, *Sturleson* nicht unbekannt gewesen sein, dass in *Russland* selbst ein dem Skandinavischen ähnliches System

vom Anfang an befolgt wurde[139]), und endlich findet man auch sonst Beispiele, dass das Wort *Jarl* auch von andern *Ausländern* gebraucht worden, wo nicht einmal ein Gedanke an solche Aehnlichkeit in Institutionen bei den Concipienten vorauszusetzen ist, wie hier in Bezug auf Russland[140]). — Aus allem bisher Angeführten ist es also klar, dass *Sturleson* mit seinem „*Jarlsriki*" nichts anders hat bezeichnen wollen, als eine *Provinz*, oder ungefähr was wir jetzt in Russland *Gouvernement* nennen, weshalb denn auch eine Menge Codd. der andern Rezension der Saga Olof des heiligen hier bloss schlechtweg „*riki*" gebrauchen, ein Wort, das im Isländischen eigentlich ein *Reich*, *regnum*, schwedisch noch jetzt *rike*, dann im abgeleiteten Sinne das *Regieren*, *Regierung*, *gubernatio*, und endlich *Macht*, *potentia*, oder gar irgend ein damit versehenes *Amt* überhaupt bedeutet[141]), aber auch in der Bedeutung *Distrikt*, *Gebiet*, *ditio*, gebraucht wird[142]). In so fern „*Jarlsriki*" an dieser Stelle dieselben Begriffe zusammt, obwol in einem grössern Umfange, in sich begreift, und zugleich auf gleiche Institutionen in den beiden nachbarlichen Staaten hindeutet, haben wir oben als den treffendsten Ausdruck in lateinischer Uebersetzung „*praefectura*" vorgeschlagen, da Worte wie *Ducatus* oder *Comitatus* moderner, also auch weniger passend wären. — Da nun von jenem „*Jarlsriki*" gesagt wird, dass es *an Aldeigioborg lag*, folglich *sich daran schloss*, und nach der andern Stelle *dazu gehörte*, so ist ebenfalls daraus ersichtlich, dass hier unmöglich an *Karelen* gedacht werden könne, das zwar im *Westen* an dem *See Aldoga*, *nicht* aber *an Aldeigioborg*, also nicht an der *Stadt*[143]), sondern sogar, durch den gedachten See davon getrennt, weit *entfernt* und *seitwärts lag*, einen *eigenen*, den Skandinaviern wol, aber noch *nicht den Russen*[144]) *bekannten*, *Namen* trug, und daher auch schon deshalb um so weniger ein *jener Stadt zugehöriges Gebiet* sein konnte. Für ein *solches* kann demnach, wie wir uns bereits früher erklärt haben, *nur* das daran *zunächst gränzende* später so genannte *Ingermannland* gelten, der eigentliche Umfang jenes „*Jarlsriki*" mag nun damals gewesen sein welcher er wolle, und *Ingermannland* war also die *Provinz*, welche *Ingegerd* sich zur

Morgengabe als unbeschränkte *Appanage* vorbehielt und erlangte, nach ihrer Ankunft in Russland aber an den aus Schweden mitgebrachten *Ragnwald Jarl* übertrug. —

Hier haben wir also endlich eine *historische* hinlänglich beglaubigte und fest bestimmte *Thatsache*, woran wir die Namen, welche den Gegenstand dieser Untersuchung ausmachen, ohne allen Zwang knüpfen können. Denn wenn je irgend ein Ereigniss für geeignet gehalten werden kann, ein *Gebiet* oder *Land nach einer Person zu benennen*, so ist es das, dass eine *ausländische* Prinzessin die Gemahlin des Landesfürsten wird, und zur Mitgabe eine *ganze Provinz* mit dem Rechte einer ganz freien Disposition sich ausbedingt und erhält, und dem gemäss auch solche eine lange Reihe von Jahren in ihrem Namen und als ihr ausschliessliches Eigenthum durch einen eigenen mitgebrachten Landsmann und Verwandten regieren und verwalten lässt. Führt ja doch auch *Nestor* selbst um's Jahr 980 ein ähnliches Beispiel an, dass *Turov* (auch jetzt noch ein Flecken im Gouvernement *Minsk*) und die *Turower* davon den Namen erhalten hatten, dass ein gewisser *Tur* dort herrschte[145]). — Eben so ward auch das Gebiet, welches das *Leibgedinge Ingegerd's* ausmachte, mit Recht von den *finnischen* Bewohnern im Lande selbst und in der Nachbarschaft *Ingerinmaa* genannt, welches wörtlich nichts mehr und nichts weniger bedeutet als *das Land Ingegerd's*. Denn *Inka* (und *Inga*) oder *Inkeri* (und *Ingeri*) bezeichnet im *Finnischen* noch jetzt sowol *Ingrid*[146]) — aus dem älteren *Ingerid* oder *Ingirid* verkürzt — als auch *Ingeborg*[147]), welche beide zwar ursprünglich von einander und von dem dritten alt-skandinavischen weiblichen Namen *Ingegerd* verschieden waren[148]), jedoch schon selbst von den älteren öfters unter sich und mit diesem verwechselt worden sind[149]), und es später um so mehr wurden, jemehr die Form *Ingegerd* selten ward, und zuletzt aus dem allgemeinen Gebrauche gänzlich verschwand. Besonders die Namen *Ingerid* und *Ingegerd* waren schon in ihrer äussern Gestalt, zumal in den verkürzten Formen *Ingrid* oder *Ingird* und *Ingerd*, einander so ähnlich, dass sie nicht allein äusserst leicht mit einander ver-

wechselt werden konnten[150]), sondern auch zuletzt in eine *gemeinsame* Form *Ingrid* oder *Inger* zusammenschmelzen mussten, welche letztere auch schon unter den Runen-Inschriften auf Grabsteinen selbst in *Skandinavien* erscheint, und so wol für *Ingegerd*[151]) als auch für *Ingerid* gebräuchlich gewesen ist[152]). — Uebrigens scheint es, als wäre der Name *Ingegerd östlich von Schweden* der *am wenigsten gekannte gewesen*, wenigstens muss ich sehr bezweifeln, ob dessen Gebrauch sich einmal im eigentlichen *Finnland*, das doch Schweden noch näher lag, nachweisen lasse, und im *Finnischen* konnte daher auch *Ingegerd* um so mehr ebenfalls *Ingeri* genannt werden. Aber wäre auch der Name *Ingegerd* oder *Ingerd* wirklich selbst in *Finnland* gebraucht worden, so musste derselbe doch nothwendig nach dem Genius der *finnischen* Sprache, eben so wie *Ingerid* oder *Ingrid*, durchaus zu *Ingeri* werden. — Es kann daher auch in sprachlicher Hinsicht nicht dem geringsten Zweifel mehr unterliegen, dass *Ingerinmaa* bei den *hiesigen Finnen* und ihren *Nachbaren* ursprünglich eben so nach *Ingegerd* seinen Namen erhalten habe, wie in *Finnland* im *Uskelaschen* das Dorf *Ingeris*[153]), und die Ortschaften *Ingerilä* (im Kirchspiele *Christina* in *Sawolax*), *Ingilä* (zu *Ijo* im *Uleaborgschen*) u. a. m, nach irgend einer *Ingrid* oder *Ingeborg*. — Auch das hier im *St. Petersburgischen* Gouvernement befindliche *Ingeris* oder *Ingris* als *finnisches Kirchdorf* und finnische Gemeinde, so wie der Fluss *Ingerinjoki* müssen, wenn sie nicht aus späteren Zeiten herrühren, einen *ähnlichen*, oder *vielleicht* gar *gleichen Namens-Ursprung* haben, wie *Ingerinmaa*. Vielleicht gab es nämlich dort im gegenwärtigen *Ingris* schon in der ersten Hälfte des XI. Jahrhunderts, zu *Jaroslav's* und *Ingegerd's* Zeiten, irgend eine Ansiedelung, einen Landsitz oder ein Absteigequartier für *Ingegerd* oder ihre Beamte? Unmöglich nicht. Und zwar ausser dem Ortsnamen auch schon wegen der überaus schönen Lage, welche der gedachte Fluss durch seine lieblichen Krümmungen um das gegenwärtige finnische Kirchdorf dem Orte gewährt. Indessen kann doch auch der *Fluss*, und demnach auch der *Ort*, eben so wol später den *Namen* von der *Lage* in dem ursprünglichen *Ingerinmaa* bekommen

haben, da der Name des *Landes* auf jeden Fall für *älter* und *ursprünglicher* gehalten werden muss. — Im *Russischen* heisst sowol der *Fluss* als der *Ort Ishora*; aber auch diese Benennung ist durchaus nichts anderes, als das *finnische* Wort *Ingeri*, das die Russen von den finnischen Aboriginen übernahmen, und nach dem Genius ihrer Sprache, welche den Nasallaut *ng* oder *nk* nicht verträgt[154]), und überdiess r häufig in л verwandelt[155]), in Ижера[156]) ummodelten, woraus denn das neuere Ижора entstanden ist. —

War nun aber gleich des schwedischen Königs, *Olof Skötkonungs*, Tochter *Ingegerd* (finnisch *Ingeri*) und ihre Heirath mit dem russischen Grossfürsten *Jaroslav Wladimirowitsch* der erste Anlass dazu gewesen, dass diese Gegenden als *ihre Appanage* von ihren *finnischen Bewohnern*, und durch sie auch von den *nachbarlichen finnischen Völkern* natürlich *Ingerinmaa* genannt wurden, so ist es doch problematisch, ob *dieser Name* dadurch *allein* auch für die Folgezeit *die Dauer* und besonders *die allgemeine Aufnahme* auch in der Ferne erhalten hätte, die demselben wirklich zu Theil geworden sind. Nach dem Tode der Grossfürstin 1050 hörte die *wirkliche Bedeutung* des Namens auf, und es blieb eine bloss *traditionelle*, die vielleicht schon nach einem Jahrhunderte, mit ihr aber auch wol der Name selbst erloschen sein, oder irgend einem andern Platz gemacht haben würde, wenn nicht während der Zeit mit dem Lande, welches damit bezeichnet wurde, Veränderungen vorgegangen wären, die ganz geeignet waren, den bestehenden Namen zu fixiren, und dessen allgemeine Aufnahme auch ausserhalb des Landes und der nächsten Nachbarschaft zu sanktioniren und nothwendig zu machen.

So lange *Ingerinmaa* noch wirkliche *historische* Bedeutung hatte, d. h. während der ersten Hälfte des XI. Jahrhunderts, waren die Bewohner der hiesigen Gegenden noch höchst wahrscheinlich nur *Woten* und mit ihnen verwandte *Tschudische* oder *Jemische* Völker[157]), jene im *Süden*, diese nach *Norden* an der *Südküste* des *Ladogasees* und von da weiter auf beiden Seiten desselben[158]). In *diesem ganzen Jahrhunderte* noch kennen die *einheimischen russischen Chroniken* für *finnische* Völker in diesen Gegenden, ausser der allgemeineren und unbestimmten Be-

nennung *Tschuden*, nur 2 *Spezialnamen: Woten* und *Jemen*, und auch diese beiden kommen erst um die *Mitte des Jahrhunderts zum ersten Male* vor: die *Jemen* nämlich 1042, als Jaroslav's Sohn, Wladimir, einen Zug gegen dieselben unternahm[158]) und die *Woten erst* 1069[160]). Keine einzige Sylbe dagegen noch von *Kareliern* und *Ingern* oder *Ishoren*. Dieses Stillschweigen rechtfertigt unsern obigen Schluss, dass obzwar aus besonderem Anlasse der geografisch-politische Name *Ingerinmaa* bereits existirte, es in diesem Lande doch noch keine später so genannten Ingern gab, sondern dessen Bewohner *Woten* und *Jemen* waren. Denn wollte man auch die in älteren Zeiten freilich grössere Unkunde zumal in ethnografischer Hinsicht vorschützen, und selbst auf die *Russen* ausdehnen, so wird man uns doch wol zugeben müssen, dass es wahrlich ganz unbegreiflich wäre, warum selbst diese, wären die nachher so genannten *Ishoren* schon *vor der Mitte* dieses Jahrhunderts Bewohner dieser Gegenden gewesen, ein so allgemeines und lange währendes Stillschweigen gerade über *sie* beobachtet hätten, da sie doch schon wenigstens 1069 die *Woten* unter ihrem *eigenthümlichen* Namen kannten, und sie folglich von den *Jemen* recht gut bereits zu unterscheiden wussten, obzwar diese zwei zu der damaligen Zeit unter sich noch weit weniger von einander unterschieden gewesen zu sein scheinen, als die *Ishoren*, oder, was dasselbe ist, *Karelier* von allen beiden. —

Erst gegen die Mitte des folgenden Jahrhunderts stossen wir auf Fakta, welche, so dunkel und dürftig sie auch dem ersten Anblicke nach dastehen, uns jedoch zurückschliessen lassen, dass in der Zwischenzeit auch mit der *Bevölkerung* des sogenannten *Ingerinmaa* eine bedeutende Veränderung vorgegangen sein musste. — Unmittelbar nach der Schilderung der *Anarchie* und *Verwirrung*, die zu Folge der Misshelligkeiten mit dem Grossfürsten Wsewolod *in Nowgorod* herrschten, und vielfache *Bedrängnisse* auch für die *Nowgoroder* selbst herbeiführten[161]), erwähnen die Chroniken unter dem Jahr 1142 eines *feindlichen Einfalles der Jemen in das Nowgorodsche Gebiet um Ladoga*[162]). Sie müssen in einer bedeutenden Anzahl gekommen sein. Das wird ausdrücklich, wie es mir

scheint, durch die ganze Art angedeutet, wie besonders die beiden zuletzt gedachten Chroniken diese Begebenheit erzählen[163]). Die *Jemen* kamen, sagen sie, und *bekriegten (mehrere) Nowgorodsche Wolosten. Da versammelten sich die Bewohner des Ladogaschen Gebietes gegen die Jemen, und erschlugen ihrer* 400 *Mann*[164]). — Die *Jemen* scheinen also recht gut den Zustand in Nowgorod gekannt zu haben[165]), und wollten die Gelegenheit benutzen. Ja! es sieht beinahe aus, als wenn auch die andere Begebenheit, deren einige Chroniken in demselben Jahr 1142 *unmittelbar nach dem Einfalle der Jemen* Erwähnung thun — dass nämlich ein *schwedischer Fürst*, in dessen Begleitung auch ein *Bischof* gewesen sein soll, mit 60 *Schiffen*[166]) Kaufleute, die vom Auslande mit 3 *Lodjen* unterweges begriffen waren, überfielen, in der darüber entsponnenen Schlacht aber selbst 3 *Schiffe und* 150 *Mann* verloren[167]) — nicht ganz zufällig, sondern vielmehr im Zusammenhange mit dem Unternehmen der *Jemen* gewesen wäre. —

Was *diese* ferner betrifft, so ersieht man aus allem, dass hier nicht mehr *diejenigen Jemen* gemeint sein können, welche schon seit dem vorigen Jahrhunderte, wenigstens *seit dem Jahr* 1079, auf der *Ostseite* des *Ladogaschen* Sees sassen[168]), und mit denen die Nowgoroder besonders nachher, in *diesem* Jahrhunderte, so viel zu schaffen hatten[169]), sondern dass hier von einem *andern Zweige desselben Stammes* die Rede sein muss, der anfangs, und noch im XI. Jahrhundert, an der *Newa*, so wie an der *Süd-* und *Südwestküste* des *Ladogaschen* Sees wohnhaft geblieben war[170]). Als Mitbewohner des *Ladogaschen* Gebietes oder des *Ingerinmaa* mögen sich diese *südlichen Jemen* eine Zeitlang in einer gewissen Abhängigkeit von den Russen befunden, und ihnen einen freiwilligen Tribut bezahlt haben, besonders da sie nunmehr die Vasallen einer gebornen *schwedischen* Prinzessin geworden waren, die im Nothfalle zur Erhaltung ihres Eigenthums aus dem Heimlande Hülfe bekommen konnte, folglich ein etwaniger Aufstand die *Jemen* gleichsam zwischen zwei Feuer und einem unvermeidlichen Untergange entgegen führen. Als aber *Jaroslav* in *Kiev* blieb, und dort im *Süden* in *äussere* und *innere Kriege* verwickelt ward, zu deren glückli-

chen Beendigung mit Waffengewalt nicht einmal die Hülfe der *Waräger* immer ausreichen wollte, überdiess auch die *südlichen Tschuden* das Beispiel zu wiederholten Empörungen bereits gegeben hatten[171]), so wollten auch um so mehr die *nördlichen Tschuden* oder *Jemen* ebenfalls vollkommene Freiheit geniessen, und mögen eben dadurch den *ersten Zug der Nowgoroder gegen sich* unter *Jaroslav's* Sohn Wladimir im Jahr 1042 veranlasst haben, der mithin *nicht* gerade gegen das *südöstliche Ufer des Ladogasees* und den *Tichwinschen Kreis* gerichtet war, wie ich früher in meiner Abhandlung über die älteren Wohnsitze der Jemen[172]) und auch noch in einer andern späteren[173]) behauptet hatte, sondern wahrscheinlich vielmehr das *ganze südliche Küstengebiet des Ladogasees*, oder etwa die gegenwärtigen Kreise *Ladoga* und *Schlüsselburg* gegolten hat[174]). — Ja! selbst die *Woten* wagten es im Jahr 1069 sich mit dem Fürsten Wseslav von Polotzk *gegen Nowgorod* zu vereinigen, wurden aber in einer fürchterlichen Schlacht unter den Mauern der Stadt gänzlich *aufgerieben*[175]). — Auffallend ist es, dass in Hinsicht der *Jemen* seit der Thatsache, bei welcher sie zum *ersten* Male unter *diesem* Namen in den *russischen Chroniken* auftreten, seit dem Zuge Wladimirs im Jahr 1042, im Verlaufe des ganzen Jahrhunderts, ausser dem Vorfalle mit dem Fürsten *Glieb Swätoslawitsch im Jahr* 1079[176]), *nichts* mehr von ihnen vorkommt. Da sie aber bei der so eben gedachten Begebenheit des Jahres 1079 im *südlichsten Sawolotschje*, d. h. überhaupt etwa in den Gegenden, die jetzt die *Gränzlinie* des *Olonetzischen* Gouvernements *vom Ladogasee nach Osten* ausmachen[177]), *wiederum auftraten*, so ist klar, dass der *östlichere* Zweig des *Jemischen* Stammes sich in der Zwischenzeit bereits weiter dahin nach *Nordosten* gezogen hatte. Von dem im *Westen* des *Ladogaschen* Gebietes sitzenden *Jemen* darf und muss man auf ein ähnliches Entweichen schliessen, zumal da selbst nach *Süden* und *Südwesten* ihre ehemaligen, seitdem aber von den *Woten* eingenommenen Wohnsitze, nunmehr durch die erwähnte Aufreibung der letztgedachten *wiederum* lichter geworden waren. Dieser Umstand gerade, nebst dem natürlichen Streben nach Freiheit und Unabhängig-

keit, mochte den *Jemen* sogar einen Impuls zu einer zum Theil rückgängigen Bewegung nach *Südwesten* gegen den *finnischen Meerbusen* hin gegeben haben, oder hatte doch wenigstens ein etwas *längeres Verweilen am Ende desselben zur Folge.* Ja! wahrscheinlich diente derselbe Umstand auch zur Vermehrung des in den hiesigen Gegenden nachgebliebenen *Jemischen* Stammes durch *östlichere* Brüder; denn so lange das *ganze Ufergebiet* des *Ladogasees* im Besitze der *Jemen* blieb, so unterhielten gewiss die Stammgenossen eine beständige Verbindung mit einander, die auch später noch, als das unmittelbare Band durch inzwischen eingedrungene Russen oder andere zu Lande bereits zerrissen worden sein mag, wenigstens zur See leicht fortgesetzt werden, ja! vielleicht selbst partielle Auswanderungen aus dem *südlichen Sawolotschje* veranlassen konnte, besonders seitdem die *Russen* sich immer mehr dorthin zu verbreiten und die dortigen *Jemen* zu drängen anfingen. So würde wenigstens auch die *gegenwärtige geografische Lage* der *Jemischen Abkömmlinge* im *südlichen Theile* des *Olonetzischen* Gouvernements, so wie die nachherige gänzliche Zersprengung der schwachen und entfernten Ueberreste noch weiter, selbst nach *Osten* zu den *Permiern* hin[178]) und nach *Norden*[179]), leichter erklärlich werden. Ueberdiess ist es ausgemacht, dass die *Russen* sich *weit früher* nach *Osten* und sogar *Nordosten* verbreitet haben, als nach *Westen* und *Nordwesten*[180]). Im *Westen* musste daher auch den *Jemen* ihre Unabhängigkeit weit *mehr gesichert* scheinen, und es wäre also kein Wunder, wenn der *westlichere* am *finnischen Meerbusen* und *zwischen demselben und dem Ladogasee* befindliche *Jemische Zweig*, so lange es nur noch möglich blieb, wie gesagt durch partielle Auswanderungen von *Nordosten* verstärkt worden, und so zu einer Macht und Anzahl angewachsen wäre, die es demselben möglich machten, weit *länger* und *kräftiger*, als der schwächere und zerstreute *östliche* Zweig, seine Unabhängigkeit gegen die *Russen* zu behaupten, wie es auch die Geschichte durch die ferneren Angaben über die Verhältnisse der letzteren zu sogenannten *Jemen* genugsam bezeugt. —

Die einzige Folge des Wladimirschen Zuges im Jahr 1042[181]) scheint die gewesen zu sein, dass die *westlichen Jemen* sich von den *Umgebungen Ladoga's* und aus dessen Kreise nach *Südwesten* und *Westen* zurückzuziehen anfingen, wozu, wie bereits bemerkt wurde, auch die Katastrofe der *Woten* im Jahr 1069 einen ausserdem schon an sich begünstigenden Anlass gab. Nach dieser Bewegung, die wahrscheinlich in der zweiten Hälfte dieses Jahrhunderts fortwährte, und ausserdem auch durch das *Vorrücken* eines *andern finnischen Stammes* beschleunigt worden sein mag, wurde den *Jemen* das *verlassene Ladogasche Gebiet* ein *feindliches*, welches sie von nun an, besonders so lange sie die einzigen Nachbaren blieben, beständig bedrohten und bei Gelegenheit beunruhigten. Diess scheint am besten die unvollständige, dunkle Nachricht von einem *Zuge der Nowgoroder nach Ladoga im Jahr* 1105, *um von dort aus Krieg zu führen*, zu bestätigen[182]). Denn obzwar hier der Name des Volks, welches diese Thatsache betrifft, in den *beiden Nowgorodschen Chroniken*, die derselben allein erwähnen, vielleicht durch Verschulden der Abschreiber ausgeblieben ist, so kann hier unmöglich, wie ich bereits a. a. O. vermuthet hatte, ein anderes Volk gemeint sein, als eben die *Jemen*, die noch in der *Nähe* wohnten, obgleich *nicht* mehr *im Ladogaschen Gebiete*, das sie, um der Abhängigkeit von den Russen und dem Andrange eines anderen *mit jenen zusammenwirkenden Stammes* zu entgehen, unlängst geräumt, und nun vielleicht schon selbst beunruhigt hatten, oder auch von den Russen erreicht und bezwungen werden sollten. Die Chroniken besagen weiter nichts von dem ganzen beabsichtigten Kriege. — Allem Vorhergehenden nach könnte es fast scheinen, als wenn auch der mit Sieg gekrönte Zug des Fürsten Mstislav im Jahr 1113[183]) einen Bezug auf *diese Jemen* haben könnte. Wenigstens hatte es aber die um dieselbe Zeit erfolgte *Befestigung Ladoga's*[184]) ganz gewiss, und der oben berührte siegreiche Zug, wären *diese Jemen* dabei wirklich gemeint, hätte doch die Besorgnisse der Russen vor Reaktionen nicht vermindern, von Seiten der *Jemen* aber höchstens ein noch *weiteres Zurückweichen* zur Folge haben können. —

Noch stärker als durch diese im Ganzen dunkle Thatsachen und entscheidend wird das bisher von den *westlichen Jemen* Angeführte durch das früher[185]) von uns bereits angegebene spätere Faktum vom Jahr 1142 bekräftigt. Denn es heisst dabei ausdrücklich, dass die *Jemen kamen*, und das *Nowgorodsche Gebiet* (oder *Nowgorodsche Wolosten*) *bekriegten*, dass aber die *Bewohner des Ladogaschen Gebietes sich gegen sie versammelten*, und sie mit einem Verluste von 400 Mann zurückschlugen — ein ganz deutlicher Beweis, dass *hier* jetzt nicht mehr *Jemen*, sondern *andere Bewohner* im *Ladogaschen* gewesen sein, *jene* aber nunmehr irgendwo in der *Nachbarschaft* weiter nach *Westen* ihre Wohnsitze gehabt haben müssen. Seit *Lehrberg* behaupten alle neuere Historiker, sie seien aus dem gegenwärtigen *Hämeh* in *Neufinnland* gekommen; diess muss aber einem jeden, der die Sache und unsere Ansicht darüber sowol in den früheren Abhandlungen, als auch in der gegenwärtigen unbefangen prüft, höchst unglaublich vorkommen. Weit natürlicher und wahrscheinlicher ist denn doch dagegen die Erklärung, welche schon der alte *Schtscherbatov*[186]) gab, dass hier von Völkern die Rede sei, die *damals am Ladogasee* wohnten. — Ich meine, wenigstens *nicht weit vom Ladogasee*, wenn auch *nicht mehr unmittelbar an demselben*, an der *nördlichen Seite des finnischen Meerbusens etwa* auf der *gegenwärtigen finnischen Gränze und von da zwischen Westen und Norden weiter in Altfinnland hinein*; denn dahin war und blieb der *Hauptmasse des Jemischen Stammes* nach dessen *Trennung von dem östlicheren Zweige* die Richtung vorgezeichnet, und *weiter* in *dieser* Richtung konnten sie *um diese Zeit* allem Vorhergehenden nach, und bei dem durchgängigen Mangel an *historischen* Belegen für die neueste gewöhnliche Meinung, unmöglich noch gekommen sein, wie ich ein andermal und an einem gelegnern Orte umständlicher auseinander zu setzen hoffe. Von dem *Ladogasee* aber müssen die *Jemen* um diese Zeit bereits abgeschnitten gewesen sein, und zwar aus folgenden natürlichen Gründen. Als die *Jemen* seit dem vorhergehenden Jahrhunderte zuerst angefangen hatten, wie gewöhnlich die *Lappen* vor sich hertreibend, auch in *Altfinnland* oder in dem gegenwärtigen *Wi-*

borgs-län zwischen dem *finnischen Meerbusen* und dem *Ladogasee*, das *südwestliche* und *westliche* Ufer entlang, sich auszubreiten, waren sie dort nach *Norden* auf einen anderen finnischen Hauptstamm, die gleichfalls künftig von uns näher zu beleuchtenden *Karelier* gestossen, und geriethen dadurch mit diesen in Kollisionen und Reibungen, die zu der in der Folge zwischen beiden Stämmen lange herrschenden Feindschaft den Grund legten. Schwächer und bereits zersplittert vermochten jedoch die *Jemen* nicht, es mit den zahlreicheren, gewandteren und mächtigeren *Kareliern* aufzunehmen, sondern wurden von ihnen in das Innere und gegen den *finnischen Meerbusen* zurückgedrängt, während diese längs des *Ladogasees* selbst herunterrückten, bis sie endlich am *südwestlichen* Ufer desselben die *Newa überschritten*, sich an der *Südküste* des *Ladogasees* in den gegenwärtigen Kreisen *Schlüsselburg* und *Ladoga* niederliessen, und von dort sich auch allmälig nach gänzlicher Verdrängung der *Jemen* nach *Finnland*, über die *südlicheren* Theile des Landes bis zu den *Woten* hin verbreiteten. —

Dass sich auch die erste Einwanderung und Verbreitung der *Karelier* zunächst in die im *Süden* des *Ladogasees* belegenen Gebiete, in das von den *Jemen* verlassene *Ingerinmaa*, bereits *vor der Mitte des XII. Jahrhunderts*, wahrscheinlich am Ende des vorigen oder im Anfange dieses, und wol mit in Folge der Katastrofe mit den *Woten* und auch dadurch bewirkten Veränderung der *Wohnsitze der Jemen*, zugetragen haben müsse, bestätigen abermals unsere *einheimischen russischen Chroniken*, indem die beiden *Nowgorodschen*[187]) nach der Meldung des *Einfalles* der *Jemen* in's *Ladogasche Gebiet* und der Bekriegung desselben weiter erzählen, dass gleich im folgenden Jahre 1143[188]) auch die *Karelier* einen Zug gegen die *Jemen* unternahmen[189]). — Dieses Faktum ist uns schon deshalb höchst bemerkenswerth, dass uns hier *ein* Jahrhundert nach dem ersten Vorkommen des Namens *Jem* wieder ein *neuer finnischer Völkername* zum *ersten* Male in den russischen Chroniken begegnet. Leider ist aber die Notiz, so wie sie uns vorliegt, wie so manche andere, äusserst dürftig und sogar dunkel; selbst in Hinsicht des Ausganges wissen wir nicht recht, ob wir die

Flucht und den Verlust von 2 Schiffen den Jemen oder den Kareliern zuschreiben sollen[100]). Doch diess genau zu wissen, ist uns auch hier an sich selbst ziemlich gleichgültig. Es genügt schon das Faktum allein, dass die *Karelier* einen Zug *gegen die Jemen* unternahmen; denn diese Thatsache in der Verbindung mit der Begebenheit des vorigen Jahres beweist, dass die *Karelier* nunmehr anstatt der früheren *Jemen*, *Bewohner des Ladogaschen Gebietes* waren, und als *solche* bereits im vorigen Jahre von den *Jemen* angegriffen, zusammen mit den *Russen* jene zurück geschlagen hatten, jetzt aber auch durch einen Zug von ihrer Seite sich an den *Jemen rächen* wollten, und den vorjährigen Besuch mit einem ähnlichen bei ihnen vergelten. Das Seegefecht, dessen Ausgang bei der Dunkelheit der Chronisten zweifelhaft bleibt, muss wahrscheinlich an der *Mündung* der *Newa* oder vielleicht im *finnischen Meerbusen* Statt gefunden haben. Beide Fakta zusammengehalten werfen überhaupt ein helles Licht über das dermalige Verhältniss der beiden Sämme zu einander, und lassen uns schliessen, dass die Einwanderung der *Karelier* auf die von uns bereits oben angedeutete Art erfolgt war. Freilich berichten uns die Chroniken von einer solchen Einwanderung nichts; aber diess Stillschweigen kann und darf unsere Voraussetzung nicht schwächen. Die Russischen Chroniken sind gewöhnlich schon sogar über eigene Angelegenheiten trocken und dürftig; wie viel mehr müssen wir dann nicht ein gänzliches Stillschweigen voraussetzen, wenn es Sachen gilt, die einzig und allein *Nicht-Russen* betreffen. Was sollten sich die russischen Chroniken hier mehr als sonst gewöhnlich darum bekümmert haben, was dort in *Finnland* oder an der *russischen Gränze* zwischen den beiden finnischen Völkern vorgehen mochte, zumal wenn die Einwanderung nicht auf einmal und gewaltsam, sondern allmälig und vielleicht von ihnen selbst eingeleitet und unterstützt vor sich ging? Nein! wir können ganz versichert sein, dass wir auch dieses kurze und dunkle, aber dennoch schätzbare und wichtige Faktum in den Chroniken vermissen würden, wären nicht die *Russen* selbst schon dabei, eben so wie bei der damit zusammenhängenden Begebenheit des vorigen Jahres unmittelbar betheiligt gewesen,

das heisst mit anderen Worten, hätten nicht schon *Karelier* in ihrer Nähe und auf ihrem Gränzgebiete gewohnt. Schon das Faktum an sich, so wie es in den Chroniken dasteht, und im Zusammenhange mit den von uns dargestellten Verhältnissen einerseits zwischen den Russen und Jemen, andererseits aber zwischen diesen und den Kareliern, bezeugt also unwidersprechlich, dass eine Einwanderung, und zwar nicht längst, Statt gefunden haben muss. Dem zu Folge erscheint hier auch der Name der *Karelier zum ersten Male bei den Russen*, aber auch schon als der Name eines mit ihnen *verbündeten Volkes*, das *von nun an* an verschiedenen *kriegerischen Unternehmungen der Russen Theil nimmt*, und zwar abermals *schon* unter dem Jahr 1149, wo es mit *Nowgorodern* und *Pskovern* in dem Heere des Grossfürsten Isjaslav Mstislawitsch gegen dessen Oheim Jurij Wladimirowitsch an der *Wolga* mit auftritt[191]). — Die feindseligen Verhältnisse, welche schon längst zwischen Kareliern und Jemen herrschten und herrschen mussten, und welche die Russen klug genug zu ihrem Vortheile zu benutzen und zu nähren verstanden haben mögen, hatten auch natürlich die *Karelier* in Gesinnungen, so wie dem zu Folge auch in lokaler und politischer Rücksicht, *den Russen näher* gebracht, und sie so zu ihren *nächsten Nachbaren* gemacht, die sich auch schon durch ihre grössere Gewandtheit und ihren überhaupt zwar ehrlichen aber geschmeidigeren Charakter besser als die eigensinnigen und störrigen Jemen zu *Bundesgenossen* eigneten. —

Ungefähr von diesen Zeiten an, aber auch *erst von diesen*, d. h. etwa *vom Ende des XI. Jahrhunderts*, würde man also einigermaassen sagen können, dass sich der Anfang der alten Abhängigkeit der *Karelier* von den Russen datirt, von welcher *Lehrberg* am zuletzt angeführten Orte spricht, aber darin gewiss, eben so wie *Karamsin*[192]), gegen die Wahrheit verstösst, dass er die Abhängigkeit gleich von vorne den *Kareliern* überhaupt, also dem *ganzen Stamme*, beilegt, da hier doch bei der ersten Erwähnung der Karelier, auch erst nur noch von *einem Theile*, von den *ersten eingewanderten Kareliern* die Rede sein kann, die das Ladogasche oder vielmehr das *südliche Küstengebiet des Ladogaschen*

Sees überhaupt eingenommen, und sich dort in den gegenwärtigen Kreisen *Schlüsselburg* und *Ladoga* niedergelassen hatten. Doch der *Name Karelier* konnte *Lehrberg* und manchen andern, zumal bei der falschen Ansicht von den früheren Wohnsitzen der Jemen, leicht in Irrthum führen. Uns soll auch jener *Name* hier nicht täuschen, die wir, durch die *Woten* belehrt, dass bei ihnen die von den übrigen hiesigen Finnen sogenannten *Ingrikot* oder russisch *Ishoren* noch heutiges Tages *Karjalaiset* heissen[193]), eben *diese* nun in jenen *eingewanderten Kareliern* endlich auch auf historischem Wege wiederfinden, und folglich eben in *denselben* die *ersten Vorfahren der heutigen Ingrikot oder Ishoren* erkennen. Wir sehen nun auch leicht ein, dass wir es eben den *Woten* zu verdanken haben, dass wir unter dem Jahr 1143 zum *ersten* Male den Namen *Karelier* in den russischen Chroniken finden, obzwar dabei die später so genannten *Ishoren* gemeint sind. Nach dem Beispiele ihrer nächsten *neuen südlichen* Nachbaren wurden nämlich die *Ishoren* auch von den Russen *Karelier* benannt, was übrigens auch an sich ganz richtig war, um die *Einwanderung* und die *Herkunft der Ishoren* zu bezeichnen. — Nach dieser Aufklärung können wir nun auch für die Zukunft den aus dem bei den Russen eigentlich von den Woten entlehnten *ersten* Namen der *Ishoren* entstandenen bisherigen Irrthum wegräumen, und uns richtiger dahin erklären, dass es die *Ishoren* sind, deren Dasein in den hiesigen Gegenden, und die dadurch bedingte Abhängigkeit von den Russen, sich vom *Ende des XI. Jahrhunderts* und vom Anfange des folgenden datire. Durch jene Abhängigkeit, besonders *wie* sie anfangs nach der innern Natur der Sache und aus kluger Politik der *Russen* beschaffen gewesen sein mag, musste es den letzteren sehr leicht werden, ihren Einfluss bald auch auf die *eigentlichen Karelier*, auf die *hinter den Ishoren* zunächst in *Finnland* längs des *Ladogasees* sitzende *Hauptmasse* auszudehnen; aber um die Zeit, wo der Name *Karelier* zuerst in den russischen Chroniken vorkommt, um die Mitte *des XII. Jahrhunderts*, war das *eigentliche Karelien in Finnland* gewiss noch selbstständig. —

Dass *Karelier* Bewohner des *ursprünglichen Ingerinmaa* und *neue Nachbaren der Woten* geworden, war eine neue Erscheinung, welche besonders die *letzteren interessiren* musste; kein Wunder also, sondern vielmehr ganz natürlich war es, dass bei *ihnen* gerade der Name *Karelier*, den auch die *Russen* entlehnten und anfangs eine geraume Zeit gebrauchten, der allgemeine ward, und dann durch die Tradition bis auf den heutigen Tag herrschend blieb, sie mögen übrigens auch noch *Ingerinmaa* als *Gebietsname* gebraucht haben oder nicht. Anders war es mit den *Jemen* und den *Kareliern*. So wie der Name *Ingerinmaa* schon anfangs gerade bei *ihnen* natürlicher entstanden, und weit mehr im Gebrauche gewesen zu sein scheint; so ist es eben so natürlich, dass derselbe jetzt nicht allein fortwähren, sondern sogar auch auf die eben in das damit bezeichnete *Gebiet eingewanderten Karelier übergehen* musste, um sie solcher Gestalt auch von den im *eigentlichen Karelien* noch nachgebliebenen *Kareliern* zu *unterscheiden*. So knüpfte sich an den zuerst vor einem Jahrhunderte aus anderen politischen Gründen entstandenen lokalen Namen auch eine *ethnografische Bedeutung*, welche zwar die *ursprüngliche* noch mehr verdunkelte, und bald in Vergessenheit brachte, den lokalen Namen jedoch zuerst gleichsam sanktionirte, und demselben auch ausserhalb des Landes bald eine allgemeine Aufnahme und eine Dauer für die Zukunft verschaffte, welche der Name ohne solche Umstände schwerlich würde erhalten haben. Die einzige Veränderung, wenn man es so nennen soll, welche bei den *Jemen* und *Kareliern* mit dem Namen gemacht wurde, bestand nur darin, dass neben der älteren Benennung *Ingerinmaa* für das *Gebiet* selbst, auch für dessen Bewohner ein daraus gebildetes Adjectivum Gentile *Ingeriläinen* (im Plur. *Ingeriläiset*) entstand, das noch heutiges Tages in *Finnland* fortbesteht, im St. Petersburgischen Gouvernement aber nunmehr durch Einfluss des *Russischen* in *Ingerikko* (im Plur. *Ingerikot*) verwandelt worden ist [x94]). —

Im *Auslande* ward der Name *Ingerinmaa* nebst dessen *neuen Bewohnern* zunächst in *Schweden* bekannt, und zwar natürlich eben durch die gedachten

finnischen Stämme, besonders aber die *Karelier.* Mit der Einnahme des ursprünglichen *Ingerinmaa* bekamen nämlich *diese* auch die *Newa* in ihre Gewalt, und fassten auch am *finnischen Meerbusen* festen Fuss, nachdem sie die *Jemen* weiter nach *Finnland* hinein verdrängt hatten. *Seitdem* ward die *Ostsee* und das angränzende *Schweden*, so wie die *neufinnländische* Küste nach der schwedischen Eroberung, ein Schauplatz häufiger *Seeräubereien*, an denen auch die gewandten, betriebsamen und kriegerischen *Karelier* nebst *Esten* und *Woten*, deren Interessen nunmehr mit denen der *Karelier* überhaupt gemeinschaftlich wurden, den thätigsten Antheil nahmen, und daher bald unter ihrem *eigenen* Namen, bald unter dem der *Esten*, oder auch unter der allgemeinen Benennung *Heiden* und *Russen*, höchst wahrscheinlich auch aus Verwechselung *Kuren* (*Curones*[195]), in den Annalen des XII. und folgenden Jahrhunderts vorkommen[196]). Wie zu erwarten war, erscheinen neben den übrigen bereits angeführten auch *Ingreboo*[197]), *Ingrii*[198]) und *Ingrer*[199]). Zwar sind *alle* die Chroniken, welche wir hier zum Belege für die *Ingrer* angeführt haben, in *späteren* Zeiten (XIV—XVI Jahrh.) verfasst; indess ist nicht im Mindesten zu bezweifeln, dass der Name der *Ingrer* bereits in der *zweiten Hälfte des XII. Jahrhunderts* in *Schweden* allgemein bekannt gewesen ist, da *Ingria* als geografischer und zugleich ethnografischer Name eben aus *Schweden* um die gedachte Zeit schon sogar bis *Rom* und vor die Ohren des Papstes Alexander III. gedrungen war, der in einer Bulle an den ersten Upsalischen Erzbischof Stephan und dessen Suffraganei denselben aufgetragen hatte, „vt homines regni *Swecie* monere ac inducere procurarent vt crudelium paganorum carelie, *ingrie*, lappie et watlandie conatibus, qui *in incolas dicti regni christi fideles diuersimode seuiebant* pro viribus obuiarent, ipsorumque seuiciam deprimerent ne in predictorum incolarum perniciem preualeret“[200]). Hat die Sache ihre Richtigkeit — und zu zweifeln hat man eben keinen gültigen Grund — so würde gerade *jene Bulle*, falls das Original sonst noch erhalten sein mag, meines Wissens der *allerälteste schriftliche Beleg* für den Namen *Ingria* sein, die darin erwähnten „*incolae dicti regni christi fideles*“ aber, gegen

welche die grausamen Heiden „*diuersimode seuiebant*“ wären dann warscheinlich die in demselben Jahrhunderte von den *Schweden* unter *Erik dem Heiligen* zum Christenthum bekehrten *ersten Finnen* und die in *Finnland kolonisirten Schweden* selbst gewesen, da die eigenen *schwedischen* Chroniken, so viel mir bekannt ist, *vor dem Jahr* 1187 noch *keines ähnlichen Einfalles* in das *eigentliche Schweden* gedenken[201]). —

Aber auch von einer anderen näheren Seite tritt uns derselbe Name als *Ingaria* wenigstens im Anfange des folgenden XIII. Jahrhunderts bei *Heinrich dem Letten* entgegen. Unter dem Jahr 1220 erzählt nämlich dieser Geschichtschreiber[202]) Folgendes: „*Vngannenses*[203]) circa mediam hyemen cum exercitu ibant in profunditate niuis magna, et praetereuntes *Wironiam*[204]), et transeuntes *Narwam*, *terram vicinam* spoliauerunt, et captivos et spolia retulerunt. Quibus reuertentibus, *Saccalanenses*[205]) abierunt eadem via, et transeuntes *Narwam*, *processerunt via remotissima in terram*, *quae Ingaria vocatur*, *quae est de regno Nogardiae.* Et inuenerunt *terram illam repletam hominibus*, et nullis rumoribus praemunitam, et percusserunt *Ingaros* illos plaga magna nimis, interficientes viros et populum multum, et plures promiscui sexus capientes, et oues et boues et pecora multa mactauerunt, quae secum abducere non potuerunt. Et reuersi sunt cum praeda magna„ et repleta est *Estonia* et *Liuonia* de captiuis *Ruthenorum.*“ — Ausser dem doppelten Belege für die Namen *Ingaria* als Gebiet und *Ingari* als dessen Bewohner bestätigt diese ganze Stelle zugleich unsere Erklärung des ursprünglichen *Ingerinmaa* nach dessen *erster Lage*, folglich auch nach dessen *erster Bedeutung.* Denn wir lernen hier, dass *Ingaria* noch um diese Zeit ungefähr denselben *Umfang* hatte, als man dem anfänglichen *Ingerinmaa* zuschreiben muss. So wenig hier auch irgend etwas über die Lage des *Ingaria* eigentlich bestimmt ist, so lässt sich doch aus der ganzen Beschreibung des Zuges leicht entnehmen, dass hier unter „*Ingaria*“ nichts anderes gemeint sein könne, als bloss der *östliche* oder vielmehr *nordöstliche* nach *Ladoga* hin sich erstreckende Theil des gegenwärtigen St. Petersburgischen Gouvernements, also dasselbe Ge-

Gebiet, welches ursprünglich zu *Ladoga*, als der einzigen und ältesten Stadt der Gegend, gehört hatte[206]), und selbst von *Ingegerd* bei den Unterhandlungen darüber eben *nach jener Stadt* bezeichnet worden war, erst nachher aber, da es *ihre Appanage* geworden, von den *Finnen* auch mit Recht *ihr Land* oder *Ingerinmaa* genannt wurde. — Dass es wenigstens schon 1220 für eine förmliche *russisch-nowgorodsche Provinz* angesehen wurde, bezeugt *Heinrich* ebenfalls, so wie dass es um diese Zeit *sehr bevölkert* war. Nun ja! im Verlaufe eines ganzen Zahrhunderts waren wol noch mehr *Karelier* eingewandert, und hatten sich höchst wahrscheinlich auch schon weiter nach *Süden* ausserhalb des eigentlichen ursprünglichen *Ingerinmaa* verbreitet, so dass vielleicht jetzt schon oder doch bald nur die „*terra Narwae vicina*" den *Wöten* übrig blieb, wodurch der alte Lokalbegriff von *Ingerinmaa* immer dunkler werden, und zuletzt sich gänzlich verlieren musste, wogegen der Begriff von dem neuen daraus entstandenen *Ingaria* oder *Ingria* mit den sich immer mehr verbreitenden *Ingrern* in demselben Grade sich modifizirte und erweiterte.

Eine unmittelbare Folge dieser Verhältnisse, so wie des bereits oben angedeuteten, nunmehr aber noch gesteigerten, bösen Treibens der *finnischen* Völker dieser Gegenden, ist es, dass auch die Namen *Ingrer* und *Ingrien* in diesem XIII. Jahrhunderte noch *allgemeiner* und *häufiger* werden. — In einer Bulle vom 9. Jan. 1230 an den Erzbischof von Upsala und den Bischof von Linköping schreibt der Papst *Gregor IX.* ausdrücklich: „ad audienciam nostram peruenit, quod *seuicia paganorum karelie Ingrie. lippie*[207]) *Watlandie. contra christicolas regni Suecie sic inualuisse dignoscitur quod nisi eorum immanitatibus ab orthodoxe fidei cultoribus viriliter obsistatur, de subuersione ipsius fidei in circumadiacentibus terris dicti Regni*[208]) *potest merito formidari,*" und befiehlt daher den gedachten Prälaten an, unter der Strafe der Exkommunikation die Gläubigen zu verhindern, den Heiden irgend welche Kriegsbedürfnisse zuzuführen[209]). Aus derselben Ursache wird auch noch in einer andern Bulle von demselben Jahr und Dato an den Erzbischof von Upsala und die ihm untergeordneten Bischöfe die

von uns gleichfalls bereits und zuletzt S. 184 besprochene ältere Bulle von *Alexander III.* in Erinnerung gebracht und nachdrücklich eingeschärft. — Ungefähr zu derselben Zeit oder zu den folgenden Jahren gehört nach *Krug* und *Sartorius*[210]) die interessante alte Urkunde, welche den Entwurf zu einem Vertrage oder einem zu erhaltenden Freibriefe von Seiten der Nowgoroder für die Deutschen und Gothländer enthält, und unlängst in dem gedachten letzten Werke des verdienten *Sartorius*[211]) von Neuem abgedruckt worden ist. In jener Urkunde heisst es in der ersten unsern gegenwärtigen Gegenstand betreffenden Stelle[212]): „Si furta commissa fuerint inter *berkø*[213]) et *engera*, intimabitur Oldermanno de *engeren*, qui veniet infra duos dies." *Sartorius* erklärte die Worte „*engera*" und „*engeren*" mit *Ingermannland*; aber *das* gerade bezeichnen sie hier *nicht*, sondern, und wenigstens das *erste* Wort, vielmehr den *Fluss Ishora* oder *Ingeri* (*Ingerinjoki*), bei dessen Mündung in die *Newa*, welches auch dadurch noch mehr bestätigt wird, dass es kurz darauf in der Beschreibung der fortgesetzten Fahrt nach Nowgorod heisst: „Simile erit, si furtum contigerit *inter engeren et aldagen*, et ita deinceps usque nogardiam veniatur." Um so mehr muss man denn vermuthen, dass auch das vorige „*engeren*", wo der erwähnte *Oldermannus*[214]) war oder sein sollte, ebenfalls nicht *Ingermannland*, oder doch nur mittelbar, bezeichne, sondern eigentlich einen *Ort*, und zwar entweder den eben angedeuteten, wo sich die *Ishora* in die *Newa* mündet, weshalb man auch das dort belegene Dorf heut zu Tage *Устъ Ижоры* d. h. die Mündung der *Ishora* nennt, oder aber vielmehr das davon 12 Werste höher an dem Ingerflusse belegene und ebenfalls *Ingeri* oder *Ishora* benannte Kirchdorf, zumal da von dem Oldermann „*de engeren*" hinzugefügt ist, dass er nach der gemachten Anzeige *innerhalb* 2 *Tagen* kommen solle. Diese ganze Stelle an sich ist daher zwar hauptsächlich wegen der unverkennbaren Identität der 2 Namen *Engera* und *Engeren* mit dem *finnischen Ingeri*[215]) bemerkenswerth, aber auch schon dadurch zugleich eine Bestätigung des ursprünglichen formellen Zusammenhanges, worin *Fluss*, *Ort*, *Land* und *Volk* durch einen gemeinschaftlichen Namen mit

einander stehen. Auch diess wird klarer durch eine andere, uns hier näher angehende, Stelle in derselben Urkunde[216]), wo es heisst: „quando naues mercatorum sunt in *no*[217]), secundum antiquam[218]) iusticiam libere possunt negociari hospites cum *carelis* et *engeris*." Hier nun ist deutlich von dem *Volke Ingrier* die Rede, von welchem diese Stelle zugleich bezeugt, dass es nunmehr den *ganzen Fluss Newa entlang* bis zum Ausflusse desselben, und höchst wahrscheinlich noch weiter nach *Süden*, wohnte, so dass die *Newa* als eine *Gränze* zwischen den *Ingern* und den *eigentlichen Kareliern* angesehen werden konnte[219]). Da muss sich denn auch schon der Begriff des *Ingria* gegen den des *anfänglichen Ingerinmaa* bedeutend verändert haben, und *Ingria* oder *Ingrien* bereits gleichsam im Uebergange zu dem *neuesten* Namen *Ingermannland* begriffen gewesen sein. — Als fernerer, das Angeführte bestätigender und schon der Zeitfolge nach hierher gehörender Beleg, möge noch ein historisches Zeugniss hier zum Schlusse angeführt werden. Es ist wiederum eine päpstliche Bulle vom Jahr 1255[220]), in welcher *Alexander IV.* dem Erzbischof von Riga die Erlaubniss ertheilt, einen Bischof über *Watland*, *Ingrien* und *Karelien* zu ernennen, weil jener Erzbischof gemeldet hatte, dass „pagani *Wathlandiae*, *Ingriae* et *Careliae*[221]) idolorum cultu relicto baptismi velint suscipere sacramentum"[222]), und sogar nach der angeblichen Versicherung des Erzbischofs, diesen um das Auswirken einer solchen Erlaubniss ersucht hatten[223]). — Hier wird, wie in den früheren Bullen, *Ingrien* ausdrücklich unterschieden von *Karelien* sowol als von *Watland*, und nur die *Ordnung* der 3 Namen ist hier umgekehrt, aber *natürlicher*, *von Süden nach Norden* fortschreitend. Zusammengehalten mit den früheren Bullen, und in Vereinigung mit den übrigen angeführten Zeugnissen, liefert daher auch diese Bulle noch einen deutlichen Beweis, dass *Ingria*, als geografisch-ethnografischer Name eines Gebietes, noch immer, mag man auch, besonders in der Ferne, sich der ursprünglichen Bedeutung nicht mehr bewusst gewesen sein, doch die *ursprüngliche Lage* beibehielt, *zwischen Watland* nämlich *und Karelien*, also mehr auf den *nordöstlichen* Theil des gegenwärtigen *St. Petersburgischen* Gouverne-

ments beschränkt, im *Süden* der *Newa* und längs derselben bis zum *Ladogasee*, mit Einschluss des Gebietes um die in die *Newa* mündenden Flüsse *Ingeri* (*Ishora*) u. a. im *Osten*, in den gegenwärtigen Kreisen *Sophia*, *Schlüsselburg* und vielleicht zum Theil wenigstens auch *Ladoga*. Der einzige Unterschied zwischen früher und jetzt bestand nur darin, dass, da anfangs die gegenwärtigen Kreise *Ladoga* und *Schlüsselburg* gleichsam das Herz des *Ingerinmaa* ausgemacht hatten, und man im *Nordosten* nur ungewiss bleibt, ob und wie weit sich der Umfang auch über *Ladoga* und den *Wolchov* hinaus erstreckt haben mag, jetzt schon eher der *Schlüsselburgsche* Kreis, so wie der von *Sophia*, den Mittelpunkt von *Ingria* gebildet zu haben scheinen, während es sehr zweifelhaft ist, ob man noch einmal *Ladoga* dahin rechnete, und eher wenigstens einen Theil des heutigen *Oranienbaumschen* Kreises als dazu gehörig betrachten möchte. So hatte sich der Begriff des *Ingria* gegen den des *Ingerinmaa*, bei der verlorenen ursprünglichen Bedeutung dieses Namens, durch das allmälige Vorrücken und Ausbreiten der *Ingern* oder *Ishoren* nach *Süden* und *Südwesten*, so wie anderer Seits, was man ebenfalls annehmen muss, durch die Verbreitung der *Russen* selbst im *Ladogaschen* Gebiete, natürlich modifizirt und verändert. —

Hatten nun aber die *Ishoren* angefangen, sich auch weiter nach *Süden* und *Südwesten* in den hiesigen Gegenden zu verbreiten, und dadurch noch mehr *karelische* Stammgenossen nach sich zu ziehen, so mussten natürlich auch das *eigentliche Karelien* und *dessen Bewohner* im gegenwärtigen *Wiborgslän* in *Finnland* den *Russen mehr* als bisher *bekannt* werden, zumal da selbst ihr Einfluss sich auch auf jene *Karelier* durch ihre Stammverwandten, die mit den Russen innig verbundenen *Ingrer* oder *Ishoren*, bei einigermaassen verständiger Politik, woran es nicht gemangelt haben mag, äusserst leicht und schnell ausdehnen konnte. Dadurch trat denn auch für die *Russen* die natürliche Nothwendigkeit ein, die *Ingrer* von den übrigen *eigentlichen Kareliern* zu unterscheiden, und sie konnten also nicht länger umhin, den bereits weit und breit, nahe und fern, in *Europa* allgemein gewordenen Namen *Ingern* zu *adoptiren*. Sie thaten es,

und so erscheint auch bei ihnen in den Chroniken endlich schon, und meines Wissens zum *ersten Male*, unter dem Jahr 1240 oder 1241, bei Gelegenheit eines Ueberfalles der *Schweden* zuerst der Name *Ishera*[224]) für den *Fluss*[225]), kurz darauf aber auch unter denselben Jahren „*Ижеряне*“[226]) für das in dessen Gebiete wohnende *Volk*[227]), und zwar als bestimmt verschieden nicht allein von *Чудь*, worunter nunmehr bloss *Esten* gemeint sind, sondern auch von *Корела* und von *Водь*. — Diess wäre denn das *erste* Faktum der russischen Chroniken, wo sich der Name *Korela* unbezweifelt und allein auf das *eigentliche Karelien* von der *Newa* nach NW. und N. in *Finnland* hinein bezieht, während darunter bisher nur oder doch grösstentheils *Ingrer* oder *Ishoren*, die freilich ebenfalls *Karelier*, aber durch ihre frühere Einwanderung *zuvor* in das russische Gebiet und dadurch in russische Abhängigkeit gekommen waren, zu verstehen sind. Wir brauchen also in der Zukunft nicht mehr, wie manche bisherige Historiker, durch die anfängliche Verwechselung der verschiedenen Zweige eines Stammes unter einem *Stammnamen* irre geleitet[228]), heterogene Dinge und Thatsachen zusammen zu werfen, sondern werden durch Befolgung der alten goldenen Regel: *qui bene distinguit, bene docet* in Stand gesetzt, die Verhältnisse des einen Zweiges gegen die des andern gehörig abzuwägen, dem zu Folge auch den ganzen Stamm, und wiederum auch dessen Verhältniss zu *Russen* sowol als *Schweden* zum Gewinn der Wahrheit und der Wissenschaft besser zu würdigen und darzustellen. — Zu einer solchen Darstellung kann hier nicht der Ort sein, da wir es in der gegenwärtigen Abhandlung nur mit den *Ingern* zu thun haben. Wir beschränken uns daher darauf, nur noch so viel von späteren Ereignissen nachzutragen, als zu einer vollständigen Erörterung *ihres Namens* und *dessen Veränderungen* für nöthig erachtet werden kann. —

So lange die *Schweden* nur noch erst die *Südküste* von *Neufinnland* inne hatten, war ihnen bloss das *Volk*, die *Ingeriläiset*, durch die an den *finnischen* sowol als an den *schwedischen* Küsten verübten Seeräubereien, woran die *Ingern* nebst ihren Stammgenossen und anderen in ihrer Nachbarschaft wohnenden fin-

nischen Völkerschaften Theil nahmen, bekannt; ihr *Gebiet* dagegen kannten sie nur mittelbar und nach Hörensagen, und es hatte auch in so fern für sie nur ein untergeordnetes Interesse. Zwar sollen die *Schweden* nach den Nowgorodschen Chroniken[229]) schon im Jahr 1256 einen Versuch gemacht haben, sich am Flusse *Narowa* festzusetzen, unterwarfen sich endlich gegen Ende desselben Jahrhunderts auch *Karelien*, und machten auch von der Seite einige Jahre darauf sogar Miene, selbst über die *Newa* ihre Gränzen ausbreiten zu wollen, indem sie unweit deren Mündung eine Festung, *Landskrona* genannt, anlegten; allein ihr Erfolg war nur vorübergehend, die Festung wurde bald von den Russen erobert und zerstört[230]), und in dem Frieden, der nach inzwischen vorgegangenen gegenseitigen Einfällen endlich im Jahr 1323 zu Stande kam, und neue Einwanderungen von *Karelien* in's Land der *Ingern* veranlasste[231]), blieb *diess* den *Schweden* nur ein *Nachbarland*, das überdiess noch durch einen Strich *Karelien's* von ihnen getrennt war[232]). Bei so bewandten Umständen blieben auch die ersten herkömmlichen Namen *Inger*[233]) oder *Ingren*[234]) und lateinisch *Ingria*[235]) für das *Land*, für das *Volk* aber *Ingrer*[236]) bei den *Schweden* unverändert im Gebrauche. In den nächst folgenden Zeiten musste diess noch um so mehr der Fall sein, als die *Schweden* von fortwährenden beständigen inneren Unruhen geplagt, ihre entlegenen *östlichen* Besitzungen grösstentheils ihrem Schicksal überliessen, und diese daher ein bedaurenswürdiger Schauplatz verheerender Streif- und Raubzüge der *Russen* wurden[237]). Das ferne kleine Gebiet der *Ingern* trat ganz in den Hintergrund, und selbst der Name des *Volks* scheint sich bei den *Schweden* verloren zu haben, oder ward über dem allgemeinen der *Russen* vergessen. Als aber auch die *Schweden* schon in der zweiten Hälfte des XV. Jahrhunderts durch Streifzüge im *russischen Gebiete* das Wiedervergeltungsrecht auszuüben angefangen[238]), nachher im Jahr 1496, wenn auch auf kurze Zeit, *Iwangorod* erobert hatten[239]), und endlich unter Gustaf I. theils mit den Russen diplomatische Unterhandlungen wegen der streitigen Gränze pflegten, theils selbst Expeditionen *bis* und gegen *Nöteborg*[240]) zu Lande und zur See

die *Newa* hinauf unternahmen[241]), so lernten sie auch selbst dabei dasjenige Land kennen, welches noch jetzt immer, wie zuvor, finnisch *Ingerinmaa* hiess, obzwar der *Begriff* desselben aus Ursachen, die wir bereits früher[242]) angeführt haben, schon längst gegen die Zeiten, wo der Name zuerst entstanden war, in lokaler Hinsicht sich allmälig verändert hatte, und nunmehr im XVI. Jahrhunderte das ganze damals schwedisch so genannte *Nöteborgsche Gebiet* davon bereits *ausgeschlossen*[243]), mithin *Ingerinmaa* bloss etwa auf die heutigen Kreise von *Sophia* und *Oranienbaum* beschränkt war[244]). — Hatten nun aber die *Schweden* ein *Land* kennen gelernt, welches sie häufig gewohnt waren, allgemein *Ingerinmaa* nennen zu hören, so müssen wir es ganz natürlich finden, dass sie jenen in doppelter Hinsicht für sie gleichsam *neuen Gebietsnamen*, wie er eben war, auch in ihre Sprache aufnahmen, und, wie es in ähnlichen Fällen zu geschehen pflegt, ihn nur etwas veränderten, damit er auch für sie einen bestimmteren Sinn bekomme. Ohne zu wissen, dass die Endsylbe *maa* schon an sich *Land* bedeutet, hängten sie nämlich der allgemeinen fremden Benennung noch den bei ihren eigenen Provinznamen so häufigen Zusatz *land*[245]) an, und so entstand aus dem ursprünglichen *Ingerinmaa* eine *neue schwedische Form Ingermannland*, und zwar um so leichter, da die *Schweden* bereits in eigenen Provinznamen, wie *Westmannland*, *Södermannland*, *Ångermannland*, auch dafür analoge Beispiele hatten. Der ältere, einfachere Name *Ingern* war, wie bereits bemerkt worden, entweder schon ganz vergessen, oder wurde, wenn er noch, ausser in etlichen Chroniken, existirte, von dem *neuen* verdrängt. —

Die so eben beschriebene Genesis der neuen schwedischen Benennung *Ingermannland*, und aus angeführten Veranlassungen, wird vollkommen bestätigt 1) durch die von uns bereits in der Anmerkung 243) allegirte namentliche Erwähnung „*Ingermannland's*“ von *Girs*, gerade am *Schlusse des Krieges*, welchen Gustaf I. am Ende seiner Regierung mit Russland führte, 2) aber und, da man gegen *Girs's* Zeugniss Zweifel erheben könnte[246]), entschiedener durch den Umstand, dass der *letzte ältere* schwedische Chronograf, *Laurentius Petri*, der seine schwedische Chro-

nik im Jahr 1559 schrieb[247]), in Bezug auf eine Begebenheit vom Anfange des XIII. Jahrhunderts sich des Ausdrucks „*Ingermän*“[248]) bedient, anstatt des früheren Namens „*Ingrer*,“ der sich bei seinem Bruder *Olaus Petri* findet[249]), dem er doch sonst, wie auch die Herausgeber der *Scriptores rerum Svecicarum medii aevi*[250]) bemerken, κατα ποδα folgt, und daneben *Ericus Olai*[251]). — Die auffallende Variante „*Ingermän*“ anstatt „*Ingrer*“ setzt eben voraus, dass die neue Namensform *Ingermannland* dem Verfasser bereits bekannt war, und bestätigt also, dass *Girs* nicht etwa aus *späteren* Zeiten jenen Namen auf frühere übertragen hat, sondern dass derselbe wirklich schon in den letzten Regierungsjahren Gustafs I. bei den *Schweden* gebräuchlich gewesen sein muss. Noch mehr musste er es schon unter seinem Sohn und Nachfolger *Erik XIV.* werden, dem sich kurz nach dem Tode seines Vaters auch das hart bedrängte *Estland* im Jahr 1561 freiwillig in die Arme warf[252]), und die *Schweden* also neue Gelegenheit bekamen, auch von der *südlichen* Seite des finnischen Meerbusens den Namen *Ingerinmaa* täglich zu hören[253]); besonders aber unter *Johann III.*, als unter ihm ganz *Ingermannland* von dem berühmten *Pontus de la Gardie* im Jahr 1581 erobert[254]), und daher nebst dem jetzt schon auf die *südwestliche* Ecke des gegenwärtigen St. Petersburgischen Gouvernements zusammen geschrumpften so genannten *Wotzskij Petin* sogar in den *schwedischen königlichen Titel* aufgenommen ward[255]). Diesem letzten Umstande verdankte die neue Benennung *Ingermannland* eine allgemeine Aufnahme in ganz Europa, so wie die herkömmliche Autorität, welche jener Name von der Zeit an bis auf den heutigen Tag beibehalten hat.

BEWEISSTELLEN UND ANMERKUNGEN.

1) *Tschuchnen*, *Tschuchontzen* und *Maimisten* (von *Maamies* d. h. *Landmann*) sind noch Benennungen, womit verächtlicher Weise alle um Petersburg wohnenden Finnen überhaupt, und selbst die angränzenden des Wiborgschen Lähns, besonders aber die *Äürämäset* und *Sawakot*, von den Russen bzeeichnet werden.

2) S. Physikalische und naturhistorische Beschreibung des Russischen Reichs. Th. II. Abth. I. S. 69. — Vgl. Desselben Versuch einer Beschreibung der Russisch-Kayserlichen Residenzstadt St. Petersburg II, 553.

3) Unter den *karelischen Kreisen* versteht er den *St. Petersburgischen* und *Schlüsselburgischen*. Vgl. Beschreibung von Petersburg S. 450. 462. 467.

4) S. Vollständiges Handbuch der neuesten Erdbeschreibung von *Gaspari*, *Hassel*, *Cannabich* und *Gutsmuths* XI, 180.

5) Eigentlich und in alten Zeiten *Keltis*.

6) Diess ist eigentlich ein *ingrisches* oder *ishorisches* Wort.

7) Vgl. *Ganander's* Mythologia fennica. Åbo 1789 p. 44 f. und *Renvall's* Lexicon linguae finnicae I, 226.

8) Vgl. *Renvall's* Lexicon II, 206.

9) Noch heutigen Tages ist *Eurapää* der Name eines dortigen bedeutenden Binnensees in der Gemeinde *Mohla* 50 Werste diesseits der Stadt *Wiborg*, aber auch zugleich noch Name eines *Distrikts* (*härad*), obzwar mit geringerem Umfange, als derselbe in älteren Zeiten gehabt hat.

10) S. *Porthan's* Sylloge monumentorum ad illustrandam historiam fennicam pertinentium p. 77 sqq. Vgl. Desselben: *Juusten's* Chronicon Episcoporum Finlandensium p. 243 sqq. und *Lehrberg's* Untersuchungen zur Erläuterung der älteren Geschichte Russlands S. 231.

11) Vgl. *Georgi* Beschreibung von St. Petersburg II, 478. 553 und Beschr. des Russ. Reichs Th. II. Abth. I. S. 89; nach S. 70 aber soll es einige auch in den Kreisen *Jamburg*, *Gdov* und *Luga* geben. Ob auch diese Angabe richtig sei, weiss ich nicht. —

12) Vgl. *Trefurt's* (ehemaligen Pastors zu Narwa) Aufsatz über dieselben in *Gadebusch's* Versuchen in der livländischen Geschichtskunde und Rechtsgelehrsamkeit 1 B. 5 St. S. 11. — Auf Veranlassung jenes interessanten Aufsatzes schrieb nachher auch *Hupel* Kurze Anmerkungen über die in Ingermannland befindlichen Tschuden, welche Anmerkungen im 9ten und 10ten Stücke seiner Nordischen Miscellaneen (S. 325 — 335) gedruckt sind, und nebst dem Trefurtischen Aufsatze, wenn man dazu noch einen anderen kurzen rechnet, den ein gewisser *Zeträus*, später Pastor in Ingermannland, *Porthan* mittheilte, und dieser dann unter dem Titel: Nâgot om Watländarenas seder (Etwas über die Sitten der Watländer) in Åbo Tidning 1802 No. 65 drucken liess, alles ausmachen, was man bis jetzt über dieses merkwürdige Völkchen besass.

13) Auch als *Familienname* kommt *Vätialain* im *übrigen Ingermannland* jetzt nur noch in *Spankowa* vor; *Vätiain* auch in *Hietamäki*. In wie fern *Vätiska* in *Skworitz* als Familien-, und *Vojala* als Dorfsname in *Kolppana* ebenfalls hierher gehören mögen, muss ich dahin stellen.

14) Vgl. *Lehrberg* a. a. O. S. 108.

15) Vgl. *Karamsin's* Исм. Гос. Росс. I, прим. стр. 41 (in der deutschen Uebersetzung S. 246) und II, прим. (125) стр. 73. — Sämmtliche Bewohner an dem ganzen Meeresufer von *Krassnagorka* (etwa 27 Werste jenseits *Oranienbaum*) an bis gegen *Narwa* werden daher auch von ihren *näher an St. Petersburg* wohnenden *finnischen* Nachbaren „*Narwan alaiset*" d. h. die unter Narwa

wohnenden, schimpfweise aber auch „*Lapplakot*“ genannt, welche letztere Benennung zugleich in irgend einer Beziehung zu den *Lappen* zu stehen, und die bereits von *Porthan* (in *Juusten's* Chron. Episc. Finl. p. 103) geäusserte Vermuthung von der ehemaligen Nachbarschaft der *Watialaiset* mit den *Lappen*, als diese noch südlicher wohnten, zu bestätigen scheint. Gab es ja doch noch im Anfange des XIII Jahrhunderts selbst in *Estland* einen zwischen Jerwen, Harrien und Wierland belegenen Distrikt, der nach Heinrich dem Letten *Lappegunda* (Lappen-Distrikt) hiess (S. *Gruber's* Origines Livoniae p. 148), und selbst die Päpste wussten schon seit der zweiten Hälfte des XII. Jahrhunderts von *Lappia* in der Nachbarschaft von *Ingrien* und *Watland* zu sprechen. Denn in einer Bulle vom Gregor IX. aus Lyon den 9. Jan. 1230 an den Erzbischof von Upsala und seine „suffraganei“ ausgefertigt, und nach einer in der Königlichen Bibliothek zu Stockholm aufbewahrten handschriftlichen Registratur der *Upsalischen* Kathedralkirche in *Liljegren's* Diplomatarium Suecanum I, 257 abgedruckt, geschieht einer älteren Bulle von seinem Vorgänger Alexander (also Alexander III. 1160 — 1181) Erwähnung, in welcher derselbe dem früheren Erzbischof von Upsala (also dem *ersten* überhaupt, *Stephan*, 1164 — 1185) und den ihm untergeordneten Bischöfen „*sub certa forma dedit litteris in mandatis*, ut homines regni Swecie monere ac inducere procurarent, ut crudelium paganorum, *carelie*, *ingrie*, *lappie et watlandie* conatibus qui in incolas dicti regni christi fideles diuersimode seuiebant pro uiribus obuiarent“ u. s. w. — Um so vielmehr ist denn auch in einer andern Bulle von demselben Papste und von demselben Dato die in der im *Linköpingschen* Kirchenbuche befindlichen Abschrift wirklich vorkommende Lesart *Lippie* („seuicia paganorum *Karelie Ingrie. lippie Watlandie*“ S. *Liljegren* l. c. p. 256. Vgl. *Porthan* in *Juust.* Chron. Ep. Finl. p. 775 und Sylloge monumentorum p. 29. Not. (a)) zu verwerfen, und anstatt „*Lippie*“ mit *Celse* und *Peringsköld* auch hier „*Lappie*“ zu lesen, wie auch bereits *Lehrberg* (a. a. O. S. 109. 5)) urgirte. — Ob hier übrigens unter dem *Lappia* der Päpste eben das sogenannte *Lappegunda* des Letten Heinrich, wie *Porthan*

(in der oben angeführten Note und schon früher in Kongl. Vitterhets Historie och Antiquitets Academiens Handlingar IV, 51) vermuthete, oder irgend noch ein anderer nachbarlicher Distrikt zu verstehen sei, — am unwahrscheinlichsten aber das gewöhnliche nördliche Lappland, wie *Lehrberg* (a. a. O.) zu meinen scheint, — muss künftigen auch wol selbst in Estland anzustellenden Forschungen überlassen bleiben.

16) Das *Wotische Fünftel* (von пять fünf), nämlich das Fünftel von *Nowgorods* Besitzungen. — Auf ähnliche Art ward *Northumberland* ein *Fünftel Englands* genannt. „Norþimbraland er kallat *fimtungr Einglands.*" S. Håkan Adalstens Fosta Saga Cap. III. in Heimskringla Ed. Peringsk. I, 129. Vgl. Egils Saga Cap. LI. (Havniae 1809 p. 266). — Die Eintheilung des Nowgorodschen Gebietes gründete sich auf die Eintheilung der Stadt *Nowgorod* in 5 so genannte *концы* oder Ecken. S. Историческіе разговоры о древностяхъ великаго Новагорода. стр. 16 ff. — Eben so war auch die Stadt *Pskov* eingetheilt. S. *Iljinskij's* Историческое описаніе города Пскова I, 56.

17) Selbst in späteren Zeiten wurden noch dahin gezählt nicht allein *Schlüsselburg* und *Ladoga*, sondern auch sogar *Kexholm*. S. Истор. разгов. о древн. вел. Новар. стр. 18. 95 f. — Sollte nicht diess ein Zeugniss sein, dass *zu den Zeiten* noch, wo der Name Вотская пятина bei den Russen *zuerst* aufgekommen war, der ganze Strich Landes *von Narwa an bis um den Ladogasee*, so weit sie denselben *damals* einigermaassen kennen konnten, von unter sich mehr *verwandten* Stämmen bewohnt gewesen sein mag?

18) S. Tidningar utgifne af et sällskap i Åbo, År 1778. No. 18. S. 137.

19) S. Åbo Tidningar för år 1794. No. 33 und No. 45.

20) Ebendas. Jahrg. 1795 No. 9.

21) Ebendas. 1794 No. 31.

22) S. Rerum Moscoviticarum auctores varii. Francof. 1600. fol. p. 56.

23) S. Ист. Росс. I, 306. „Воты названы по Ижорѣ и Невѣ."

24) Vgl. *Schtschekatov's* Географической Словарь россійскаго государства I, 1199 f. die Artikel: Вотская пятина und Воты.

25) In der Gemeinde *Serebetha* ist ein Dorf, das finnisch *Wainkülä* (also *Wotendorf*) heisst, und schon auch wegen der nahen Nachbarschaft für ein bestätigendes Beispiel gelten kann.

26) Oder auch *Вотъ*. Denn man sagt im Plural *Воты* und adjektivisch *Вотской*, *Вотская*. In den beiden russischen Formen spielen daher schon das *finnische t* und *wotische d* (*Watialaiset*, *Waddjalaiset*) in einander.

27) Aus *Вода* Wasser. S. a. a. O. S. 108 Not. 4.) — Nach *Tatischtschev* (s. oben) müsste es gar aus dem russischen *Вотъ* (hier, da!) kommen (!!), obzwar *Tat.* die vermeintliche Bedeutung „der hiesige oder dortige" fälschlich dem Wotischen selbst unterschiebt.

28) Beiläufig mag hier bemerkt werden, dass *Lehrberg* auch bei der Erklärung dieses lappländischen Wortes gewaltig geirrt hat. *Wassjotet* hat nämlich mit *wuost* oder *wuoste* (finnisch *wastaan*) nichts gemein, sondern entspricht in der Form so wie in der Bedeutung ganz dem finnischen *wihata*. Das finnische *i* geht nämlich im Lappischen häufig in *a* über (so *alme* Himmel finnisch *ilma* Luft, *lakk lakka* finnisch *liki* nahe, *wakko* finnisch *wiikko* Woche) und man sagt selbst im Lappischen anstatt *wassjotet* auch *wissjotet* (Vgl. *Lindahl's* und *Öhrling's* Lex. lapp. p. 548 Art. *Wissje*); *h* aber wird in *s* und *sch* verwandelt (*Sarw* finnisch *hirwi* Hirsch, *asse* finnisch *iho* Haut, *sjiila* (lies *schiila*) finnisch *hiili* Kohle), *a* endlich in *o* (z. B. *muttom* finnisch *muutama* der eine und der andere, einige, *jätket* oder *jotket* finnisch *jatkaa* zusetzen verlängern, *käiwot* oder *koiwot* finnisch *kaiwaa* graben).

29) S. in *Hermelin's* Atlas über Finnland: Charta öfver Wasa Höfdingedöme.

30) Vgl. *Renwall's* Lexicon linguae finnicae II, 300.

31) Ebendas. II, 277 f. 280.

32) S. unsere Abhandlung: über die älteren Wohnsitze der Jemen, 2te Abth. in diesen *Mémoires* 4^me^ et 5^me^ Livrais. S. 325 f.

33) S. *Schlözer's* Necm. II, 24. 30. 39. 55 f. — Dass die *Wöten* sich selbst für ein *sehr altes* Volk und für Abkömmlinge der ehemals berühmten *Tschuden* ausgäben, belehrt uns schon *Trefurt* a. a. O. bei *Gadebusch* S. 9. 12. —

34) „*Норова*" *Laur.* стр. 6. Vgl. *Karamsin* I, прим. стр. 42. (in der deutschen Uebers. S. 246). — *Schlözer*, dem jene Variante noch nicht bekannt war, erklärte die früheren korrumpirten Lesarten „*Нерома, Марова*" u. s. w. (Vgl. Necm. II, 105 f.) für *voces nihili* (Ebendas. S. 108). — Sind *Норова* die *Wöten* gewesen, so bliebe der Name *Tschud* speziell für die *nördlichen* noch jetzt so genannten *Tschuden* (S. diese *Mémoires* 3^me^ Livrais. S. 272 ff.) Indessen ist nicht zu läugnen, dass hierüber bei *Nestorn* selbst, so wie er jetzt vor uns liegt, noch immer ein Dunkel herrscht, das übrigens weniger vielleicht der Korrumpirung seiner Urschrift, als der Unsicherheit zuzuschreiben sein möchte, worin der ehrwürdige Nestor selbst noch in Hinsicht des genaueren Unterschiedes namentlich der finnischen Stämme am Ende des finnischen Meerbusens und von da höher nach Norden sich befunden haben mag, eines Unterschiedes, der damals in der Wirklichkeit selbst für einen Kenner vielleicht nicht so leicht auszumitteln gewesen wäre, da gerade hier *in diesen Gegenden zu den Zeiten*, wie es alle historischen Spuren und Winke genugsam andeuten, die verschiedenen tschudischen Stämme, zwischen den Russen und dem Meere eingezwängt, in einander übergehen und nothwendig ein Gemisch hervorbringen mussten. Der unbestimmte Gebrauch des Namens *Tschuden* überhaupt, nebst der doch schon vorkommenden Erwähnung von *Narowa* und *Jemen*, scheint also weniger zu bestätigen, dass die tschudischen Völker *Nestorn*, als *ersten* Annalisten seines Landes, gleichgültig waren, als dass er über die finnischen Stämme im W. und NW., ihrem damaligen Zustande nach, in der That *unmöglich* mehr wissen *konnte*.

35) „О велика бяше сѣча *вожаномъ*" ruft der Chronist aus, „и паде ихъ безчисльное число" *П. Новг.* стр. 6. — Vgl. *Ник.* I, 160. — *Воскр.* I, 198. — *Соф.* стр. 125 und in *Strojev's* Ausg. I, 163. —

36) Einen *russischen* Einfluss vermuthete schon ganz richtig *Zeträus* oder

Porthan (a. a. O. S. unsere Anm. 12) S. 195) in dem sonderbaren und durchgängigen Gebrauche des Lautes *tsch* (*č*) anstatt *k*, der sich bei keinem von den andern finnischen Stämmen, ja nicht einmal bei den *nördlicheren Tschuden*, wiederfindet. Er kommt nicht, wie in dem Porthanschen Aufsatze gesagt wird, bloss in dem Anfange, sondern auch in der Mitte der Wörter vor. Als Beispiele von beiden Fällen mögen hier folgende stehen: *tschäsi* finnisch *käsi* Hand, *tschieli* finnisch *kieli* Zunge, *seltscha* finnisch *selkä* Rücken, *pitschä* finnisch *pitkä* lang, *tschüüsi* finnisch *künsi* Nagel (am Finger), *tschärpäne* finnisch *kärpänen* Fliege, *ärtschä* finnisch *härkä* Ochs, *ätschi* finnisch *hiki* Schweiss, *tschirwes* finnisch *kirwes* Axt, *tschüntää* finnisch *küntää* pflügen, *tschülwää* finnisch *külwää* säen, *öltschi* finnisch *olki* Stroh, *tschiwi* finnisch *kiwi* Stein, *wätschi* mit vorgeschobenem *w* das *lappische* (!) *äätsch* (in *Sombio* und *Enara*) oder *ätsch* (bei den russischen Lappen), schwedisch-lappisch *attje* (liess *attsche*) отецъ, finnisch *isä* Vater, *enne* (ebenfalls *lappisch!* — in den gedachten Mundarten *edne*, russisch-lappisch *ien*, im finnisch-lappischen zu *Kuolajärwi* dem *Wotischen* noch näher *ännä* —) finnisch *emä* und *äiti* Mutter, *mätschi* finnisch *mäki* Hügel. — Nur in einigen wenigen Fällen wird noch das *k* beibehalten, wie z. B. *kala* Fisch, *kana* Huhn, *Kuulen* ich höre. Doch findet sich bei *Porthan tschuule* finnisch *kuule* (höre! im Imperativ), und es mag auch in einigen Gegenden schon so gesprochen werden, da ich auch selbst bei einigen ein Schwanken in diesen Lauten bemerkt habe.

37) a. a. O. bei *Gadebusch* S. 9.

38) Ebendas. S. 12.

39) Ebendas. S. 13.

40) Aus einem Volksliede bestehend. Doch vermuthete schon *Hupel* (Nordische Miscellaneen 9s und 10s Stück S. 330) ganz richtig, dass sich mehrere Fehler darin eingeschlichen haben, da *Trefurt* weder die finnische noch die estnische Sprache verstanden, auch die tschudische vorher niemals gehört hätte. Indessen ist auch *Hupel*, dem ebenfalls eine bessere Kenntniss des Finnischen

mangelte, in seinen Erklärungen (S. 331 f.) nicht ganz frei von Fehlern.

41) Ebendas. S. 329. 332 f. —

42) Wahrscheinlich wird hier der künftige Schwiegervater oder Schwiegermutter als eigentlich sprechend gedacht; denn bei den *Woten* sind es wol, wie bei den übrigen Ingermannländischen Finnen, die Aeltern, welche für ihre Söhne freien.

43) Ueber das *nördliche Tschudische* vgl. in diesen *Mémoires*: 3^me^ Livrais. S. 279 Not. 48) und S. 291 Not. 70).

44) Wir erinnern unsere Leser an die von uns bereits in der Anmerkung 15) S. 195 f. erwähnte Benennung *Lapplakot*, und fügen hier die Bemerkung hinzu, dass ausser den von uns S. 144 f. aufgezählten finnischen *Familiennamen* sich auch *Lappalain* wenigstens in 4 Kirchspielen (*Gubanitz*, *Koprina*, *Toksowa* und *Lembala*) noch findet. Im letztgedachten kommt auch nach schwedischer Art *Lappe* vor. Ein hierher gehörender Name ist auch der des Gutes *Lappala* im *Ropschaschen*.

45) Wie zahlreich und über das *ganze* St. Petersburgische Gouvernement verbreitet der Familienname *Wirolain* ist, haben wir ebenfalls S. 144 gesehen.

46) S. 3^me^ Livrais. S. 274. 278 ff.

47) S. Ebendas. S. 276 f. und 281.

48) S. Подробная Карта. Ч. VII. Листъ XXIV. — Вепша (*Wepscha*) ist nur die verdickte russische Aussprache.

49) S. oben S. 146 u. 195 f. 15) — Auch in *Kolppana* (dem Filial von *Spankowa*) findet sich ein Dorf *Wopsi* oder *Wöpsi*, was im Grunde derselbe Name ist, nur russizirt oder (in *Wöpsi*) gar estnisirt oder wotisirt. Um so viel mehr könnte man denn doch auch das in Anm. 13) S. 195 erwähnte Dorf *Wajala* vielleicht auf den ursprünglichen Wotennamen — mittelst *Waaja* (vgl. oben S. 149) — beziehen, zumal da sich der Familienname *Watialain* nur noch im Bezirke der Mutterpfarre *Spankowa* allein befindet. — *Wepsäläin* als *Familienname* ist mir nur in *Walkiasaari* bekannt. — Dass übrigens *Wepsa* auch im *Wiborgschen*

— wenigstens im Kirchspiel *St. Peter* — als einzelner *Ortsname* vorkommt, erfuhr ich den vergangenen Sommer gelegentlich auf einer Reise. — Im ganzen *übrigen Finnland* kennt ich bloss in der Gemeinde *Sotkamo* unweit *Kajaana* einen See, der nach jenem Worte den Namen *Wepsajärwi* trägt. — Als *Familienname* aber finden sich *Wepsa* in *Ruskiala*; *Wepsalain* in *Suojärwi*, *Ilomantz* und *Nilsiä*, Kirchspielen, die sämmtlich in *Karelien* belegen sind.

50) Vgl. in diesen *Mémoires* 3me Livrais. S. 297. 307.

51) S. oben S. 197 Anm. 17).

52) Ebendas. S. 144. — Das bemerkenswerthe Faktum, dass das dem nationalen Namen der Woten zum Grunde liegende *Watia* sich in *Finnland* in der Gemeinde *Laukas*, also im nördlichsten *Tawastland* als *Ortsname wiederfindet*, haben wir ebenfalls S. 148 bereits angeführt, und wollen dazu hier nur bemerken, dass, wenn die ebenfalls dort dabei vorgeschlagene Erklärung des Wortes *Watia* die richtige wäre, dieser Name auch mit dem der *Jemen* in dessen ursprünglichen, geografisch-lokalen, Bedeutung (S. diese *Mémoires* 3me Livrais. S. 303 f.) identisch würde.

53) *Karelischen* Ursprungs sind auch Formen wie: *nagran* ich lache, *südfinnisch nauran*, *kagla* südfinnisch *kaula* Hals, *kagra* südfinnisch *kaura* Haber, *nagla* südfinnisch *naula* Nagel (von Holz), *egle* südfinnisch *eilen* oder *öülön* gestern, *tagla* südfinnisch *taula* (bei den nördlichen *Tschuden tiks*) Zunder, *nigla* südfinnisch *neula* Nadel. *Diese* finden sich jedoch auch bei den *nördlichen Tschuden* im Grunde sämmtlich *eben so*, und bei den *Ärämöiset* (vgl. oben S. 126) gleichfalls, also *mit Ausnahme der Sawakot* bei *allen* innerhalb des eigentlichen *Russland* wohnenden *Finnen* überhaupt.

54) *So* spricht *dieses* Wort auch noch der *Olontze* aus.

55) Als einen besonders beachtenswerthen Beleg für eine solche wesentliche Umgestaltung der *Wotischen* Sprache müssen wir hier an die bereits oben S. 153 angeführten Plural-Genitive der 1. und 2. Person der Fürwörter *medjä* und *tedjä* erinnern. Denn wenigstens in diesen ist das *d nicht* elidirt, so wie bei den

Kareliern und auch sonst in *Ingermannland* (*meijän* und *teijän*), sondern *noch beibehalten*, und gegen die *nordtschudischen* und *südfinnischen meidän* und *teidän* nur *versetzt*, um gleichsam auch hier einen späteren Uebergang zum *Karelischen* vorzubereiten und zu vermitteln. Dass ausserdem das *u* am Ende bereits ausgefallen ist, beruht auf einem anderen ebenfalls schon oben berührten Gesetze der *gegenwärtigen*, die älteren vollständigeren und reicheren Formen abschleifenden und dadurch sich täglich immer mehr verkümmernden, Sprache.

56) S. in diesen *Mémoires*: 3^{me} Livrais. S. 273.

57) Vgl. Ebendas. S. 279 Anm. 48).

58) S. Beschreibung von St. Petersburg II, 467. §. 36. — Vgl. Desselben Geographisch-physikalische und naturhistorische Beschreibung des russischen Reichs Th. II. Abth. I. S. 80.

59) S. 470. §. 42.

60) S. 82. — Unmittelbar darauf werden in demselben Kreise 110 *lutherische* (?!!) und 56 *griechische Kirchen* angegeben, welche Notiz auch *Hassel* in seine *Neueste* Erdbeschreibung des russischen Reichs (S. Vollständiges Handbuch der neuesten Erdbeschreibung von *Gaspari*, *Hassel*, *Cannabich* und *Gutsmuths* XI, 193) aufgenommen hat. — Hierin müssen doch schon bei *Georgi* sonderbare, höchst arge Fehler stecken. Denn so wenig ich auch aus eigener Ansicht den sogenannten *Ingrischen* Theil des *Schlüsselburgschen* Kreises und den *ganzen Ladogaschen* verhältnissmässig gegen die übrigen kenne, so weiss ich doch, dass in dem *Schlüsselburgschen Kreise* gegenwärtig sich nur diese *finnischen lutherischen Gemeinden* befinden: 1) *Woles*, 2) *Toksowa*, 3) *Keltos* mit 4) dem Filial *Räbowa* im sogenannten *Karelischen* Theile im *Norden* von der *Newa*, im *ingrischen* Theile aber — im SO. von der Stadt *Schlüsselburg* gegen die Gränze des *Ladogaschen* Kreises und an derselben — 5) *Järwisaari* und 6) *Markowa*. Im *ganzen Ladogaschen Kreise* dagegen ist zur Zeit, und ich glaube schon lange, *keine einzige lutherische Gemeinde*, folglich auch *keine lutherische Kirche* mehr. Demnach müssten sich in jenem Kreise die *sämmtlichen finnischen Lutheraner* — und überdiess noch eine so *grosse*

Menge — in weniger denn 50 *Jahren* in *lauter Griechen* verwandelt haben (?!). — Das scheint denn doch fast ganz unglaublich. Und dem zu Folge möchten auch die übrigen Nachrichten *Georgi's* über die Bewohner der gedachten Kreise im ganzen Umfange hinsichtlich ihrer *Herkunft* noch einer neuen Kontrolle und Prüfung sehr bedürfen, die ich bisher keine Gelegenheit gehabt habe anzustellen, indem ich auf meinem Rückwege von der wissenschaftlichen Reise ins Innere von Russland 1824 — 1829 nach St. Petersburg zurückeilend nur der grossen Landstrasse über *Ladoga* und *Schlüsselburg* folgte, lauter Russen antraf und auch nichts mehr von *Finnen* hörte. — Indessen ist das wol schon wegen der Natur der Sache sehr *wahrscheinlich*, dass die Einwohner auch im *Ladogaschen* Kreise zum Theil noch, entweder wirkliche, oder bereits russizirte, *Ishoren*, oder vielleicht auch *ursprüngliche Tschuden*, sein mögen. *Alle* Nachrichten *Georgi's* können doch unmöglich aus der Luft gegriffen sein, und vor 50 Jahren war es noch leichter, die Abkunft der Einwohner in manchen Theilen Russlands beim ersten Anblick zu unterscheiden, als es jetzt ist. — Gäbe es nun aber noch in den *Schlüsselburgischen* und *Ladogaschen* Kreisen so viele *Ishoren*, als man nach *Georgi* annehmen muss, so scheint es mit Rücksicht auf die grössere Zahl *derselben* auch in der Nachbarschaft der *Woten*, als wären die *ursprünglichen Ishoren* bereits durch die Einwanderung der *Äürämöiset* und *Sawakot* allmälig zersplittert, und auf die Seite — nach den *äussersten Enden Ingermannlands* im *Nordosten* und *Südwesten* — geschoben worden, während jene die *mittleren*, den Einwanderungspunkten an der *Newa* zunächst belegenen, Theile einnahmen. —

61) S. oben S. 195 f. Anm. 15).

62) So z. B. zeugt es vom *russischen* Einflusse, dass die *Ishoren* — besonders im *Oranienbaumschen* Kreise — die finnischen Doppellauter in lange Vokale auflösen, und unter andern *ruuka* statt *ruoka* Speise, *nuura* statt *nuora* Strick, *puuli* statt *puoli* (Hälfte) Seite, *kiihuu* statt *kiehuu* u. s. w. sprechen. An mehr und minder bedeutenden Eigenheiten fehlt es auch nicht. *Äiti* Vater ist auch bei ihnen, so wie das *Wätschi* der *Woten* (s. oben S. 200) mit dem *Lappischen* und *Russi-*

schen verwandt. — Bruder heisst *Wello*, finnisch *weli*, Schwester *Siar* finnisch *Sisär*, Kelle (Schöpflöffel finnisch *Kauha*, sonst in *Ingermannland Kapusta*) *Naappu*, Eimer *Uhlu*, die Weibermütze weder *huntu* noch *lakki* (S. oben S. 126) sondern *Sapano*, Hemd *Rätsinä*, Schürze *Polle*, komm! *tüe* finnische *tule*, mit *kasa* statt *kanssa*, rühre nicht an! *älä kertä* finnisch *älä koske* u. m. — Viele von diesen und ähnlichen Idiotismen finden sich jedoch auch bei den anderen Ingermannländischen Finnen, besonders bei den *Äürämöiset*, mit denen die *Ishoren* im Allgemeinen mehr übereinzustimmen scheinen, als mit den *Sawakot*.

63) In seinem bekannten Werke: Beschreibung aller Nationen des Russischen Reichs u. s. w. Erste Ausgabe. St. Petersburg 1776. S. 25 — 27. — Vgl. auch das allgemeine Urtheil in Desselben Beschreibung von St. Petersburg II, 553 f. §. 141 und 143.

64) S. *Tatischtschev* a. a. O. I, 268. 42) und *Schtschekatov's* Словарь ГеограΦ. II, 702. 704 f.

65) *Maa* bedeutet *Land*.

66) *Joki* bedeutet einen *kleinen Fluss* oder *Bach*.

67) Nach der Analogie der russischen Benennungen *Koreläk*, *Wotjak*, *Permäk* u. a. Daher auch hier in *Ingermannland* die Form *Hämäkkö* anstatt der allgemein gewöhnlichen *Hämäläin* (S. oben S. 144) und *Sawakko* für *Sawolain*, *Lapplakko* für *Lappalain*.

68) Freilich findet sich auch in *Finnland* wenigstens ein *Ingeris* (so heisst die finnische Gemeinde an dem Flusse *Ishora* oder *Ingerinjoki* in Ingermannland) im *Uskelaschen* Kirchspiele, etwa 70 Werste diesseits *Åbo*, als Name eines *Dorfes* an einem kleinen Flusse (Vgl. in *Hermelin's* Atlas: Åbo och Björneborgs Höfdingedöme); aber auch dort muss der Name auf irgend eine *Person* zurückgeführt werden.

69) Historia rerum Norvegicarum I, 204.

70) Vgl. *Schlözer's* Allgemeine nordische Geschichte S. 501. 48) und Hecm. II, 156 f.

71) So werden die westlichen *Küstenländer Russlands* in ihrem ganzen Umfange sowol von *Snorre Sturleson* als in einer Menge isländischer Sagen häufig genannt, weil sie den Skandinavischen Seefahrern überhaupt *östlich* lagen. Vgl. die schwedische Zeitschrift *Iduna* IV, 85 ff.

72) „*Vorher* war *Schweden* sehr angefochten worden sowol von Dänen als von den in *Austurweg* wohnenden Völkern (*Austrvegs mönnum*, Austurwegs-Männern)" sagt *Sturleson*. S. *Heims-Kringla* (Ed. *Peringsköld.*) in Ynglinga Saga Cap. XXXVI. I, 41. —

73) S. *Sturleson* a. a. O. Vgl. *Hallenberg's* Anmärkningar öfver första delen af Sven Lagerbrings Svea rikes historia I, 206 f. — „*Adelsysla*" kommt auch noch bei einer andern Gelegenheit in Olof Tryggvasons Saga Cap. XCVI (Heims-Kringla I, 318) vor, wo es heisst, dass *Erik Jarl* aus Schweden das Land im Reiche *Woldemar's* (*Wladimir's*) weit und breit um *Aldeigiaburg* verwüstet, und nachher bei seiner Fahrt aus *Gardarike* (etwa im J. 1002) auch in ganz *Adalsysla* und *Eysysla* Feindlichkeiten verübt, und in *Eyasund* den Dänen 4 Wikings- oder Seeräuberschiffe genommen habe. Hiernach darf man schliessen, dass *Eysysla* die heutige Insel *Oesel* nebst *Dagö* und allen andern herumliegenden kleinern bezeichnet habe; denn *Eysysla* heisst im Isländischen wörtlich *Insel-Distrikt*. Dort lässt sich auch noch das obige „*Eyasund*" leicht wiederfinden. Es ist die schmale Meerenge zwischen *Oesel* und *Dagö* gewesen, die noch heutiges Tages *Selosund* heisst (S. in *Mellin's* Atlas de Livonie et d'Esthonie die Karte über den *Hapsalschen* Kreis), was ganz dieselbe Bedeutung hat als *Eyasund*. Denn *Salo* bedeutet im *Finnischen* auch eine waldige *Insel* (Vgl. *Renvall's* Lex. lingu. Finn. II, 157), wenn schon das Wort im *Esthnischen* diese Bedeutung verloren, und nur die abgeleitete: kleines Gehege, *Wäldchen*, heiliger *Wald* beibehalten haben sollte (Vgl. *Hupel's* Esthnische Sprachlehre, 2te Aufl. S. 215 unter *Salg* und *Sallo*). — *Oesel* mag vorhin eine noch *waldigere Insel* gewesen (Vgl. von *Luce's* Beytrag zur ältesten Geschichte der Insel *Oesel* S. 22. 26), und auch für *heilig* gehalten worden sein, zumal seitdem der „*magnus*

Deus Osiliensium Tharapita“ oder „*Tharapilla*“ von seinem Geburtsorte auf dem festen Lande *dahin* geflogen war (S. *Gruber's* Origines Livoniae p. 149. 180. Vgl. *Luce* a. a. O. S. 49 ff.) — Um so viel mehr könnte man selbst den Namen *Oesel* aus dem schwedischen *Ö* und dem ursprünglichen *Salo* zusammengesetzt ansehen, wenn er nicht vielleicht eher aus jenem alten Isländischen *Eysysla* zusammengezogen ist, wie bereits *Moller* (Beskrifning öfver Est- och Liffland S. 70) annahm. *Von Luce* sucht (a. a. O. S. 9 ff.) den Namen aus *Ö* Insel und *Sel* zu erklären, das im Schwedischen ein *Sieb* bedeuten solle, so dass *Oesel* ein *Inselsieb* (!!) hiesse. Zum Unglück heisst jedoch *Sieb* im Schwedischen nicht *Sel*, sondern *Såll*. — Ist nun aber *Eysysla Oesel*, so muss das früher erwähnte *Adalsysla* also auch irgendwo dort herum gelegen haben, und *Schöning* hat wol nicht Unrecht gehabt, auf seiner Karte zu der Kopenhagener-Edition von Heims-kringla (T. I.) das den gedachten Inseln *gegenüberliegende feste Land* mit *jenem* Namen zu bezeichnen. So meinte es auch *Moller* (a. a. O. Not. (q)), und fügte hinzu, es scheine, als könne man die Güter *Addila* und *Attel*, die ihm zu Folge zwischen *Wik* und *Harrrien* liegen sollen, auf *Adalsysla* beziehen, und dürfe auch *Stein* dort gesucht werden. Die *Mellinsche* Karte: der *Baltischportische* Kreis hat sogar 3 Oerter, wenn nicht mehr, die allerdings darauf bezogen werden könnten: 1) *Kiwi* im SO. von der Insel *Nukkö*, 2) *grosser Stein* bei *Ködik* im NO. von *Kiwi* und 3) *Suurkiwwi* bei *Riesenberg* noch weiter im ONO. Es käme auf genauere Forschungen in den dortigen Gegenden selbst an. Vielleicht liesse sich dann auch noch sogar der *Tumulus* wiederfinden, worin der alte Schwedenkönig begraben ward.

74) a. a. O. I, 47 Not. 28) und cmp. 268 Not. 42).

75) Ebendas. I, 34. — Vgl. *Schlözer's* Hecm. IV, 131 ff.

76) „Ursprünglich entweder *Ifvar* oder *Ingvar*“ bemerkte bereits *Schlözer* ebendas. III, 28.

77) So der Kaiser *Konstantinus* „*Ιγγωρ*“. S. *Strilter's* Memoriae populorum II, 982 und *Schlözer* a. a. O. II, 111.

78) Hist. L. V. C. 6 in *Reuberi* Scriptt. rer. Germ. p. 144. Nach einem andern Abdrucke bei *Muratori* in Rerum Italicarum Scriptores aber „*Inger*“ Vgl. *Schlözer* a. a. O. IV, 23 f. und zu allen diesen und noch andern Formen, was derselbe S. 53. aus *Bayer's* Diss. de Waragis ausgeschrieben hat.

79) S. in Heims-Kringla Olof Helges Saga Cap. XCII. I, 507. 511.

80) *Лавр.* стр. 103. — *Кен.* стр. 99. — *Воскр.* I, 176. — *Ник.* I, 125. — *Соф.* стр. 103 (nach *Strojev's* Ausg. I, 108). — *Русскій Временникъ* I, 68. — *Суздал.* I, 147. — *Арх.* стр. 43 fügt den Worten „*за море*“ hinzu: „*къ Варягомъ*“. — Vgl. *Karamsin* II, 14 f. (deutsch. Uebers. S. 10 f.).

81) „Не ходи отъ насъ за море“, „за море не отпустимъ“, „не пустиша его Новогородцы“ setzen die neueren *Арх.*, *Суздал.* und *Рус. Врем.* hinzu.

82) *Лавр.* a. a. O.

83) So muss dieses Wort übersetzt werden; denn hier ist an das russische *скотъ Vieh* nicht zu denken, sondern ist *Skot* (angels. *Skeat*, im Latein des Mittelalters daher *Skottum*) gemeint, welches aus *skjuta* (nieders. *scheten*, holländ. *schieten*, angels. *sceotan*, *scytan* u. s. w.) *schiessen* stammt, und jetzt sich noch im deutschen *Schoss* und im engl. *Shott* findet. Vgl. *Adelung's* Grammatisch-kritisches Wörterbuch der hochdeutschen Mundart. 2e Ausg. III, 1451 und 1635 unter *Schiessen* und *Schoss*. — Im Schwedischen kommt es nunmehr bloss in der Zusammensetzung *Sammanskott* (Zusammenschuss) vor, war aber im Mittelalter auch einfach im häufigen Gebrauche, in der Bedeutung von (anfangs freiwilliger, nachher auch stehender) Abgabe. Daher auch die zusammengesetzten Worte *Skotpæningar* Steuern und *Matskut* oder *Matskott* ein Zusammenschuss von Victualien. „Allir þir men sum fa akerlaf vm ara þer skal tiundæ giöre. oc *scotpenningæ* lucæ . . . . hwa sum a at giöræ *skot* oc giör eighe. bötæ attæ orthoghær“ d. h. „alle diejenigen, welche jährlich die Karren voll Saat bekommen, sollen Zehnten entrichten und *Abgaben* erlegen. Wer *Abgaben* zu ent-

richten hat, es aber nicht thut, der büsse 8 *Örtog*" heisst es in *Lydekin's* Excerpta et Adnotationes aus den ältesten schwedischen Gesetzen (S. Codex juris Vestrogothici herausgegeben von *Collin* und *Schlyter* p. 257. 2). — „*Matskots fredagh*" hiess ein Freitag, an welchem in der Kirche wahrscheinlich für die Armen kollektirt wurde (Ebendas. p. 95. 27). Vgl. p. 461 und *Juusten's* Chronicon Episcoporum Finland. von *Porthan* p. 191 f. u. a., wo mehrere Beispiele dieses Wortes in mehreren alten Urkunden, besonders in Bezug auf die alten *schwedischen* Ansiedler in Finnland, nachgewiesen sind). — Es ist daher nicht unrichtig, wenn die *Nikonsche* Chronik (a. a. O.) jenes „скотъ" der älteren kommentirend mit „дань" gibt. — *Arch.* verstand das Wort nicht, fasste es ganz *russisch* auf, und glaubte einen verständlichen Sinn in diese Stelle zu bringen, indem er änderte „и начаша *кони* брати" und später „и даша имъ (nämlich Варягамъ) *кони*".

84) Was ist hier „*куны*"? — *Marder* wol nicht und kaum *Marderfelle* anstatt Scheidemünze (Vgl. *Schlözer's* Necm. III, 82 f.). Das sah schon der Concipient der *Arch.* Chronik ein, der sich allein unterstand, das „*куны*" gleichfalls in *Griwnen* (!) zu ändern. Dass hier von *Münze* die Rede sein soll, scheint wol klar; aber von welcher? und wie grosser? Das weiss ich nicht zu erklären. —

85) So geben mit *Lawr.* auch *Woskr.*, *Nik.*, die zwei *Soff.* und *Susd.* den Betrag der Abgabe der beiden letztgedachten Klassen an; *Arch.* hat bei der letzten 80 anstatt 18, *Königsb.* gleichfalls 80, ausserdem aber noch für die Starosten bloss 5.

86) „Начаша сребро собирати *для найма Варягъ*" sagt *Susd.* geradezu.

87) Den Swenska Kyrko-Historien ifrån år 1000 til 1022. S. 124.

88) S. Heims-Kringla I, 486.

89) *Nur so* nannte Olof Skötkonung immer Olof Haralds Sohn, und so gross war der Hass jenes Königs gegen diesen, sagt *Sturleson*, dass auch Nie-

mand in seiner Gegenwart von diesem unter einem andern Namen sprechen durfte. S. Ebendas. S. 451. Cap. LXVI. Vgl. S. 463 ff.

90) „Skal ec þik gipta *nockorom þeim höfdingia*, er mer se eigandi vinátta vid" Ebendas. S. 504. Vgl. Konunga-Sögur af *Snorra Sturlusyni*. Holmiae MDCCCXVII. II, 133.

91) „*allvœnt*" S. Heims-Kringla I, 511.

92) Ebendas. p. 516.

93) Ebendas. p. 462 ff. 480. 483 ff. — Es darf auch nicht unbemerkt bleiben, dass selbst *Jaroslav's Mutter* eine *Warägin* war, nämlich *Rognied*, Tochter *Rogwolod's*, der *von jenseit des Meeres* gekommen war, und in *Polotzk* herrschte, bis er im Jahr 980 von *Wladimir* nebst 2 Söhnen erschlagen ward. S. *Schlözer's* Hecm. V, 197 ff. und *Karamsin* I, 197. 202 (deutsch. Uebers. S. 160. 164). — In der früheren Antwort *Rognied's* auf Wladimirs Antrag sie zu heirathen: *не хощю розути робичича*, но Ярополка хочю „*ich will den Sklavensohn nicht entschuhen*, sondern Jaropolk will ich (haben)„ spricht sich ächt *Skandinavische Denkart unter Slawischen Sitten* aus. „*Робичичъ*" ist ganz das *Skandinavische* „*þrælborin*" von einer Sklavin geboren), und das war *Wladimir* im Skandinavischen Sinne des Wortes (Vgl. *Schlözer* a. a. O. V, 142 f.), so dass also *Rognied*, wenn sie auch selbst keine Königstochter war, sich mit eben solchem Rechte über *Wladimir's* Antrag *so* aussprechen konnte, wie einst eine andere *Ragnhild*, Tochter des verstorbenen Königs *Magnus des Guten* von Norvegen, obzwar der König *Harald Hårdråde* bereits seine vorläufige Einwilligung gegeben hatte, sich gegen den mächtigen und reichen Bauer Håkan Iwarsson, der um ihre Hand anhielt, äusserte: „er þess einginn von at ec vilje giptast *otignom manni*, es ist gar keine Hoffnung da, dass ich mich mit einem *würdelosen Manne* verheirathen wollte" (S. Harald Hårdrådes Saga Cap. XLIX in Heims-Kringla II, 112), bei welchem Entschlusse sie auch beharrte, bis der Freier mit der Jarlswürde bekleidet ward (S. Ebendas. Cap. LII. p. 116). — Dass übrigens *Rogwolod* ein erz-skandinavischer Name *Ragnwald* sei, hatte bereits *Schlözer*

(a. a. O. S. 200) bemerkt; er hätte noch hinzufügen können, dass *Rognied* eben so gewiss *Ragnhild* sei ,ein nicht weniger häufiger Frauenname bei den Skandinaviern, zusammengesetzt aus *Ragnar* und *Hildur*, also die *mächtige Kriegsgöttin*. *Hildur* wird noch jetzt in Schweden und Finnland als Frauenname gebraucht.

94) Oder auch Festung; denn beides bedeutet das Isländische Wort „*borg*".

95) *Sturleson* nennt es ausdrücklich „*riki Valldimars konungs* das Reich des Königs Wladimir".

96) S. Olof Tryggwesons Saga in Heims-kringla I, 318.

97) Vgl. oben S. 206 Anmerk. 73).

98) S. Desselben Saga in Heims-Kringla Cap. VII. a. a. O. p. 380.

99) I, 228 f. (deutsch. Uebers. S. 184 f.). —

100) Vgl. *Lawr.* стр. 92.

101) „Ярославъ же, пославъ *за море*, *приведе Варягъ*". Ebend. a. a. O. — *Кен.* стр. 93. — *Воскр.* I, 161. — *Ник.* I, 113. — *Соф.* стр. 89. (nach *Strojev's* Ausg. I, 94). — I *Новг.* стр. 324. — *Рус. Врем.* I, 62. — *Суз.* I, 136 jedoch allein schon unter dem Jahr 1014.

102) *Лавр.* (стр. 101), *Кен.* (стр. 96 f.), *Воскр.* (I, 173 f.), *Соф.* стр. 101 (nach *Strojev's* Ausg. I, 105 f.) und *Суз.* (I, 142 f.). — *Арх.* (стр. 40), *I Новг.* (стр. 333 f.) und *Ник.* (I, 122 f.) haben beide Begebenheiten unter dem Jahr 1016; *Рус. Врем.* allein schweigt über den Aufstand gänzlich, und gibt (I, 67) unter dem Jahr 1016 die Zahl der Waräger bis auf 10,000 an, wo also offenbar eine 0 zu viel hineingerathen ist. Die übrigen verschiedenen Angaben über die Zahl der *Russen* in den verschiedenen Codd. gehen uns hier nicht an.

103) Der Griechische, der *Grieché* d. h. mit andern Worten: der Russische oder *Russe*. Denn diese Stelle selbst beweist, dass hier unter dem Worte *Girkia* (oder *Grikia*), woraus das isländische Adj. gentile *Gerski* stammt, nicht *Griechenland*, sondern *Gardarike*, also *Russland* zu verstehen sei, welches die Skandinavier theils deshalb so nannten, weil viele von ihnen durch dieses Land

nach *Konstantinopel* reisten (Vgl. *Schlözer's* Hecm. II, 87 ff.), theils, und hauptsächlich, weil die Russen der Religion nach *Griechen* waren. So werden auch *Jaroslav's Gesandten*, die gekommen waren Ingegerd abzuholen, von *Sturleson* „sendimenn *Gerdsko*" die *griechischen* d. h. *russsichen* Gesandten genannt. Vgl. auch *Schlözer's* Allg. nord. Gesch. S. 549 — 555 und *Hallenberg's* Anmärkningar öfver Lagerbrings Swea rikes historia II, 201 — 205, wo eine Menge anderer Belege sowol aus dem Isländischen als aus *Adamus Bremensis* und *Helmold* zusammengestellt sind.

104) S. Heims-Kringla I, 448 f. Cap. LXIV.

105) Ebendas. p. 433. Cap. LIII.

106) Ebendas. p. 446. Cap. LX.

107) Ebendas. p. 448. Cap. LXIII.

108) Ebendas. p. 447. Cap. LXII. — *Wik* bezeichnete damals ungefähr das jetzige *Bohuslän* von Schweden auf dessen Südwestküste oberhalb Götheborg.

109) S. *Suhm's* Historie af Danmark III, 521. — Nach dem alten *Scholiasten zu Adam von Bremen* dagegen war Boleslav's Tochter vermählt nicht mit *Olof Skötkonung*, sondern mit dessen Vater *Erik Segersäll* („*Hericus*" S. *Lindenbrogii* Scriptores rerum germanicarum septentrionalium. Hamb. 1706 fol. p. 22 (22)); *Botin* wiederum (in Svenska folkets historia I, 207) gibt *Erik Segersäll* zur *ersten* Gemahlin *Ingegerd*, eine Tochter Harald des Schöngehaarten von Norvegen, und beruft sich dabei auf die von *Torfæus* (in Hist. Norv. II, 68 — 72) mitgetheilten unzuverlässigen Traditionen des so genannten *Codex Flateyensis*, bemerkt jedoch selbst, dass diese Ehe der Zeitrechnung nach zwar nicht unmöglich, bei allem dem aber eben nicht wahrscheinlich sei. In der That wissen auch andere Skandinavische Quellen davon nichts, eben so wenig aber von der Ehe mit Boleslav's Tochter, und kennen nur folgende zwei Gemahlinnen Erik Segersälls: 1) *Sigrid* genannt *Storråda*, Tochter eines vornehmen Schweden *Skoglar Toste* und Mutter Olof Skötkonungs, die nach ihrer Scheidung von Erik vielen Freiern den Korb, und nach *Sturleson* (in Olof Tryggwesons Saga. Cap. XLVII.

S. Heims-Kringla I, 261) zweien von ihnen — *Harald Gränske*, einem Kleinkönige aus Norvegen, und *Wisiwalder*, einem ähnlichen Könige *von Osten aus Gardarike* — im Jahre 995 sogar den Tod gegeben haben soll, und 2) Hakan Jarl Sigurdson's Tochter aus Norvegen Namens *Audur* (Vgl. *Lagerbring's* Swea Rikes historia I, 183 f. und *Rühs* Geschichte Schwedens I, 27 f.) — *Wisiwalder* könnte vielleicht *Wsewolod Wladimirowitsch* sein, der bei der Theilung im Jahr 988 *Wladimir* in Wolhynien bekommen hatte, von dem aber die russischen Chronisten *seitdem nichts mehr* wissen. Vgl. *Karamsin* II, 26 (deutsch. Uebers. S. 20). — Was *Olof Skötkonung* betrifft, so sagt *Sturleson* (Heims-Kringla I, 502), dass er 1) eine Beischläferin Namens *Edla* hatte, die Tochter eines *Windländischen* Jarls, die im Kriege in Gefangenschaft gerathen war, und deshalb *Ambat* (Sklavin) des Königs genannt wurde. Mit ihr habe er einen Sohn *Emund* und 2 Töchter *Astrid* und *Holmfrid* gezeugt. Dann hatte er 2) mit der Königin: a) einen Sohn, der nach seinem Geburtstage als *Jakob* getauft, da dieser Name aber den Schweden nicht gefiel, auch *Anund* (später *Anund Jakob*) genannt wurde, und b) die Tochter *Ingegerd*, welche *Jaroslav's* Gemahlin ward. Da nun *Sturleson* von der eigentlichen Königin weder den Namen noch die Herkunft angegeben hat, *Adamus Bremensis* dagegen (Hist. eccl. L. II. Cap. 81. apud *Lindenbrog* l. c. p. 23) sie „filia *Slavorum Estred* nomine de *Obotritis*, ex *qua* genitus est filius *Jacobus*, et filia *Ingard*, quam rex *Gerzleff de Ruzzia* duxit in conjugium" nennt, so scheint es, als wenn *Adamus* die Königin mit *Sturleson's Edla* verwechselt hätte, die ja auch von ihm für ein *Wendisches* Mädchen ausgegeben wird (Vgl. Olof O. *Celsius* a. a. O. S. 61 f.). Diess angenommen, könnte man ferner zu Folge des Namens der Tochter *Astrid* vermuthen, die Mutter möge denn auch *so* geheissen haben; allein auch *Adam* weiss, dass der König zuerst eine Beischläferin und von ihr den Sohn *Emund* gehabt, da er (a. a. O. p. 27. Cap. 94.) schreibt: „Duos idem Rex *fertur* habuisse filios..... Quorum alter, *qui natus est a concubina*, *Emund nomen habuit:* Alter *Anund*, quem rex *a legitima genuit uxore.*" Demnach muss wol

seine Verwechselung bloss auf die Herkunft der beiden Frauen beschränkt bleiben (Vgl. auch *Rühs* a. a. O. S. 112. n)), in Bezug auf die Namen aber die Autorität beider, *Sturleson's* sowol als *Adam's*, unverletzt, und der Name der eigentlichen Königin mag also wirklich *Estred* oder *Astrid* gewesen sein, ihre Herkunft aber, welche sie wolle. *Lagerbring* (a. a. O. I, 241) behauptet, sie sei eine *Schwedin* gewesen; *Suhm* dagegen, wie es scheint selbst zweifelnd, will sie für eine *polnische* Prinzessin ausgeben, in welchem Falle man denn ferner annehmen müsste, dass auch *Adam's Scholiast* den Vater mit dem Sohne verwechselt hätte. Ich kenne keine weitere Belege weder für die eine noch für die andere Meinung, lasse daher die Sache *in statu quo*, und bemerke nur noch, dass der oben gedachte *Emund* in Schweden *Anund Jakob's* Nachfolger auf dem Throne, *Astrid* aber anstatt *Ingegerd* die Gemahlin *Olof des heiligen* wurde. *Holmfrid* endlich muss, so sehr auch *Rühs* (a. a. O. S. 103. y)) *Sturleson's* Autorität zu vertheidigen bemüht ist, *nicht* eine *Tochter von Olof Skötkonung* gewesen sein, sondern nach anderen, nicht weniger *alten*, Angaben, deren grössere Glaubwürdigkeit in diesem Punkte auch von anderen Gründen unterstützt wird, vielmehr seine *Schwester* (S. Fornmanna Sögur. Kopenh. 1829. IV, 68. Vgl. auch *Suhm's* Hist. af Danmark III, 329 und *Hallenberg's* Anmärkningar öfver Lagerbrings Swea rikes Hist. I, 307). Sie war übrigens mit dem oben S. 163. bereits erwähnten *Swen Jarl* aus Norvegen verheirathet, der nach seiner Zurückkunft von dem Wikingszuge nach Russland im Herbste des Jahres 1015 in Schweden starb.

110) Vgl. *Schlözer's* Hecm. IV, 39. 41 f.

111) Ebendas. V, 196 f.

112) Die betreffenden Stellen in den russischen Chroniken sind bereits oben S. 211 in der Anm. 102) angegeben.

113) Uebrigens erwähnt auch *Sturleson* allerdings nicht, dass so etwas Statt gefunden habe.

114) Auf eine ähnliche Art verfuhr auch später Olof Skötkonung's Sohn

Anund Jakob, der überhaupt so ziemlich die bedachtsame äussere Politik seines Vaters in zweifelhaften Fällen befolgt zu haben scheint, mit seinem *Schwager Olof dem heiligen*, als dieser im Jahr 1030 von Russland zurückgekehrt war, und Norwegen wiedererobern wollte. So kräftig er ihn auch gleich im Anfange seiner eigenen Regierung, und selbst in Person, unterstützt hatte, so gleichgültig und unthätig zeigte er sich gegen denselben später, als seine Lage kritischer zu werden anfing, und auch jetzt (1030) gab er, unter dem Vorwande die Schweden seien zum Krieg gegen Norwegen nicht geneigt, ihm bloss 400 Mann von seinen eigenen Truppen zu Hülfe, stellte ihm aber frei, in seinem Lande so viel Freiwillige selbst zu werben, als er nur bekommen könne. S. Olof des heiligen Saga Cap. CCVIII in Heims-Kringla I, 755. Vgl. auch *Lagerbring* a. a. O. I, 260. §. 75. 262. §. 78. 265. §. 80 und 275 f. §. 84.

115) Vgl. auch *Karamsin* II, 15. (deutsch. Uebers. S. 11.) und *Polewoj's* Ист. русск. нар. I, 248.

116) So alle Codd. ausgenommen *Суздал.*, welcher ergänzt: „*и тѣми зборными деньгами наняли Варягъ*, и дали имъ *коней* (Sic!), и тако совокупя Ярославъ много войска пойде“ u. s. w. *Руск. Врем.* hat von allen die ganze Stelle am kürzesten: „не пустиша его Новогородцы, но возхотѣша еще битися со Святополкомъ, и *наяша множество Варягъ*, и пойде“ u. s. w. ohne die Kollekte zu detailliren.

117) Eigentlich: „*sie* (nämlich *die Gesandten*) *brachten*, gaben u. s. w.

118) *Arch.* allein weiss gar ihre Zahl anzugeben: „и *приведоша Варягъ 14 тысящь* (!!) и даша имъ *кони* (!) *и по гривнѣ на щитъ сребра* (!)“. — In der hierher gehörigen Note bemerkt *Karamsin* (II, стр. 10. прим. (16)), dass viele *Norweger damals* zu Schiffe zu *Jaroslav* gekommen wären, und beruft sich auf *Torfaei* Hist. Norv. (III, 97); allein seine Worte „*his circiter temporibus*“ nebst den dort erzählten Begebenheiten beziehen sich erst auf das Jahr 1020 oder 1021. Vgl. selbst *Karamsin* cmp. 20. (im Texte. deutsch. Uebers. S. 15.). —

Damit will ich jedoch nicht läugnen, dass auch bereits im Jahr 1018 unter den übrigen *Warägern* auch *Norweger* sich in Russland finden *konnten*.

119) Auch die Gesammtzahl schlägt derselbe *Cod. Arch.* auf 40,000 (!) an. — Was der nicht alles wusste vor den Uebrigen!

120) Vgl. *Karamsin* II, 17 ff. (deutsch. Uebers. S. 12 ff.)

121) Dass diese Jahrzahl für dieses Faktum die einzig richtige sei, hoffe ich an einem andern Orte durch eine kritische Prüfung der Chronologie in der Sturlesonschen Saga Olof des heiligen erweisen zu können.

122) S. Heims-Kringla I, 516 f.

123) „*Aldeigioborg oc Jarlsriki* Þat, *er* Þar *liggr til.*" Eine andere Rezension der Saga Olof des heiligen (Fornmanna Sögur. IV, 197) hat in den meisten Codd. anstatt „*Jarlsriki* Þat" bloss Þat *riki*"; setzt hier aber diese Worte zu: „*vil ek ok* Þá *ráða fyrir* Þvi *riki er* Þar *liggr, slikt er mèr likar, ok skipa* Þeim *yfir, er ek vil*" d. h. „auch will ich über die dort belegene Provinz disponiren, wie es mir gefällt, und darüber anordnen, wie ich will."

124) *Olof Skötkonung* und *Ragnwald Jarl* (von *West-Gothland*) waren *Vettern*. S. Heims-Kringla I, 351.

125) *Ragnwald Jarl* hatte nicht allein auf das thätigste die Vermittlung zwischen dem schwedischen und norvegischen Könige, und die Verlobung des Letzteren mit Ingegerd, betrieben, sondern auch nachher, als aus der beabsichtigten Ehe nichts wurde, Olof Skötkonung zum Verdruss seine andere Tochter *Astrid* ohne Vorwissen des Vaters, Olof dem Dicken zur Gemahlin zugeführt. S. Ebendas. S. 479. ff. 511. 514. f.

126) Die *russischen Chroniken* melden zwar von der ganzen Heirath nichts, bestätigen sie jedoch indirekter Weise, indem sie alle einstimmig erzählen, dass dem *Jaroslav im Jahr* 1020 *der erste Sohn Wladimir geboren ward*. S. *Лавр.* стр. 105. — *I Новг.* стр. 341. — *II Новг.* стр. 2. — *Кен.* стр. 101. — *Воскр.* I, 179. — *Ник.* I, 129. — *Соф.* стр. 106. (*Strojev's* Ausg. I,

149). — *Cysd.* I, 150. — *Русск. Врем.* I, 69. — Uebrigens hiess *Ingegerd* in Russland *Anna*; nach *Tatischtschev's* Meinung (II, 424. No. 242) aber *Irina*, oder vielleicht nach *Karamsin* (II, прим. стр. 19. — deutsch. Uebers. Anm. 26) S. 12 f.) beides, so dass sie in der Welt *Irene*, vor ihrem Tode aber als Nonne eingekleidet *Anna* geheissen habe. Wenigstens fehlt es für *diesen* Namen nicht an Belegen, welche von *Karamsin* a. a. O. angeführt sind. *Tatitschtschev's* Vermuthung dagegen gründet sich bloss auf den Umstand, dass *Jaroslav* zugleich mit dem Kloster des heiligen *Georg*, seines Namens Heiligen, auch eins der heiligen *Irene* erbaute.

127) „*hinn Frækni*". — Dass *Waldemar* und *Wisiwald Wladimir* (geb. 1020) und *Wsewolod* (geb. 1030) sind, leidet wol keinen Zweifel; aber *Hollti*, mag man das Epithet „*Frækni*" übersetzen wie man will, kann nicht der sonst so wenig bekannte *Ilja* gewesen sein, wie *Karamsin* vermuthet (a. a. O. прим. (33.) стр. 18.), zumal wenn jener bereits 1020 gestorben sein soll (S. die erste genealogische Tabelle zum 8ten Theile des Originals. Vgl. II, прим. (20.) стр. 13). Denn *so* konnte er ja nicht einmal *Ingigerd's* Sohn sein, und *Wladimir* wird ja auch ausserdem in den Chroniken bei der Meldung seines Todes (1052) von mehreren ausdrücklich der „*älteste Sohn*" genannt. — Wer war denn aber *Ilja's* Mutter? War er nicht vielleicht früher mit irgend einer *Beischläferin* gezeugt? — Was den von den Isländern so genannten *Hollti* betrifft, so muss man nach seinem von ihnen ebenfalls beigelegten Ehrennamen vermuthen, damit sei entweder *Isiässlav* (geb. 1025) gemeint, oder vielmehr, und am wahrscheinlichsten, *Swätoslav* (geb. 1027). Von den übrigen vielen Kindern *Iaroslav's* mit seiner Gemahlin scheinen die Isländer nur noch bloss die Tochter *Elisawetha* unter dem Namen *Ellisif* gekannt zu haben, weil sie mit *Harald Hardrade*, dem Stiefbruder Olof des heiligen und König von Norwegen, vermählt ward. S. Harald Hardrades Saga Cap. XVII. in Heims-Kringla II, 74.

128) Diese und die vorhergehende Periode fehlen in der oben (Anm. 123) gedachten andern Rezension der Olofs-Saga gänzlich; aber es ist deshalb um

so weniger an *Sturleson's* Glaubwürdigkeit zu zweifeln, als besagte Rezension gerade in Bezug auf Ragnwald Jarls neues und bereits vor der Abreise der Prinzessin ihm sicher zugedachtes Lehn in Russland den in Anm. 123) angeführten noch ausdrucksvolleren Zusatz hat.

129) Also doch nicht auf immer? Oder bezieht sich dieses auf den Posten, den er inne hatte, oder aber auf seine Lebenszeit? Dass er je wieder aus Russland nach *Skandinavien* zurückgekehrt wäre, wüsste ich wenigstens nicht. Vielmehr scheint die *Eymunds Saga* anzudeuten, dass er in Russland auch gestorben ist. Sie äussert sich nämlich über ihn folgender Maassen: „*Ragwald Ulfson war Jarl über Aldeigiuborg; er und die Königin Ingegerd waren Schwesterkinder.* Er war ein vorzüglicher Gouverneur („*höfðingi mikill*“) und war *Vasall unter dem Könige Jaroslav, und ward alt.* Und als der *heilige Olof Haraldson in Gardarike sich befand, so war er zusammen mit Ragwald Ulfson,* und es herrschte zwischen ihnen die grösste Freundschaft“ (S. Fornmanna Sögur V, 298). Folglich lebte Ragwald Jarl wenigstens *bis zum Jahr* 1030. Nach *Suhm's* Hist. af Danmark (in der Tabelle zu IV, 84) soll er um das Jahr 1035 gestorben sein; allein das ist bloss eine wahrscheinliche Vermuthung, da alle bestimmte Nachweisungen fehlen. —

130) Seiner Gattin, einer Schwester des norwegischen Königs *Olof Tryggveson.* S. Heims-Kringla I, 351.

131) Wenn ich nicht sehr irre, so ist entweder dieser *Ulf Jarl* oder sein Bruder *Eilif Jarl* derselbe *Uleb* gewesen, der in dem Verzeichnisse der *Nowgorodschen Possadniken* (*I Новг.* стр. 317. Vgl. *Kalajdowitsch's* Опытъ о посадникахъ Новгородскихъ стр. 68) vorkommt, und nach einigen Chroniken im Jahr 1032 jene misslungene Expedition nach den so genannten *eisernen Pforten* unternahm, über welche ich bei einer andern Gelegenheit in diesen *Mémoires* (Livrais. 6. S. 508—518) ausführlich kommentirt, und damals schon in seinem Namen *Uleb* entweder *Olof* oder *Ulf* (S. 516, 70)) vermuthet habe. *Ulf* liegt auch in der That der russischen Form *Uleb* (*Ulieb*, *Uliep*) noch nä-

her als *Olof*, zumal da die meisten Varianten dieses skandinavischen Namens, welche auch schon früher unter *Igor* vorkommen, zum ersten Buchstaben *U* haben, während nur die eine *Oliep* auf *Olof* hinzudeuten scheint. — Was die Sache noch wahrscheinlicher macht, ist der Umstand, dass *Sturleson* in *Harald Hardrådes Saga* erzählt, der nach der Schlacht bei *Stiklestad* über Schweden nach Russland geflüchtete Stiefbruder Olof des heiligen *Harald* sei von *Jaroslav nebst Eilif Ragwaldson* zum Befehlshaber über seine „*Landvarnarmenn*" ernannt worden (S. Heims-Kringla II, 56. Vgl. Orkneyinga Saga. Havniae 1780. p. 44), welches Wort Peringsköld dem Sinne nach umschreibend richtig gibt mit „regii *satellites, qui regni limitibus tutandis invigilare debebant.*" Auch von *Ragwald Bruseson*, dem Pfleger Harald's nach der besagten Schlacht und Begleiter nach Russland, wird gemeldet, dass er ebenfalls ein „*landvarnarmadr*" *Jaroslav's* ward, und *es bis zur Abreise des* Sohnes Olof des heiligen *Magnus nach Norwegen blieb.* S. *Sturleson* a. a. O. und Orkn. Saga p. 44—48. — Die Ankunft *Harald Sigurdson's* fällt auf den Sommer des Jahres 1031; *Eilif Ragwaldson*, der Bruder *Ulf's*, und auch schon früher in *Skandinavien* in den dortigen Kriegen dessen treuer Gefährte, muss also wirklich in demselben Jahr 1032 Jaroslav's Landwehrmann gewesen sein, in welchem nach den russischen Chroniken der Zug *Uleb's* nach den eisernen Pforten unternommen ward. — Wie es sich schon aus der Redensart „*landvarnarmadr*" nach dem skandinavischen Sinne des Wortes entnehmen lässt, so waren es alle 3 gerade auf der *nördlichen Gränze.* Diess wird auch sowol von *Sturleson* als der *Orkneyinga Saga* bestätigt. Ersterer erzählt nämlich von *Harald*, dass er, so lange er in seinem Dienste blieb — denn nach einigen Jahren zog er von Russland nach Konstantinopel — hin und her in der *Ostsee* fuhr (*kreuzte*); und darin gerade bestand sein Dienst als Landwehrmann, um nämlich *Wikingen* aufzulauren, und die Unterthanen gegen die Ueberfälle und Angriffe derselben zu schützen. Die *Orkneyinga Saga*, die übrigens *Harald* schon früher weiter nach Konstantinopel reisen lässt, bezeugt von *Ragwald Bruseson* dasselbe, indem sie erzählt,

dass er *während des Sommers der Landesvertheidigung oblag* („*haſþi landvörn um sumrum*“) *zur Winterzeit aber sich in Holmgard* (*Nowgorod*) *aufhielt.*“ Als die 2 Norweger *Einar Thambaskelfver* und *Kalf Arneson* nach Russland reisten, um Olof des heiligen dort auferzogenen Sohn *Magnus* auf den Thron Norwegens zu berufen, und *im Herbste* 1034 (S. Heims-Kringla I, 829. Cap. CCLXIV.) *in Aldeigioburg* anlangten, so fanden sie *Ragwald Bruseson dort* vor sich. (S. Orkneyinga Saga p. 47). — Einige andere handschriftliche Codd. gedenken bei derselben Gelegenheit ausser Ragwald Bruseson auch *Eilif Ragwaldsons* (S. *Torfaei* Hist. Norv. III, 219. Vgl. *Suhm* a. a. O. III, 734), woraus also folgen würde, dass der *Letztere* auch noch am Ende des Jahres 1034 russischer *Landwehrmann* an der nördlichen Gränze gewesen sei. —

132) Vgl. auch *Reutz* Versuch über die geshichtliche Ausbildung der Russischen Staats- und Rechtsverfassung S. 190. 1).

133) Oder auch bloss „*þat riki*“ S. oben Anm. 123).

134) S. Konunga-Sögur af *Snorra Sturlusyni.* II, 146. Cap. XCV. — In der *Peringsköldschen* Ausgabe (Heims-Kringla I, 517) steht: „*þat Jarlsriki.*“

135) Konunga-Sagor af *Snorre Sturleson.* Stockh. 1817. S. 144 f.

136) S. *Harald Harfagers Saga.* Cap. VI. in Heims-Kringla I, 77 f. — Hier dürfte es nicht überflüssig sein, zugleich auf die über *Jarl* in der freilich späteren *Skalda* (S. *Rask's* Snorra-Edda ásamt Skáldu. Stockh. 1818 S. 171) vorkommende Erklärung unsere Leser zu verweisen. — Die ganze Stelle lautet dort in ihrem Zusammenhange wie folgt: „*þjóðkonúngr hverr, sá er ræðr mörgum lǫndum, þá setr hann til landstjórnar með sèr skattkonúnga oc jarla*, at dæma landzlavg oc verja land firir úfriði *i þeim lǫndum er Konúngi liggja fjarri,* oc skulu þeir dómar oc refsíngar vera þar jafnrèttir sem sjálfs Konúngs.“ d. h. „ein jeder Volkskönig, der über *viele Länder* herrscht, *setzt zu Regierungen des Landes* (zu *Landes-Verwesern* od. *Statthaltern*) *mit* (*nebst*) *sich Schatzkönige* (*Vasallen*) *und Jarle*, Landesgesetz zu richten und das Land

vor Unfrieden zu wehren *in den (solchen) Ländern, die fern vom Könige liegen*, und sollen ihre Urtheile und Strafen gleich recht wie des Königs eigene sein". Unmittelbar darauf heisst es weiter: „Oc í einu landi eru mörg hèrut, oc er þat háttr konúnga, at setja þar rèttara ifir svâ mörg hèruð, sem hann gefr vald yfir, oc heita þeir hersar eþa lendir menn í danskri túngu, en greifar í Saxlandi, en barúnar í Englandi; þeir skolu oc vera rèttir dómarar oc rèttir landvarnar menn yfir því ríki, er þeim er fengit til stjórnar. Ef ei er Konúngr nær, þá skal fyrir þeim merki bera í orostum, oc eru þeir þá jafnrèttir hærstjórar sem konúngar eþa jarlar." Das ist: „und in einigen Ländern sind viele Distrikte, und ist es (dann) Sitte der Könige, Richter (Verweser, Gouverneurs) über so viele Distrikte einzusetzen, als er (der König) ihrer Gewalt überlässt (od. überlassen will), und heissen diese in der nordischen Sprache *Hersar* oder *Lehnsmänner*, in Deutschland Grafen, in England Baronen; sie sollen ebenfalls gerechte Richter und Landwehrmänner (Landes-Vertheidiger) über diejenigen Gebiete sein, welche sie zum Regieren bekommen haben. Wenn der König nicht anwesend ist, so soll in der Schlacht die Fahne vor ihnen (den Hersen) getragen werden, und sind sie dann gleichgerechte (gleichgeltende) Heerführer wie die Könige und Jarle." Zu vergleichen ist auch noch die vorhergehende Seite 170, wo gesagt wird, dass „derjenige *König* sei, der *über das Volk eines Landes* (über *ein ganzes Volk*) herrscht. Nächst ihm seien diejenigen, die *Jarle* und *Schatzkönige* heissen, und mit den Königen gleiche poetische Benennungen haben, ausgenommen dass sie nicht *Volkskönige* genannt werden dürfen, welche *Schatzkönige* sind." — Uebrigens waren die Titel *Jarl* und *Herse* sogar älter als *König*. Die Regierenden wurden früher *Drottnar* genannt. S. Ynglinga Saga Cap. XX. in Heims-Kringla I, 20. —

137) Vgl. *Porthan's* Observationes de dignitate Jarlorum in Svecia. Ab. 1798. p. 4. sq. —

138) S. Olof Tryggwesons Saga Cap. CXII. in Heims-Kringla I, 351. — Vgl. *Porthan* l. c. p. 10. —

139) Sobald *Rurik* zur Alleinherrschaft gelangt war, heisst es von ihm, dass er in *Nowgorod* „сѣде княжа, *раздая волости* (oder „*грады*“ *Ник. I*, 16.) *мужемъ своимъ* (oder: племенемъ своимъ и мужемъ. *Ник.* a. a. O.), и городы рубити, *овому Полтескъ, овому Ростовъ, другому Бѣлоозеро*“ S. *Кен.* стр. 16 f. Vgl. *Schlözer's* Necm. II, 207. 209 f. — Nach der Einnahme von *Smolensk* und *Ljubetsch* setzt *Oleg* darin „*мужи свои*“ ein. (*Кен.* стр. 18. — *Лавр.* стр. 14 „*мужъ свои*“. — *Арх.* стр. 6. hat dagegen schon gar „*намѣстники своя*“. Vgl. *Schlözer* a. a. O. III, 42 ff.). — Vergleicht man, was oben von *Rurik* angeführt wurde, mit dem, was die Chroniken von den innern Einrichtungen *Oleg's* melden, nachdem er *Kiev* zu seiner Residenz gemacht hatte („Олегъ нача *городы* ставити, и *устави дани Словеномъ, и Кривичемъ, и Мерямъ, и устави Варягомъ данъ дати отъ Нова города гривенъ* 300 *на лѣто, мира дѣля*, коже и до смерти Ярославли даяша Варягомъ“. *Кен.* стр. 19); so ist man versucht, an eine *allgemeine Lehnsverfassung* zu denken, zumal da mehrere andere Codd. haben: „*и дани устави по всей Рустей земли, Словеномъ и Кривичемъ и Меряномъ данъ дати Варягомъ*“ (Vgl. *Schlözer* a. a. O. S. 65 ff.), und ausserdem auch die in Bezug auf *Nowgorod* bestimmte *данъ* von 300 Griwnen, von der hinzugefügt wird, dass sie bis zu *Jaroslav's* Zeiten bestand, später wo von diesen wirklich die Rede ist, anstatt 300 auf 3000 Griwnen angegeben wird (S. *Лавр.* стр. 92). Die gedachten *Waräger* wären also *Warägische Schatzkönige und Jarle* gewesen, die den verschiedenen Provinzen vorgesetzt wurden, und entweder die Gebiete als förmliche Lehne gegen gewisse Abgaben inne hatten, oder im Namen des Hauptregenten nebst anderen Amtsobliegenheiten den Tribut einsammelten. Indess enthalten die sämmtlichen hierher gehörigen Aussagen überhaupt viel Dunkles, und erregen manche Schwierigkeiten und Zweifel, welchen zu entgehen und sie möglichst zu lösen *Polewoj* (Ист. русск. нар. I, 105 f.) annimmt, dass Nowgorod bei der Gelegenheit von der unmittelbaren Herrschaft der russischen Fürsten getrennt worden sei, mit der Bedingung, dass es für sich und die damit verbundenen Tschudischen, Bieloserskischen und Isborskischen

Gebiete 300 Griwnen als Tribut entrichten sollte. Diese Meinung hat auch Vieles für sich; aber dadurch hört die Sache an sich nicht auf ein Wiederschein der skandinavischen Verhältnisse und Einrichtungen zu sein. Denn auch in *Schweden* waren in den ältesten heidnischen Zeiten nach *Sturleson's* Zeugniss (S. die Ynglinga Saga. Cap. XL. Heims-Kr. I, 45) die *Upsala-Könige* von Odin an die *vornehmsten*, während es zu gleicher Zeit viele Distrikts-Könige („*Herads-Konungar*") gab, und jene wurden *Alleinherrscher* („*Einvallds-höfdingiar*") bis zum *Agne* genannt, obzwar ihre Macht keinesweges *unbeschränkt* war, und sie von den Distrikts-Königen nur allgemeine *Schatzung* bezogen (Vgl. *Geijer* Swea rikes häfder I, 511 ff.). Diese *Schatzung* war bereits von *Odin* eingeführt worden; denn es heisst in der *Ynglinga Saga* (Cap. VIII. Heims-Kr. I, 10), dass „man in *ganz* Schweden Odin eine Schatzung („*Skatt-penning*") für jede Nase erlegte, wogegen er ihr Land *vor Unfrieden* schützen („enn hann skylldi veria land þeirra fyrir úfridi") und wegen guter Ernte für sie opfern sollte. — Kann man wol eine bessere Erläuterung der *Olegschen* Einrichtungen suchen, und besonders des Ausdrucks „*мира дѣлл*", der hier ebenfalls bei der Erwähnung der Schatzung der Nowgoroder gebraucht wird, bisher aber den Erklärern so viel zu schaffen gemacht hat? Im Zusammenhange bemerken wir noch nach *Geijer*, dass *penning* hier, und in älteren Zeiten, nicht *Münze* bezeichnet, sondern *Vermögen überhaupt*, und besonders *Vieh*, so wie auch andererseits der eigentliche Ausdruck für *dieses* im Isländischen *Fé* sowol *Vieh* als *Geld* bedeutet (Vgl. *Björn Haldorson's* Lexicon Islandico-Latino-Danicum I, 200), und auch im *Lateinischen pecunia* von *pecus* stammt. Noch jetzt wird nach dem angeführten Lexicon (S. 249 unter *fridr*) auf Island alles *zahme Vieh* „*fridr peningr*" genannt. In so fern *fridr* mansuetus bedeutet, lässt sich die Redensart dahin erklären; sollte nicht aber, da *fridr* auch *Frieden* heisst, und die *Schatzung* nach dem Obigen *Friedens halber* eingeführt und entrichtet wurde, auch *Fridrpeningr* in Bezug auf jenen Zweck für eine Art Synonym von *Skatt-penning* gehalten werden können? — Uebrigens hörte mit *Agne*, nachdem

Schweden in mehrere Reiche nach den fürstlichen Geschlechtern getheilt worden war, die Entrichtung der Schatzung von den Klein-Königen, die jetzt selbst Zweige des königlichen Hauses waren, auf und damit auch der Titel *Alleinherrscher* des Upsala-Königs. Indessen fuhren die Fylkis-Könige noch fort, wenigstens zu den herkömmlichen Opfern nach *Upsala* zu reisen, und zwar noch immer des *Friedens halber*. So machte es z. B. der König *Grammar* aus *Södermannland*, damit der *Friede währe* („*at fridr væri*") sagt *Sturleson* in *Yngl. Saga*, Cap. XLII. (Heims-Kr. I, 50). — Zu fernerer Vergleichung der alten *russischen* Staatsverfassung mit der *skandinavischen*, und zur Rechtfertigung des *Sturlesonschen* Ausdruckes „*Jarlsriki*" in Anwendung auf Russlands Provinzen, möge hier noch Folgendes Platz finden. — *Lateinisch* wurden die *Jarle* im Mittelalter immer *Duces* genannt (Vgl. *Botin's* Svenska folkets historia II, 173 und *Lagerbring's* Swea Rikes Historia II, 392 § 13), seltener und später dagegen, mit Akkommodation an Würdenamen anderer Länder *Comites* (und so wird auch *Jarl* in dem von *Rask* herausgegebenen Isländischen Lexikon des *Björn Haldorson* (I, 424), übersetzt); in *Russland* hiessen sie, wenn die Stelle von *Nestorn* herrührt, „*Князи*" (S. *Schlözer's* Necm. III, 273. 276 f. Vgl. *Polewoj* I, 121 (87)). — In *Skandinavien* war *Jarl* an sich ein blosser Ehrentitel, der weder erblich, noch immer mit der Verwaltung von Provinzen oder anderen hohen Aemtern verbunden war, obzwar allerdings Abkömmlinge von angesehenen und mächtigen Jarlen nach dem Herkommen auf solche Ansprüche machten, und einige sich wenigstens den Titel anmaassten (Vgl. *Lagerbring* a. a. O. S. 393 f., *Porthan* l. c. p. 1 sq., besonders aber *Hallenberg's* lehrreiche Zusammenstellung der Notizen über die skandinavischen Würden und Würdenamen in dessen Anmärkningar öfver *Lagerbrings* Hist. II, 130—142). — Einen niedrigeren Grad von Würde besassen die sogenannten *Hersen*, obwol sie sich ebenfalls kraft dieses *Ehrennamens* mit Königen und Jarlen zu den *Tignarmän* rechneten, und, wie die *Jarle*, gleichfalls häufig mit Lehnsverwaltung bekleidet wurden (Vgl. oben Anm. 136)). Eigentlich waren sie jedoch *Heerführer* (Vgl. *Haldorson's* Lexicon

I, 353 Art. *Hersir*), wie es auch schon der Name selbst (aus *Her* Heer) hinlänglich bezeugt, und *Krieg* war ihr Hauptgeschäft. „Þat var ríkra manna sidr, konunga edr iarla vorra iafníngia, at Þeir lögdu í hernad, öfludu ser fiár ok frama" d. h. „es war Sitte mächtiger Männer, Könige oder Jarle *unseres Gleichen*, dass sie auf *Kriegszügen* lagen (sich aufhielten) und sich Vermögen und Ansehen erwarben" sagt daher *Ketill Raumur*, ein Herse zu Romsdalen in Norvegen (S. *Vatnsdæla Saga* Cap. II. p. 6. Kopenh. 1812). — Auch in *Russland* mag eben deshalb der Unterschied schon früh entstanden sein zwischen *Knäs* und *Bojar*. Bloss die Söhne und Verwandten („*племя*" S. oben im Anfange dieser Anm.) wurden, besonders in der Folge, *Knäsen* geheissen; den übrigen, *Jarlen* und *Hersen* („*мужемъ*"), blieb die Benennung *Bojaren* (Vgl. *Rentz* a. a. O. S. 37 f.). — Die mit *Rurik* gekommenen *Oskold* und *Dir* waren nicht seine Verwandte noch Bojaren; also *otignar*, und daher auch nicht nach *Oleg's* Meinung *würdig* Fürsten zu sein. (S. *Лавр.* cmp. 13 f. Vgl. *Schlözer's* Necm. II, 211. 214 und III, 48 ff. 60 ff.). Trotz dessen ist hier mit *Schlözern* (II, 214) an keinen *Geburts-Adel* zu denken. Nach *skandinavischen Begriffen* hat die Stelle und Sache auch ohnedem gegen III, 62 „*Menschen-Verstand*". — Woher der russische Name *Bojar* eigentlich entstanden sei, ist schwer zu entscheiden. Vergleicht man die Würde aber nach dem obigen mit den entsprechenden skandinavischen Würdenamen, so scheint die *ältere* Form *Болярин* (*Boljärin*) gleichsam ein Nachklang des fremden *Jarl* (Vgl. *Polewoj* a. a. O. II, 95 (87)); die spätere und gewöhnlichere *Bojarin* (*Боярин*) dagegen eine Art dem Slawonischen akkommodirte Uebersetzung von *Hersir* (Plur. *Hersar*) von *бой* (Kampf, Schlacht), worin auch das Hauptgeschäft der Warägischen *Jarle* in Russland in den ersten Zeiten vorzüglich bestand. — Uebrigens verblieb in Russland auch nach *Oleg* bis in spätere Zeiten die Einrichtung, die Verwaltung einzelner Gebiete angesehenen und vertrauten Leuten zu übertragen, nur dass theils nebst anderen auf dieselbe Weise auch die *Söhne der Regenten* mit eben solcher Würde bekleidet wurden, und dadurch mit ein

Grund zu der unglücklichen Zersplitterung Russlands gelegt ward, theils auch im Verlauf der Zeiten andere und neue Namen, als *Possadniki* und *Namiestniki*, aufkamen, was alles wir hier um so weniger auseinanderzusetzen brauchen, als wir in dieser Hinsicht auf das gedachte gründliche Werk von *Reutz* (und namentlich I, 27 ff. 33 ff. 61 ff. 174 f. 190 f. und II, 301 f.) verweisen können. Auch waren die Verpflichtungen aller jener hohen Beamten der ältern Zeit mit denen der *skandinavischen Jarle* u. a. nach *Skalda* und sonstigen Quellen im Wesentlichen so ziemlich ähnlich (Vgl. z. B. über die Nowgorodschen *Possadniken* das Werk von *Kalajdowitsch* cmp. 42 ff., über *Gridnä Rosenkampf's* Обозрѣніе Корм̀чей книги., стр. 315 u. s. w.). Ja! selbst in mancher Benennung schimmert noch eine skandinavische Idee durch, wie z. B. in dem Epithet *Степенный*, welches einigen *Possadniken*, *Tausendmännern* (*Тысяцкіе*) und *Bojaren* beigelegt wurde, und was man dahin erklärt hat, dass es die *vornehmsten* im Gegensatze zu den übrigen, wenn ihrer *mehrere* zugleich waren, oder auch die *Dienstverrichtenden* im Gegensatze zu den früheren und zur Republik bezeichne (S. *Kalajdowitsch* a. a. O. cmp. 48). Diess scheint mir nichts als eine blosse Vermuthung zu sein, veranlasst durch die *Stellung* dieses Epithets neben dem Namen, welchem es zukam, zu den übrigen Namen in einigen Urkunden, worin es vorkommt. So z. B. in der zitirten Исторія россійской Іерархіи II, 386 f. wo man liest: „... господину *Посаднику* великаго Новагорода *Степенному* Ивану Лукиничу, и *старымъ* Посадникомъ, господину *Тысяцкому* великаго Новагорода *Степенному* Трифону Юрьевичу и *старымъ* Тысяцкимъ и Боярамъ." Diese *Stellung* nun, nebst dem Vorkommen des Ausdrucks *старымъ*, scheint wie gesagt auch die Erklärung der Benennung erzeugt zu haben. Irre ich aber nicht zu sehr, so ist der Ausdruck „*степенный*" nichts mehr und nichts weniger, als eine reine *Uebersetzung des skandinavischen* „*tiginn*, *tign*", und die sogenannten *Степенные* waren also, was man in Skandinavien *Tignarmenn* nannte (von *tign* Würde, *dignitas*), d. h. waren wie *diese*, oder hielten sich und wurden gehalten — sei es wegen

besonderer Auszeichnungen und Vorzüge, oder, was *hier* bei dem angeführten Beispiele schon wahrscheinlicher sein mag, durch Geburt und berühmte Abkunft — für Männer einer *höheren* Würde als ihre übrigen Amtsbrüder und andere, für das was die *Jarle* und *Hersen* nebst den Königen in Skandinavien im Gegensatze zu allen übrigen, die deshalb „*otignar*" (nicht — tignar, ohne Würde) hiessen. Diese meine Meinung scheint dadurch noch mehr bestätigt zu werden, dass nicht allein, wie *Kalajdowitsch* (a. a. O. cmp. 49) bereits bemerkt hat, unter andern das Epithet „*смененный*" nur *äusserst selten* in den geschichtlichen Denkmalen vorkommt — wäre die bisherige Erklärung jenes Epithets richtig, so müsste ja schon eher das Gegentheil Statt finden — sondern auch in der bereits oben angeführten Urkunde am Ende (S. Исм. росс. Iер. II, 390) wenigstens der *Possadnik Iwan Lukinitsch* sich gar nicht als *solcher* unterschreibt, sondern nur: „*Смененный Иванъ Лукинич.*" Die Possadniken-Würde an sich hielt er nämlich mit Recht für etwas bloss Zufälliges und Temporelles, wovon die andere, die *Tignarwürde*, ganz unabhängig und mit seiner eigenen *Person* auf immer verbunden war. Deshalb kann man es ihm denn auch nicht verdenken, dass er die gerade hervorgehoben wissen wollte, und daher bloss seinen Namen mit dem Zusatze „*Смененный*" unterzeichnete. — Die Urkunde ist an den Jgumen Jona des *Solowetzkischen* Klosters gestellt, aber ohne Jahr und Datum, jedoch wenigstens nicht älter als 1459. Vgl. *Kalajdowitsch* a. a. O. стр. 247. прим. (196). —

140) So wird in *Sigurd Jorsalafahrers Sage*, Cap. IV. (Heims-Kringla II, 233) in einem Gedichte eines *Jarls* in „*Galacia*" (*Gallicien* in *Spanien*) gedacht. Ein anderes Beispiel von der Insel *Cyprus* zitirt *Hallenberg* a. a. O. II, 142.

141) Vgl. *Haldorson's* Lexicon II, 207.

142) Vgl. z. B. *Kristni-Saga*, Hafniae 1773. p. 48 und Index vocum Art. *Riki.*

143) *Ladoga.* Vgl. die von uns bereits früher S. 205 in der Anm. 70) zitirten Stellen bei *Schlözer.* — Dass den *Aldoga* und *Aldeigiaborg* wirklich der gegen-

wärtige Name *Ladoga* für den *See* und 2 *Städte* vollkommen entspricht, wird auch durch die in einigen Urkunden des Mittelalters vorkommenden Benennungen „*Aldagen*“ und „*Oldagische ze*“ (S. *Sartorius* Urkundliche Geschichte des Ursprunges der deutschen Hanse II, 35. 98. 158) bekräftigt und ausser allen Zweifel gesetzt. — Das ursprüngliche *Aldoga* ist übrigens nichts als das *finnische* Wort *Altokas* (*wogend*, *brausend* von *Alto* oder *Aalto* Welle, Woge), ein Synonym von *Aaltoinen*, *altoinen*, *altoisa* (Vgl. *Renvall's* Lex. I, 1. 14), welcher Name aber jetzt schon selbst bei den herumwohnenden *Finnen* dem umgedrehten *russischen Ladoga* Platz gemacht hat. Dagegen wird noch heutiges Tages der *Onegasee* von den am *westlichen* Ufer desselben wohnenden *Tschuden*, *analogisch* mit dem ursprünglichen Namen des *Ladogasees Ääninen* oder eigentlich nach ihrer Art kürzer und verstümmelt *Äinе* (von *ääni* Stimme, Laut, Schall, Ton, Klang, Geräusch. Vgl. *Renvall* l. c. II, 354), also die *rauschende*, oder auch *brausende* genannt. „*Eik' ole kalad Äniselt*“? (hat nicht der Onegasee Fisch?) pflegen sie zu sagen. —

144) Vgl. diese *Mémoires* 3^me^ Livraison. S. 310.

145) **Бѣ бо Рогволодъ пришелъ изъ заморія, имяше власть свою Полтескъ (въ Полтескѣ), а *Туръ въ Туровѣ, отъ него же и Туровцы прозвашась*“** *Кен.* стр. 67. — Diess ist ohne Zweifel die richtigste Lesart dieser korrumpirten Stelle. Vgl. *Лавр.* стр. 45. — *Воскр.* I, 116. — *I Новг.* стр. 274. — *Суздл.* I, 93. — *Соф.* стр. 46 (*Strojev's* Ausg. I, 53). — *Арх.* стр. 23. — *Ник.* I, 62. — *Русск. Врем.* I, 22. — *Schlözer's* Несш. V, 197 f. 200. — *Karamsin* I, 220 (deutsch. Uebers. S. 178). — In dem sogenannten *Tur* ist der so äusserst häufige *skandinavische* heidnische Name *Thorer*, oder auch mit Rücksicht auf die Varianten *Tiur*, *Thyr*, *Thir*, eben so wenig zu verkennen, als in *Rogwolod Ragnwald*. Der *Archangelsche* Codex (freilich ganz allein) nennt sie auch sogar *Brüder*.

146) Vgl. *Renvall's* Lex. I, 115. —

147) Ursprünglich mag doch von den obigen beiden *finnischen* Formen

Inga oder *Inka* dem letzteren Namen (*Ingeborg*) entsprochen haben; *Ingeri* oder *Inkeri* dagegen den beiden anderen *Ingerid* oder *Ingirid* (verkürzt *Ingrid*) und *Ingegerd* (verkürzt *Ingerd*). — Uebrigens ist es bemerkenswerth, dass schon unter den isländischen Runen-Inschriften auf Grabsteinen unter weiblichen Eigennamen nebst *Ingeborg* oder *Ingiburg* auch *Inga* vorkommt. S. *Verelii* Ausg. von *Herrauds und Bosa Saga.* Upsal. 1666 im Anhange p. 117. —

148) So hatte z. B. ein reicher Norweger, Namens *Lodin*, der des norwegischen Königs *Tryggwe Olofson's Wittwe Astrid* heirathete, mit ihr zwei Töchter: *Ingirid* und *Ingegerd.* Eine dritte mit *Tryggwe* gezeugte Tochter hiess *Ingeborg*, dieselbe welche nachher Gattin des oftgedachten *Ragnwald Jarl* ward. S. *Olof Tryggwesons Saga.* Cap. LVII und CXIII in Heims-Kringla I, 275. 352 f. —

149) Daher kann es uns auch weniger auffallen, dass sogar unsere *Ingegerd*, *Jaroslav's* Gemahlin, selbst von gründlichen *schwedischen* Historikern bald mit ihrem eigentlichen Namen *Ingegerd*, bald aber auch gar *Ingeborg* genannt wird. S. z. B. Olof O. *Celsius* a. a. O. S. 61. 118. 121 f. 124 ff. —

150) So wird z. B. die Tochter des dänischen Königs *Swen Estrithson*, die eigentlich *Ingerid* hiess (S. unter anderen *Harald Hårdrådes Saga*, Cap. CVI. in Heims-Kringla II, 186), und mit dem norwegischen Könige *Olof Kyrre* vermählt wurde, von dem sorgfältigen *Torfaeus* (Hist. rer. Norv. III, 384. Cap. II.) *Ingigerd* genannt. Ja! selbst bei den Isländern schon findet man beide gedachte Namen mit einander verwechselt. So hiess eine Tochter *Harald Hårdråde's* mit *Ellisif* (*Elisabeth*), Tochter des Grossfürsten *Jaroslav Wladimirowitsch* und *Ingegerd*, eigentlich auch *Ingegerd* oder *Ingigerd* (S. *Harald Hårdrådes Saga*, Cap. XXXIII. LXXXV sq. und CIII in Heims-Kringla II, 94. 160 f. 180), und war zuerst mit dem dänischen Könige *Olof Hunger* vermählt (S. das isländische Fragment in *Langebek's* Scriptores rerum Danicarum medii aevi II, 429). Nach seinem Tode 1095 trat sie in eine neue Ehe mit dem schwedischen Könige

Philip Halstansson, *Inge's* Bruder und Mitregenten, und auch als seine Gemahlin nennt sie *Herwarar Saga* (*Verelii* Ausg. Upsal. 1672 p. 183. Vgl. Fornaldar Sögur Nordrlanda. Kopenh. 1829. I, 512) *Ingigerd*. In der *Knytlinga Saga* (Kap. 69. S. Fornmanna Sögur XI, 294) dagegen heisst sie schon als Gemahlin *Olof Hunger's* nicht Ingigerd sondern *Ingirid*.

151) S. *Verelius* an dem oben in Anm. 147) angeführten Orte.

152) Vgl. *Suhm's* Historie af Danmark. Tom. IV. im Register die Namen *Inger*, *Ingerid* und *Ingegerd*.

153) S. oben S. 205 Anm. 68).

154) Dadurch ist auch z. B. aus *Ingor* (*Ingvar*) *Igor*, aus *Franken* (Φράγγοι) *Фряги*, aus *Ungern Угры*, aus *Schilling Шелегъ*, aus *Anker* (*anchora*) *Якоръ* und aus dem Isländischen *Vaeringiar* Βαράγγοι *Варяги* geworden.

155) So haben die sämmtlichen Derivata aus *другъ* anstatt *г ж* (*дружба*, *дружескій*, *дружина* u. a.); aus *книга* wird *книжкій*, aus *бумага бумажный* u. s. w.

156) *So* wurde, wie wir in der Folge sehen werden, der Name im Anfange geschrieben. —

157) S. oben S. 172.

158) Vgl. meine Abhandlung über die älteren Wohnsitze der Jemen in diesen *Mémoires* 3^me^ Livrais. S. 282. 297. 302 — 307.

159) S. Ebendas. gleich im Anfange.

160) S. oben S. 149.

161) Vgl. *Karamsin* II, 193 ff. (deutsch. Uebers. S. 160 ff.). —

162) „Вполе лѣто (6650) *приходиша Емь, воеваша область Новогородскую*, и избиша Ладожене У. и не пустиша ни мужа". *I Нов.* стр. 393. *II Нов.* стр. 28. *Ник.* II, 84. — Wenn *Царств. Лѣтоп.* (стр. 41) dieses Faktum schon unter dem Jahr 1138 erzählt, so ist das offen-

bar durch die Verwirrung eines Abschreibers geschehen, um so mehr, da beide Chroniken (diese und die Nikonsche) hier, wie auch sonst immer, fast wörtlich übereinstimmen, vieles aber namentlich in *Царств. Лѣтоп.* durch einander geworfen ist, und in der Folge (cmp. 47) überdiess das Jahr 1142 gänzlich fehlt.

163) Vgl. auch *Tatischtschev* II, 270. —

164) „Приходиша (*Ник.* a. a. O. воеваша) Емь и воеваша *волости Новогородскіе: собрашася же Ладожане на битву ихъ, и избиша Емьскаго воинства числомъ* 400". *Царств. Лѣтоп.* a. a. O. — Sehr muss ich mich diesem nach wundern, wie *Tatischtschev* (a. a. O. und auch *Schtscherbatov*? *Ист. Росс.* II, 153) den Verlust von 400 Mann den *Nowgorodern* zuschreiben konnte. Schon *II Нов.* ergänzt ja („*избиша*) *я*", wie *Karamsin* (II, *прим.* 282) cmp. 165) ganz richtig bemerkt, anstatt „*ихъ*". — Einen entgegengesetzten Fehler beging aus mangelhafter Kenntniss des Russischen *Lehrberg*, indem er (S. 124) die Worte *и не пустиша ни мужа und verloren keinen ihrer Mannen* übersetzte. Jene Worte beziehen sich ja offenbar auf die 400 Mann *Jemen*, von denen keiner davon kam. Vgl. *Stritter's* Исш. Росс. гос. I, 234. und in Hinsicht des Sprachgebrauchs *I Нов.* cmp. 420. — Wie sonst oft, schweigen auch hier die Chroniken über den eigenen Verlust gänzlich.

165) Während der inneren Zwistigkeiten in Nowgorod war im vorhergehenden Jahre auch der damalige Possadnik *Jakun* auf seiner Flucht von da ergriffen, auf das niedrigste gemisshandelt, und endlich nebst seinem Bruder in Ketten geschlagen und so ins *tschudische Land* („*въ Чюдь*") verwiesen worden. *I Нов.* cmp. 391 f. — *II Нов. cmp.* 27. — *Софь.* cmp. 158. f. (*Strojev's* Ausg. I, 191). — *Ник.* (II, 81) und *Царств. Лѣтоп.* (cmp. 44) haben diess schon unter dem Jahr 1140. — Vgl. auch *Karamsin* II, 194. (deutsch. Uebers. S. 161).

166) *Snecken.* Vgl. *Lehrberg* S. 131. 5). —

167) „Втор: Лѣт: *приходиша Свѣйскы Князь съ пискупомъ въ ѯ шнекъ на гость, ижъ изъ заморья шли въ трехъ лодїяхъ, и бишася, и не успѣша ничтожъ, и отлучиша ихъ г. лодїи, избиша ихъ полтораста*“. *І Нвг.* стр. 393. — *ІІ Нвг.* стр. 28. f. — So wie die Sache in diesen beiden *älteren* Chroniken erzählt wird, möchte man eher glauben, dass *Tatischtschev* (a. a. O.) hier Recht hatte zu behaupten, dass es die *Nowgoroder* waren, welche die drei Fahrzeuge verloren und überdiess noch 150 Mann (ihre Besatzung), was nun freilich auch schon an sich wahrscheinlicher wäre, wenn nicht die 2 *neueren* Chroniken, die das Faktum ebenfalls enthalten, *Ник.* (II, 84) und *Царств. Лѣтоп.* (стр. 41, durch die bereits oben in Anm. 162) berührte Verwirrung des Abschreibers bereits unter dem J. 1138), die entgegengesetzte Erklärung begünstigten. In diesen Chroniken heisst es nämlich einstimmig: „приходи Свѣйскиї Князь с пискупомъ своимъ вшестидесятъ шнекахъ на *гости Новогродукия*, и иже иззаморья шли с великимъ богатствомъ впяти лодьяхъ, и бишася много, и не успѣша ничтоже *Новгородцемъ*, и отлучиша *у нихъ три шнеки*, и избиша ихъ сто и пятьдесятъ.“ Vgl. *Karamsin* II, 198 (deutsch. Uebers. S. 164). — Das Faktum ist merkwürdig, auch schon deshalb, dass hier der Name *Swea* in den russischen Chroniken *zum ersten Male vorkommt*; wer war aber der *schwedische Fürst* (*Karamsin* nennt ihn a. a. O. gar *König!*) und der *Bischof*, den er mit sich hatte? Ich habe bisher vergebens nach Auskunft darüber bei den schwedischen Historikern gesucht.

168) S. Diese *Mémoires*: 3^me Livrais. S. 266 ff. 271 ff. 278 ff. 282. —

169) Ebendas. 4^me et 5^me Livrais. S. 313 f. 319 f. 321 ff.

170) Ebendas. 3^me Livrais. S. 297. 307. —

171) Vgl. bei *Karamsin* die Geschichte *Jaroslav's* II, 19 — 29. (deutsch. Uebers. S. 14 — 22) und auch in diesen *Mémoires*: 6^me Livrais. S. 503.

172) Ebendas. 3^me Livrais. S. 282.

173) Ebendas. 6^me Livrais. S. 519.

174) Nach dieser modifizirten und, wie ich glaube, richtigeren Ansicht, einem Ergebniss fortgesetzter und neuer Forschungen, trage ich kein Bedenken, meine Meinung über die schon damalige Zinsbarkeit der Jemen, die ich (3me Livrais. S. 264) gegen *Lehrberg ganz* geläugnet hatte, zurückzunehmen, jedoch nur *theilweise*, und bloss in Bezug auf die *südlichen Jemen* in der *Umgegend von Ladoga* sowol nach *Westen* als nach *Osten*. Dadurch wird übrigens, was ich in der gedachten Abhandlung von der Würdigung der Notizen *Nestor's* über die *finnischen* Völker und über ihr Verhältniss zu den Russen an verschiedenen Orten (S. 289 — 298. 309. 315 ff. 322 ff. und sonst) kommentirt habe, in Hinsicht der *Jemen überhaupt*, und besonders des nach *Osten* verschlagenen Zweiges, keinesweges aufgehoben.

175) S. oben S. 149 f. Vgl. *Karamsin* II, прим. 125) стр. 72 f.

176) S. diese *Mémoires*: 3me Livrais. S. 266 f.

177) Ebendas. S. 272 ff. 283.

178) Ebendas. S. 285 ff. 298 f. und 4me et 5me Livrais. S. 324.

179) Ebendas. S. 342. f.

180) In denselben S. 309. 328 f. und in der neuesten Abhandlung (6me Livrais.) S. 502. 505., besonders aber 516 — 520.

181) Vgl. Ebendas. S. 520.

182) S. Ebendas. 4me et 5me Livrais. S. 312.

183) Ebendas. S. 313.

184) Ebendas. S. 314.

185) S. oben S. 173. f.

186) „*Живущія народы на озеръ Ладогѣ* учинили нападеніе на волости Новогородскія, и побили у нихъ (?) 400 человѣкъ". S. die von uns bereits oben in der Anm. 164) angeführte Stelle. —

187) Alle andern, so wie auch *Tatischtschev*, schweigen über dieses Faktum.

188) Mit Unrecht bemerkt also *Karamsin* (II, 198. Vgl. прим. 282) стр.

165. — deutsch. Uebers. S. 164 f.) gegen die Chroniken beide Begebenheiten auf ein und dasselbe Jahr.

189) *I Нов.* стр. 393. „Вмож: лѣт: (S. X. H. A. = 1143) *ходиша Корѣла на Емь, и отъбѣжаша, е. хойех избиша*" d. h. „*die Karelier zogen gegen die Jemen, und sie*" (diese? oder jene?) „*entflohen, zwei Schiffe wurden vertilgt*". Die Variante in *II Нов.* (стр. 29.): „*отбѣжаша 2 хеи-еубиша*" gibt keinen Sinn, und ist wol korrumpirt. (Vgl. *II Нов.* стр. 204). Dazu mag das dem Abschreiber unverständliche Wort „*хойех*" beigetragen haben. Auch der Herausgeber der letztgedachten Chronik erklärt in einer Note nicht zu wissen, was es bedeute, und vermuthet ein Maass des Weges, der Entfernung. Indess erklärte es schon *Lehrberg* (S. 124) ganz richtig durch *Schiffe*. Es hat nämlich gar keinen Zusammenhang mit dem russischen Worte *хой*, wie *Karamsin* a. a. O. in der Anmerkung vermuthet, sondern ist ein ächtes *finnisches*, auch jetzt noch allgemein gebräuchliches Wort *laiwa*, welches ein grösseres Fahrzeug, *Schiff* bedeutet. Vgl. *Renvall's* Lexicon I, 262. — Für Böte, Fahrzeuge und deren Einrichtung besitzen die *Finnen* eine Menge eigenthümlicher Wörter (Vgl. *Porthan* in Witterhets, Historie och Antiquitets Academiens Handlingar IV, 27 f. und in *Juusten's* Chronicon Episcoporum Finland. p. 51), welche beweisen, dass sie seit undenklichen Zeiten im Seewesen sehr bewandert gewesen sein müssen. Dieses hat denn auch gewiss das seinige dazu beigetragen, dass die deutlichen und bestimmten eigenthümlichen 12 Benennungen der Winde nach dem älteren finnischen Kompasse (S. *Renvall's* lehrreichen Aufsatz: Om Finnarnas fordna och nuvarande Väderstrek, über die ehemaligen und gegenwärtigen Himmelstriche der Finnen in der zu Åbo erschienenen Zeitschrift *Mnemosyne* April 1822 S. 101 — 110) sich trotz des Verkehres mit germanischen Völkern, die überhaupt nur 8 Himmelstriche hatten, bis auf heute erhalten haben.

190) *Lehrberg* und *Karamsin* (a. a. O.) nahmen das erste an; jedoch ist

solches meines Erachtens nur dann unbezweifelt gewiss, *wenn* man zugleich voraussetzt, dass die *Jemen* ihren Einfall *erneuert* hätten, was wol an sich möglich, aber eben nicht wahrscheinlich ist. —

191) S. *Воскр.* I, 303 und *Суздал.* I, 237. Vgl. *Karamsin* II, 230 (deutsch. Uebers. S. 192) und *Lehrberg* S. 121.

192) S. die in unserer Anm. 188) nachgewiesenen Stellen. — Sobald ein neuer Völkername in Beziehung auf die Russen zum ersten Male genannt wird, gewöhnlich alsogleich mit dem Worte „*данники*" d. h. *Vasallen* fertig, säumt er auch hier nicht, die *sämmtlichen Karelier* im Texte ebenfalls so zu nennen, weiss aber in der betreffenden Note zum Beweise für die Zinspflichtigkeit der *Karelier* nichts anderes anzuführen, als dass an einem anderen Orte der Nowgorodschen Chronik (*II Нов.* стр. 195. Vgl. *I Нов.* стр. 554) *im Jahr* 1270 „*Корела*" als in „*вся волость Новгородская*" inbegriffen aufgeführt wird. Unmittelbar darauf heisst es denn: „folglich gehörte diese Gegend (nämlich *Karelien*) zu Nowgorod". Was also 1270 war, das soll auch schon 1143 *eben so* gewesen sein, also schon vor nicht weniger als 127 *Jahren*! — Selbst von denjenigen *Kareliern*, von welchen nur die Rede hier ist, scheint es noch sogar problematisch, ob man *sie* einmal, und jetzt schon, gerade eigentlich *Vasallen* nennen könne. Dass sie abhängig waren, ist wol nicht zu bezweifeln; aber worin diese Abhängigkeit eigentlich bestand, wissen wir nicht. Dass sie Tribut bezahlt hätten, lässt sich eben so wenig historisch erweisen. (Vgl. auch Finland och dess invånare af Friedr. *Rühs.* 2 Uppl. Stockh. 1827. S. 199 ff.) — Sollten sie nicht bloss als *Bundesgenossen* in dem *russischen Gränzgebiete* gewohnt haben, mit der Verpflichtung bei jedem Aufgebote zum Kriege sich zu stellen? Wenigstens so lange die Jemen in der Nähe wohnten, erheischte es schon die Politik, *die ersten eingewanderten Karelier nicht* wie andere *unterjochte Völker* zu behandeln, und nur durch eine solche Verfahrungsart durfte man hoffen, *mittelst dieser Karelier* in der Folge auch auf die *übrigen* Einfluss zu bekommen.

193) S. oben S. 155.

194) Vgl. oben S. 158 und S. 205 Anm. 67).

195) S. *Rein's* Periculum historicum de Curonibus, saeculis XII et XIII. Fenniam infestantibus. Helsingf. 1829. 4.

196) S. Scriptores rerum Svecicarum medii aevi I, 24. 40. 52. 84. und Sectio posterior p. 10. 244, desgleichen II, 55 und Sect. post. p. 70. Vgl. *Porhan* in Juusten's Chronic. Episc. Finland. p. 48. sqq. 139 sqq. *Lagerbring's* Swea Rikes Hist. II, 204 f. §. 6. 325 ff. §. 21. 671 ff. §. 10. *Rühs* Geschichte Schwedens I, 159 und Desselben Finland och dess invånare. 2 Uppl. S. 27. 213.

197) Diese Form findet sich in der grossen schwedischen Reimchronik (in Scriptt. rer. Svec. medii aevi I, Sect. post. p. 10) bloss des Reimes wegen.

„Ok stridde medh Ryssa och *Ingreboo*,
för Gudz skull ok then helige troo."

198) „Contra Ruthenos et *Ingrios* in terris eorum pugnaverat" Chronica *Erici Olai* Ebendas. II, 55.

199) „Estar, Ryssar, *Ingrer*, Careler". *Olai Petri* Svenska Chrönica. Ebendas. I, Sect. post. p. 247.

200) S. *Liljegren's* Diplomatarium Suecanum I, 257. Vgl. oben S. 196.

201) S. die in unserer Anm. 196) nachgewiesenen Stellen.

202) S. *Gruber's* Origines Livoniae p. 150.

203) Die Bewohner des heutigen *Dörptschen* Kreises.

204) Den heutigen *Wesenbergschen* Kreis.

205) Im *Westen* von den *Ungannenses*, im *östlichen* Theile des gegenwärtigen *Pernauschen* Kreises.

206) Vgl. oben S. 167

207) Dass hier anstatt *Lippie Lappie* zu lesen sei, haben wir bereits früher S. 196. bemerkt.

208) Hier mag wol eigentlich *Finnland* gemeint sein.

209) S. *Liljegren's* Diplomatarium Suecanum I, 256.

210) S. Urkundliche Geschichte des Ursprunges der deutschen Hanse II, 30.

211) Ebendas. S. 30 — 42.

212) Ebendas. S. 35.

213) Im *Wiborgslän*, auch jetzt noch *schwedisch Björkö* (nicht *Birkö*, wie *Lehrberg* S. 257 hat) d. h. *Birken-Eiland* genannt.

214) Ueber diesen vgl. auch die älteste Skra der Deutschen zu Nowgorod in dem angeführten Werke von *Sartorius* II, 18.

215) Den *Deutschen* war *Enger* und *Engeren* geläufiger, weil sie auch bei sich in *Deutschland* (in *Westphalen*) *Enger* und *Engern* hatten.

216) a. a. O. S. 37.

217) Das heisst: *in der Newa.* Dass diess der Sinn sei, ersieht man deutlich aus einer vorhergehenden Stelle, wo es in der Beschreibung der Fahrt der Kaufleute von *Björkö* bis nach *Nowgorod* unmittelbar nach dem, was von *Björkö* und mit Anleitung dessen vom Nowgorodschen Gebiete überhaupt angeführt worden, a. a. O. S. 34 gesagt wird: „Cum autem mercatores veniunt *in aquam*, *que dicitur Nu*". *Nu* und *Ny* wird die *Newa* auch schon in der alten Skra (a. a. O. S. 18) genannt, und bei den *Schweden* hiess sie in alten Zeiten ebenfalls *Ny*, *Nyn*, *Nyen*, (S. z. B. die grosse schwedische Reimchronik in Scriptores rerum Suecic. medii aevi I, Sect. post. p. 21); daher auch der Name der später daran von den Schweden erbauten Stadt *Nyenskants.*

218) Ueber den Sinn *dieses* Wortes s. *Sartorius* a. a. O. S. 17. 30.

219) „*Kareliern* links, und *Ingern*, Ingermannländer, russ. Ishortzi, rechts" bemerkte daher bereits *Schlözer* (Hecm. III, 91) zu dieser Stelle ganz richtig, obzwar er in dem höchst fehlerhaften Abdrucke bei *Dreyer* anstatt „*Engeris*" nur „*Engis*" vor sich gehabt hatte.

220) Abgedruckt in Annales ecclesiastici ab anno quo desinit *Baronius* continuati ab Od. *Raynaldo* XIV, 13. n. 62.

221) Von *Lappia*, das sich in früheren Bullen immer mit in Gesellschaft der 3 gedachten Ländernamen gefunden hatte, ist hier also jetzt keine Rede mehr.

222) Der Erzbischof hatte sich also wenigstens mit der Hoffnung geschmeichelt, und zwar, wie aus dem anzuführenden Zusatze erhellt, zu Folge gemachter Vorspiegelungen von Seiten der sogenannten Heiden.

223) „maxime cum iidem pagani id a te, sicut asseris, instanter exposcant".—

224) Ueber die formelle Bildung dieses Namens s. oben S. 172.

225) „спала въ Невѣ *устье Ижеры*". *I Нов.* стр. 516. *II Нов.* стр. 162 f. — Unter 1241: *Воскр.* II, 207. *Соф.* стр. 210 (*Strojev's* Ausg. I, 251). *Суздал.* стр. II, 13. *Ник.* III, 10. *Рус. Врем.* I, 150. —

226) Im Nominat. Singul. *Ижерянинъ*. Auch diese die *älteste* russische Form des Volksnamens bestätigt also, dass sie eine *Nachbildung* des ursprünglichen finnischen *Ingeriläinen* ist.

227) S. *I Нов.* стр. 524 ff. *II Нов.* стр. 165 ff. *Воскр.* II, 212 f. *Соф.* стр. 215 (*Strojev's* Ausg. I, 255). *Ник.* (allein unter den Jahren 1241 und 1242) III, 14.

228) Vgl. oben S. 181 f.

229) *I Нов.* стр. 533 f. *II Нов.* стр. 174.

230) Vgl. *Rühs* Geschichte Schwedens I, 214 ff. §. 78 und 79.

231) S. oben S. 144.

232) S. *Rühs* a. a. O. S. 287 f. §. 112, *Porthan's* Sylloge monumentorum ad illustrandam historiam fennicam pertinentium p. 76 sqq. und *Juusten's* Chronicon Episcoporum Finlandensium p. 243 sqq.

233) „Alt genom *Inger* och Walland" in einem Codex der grossen schwedischen Reimchronik in Scriptores rerum Svecicarum medii aevi I, Sect. post. p. 23. — Dass hier übrigens anstatt „*Walland*" *Wätland* gelesen werden müsse, bemerkte ganz richtig bereits *Porthan* in *Juusten's* Chron. Ep. Finl. p. 140 Not. (132).

234) S. *Olai Petri* Svenska Chrönica in Scriptores rerum Svecic. l. c. p. 256.

235) S. Chronica *Erici Olai.* Ebendas. II, 74.

236) S. *Laurentii Petri* Svenska Chrönika. Ebendas. Sect. post. p. 83.

237) S. *Porthan* Juusten's Chron. Episc. Finl. p. 409 sq. 578. 581 sq. und 594 sq. Vgl. die kleine schwedische Reimchronik in Scriptores rerum Svecicarum I, 261.

238) S. Ebendas. die grosse Reimchronik nach Codex Bureanus Sect. post. p. 179 sq. und *Olai Petri* Svenska Chrönica p. 324. Vgl. *Porthan* l. c. p. 596 und *Rühs* a. a. O. II, 138 f.

239) S. die grosse schwedische Reimchronik a. a. O. p. 194 sq. und *Olaus Petri* l. c. p. 329. Vgl. *Rühs* a. a. O. S. 154 f.

240) Dieser *schwedische Name* ist nichts weiter, als eine Art Uebersetzung der *ursprünglichen finnischen Benennung* der Insel selbst *Pähkinäsaari* d. h. Nussinsel. Daher die Formen „*Pekensare, Peekensare, Peckensare, Pekkensara, Peckinsara*" bei den alten *schwedischen Chronisten.* S. Scriptores rerum Svecic. I, 44. 66. 94. 236. Sect. post. p. 267. II, 103. Sect. post. p. 95. — Auch die *russischen Chroniken* nennen die Insel anfangs „*Орѣховой острове*". S. *I Нов.* стр. 585. *II Нов.* стр. 215. *Суздал.* II, 83. *Ник.* III, 128. *Соф.* (*Strojev's* Ausg.) I, 314. *Воскр.* II, 298. *Рус. Врем.* I, 196. — Die darauf von dem Grossfürsten *Jurij Danilowitsch* im Jahr 1323 angelegte Festung ward daher *russisch Oriechowetz* genannt, und erst Peter der Grosse führte den gegenwärtigen Namen *Schlüsselburg* ein; die umwohnenden *Finnen* aber nennen den Ort noch heutiges Tages *Pähkinä.*

241) S. *Girs* Kon: Gustafs den 1. och Kon: Erichs den XIV. Chrönikor. Stockh. 1670. in Konungh Gustaffz then äldres Historia S. 31 f. 68. 165 f. 208 f. 220 — 231. Vgl. *Rühs* a. a. O. III, 205 — 209. Gelegentlich muss ich doch hiebei bemerken, dass es offenbar falsch ist, was S. 205 von den Einwoh-

nern um Nöteborg gesagt wird, als wenn *sie* im J. 1544 Klagen darüber erhoben hätten, dass sie von Russen überfallen, gemisshandelt und ausgeplündert wären. Die Einwohner um Nöteborg, höchst wahrscheinlich auch *Ingrier*, waren ja *selbst russische Unterthanen*, und über *sie* gerade beklagte sich seiner Seits Gustaf I. im Jahr 1544 gegen die russischen Gesandten, dass *sie* ein Jahr vorher in *Eurepä* (im *Wiborgschen*) eingefallen wären, einige Hofleute und eine Menge Bauern niedergemetzelt, einen von 40 Ansiedlern bewohnten Ort, „*Torfvij Jockij*" genannt (vielleicht *Terwajoki*), ausgeplündert, und den dritten Theil ihrer Beute dem Befehlshaber von Nöteborg zugeführt hätten. S. *Girs* a. a. O. S. 208. Vgl. Olof *Celsii* Konung Gustaf den förstes historia, 3dje Uppl. II, 693. 701.

242) S. oben S. 186. ff. — Eine Hauptursache, warum der *Umfang* des Namens *Ingerinmaa* in lokaler Hinsicht sich gerade im Nordosten verminderte, war überdiess noch die oben in der Anm. 240) gedachte Anlegung der Festung *Oriechowetz* oder schwedisch *Nöteborg*, nach welcher man natürlich später auch das umliegende Gebiet benannte, ungeachtet darin noch immer eben so auch *Ingern* gewohnt haben mögen, als in den südlicheren Theilen des gegenwärtige St. Petersburgischen Gouvernements.

243) *Girs* (a. a. O. S. 288) sagt ausdrücklich, dass die russische Armee, welche im Jahr 1556 *Wiborg* belagert hatte, nach aufgehobener Belagerung den Rückzug in drei verschiedenen Korps und in verschiedenen Richtungen antrat, nämlich gegen *Kexholm*, *Nöteborg* und *Ingermannland*.

244) Vgl. auch oben S. 189.

245) So z. B. *Halland*, *Smaland*, *Ostergötland*, *Westergötland*, *Wermland*, *Fjerdhundraland*, *Tiundaland*, *Attundaland*, *Gottland*, *Öland*, *Åland*, *Upland* u. s. w.

246) Wie es schon im Titel seiner Doppelchronik bemerkt wird, schrieb sie nämlich *Girs* erst um das Jahr 1630.

247) S. Scriptores rerum Svecicarum medii aevi II, Sect. post. p. 4. 95.

248) S. Ebendas. p. 70.

249) S. oben S. 236. Anm. 199).

250) l. c. p. 4.

251) Vgl. Ebendas. p. 70. c).

252) Vgl. *Rühs* a. a. O. III, 303 f.

253) Denn im *Estnischen* heisst *Ingermannland* ebenfalls, gegen das Finnische *Ingerinmaa* nur etwas verkürzt, *Ingrima*. S. *Hupel's* Estnische Sprachlehre. 2te Aufl. S. 439.

254) Vgl. *Rühs* a. a. O. S. 371.

255) S. oben S. 146.

Verbesserungen.

S.	144	Zeile	25	steht	umal	liès zumal
	162	—	7	—	92)	— 91)
	168	—	19	—	*Jarls*	— *Jarle*
	175	—	1	—	chen	— cher
			3	—	71)	— 171)
	186	—	8	—	Zahrhunderts	— Jahrhunderts
	194	—	6	—	bzeeichnet	— bezeichnet
	230	Anm.	157)	—	S. 172.	— S. 146).

BERICHT

UEBER

EINE INSCHRIFT AUS DER AELTESTEN ZEIT DER MONGOLEN-HERRSCHAFT;

VON

I. J. SCHMIDT.

(Gelesen in der öffentlichen Sitzung der Academie, den 22. März 1855.)

In dem unermesslichen Gebiete der Wissenschaften ist so wenig für das Ganze wie für irgend eine Abtheilung bis jetzt ein Endpunct sichtbar, mit welchem der Umfang der Untersuchung geschlossen, der Gegenstand des Wissens erschöpft oder das Ziel desselben erreicht wäre. Wie oft schon wähnte man sich bei dieser oder jener Frage auf diesem Puncte oder demselben nahe, aber wie kurz währte die Täuschung! Nicht nur, dass so manche, eine Zeitlang untrüglich geglaubte, Theorie sich in der Folge nicht zur praktischen Consequenz zu erheben vermochte und also in dem Luftreiche der Hypothesen verschwinden musste, sondern auch die bewährten und die Probe haltenden Systeme sind noch grösstentheils von derjenigen Stabilität weit entfernt, die sie vor neuen, bisweilen sehr wesentlichen, Umgestaltungen völlig zu schützen im Stande wäre; indem es über-

all des Fragmentarischen noch so vieles zu ergänzen, so manches des obwohl Anerkannten jedoch noch einer sichern Basis Ermangelnden fester zu begründen, und auch des nachgebliebenen oder auch allmählig sich einschleichenden Unhaltbaren noch so verschiedenes auszuscheiden gibt.

Dieser Gang des Fortschreitens des menschlichen Wissens, so wie der Erweiterung und Befestigung desselben, liegt in dem Geiste des Menschengeschlechtes seit dem Urbeginne seines Daseyns und in seinem regen Triebe zur Wirksamkeit, wo selbige ungehemmten Spielraum findet. Die von der Natur bedingte Oertlichkeit, die Bestrebungen, die Thaten, die daraus erfolgenden Verhältnisse und zuletzt auch die, durch alles dieses Ursache und Wirkungen unwiderruflich heraufbeschwörenden, periodischen Schicksale der Generationen, — dieses Alles zusammen bildet die Peripherie des jedesmaligen Standpunctes des menschlichen Wissens jedweder Epoche. In den von diesem Mittelpunct ausgehenden und vereint dessen Umkreis bildenden Radien liegt die ganze Thätigkeit des Strebens, Handelns und Wirkens der mannigfachen Völkervereine nebst allen für dieselben aus dieser Geistesthätigheit hervorgehenden Folgen eingeschlossen. Aber nimmer hat dasjenige, was einem Cyklus des Raumes und der Zeit angehörte, was auf wenige Generationen und einzelne Völkervereine stationär einwirkte, auch zugleich eine geschlossene Periode für die unaufhörliche Wirksamkeit des menschlichen Geistes, d. h. für das Fortschreiten desselben von Wissen zu Wissen und zu gradueller Erkenntniss und Veredelung begründen können; und wenn dieses Fortschreiten auch oft durch hemmende, aus der Individualität wie aus dem gesammten Volksleben hervorgehende, Ursachen behindert oder zu einem scheinbaren Stillstande gezwungen wurde, so waren solche Schranken theils nur der Oertlichkeit angehörende Hindernisse, theils vermochten sie dem Andrange von Innen nicht zu widerstehen und mussten zusammenstürzen, indem es zwar unläugbar undurchdringliche Abgrenzungen für den menschlichen Geist gibt, diese aber durch keine Berechnung oder Bestimmung fixirt werden können, so dass das Feld der Wissenschaft stets ungeschmälert bleibt.

Vor allen sind es die historischen Wissenschaften in ihren verschiedenen Abtheilungen, die uns ein lebendiges Bild von der regen Wirksamkeit des menschlichen Geistes und den dadurch bedingten Weltbegebenheiten und Völkerschicksalen vor die Augen stellen. Unstreitig ist diess der schönste Theil der Geschichte und der Leuchtpunct derselben, der uns den Beginn und das Fortschreiten der geistigen Ausbildung und Veredelung eines Volkes und zugleich den Weg nebst den Abwegen zeigt, die dasselbe zu seiner intellektuellen Laufbahn gewählt hatte. Ja der Anfang einer jeden Geschichte, die erste Periode der Erscheinung eines jeden Volkes auf dem Weltschauplatze findet ihren Ausgangspunct lediglich in der Zeit, wo die Geistesthätigkeit eines solchen Volkes geweckt und wo der Anstoss zum Aufschwunge derselben gegeben wurde; denn was vor dieser Zeit geschah ist in so fern aussergeschichtlich, als wir darin nie eine treue Darstellung wirklicher Ereignisse entdecken werden, so dass wir nur das daraus abnehmen können, dass die vorgeschichtliche Heroenzeit der Völker in der Regel eine Zeit dumpfer Barbarei war, indem die Völker selbst sich späterhin dieser Zeit nie recht bewusst sind und von derselben niemals Rechenschaft ablegen, sondern sie nur mit Mythen, Fabeln und Allegorieen ausfüllen können.

Indess hat auch diese barbarische, auf gar keiner oder doch nur auf gesuchter und willkührlicher Chronologie beruhende, Vorgeschichte der Völker mit ihren dunkeln Erinnerungen und Ahnungen ihren wesentlichen Nutzen für die geschichtlichen Forschungen, indem in dieser Vorzeit sich in Bewusstlosigkeit allmählig dasjenige Geistesleben entfaltete, welches, endlich zum Bewusstseyn gesteigert, die Grundlage der spätern Ausbildung auf lange Zeit zu bleiben pflegt, auch dann noch sogar, wenn überwiegende Einwirkungen von Aussen die Richtung der Entwickelungsbahn ändern oder auch gänzlich verrücken. Gemeiniglich sind es ausgezeichnete, nur dann und wann unter besondern Verhältnissen erscheinende, menschliche Naturen, die entweder als Herrscher oder als Weise und Gesetzgeber, als Religionsstifter oder auch als Religionsreformatoren die Geistesrichtung

und die Schicksale, wenn nicht immer des grössern Theils der Weltbewohner doch einzelner Völkervereine, auf viele Jahrhunderte hin vorzeichnen und gewissermassen bestimmen. An den, so lange die Welt steht unvergänglichen, Namen dieser Männer strahlen die Lichtpuncte der Geistesentwickelung und moralischen Erhebung der Völker; diese tauchen nicht selten mit ihnen erst aus dem Abgrunde wilder oder bewusstloser Barbarei zum geistigen Selbstbewusstseyn und zur geschichtlichen Geistesthätigkeit empor, ohne deshalb ihre Volksthümlichkeit einzubüssen, deren sie in der Zeitfolge nur durch Entartung und Rücksinken in Geisteslähmung verlustig gehen können: mit ihnen tritt oft erst die eigentliche Geschichte an das Tageslicht, und das Vorhergehende verbleibt dann grösstentheils nur als Rückerinnerung von Traumbildern aus einer verschlafenen Nacht.

Da Alles uns darauf hinweiset, den Ursprung unseres Geschlechtes im Orient zu suchen, da notorisch jede Geistesentwickelung und Geistesausbildung ursprünglich von Osten her sich zu uns verbreitet hat, da ferner die tiefsten und erhabensten Gegenstände des menschlichen Denkens, ungeachtet unserer modernisirenden Einkleidungen, ihren Ursprung und ihre Begründung im grauen morgenländischen Alterthume bequem nachweisen lassen, da endlich auch noch grausenvolle Rückerinnerungen an das mit Feuer und Schwert begleitete Auftreten Asiatischer Völkermassen im frühern und spätern Mittelalter haften; so kann es nicht fehlen, dass ganz vorzüglich die Geschichte der Völker des Orients für uns ein besonderes Interesse haben müsse, jedoch keineswegs blos oder vorzugsweise in der Aufzählung oder Feststellung chronologischer Begebenheiten, indem diese nur als das unentbehrliche Gerippe des geschichtlichen Baues angesehen werden dürfen, — sondern vielmehr von der Seite der Geistesthätigkeit der alten Asiatischen Völker und der verschiedenen Richtungen derselben, aus dem Gesichtspuncte der gegenseitigen Einwirkungen des einen Volkes auf das andere und der darauf folgenden und ihren Cyklus durchlaufenden Entwickelungsperioden eines jeden besondern Volkes.

Die grossen Völkervereine Asiens zeigen eine unermessliche Verschiedenheit unter einander: kein anderer Erdtheil hat eine so reiche Mannigfaltigkeit in der physischen Beschaffenheit, in den Religionen, Sitten und Gebräuchen, so wie in der geistigen Ausbildung seiner Bewohner aufzuweisen. Eben diese Mannigfaltigkeit findet sich in der Geschichte eines jeden dieser Völker. Während bei einigen derselben im grauen Alterthume, zu einer Zeit, wo noch dicke Finsterniss über dem bei weitem grössten Theile des Abendlandes verbreitet lag, sich bereits die schönsten Blüthen der Cultur entfalteten, herrschte bei andern noch dumpfe Rohheit: sie gehörten der Geschichte noch gar nicht an und waren höchstens nur ihren gebildetern Nachbaren, denen sie sich zu Zeiten durch wilde Raubzüge bemerkbar machten, oberflächlich bekannt. Die ganze Masse dieser unter sich sehr verschiedenen rohen Völker Asiens wurde vor Alters unter dem von den Griechen entlehnten Collectivnamen *Scythen* begriffen, mit welcher vagen Benennung so viel wie gar keine historische Idee verbunden war.

Ein solches Volk sind die erst im zwölften Jahrhunderte unter diesem Namen plötzlich bekannt gewordenen Mongolen; nicht, dass diese zahlreiche Nation damals erst ihren Anfang genommen hätte: sie hatte sich viel früher bereits unter andern Namen durch weite Heereszüge furchtbar gemacht, ohne dass man ihre Geschichte, deren sie in der That selbst ermangelte, näher gekannt hätte. Es war das unvermuthete Auftreten einer jener hervorragenden, seltenen menschlichen Kraftnaturen in der Person eines anfänglich wenig bedeutenden Stammhäuptlings, welches eine aus vielen unter sich unabhängigen Abtheilungen bestehende grosse Nation allmählig in eine Masse vereinigte, dieser Masse von Völkerschaften gleicher Abkunft, Sprache und Sitten den neuen Namen *Monghol* gab, mit derselben den grössten Theil von Asien verheerte und ihr einen bleibenden Platz in der Weltgeschichte anwies.

Es ist bekannt und durch Zeugnisse von allen Seiten bestätigt, dass die Mongolen vor Tschinggis-Chan keine eigene Schrift hatten, und obgleich diese bei ihnen nicht lange nach der Stiftung des grossen Mongolischen Reiches all-

gemein eingeführt wurde, so war es bis jetzt zweifelhaft, ob die Einführung derselben schon unter der Regierung des grossen Stifters dieses Reiches geschah. Von den Muhammedanischen Schriftstellern ist *Ibn-Arabschah* der einzige, der in seiner *Fakihet-el-chulefa* ausdrücklich versichert, dass Tschinggis-Chan den Grossen seines Reiches den Befehl gegeben hatte, eine eigene Schrift zu erfinden, in der die Reichsangelegenheiten abgehandelt und seine Verordnungen promulgirt werden sollten, und dass in Folge dieses Befehls damals eine solche Schrift eingeführt worden sey. Eine Chinesische Sage, auf welche indess nicht viel zu geben ist, berichtet die Sache etwas anders.

Dem sey wie ihm wolle, die ältesten und zugleich einzigen, bis jetzt bekannt gewordenen, Denkmäler der Mongolischen Schrift und Sprache waren — ausser einer guten Anzahl Münzen von Chanen der, von den beiden Enkeln Tschinggis-Chan's, *Chulagu* dem Sohne *Tului's* und *Batu* (nicht *Baty* „Батый“) dem Sohne *Dschutschi's*, gestifteten Mongolisch-Persischen und Mongolisch-Kiptschakschen Dynastien — zwei Briefe der Mongolischen Chane in Persien *Argun* und *Oeldscheitu* von den Jahren 1289 und 1305 an den König von Frankreich Philipp IV, die sich jetzt noch in den Königlichen Archiven zu Paris befinden. Der verstorbene Rémusat hat das Verdienst, diese unschätzbaren Ueberreste der Periode der Mongolenherrschaft aus dem Staube der Vergessenheit gezogen zu haben. Er hat beide Briefe mit der grössten Genauigkeit lithographiren lassen und diesen Copien eine, in der Pariser Academie der Inschriften gelesene, Abhandlung beigefügt, in welcher er den Inhalt der Briefe zu erklären sucht, welches ihm aber, da er die Mehrzahl der Wörter nicht lesen konnte und von der Sprache nur sehr wenig verstand, natürlicherweise nicht gelungen ist. In meiner, im Jahre 1824 hieselbst erschienenen, Philologisch-Kritischen Zugabe zur Rémusatschen Abhandlung habe ich diese zwei Briefe vollständig übersetzt und erklärt.

Bereits seit längerer Zeit ahnte man indess das Daseyn eines weit ältern Mongolischen Monuments, ohne jedoch hierüber volle Gewissheit erlangen zu können. Es wurde nämlich seit einer Reihe von Jahren in Nertschinsk eine

unter Ruinen gefundene graue Granitplatte aufbewahrt, auf welcher einige Schriftzeilen eingegraben sind, die man, da sie perpendikulär laufen, für Mongolisch oder Mandschuisch hielt, die aber dessungeachtet von keinem der dortigen Kenner beider Sprachen gelesen werden konnten. Man fand jedoch, dass das erste Wort der Inschrift vielleicht *Tschinggis* sey, und las ausserdem in derselben noch die ziemlich deutlichen Wörter *Monghol uluss-un* „des Mongolischen Volkes." Weiter kam man nicht. Von dieser Inschrift wurden auch mehrere Abschriften hieher gesandt, deren ich selbst nicht weniger als vier bis fünf verschiedene gesehen habe. Da aber nicht nur keine einzige mit der andern übereinstimmte, sondern alle in den Schriftzügen sehr bedeutend von einander abwichen, so lag hierin schon der volle Beweis, dass diese Copien sämmtlich fehlerhaft seyn mussten; auch war es schlechterdings unmöglich, das geringste Zusammenhängende aus ihnen zu ermitteln.

Den rastlosen Bemühungen und dem rühmlichen Eifer des Correspondenten der Kaiserlichen Academie der Wissenschaften, Herrn Berghauptmann *Spasky* haben wir es zu verdanken, dass die obere Behörde im Jahre 1829 den Befehl ertheilte, den Stein mit der besagten Inschrift aus Nertschinsk hieher zu senden, und dass dieses äusserlich zwar unscheinbare dabei aber in wissenschaftlicher Hinsicht überaus köstliche und in seiner Art einzige Denkmaal (denn als solches hat es sich erwiesen) nunmehr der Residenz des Russischen Kaiserreichs angehört.

Ehe ich an den Inhalt der Inschrift und ihre Erklärung gehe, ist es nöthig, etwas über den Fundort des Denkmaals und die den Fund begleitenden Umstände vorauszuschicken, nach dem was mir von Herrn *Spasky* und von dem Correspondenten unserer Academie, Herrn wirklichen Staatsrath Baron Schilling von Canstadt, der den Ort erst unlängst besucht hat, darüber mitgetheilt ist.

An dem Flüsschen *Malaja Konduja* (von den Mongolen und Tungusen jetzt *Chondai* genannt), einem der Zuflüsse des *Urulungui*, der sich in den *Argun* ergiesst, waren bereits seit vielen Jahren Ruinen bekannt, die aber, da sie

äusserlich nichts als Wälle und Gräben darboten, indem sie durch die darüber hinweggegangenen Jahrhunderte völlig mit Rasen und Gesträuch überwachsen waren, lange Zeit ganz unbeachtet blieben. Diese Ruinen liegen nahe an der Chinesischen Grenze; im Norden derselben erhebt sich ein mit Wald bewachsenes Granitgebirge, aus welchem das Flüsschen *Konduja* nebst einer Menge Quellen entspringt, und im Süden, auf Chinesischem Gebiete, erstreckt sich eine weite, mit üppigem Gras bewachsene Ebene. Ungefähr vier Werste von den Ruinen liegt die Slobode *Konduiskaja*. Den Einwohnern dieser Slobode, vermuthlich durch die Hoffnung auf Gewinn angelockt, fiel es endlich ein, Nachgrabungen anzustellen, wobei sie bald nach Entfernung des Rasens und Gesträuches auf Mauerwerk von Ziegeln so wie auf Dachziegeln stiessen. Diese Entdeckung erweckte bei ihnen den Gedanken, das vorgefundene Material zum Bau einer Kirche zu benutzen, und sie setzten ihre Ausgrabungen fort, bis sie die Ruinen eines alten Gebäudes von 43 Faden Länge und 23 Faden Breite blosgelegt hatten, welches Gebäude jedoch im Verhältnisse zu seiner Länge und Breite und zu der geringen Menge des vorgefundenen Baumaterials nur sehr niedrig gewesen zu seyn scheint. Im Innern dieser Ruinen fanden die Einwohner der Slobode eine Menge Granitblöcke und Platten von verschiedener Form, die ersteren hatten die Gestalt von Drachen und Seeungeheuern, jedoch keineswegs nach dem bekannten Chinesischen Drachenmuster. Fast alle diese alterthümlichen Merkwürdigkeiten wurden zum Bau der Kirche verwendet, denn vom Ganzen ist nichts übrig geblieben, als ein einziges der erwähnten Seeungeheuer und die Platte mit der Mongolischen Inschrift, welche beide Gegenstände glücklicherweise noch zur rechten Zeit nach Nertschinsk in Sicherheit gebracht wurden, während die übrigen Ungeheuer des altmongolischen Schamanismus nun auf die barokste Weise aus dem Gemäuer des neuen christlichen Tempels hervorgucken.

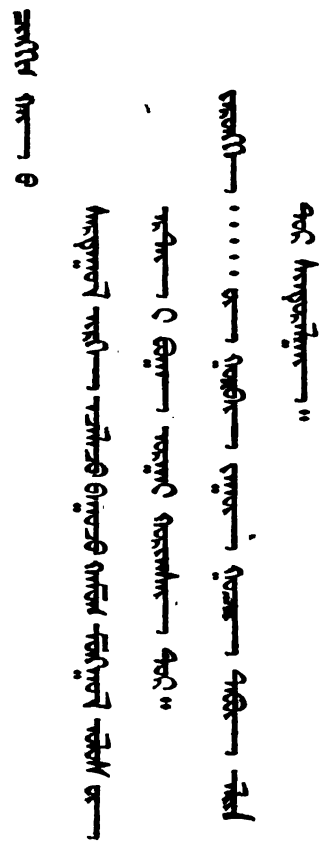
Die gerettete Granitplatte selbst hat, vielleicht schon zur Zeit der Verwüstung des Gebäudes während der spätern Anarchie im Mongolischen Reiche, gewaltthätige Schicksale erleiden müssen, und das Monument verdankt es lediglich

seiner soliden Masse, dass es nicht zerstört ist. Die Platte ist 2 Arschin 13 Werschok lang, 15 Werschok breit, gegen 5 Werschok dick und ungefähr in der Mitte von einander gebrochen. Dieser Bruch hat indess zum Glück der Inschrift keinen Schaden gethan. Der Obertheil der Platte ist gerundet, am Untertheil, in der Mitte desselben, ist sie mit einem, zum Ganzen gehörigen, 4 bis 5 Werschok langen, viereckigen Keile versehen, der augenscheinlich dazu gedient hat, die Platte als aufrechtstehendes Monument in eine passende viereckige Aushöhlung von gleicher Grösse einzufügen.

So unleserlich alle frühere Copien der Inschrift waren, so ganz anders gestaltete sich dieselbe, als sie mir im Original vor Augen lag. Ich fand keine anderen als die wohlbekannten Charaktere in den oben erwähnten Briefen *Argun's* und *Oeldscheitu's* und auf so vielen Münzen der *Chulaghuiden-* und *Dschutschiden*-Dynastien, so dass ich in kurzer Zeit die ganze Inschrift entziffern konnte bis auf ein einziges Wort, welches ich bis jetzt noch nicht mit Zuverlässigkeit zu bestimmen wagen darf. Dieses Wort ist ein Ortsname und bezieht sich auf eine Gegend, wahrscheinlich auf diejenige, wo das Monument und das dazu gehörige Gebäude stand. Das Wort steht im Genitiv: es kann *Onondurun*, *Chondodurun* oder *Chondojorun* gelesen werden. Die erstere Lesart ist deswegen wenig wahrscheinlich, weil die Gegend des Monuments dem Argun sehr beträchtlich näher liegt als dem *Onon*, so dass die andere Lesart *Chondodur* oder *Chondojor* in so fern vielleicht die richtigere ist, als sie sich auf das Flüsschen *Konduja* beziehen und der damalige Name desselben oder auch der ganzen Gegend gewesen seyn könnte.

Von der Inschrift habe ich eine treue Copie gefertigt*); ich füge derselben eine Umschreibung in der jetzt gebräuchlichen Mongolischen Schrift bei, aus welcher ein Jeder, der ein wenig in der Schrift und Sprache bewandert ist, die Richtigkeit meiner Entzifferung ohne Schwierigkeit wird beurtheilen können. Folgendes ist die Umschreibung der Inschrift und deren wörtliche Uebersetzung:

*) Siehe die beifolgende Tafel.



Von Tschinggis-Chan,

als er nach Unterwerfung des Sartaghol'schen Volkes zurückgekehrt war und aller Mongolischen Volksstämme von frühen Zeiten her herrschendem Groll ein vollständiges Ende gemacht hatte, den sämmtlichen dreihundert fünf und dreissig *Eljê* (Dämonen) des . . . . . .

als Bannung.

Diese wenigen Worte enthüllen uns ein Denkmaal, auf welches Russland stolz seyn kann, welches, wenn es veräusserlich seyn dürfte, das Ausland um vieles Gold erkaufen würde, indem es um so schätzbarer ist, als sich schwerlich vermuthen lässt, dass je ein zweites der Art aufgefunden werden könnte, da bis jetzt nirgends die geringste Spur irgend eines materiellen Ueberbleibsels aus der Zeit Tschinggis Chan's, geschweige denn von diesem ausserordentlichen Herrscher und Heerführer selbst, sich gezeigt hat. Ist uns doch, ausser Münzen, fast nichts Documentarisches aus der Zeit der spätern Nachkommen des grossen Eroberers geblieben, die doch so lange in Russland Oberherrschaft ausübten: wie viel weniger lässt sich erwarten aus einer Zeit, da die Mongolen noch nicht in Berührung mit Europa gekommen waren und der Gebrauch der Schrift bei ihnen noch in der Kindheit war? Denn unser Stein ist nicht bloss als ein von Tschinggis-Chan errichtetes Denkmaal merkwürdig, er ist es auch als ältestes Muster der Mongolischen Schrift und als eine der ersten Früchte der Geistesentwickelung bei den Mongolen; vorzüglich aber — was vor Allem hervorgehoben zu werden verdient — ist er es, wie wir gleich sehen werden, als ernster Erinnerer an einen Zeitpunct, der als der drohende Wendepunct des Schicksals der westlichen Länder und namentlich Russlands angesehen werden muss. Das Monument hat demnach eine hohe historische Bedeutung.

Es ist aus der Geschichte genugsam bekannt, dass Tschinggis-Chan erst alle Mongolische Völkerschaften, die, grösstentheils unter weit mächtigern Oberhäuptern stehend, gar nicht geneigt waren, seine Oberherrschaft anzuerkennen, unterwerfen musste, ehe er daran denken konnte, seine Eroberungen weiter auszudehnen, und dass ihm die Unterwerfung jener Stämme erst nach vieljährigen blutigen Kämpfen gelang. Wären diese verschiedenen Völkerschaften unter sich einig gewesen, oder hätten sie sich gemeinschaftlich zu seiner Bekämpfung verbunden, so würde sein Unternehmen wahrscheinlich gleich im Anfang gescheitert seyn; aber diese Stämme waren schon seit alten Zeiten gewohnt, sich gegenseitig um die Oberherrschaft zu bekriegen, und unversöhnlicher Zwist und Groll waren

bei ihnen von Generation auf Generation übergegangen, so dass an eine Vereinigung derselben gegen den gemeinschaftlichen Feind nicht zu denken war; vielmehr freute der eine Theil sich, wenn es dem andern übel ging, bis endlich die Reihe auch an ihn kam. Die Politik des Chinesischen Hofes so wie die des westlichen Charakitaischen Reiches war sorgsam darauf bedacht, diese Zwiste unter den Mongolischen Stämmen beständig zu nähren und anzufachen, um solchergestalt die Gefahr, die für beide Reiche aus einer Vereinigung sämmtlicher roher Nachbarhorden entstehen könnte, abzuleiten.

Diesen Zustand der Dinge wusste Tschinggis-Chan geschickt zu benutzen. Nachdem er nach und nach die mächtigsten Völkerschaften der Mongolei, die *Taidschot*, die *Kerait*, die *Naiman* und eine Menge kleinerer Stämme besiegt oder in Güte unterworfen und unschädlich gemacht, und dadurch die Zwietracht säende Politik der Chinesen und Charakitajer schon sehr gelähmt hatte, warf er sich plötzlich mit aller Macht auf China und eroberte im Jahre 1215 die nördliche Residenz dieses Reichs. Im Frühling des Jahres 1216 erholte er sich von den Kriegsbeschwerden in einem Pallaste, den er sich am Flusse *Luku*, oder nach P. Hyakinth *Lu-dsui-che*, hatte erbauen lassen. *Deguignes* hält diesen Fluss für den *Kerulun*, viel ähnlicher kommt die Chinesische Corruption des Namens aber dem *Urulungui*, in dessen Nähe die Ruinen liegen, denen unser Monument angehörte.

Unterdessen drohte den Mongolen von der westlichen Seite ein furchtbarer Krieg: der Sultan von Choaresm hatte die Gesandten Tschinggis-Chan's umbringen lassen, mehrere der unterworfenen Mongolischen Völkerschaften hatten sich auf die Anreitzung einiger Prinzen aus den Familien der entthronten Chane empört, einer dieser Prinzen, *Kütschülik*, ein Sohn des ehemaligen Chan's der *Naiman* und Todfeind Tschinggis-Chan's, hatte sich durch List zum Herrn von *Charakitai*, welches die Mongolen *Sartaghol* nannten, gemacht, die aufrührerischen Stämme an sich gezogen und eine zahlreiche Heeresmacht auf die Beine gebracht. Während Tschinggis-Chan seinem Feldherrn *Muchuli* die Fortsetzung

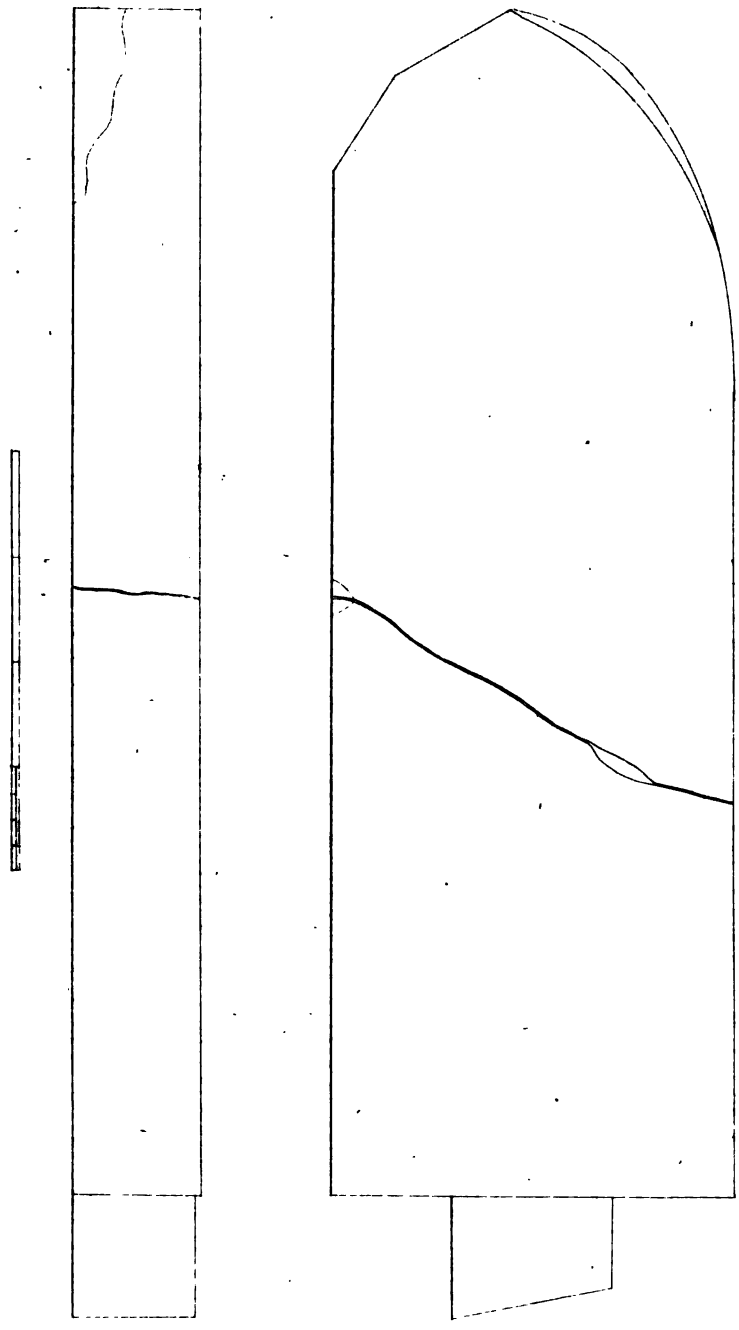
des Krieges gegen China anvertraute, zog er im Jahre 1217 in Person gegen die aufrührerischen Stämme, so wie gegen die *Sartaghol* oder Charakitajer und den an ihrer Spitze stehenden *Kütschülik* zu Felde. Nachdem er noch in demselben Jahre die rebellischen Stämme zu Paaren getrieben hatte, schlug er im folgenden Jahre 1218 den *Kütschülik* in einer grossen Schlacht aufs Haupt und unterwarf sich das ganze Reich Charakitai oder *Sartaghol*. Demgemäss fiele die Zeit der Errichtung unseres Denkmaals, welches sich auf diese grosse und entscheidende Begebenheit bezieht, auf das Jahr 1219 oder spätestens 1220.

Ich nenne diese Begebenheit entscheidend und nannte sie früher den Wendepunct des Schicksals der westlichen Länder; denn nun war der Damm völlig gebrochen. Die unmittelbare Folge davon war die grässliche Verwüstung des mächtigen Choaresmischen Reiches nach heftigen Kämpfen, Sieg auf Sieg folgte den Mongolischen Waffen in China, bald wälzte sich die schreckliche Völkerfluth, Verheerung und Jammer verbreitend, auch über Russland, Ungarn und Polen bis nach Schlesien und Mähren, Persien und Syrien unterlagen dem unwiderstehlichen Andrange der siegtrunkenen Mittelasiatischen Barbaren und das Chalifat wurde vernichtet.

Es bleibt mir noch übrig, ein Paar Worte über die, in der Inschrift vorkommenden, *Eljé* oder Dämonen zu sagen. Bekanntlich gab es vor Alters in Asien (Hindustan und einen Theil von Südwest-Asien ausgenommen) nur *eine* Religion, die sich jedoch nach der Oertlichkeit und dem Grade der Bildung der mannigfaltigen Völker dieses Continents sehr verschieden gestaltete, und demnach in *Magismus* oder *Schamanismus* und in *Fetischismus* zerfiel. Der erstere wurde späterhin, mit Beibehaltung seiner Grundlage, durch die Reformation Soroasters in das geordnete System des absoluten *Dualismus* umgewandelt, während die andern rohern Nüancen den Völkern Nord- und Mittelasiens verblieben, bis sie zum Theil durch den Islamismus und späterhin auch durch den Buddhaismus verdrängt wurden. Die Grundlage dieses religiösen Glaubens ist ein Heer sowohl gutartiger als übelwollender Geister, welche unbedingt auf Alles in der

Natur entweder wohlthätigen oder verderblichen Einfluss ausüben, und nicht nur in den Kräften, Erscheinungen und Erzeugnissen der Natur walten, sondern auch das moralische Willensvermögen und die sinnlichen Triebe der organischen Wesen beherrschen. Die praktische Ausübung dieses Glaubens besteht darin, sich die guten Geister geneigt zu machen und die bösen entweder zu besänftigen oder zu bannen; beides ist vorzugsweise ein Geschäft der Magier oder Schamanen, die sich des Umganges mit den Geistern und einer Macht über dieselben rühmen. Zu den bösen Geistern gehören eine grosse Menge sehr verschiedener Art, die Alle nach ihren Eigenschaften, Wirkungen und ihrer Macht ihre besondern Classennamen haben. Eine dieser Classen bilden die *Eljé*, die man sich als geflügelte Harpyen vorstellt und deren Geschäft es ist, Hader, Unfriede und unversöhnlichen Groll zu stiften.

Das oben beschriebene, bereits vor längerer Zeit aufgefundene nun aber erst in seiner vollen Wichtigkeit erkannte, Monument mahnt uns aufs Neue an die Nothwendigkeit, die Ueberreste des Alterthums, an denen das Russische Reich und besonders dessen Asiatischer Theil zuverlässig jetzt noch sehr reich ist, mit mehr Fleiss und wissenschaftlichem Eifer auszukundschaften, zu sammeln und zu untersuchen, als bisher geschehen ist. In verschiedenen Gegenden Sibiriens hat man schon vorlängst Inschriften verschiedener Art auf Felsen u. s. w. gefunden. Der verdiente Correspondent unserer Academie, Herr Spasky, hat von mehreren derselben Abschriften sammeln lassen und diese bekannt gemacht. Einige dieser Inschriften scheinen Mongolisch zu seyn, leider sind sie aber in den davon genommenen Copien eben so unlesbar, als die Abschriften unsers Steins es waren. Eine, wahrscheinlich Mongolische, Inschrift in einer Höhle unweit Buchtarminsk sahe Herr Spasky noch im Jahre 1805; seitdem ist diese Inschrift von einer frevelhaften Hand vernichtet.



Schmidt. Denkmal von Tschinggis-Chan.

ܥܠܡܐ ܚܕܬܐ

ܟܘܢܫܐ

TABLE DES MATIÈRES.

M. Koehler, Masken; ihr Ursprung und neue Auslegung einiger der merkwürdigsten auf alten Denkmälern, die bis jetzt unerkannt und unerklärt geblieben waren (avec une planche gravée) 101

M. Sjoegren, Ueber die finnische Bevölkerung des St. Petersburgischen Gouvernements und über den Ursprung des Namens Ingermannland . . 123

M. Schmidt, Bericht über eine Inschrift aus der ältesten Zeit der Mongolen-Herrschaft (avec deux planches lithographiées) 243

MÉMOIRES

DE

L'ACADÉMIE IMPÉRIALE DES SCIENCES

DE

ST.-PÉTERSBOURG.

VI^me SÉRIE.

Sciences politiques, Histoire, Philologie.

TOME SECOND.

4^me & 5^me LIVRAISON.

A ST.-PÉTERSBOURG,

DE L'IMPRIMERIE DE L'ACADÉMIE IMPÉRIALE DES SCIENCES.

1834.

Se vend chez GRAEFF, libraire, Commissionnaire de l'Académie, place de l'Amirauté, maison Stcherbakoff N°. 91 et à Leipzic chez LÉOPOLD VOSS.

Publié par ordre de l'Académie.

En Juin 1834.

Le Secrétaire perpétuel P. H. Fuss.

RECHERCHES

SUR LE NOMBRE

DES

SUICIDES ET DES HOMICIDES

COMMIS EN RUSSIE PENDANT LES ANNEÉS 1821 ET 1822;

PAR

M. CH.-TH. HERRMANN.

PLATEAU DE L'OKA.

PREMIÈRE PARTIE: FAITS HISTORIQUES.

(Lu le 4 Juillet 1832.)

Introduction.

J'AVAIS présenté à l'Académie des sciences en 1823 et en 1824 un essai de statistique morale sur les suicides et les homicides commis en Russie pendant les années 1819 et 1820, inséré dans ses Mémoires, VIème série, section des sciences politiques etc. T. I., et j'observai alors, que pour donner à ces recherches tout l'intérêt dû à l'importance de leur objet, il faudrait d'abord que le nombre des crimes fût exact, c'est-à-dire fondé sur tous les rapports officiels qui se trouvent au Ministère de l'intérieur; puis, que les circonstances les plus remarquables fussent indiquées, comme le sexe et la condition des personnes, les lieux où le crime a été commis, l'état où le malfaiteur s'est trouvé alors, les moyens qu'il a eus pour exécuter son crime, les causes avouées qui l'ont porté à le commettre, etc.; enfin, il faudrait

pouvoir comparer un certain nombre d'années pour en déduire les termes moyens sur lesquels repose la vérité statistique.

Les recherches que j'ai l'honneur de présenter actuellement sur les années 1821 et 1822, sont basées sur des données qui ont les deux premières qualités, elles sont tirées de tous les rapports officiels des gouverneurs à ce sujet, et chaque rapport a été examiné par rapport aux circonstances remarquables.

Il s'ensuit que le nombre des crimes doit avoir augmenté considérablement en apparence, puisqu'il n'y a eu aucune omission; ce qui vraisemblablement n'a pas été le cas pour les tableaux généraux de 1820 sur lesquels j'ai travaillé en 1823, et les détails doivent donner en outre plus d'intérêt à ces recherches.

De la population sur laquelle les Gouverneurs font leurs rapports.

Les rapports des gouverneurs ne s'étendent que sur la population qui se trouve dans le cercle de leur administration, et même celle-ci est enregistrée avec plus ou moins d'exactitude, suivant son importance financière ou militaire plus ou moins grande, comme cela arrive dans tous les pays. C'est ainsi que les nombres des femmes, des Rasnotschintsi (gens libres qui n'appartiennent à aucune des classes distinctes de la population, et ne se trouvent qu'en Russie et en Suède,) sont toujours au-dessous de la réalité. D'un autre côté, les Juifs, les Tatares, les Nomades sont très difficiles à compter exactement, sans parler des pays nouvellement soumis, qui ont une administration particulière.

La population indiquée par les gouverneurs est donc de 10 millions environ au-dessous de la réalité (Voy. mes recherches sur le nombre total de la population de la Russie dans les Mémoires de l'Académie T. II.).

La population indiquée par les gouverneurs augmente annuellement, sans faire pourtant des progrès rapides, et s'approche de 40 millions. Elle était en 1820 de 39,030,072 et en 1827, de 39,572,633 habitans des deux sexes. Les progrès de cette population infiniment intéressante, qui fait le nerf de la Russie, et qui est comptée avec le plus d'exactitude, ne pouvaient être rapides après la guerre de 1812; pourtant l'industrie se ranima pendant les années de paix qui

succédèrent jusqu'en 1826, et les progrès de la population, qui dépendent de ceux de l'industrie, se firent remarquer dans la période dont il s'agit ici. Ces progrès étaient de 542,561 habitans des deux sexes, qui répartis sur les 7 années, donnent 77,508 par an, ou la 69 partie de plus. C'est de cette population dont il s'agit ici, car c'est sur elle que les gouverneurs font leurs rapports en général, et par conséquent aussi ceux sur les suicides et les homicides.

Les progrès de la population ayant été moins sensibles au commencement qu'à la fin de cette période, j'ai pris pour base de mes recherches sur les suicides et les homicides arrivés en 1821 et en 1822, le minimum ou la population de 1820, pour qu'on ne puisse pas me reprocher d'avoir supposé une population plus grande qu'elle ne l'était alors, et que j'aurais pu augmenter par des calculs très vraisemblables, mais toujours semi-officiels, afin d'obtenir des proportions avantageuses; si malgré cela elles le paraissent en comparaison d'autres états de l'Europe, nous devons féliciter notre patrie de l'heureuse conservation de ses moeurs antiques.

Plateau de l'Oka.

J'aime à commencer par la partie occidentale du centre de la Russie européenne, par les dix gouvernemens: Moscou, Iaroslav, Vladimir, Riazan, Toula, Kalouga, Kostroma, Orel, Koursk et Voronège; puisque la population y est généralement russe, et la plus pure sous ce rapport.

Elle montait en 1820, d'après un premier travail, à 10,235,425, et c'est d'après cette base que j'ai calculé les rapports en 1823, mais un second travail, fait sur les rapports officiels de l'année 1820, m'a donné la somme de 10,593,251, et c'est sur cette dernière base que j'ai calculé les proportions sur les suicides et les homicides pour les années 1821 et 1822.

Nombre total des suicides et des homicides.

Dans cette population il y a eu, en 1821, 520 suicides constatés, et en 1822 505, total 1,025; terme moyen 512½.

Le nombre des suicides non constatés a été en 1821 de 132, et en 1822 de 168, total 300; terme moyen 150.

Le grand total des deux classes de suicides pour l'an 1821 était de 652, et pour l'an 1822, 673, en tout 1,325; terme moyen 662½. Quant aux homicides il y en a eu, en 1821, 223, et en 1822, 200, total 423; terme moyen 211½.

Un suicide constaté revient..... à 20,669 habitans
Un suicide non constaté revient..... à 70,621 „
Un suicide de l'une et de l'autre classe à 15,989 „
Un homicide..... à 50,086 „

Résultat. Il en résulte, que les suicides sont ici trois fois plus fréquens que les homicides, ou se rapportent à peu près comme 1 à 3½.

Une santé délabrée, le désespoir ou le délire portent cette population plutôt à attenter à sa propre vie, que la haine et l'envie, les moeurs dépravées et l'amour du gain la portent à attenter à la vie d'autrui. Ce même résultat, que des données moins exactes m'avaient déjà fourni en 1820, prouve d'abord que mes données d'alors étaient justes, mais incomplètes (il y avait alors un terme moyen de 226 suicides et 164 homicides, proportion 1 à 1⅔) et confirme le dernier résultat qu'on ne saurait plus révoquer en doute, savoir: que sur le plateau de l'Oka les homicides sont rares, et les suicides trois fois plus fréquens; preuve d'une population laborieuse et pieuse. Les circonstances malheureuses, physiques ou morales, peuvent la porter à attenter à sa propre vie, mais elle recule d'horreur à l'idée d'attenter à celle d'autrui.

Ce résultat ne se retrouve pas sur tous les plateaux, ou du moins pas dans une proportion aussi avantageuse.

Les suicides constatés ont diminué, il y en a eu 15 de moins en 1822, les homicides ont diminué de même, il y en a eu 23 de moins la même année.

Il s'ensuit, que la moralité des habitans et le degré de sûreté dont ils jouissent ont gagné dans les gouvernemens qui composent le plateau de l'Oka.

Suicides constatés par gouvernemens. Le nombre des suicides constatés à terme moyen pris sur les deux années de 1821 et 1822, était par gouvernemens:

1) à Moscou . . . 112, dont 39½ à la capitale et 72½ dans le gouvernement.
2) à Iaroslav . . . 68½
3) à Koursk. . . . 61
4) à Vladimir . . 55
5) à Orel 48½
6) à Toula 44½
7) à Kalouga . . . 40
8) à Voronège . . 38
9) à Riazan. . . . 37
10) à Kostroma . . 8

512½.

L'ordre dans lequel les gouvernemens se suivaient en 1820 pour les suicides, ne saurait être comparé à ce tableau pour l'an 1822, car le premier indique les suicides en général, tandis que celui-ci n'offre que les suicides constatés, et que je ne pouvais distinguer alors des autres; d'ailleurs mes données étaient incomplètes. Pourtant Kostroma a conservé sa place honorable parmi tous les gouvernemens de ce plateau; Toula n'a pas changé sa place, la proportion est restée la même malgré la différence des nombres, Kalouga a peu changé. Mais les gouvernemens les plus industriels, où les rapports entre les habitans et leurs besoins factices sont les plus multipliés, causes qui éveillent plus de passions et produisent plus d'états extrêmes, Moscou, Saratov, Vladimir, ont pris leur place naturelle. Les causes des suicides se trouvent dans le coeur humain et dans des circonstances malheureuses. Ici le domaine de la statistique finit, elle se borne aux causes physiques pour en tirer des résultats sur l'état moral des nations

Selon la population.

La population générale comparée aux suicides constatés donne les résultats suivans. Sur un suicide reviennent à la capitale de Moscou 6,250 h. des deux sexes
dans le gouvernement de ce nom . . . . . 11,678 — —
à Iaroslav . . . . . 12,845 — —

à Vladimir	18,207	h.	des deux sexes
à Kalouga	20,770	—	—
à Toula	21,165	—	—
à Koursk	21,536	—	—
à Orel	24,362	—	—
à Riazan	28,697	—	—
à Voronège	32,710	—	—
à Kostroma	120,546	—	—

Kostroma tient toujours la première place, et fait une exception favorable qui ne permet pas de comparaison avec les autres gouvernemens; le maximum des suicides se trouve dans le gouvernement Moscou (sans la capitale), savoir 72½; le minimum à Kostroma: 8; à Riazan il y en a eu 37, à peu près la moitié de la première somme, mais par rapport à la population entière, c'est Voronège qui l'emporte.

Suicides non constatés.

Le nombre des suicides non constatés a été à terme moyen:

1)	à Voronège	32
2)	à Moscou, capitale	22
	gouvernement	9
3)	à Riazan	22½
4)	à Iaroslav	16
5)	à Vladimir	13½
6)	à Orel	10
7)	à Toula	11
8)	à Kalouga	8
9)	à Koursk	5
10)	à Kostroma	1
		150.

Observation générale.

Comme ce titre renferme tous les cas douteux, où l'on n'a pas découvert sur le corps des marques évidentes de mort violente, ou que d'autres circonstan-

ces rendent le cas indécis, et comme il y a certainement plusieurs espèces de cas de ce genre, il est vraisemblable qu'une bonne partie du nombre indiqué sous le titre général de suicides non constatés appartient à d'autres titres, aux homicides et aux accidens fâcheux involontaires. Il n'est pas toujours facile de pouvoir décider sur le genre de mort d'un individu, sans risquer de se tromper. Il faut pour cela que les moyens pour constater le fait soient prompts, et ce n'est pas le cas dans des gouvernemens d'une très grande étendue, boisés, marécageux, et où la population est disséminée. On découvre souvent un corps mort beaucoup trop tard pour pouvoir décider avec pleine assurance sur le genre de mort.

L'industrie particulière à une contrée, augmente aussi les accidens fâcheux involontaires, et qu'on peut quelquefois confondre avec les suicides non constatés, tels sont la pêche, la chasse, le travail aux salines, la navigation. Enfin des causes morales peuvent influer. Dès que le genre de mort n'est pas évident, les commissaires doivent en toute conscience pencher pour le parti le plus sortable, afin de ne point charger à tort les habitans d'une contrée de la responsabilité légale, ou pour sauver l'honneur d'une famille estimée, ou pour assurer au moins une sépulture honorable au mort.

Rapport de l'étendue et de la population par milles carrés au nombre des suicides non constatés.

Ces vues peuvent servir à éclaircir en partie au moins notre tableau. L'étendue du sol et la répartition de la population sont les causes qui influent surtout sur le nombre de ces cas indécis. Nous les comparerons au nombre des suicides non constatés.

Gouvernemens.	étendue en milles carrés.	habitans des deux sexes par mille carré.	Suicides non constatés.
1) Voronège	1,363	985	32
2) Moscou, capitale et gouvernement	481	2,488	31 dont 22 à dans capitale et 9 dans le gouvernement
3) Riazan	731	1,455	22½

Gouvernemens.	étendue en milles carrés.	habitans des deux sexes par mille carré.	Suicides non constatés.
4) Iaroslav	609	1,444	16
5) Vladimir	874	1,145	13½
6) Orel	790	1,495	10
7) Toula	542	1,757	11
8) Kalouga	541	1,535	8
9) Koursk	743	1,768	5
10) Kostroma	1,439	671	1

Résultat. Kostroma offre toujours un exemple très extraordinaire de bonne police. Les suicides non constatés y sont presque inouis, quoique ce gouvernement ait la plus grande étendue et la plus petite population, malgré un terrain très boisé et une navigation très active sur le Volga. La qualité du sol est médiocre, l'agriculteur doit beaucoup travailler pour vivre avec quelque aisance; la nature a peu fait pour lui. Peut-être que Kostroma doit à cette heureuse médiocrité du sol et à la nécessité de gagner la vie par un travail assidu la conservation de ses moeurs antiques, qui sont la meilleure police des campagnes.

Voronège a sur un terrain immense une petite population; c'est en partie un pays de steppes, et cela explique le grand nombre de suicides non constatés; les moyens doivent souvent manquer pour constater le fait à tems. Koursk se distingue favorablement: grande étendue, mais une population beaucoup plus concentrée, donc il y a peu de suicides non constatés. Orel avec plus d'étendue et moins d'habitans a le double de ces cas; Riazan a un terrain plus boisé et marécageux. Est-ce que cela pourrait expliquer le nombre assez considérable de suicides non constatés?

Vladimir a plus d'étendue et une population moins concentrée et moins de ces cas où l'on n'est pas parvenu à mettre le fait en évidence.

Sur un terrain d'une étendue médiocre, et avec une bonne population, Toula, gouvernement plus manufacturier qu'agricole a peu de ces cas. Kalouga

plus agricole en a encore moins. Est-ce que les manufactures de Iaroslav et la navigation très animée sur le Volga auraient augmenté le nombre de cas douteux par des accidens fâcheux involontaires? Ou est-ce que l'esprit voyageur des habitans des campagnes y contribue? Beaucoup parmi eux font le commerce dans les capitales et dans les villes de gouvernement. D'autres s'y rendent comme ouvriers ou comme jardiniers au printems, et ne reviennent qu'en hiver. La population mâle part donc en grande partie; restent les femmes, les jeunes enfans, les vieillards et les laboureurs indispensables pour garder la maison et pour cultiver les champs, par conséquent il y a moins de surveillance.

Mais honneur à la police des campagnes de Moscou, il n'y a que 9 cas indécis. Avec la population la plus forte et la plus grande industrie, la police des campagnes a très bien réussi à constater les faits, mais elle a aussi l'avantage d'une population concentrée, et les moyens d'éclaircir les faits ne manquent pas. Pourtant avec ces mêmes avantages on a été moins heureux dans la capitale. Cela s'explique, parce que la population de la capitale est dans un mouvement étonnant, c'est un véritable flux et reflux de monde, au point qu'elle double presque à certaines époques de l'année, et cette population mobile est de tous les gouvernemens et de toutes les nations, tandis que la population des campagnes est sédentaire.

Rapport des suicides non constatés à la population entière.

En comparant la population au nombre des suicides non constatés, les gouvernemens se suivent ainsi qu'il suit: Un suicide non constaté revient à

Vladimir sur	37,088	habitans des deux sexes	
Voronège	41,968	—	—
Riazan	47,190	—	—
Iaroslav	54,995	—	—
Toula	85,715	—	—
Moscou, gouvernement,	94,077	—	—
capitale	11,731	—	—

Kalouga	103,852	habitans	des deux sexes
Orel	118,105	—	—
Koursk	202,735	—	—
et à Kostroma un cas sur toute la population qui est de	914,372	—	—

Il est remarquable que Koursk, au sud-ouest de ce plateau, et Kostroma au nord-est se distinguent le plus favorablement; Kalouga, Toula, Moscou et Iaroslav à l'ouest surpassent sous ce rapport les gouvernemens situés plus à l'est, Vladimir, Riazan et Voronège. Pourquoi y a-t-il tant d'incertitude sur ces cas à Vladimir et à Riazan? Quant à Voronège, les moyens pour constater le fait manquent souvent par l'étendue et la nature du sol de ce gouvernement.

Homicides. Passons aux homicides. Le terme moyen sur ces deux années est de 211½ qui se trouve réparti parmi ces gouvernemens dans l'ordre suivant:

1) Moscou	33½	dont 9½ pour la capitale et 24 pour le gouvernement
2) Orel	28	
3) Koursk	27	
4) Toula	27	
5) Riazan	23½	
6) Kalouga	19½	
7) Vladimir	17½	
8) Iaroslav	17½	
9) Voronège	10½	
10) Kostroma	7½	
	211½	

En comparant l'ordre dans lequel les gouvernemens se suivent pour les homicides dans le tableau de 1820 avec celui de 1822, il paraît en résulter: 1) que Kalouga et Kostroma se trouvent à la même place dans ces deux tableaux. 2) qu'il y a eu plus d'homicides en 1822 qu'en 1820 à Moscou, Orel, Toula et Vladimir. 3) enfin qu'il y en a eu moins à Koursk, Riazan, Iaroslav et Voronège.

Mais il faut toujours remarquer que les données qui ont servi de base au travail sur les années 1819 et 1820 étaient plus imparfaites que celles de 1821 et 1822.

En comparant les homicides aux suicides d'après l'ordre dans lequel les gouvernemens se suivent pour ces crimes en 1822, nous trouvons que Moscou, capitale et gouvernement en a le plus grand nombre dans ces deux genres, et Kostroma le moins considérable; Koursk et Voronège se trouvent à la même ligne pour les suicides, le premier en plus, le dernier en moins. Les suicides sont plus fréquens à Iaroslav et à Vladimir que les homicides, et les derniers plus nombreux à Orel, Toula, Riazan et Kalouga. Cela s'explique en partie par une population plus ou moins concentrée; la plus forte se trouve à Moscou, gouvernement et capitale . . . . . 2,088 par mille carré
puis à Koursk . . . . . 1,768 — —
et à Toula . . . . . 1,757 — —
la moins concentrée à Kostroma . . . . . 671 — —

Une population concentrée multiplie les rapports, les besoins et les passions, et augmente par là le nombre des homicides; une population disséminée les rend ordinairement plus rares, s'il n'y a pas de partis considérables de gens sans aveu qui font métier du brigandage, comme cela arrive dans le midi de l'Europe. Dieu a préservé les habitans de ces contrées de ce fléau. Cela explique le nombre considérable des homicides à Moscou, à Koursk et à Toula, et en partie à Kalouga 1,535 h. p. m.; mais à Orel la population est plus disséminée 1495 h. par mille □, à Riazan 1,455, d'où vient, qu'ici les homicides sont plus fréquens à proportion que les suicides? Il est vrai, que ce sont des terres boisées, et les bois comme les montagnes peuvent servir de réfuge à quelques vagabonds disséminés. Une population encore plus disséminée à Iaroslav 1,444
et a Vladimir 1,145
a diminué le nombre des homicides.

Selon la population qui a été prise pour base de 10,593,251 habitans dans ces gouvernemens, un homicide revient à

Moscou	capitale sur	27,125	total: 32,966.
	gouvernement	35,279	
Toula		34,921	
Orel		42,180	
Kalouga		42,629	
Riazan		45,608	
Koursk		48,655	
Iaroslav		50,281	
Vladimir		57,222	
Voronège		127,903	
Kostroma		128,583	

Ici Voronège se distingue favorablement, et se trouve presque égal à Kostroma. Ce qui est d'autant plus étonnant, que ces deux gouvernemens ont la plus grande étendue, le premier a 1,363 m. □, le second 1,439. Celui-là a des steppes et des contrées boisées, celui-ci est boisé et en partie marécageux, la population est ici la plus disséminée sur ce plateau, à Voronège 985 habitans reviennent par mille carré, à Kostroma seulement 671, la navigation sur le Don et le Volga est animée, la police des campagnes éprouve le plus de difficultés sur une grande étendue de terrain, et pourtant les homicides sont ici les plus rares. Où en trouver la raison? — Dans les moeurs.

SECONDE PARTIE: DÉTAILS REMARQUABLES.

(Lu le 10 Mai 1825.)

Les offices offrent des détails remarquables sur les malheureux qui ont commis ces crimes.

Il s'agit d'abord du sexe de ceux qui ont commis des suicides constatés. Suicides constatés. Sexe des personnes.

en 1821 — 428 hommes, 92 femmes

en 1822 — 406 hommes, 99 femmes

total des hommes 834 — terme moyen par année 417.

total des femmes 191 — terme moyen par année 95½.

Par conséquent il y a eu un suicide constaté de femme sur 4⅜ d'hommes.

Suicides non constatés:

en 1821 — 111 hommes — 21 femmes.

en 1822 — 146 hommes — 22 femmes.

total des hommes 257, terme moyen 128½.

total des femmes 43, terme moyen 21½.

Un suicide non constaté de femme est arrivé sur 6 d'hommes.

Grand total pour les suicides:

des hommes en 1821 — 539

des hommes en 1822 — 552.

pour les deux années 1091 d'hommes, terme moyen 545½.

Suicides de femmes au grand total:

en 1821 — 113

en 1822 — 121

pour les deux années 234 femmes, terme moyen 117.

D'où il résulte qu'il y a eu un suicide de femme sur 4⅛ d'hommes.

Les hommes se trouvent beaucoup plus souvent dans des cas extrêmes, donc les suicides sont plus nombreux parmi les hommes. Un état d'abandon absolu, une misère extrême, des passions violentes et la honte d'un crime peuvent porter les femmes au suicide, mais heureusement, ces cas sont extrêmement rares en Russie parmi toutes les classes de la nation. Les filles se marient de très bonne heure, et s'identifient, pour ainsi dire, à leurs maris par une longue habitude de vivre ensemble. Le soin du ménage et d'une nombreuse famille, occupe tout leur temps; le silence règne dans leurs sociétés, où les hommes et les femmes forment des cercles séparés. Parmi le tiers-état, elles sont respectées par leurs maris. Une femme bien nourrie et bien parée à la manière du pays, fait la gloire du mari, et il perd son crédit, si la femme et le cheval ont mauvaise mine. Jadis esclaves, la religion chrétienne a affranchi les femmes; mais les anciennes moeurs slaves leur ont imprimé la soumission à la volonté du chef de la maison. Ces moeurs patriarchales expliquent très bien, pourquoi les passions violentes, les crimes qu'elles entraînent et la misère sont étrangers aux moeurs russes. L'état des femmes est heureux et paisible, et par conséquent les suicides de femmes sont très rares.

Condition. L'intérêt de ces détails augmente quand on examine les suicides selon la condition de ceux qui les ont commis.

Paysans.

en 1821 — 387 hommes, 71 femmes } total 787 hommes, terme moyen 393½
en 1822 — 400 hommes, 98 femmes } total 169 femmes, terme moyen 84½

terme moyen pour les deux sexes
478.

Marchands, ouvriers et gens libres.

en 1821 — 77 hommes, 22 femmes } total 154 hommes, terme moyen 77
en 1822 — 77 hommes, 16 femmes } total 38 femmes, terme moyen 19

terme moyen pour les deux sexes
96.

Soldats.

en 1821 — 57 hommes, 17 femmes } total 110 hommes, terme moyen 55
en 1822 — 53 hommes, 6 femmes } total 23 femmes, terme moyen 11½
terme moyen pour les deux sexes
66½

Noblesse.

en 1821 — 15 hommes, 3 femmes } total 32 hommes, terme moyen 16
en 1822 — 17 hommes, 1 femmes } total 4 femmes, terme moyen 2
terme moyen pour les deux sexes
18.

Clergé.

en 1821 — 3 hommes, — femmes
en 1822 — 5 hommes, — femme } total 8 hommes, terme moyen 4.

Les classes se suivent d'après le nombre des individus qui les composent. Celles des paysans étant la plus nombreuse, a aussi le plus grand nombre de suicides. Les autres étant moins nombreuses, plus opulentes, mieux inspectées, ont aussi moins de suicides.

Rapports à la population entière des classes.

Mais pour déterminer plus au juste, dans quelle classe il y a eu le plus grand nombre de suicides, il faudrait connaître le nombre des individus qui la composent, et, à cet égard, mes données sont incomplètes pour le militaire et la noblesse. Cependant, le nombre des classes les plus considérables, celle des paysans et celle du tiers-état, comme aussi celle des ecclésiastiques qui n'ont pas pris les ordres religieux, se trouvent dans mes données. Le nombre de moines est en général peu considérable en Russie, il y a environ 6,000 religieux et 4,000 religieuses dans tout ce vaste Empire.

Les recherches statistiques demandent moins une exactitude mathématique dans les nombres, que des termes moyens en nombres ronds, considérés d'après des vues générales conformes aux principes des sciences politiques.

J'ose donc faire d'abord un calcul préalable qui donnera toujours des résultats satisfaisans.

Je suppose dans les dix gouvernemens de ce plateau environ 10 millions et demi d'habitans des deux sexes, dont

8,000,000 de paysans
2,000,000 du tiers-état
100,000 du clergé
200,000 de la noblesse et
200,000 du militaire.

D'après cela il y aurait eu dans la population entière un suicide constaté sur 20,487½
non constaté . 70,000
en tout . . . . 15,849½.
Un homicide . 49,645½.

D'après les différentes conditions un suicide parmi les paysans, pris sur la totalité des deux sexes revient sur 16,757½ habitans
du tiers-état sur 20,833½ habitans
soldats . . . . 3,009 habitans
noblesse . . . . 11,111 habitans
clergé . . . . . 25,000 habitans.

Sous ce rapport la situation des paysans paraît être beaucoup plus favorable, celle du clergé et du tiers-état la plus heureuse, celle de la noblesse plus épineuse, et celle du militaire la plus exposée. Il paraît que cette suite est fondée dans la nature des choses, l'état du clergé est le plus paisible, le tiers-état est le plus riche, le paysan pour la plupart à son aise, la noblesse et les militaires sont les plus sujets aux situations désespérées.

Rapport des suicides au nombre total des hommes dans la classe des pay-

Comme il y a des données détaillées sur le nombre total des hommes dans la classe des paysans, du tiers-état et du clergé, nous pouvons présenter le rapport des suicides à la population de ces classes par gouvernemens.

Il y a eu dans la classe des paysans:

à Moscou 95 suicides à terme moyen dans ces deux années sur une population mâle de . . . . . 424,605 pers.

donc un suicide revient, parmi ces paysans, à 4,446⅛

à Iaroslav 66½ . . . . . 368,839 —

5,997½

à Vladimir 48½ . . . . . 461,682 —

9,518⅞

à Voronège 27 . . . . . 274,329 —

10,170⅛

à Toula 31½ . . . . . 359,259 —

11,401⅞

à Kalouga 31 . . . . . 358,940 —

11,578⅜

à Riazan 36 . . . . . 434,640 —

12,073½

à Koursk 26½ . . . . . 339,635 —

12,816⅜

à Orel 23½ . . . . . 488,929 —

20,805½

à Kostroma 7½ . . . . . 399,248 —

53,233⅓

Parmi le tiers-état, il y a eu:

à Koursk 21 suicides sur une population mâle de . . . . . 264,068 —

donc un suicide revient à 12,574⅜

à Voronège 15 . . . . . 292,725 —

19,515

à Orel 15 . . . . . 144,303 —

9,620⅕

à Moscou 8½ suicides sur une population de . . . . . 51,218 hommes
donc un suicide revient à . . . . . 6,025⅞ pers.
à Riazan 8 . . . . . 54,605 —
6,825⅝ —
à Vladimir 3 . . . . . 13,075 —
4,358⅓ —
à Iaroslav 2½ . . . . . 15,903 —
6,361½ —
à Kalouga 2 . . . . . 20,854 —
15,427 —
à Toula 2 . . . . . 49,528 —
24,764 —
à Kostroma . . . . . 11,179 —
aucun exemple.

Quant au clergé, il est arrivé à Moscou 1 suicide et demi à terme moyen en deux années sur . . . . . 6,853 pers.
à Iaroslav 1. . . . . 3,664 —
à Riazan 1. . . . . 6,897 —
à Koursk ½ . . . . . 7,035 —
dans les autres six Gouvernemens aucun sur 40,307 personnes, et nommément

à Vladimir sur . .	7,877
Kostroma	7,450
Orel	7,035
Voronège	6,543
Toula.	6,506
Kalouga.	4,896.

Il en résulte, que les suicides arrivent plus fréquemment parmi les paysans de Moscou et de Iaroslav, et plus rarement parmi ceux d'Orel et de Kostroma.

Quant au tiers-état, nous devons remarquer, que la classe des Odnodvortsi (espèce d'agriculteurs libres) très nombreuse dans les gouvernemens de Koursk, Orel et Riazan fait paraître plus considérable le nombre de cette classe, et qu'à Toula et Kalouga il y a beaucoup d'ouvriers libres qui travaillent aux fabriques avec la permission de leurs maîtres. Le plus grand nombre de personnes qui forment le véritable tiers-état ou la bourgeoisie est certainement à Moscou, et il y augmente encore par les personnes de cette classe appartenant à d'autres gouvernemens, et établis à Moscou tant dans la capitale que dans le gouvernement.

Le genre de mort tient aux moeurs. Voici nos données sur le suicide. Genre de mort.

Morts d'ivrognerie à terme moyen pris sur deux années:

	242	hommes	29	femmes; total:	271
se sont pendus	136	—	63	— —	199
brûlé la cervelle	19	—	1	en 1821, mais en 1822 il n'y en a pas eu	
coupé la gorge	11	—	1		
noyés	6½	—	1		
empoisonnés . .	2	—	1		

Comme les ivrognes ne s'enivrent pas dans le dessein prémédité de se donner la mort, au moins très rarement, ce titre, qui tient fortement aux moeurs des peuples du nord et des basses classes qui ne connaissent pas d'autres jouissances, ne saurait guère être compté pour un suicide prémédité; pourtant il est curieux de connaître les gouvernemens, où ils arrivent le plus souvent, toujours à terme moyen sur ces deux années.

Moscou capitale	14½	hommes	4	femmes } total	66½
gouvernement	44	—	4	— }	
Iaroslav	51	—	5	— —	56
Vladimir	39	—	4	— —	43
Koursk	24	—	2	— —	26
Riazan	16½	—	1½	— —	18
					36*

Kalouga	16	hommes	1½	femmes,	total:	17½
Toula	12	—	2	—	—	14
Orel	11	—	3	—	—	14
Voronège	8	—	1½	—	—	9½
Kostroma	6½	—	½	—	—	7.

Quant aux suicides prémédités, le genre de mort le plus fréquent parmi les paysans et les militaires, c'est la corde; il est le plus fréquent à Moscou, à Koursk et à Orel, rare à Iaroslav et à Vladimir, et presque inconnu à Kostroma. Il n'y en a eu qu'un exemple en 1822. Voici le tablean.

1) Moscou capitale	14	hommes	4	femmes;	total:	18	32
gouvernement	10½	—	3½	—	—	14	
2) Koursk	22	—	10	—	—	32	
3) Orel	21	—	9	—	—	30	
4) Toula	14½	—	10½	—	—	25	
5) Voronège	13	—	10	—	—	23	
6) Kalouga	12½	—	8½	—	—	21	
7) Riazan	12½	—	4½	—	—	17	
8) Iaroslav	9½	—	—½	—	—	10	
9) Vladimir	6	—	2½	—	—	8½	
10) Kostroma	—½	—	—	—	—	½	
	136		63½			199½	

Le genre de mort qui se trouve plus fréquent parmi les nobles, et quelquefois parmi les militaires, est de se brûler la cervelle.

A Moscou, capitale, un magistre et un étudiant se sont donné cette mort en 1821. Parmi les femmes, il est presque sans exemple. Pourtant point de règle sans exception; en 1821, dans le gouvernement de Voronège la femme d'un Odnodvoretz du cercle de Zadonsk, village Kazani, s'est brûlé la cervelle avec un fusil. Je suis porté à croire, que c'est par accident, car cette arme est peu faite pour ce but. En général, ces cas sont très peu fréquens, et n'ont pas du tout

eu lieu à Kalouga et à Kostroma. Se couper la gorge n'est pas dans les moeurs nationales; à Moscou, capitale, un étranger en 1821 s'est coupé la gorge avec un rasoir, il n'y en a que 11 exemples en 8 gouvernemens, Iaroslav et Kostroma n'en fournissent pas.

S'empoisonner est le cas le plus rare, les deux années n'en fournissent que deux exemples à Moscou, capitale, en 1822; un soldat s'est empoisonné par méprise, et une servante a été empoisonnée par son amant; à Iaroslav, en 1821 un jeune officier s'est empoisonné, et en 1822 un paysan; enfin, à Voronège, en 1821, un soldat.

Mais ce qui est vraiment étonnant, c'est qu'une des manières les plus simples de se donner la mort, en se noyant à dessein prémédité, est très rare dans ces gouvernemens. Il n'y a eu en 6 gouvernemens que sept personnes qui se soient noyées exprès. A Koursk, Vladimir, Voronège et Riazan point d'exemples.

Comme cas extraordinaires nous remarquons qu'en 1822 un étudiant à Moscou s'est jeté par la fenêtre, et dans la même année un marchand mélancolique.

Il en résulte, que le genre de mort le plus fréquent est la corde, et le plus rare le poison.

Les causes qui ont porté au suicide sont infiniment intéressantes, puisqu'elles jettent quelque lumière sur la situation analogue des personnes de la même classe; mais pour la plupart elles restent inconnues. En voici pourtant quelques unes indiquées dans les offices, et qui font augurer que les mêmes causes peuvent avoir produit les mêmes effets chez d'autres personnes. Causes.

Dans le gouvernement de Moscou, un paysan s'est pendu de colère en 1822, un autre craignant la punition de son maître.

A Kalouga, une paysanne s'est pendue par mélancolie en 1822, à Riazan un paysan s'est pendu en 1821, craignant le recrutement, et en 1822 un paysan menacé de punition par son maître.

A Kostroma, un paysan s'est pendu en 1822 par mélancolie.

A Toula, en 1821, une paysanne s'est pendue à la suite d'une punition que lui avait infligée son maître.

A Orel, un paysan s'est pendu, en 1821, pour éviter la punition, et un Odnodvoretz pour avoir perdu son cheval qu'un paysan lui avait pris pour dette.

Détails sur les homicides.

Nous passons aux *détails sur les homicides*, leur nombre total était à terme moyen pris sur ces deux années 211½. En supposant sur ce plateau une population de 10 millions et demi, un homicide revient à 49,645½. De ce nombre il y a eu 141 hommes tués, 33 femmes et 37½ enfans.

Totalité, sexe et âge.

Les rapports de ces meurtres, d'après les sexes et les âges sont:

des hommes aux femmes comme . . . $4\frac{5}{11}$: 1
des hommes aux enfans . . . . . $3\frac{1}{2}$: 1
des femmes aux enfans . . . . . 1 : $1\frac{1}{4}$
des deux sexes aux enfans . . . . . $4\frac{1}{2}$: 1

Condition.

Quant à leur condition, il y a eu des paysans assassinés à terme moyen sur ces deux années 101½ hommes, 25½ femmes, 31 enfans, total: 158.

de gens libre	19½	—	3½	—	2	—	—	25.
de militaires	10½	—	1½	—	3	—	—	15.
de nobles .	6	—	2	—		—	—	8.
du clergé .	3½	—	½	—	1½	—	—	5½.

Le nombre considérable d'enfans tués parmi les paysans, frappe d'autant plus que les mariages sont conclus dans les campagnes aussitôt que l'âge le permet; dans les autres états ces cas sont très rares, grâce aux mesures bienfaisantes du gouvernement pour recevoir les enfans nés illégitimement. Parmi la noblesse, il n'y a pas d'exemples d'un enfant tué. Mais parmi le clergé, il y a eu de ces exemples, à Moscou, dans le gouvernement, un enfant tué en 1822

à Vladimir 1 enfant 1821,
à Toula . 1 — 1821.

Les rapports entre les sexes et les âges sont d'après les conditions:

paysans:

des hommes aux femmes = 4 : 1
des hommes aux enfants = $3\frac{1}{4}$: 1
des femmes aux enfants = 1 : $1\frac{1}{2}$
des deux sexes aux enfants = $4\frac{1}{10}$: 1

gens libres:

des hommes aux femmes = $5\frac{1}{7}$: 1
des hommes aux enfants = $9\frac{3}{4}$: 1
des femmes aux enfants = $1\frac{3}{4}$: 1

militaires:

des hommes aux femmes = 7 : 1
des hommes aux enfants = $3\frac{1}{2}$: 1
des femmes aux enfants = 1 : 2
des deux sexes aux enfants = 4 : 1

nobles:

des hommes aux femmes = 3 : 1

clergé:

des hommes aux femmes = 7 : 1
des hommes aux enfants = $2\frac{1}{3}$: 1
des femmes aux enfants = 1 : 3
des deux sexes aux enfants = $2\frac{3}{3}$: 1.

Pour les autres conditions, les rapports ne sont pas importans; nous remarquons que parmi la classe militaire les assassinats de femms et d'enfans sont très peu nombreux, sur la totalité il y a eu deux enfans d'assassinés sur une femme.

D'autres rapports se présentent parmi les classes entr'elles:

1) paysans aux gens libres 6½ : 1
   aux militaires . . . 10½ : 1
   aux nobles . . . . 19½ : 1
   au clergé . . . . 28⅔ : 1
2) gens libres aux soldats 1⅔ : 1
   aux nobles . . . . 3 : 1
   au clergé . . . . 4½ : 1
3) militaires à la noblesse 1⅞ : 1
   au clergé . . . . 2⅔ : 1
4) nobles au clergé . . 1½ : 1.

Données par gouvernemens, Sexe, âge et condition.

Après avoir considéré les homicides en général, nous les suivrons par gouvernement, selon le sexe, l'âge et la condition des assassinés.

Dans la classe des paysans et du tiers-état, le nombre des hommes étant connu officiellement, et celui des femmes ne l'étant pas, les rapports ne sont pris ici que sur le sexe mâle, les assassinats de femmes et d'enfans ne sont mis dans le tableau que pour indiquer le sexe et l'âge, mais ils n'offrent aucun rapport. Il y a eu des personnes assassinées au terme moyen, pris sur les années 1821 et 1822:

1) à Moscou, gouvernement: 15½ paysans, 1½ femmes, 3½ enfans, total 20½
   capitale . . 1 — 1½ — 5 — — 8
   en tout . . . . . 28½.
   population mâle des paysans 424,605; rapport: un meurtre de paysan sur 25,733⅓.
2) à Orel 10½ paysans, 5½ femmes, 4 enfans, total 20
   population mâle 488,929; rapport: 1 sur 46,564½
3) à Riazan 14½ paysans, 3 femmes, 2 enfans, total 20
   population mâle 434,640; rapport: 1 sur 29,975⅙
4) à Toula 9 paysans, 3½ femmes, 4½ enfans, total 17
   population mâle 359,259; rapport: 1 sur 39,917⅔

5) à Iaroslav 11 paysans, 1½ femmes, 4 enfans, total 16½
population mâle 368,839; rapport: 1 sur 36,530¾
6) à Koursk 11½ paysans, 3 femmes, 1½ enfans, total 16
population mâle 339,635; rapport: 1 sur 29,533
7) à Kalouga 12½ paysans, 2 femmes, 1 enfans, total 15½
population mâle 358,940; rapport: 1 sur 28,715½
8) à Vladimir 10 paysans, 2 femmes, 1½ enfans, total 13½
population mâle 461,682; rapport: 1 sur 46,168½
9) à Voronège 3½ paysans, ½ femmes, 3 enfans, total 7
population mâle 274,329; rapport: 1 sur 78,379⅞
10) à Kostroma 2½ paysans, 1½ femmes, ½ enfans, total 4½
population mâle 399,248; rapport: 1 sur 159,699½.

Dans la classe des gens libres

à Koursk 7½ assassinats d'hommes, 1 femme assassinée, aucun enfant, total 8½
264,668 hommes libres, rapport: 1: 21,885¾

à Orel 3 assassinats d'hommes dans les deux années, 2 femmes assassinées, 2 enfans
sur 144,303 hommes libres, rapport: 1: 48,101.

Moscou, gouvernement:
1½ assassinats d'hommes, dans les dites années, 0 femmes assassinées, 0 enfans
capitale
½ — — — — ½ — — ½ —
total 3.
sur 51,218 hommes libres, rapport: 1: 25,609

à Toula 2½ assassinats d'hommes, 0 de femmes, 0 d'enfans
sur 49,528 hommes, rapport: 1: 16,509½

à Voronège 1½ assassinats d'hommes, 1 de femme, 0 d'enfans;
total: 2½.
sur 292,725 hommes, rapport: 1: 195,150

à Kalouga 1½ assassinats d'hommes, 0 de femmes, ½ d'enfans
total: 2
sur 20,854 hommes, rapport: 1: 13,869½
à Riazan ½ assassinats d'hommes, 0 de femmes, ½ d'enfans
total: 1
sur 54,605 hommes, rapport: 1: 109,210
à Kostroma 1 assassinat d'homme, 1½ de femmes, 1½ d'enfans
total: 4
sur 11,179 hommes, rapport: 1: 11,179
à Vladimir 0 assassinats d'hommes, ½ de femmes, 0 d'enfans
13,075 hommes
à Iaroslav
15,903 hommes.

La classe des militaires, de la noblesse et du clergé n'offrant que très peu de ces cas, des tableaux détaillés par gouvernements n'auraient que peu d'intérêt, et c'est pour cela que nous les passons sous silence pour nous occuper d'un objet plus intéressant, savoir: des différens genres de mort qu'ont subi les assassinés.

Genre de mort.

Le genre de mort tient encore aux moeurs du pays. Il paraît que le plus grand nombre des personnes ont été assommées à coup de poing ou de bâton par des gens de basse extraction, ayant pris querelle dans les rues, dans les auberges, ou sur le grand chemin. Le paysan en Russie n'est pas armé comme il l'est en Espagne, en Portugal, en Turquie; selon toutes les apparences, ce ne sont pas des homicides prémédités, au moins pour la plupart; la colère ou l'ivresse en sont la cause, puisque ces assassinats ont, proprement dit, été commis sans armes; cette explication suffit pour les hommes, mais elle est moins satisfaisante pour les femmes. Quant aux enfans, ce sont pour la plupart des enfans illégitimes, que les mères ont sacrifiés pour se soustraire à la honte, n'ayant pas les moyens de les faire parvenir dans les établissements que le gouvernement a ouverts pour recevoir ces malheureux.

Voici le tableau par gouvernements:

Gouvernemens	hommes	femmes	enfans	totaux
Koursk . . .	15	3½	1	19½
Moscou:				
Gouvernem.	9	1	2	18
Capitale . .		1½	4½	
Riazan	10½	1½	2½	14½
Toula	7½	1½	4½	13½
Orel	8	3	2	13
Iaroslav . . .	8½	1	2	11½
Vladimir . .	9	1	1	11
Voronège . .	5	1½	2	8½
Kalouga . . .	6	½	1	7½
Kostroma . .	3½	1	½	5
totaux	82	17	23	122

Le plus grand nombre d'hommes a été tué de cette manière à Koursk, le moindre à Kostroma. Il est à remarquer, que malgré la foule de paysans et d'ouvriers dans la capitale de Moscou, aucun homme n'a été tué ainsi, ce qui fait honneur à sa police. Le plus grand nombre de femmes a été tué à Koursk et à Orel, le moindre à Kalouga; enfin, le plus grand nombre d'enfans a été assassiné à Moscou, capitale, (ce qui est étonnant, vu la facilité de les faire recevoir à la maison des enfans trouvés) et puis à Toula. Ces enfans nés illégitimement ont été ou exposés, ou enfouis.

Ont été assassinés avec l'arme blanche, qui n'est en Russie ni le poignard, ni l'épée, mais le couteau et la hache:

Gouvernemens	hommes	femmes	enfans	totaux
Moscou:				
Gouvernem.	8½	—	—	8½
Capitale . .	2	1	—	3
Toula	4	1½	—	5½
Riazan	3	1	—	4
Orel	3	½	—	3½
Koursk . . .	2½	½	—	3
Kalouga . . .	1	½	—	1½
Iaroslav . . .	1	½	—	1½
Vladimir . .	1	½	—	1½
Kostroma . .	½	—	—	½
totaux	26½	6	—	32½

Il en résulte que ce genre de mort est 4 fois moins commun en Russie que le précédent, et qu'aucun enfant n'a subi ce genre de mort; pourtant il est beaucoup plus fréquent que l'assassinat aux armes à feu, qui n'entre pas dans les moeurs nationales. En 10 gouvernemens il n'y a eu que 4 hommes de tués ainsi et une femme, aucun enfant; il est donc 6 fois plus rare que celui aux armes blanches rustiques.

Mais un genre de mort plus usité, c'est d'étrangler ou d'étouffer, surtout à Kalouga, ou 6 hommes ont subi cette mort, une femme et un enfant; à Orel 5 hommes et 1 femme en 1821; à Toula 4 hommes, une femme en 1822, mais point d'enfans. Il devient rare à Vladimir et à Riazan, très rare à Moscou, et plus rare encore à Koursk, Kostroma, Iaroslav; il n'y en a pas eu d'exemple à Voronège. En tout il y a dans ces dix gouvernemens d'étranglés et d'étouffés 20 hommes, 6 femmes et 3 enfans.

Noyer quelqu'un est encore plus rare pour les hommes et les femmes, il n'y a eu dans ces 10 gouvernemens que 5 hommes de noyés, 3 femmes, mais 10 enfans, dont le plus grand nombre a eu lieu a Toula, et nommément 3.

Empoisonner est tout à fait étranger aux Russes. Il n'y en a eu que 2 exemples en hommes, dont un cas est arrivé à Kalouga, ½ à Moscou, capitale, et ½ à Koursk à terme moyen en deux années. Orel a fourni l'exemple unique d'une femme empoisonnée et de 2 enfans, peut-être par hasard.

Pour embrasser d'un coup d'oeil les différens genres de mort des assassinés, je présente le tableau suivant.

assommés:	92	hommes,	17	femmes,	23	enfans	(exposés ou enfouis)
tués au couteau ou à la hache:	26	—	6	—	aucun	enfant		
étranglés ou étouffés: . .	20	—	6	—	3	—	—	
noyés:	5	—	3½	—	10	—	—	
tués aux armes à feu . .	4	—	1	—	0	—	—	
empoisonnés	2	—	1	—	1	—	—	
	149	hommns	34½	femmes	37	enfans		

Jetons un coup d'oeil sur l'intérieur des familles. Un père a été assassiné par ses deux fils à Koursk, en 1822, une mère par son fils aliéné, à Kalouga 1822. Assassinats dans les familles.

Dans les autres gouvernemens il n'y en a pas eu d'exemples.

Cinq maris ont été assassinés par leurs femmes dans ces deux années, mais 23 femmes par leur maris.

A Koursk un père a tué son fils en 1822, exemple unique en 10 gouvernemens.

A Toula il y a eu en 1821 deux exemples d'assassinats de frères par leurs frères, à Orel un exemple en 1822.

Voici le tableau de ces attentats par gouvernemens:

	pères	mères	maris	femmes	enfans	frères
1. Moscou:						
Gouvernem.	—	—	1 en 1822	—	—	—
Capitale .	—	—	—	—	—	—
2. Vladimir .	—	—	—	1 en 1822	—	—
3. Kolouga .	—	1 en 1822	—	1 en 1822	—	—
4. Toula . .	—	—	1 en 1822	2.	—	2 en 1821
5. Riazan . .	—	—	—	5.	—	—
6. Iaroslav .	—	—	—	2.	—	1 en 1822
7. Kostroma .	—	—	1 en 1821	2.	—	—
8. Orel . . .	—	—	1 en 1822	4.	—	—
9. Koursk . .	1 en 1822	—	1 en 1822	4.	1 en 1822	—
10. Voronège	—	—	—	2.	—	—
totaux	1.	1.	5.	23.	1.	3.

Ces assassinats de membres de familles ont eu lieu pour la plupart parmi la classe des paysans, moins dans les autres classes.

Il y a eu pourtant 3 exemples de ce genre parmi le clergé, savoir: à Vladimir en 1821, la femme d'un diacre a tué son fils, dans le gouvernement de Moscou en 1822 la femme d'un employé en sous ordre, et à Toula en 1822 la fille d'un prêtre ont tué leurs enfans illégitimes. Assassinats de parens plus éloignés ont été commis: dans le gouvernement de Moscou un oncle a tué son neveu en 1822, et dans la même année un neveu a tué son oncle à Kalouga, un grand-père a tué son petit-fils à Koursk en 1821.

L'année 1822 a été malheureuse pour ces assassinats dans les familles, il y en a eu 12, tandis qu'en 1821 il n'y en a eu que 4.

Auteurs des homicides.

Les auteurs des homicides sur ce plateau, dont le nombre général est de 423 en deux années, ou de 211½ à terme moyen par an, sont pour la plupart restés inconnus, savoir: 217; le reste 206 ont été découverts, de ce nombre 127 ont été commis par des paysans, dans les gouvernements de Riazan, Orel, Koursk et à Voronège pour la plupart par des Odnodvortsi. 20 par des soldats congédiés ou déserteurs;

7 par des gens libres
6 par des employés au clergé
4 par des personnes nobles

Les assassinats ont été commis pour la plupart par des hommes.

Les assassinats commis par des femmes sont au nombre de 80, savoir:

72 enfans tués par leurs mères pendant ces deux années
5 maris assassinés par leurs femmes
3 autres cas incertains.

Le reste des homicides, au nombre de 343, a été commis par des hommes.

Causes connues.

Les causes des homicides sont plus connues que les causes des suicides: la misère ou l'avidité du gain, la vie vagabonde des déserteurs, la paresse des soldats congédiés, la mélancolie ou la folie, mais surtout les moeurs grossières du bas peuple sont indiquées dans les offices comme causes générales de ces attentats.

Nous ajoutons quelques exemples remarquables: un paysan tua un garde-forêt qui ne lui permit pas de voler du bois (1821), dans le gouvernement de Moscou. Un paysan tua celui qui l'avait nommé voleur, gouvernement de Moscou 1822. Un paysan du gouvernement de Vladimir en 1822 tua l'autre pour avoir dérangé son seigle.

Cas extraordinaires.

Les homicides sur les grands chemins sont ordinairement commis par des soldats déserteurs.

En 1821, gouvernement de Vladimir, trois marchands tuèrent trois gens envoyés par leur maître pour remettre 75,000 Roub. à la caisse pour la ferme des eaux de vie.

En 1822, gouvernement de Toula, deux propriétaires furent tués par leurs domestiques esclaves à cause de mécontentement. En 1821 à Riazan un propriétaire pour cause inconnue. Dans la même année il y eut un pareil exemple à Kostroma, de même pour cause inconnue.

à Koursk 1822 de même.

à Orel 1821 des paysans.

Un paysan voulant sauver l'autre du recrutement lui mit du poison dans les oreilles pour le rendre sourd ce dont il mourut à Koursk 1821.

En 1822, dans le gouvernement de Kalouga, le portier d'un monastère tua par hasard un moine avec lequel il se prit de querelle, parce que le dernier était revenu trop tard au couvent.

Parmi le clergé, il y a eu 5 exemples d'assassinats par les employés en sous-ordre, mais un seul plus remarquable a été commis en 1821, gouvernement d'Orel: un prêtre tua par hazard un autre qui était du même village.

D'extraction noble: un employé à la fabrique de Toula en tua par haine un autre avec lequel il logeait (en 1822). On trouve encore 3 autres exemples où la colère, ou l'ivresse ont été la cause de l'assassinat.

TROISIÈME PARTIE, RÉSULTATS.

(Lu le 24. mai 1833.)

Les *résultats* tirés de ces données, beaucoup plus exactes et plus soigneusement rédigées qu'elles n'ont pu l'être jusqu'à présent, se bornent au plateau de l'Oka, l'un des sept plateaux qui composent la Russie européenne. Lorsque les autres données auront été rédigées de même, l'intérêt des résultats augmentera certainement par les différences caractéristiques qu'on remarquera alors en comparant tous les plateaux de l'Empire, peuplés de nations dont l'origine, le langage, le culte et les moeurs nationales sont si divers. Mais déjà les données

que j'ai l'honneur de présenter sur cette partie du centre de la Russie, offrent des résultats qui ne laissent pas d'être sans intérêt par leur nouveauté et l'exactitude, qui du moins a été portée à un plus haut degré de perfection, quoique les offices sur lesquels ils sont basés, ne soient point exempts de quelques imperfections provenant de la nature des cas difficiles à éclaircir entièrement, et du caractère et de l'intelligence de ceux qui ont fait la première inspection.

1. Observation générale sur le degré de certitude, qu'on doit ajouter aux données sur la population de la Russie.

1. Il y a une population connue de la Russie, c'est celle qui a un intérêt sous le rapport du militaire et des finances, elle est le nerf de l'Empire et s'élève à présent à 39 millions et demi; et une autre population moins connue qui embrasse au moins 10 millions d'individus des deux sexes; total 49 millions et demi. La population effective est certainement plus grande, mais elle est absolument hypothétique. Cette dernière partie de la population commence par le clergé et la noblesse, dont le nombre effectif est connu au St. Synode pour tout l'empire, et aux maréchaux de la noblesse de chaque gouvernement, mais qui n'a pas été toujours officiellement constaté au ministère de l'intérieur. L'incertitude augmente sur le nombre des femmes en général, sur les Rasnotchintsi, et devient encore plus grande pour les Juifs, les Tatares, les nomades, sans parler des pays de l'Asie incorporés nouvellement à l'empire. De là ces différences dans les données générales sur la population de l'empire, laquelle varie de 48 à 58 millions, données qu'on peut par conséquent comparer aux siècles de la chronologie avant Cyrus, et sur lesquelles il est inutile de disputer. La population connue du plateau de l'Oka est, pour les deux sexes, de 10 millions et demi, et c'est à cette population que se rapportent les offices sur les suicides et les homicides.

2. Nombre total des suicides et des homicides; leur rapport entre eux.

2. Ces données, qui sont de deux années, 1821 et 1822, et qui sont calculées à terme moyen, comme base la plus convenable au calcul statistique, donnent les résultats suivans:

Le terme moyen des suicides constatés était de 512½

Le terme moyen des homicides . . . . de 211½

Parmi cette population purement russe, le nombre des suicides surpasse donc de plus de la moitié celui des homicides; trait caractéristique qui fait honneur aux moeurs nationales.

Mais il y a encore des suicides non constatés, dont le terme moyen pour ces deux années était de 150. Enfin, les deux classes prises ensemble, donnent le terme moyen de 662½. On remarque une diminution générale de ces crimes. Les suicides constatés ont diminué de 15 en 1822, les homicides de 23; preuve que la situation de la population et l'administration se sont améliorées sur ce plateau.

3. Quant aux *suicides constatés*, les extrêmes du plus au moins se trouvent à Kostroma et à Moscou. Kostroma a le plus petit nombre de suicides constatés, nommément 8; Moscou, dans le gouvernement 72½, et dans la capitale 39½, donc un suicide constaté revient à la capitale à 6250 personnes des deux sexes, dans le gouvernement à 11,678 et à Kostroma à 120,546 habitans. Riazan se trouve en avoir eu 37, environ la moitié du nombre des suicides constatés qui ont eu lieu dans le gouvernement de Moscou, mais quant au total de la population, Voronège l'emporte; 1 suicide constaté revient à Riazan à 28,692 personnes, à Voronège à 32,710.

3. Suicides constatés, extrêmes du plus au moins et leur rapport à la population.

4. *Suicides non constatés.* Le plus grand nombre s'en trouve à Voronège, 32, et le plus petit à Kostroma, 1. Une observation générale sur ces cas prouve que, sous le titre de suicides non constatés, peuvent se trouver des homicides et des accidens fâcheux. L'étendue du terrain, sa nature et la répartition de la population comparées aux suicides non constatés prouvent leur influence sur ces cas.

Suicides non constatés.

Plus le terrain est boisé, marécageux ou ouvert dans le genre des steppes, et la population disséminée, plus généralement le nombre des suicides non constatés augmente. Kostroma en fait une exception honorable. Au contraire, plus le terrain est cultivé et la population concentrée, plus le nombre de ces cas diminue. La police des campagnes dans le gouvernement de Moscou a très bien réussi à

constater les faits; il n'y a eu dans ce gouvernement très peuplé, que 9 cas indécis, qui sont rapportés sous le titre de suicides non constatés. On a été moins heureux dans la capitale, où il y a eu 22 de ces cas, ce qui s'explique à Moscou par le flux et le reflux étonnant de monde de tous les gouvernemens. Le plus grand nombre de suicides non constatés étant arrivé à Voronège, savoir 32, le plus petit à Kostroma: savoir 1, le rapport d'un suicide non constaté est, dans le premier gouvernement, de 1 à 41,968 personnes; dans le dernier, de 1 à 914,372.

5. Des homicides, leur rapport.

Le terme moyen *des homicides* arrivés pendant ces deux années, 1821 et 1822, est de 211½; le plus grand nombre est arrivé à Moscou, savoir 9½ dans la capitale, et 24 dans le gouvernement, le plus petit à Kostroma, 7½. Honneur à la police de Moscou, capitale, où le nombre des homicides est si petit quoiqu'elle soit si peuplée et animée par les manufactures et le commerce. Un homicide revient à Moscou, capitale et gouvernement, à 32,966 personnes, et à Kostroma à 128,583. La population est ici la moins concentrée, environ 671 personnes par mille carré; le terrain est boisé, la navigation sur le Volga active, donc la police des campagnes est difficile à maintenir, et pourtant le nombre des homicides est le plus petit. Les moeurs sont la meilleure police des campagnes.

6. Détails remarquables sur le sexe, la condition et le genre de mort, tant pour les suicides que pour les homicides.

Les offices offrent des détails remarquables sur le sexe, la condition et le genre de mort tant pour les suicides que pour les homicides.

1. Suicides — sexe.

a) Suicides constatés. Quant au sexe, il y a eu à terme moyen pour ces deux années: 417 hommes et 95 femmes, rapport 1 à 4⅜.

Suicides non constatés à terme moyen: 128 hommes, 21 femmes, proportion 1 à 6.

Les suicides constatés et non constatés, pris ensemble, offrent à terme moyen 545 hommes et 117 femmes, ou 1 femme sur 4⅝ hommes.

Les hommes se trouvent plus souvent dans des cas extrêmes; la misère, des passions violentes, ou la honte d'un crime peuvent porter les femmes au suicide, mais heureusement ces cas sont très rares en Russie.

Dans les campagnes on se marie fort jeune, et on n'est jamais dans une misère extrême; cela rend les crimes très rares, étouffe les passions, amène une longue habitude de vivre ensemble, et fait naître le respect pour la mère de famille. Le tiers-état imite les moeurs des campagnes dont il est sorti, et ces résultats heureux s'y manifestent surtout dans les ménages où un degré supérieur d'aisance et de culture se trouve. La religion chrétienne a affranchi les femmes parmi les Russes; depuis ce tems la femme est devenue la compagne de son mari, et mène une vie retirée, mais tranquille et paisible.

L'intérêt de ces détails augmente, quand on examine les suicides d'après la *condition* de individus. Condition.

Parmi les 662 suicides à terme moyen des deux sexes, sans les fractions, il y a eu 478 paysans
96 du tiers-étant
66 soldats
18 nobles
4 du clergé.

Les classes se suivent d'après le nombre des individus qui les composent. Plus d'inspection, plus de culture joint à l'esprit religieux qui prédomine, rendra ces crimes toujours plus rares. Le rapport des suicides en général, à la population de chaque classe, d'après un calcul approximatif, donne les résultats suivans: un suicide constaté ou non constaté est arrivé parmi les paysans sur 16,737 individus
parmi le tiers-état sur 20,833
parmi les soldats sur 3,009
parmi les nobles sur 11,111
parmi le clergé sur 25,000.

Sous ce rapport la condition du paysan paraît plus favorable, celle du tiers-état encore meilleure, et celle du clergé la plus heureuse. Des données officielles sur la population de ces trois classes par gouvernement donnent les résultats suivans: dans la classe des paysans le plus grand nombre est arrivé dans le

gouvernement de Moscou. Sur la population de cette classe qui est de 424,605 personnes, il y a eu 95 suicides, le plus petit nombre en est arrivé à Kostroma, savoir 7 sur 399,248. Parmi le tiers-état, sur 264,068 personnes qui composent cette classe à Moscou, il est arrivé 21 suicides; à Kostroma, où il n'y a que 11,179 individus de cette classe, il n'y a eu aucun exemple de suicide pendant ces deux années. Quant au clergé, il est arrivé par un suicide à Moscou, Iaroslav, Riazan et Koursk; dans les autres six gouvernemens il n'y en a eu aucun exemple. Les Odnodvortsi grossissent le nombre du tiers-état à Koursk, Orel et Riazan, et rejettent ces crimes sur le tiers-état, quoiqu'ils appartiennent réellement pour la plupart à la classe des paysans.

Genre de mort. Le genre de mort tient aux moeurs. Sous le titre d'ivrognerie se trouvent 242 hommes et 29 femmes

se sont pendus	136	hommes	13	femmes
— — brûlés la cervelle	19	—	1	—
— — noyés	6	—	1	—
— — empoisonnés	2	—	1	—

Sur les suicides du premier genre, nous observons que ce ne sont pas des suicides prémédités, et qu'il y a quelquefois des homicides et des accidens fâcheux compris sous ce titre. Malgré l'inexactitude de ce titre, il est toujours intéressant de connaître les gouvernemens, où ces cas sont arrivés le plus souvent, et où ils ont eu lieu le plus rarement. Ce sont encore Moscou et Kostroma qui présentent les deux extrêmes, là il y a eu 66 morts d'ivrognerie, ici 7.

Quant aux autres genres de mort, où le suicide paraît plus prémédité, la corde a terminé le plus souvent les jours de ces malheureux; c'est surtout dans la classe des paysans et des soldats. Se brûler la cervelle est plus en usage parmi la noblesse, et en partie parmi les militaires; l'exemple unique d'une femme paraît être un accident fâcheux. Se noyer est un cas rare, et s'empoisonner n'est pas du tout dans les moeurs de la nation.

Les causes qui ont porté au suicide sont pour la plupart inconnues. D'après quelques indications qu'on trouve dans les offices, c'est crainte de punition, ou des passions violentes, ou des circonstances extraordinaires, tant physiques que morales.

Il y a eu à terme moyen pendant ces deux années, 211 *homicides*; de ce nombre il y a eu 141 hommes, 33 femmes et 57 enfans. Un assassinat revient donc à 49,645 personnes. Les rapports des meurtres sont $4\frac{3}{11}$ hommes sur 1 femme et $4\frac{1}{15}$ des deux sexes sur un enfant. Quant à la condition, le plus grand nombre d'assassinés se trouvent parmi les paysans, 158, dont 101 hommes, 25 femmes et 31 enfans. Le moindre parmi le clergé: $3\frac{1}{2}$ hommes, une femme en deux années, et 3 enfans; parmi la noblesse, il n'y a pas eu d'enfans assassinés. Le nombre considérable d'enfans assassinés parmi les paysans est frappant; ce sont des enfans illégitimes, la honte du crime saisit subitement la malheureuse mère, et les mesures bienfaisantes du gouvernement ne sont pas toujours à sa portée. Il y a eu parmi les paysans 4 hommes d'assassinés sur une femme, une femme sur $1\frac{1}{2}$ enfans. Le rapport des paysans assassinés aux gens libres est très désavantageux pour les premiers: $6\frac{1}{2}$ à 1, le manque de culture en est la cause, aucune des autres classes n'offre un exemple pareil; le plus grand nombre de paysans ont été assassinés dans le gouvernement de Moscou sur les grandes routes, savoir 15, ce qui s'explique par l'affluence de paysans étrangers; un seul paysan a été assassiné dans la capitale, ce qui fait honneur à sa police, le plus petit nombre se trouve à Kostroma, 2 et demi. Là, un meurtre de paysan revient sur la population mâle de cette classe à 25,733, ici à 159,699. De gens libres assassinés le plus grand nombre se trouve à Koursk: $7\frac{1}{2}$, les Odnodvortsi qui sont compris dans cette classe, la rendent plus nombreuse. A Kostroma il n'y en a eu que deux exemples, mais à Iaroslav aucun.

7. Détails sur les homicides.

Sexe et âge.

Condition.

Le *genre de mort* tient encore aux moeurs. Le paysan russe n'étant point armé comme dans le midi de l'Europe, le genre de mort le plus commun est d'assommer à coup de bâton. Il y a eu 92 exemples d'hommes et 17 de femmes. Au couteau ou à la hache comme armes rustiques, 26 hommes et 6 fem-

mes. Étranglés ou étouffés, 20 hommes et 6 femmes; ici se trouvent aussi 3 enfans, qui sont de ce nombre. Noyés 5 hommes, 3 femmes, mais 10 enfans. Tués aux armes à feu 4 hommes, 1 femme. Empoisonnés 2 hommes, une femme et 1 enfant. Il en résulte que le genre de mort le plus en usage est celui d'assommer quelqu'un à coups de bâton ou de poing; mais comme l'ivresse, la colère, un accident fâcheux, ont tant de part à ce genre de mort, on ne saurait nommer la plupart de ces homicides prémédités, tous les autres genres méritent plutôt ce nom. Tuer quelqu'un au couteau ou par la hache est moins commun en Russie que d'assommer son adversaire. Noyer quelqu'un est bien rare, et empoisonner est tout à fait étranger aux moeurs des russes. Mais les 37 enfans tués dans ces 10 gouvernemens fixent notre attention; 23 enfans ont été ou exposés ou enfouis, 10 noyés et 3 étouffés, il n'y en a pas de tués au couteau, encore moins aux armes à feu, pourtant il y en a eu 1 d'empoisonné. J'aime à supposer que le plus grand nombre des enfans étouffés l'ont été par accident pendant le sommeil profond de leurs mères, de même que l'enfant empoisonné l'a été par accident. Les autres sont plutôt des meurtres commis dans un mouvement convulsif de désespoir ou de démence que des homicides à dessein prémédité.

Dans *l'intérieur des familles*, nous trouverons très rarement des pères, des mères assassinés; il n'y en a eu dans ces dix gouvernemens qu'un exemple à Koursk, où le père a été assassiné par ses enfans, et à Kalouga une mère; le cas le plus rare c'est un enfant assassiné dans la famille, il n'y a eu qu'un exemple pendant ces deux années en 10 gouvernemens, à Koursk en 1822. Quant aux fratricides, il y en a eu 3, dont 2 à Toula en 1821, et 1 à Iaroslav en 1822. Des cas plus fréquens sont des assassinats de maris par leurs femmes; il y en a eu 5 exemples, mais le plus grand nombre c'est celui de femmes tuées par leurs maris; il y en a eu 23 exemples, surtout à Riazan, à Orel et à Koursk. Il est fort à remarquer, que Moscou dans son gouvernement et même dans la capitale n'a offert aucun exemple de ce genre; tous les autres gouver-

nemens en offrent plus ou moins. On doit supposer le plus de culture et le plus d'aisance parmi les paysans de Moscou; car c'est dans cette classe que la plupart de ces cas ont eu lieu, beaucoup moins parmi les militaires. Le clergé n'a pas été exempt de ces cas, il y en a eu trois commis par les femmes d'employés en sous ordre, qui ont tué leurs enfans. L'année 1822 a été malheureuse pour ces assassinats en famille, il y en a eu 12, tandis qu'en 1821, il n'y en avait que 9. Il est à remarquer, que les auteurs d'un assez grand nombre d'homicides sont restés inconnus. Ceux qui ont été découverts sont surtout des paysans. Les causes des homicides sont plus connues que les causes des suicides: la misère, la colère, l'avidité du gain, une vie vagabonde, la mélancolie et les moeurs grossières du bas peuple sont indiquées dans les offices comme causes du meurtre. Quelquefois une cause peu importante a donné lieu à ce crime.

Les cas extraordinaires sont ici plus curieux qu'instructifs.

RELATION DE MAS'OUDY

ET D'AUTRES AUTEURS MUSULMANS SUR LES ANCIENS SLAVES;

PAR

M. CHARMOY.

(Lu le 7 Novembre 1832 et le 5 Juillet 1833.)

Les relations commerciales que les Slaves et les Russes entretenaient dans le moyen âge avec divers peuples de l'Orient[1], les voyages entrepris par les Arabes, soit par esprit de prosélytisme, soit par amour pour la science, nous donnent lieu d'espérer que nous parviendrons enfin à découvrir dans les ouvrages des géographes et des historiens les plus anciens du Levant des détails précieux sur l'une et l'autre de ces nations. Notre illustre confrère, Monsieur l'Académicien Frähn, a déjà puisé dans l'intéressante relation d'Ibn-Fozlân consignée dans le dictionnaire géographique d'Yaqoût[2], la matière de plusieurs productions et mémoires des plus curieux sur les Russes, les Khazars, les Bâcheqirs, les Boulghars etc., et nous a prouvé quel parti l'érudition, éclaireé par le flambeau d'une saine critique, sait tirer de matériaux, qui, du premier abord, semblaient ne pouvoir être d'aucun secours.

1) Ibn-'Haouqal, p. 144, cité par C. d'Ohsson dans son ouvrage intitulé *des Peuples du Caucase*, Paris 1828, pp. 79 et 80.

2) *Ibn Foszlan's Berichte*, par Mr de Frähn, pp. XXXVIII, XXXIX et XL.

Je m'appliquerai à marcher sur ses traces, et tâcherai de glaner dans le même champ où il a déjà recueilli une si ample moisson; heureux, si l'humble faisceau que j'ai l'honneur d'offrir aujourd'hui au corps savant qui a daigné m'appeler dans son sein, est digne de fixer son attention et susceptible de captiver sa bienveillance.

Les auteurs des premières chroniques Scandinaves, Slavonnes et Hongroises, ainsi que leurs continuateurs jusqu'au 16e siècle de l'ère chrétienne ou 10e de l'Hégire, se font tous remarquer par leurs fictions et leurs fables inventées à plaisir[3]. Les notions qui nous sont fournies sur la nation Slave par les chroniqueurs orientaux dont les ouvrages sont antérieurs à cette époque ou datent au plus tard du 16e Siècle, surtout par ceux dont les écrits remontent à une époque qui a précédé celle où a vécu Nestor, en acquièrent par conséquent d'autant plus d'intérêt, et sont des plus précieuses pour nous, si toutefois elles ne blessent pas la vraisemblance historique.

Le dictionnaire géographique d'Yaqoût et les *Prairies d'or* de Mas'oûdy ont été jusqu'ici les principales sources d'où ont été puisés les détails curieux que renferme la relation d'Ibn-Fozlân sur les Russes et la description de leurs expéditions dans la mer Caspienne au commencement du 4e siècle de l'Hégire ou. 10e de l'ère chrétienne. Il est à regretter que ces ouvrages ne s'étendent pas d'une manière aussi circonstanciée sur les Slaves, qui ont joué un si grand rôle dans le moyen âge; et nous sentons encore accroître nos regrets, lorsque nous lisons dans les *Prairies d'or* de Mas'oûdy, qu'il a été moins concis sur le chapitre de ces peuples dans ses deux ouvrages précédents, dont le premier est intitulé كتاب اخبار الزمان ومن اباده الحدثان من الامم الماضية والاجيال الخالية والممالك الداثرة *Histoire des siècles passés, des peuples anciens, des nations éteintes et des royaumes anéantis, que la fortune a fait disparaître*, et le second est connu sous le titre de كتاب الاوسط ou *Moyen livre*. Je me suis donc vu forcé, comme mes devanciers, de me restreindre, relativement aux Slaves, aux notions incomplètes que renferment

3) Schlözer, *Nestor*, tome 1er, p. 29.

les *Prairies d'or* de Mas'oûdy, et je me suis appliqué à les compléter autant qu'il m'a été possible en y joignant celles que nous ont transmises Iszthakhry, Ibn Haouqal, Edrîcy, Ibrahîm bèn-Wèszîfchàh, Yaqoût, Ibn-Sa'îd Maghriby, Zakaria Qazwîny, Ibn-Wardy, Chèms-u'd-dîn Dimècheqy, Chérîf Djordjâny, Baqouwy, Abou-'l-féda dont les Tables géographiques ont été rangées alphabétiquement par Sipâhy-zâdé etc.

Pour éviter au lecteur de longues recherches sur ces différents auteurs, je ferai précéder mon travail d'une notice abrégée sur chacun d'eux, sur l'époque où ils ont vécu et sur les ouvrages où ils traitent des peuplades Slaves.

I.

L'Imâm Abou-'l-Haçane 'Aly, fils de 'Houceïne fils de 'Aly, surnommé *el Mas'oûdy*[4]) parcequ'il descendait à la 8e génération de *Mas'oûd*, un des compagnons de Mahomet, se rendit célèbre comme historien, théologien et jurisconsulte. Il était originaire de Baghdâd, comme nous l'apprend Abou-'l Mé'hâcine, mais il s'établit plus tard en Egypte, où il mourut dans le courant du 2e mois de Djumâdy de l'année 345 = Septembre 956, ou, suivant 'Hâdjy-Khalifa, en 346 = 957-8. Cet historien raconte, que le désir de s'instruire par lui-même de ce que les différents peuples et les divers pays offrent de remarquable, l'avait porté à entreprendre beaucoup de voyages sur terre et par mer; qu'il avait en conséquence visité l'Ethiopie et l'Inde, passé des confins du Khoraçân au centre de l'Arménie, parcouru l'Irâq et la Syrie, et conversé avec les princes de ces contrées lointaines. Il consigna le fruit de ses études historiques et géographiques dans un grand nombre d'ouvrages très-renommés, dont le premier et le plus détaillé est connu, comme nous l'avons déjà dit, sous le titre d'*Histoire des siècles passés, des peuples anciens, des nations*

4) Voyez Herbelot, *Bibliothèque orientale*, art. *Massoudi*; Abu'lfedae *Annal. Muslem.* tome 2, adn. 208, p. 118 *Adnot. histor.*; Deguignes, *Notices et extraits des manuscrits etc.*, tome 1, p. 1 et suiv.; Silvestre de Sacy, ibid. tome VIII, p. 132 et suiv.; le même, *Chrestomathie arabe*, 1ère édition, tome 2, pp. 489 et suiv.; Langlès, *Voyages d'Egypte et de Nubie de Norden*, tome 3, p. 292, note 1; Hamaker, *Specimen catalogi etc.*, p. 46—48; C. d'Ohsson, *Des peuples du Caucase*, préface, pp. III—VIII; Frähn, *Ibn Foszlan's Berichte über die Russen*, pp. XXIII et XXVIII.

éteintes et des royaumes anéantis que les vicissitudes de la fortune ont fait disparaître l'Angleterre paraît être le seul état de l'Europe qui possède un exemplaire (vraisemblablement incomplet) de ce précieux recueil, auquel succéda le *Moyen livre*, qui traite du même sujet. L'auteur composa ensuite les *Prairies d'or et les mines de pierres précieuses propres à être offertes aux rois les plus illustres et aux homme; instruits* ou كتاب مروج الذهب ومعادن الجوهر فى تحف الاشراف من الملوك واهل الدرايات, qui sont un précis des deux productions ci-dessus mentionnées. La bibliothèque Royale de Paris en a trois exemplaires manuscrits, dont l'un est tronqué; celle de l'université de Leyde en a également trois copies, mais toutes incomplètes, dont Mr C. d'Ohsson a tiré profit dans sa description des peuples du Caucase. Il en existe en outre trois manuscrits complets dans la belle collection léguée par feu Mr d'Italinsky à l'Institut oriental du ministère des affaires étrangères, un autre à Oxford etc. Cet ouvrage a été commencé en 332 de l'Hégire = 943-4, terminé en 336 = 947-8, et probablement refondu en entier par l'auteur en 345 = 956-7 de J. C. Dans le nombre des 130 chapitres qu'il renferme, il s'en trouve principalement trois qui sont dignes de fixer notre attention; savoir le 32e qui traite des Slaves, de leurs pays, de leurs rois et de la dispersion des peuples de cette race; le 64e, qui est consacré à la description des temples de cette nation, et le 15e, où il est question des monts *Qab'h* ou *el-Fat'h* (Caucase) et du peuple *Allân* (Alain), du *Sérîr* (de l'Albanie), *des Khazars*, *des Turcs* et *des Boulgars*; de la *Porte des Portes* (Derbènd) et des rois et nations fixés dans le voisinage de cette ville. J'en joindrai ici le texte et la traduction, pour la partie qui a rapport à notre sujet, d'après les trois manuscrits Italinsky, avec les variantes de ceux de Leyde et d'Oxford dont je suis redevable à l'aimable obligeance de notre illustre collègue, Mr l'académicien Frähn. Quant au degré de confiance que mérite cet auteur, j'oserai avancer que je le crois d'autant plus digne de foi, que, indépendamment de ses vastes connaissances et de sa profonde érudition, il paraît même avoir voyagé dans le pays des *Khazars*[5], où il a pu très-bien se procurer des notions assez positives sur les Slaves, leurs voisins.

5) Frähn, ibid. p. X.

II.

El-Isthakhry الاصطخرى (le Persépolitain), qui est probablement le même auteur que ابو اسحق الفارسى *Abou-Is'haq ul-Fârsy*, comme l'annonce le titre d'un manuscrit de la bibliothèque de Gotha cité par Mr Kosegarten (*De Ibn Batuta*, p. 26), a composé avant l'année 925 suivant les uns, ou bien postérieurement d'après Mr de Frähn[6]), un ouvrage intitulé كتاب الاقاليم (Livre des climats), qui a vraisemblablement servi de texte à la version persane anonyme intitulée مسالك وممالك *Routes et royaumes*, et publiée en anglais par Sir William Ouseley sous le titre erroné de: *The oriental geography of Ebn Haukal.* Ce qui semble le prouver d'une manière irrécusable, c'est que les nombreux passages d'Iszthakhry cités par Yaqoût, offrent la plus grande analogie avec cette traduction anglaise. Ibn-Haouqal y a puisé une grande partie de ses matériaux[7]).

III.

Le géographe *Abou-'l-Qâcime Mo'hammed Ibn-'Haouqal* ou *el 'Hhouqaly* était, au dire d'Yaqoût, un négociant de Mauszul, qu'une passion invincible pour les voyages, stimulée par son désir d'apprendre à connaître les divers pays, leurs habitants et leurs moeurs, porta à entreprendre de longs voyages dans les régions lointaines. Il partit de Baghdâd en 331 = 943, visita entre autres la Sicile en 362 = 973 de J. C., le Caucase et la ville de Boulghar. Ses voyages et ses observations le mirent à même de composer, vers l'année 366 = 976, un ouvrage géographique très estimé, sous le titre de كتاب المسالك والممالك *Livre des routes et des Etats*, dont il se trouve un manuscrit à la bibliothèque d'Oxford et un autre à celle de Leyde, qui va être publié par le savant professeur Hamaker aux frais du Comité de tra-

6) Frähn, *Mémoires de l'acad. Imp. des sciences*, tome IX, p. 624, et *Nouveaux mémoires*, 6e série, tome 1er, p. 201.

7) Baqouwy, *Notices et extraits*, tome 2, p. 424; Kosegarten, *De Ibn Batuta*; Hamaker et Uylenbroek, *Dissertatio de Ibn Haukalo geographo*, pp. 60, 72; Frähn, *Ibn Foszlân's Berichte*, pp. XXI et XXII.

ductions orientales de la grande Bretagne et de l'Irlande[8]). Il traite aussi des pays Slaves d'après les notions qu'il a probablement recueillies à Boulghar.

IV.

Il m'est impossible de déterminer d'une manière positive l'âge où a vécu *Ibrahim bèn-Weszîfchâh*, auteur du كتاب العجايب الكبير ou *Grand livre des merveilles*; car l'année citée par Hâdjy-Khalifa dans son dictionnaire bibliographique (man. Italinsky), où il est dit que cet écrivain mourut en 925 de l'hégire, est évidemment erronée. Cet auteur doit appartenir à une époque bien antérieure, puisque le manuscrit de son *Grand livre des merveilles* que possède le Musée asiatique de l'académie, date de l'année 607 = 1210; et Hâdjy-Khalifa lui-même dit que c'est une des sources où a puisé le célèbre البونى *el Boûny*, auteur du شمس المعارف ou *Soleil des connaissances*, décédé en 622 = 1225. Ibn-Weszîf-Châh doit par conséquent être mort au plus tard en ٦٢٥ ou 625 = 1228 et non en ٩٢٥ ou 925: ces deux chiffres arabes ont pu très-facilement se confondre. Outre le *Grand livre des merveilles*, où il a fait mention des Slaves, cet écrivain, comme nous l'apprend d'Herbelot, art: *Wassafschah* et *Giawaher al Bohour*, a encore composé une histoire des anciens rois d'Egypte, qu'il a intitulée جواهر البحور ووقايع الامور وعجايب الدهور *Perles des mers, évènements les plus importants et merveilles des siècles*[9]).

V.

Chéhâb-u'd-dîn abou 'Abd-illah Yaqoût bèn-'Abd-illah شهاب الدين ابو عبد الله ياقوت بن عبد الله était originaire du pays de *Roûm* (ancien empire romain d'Orient), et reçut le surnom de حموى *'Hamèwy* (de *'Hama* ou *Epiphania*), parce que le maître qui l'avait acheté à Baghdâd, lorsqu'il y fut amené comme prisonnier, était

8) Uylenbroek, loc. cit.; Frähn, loc. cit pp. XXIII et XXIV, et C. d'Ohsson, *Des peuples du Caucase*, pp. VIII et IX

9) C'est probablement le même ouvrage géographique sur l'Egypte au sujet duquel Mr de Hammer (*Geschichte des Osmanischen Reiches*, tome 2e, p. VI) a dit: "*Dschewahirul buhur we wekaiul duhur* (sic), d. i. die Perlen der Meere und die Begebenheiten der Zeiten von *Ibrahim W'assifschah* (sic), grössten Theils topographisch, ein Quartband von 113 Blättern, in meiner Sammlung."

natif de cette ville de Syrie. Celui-ci le fit instruire et l'employa par la suite en qualité de commis-voyageur pour ses affaires commerciales. Après la mort de ce maître, Yaqoût s'adonna lui-même au négoce, et fit d'assez grands voyages en Asie. Comme la librairie était une de ses branches de commerce, et qu'il avait été employé précédemment à copier des manuscrits, il avait acquis beaucoup de lecture et fut compté plus tard au nombre des géographes arabes les plus distingués. Le plus célèbre de ses ouvrages, d'où nous avons extrait l'article qui concerne les Slaves, est intitulé معجم البلدان *Mo'addjèm ul-bouldân* ou *Dictionnaire alphabétique des pays*. Il en existe trois exemplaires (malheureusement défectueux) dans différentes bibliothèques européennes; savoir: à celles d'Oxford, de Kopenhague et du Musée asiatique de l'académie de S^t^ Pétersbourg; et M^r^ de Frähn[10] en a donné une analyse assez détaillée[11]. Cet auteur (né en 574 ou 575 = 1178-80 de J. C. et décédé en 626 = 1229), qui a consigné dans l'ouvrage susmentionné la relation d'Ibn-Fozlân publiée par M^r^ l'académicien Frähn, est d'autant plus digne de foi, qu'indépendamment des fréquents voyages qu'il avait faits personnellement, il avait lu quantité d'ouvrages estimables, où il a puisé les matériaux de son dictionnaire.

VI.

Ibn-Sa'îd Maghriby, dont le nom entier était ابوالحسن علی بن موسی بن محمد بن عبدالملک بن سعید *Abou'l-'Hacane 'Aly fils de Mouça, fils de Mo'hammed, fils de 'Abd-ul-mélik, fils de Sa'îd*, était surnommé الاندلسی *el-Andaloucy* (l'Espagnol) et المغربی *el-Maghriby* (le Maghrébin). Il naquit à Grenade en 610 = 1213, et mourut en 673 = 1275 de J. C. Il est auteur de plusieurs ouvrages principalement historiques et géographiques, et a été fréquemment cité par Abou-'l-féda dans ses Annales et ses Tables géographiques. Sa géographie ou جغرافیا *Djéghrâfia*, dont le man. No. 406 de

10) Loc. citat pp. XXXVIII et XLIX.

11) Cf. Hamaker, *Specimen catal.* p. 67 — 113; Freytag, *Fundgruben des Orients*, T. VI, 258 et suiv.; Köhler, *Eichh. Repertor.* T. II, 56 et suiv.; de Rossi, *Dizionario storico degli autori arabi*, p. 103, qui renferme cependant quelques erreurs; Wahl's *Vorder- und Mittel-Asien*, p. 183 et *Ost-Indien* I, 72; C. d'Ohsson, *Des peuples du Caucase*, pp. IX et X.

l'académie n'est qu'un abrégé, où ont été ajoutées les longitudes et les latitudes d'après le traité d'*Ibn-Fâthima*, se trouve à la bibliothèque de Bodley, qui possède encore un autre ouvrage du même auteur vraisemblablement plus détaillé que celui-ci.

VII.

Zakaria fils de Mo'hammed fils de Ma'hmoûd, surnommé *Qazwîny* (de Qazwîn) et كمونى *Kémoûny* (sic), est, comme nous l'apprend Hâdjy-Khalifa[12]), l'auteur du célèbre traité de géographie intitulé اثار البلاد واخبار العباد ou *Curiosités des pays et renseignements sur leurs habitants.* Il le composa en 674 = 1275, le divisa par climats, et y consigna la relation abrégée du voyage d'Ibn-Fozlân chez le roi des Boulghars (du Volga), qu'il nomme indifféremment *roi des Slaves*, ainsi qu'un assez long article d'*Abou-'Hâmidul-Andaloucy* ابو حامد الاندلسى, qui visita Boulghar dans la première moitié du 12e siècle de l'ère chrétienne[13]). La belle collection de manuscrits léguée par feu Mr d'Italinsky à la Section d'enseignement du ministère des affaires étrangères, renferme un magnifique exemplaire de cette géographie, dont l'auteur y est aussi surnommé *Kémoûny* كمونى. Celui-ci, qui l'avait composée en 634 = 1236-7 de J. C., mourut le 7 de Mo'harrèm de l'année 682 = 6 Avril 1283[14]).

Le musée asiatique de l'académie impériale des sciences possède (sous le N° 411) un petit abrégé de géographie écrit en persan et dédié à Ghâyïâtz-u'd-dîn 'Habîb-Ullah. On lit sur la feuille du titre les mots suivants; مجموعه اقاليم سبعه ou *Recueil des sept climats* (extrait) de l'ouvrage intitulé عجايب البلدان عجايب البلدان *'Adjâïb-ul-bouldân* (Merveilles des pays). Ce petit volume me paraît être une traduction persane abrégée de la géographie arabe intitulée عجايب البلدان (*'Adjâïb-ul-bouldân*), que Mr le Baron Silvestre de Sacy croit être la même que le

12) *Djéhân-numá*, édit. de Constantinople, p. ٨

13) Frähn, loc. cit. p. X.

14) Cf. Möller, *Catalogus libr. tam manuscr. quam impressorum qui . . . à beato Sätzenio in Oriente emti, in bibliothecâ Gothanâ asservantur Gothae*, 1826, fin. tom. I; Silvestre de Sacy, *Chrestom. arabe*, tome 3, p. 443—448; C. d'Ohsson, loc. citat. p. XII; *Chéref-nâmé*, traduit par F. Charmoy, tome 1er, première partie, note 172, et 2e partie, note 80.

كتاب اثار البلاد ou *Traité des choses remarquables des divers pays*, comme on le voit par l'intitulé du man. de St.-Germain des prés N° 397, et dans la *Biblioth. hisp. Escur.* de Casiri, tome 2, p. 5, N° 1632 (Chrest. arabe de Mr le Baron Silvestre de Sacy, nouvelle édition, tome 3, p. 446 et 447). Ce qui semble prouver que l'opinion de Mr de Sacy est fondée, c'est que les articles de la petite géographie persane sont une traduction littérale mais abrégée de ceux des اثار البلاد de Qazwîny.

VIII.

L'Imâm *Chèms-u'd-dîn abou-'Abd-Illah Mou'hammed u'd-Dimècheqy* (le Damasquin), a composé un traité de Cosmographie divisé en 9 livres, où il a également parlé des Slaves. Cet ouvrage, comme l'avance le dictionnaire bibliographique de 'Hâdjy-Khalifa, a été écrit en 994 = 1586; mais cette donnée doit être nécessairement erronée; car, à la fin du man. 593 de l'académie, il est dit que celui-ci a été copié d'après un autre exemplaire de cet ouvrage terminé le 22 de Zy-'l-'hiddjé de l'année 795 = 28 Octobre 1393; ce qui prouve clairement que les points diacritiques ont été déplacés, et qu'il faut lire وسبعمائة 700, au lieu de وتسعمائة 900: il daterait donc de l'année 794 = 1392 de J. C.

IX.

Il est inutile de m'étendre ici: 1°. sur la géographie que le Chérîf *Mou'hammed bèn-Mou'hammed Edrîcy* de Messine a composée vers l'année 1153 de J. C.; 2°. sur celle de l'Imâm *Sirâdj-u'd-dîn 'Omar* (ou d'après le *Djehân-numâ*, *Zeïn-u'd-dîn 'Omar bèn Mouzaffer*)[15] *Ibn-ul-wardy*, mort en 749 = 1348-9 (et suivant le *Djehân-numâ* en 758 = 1347-8); 3°. sur l'ouvrage de *'Abd-u'r-Rachid fils de Szâli'h Baqouwy* (de Baqou), qui florissait en 806 de l'Hegire = 1403-4; et 4°. sur les Tables géographiques *d'Abou-'l-féda* mort en 733 = 1332-3 de J. C. (et suivant d'autres en 1331). La première de ces géographies, intitulée نزهة المشتاق فى اختراق الافاق ou *Recréation de l'amateur en parcourant les diverses contrées du globe*, est généralement

15) Suivant le man. 404 du musée asiatique, ابو حفص عمر *Abou-'Hafs 'Omar.*

connue, quoiqu'elle soit encore inédite, parce qu'il a été publié un autre ouvrage du même auteur sous le nom de *Nubiensis*, et parce qu'elle a été citée à plusieurs reprises par Mr Frähn dans son édition d'Ibn-Fozlân. La seconde, intitulée خريدة العجائب وفريدة الغرائب ou *Perle des merveilles*, a été publiée par Hylander: un extrait de la troisième, connu sous la dénomination de تلخيص الآثار وعجائب الملك القهار ou *Exposition des choses les plus remarquables et des merveilles du Tout-Puissant*, a été inséré par Deguignes, avec une traduction française, dans le tome 2d des *Notices et extraits des manuscrits*, p. 386—546; et le quatrième traité, appelé تقويم البلدان ou *Tables des pays*, est traduit entre autres dans le *Magasin* de Büsching. Ces Tables ont été rangées par ordre alphabétique sous le titre de أوضح المسالك الى معرفة البلدان والممالك ou *Voie la plus claire pour parvenir à la connaissance des pays et des états*, par le ci-devant Qâdhy de Constantinople *Sipâhy-Zâdé Mou'hammed Efendy*, mort en 997 = 1589. Il l'enrichit de notes marginales puisées dans divers auteurs, et en fit une traduction turke abrégée qu'il dédia à Qodja Mou'hammed-Pacha[16]. L'institut oriental du ministère des affaires étrangères en possède un bel exemplaire, où j'ai puisé l'article برغاذما *Berghâdzma*, qui concerne les Slaves.

Il est encore fait mention de cette nation par *Mou'hammed* (ou *A'hmed*) *bèn-Kètzîr ul-Ferghâny*, dans le 9e chapitre de l'ouvrage astronomique qu'il écrivit vers l'année 230 = 844 de J. C.[17]; par Eutychius, Patriarche d'Alexandrie, mort en 328 = 940[18], et par le poète épique persan *Firdoûcy*, qui écrivit sa *Basilëïde* ou *Châh-nâmé* au commencement du 11e siècle de l'ère chrétienne[19].

Après ces notions préliminaires sur les principaux écrivains orientaux qui ont traité des Slaves avant le 16e siècle, je joindrai ici le texte épuré des passages que j'ai puisés dans leurs ouvrages, et je le ferai suivre d'une traduction française aussi littérale que le comporte le génie de cette langue, en le faisant précéder de celle

16) *Djéhân-numâ*, p. 11.
17) *Alfraganii elementa astronomica*, ed. Golius, p. 38 seq.; cf. *Frähn*, loc. cit. p. XIX.
18) *Eutychii Annales, interpr. Ed. Pocockio*, T. 1, p. 55.
19) *Frähn*, loc. citat. p. 40.

de l'article صقلب *Szaqlab* et صقلاب *Sziqlâb* extrait du grand dictionnaire arabe intitulé *Qamoûs* ou *Océan* (édit. publiée à Scutari, T. 1r, p. ١٨١).

I. Qamoûs, tome 1er, p. ١٨١.

صقلب جعفر وزننده صقليه قضاسنده بر بلده ادیدر وصقليه صاد وقاف ولام مشدّده نك
كسری ویای تحتیه مخففه ایله چچلیا معروفدركه اق دكزده اتالیا جزاسنده بر بیوك
اطه در نیچه بلادی مشتملدر مالطه اطه سی انك ارقه سنده واقعدر
الصقلاب صادك كسریله پرخور انسان وحیوانه دینور وبیاض چهره لو ادمه دینور وقزل
بكزلو ادمه دخی دینور وسخت وشدید اولان باشه دینور یقال راءس صقلاب ای
شدید وشدید الاكل اولان اركك دوه یه دینور الصقالبه صادك فتحیله بر قوم مخصوص
ادیدر دیارلری بلغار مملكتی ایله قسطنطنیه بینده بلاد خزر ایله مسكونلردر كتب
جغرافیاده صقالبه له وجه و انكروس بلادیله مبیندر كه مالا افلاق وبغدان دخی اول
اولكه داخلندر وبعض كتب جغرافیاده بلغار طاءیفه سی اولق اوزره مبین وثغالیای
یونانی معربی اولدیغی مشروحدر

„*Szaqlab*, qui s'écrit avec les mêmes voyelles que *Dja'far*, est le nom d'une ville „située dans la province (justice municipale) de Sicile. *Sziqillia* صقليه, (qui s'é- „crit avec un Kèsra (*i*) sous le *Szâd*, le *Qâf*, et le *Lame* redoublé, suivi d'un *Ya* „marqué de deux points en-dessous) est le nom arabe de la Sicile (*Tchitchilia*), „grande île située dans la Méditerranée, vis-à-vis de l'Italie, et renfermant plusieurs „villes (pays). L'île de Malte se trouve derrière celle-ci.„

„*Sziqlâb* صقلاب, avec un Kèsra sous le *Szâd*, signifie un homme et un ani- „mal voraces et gloutons. On dit aussi *Rèes Sziqlâb* (une tête *Sziqlâb*) راءس صقلاب, „pour désigner une tête dure: *Sziqlâb* s'emploie encore en parlant d'un chameau „qui mange beaucoup. *On donne également ce nom à un homme qui a la peau „blanche et à celui dont la carnation est rouge.*

„*Szaqâlibè* صقالبه, avec un *Fat'ha* sur le *Szâd*, est le nom d'un peuple particulier, „dont le pays, situé entre la Bulgharie (du Volga) et Constantinople, est limitrophe

„de celui des Khazars. Les ouvrages géographiques le définissent en disant, que l'on „nomme *Szaqâlibé* le pays des Polonais (*Leh*), des Bohèmes (*Tcheh*) et des Hon„grois, et que, de nos jours, la Valachie et la Moldavie font également partie de „cette contrée. Dans quelques traités de géographie, il est dit que ce nom désigne „la nation Boulghare, et que c'est la forme arabe du nom grec ثغاليا *Tzéphâlia* (peut„être *Thessalia*).„

L'article سقلب *Saqlab* du même dictionnaire (p. ۱۲۱ du premier volume) est ainsi conçu:

„*Saqlab* سقلب, qui s'écrit avec les mêmes voyelles que ثعلب *Tza'leb*, est un „nom de nation, dont l'adjectif (relatif), en Turk comme en Arabe, est سقلبى „*Saqlaby*. Il fait au pluriel سقالبه *Séqâlibè*: la forme la plus connue est صقالبه „*Szaqâlibé* avec un *Szâd* sans point. Cette nation est limitrophe de la Russie, „comme nous l'avons dit à l'art صقلب *Szaqlab*.„

II. *Mas'oûdy* (a. 943 ou 956). Chapitre XXXII.

Codd. Italinsk. A. p. 219, B. p. 205, et C. pp. 213 et 214; msc. de Leyde, 282: cf. Deguignes, *Notices et extraits des manuscrits*, p. 27; اخبار الاعيان, f. 13 à la fin, et C. d'Ohsson, loc. citat., p. 86—89.

ذكر الصقالبة ومساكنها واخبار ملوكها وتفرق (*) اجناسها

الصقالبة (a) من ولد مادای (b) بن يافث بن نوح واليه يرجع (c) سائر اجناس الصقالبة وبه يلحقون فی انسابهم هذا قول كثير من اهل (d) الدراية ممن عنى بهذا الشان ومساكنهم بالجربی (e) الی ان يتصلوا (?) (f) بالمغرب (g) وهم (ولهم forte)

---

*) C. وتفرق est omis. — (a) A. الصقلاب — (b) A. باد; B. مارا; C. مار; L. مارى — c) A. C. ترجع — (d) A. الرواية; L. دراية — (e) A. بالجرى; B. بالجزى; C. بالحرى; L. بالحدى; *Mas'oûdy* ap. Jaqutum, ومساكنهم بالحربى الى شلو فى المغرب — (f) C. تتصل rectè. — (g) A. سكنوا المغرب; C. بالعرب (lis. بالغرب)

اجناس مختلفة وبينهم حروب ولهم ملوك فمنهم (h) من (i) ينقاد الى دين النصرانية الى راءى اليعقوبية (j) ومنهم من لا كتاب له ولا ينقاد الى شريعة وهم (k) جاهلية لا يعرفون (l) شيا من الشرايع (m) وهولاء اجناس (?) (n) فمنهم جنس كان الملك فيهم قديما فى صدر الزمان وكان ملكهم يدعى ماجك (o) وهذا الجنس يدعى ولينانا (p) وكان يتلو هذا الجنس فى القديم سائر اجناس الصقالبة لكون الملك فيهم وانقياد سائر (q) ملوكهم اليهم (r) ثم يتلو (يتلوا C.) هذا الجنس من اجناس الصقالبة (s) اصطبوانه (t) وملكهم فى هذا الوقت يدعى بصقلايج (u) وجنس يقال له دولابه (v) وملكهم فى هذا الوقت (x) يدعى وانج صلاوه (y) وجنس يقال له ناجبين (z) وملكهم يدعى غرانه (aa) وهذا الجنس اشجع اجناس الصقالبة وافرس وجنس يقال له منابن (bb) وملكهم يدعى ربيتر (cc) ثم جنس يقال له سربين (dd) وهم جنس (ee) عند الصقالبة مهيب (ff) لعلل يطول ذكرها واوصاف يبعد (gg) شرحها وبقربها مملكة (hh) ينقادون

(h) A. L. منهم; C. ومنهم. —— (i) من deest in L. —— (j) A. راءى المنصطوريه —— (k) A. ومنهم —— (l) A. لا يدرون —— (m) A. الصنايع —— (n) L. (lis. النصطوريه). Tout ce qui suit, jusqu'au mot يحرقون, est omis dans ce manuscrit. A. وهم اجناس; وهولاء جنس —— (o) C. ماحل; L. بابك; Deg. *Mahak*. —— (p) L. ولانا —— (q) Deest سائر in L. —— (r) C. L. اليه —— (s) L. اجناس من الصقالبة —— (t) B. اصطبرانه; C. اصطرانه; L. بصقلاع; d'Ohsson اصطبوانه; اصطبرانه; —— (u) B. بصدلايج; C. بصقلايج; L. واصطرانه; d'Ohsson بصقلانج; Deg. *Saklanidge*. —— (v) B. دولانه; C. دلاونه; Deg. *Doulaïak*. —— (x) deest in B et in C. —— (y) B. وانج; C. واجصلاق; L. واع صلاه; Deg. *Thala*. (?) —— (z) C. ياجبيق; L. ماحس; d'Ohsson ناجبين et ياجبين; Deg. *Nabgir* ou *Namdgin*. —— (aa) C. عرابة; L. عرانه; Deg. *Ara*; *Akhbâr-ul-a'îân* غرانه —— (bb) C. يدعى مبابين; Leyde مماى; Deg. *Manani*; d'Ohsson منالى; Akhbâr-ul-a'îân متناى —— (cc) C. ربيير (?); L. ردس; d'Ohsson زنتبير; Deg. *Ranlbir* —— (dd) B. سرتين; L. مرلس —— (ee) C. Ce qui précède, depuis جنس, est omis. —— (ff) B. صيت; L. مهوب —— (gg) B. C. يكثر —— (hh) B. وتعريبهم عن بلد; C. ونفرتهم من مكة

اليها ثم جنس يقال له مراوه (ii) ثم جنس يقال له خرواتين (kk) ثم جنس يقال له صاصبن (ll) وجنس يقال له خشانين (mm) ثم جنس يقال له برانجلمين (nn) وما سميناه (oo) من اسماء بعض (pp) ملوك (qq) هذه الاجناس قسمة (?) (rr) معروفة للوكهم (ss) والجنس الذى سميناه المعروف (tt) بسربين (uu) يحرقون (vv) انفسهم بالنار اذا مات لهم (xx) الملك والرئيس (yy) ويحرقون دوابه (zz) ولهم افعال مثل افعال الهند وقد قدمنا فيما سلف من هذا الكتاب طرفا من ذكرهم عند ذكرنا جبل الفتح (aaa) والخزر وان فى بلاد الخزر مع ملك الخزر (bbb) خلقا (ccc) من الصقالبة والروس وانهم يحرقون (ddd) انفسهم بالنيران وهذا الجنس من الصقالبة وغيرهم متصلون (eee) بالشرق (fff) ويبعدون من المغرب فالاول (ggg) من ملوك (hhh) الصقالبة ملك الدير (iii) وله مدن واسعة وعمائر كثيرة وجيوش واسعة وعدد كثيرة (jjj) وتجار المسلمين يقصدون (kkk) دار (lll) ملكه

(ii) B. Ce qui précède, à partir des mots ثم جنس, est omis. — (kk) B. حزواش; L. هراوس; d'Ohsson et جزوانيق — (ll) C. صاصو; L. ماصين — (mm) C. بداحاس; L. احساس; Akhbâr-ul-a'îân حسابين — (nn) L. ثم جنس يقال لهم حسابين C. Ce qui précède, à partir de ثم جنس, est omis. — (oo) L. سمينا — (pp) بعض deest in C. — (qq) C. L. الملوك — (rr) B. قسمة (?) — (ss) C. معروفة للكهم; L. Ces mots sont omis. — (tt) C. L. سمينا المعروف — (uu) B. بسرتين; C. بسرنبق; Yaqoût بالسرى; L. برس — (vv) C'est ici que finit la lacune du manuscrit A., où l'on trouve seulement او الرئيس A. (yy) — بهم C. (xx) — فاشجعهم جنس يقال لهم السرى ويحرقون C. الرئيس — (zz) A. C. دوابهم — (aaa) B. لجبل الفيج; C. لجبل الفتح (sic). — (bbb) L. والترك; C. مع الخزر — (ccc) A. B. خلق — (ddd) A. يحترقون — (eee) A. بالشرق est omis. — (fff) A. يتصلون — (ggg) C. بالاول — (hhh) C. ملوك est omis. — (iii) A. ملك الدين; L. ملك الدين — (jjj) A. B. C. Ces mots, depuis وله مدن, qui paraissent être une répétition, sont omis. — (kkk) B. هم يقصدون دار — (lll) دار est omis dans le manuscrit A.

بانواع التجارات ثم يلى هذا الملك من ملوك الصقالبة ملك الاوانج (mmm) وله مدن (nnn) وعمائر كثيرة وجيوش واسعة وعدد كثيرة (ooo) ويحارب (ppp) الروم والافرنج (qqq) والنوكبرد (rrr) وغير هولاء من الامم والحرب بينهم سجال ثم يلى هذا الملك من ملوك الصقالبة (sss) ملك الترك وهذا (ttt) امس الصقالبة صورة (uuu) واكثرهم عددا واشدهم باسا (vvv) والصقالبة اجناس كثيرة وانواع واسعة (xxx) لا ياءتى كتابنا هذا على وصف اجناسهم وتفريع (yyy) انواعهم وقد قدمنا الاخبار عن الملك الذى كان (zzz) ينقاد اليه ملوكهم فى قديم الزمان وهو ماجك (aaaa) ملك ولينانا (bbbb) وهذا الجنس اصل من اصول الصقالبة يعظم فيهم (cccc) ثم اختلفت الكلمة بين اجناسهم فزال نظامهم (dddd) وتخربت (eeee) اجناسهم (ffff) وملك (gggg) كل جنس عليه (hhhh) ملكا على حسب ما ذكرنا من ملوكهم لامور يطول ذكرها قد (iiii) اتينا على كثير (kkkk) من شرحها ومبسوطها (llll) فى كتابنا اخبار الزمان والاوسط (mmmm)

(ooo) —— معدن A. (nnn) —— ملك الفرنج L. ; الافرنج B. C. ; العرفنج A. (mmm)
والنوكبرد A. (rrr) —— الافرنجة A. L. (qqq) —— ويحارب L. ; وتجارات A. (ppp) —— كثير C.
من بلاد A. sont omis ; من ملوك الصقالبة L. Les trois mots (ss) — والنوكردة L. ; والنوكرد B. C.
صورا ; B. C. (uuu) —— وهذا الجنس C. ; وهذا الملك من الصقالبة A. (ttt) —— الصقالبة
A. صورة وحبسا —— (vvv) Au lieu de ce qui suit, jusqu'à ثم اختلفت كلمتهم exclusivement, on lit
dans le msc. A. وقد كان قبل هذا الوقت وهو سنة ٣٣٦ ملك يجمع (يجمع ?) ملوكهم وينقاد
اليه جميع اجناسهم وقد كان اسمه الاعم الذى يطلق لكل ملك منهم ماحد
(lis : نظامهم) ثم زال مطلبهم (ماجك ?) —— (xxx) B. وسلمعة ; peut-être وسيعة —— (yyy)
L. وبعريع —— (zzz) B. L. كان est omis. —— (aaaa) C. ماجل ; L. نابك —— (bbbb) C. ملك est
معظم فى اجناسهم C. ; معظم فى اجناسهم ولهم قديم فى قديم B. (cccc) —— ولنامنا
omis ; L. ولهم قديم فيهم peut-être , وتخيرت A. (eeee) —— واختلفت كلمتهم L. (dddd) ——
—— وملك لكل C. ; فملكه A. (gggg) —— اجسامهم A. (ffff) —— وبحرب L. ; وتحيرت
—— على جمل A. B. C. (kkkk) —— وقد اتينا A. C. (iiii) —— منهم C. ; عليهم B. (hhhh)
والاوسط est omis. A. B. C. (mmmm) —— وكثير من مبسوطها B. C. ; مبسوطها est omis. A. (llll)

فى كتابنا فى اخبار الزمان من الامم الماضية والاجيال الخالية والممالك الدائرة C

CHAPITRE XXXII.

NOTIONS SUR LES SLAVES ET SUR LEURS DEMEURES: DÉTAILS SUR LEURS ROIS ET SUR LA DISPERSION DE*) LEURS DIVERSES RACES.

„Les Slaves sont des descendants de Mâdâï ماداى(a), fils de Japhet, fils de „Noé. C'est de lui que toutes les races Slaves tirent leur origine, et c'est à lui qu'el- „les font remonter leur généalogie, au dire d'un grand nombre d'hommes instruits(b) „qui se sont occupés de cette matière. Leurs demeures sont au Nord (بالجربى), „(et s'étendent) jusqu'à ce qu'elles atteignent l'Occident(c). Ils sont divisés en „différentes races (اجناس), qui se font souvent la guerre et dont chacune a son „roi. Les uns professent la religion chrétienne du rite Jacobite(d), tandis que d'autres „n'ont point de livre (sacré) et n'obéissent à aucune loi (révélée): ces derniers sont „Païens, et n'ont point d'idée des lois(e). Ils se partagent en diverses races, dont „une entre autres les dominait toutes dans les temps primordiaux, et dont le roi se „nommait *Mâdjik* ماجك(f). C'est à cette race nommée *Wélinâna* ولينانا(g) qu'obéis- „saient anciennement toutes les races Slaves, parce que c'était à elle qu'appartenait „l'autorité souveraine, et que tous leurs rois lui(h) étaient soumis. Après cette race

(NB) Les variantes des trois manuscrits du fonds de M^r d'Italinsky seront désignées par les lettres A, B, C; celles du man. de Leyde, par la lettre L; celles de l'ouvrage de M^r d'Ohsson par les lettres *d'Ohss.*, et celles enfin de la notice sur Mas'oûdy qui a été consignée par Deguignes dans les *Notices et extraits*, par la syllabe *Deg.* —— *) Les mots: *la dispersion de* sont omis dans le msc. C. —— (a) *Bâd* باد; B. *Mâra* مارا; C. *Mâr* مار; L. *Mâraï* مارى —— (b) A. الرواية *d'historiens.* —— (c) Yaqoût الى شلو(?) فى المغرب „jusqu'à *Chelw* (?) à l'occident„; C. L. *jusqu'à ce quils soient limitrophes de l'occident* الى ان يتصلوا بالمغرب; C. تتصل بالغرب *jusqu'à ce qu'elles atteignent l'occident.* —— (d) A. المنصوريه lis. النصوريه *Nestorien.* —— (e) A. الصنايع *des arts.* —— (f) A. Ce qui précède, à partir des mots: *Ils se partagent en diverses races*, est omis jusqu'aux mots: *qui est connue sous le nom de Serbîn* سربين (A. السرى?), exclusivement; C. ماحل *Mâ'hal*; L. ماملك(?); Deg. *Mahak.* —— (g) L. ولمانا —— (h) B. اليهم „*leur* étaient soumis.„

„venaient entre autres les *Iszthabwâné* اصطبوانه (i), dont le roi se nomme aujourd'hui „*Szaqlaïdj* صقلايج (peut-être مصقلايج *Misziqlaïdj*, Mcislaus) (j), et celle qui est appe- „lée *Doulâbé* دولابه (k): son roi se nomme maintenant *Wândj-Szlâwa* وانج صلاوه „(probablement *Wiaclaw* ou *Venceslas*) (l). Une autre race est designée sous le nom de „*Nâmdjîn* (Нѣмцы, ou *Bâmdjîn* بامجين Богемцы) (m), et son roi sous celui de „*Ghrâna* غرانه (peut-être غنرانه *Ghonrâta*, Conrad) (n): ce sont les plus braves et „les meilleurs cavaliers de tous les Slaves.

„Une autre race est appelée *Mènâbine* منابن (?) (o), et son roi *Rèbiter* ربيتر „(peut-être رتيبر *Ratibor*) (p): une autre, nommée *Serbîne* سربين, est redoutée (q) „chez les Slaves pour différentes raisons qu'il serait trop long d'énumérer et parce- „qu'elle possède des qualités dont la description serait prolixe. Elle est voisine d'un „royaume auquel ces Slaves sont soumis (r).

„Une autre race de la même nation est appelée *Morâwa* مراوه (s); d'autres „portent le nom de *Khorwâtîn* خرواتين (t): une peuplade est désignée sous la déno-

---

(i) B. اصطبرانه *Iszthabrânè*; C. اصطرانه *Iszthrânè*; L. واصطرانه; d'Ohss. اصطبوانه *Iszthabwâné*, اصطبرانه *Iszthabrâné* —— (j) B. بصدلايج *Szadlâïdj*; C. بصقلايح *Szaqlâï'h*; L. بصعلاع; d'Ohss: بصقلانج; Deg: *Saklanidge*. —— (k) B. دولانه *Doulâné*; C. دلاونه *Dèlâwiné*; Deg. *Doulaïah*. —— (l) B. C. Les mots فى هذا الوقت *maintenant*, sont omis; B. وانج *Wândj*; L. واج صلاه; C. وابح صلاق; D. *Thala*. —— (m) C. يامحيق *Yâm'hiq* (?); L. مادس; d'Ohss: نابجين *Nâbdjîn* et بامجين *Bâmdjîn*; Deg: *Nalgir* ou *Namdgin*. —— (n) C. عرابة *'Arâ'a*; L. عراته *'Arâta*; Akhb.-ul-A'yân غرانه *Ghrâta*; Deg.: *Aru*. —— (o) *Moubdîn* (?) مباين; L مباى; d'Ohss; *Mènâly* منالى: Akhb.-ul-A'yân *Mitnâiyi* متناى; Deg. *Manant*. —— (p) C. رمير; L. رنس; d'Ohss: زنتبير *Zentebir* (peut-être *Swentibor*.) — (q) B. ميت *pernicieuse, mortelle* — (r) B. „et parce qu'ils n'ont point de ville (ou de pays بلاد) dont ils dépendent„; C. ونفرتهم من مكة peut-être من مملكة, *et de leur aversion* (?) *pour un royaume auquel ils sont soumis*. — (s) B. Ce qui précède, depuis les mots *une autre race*, est omis — (t) Ce qui précède, à partir des mêmes mots, est omis dans le manuscrit C.; B. هزواش; L. هراوس; d'Ohss: هروانين *Harwânîn*

„mination de *Seâssîne* صاصين(u); une autre est nommée *Khachânîne* خشانين (peut-„être خشابين *Khachâbîne*)(v), et une autre enfin *Bérândjlamîne* برانجلمين (peut-être „*Tourândjanîne* ترانجانين)(x).

„Ce que nous avons nommé en fait de rois de ces races (probablement فقسمة)(y) „forme une catégorie (qui n'est) connue (que) par ses souverains(?). Quant à la „race que nous avons désignée, et qui est connue sous le nom de *Serbîne* سربين(z), „les Slaves qui en font partie se livrent aux flammes lorsque leur roi et(aa) leur chef „sont morts: ils brûlent en outre ses chevaux(bb), et ont des usages semblables à ceux „des Indiens. Nous les avons déjà décrits en partie dans le chapitre où nous avons „fait mention du mont Caucase ainsi que des *Khazars*, et (où nous avons dit) qu'il „se trouve dans le pays des *Khazars*, et sous les ordres de leur roi, une foule de „Slaves et de Russes qui ont coutume de se brûler. Cette race de Slaves avoisine „l'Orient(cc) de même que les autres, et est éloignée des contrées occidentales. (?)

„Quant au premier des rois Slaves, il se nomme *A'd-dîr* الدير (?)(dd): il possède de „grandes villes, beaucoup de pays florissants, de nombreuses armées et un attirail de „guerre considérable(ee). Les commerçants musulmans fréquentent(ff) sa capitale(gg),

---

et جزوانيق *Djèwânîq* — (u) C. صاصو; L. حاصين *'Hâsîn* (?) — (v) C. et Akhb.-ul-a'lân, حسابين *'Haçâbîn*; L. احساس — (x) L. بداحاس; C. Ce qui précède, depuis les mots: *et une autre enfin*, est omis; d'Ohss. *Bérândjdbîn* برانجابين — (y) B. فسمة *c'est une marque caractéristique* (?) — (z) B. بسرتين *Sertin*; C. بسرمق; Yaq. بالسري; L. برس — (aa) C'est aux mots: *les Slaves qui en font partie* que finit la lacune du man. A., où l'on trouve en place: „La race la plus brave d'entre eux est appelée السرى (probablement السربى *Serbe*): ils se brûlent lorsque leur roi *ou* leur chef est mort.„ — (bb) A. C. *leurs chevaux*. — (cc) L. „Sous les ordres du roi des Khazars et *des Turks*; C. „avec les Khazars„; A. Le mot *l'orient* est omis. — (dd) C. *Le premier des Slaves*; A. „Le roi *A'd-dîn* الدين„, que je serais disposé à regarder comme la véritable leçon; L. idem. —— (ee) Ce qui précède, depuis le mot *il possède*, est omis dans les msc. A. B. C. — (ff) Le verbe *ils se rendent* ou *ils fréquentent* (هم يقصدون) ne se trouve que dans le msc. B. — (gg) A. *Son royaume* au lieu de *la capitale de son royaume*.

„où ils amènent toutes sortes de marchandises. Ce monarque a pour voisin, en fait „de souverains Slaves, le roi *el-Awândj* الاوانج (peut-être الوانج *Wândj*)[20], qui „a (de même) beaucoup de villes(hh) et de provinces populeuses, des armées consi- „dérables et un grand appareil militaire. Il fait la guerre aux Grecs (du Bas Empire), „aux Français, aux Lombards[21] et à d'autres nations; mais le sort des combats reste „indécis entre eux. Dans le voisinage de ce roi Slave se trouve celui des Turks. „C'est[22] la plus belle des races Slaves pour la physionomie, la plus considérable sous „le rapport du nombre, et la plus formidable(ii).

„Les Slaves se partagent en une multitude de races et d'espèces différentes: cet „ouvrage ne contiendra pas la description de leurs nombreuses espèces ni la ramifica- „tion de leurs diverses branches. Nous avons déjà parlé précédemment du roi au- „quel ils étaient jadis tous soumis: c'était *Mâdjik* ماجك(ij), prince des *Velinâna*(kk),

---

20) A. العرفنج; B. C. الافرنج *des Francs* ou *Français*; L. الفرنج idem. En appliquant les mots من ملوك الصقالبة aux précédents هذا الملك, cette phrase signifiera: „Ce monarque, *qui est du nombre des souverains Slaves*, a pour voisin le roi *el-Awandj* الاوانج (ou الافرنج *des Francs*)„: en rattachant, au contraire, les mots من ملوك الصقالبة aux suivants ملك الاوانج, on aura le sens que nous avons énoncé ci-dessus, et qui me paraît un peu forcé.

(hh) معدن كثير A. *beaucoup de mines.*

21) Ce que Mas'oûdy raconte au chapitre 34, intitulé *des Nokbardes*, prouve clairement qu'il s'agit ici des *Longobardi* ou *Lombards*, et non de la ville de *Novgorod*. (Cf. C. d'Ohsson, *Voyage d'Abou-el-Cassim*, pp. 88 et 122.

22) Les mots هذا الجنس *cette race* qui se trouvent dans le msc. C., paraissent se rapporter aux Turks; mais ils pourraient également s'appliquer à la race Slave dont *A'd-dîn* الدين était le roi.

(ii) A. Ce qui suit, jusqu'au mots: „mais ensuite la discorde éclata entre toutes ces races„, est remplacé dans ce msc. par la phrase suivante: „Il y avait, avant l'époque où nous vivons, c'est-à-dire avant l'année 336, un roi pour tous leurs souverains, auquel toutes leurs races étaient soumises. Son nom, qui s'appliquait à chacun de leurs monarques, était le plus communément *Mâ'hid* (? ماهد, peut-être ماجك *Mâdjek* ou Mieszko); plus tard, le bon ordre cessa parmi eux, etc.„ — (ij) C. ماجل *Mâdjil* ou *Mâdjel* (?); L. بابك — (kk) L. ولباما C. ملك *prince* est omis.

une des souches de la nation Slave, qui la révérait généralement. Mais ensuite la discorde éclata entre toutes ces races, et l'ordre y fut troublé: elles furent ruinées, et chacune d'elles, comme nous l'avons déjà dit, se choisit un roi particulier(ll) pour des raisons qu'il serait trop long d'énumérer. Nous les avons expliquées en grande partie(mm) et d'une manière détaillée(nn) dans nos ouvrages intitulés *Akhbâr-u'z-zémân* اخبار الزمان et *Kitâb-ul-èwcèth* كتاب الوسط (oo)

Extrait du Chapitre XV des *Prairies d'or*, qui traite entre autres des Khazars. Msc. Ital. C., p. 90; cf. J. Klaproth, *Magasin asiatique*, tome 1er, pp. 267 et 269; Frähn, *Ibn Foszlan's Berichte*, pp. 252 et 105; C. d'Ohsson, *Des peuples du Caucase*, pp. 33, 37, 41, 94 et 95.

فاما (واما .C) من فى بلاده (يعنى بلاد ملك الخزر) من الجاهلية فاجناس منهم صقالبة وروس (الصقالبة والروس .C) وهم فى احد (احدى .C) جانبى هذه المدينة ويحرقون موتاهم ودوابه (دوابهم .lis) والاته (الاتهم .lis) والحلى واذا مات الرجل احرقت معه امراته وهى فى الحياة وان ماتت المراءة لم يحرق الرجل وان مات منهم عزب زوج بعد وفاته والنسا (وان مات اعزب زوجاته والنسا .C) يرغبن (يرغبون .Fr) فى تحريق نفسهن (انفسهم .Fr) لدخولهن عند انفسهن الجنة وهذا فعل من افعال الهند على حسب ما قلنا (ذكرنا .C) انفا الا ان (لان .C) الهند ليس من شانهم (شانها .C) ان تحرق المرة مع زوجها الا ان ترءى المرءة ذلك (ذلك المرءة .C)

Cf. *Frähn*, loc. cit., pp. 71 et 248; d'*Ohsson*, loc. cit., pp. 40 et 41.

فيها (فى دار المملكة) قضاة سبعة اثنان منهم للمسلمين واثنان للخزر يحكمون بحكم التوراة واثنان لمن بها من النصرانية يحكمون بحكم النصرانية وواحد منهم للصقالبة

(ll) B. *leur donna un roi*; C. „et chacune de leurs races eut un roi.„ — (mm) A. B. C. على جمل *sommairement* (?) — (nn) Les mots *d'une manière détaillée* sont omis dans le man. A.; B. وكثير من مبسوطها *et avec beaucoup de détails à ce sujet.* — (oo) A. B. والاوسط *et le Kitâb-*

والروس وسايز الجاهلية يحكمون بحكم الجاهلية وهي قضايا (معاني B.) عقليه والروس والصقالبة الذين ذكرنا انهم جاهلية هم من جند الملك وعبيده

„Quant aux Païens qui habitent le pays du roi des Khazars, il y en a plu„sieurs races (espèces), entre autres des Slaves et des Russes (C. *les Slaves et les „Russes*), qui habitent (*Khazérân*), un des deux quartiers (côtés) de cette ville „(d'*Itil*). Ils brûlent leurs morts ainsi que leurs montures (C. *ses montures*), leurs „ustensiles (C. *ses ustensiles*) et les ornements (qui leur appartenaient). Si „un homme venait à mourir, on brûlait avec lui sa femme toute vive; mais si „la femme mourait, le mari n'était pas livré aux flammes. Si le défunt était céli„bataire, on le mariait après son décès, et les femmes s'empressaient de se brûler „pour entrer avec leurs âmes au paradis(?) C'est un des usages des Indiens, „comme nous l'avons dit au commencement de cet ouvrage; mais ceux-ci n'ont „coutume de brûler la femme avec son mari que quand elle le juge convenable.„

„Il y a dans la capitale (d'*Itil*) sept juges[23], dont deux sont pour les Maho„métans, et deux pour les Khazars: ceux-ci jugent d'après le Peutateuque. Deux „autres sont nommés pour les Chrétiens qui habitent cette ville, et qui prennent „pour base de leurs jugements les principes du Christianisme: le septième est pour „les Slaves, les Russes et les autres Païens, qui jugent d'après le système des Païens; „c'est-à-dire que leurs arrêts sont fondés sur les préceptes de la raison naturelle.„

„Les Russes et les Slaves qui sont Païens, comme nous l'avons déjà dit, font „partie des armées du Roi et sont attachés à son service.„

---

ul-ewceth est omis; C. „dans notre ouvrage intitulé اخبار الزمان من الامم الماضية والاجيال الخالية والممالك الداثرة

23) Il y en avait *neuf* suivant Ibn-Foszlân; voyez Frähn, *Ibn-Foszlan's Berichte*, pp. 71 et 248; C. d'Ohsson, *Voyage d'Abou-el-Cassim*, p. 41. J'ai rapporté le verbe يحكمون *ils jugent* aux sujets الخزر *les Khazars*, من بها من النصرانية *les Chrétiens qui habitent cette ville*, et سايز الجاهلية *tous les Payens*; si non, il aurait fallu lire, dans les deux premières périodes, يحكمان au duel, et dans la dernière, يحكم au singulier.

الباب الرابع والستون فى ذكر البيوت المعظمة عند الصقالبة

Msc. Ital. A., p. 329; B. pp. 287 et 288; cf. d'*Ohsson*, loc. citat. pp. 103 et 104.

كانت فى ديار الصقالبة بيوت (a) تعظمها منها بيت كان لهم فى الجبل (b) الذى (c) ذكرت (dd) الفلاسفة انه من جبال (e) العالم (f) العالية وهذا البيت له خبر (g) فى كيفيّة بنائه وترتيب انواع (h) احجاره واختلاف الوانها (i) والمخاريق المصنوعة فيه على اعلاه وما بنى من مطالع الشمس فى تلك المخاريق المصنوعة (j) وما اودع فيه من الجواهر والآثار المرسومة فيه الدالة على الكاينات المستقبلة وما تنذر (k) به تلك الجواهر من الحوادث (*) قبل كونها وظهور اصوات من اعاليه (l) وما كان يلحقهم عند (l') سماع ذلك

وبيت اتخذه بعض ملوكهم على الجبل الاسود تحيط (m) به مياه عجيبة ذات (n) الوان وطعوم مختلفة عامة المنافع (o) وكان لهم فيه صنم عظيم على صورة رجل (p) قد اتخذ على هيْة (q) شيخ بيده عصى (r) يحرك بها عظام (s) الموتى من النواويس وتحت رجله اليمنى صور لانواع من النمل (t) وتحت الاخرى (u) غرابيب (غرايب C.) سود من صور (v) الغدان (x) وغيرها وصور (y) عجيبة لانواع ممن (من هنا) الاحابيش (z) والزنج

(a) A. B. بيوتا — (b) C. فى هذا الجبل — (c) A. وهو الجبل الذى — (d) A. ذكرته — (e) C. احد جبال — (f) — انه جبال العالم — (g) — وهو البيت الذى له خبر — (h) C. انواع — (i) C. الوانه; A. الوانها فيه — (j) A. C. Tout ce qui précède, depuis le premier mot والمخاريق, est omis. — (k) C. — تتدل — (*) C. من الاحداث — (l) B. عالية لهم; — (l') C. من سماع — (m) B. يحيط; C. وتحيط — (n) C. ذوات الوان — (o) B. C. بهم — (p) C. رجل — (q) C. على نفسه — (r) B. C. عصا — (s) C. عظام est omis. — (t) A. الرمل — (u) A. وتحت الاخر — (v) B. من صدور — (x) A. B. — (y) B. على صور — الغذان — (z) A. كانواع الاحابيش

وبيت اخر (aa) على جبل (bb) يحيط به خليج من البحر (cc) قد بنى بامجار
المرجان الاحمر (dd) وامجار الزمرد (ee) الاخضر فى وسطه قبة عظيمة (ff) تحتها
صنم اعضاوه من جواهر اربعة من (gg) زبرجد اخضر وياقوت احمر وعقيق اصفر وبلور
ابيض وراسه من الذهب الاحمر وبازايه (hh) صنم اخر على صورة جارية وكان
(ii) يقرب له قرابين (jj) ودخن (kk) وكان (ll) ينسب هذا البيت الى حكيم كان
لهم (mm) فى قديم الزمان وقد اتينا (nn) على خبره وما كان من امره بارض
الصقالبة وما احدث فيهم (oo) من الدبول (pp) والحيل (?) والمخاريق العظيمة (qq)
المصطنعة التى اجتذب بها قلوبهم وملك (rr) نفوسهم واسترق بها عقولهم مع شراسة
(ss) اخلاق الصقالبة (tt) واختلاف اطباعهم (uu) فيما سلف من كتبنا والله
ولى التوفيق (vv)

CHAPITRE LXIV.

DESCRIPTION DES ÉDIFICES RÉVÉRÉS CHEZ LES SLAVES.

„Il y avait dans le pays des Slaves des édifices (des maisons) qu'ils révéraient. L'un d'entre eux était situé sur une montagne(a), qui(b), au dire des philosophes, était une des plus hautes(c) du monde. Cet édifice (cette maison)(d) est renommé pour la nature de sa construction, l'arrangement des pierres de diverses espèces(e)

(aa) B. اخر لهم — (bb) C. جبل لهم — (cc) B. خليج البحر — (dd) B. d'Ohss. يامجار المرمر — (ee) A. من الزمرد — (ff) A. وفى وسطه قبة ; C. تحتها صنم عظيم — (gg) B. C. من est omis. — (hh) B. بازايه sans و — (ii) B. كان sans و — (jj) B. القرابين — (kk) B. ودخن ; C. دخن — (ll) B. ومن كان — (mm) B. حكيم لهم — (nn) A. قد اتينا sans و — (oo) B. فيه ; C. بهم — (pp) A. B. من الدكوك — (qq) A. والمخاريق المصطنعة — (rr) A. شراسة الصقالبة — (tt) A. سراشة — (ss) C. طبايعهم — (uu) C. — (vv) A. B. ملك بها والله ولى التوفيق omis.

(a) C. *Sur cette montagne.* — (b) A. *C'était la montagne qui* — (c) *C'étaient les plus hautes montagnes du monde.* — (d) A. *C'est l'édifice qui est cité.* — (e) C. *La disposition de ses*

(dont il se compose), la variété de leurs couleurs(f), les ouvertures المخازيق (?) pratiquées dans le comble, les constructions qui ont été faites dans ces dernières afin d'y observer les points du lever du soleil(g), les pierreries (?الجواهر) que l'on y a déposées, les signes qui y sont tracés et qui indiquent les choses futures, les évènements pronostiqués, avant leur arrivée, par ces pierres précieuses (?جواهر ou *ces vertus particulières dont il a été doué*), les sons qui se font entendre du faîte de cet édifice(h), et ce qui arrive (aux Slaves) lorsque ces sons frappent leurs oreilles (i).

„Un autre de ces édifices a été bâti par un de leurs rois sur la *Montagne noire*, qui est entourée d'eaux miraculeuses de diverses couleurs et saveurs dont les effets salutaires sont généralement reconnus(j). Ils y ont une grande idole, représentant Saturne(k) sous la figure d'un vieillard, qui, d'une main, tient un bâton avec lequel il agite les ossements de morts des cimetières(l). Sous son pied droit, on voit représentées toutes sortes de fourmies(m), et sous l'autre, des corbeaux noirs ayant la figure de corneilles et d'autres oiseaux semblables. On y voit en outre de singulières images représentant toutes sortes d'Abyssins et d'Ethiopiens (habitants du Zèngnebâr).

„Un autre de leurs édifices se trouve sur une montagne(n) entourée d'un bras de mer: il a été construit en coraux rouges(o) et en émeraudes vertes. Au milieu, il y a un grand dôme, sous lequel on voit une idole(p) dont les membres sont formés de quatre espèces de pierres précieuses; savoir: de chrysolythe verd, de rubis rouge, de cornaline jaune et de cristal blanc: sa tête est d'or (rouge). Vis-à-vis de cette idole, il y en a une autre qui représente une jeune fille. *On lui offrait des*

---

pierres. — (f) C. *La variété de ses couleurs.* — (g) A. C. Ce qui précède, à partir des mots: *Les ouvertures pratiquées*, est omis. — (h) B. *Les sons bruyants* (hautes voix) *qu'ils entendent* (mot-à-mot *l'apparition de voix hautes pour eux*) — (i) *C. Ce qui résulte pour eux de ce qu'ils ont entendu ces sons.* — (j) B. *Elles ont différentes vertus* (utilités). — (k) C. *un homme.* — (l) C. *Il ranime* (met en mouvement) *les morts des cimetières.* — (m) A. *de sable.* — (n) C. *une, de leurs montagnes.* — (o) B d'Ohss. *en marbres.* — (p) C. *une grande idole.*

sacrifices (قرابين) *ainsi que du millet* (دخن)[24]. On attribuait la construction de cet édifice à un sage qui vivait dans les temps anciens chez cette nation, et sur lequel nous avons déjà donné des renseignements dans nos ouvrages précédents, où nous avons parlé du rôle qu'il a joué dans le pays des Slaves, des ruisseaux (? دبول)(q), des montagnes (? جبل, ou حيل *des ruses*) et des grands canaux artificiels (? مجاريق)[25] qu'il y créa, et par lesquels il sut gagner les coeurs, régner sur les ames et captiver les esprits des Slaves, malgré la rudesse de leurs moeurs(r) et la versatilité de leur caractère. C'est Dieu qui est le dispensateur des grâces(s).„

III. Extraits de l'*Oriental geography*,

publiée par Sir William Ouseley, qui a vraisemblablement eu pour auteur *Abou-Is'hâq ul-Fârsy*, surnommé الاصطخرى *el-Iszthakhry*, et non *Ibn-'Haouqal*, comme l'a cru le traducteur anglais.

---

p. 4.

L'auteur dit qu'il regarde comme appartenant au pays de *Roûm* (Empire Romain d'Orient), les confins (*borders*) des Slaves سقلاب, des Russes, du *Sérîr* (de l'antique *Albanie*), des *Allân* الان (Allains) et de l'Arménie, dont les habitants professent la religion chrétienne.

---

24) Je pense qu'il faut lire يقرَّب à la voix objective, et non يقرِّب: quant à دخن, ce nom signifie *du millet* et non *de l'encens*: c'est pour cette raison que j'ai traduit cette phrase comme je l'ai fait plus haut, et non comme M^r^ d'Ohsson, qui dit (loc. citat. p. 104): „vis-à-vis de cette idole est la statue d'une fille qui lui *présente des offrandes et lui donne de l'encens*„.

(q) A. B. الدكوك *collines applaties* ou *plateaux*; A. B. C. الحيل *des ruses, des artifices, des expédients*: le mot الجبل me semble préférable — (r) A. *la rudesse des Slaves* — (s) A. B. Les mots: *C'est Dieu* etc. sont omis.

25) J'ai rendu par *canaux* le mot مجاريق qui ne se trouve pas, dans ce sens, dans les dictionnaires, mais dans la géographie de *'Hâdjy-Khalifa*. M^r^ d'Ohsson a donné à cette phrase un tout

p. 5.

„A l'Ouest des contrées musulmanes sont situés le pays de Roûm (Empire Romain d'Orient), l'Arménie ارمن, le pays des *Allains* الان, le *Sérîr* (ancienne *Albanie*), la Khazarie, la Russie, la Bulgharie بلغار, le pays *des Slaves* et une partie du Turkestân.„

p. 7.

„La distance qui sépare le pays d'*Yadjoûdje* (Gog et Magog) de celui des Bulghârs et de celui des *Slaves* سقلاب, est d'environ 400 *Mer'hilé* (journées) de chemin: depuis ce dernier jusqu'à celui de Roûm (Asie Mineure), sur les frontières de la Syrie شام (?) on compte 60 journées.„

p. 9.

„Quand on passe le territoire des كيماك *Kimâk* (ou *Nogaïs*), on vient dans le pays de خدرج *Khedredj* (? peut-être خاج *Khaladj*) situé au nord, entre celui des *Ghouzz* غز et des خرخيز *Khirkhîz* (Kirguises) et derrière les *Slaves*. La contrée d'*Yadjoûdje* (Gog et Magog) est située au nord pour ceux qui reviennent du pays des Slaves et passent les frontières des *Kimâk* (ou *Nogaïs*).„

p. 10.

„L'étendue du pays des *Slaves* سقلاب est d'environ deux mois de chemin.„

p. 244.

„La partie inférieure du pays des *Ghouzz* غز appartient au *Khârizme*: les habitants en sont actifs et braves. Le *Khârizme* est redevable de sa richesse à son commerce et à son industrie: on y voit des tapis du pays des *Slaves* سقلاب et des Khazars خزر, et l'on y amène de ce dernier des peaux de renards, de martres, de zibelines et d'hermines.“

---

autre sens; car il dit (loc. citat., pp. 104 et 105): „et qui, par ses artifices et ses adroites impostures, avait su capter les coeurs etc.„ On voit qu'il n'a pas rendu le mot دكوك, que les manuscrits qu'il a consultés portaient également هيل, et qu'il a traduit المخاريق par *les impostures.* (?)

IV. Extraits de l'ouvrage d'*Ibn-'Haouqal* intitulé كتاب المسالك والممالك ou *Livre des itinéraires et des royaumes*, man. de Leyde; cf. Frähn, *Ibn Foszlan's Berichte*, pp. 64 et 66.

وبلغار مدينة صغيرة ليس لها اعمال كثيرة وكانت مشهورة لانها كانت فرضة لهذه الممالك فاكتسحتها الروس وحرران (وخزران lis.) وانل وسمندر فى سنة ثمان وخمسين وثلث مائة وساروا من فورهم الى بلد الروم والاندلس

وبلغار الاعظم متاءخمون للروم فى الشمال وهم عدد كثير وبلغ من قوتهم انهم ضربوا قديما على من يليهم من الروم خراجا وبلغار الدخل (?الداخل) فيهم نصارى ومسلمون ولم يبق فى وقتنا هذا لبلغار ولا لبرطاس ولا للخزر بقية وذلك ان الروس اتوا على جميعهم واستخرجوا سائر تلك الديار منهم وصارت لهم ومن فلت من ايدهم (ايديهم lis.) متشتت فى ما داناهم محبة لجوار بلادهم ورجاء ان يعاهدوهم فيرجعون تحت طاعتهم

„*Boulghâr* est une petite ville dont la banlieue n'est pas considérable. Elle était renommée parce qu'elle servait d'entrepôt au commerce de ces contrées. Mais les Russes la pillèrent en 358 = 968-9, ainsi que حرران (lis. خزران *Khazèrân*, moitié de la ville d'Itil située à l'Est du Volga), Itil, Sèmèndèr سمندر (entre Itil et Derbènd), et marchèrent aussitôt de là sur les pays de *Roûm* (l'empire Romain d'Orient) et d'Andalous (Espagne? probablement l'*Ibérie*).„

„Les Grands Boulghârs occupent la frontière septentrionale du pays de Roûm, et forment un peuple nombreux. Leur puissance fut portée à un tel point qu'ils imposèrent un tribut (خراج) aux Grecs (*Roûm*), leurs voisins. Quant aux Boulghârs الدخل (? الداخل de l'intérieur), on trouve parmi eux des Chrétiens et des Musulmans. Aujourd'hui il ne reste plus rien aux Boulghârs, ni aux Bourthâs, ni aux Khazars, parce que les Russes sont venus fondre sur eux et leur ont enlevé toutes ces contrées, qui sont devenues les leurs. Ceux qui leur échappèrent par la fuite vivent dispersés dans les régions les plus proches, par amour pour le voisinage de leur pays

et parce qu'ils ont l'espoir de traiter un jour avec eux (les Russes) et de revenir dans leurs foyers) en se soumettant à eux.„

Ibn-Foszlan's Berichte, p. 66.

فيبيعونه ببلغار قبل ان يخربوها فى سنة ثمان وخمسين وثلثمائة ويخرج بعض ذلك الى خوارزم

„Les Russes vendaient les peaux de loutre marine (جلود الخز?) à Boulghâr, avant qu'ils ne ravageassent cette ville en 358 = 968-9: une partie en était exportée dans le Khârizme.„

V. Extrait du نزهة المشتاق ou *Délassement de l'amateur* du Chérîf Edrîcy. Cf. *Ibn-Foszlan's Berichte*, p. 143, et la Cosmographie de *Chèms-u'd-dîn Dimècheqy*, p. ١٣٣ V°.

حكى صاحب نزهة المشتاق فى اختراق الافاق ان لجناس الصقالبة فى عصره اربعة صلاوية وبراصيه (بروصيه ou براميه peut-être) وكراكرتيه (كراكويه ou كراكرّية au lieu de) وارثانيه (وارنتانيه peut-être) وكلهم ينتسبون الى بلادهم غير الارثانيه (الارنتانيه ou) فانهم ياءكلون من وقع اليهم من الغرباء لانهم يسكنون فى غياض واجام على البحر المحيط كالوحوش

„L'auteur du *Délassement de l'amateur en parcourant les diverses contrées de la terre* nous apprend que, de son temps (vers l'année 1153 de J. C.), les Slaves se divisaient en quatre races, savoir les صلاويه *Szlâwïé* (Slaves proprement dits?), les *Bérâszïé* براصيه (peut-être les براميه *Bérâmïé* ou Permiaques, ou bien les بروصيه *Boroûszïé*, Prussiens), les *Kérâkertïé* كراكرتيه (peut-être les كراكويه *Krakowïé* ou Cracovites)[26] et les *Ertzânïé* ارثانيه (peut-être ارنتانيه *Arèntânïé*). Chacune

---

26) Cf. C. d'Ohsson, *Des peuples du Caucase*, p. 235, où on lit comme variantes كراكيه *Kérâkïé* (les *Krakes*) et كراكزيه *Kérâkézïé* ou *Kézakoutïé*.

d'elles, à l'exception des *Ertzânïe* (ou *Arèntânïe*?), avait pris le nom du pays qu'elle habitait: ces derniers mangeaient tous les étrangers qui venaient chez eux; car ils habitaient, comme des bêtes féroces, dans des bois et des forêts de roseaux situés sur le bord de l'Océan.„

VI. Extrait du كتاب العجائب الكبير ou *Grand Livre des merveilles* d'Ibrahîm fils de Weszîf-châh, msc. du musée asiatique, p. ٣٠٤.

كان قسم يافث ارض ارمينيه وما جاورها الى خلف (lis. خلف) الابواب (باب الابواب peut-être) فمنهم الاشبان(?) والروس وبرجان والخزر والزك (الترك probablement) والصقالبة وياجوج وماجوج وفارس ويونان واصحاب جزائر البحر والصين والتبت و البلغار وامم لا تحصى (lis. تحصى)

واما الصقالبة فهم عدة امم فمنهم قوم نصارى وقوم يقولون بالمجوسيه ويعبدون الشمس ولهم بحر حلو بجى (lis. تجى) فيه السفن من ناحية الشمال يجرى الى الجنوب ولهم ايضا بحر يجرى من الغرب الى الشرق حتى يتصل ببحر اخر يجى من ناحية البلغار ولهم انهار كثيرة وهم (?) فيهم فى ناحية الشمال وليس لهم بحر مالح لان بلدهم يبعد من الشمس فماؤهم حلو وما قرب (?) من الشمس ملح وما جاورهم الى الشمال لا يسكن لبرده وكثرة الزلازل به واكثر قبائلهم مجوس يحرقون انفسهم ولهم مدن كثيرة وقلاع ولهم كنائس فيهم اجراس (?) معلقة يضربون بها كالنواقيس ومنهم امة بين الصقالبة والافرنجة على دين النصارى يقولون بالكواكب ولهم عقول (lis. عقول) وصناعات نظيفة من كل فن وهم يحاربون الصقالبة وبرجان والترك ولهم سبعة اعياد فى السنة باسماء الكواكب واجلها عيد الشمس

„Japhet eut en partage l'Arménie et tout ce qui l'avoisinait jusqu'au-delà des Portes Caspiennes (peut-être de la *Porte des Portes* ou *Dèrbènd*), entre autres les

Ichebân الاشبان (les Espagnols?) [27], les Russes, les *Bourdjân* (*Burgiones* ou Bourguignons), les Khazars, les Turks[28], les *Slaves*, *Yadjoûdj et Madjoûd* (Gog et Magog), *Fârs* (les habitants du *Fârs* ou de la Perse proprement dite), *Younân* (les Ioniens ou Grecs anciens), les habitants des îles de la mer (du Sud?), la Chine, le Tubet, les Boulghârs et d'autres nations.„

„Quant aux *Slaves*, ils se composent d'une multitude de peuplades. Les uns sont Chrétiens; d'autres professent le *Paganisme* (ou *Magisme* المجوسية), et adorent le soleil. Ils ont une mer d'eau douce, où les navires entrent du côté du nord, et dont les courants se dirigent vers le sud. Ils en ont une autre qui coule de l'ouest à l'est jusqu'à ce qu'elle communique à une troisième qui vient de la région des Boulghârs. Ils ont (en outre) un grand nombre de rivières qui (?) se trouvent chez eux du côté du nord. Les Slaves n'ont point de mer dont l'eau soit salée, parce que leur pays est éloigné du soleil (?). L'eau en est par conséquent douce, tandis que celle qui se rapproche du soleil est saumâtre. Les contrées qui les avoisinent du côté du nord, ne sont point habitées à cause du froid qui y règne et des fréquents tremblements de terre qui s'y font sentir. La plupart de leurs tribus sont Païennes (Mages), et ils se brûlent eux-mêmes. Ils ont un grand nombre de villes et de places fortes, ainsi que des églises où (?) sont suspendues des briques (ou des tuiles اجراب?), sur lesquelles ils frappent en guise de cloches. Une de leurs peuplades, qui se trouve entre les Slaves et les Francs, professe la religion chrétienne et révère les astres (يقولون بالكواكب). Ils ont du génie et de jolies productions de l'art en tous genres. Ils font la guerre aux Slaves, aux *Bourdjân* (Burgiones) ainsi qu'aux Turks, et célèbrent annuellement sept fêtes, auxquelles ils donnent les noms des constellations: la plus solennelle est celle du soleil.„

27) Les *Ichebân* (Espagnols?) sont également cités dans l'ouvrage de Mr C. d'Ohsson, p. 122. Il serait possible que l'auteur arabe eût confondu la Géorgie ou ancienne *Ibérie* avec l'Espagne qui était connue sous le même nom.

28) Au lieu de الزك *e'z-Zouk*, qui me paraît être une faute de copiste, je pense qu'il faut lire الترك *el-Turk*.

VII. Extraits du معجم البلدن ou *Dictionnaire alphabétique des pays* par Yaqoût.

Les variantes du msc. du Musée asiatique seront désignées par la lettre A, et celles du msc. d'Oxford par la lettre O: je suis redevable de ces dernières à l'aimable obligeance de Monsieur de Frähn.

صقلب بالفتح ثم السكون وفتح اللام واخره باء موحدة قال ابن الاعرابى الصقلاب الرجل الابيض وقال ابو عمرو الصقلاب الرجل الاحمر قال ابو منصور الصقالبة جيل مر الالوان صهب شعور (lis. الشعور) (a) يتاخمون بلاد الخزر فى اعالى جبال الروم [29] و قيل للرجل الاحمر صقلاب على التشبيه بالوان الصقالبة وقال غيره الصقالبة بلاد بين بلغار وقسطنطنية سب (lis. ينسب) اليهم الخدم الصقا (lis. الخدم الصقالبى) (b) واحدهم صقلبى (et non صقلبه) وقال ابن الكلبى ومن ابناء يافث (c) بن نوح يومان (lis. يونان) والصقلب والعبذر (peut-être والبلغر) وبرجان وبرجاس (lis. و برطاس) وتارس (probablement وفارس) والروم فيما بين هولاء والعرب وقال بن الكلبى فى موضع اخر (d) اخبرنى ابى قال رومى وصقلب وارمينى وافرنجى اخوة وهم بنو لنطى (lis. ليطى) بن كشلوخيم بن يافث سكن كل واحد منهم بقعة من الارض فسميت به [30] وصقلب ايضا بالاندلس من اعمال شنترية (e) وارضها ارض ركية (lis: زكية) (f) يقال ان الكوك (et non الملوك) اذ زرع فى ارضها ارتفع منه مائة قفيز واكثر وبصقلبه (lis. بصقليه) ايضا موضع يقال لها (lis. له) صقلب ويقال لها (lis: له) ايضا حارة الصقالبة بها عيون جارية يذكر فى صقلبه (lis. صقليه) وقال المسعودى الصقالبة اجناس مختلفة

(a) A. شعور est omis. —

29) Cf. Qazwîny, اثار البلاد, f°. ٩٩٧, N°. IX ci-après.

(b) Ce qui précède, depuis les mots وقال غيره, est omis dans le msc. A. — (c) A. ومن بناء يافث — (d) A. le mot اخر est omis.

30) Cf. *Qazwîny*, loc. citat. N°. IX ci-après. —

(e) O. شنترين — (f) O. ركش

ومساكنهم بالجربى الى شلو(?) فى المغرب (?)[31] وبينهم حروب ولهم ملوك فمنهم من ينقاد الى دين النصرانية اليعقوبية ومنهم من لا كتاب له ولا شريعة وهم جاهلون[32] واشجعهم جنس يقال له السرى (السربى .lis) يحرقون انفسهم بالنار اذا مات منهم ملك (الملك .lis) والرئيس ويحرقون دوابهم ولهم افعال مثل افعال الهند وفى بلاد الخزر صنف كثير منهم فالاول (?) من ملوك الصقالبة ملك الدير (sic) وله عمائر كثيرة وتجار المسلمون (المسلمين .lis) يقصدون مملكته بانواع التجارات (التجارات .lis) ثم يلى هذه المملكة من الصقالبة ملك الفرنج و له معدن ذهب ومدن وعمائر كثير (كثيرة .lis) وجيوش كثيرة وتجارت الروم (ويحارب الروم probablement) ثم يلى هذا الملك من الصقالبة (g) ملك الترك وهذا الملك من بلاد الصقالبة وهذا الجنس منهم احسن الصقالبة (h) صورا واكثرهم عدد (عددا .lis) واشدهم باسا وكانوا من قبل ينقادون الى ملك واحد ثم اختلفت كلمتهم وصار كل ملك براسه

Ibid. Art. صقليه

ومدينتها المشهورة بلرم اى قصبة صقليه على نحر البحر والجزيرة (المدينة probablement) خمس نواح محدودة غير متباينه ببعد مسافة وحدود كل واحدة ظاهرة وهى بلرم وقد ذكرت فى بابها وخالصة وهى دونها وقد ذكرت ايضا ومار (ومارة .lis) الصقالبة وهى عامرة اعمر من المدينتين المذكورتين واجل ومرسى البحر بها و بها عيون جارية وهى فاصلة بينها وبين بلرم ولا سور لها والمدينة الرابعة مارة المسجد وتعرف بابن سقلاب وهى مدينة كبيرة ايضا وشرب اهلها من الابار ليس لهم مياه جارية وعلى طريقها الوادى المعروف بوادى العباس وهو واد عظيم وعليه مطاحنهم لا انتفاع لبساتينها ولا للمدينة الخامسه يقال لها الحارة الجديد

---

31) Dans le msc. A. de *Mas'oûdy* (N°. II ci-dessus), on lit الى ان سكنوا المغرب; dans le man. B. الى ان يتصلوا بالمغرب, et dans le msc. C. الى ان تتصل بالعرب (lis. بالغرب)

32) Cf. *Qazwíny*, ibid. N°. IX ci-après.

(g) Ce qui précède, à partir des mots ملك الفرنج, est omis dans le msc. A. — (h) Ce qui précède, depuis les mots وهذا الجنس, est omis dans le msc. A.

مارة بن صقلاب فى العظم والشبه وليس لها سور واكثر الاسواق فيها بين مسجد بن صقلاب والحارة الجديدة وفى بارم والخالصة والحارات المحيط (lis. المحيطة) بها ومن درائها (lis. ومن ورائها) من المساجد نيف وثلثمائة مسجد

Introduction du معجم البلدان, *Ibn-Foszlan's Berichte*; pp. 194 et 195.

الاقليم السابع ليس فيه كثير عمران وانما هو فى المشرق وجبال ياوى اليها فرق من الترك كالمستوحشين ويمر على جبال كاشغرد (lis. باشغرد) وحدود اليجماكيه (lis: البجناكية) وبلدى سرار (lis. سوار) وبلغار والروس والصقالبة (non القصالبة) والبلغرية (lis: والغزية) وينتهى الى بحر المحيط وقليل من وراء هذا الاقليم من الامم مثل السوسو ورانك (ويسو وورانك ?) وبورة (lis. وبوره) وامثالهم

Ibid. *Frähn*, loc. cit. pp. 2 et 3.

روس ويقال لهم رس بغير واو امة من الامم بلادهم متاءخمة للصقالبة والترك والصقالبة يغيرون عليهم وياءخذون اموالهم

„*Szaqlab* s'écrit avec un *Fat'ha* (sur l'initiale), un *Qâf* quiescent, un *Fat'ha* sur le *Lame* et un *Ba* marqué d'un point à la fin. Le mot *Szaqlâb* الصقلاب, au dire d'*Ibn-ul-A'râby*, désigne un homme blanc, et, d'après *Abou-'Amr*, il s'emploie en parlant de celui dont la carnation est rouge (mot-à-mot: qui est *rouge*). Les Slaves الصقالبة, dit *Abou-Manszoûr*, sont une nation à teint vermeil (rouge) et à cheveux roux (blonds?)(a), qui habite les sommités des montagnes de *Roûm* (de l'empire Romain d'Orient) sur les frontières du pays des Khazars. On donne à un homme rouge (de carnation vermeille) le nom de *Szaqlâb* par assimilation au teint des Slaves. D'autres avancent que l'on nomme *Szaqâlibé* الصقالبة un pays situé entre les Boulghârs et Constantinople, et que c'est de là que les eunuques appelés الخدم الصقالبى *el-Khèdèm-u'sz-Szaqâliby* (esclaves Slaves) ont tiré leur nom(b):

(a) A. Les mots *à cheveux* sont omis. — (b) Ce qui précède, à compter des mots *D'autres avancent*, est passé dans le msc. A.

Le singulier de ce mot est *Szaqlaby* صقلبى (et non صقلبه). On compte, dit *Ibn-ul-Kelby*, au nombre des descendants de Japhet, fils de Noë, *Younân* (les Grecs anciens), *Szaqlab* (les Slaves?), Boulghar (ou *Belghar*, et non البنزر), *Bourdjân* (les *Burgiones* ou *Bourguignons*), *Berthâs* (les Bourthâs, et non برجاس *Berdjâs*), et *Târis* تارس (les *Thraces*, ou فارس *Fârs*, les Perses proprement dits). Les *Roûm* (ou Romains d'Orient) se trouvent entre ceux-ci et les Arabes (?). Le même *Ibn-ul-Kelby* dit dans un autre(c) passage: „Mon père m'a raconté que *Roûmy* (les Grecs?), *Szaqlab* (les Slaves?), *Ermîny* (les Arméniens?) et *Efrèndjy* (les Francs?) étaient frères: c'étaient les fils de *Lîtha*, fils de Kécheloukhîm كشلوخيم, fils d'Younân, fils de Japhet; chacun d'eux se fixa dans une contrée qui, par conséquent, prit son nom. On trouve encore *Szaqlab* en Andalous (Espagne et Portugal), dans le territoire de *Chantarïè* شنتريه (Santarem)(d). Le sol y est excellent, et l'on prétend que, si l'on y sème un *Mèkoûk*[33], on en retire cent *Qafîz* et même davantage.

„Il y a aussi en Sicile un lieu nommé *Szaqlab* et *'Hârrèt-u'sz-Szaqâlibè* (faubourg ou rue des Slaves): on y trouve des sources d'eau courante, et ce lieu est cité sous la rubrique صقليه (Sicile).

„Les Slaves, dit *Mas'oûdy*, se partagent en différentes races, qui habitent au nord jusqu'à *Chelw* à l'occident (?الى شلو فى المغرب)(e). Ils se font souvent la guerre, et ont des rois. Il y en a qui professent la religion chrétienne (du rite)

(c) A. Le mot *un autre* est omis. — (d) O. شنترين *Santorin*.

33) Au lieu de ملوك je lis مكوك *Mèkoûk*. Quant à قفيز *Qafîz*, ce mot est défini de la manière suivante dans le *Qamoûs* (Edit. de Constantinople, tome 2, p. 195): „*Qafîz*, qui s'écrit avec les mêmes voyelles qu'*Emîr*, est une espèce de mesure qui contient 8 *Mèkoûks*. Le Mèkoûk renferme un *Szâa* et demi (صاع). On donne encore le nom de *Qafîz* à une pièce de terre de 144 coudées: le pluriel de ce nom est *Aqfizé* اقفزه et *Qoufzân* قفزان. On dit اعطاه قفيزا من البر, *il lui a donné un Qafîz de terre*, c'est-à-dire une étendue de terrain de 8 *Mèkoûks* (مكاكيك), ou une mesure agraire de 144 coudées. D'après cela, le territoire de Santarem produirait 800 pour 1 (!). Voy., au sujet de la valeur du *Qafîz*, M^r Sènkowski, *Supplément à l'histoire des Huns*, p. 117.

(e) Msc. de *Mas'oûdy* A. الى ان سكنوا المغرب *jusqu'à ce qu'ils habitèrent l'Occident* (ou *le Maghrib*); C. الى ان تتصل بالغرب *jusqu'à ce qu'elles touchent à l'occident.*

Jacobite; d'autres n'ont point de livre (sacré) ni de loi (sainte?): ces derniers sont plongés dans l'ignorance (جاهلون? ou *Payens*). La race la plus brave se nomme *Srby* (Serbes, السربى au lieu de السرى): ceux-ci se livrent aux flammes, lorsque leur roi et leur chef viennent à mourir. Ils brûlent également leurs montures, et ont différents usages semblables à ceux des Indiens. Il y en a une race nombreuse dans le pays des Khazars. Quant au premier des rois Slaves, c'est le roi *Aldîr* (sic), qui possède beaucoup de pays populeux et dans les états duquel viennent les négociants mahométans avec toutes sortes de marchandises. Ce roi Slave a pour voisin le roi des Francs, qui possède une mine d'or, des villes, quantité de lieux peuplés, de nombreuses armées et *des marchandises grecques* (probablement: *qui fait la guerre aux Grecs* يحارب الروم). Cet état Slave est limitrophe(f) du royaume des Turcs, qui fait partie des pays Slaves. Cette race (هذا الجنس) est la plus belle de toute cette nation(g) pour la physionomie, la plus considérable sous le rapport du nombre, et la plus formidable sous le point de vue de la force. Ils étaient jadis soumis à un seul et même roi; mais ensuite la discorde éclata entre eux (mot-à-mot *leurs paroles varièrent*), et chaque roi devint indépendant."

Ibid. art.: صقليه

„La ville la plus célèbre de la Sicile est *Balerme* (Palerme), qui en est la capitale, et qui est située sur un golfe (نحر البحر). L'île (الجزيرة, probablement المدينة la ville) se compose de cinq quartiers (cantons نواح) limités, qui sont à peu de distance l'un de l'autre, et dont les confins sont clairement déterminés pour chacun d'eux. Ce sont Palerme (Balerme), qui a déjà été citée sous sa rubrique, *Khâlisza* qui forme une ville à part, et qui a également été mentionnée; *la rue* (ou le quartier حار, lisez حارة) *des Slaves*, qui est populeuse et qui l'emporte, pour la population et l'importance, sur les deux villes susdites: c'est là que se trouvent le port et des

(f) A. Ce qui précède, depuis les mots *le roi des Francs* inclusivement, est omis. — (g) A. Ces mots, depuis *Cette race*, sont omis.

sources d'eau courante qui la séparent de Palerme. La quatrième, qui est *la rue* (le quartier حارة) *de la mosquée*, est connue sous le nom d'*Ibn-Sziqlâb* (fils du Slave): c'est aussi une grande ville, et les habitants y boivent de l'eau de puits; car ils n'ont point d'eaux courantes. On rencontre sur le chemin qui y conduit, le fleuve (وادى *Wâdy*) connu sous la dénomination de وادى العباس *Wâdy-'l-'Abbâs* (fleuve de *'Abbâs*), qui est considérable: et sur lequel se trouvent leurs moulins. Il n'est d'aucune utilité[34] pour les jardins ni pour la ville même. La cinquième[35] est nommée الجديدة لحارة *el-'Hârrèt-u'd-djédîdè* (la rue Neuve): elle se rapproche de celle *du fils du Slave* pour la grandeur et la ressemblance, et n'a point de murailles. La plupart des marchés s'y trouvent entre la mosquée du *fils du Slave* et la *rue Neuve*. On compte à Palerme, à *Khâlisza*, ainsi que dans les quartiers (les rues الحارات) qui l'entourent et qui se trouvent au-delà de cette ville (lis. من ورائها) trois cents et quelques mosquées„.

Ibid. Introduction du معجم البلدان

„Septième climat — Il ne renferme pas beaucoup de pays habités; et ceux-ci ne s'y trouvent qu'à l'est. On y voit aussi (peut-être وفيه جبال) des montagnes, où se réfugient des hordes (فرق des troupes) de Turks (qui y vivent) comme des sauvages. Cette zône longe les montagnes de كاشغرد *Kâcheghird* (lis. باشغرد *Bâcheghird*, des Bacheqirs), les frontières des *Yedjmâkïé* اليجماكيه (lis. البجناكيه *el-Bètchénâkïé*, des Petchénègues), les deux villes de *Suwâr* (lis. بلدى سوار)[36] et de Boulghâr, les Russes, les Slaves (lis. والصقالبة au lieu de القصالبة), ainsi que la *Blghrïa* ou *Boulgharïa* البلغرية (probablement الغزية *le pays des Ghouzzes*), et se termine à l'Océan. Il y a peu de nations au-delà de ce climat, telles que

---

34) Je pense qu'il faut ajouter منه après لا انتفاع.

35) Je présume qu'il faut intercaler المدينة (la ville) avant الخامسة.

36) Cf. *Frähn*, loc. citat. pp. 157 et 224; *Mémoires de l'académie*, 6e Série, tome 1cr, p. 203, et d'Ohsson, loc. cit. pp. 74 et 75, où ce nom est encore écrit سواد *Souad*.

السوسو ورانك *les Sousou et Rânek* (? vraisemblablement الويسو ووارنك *les Wiçous, les Wvarèngs*), *les Boura* (lis. يوره *Youra*) et autres semblables.„

Extrait de la relation *d'A'hmed*, fils de *Fozlân*, loc. citat. pp. 2 et 3.

„Les *Roûs*, que l'on nomme encore *Ros* (ou *Rous*) sans *Wâou*, sont une nation dont le pays est limitrophe de celui des Slaves et des Turks.

„Les Slaves font des incursions chez eux, et leur enlèvent leurs biens.„

Ibn-Foszlan's Berichte, p. 182.

واما كيفيّة وضع البحار فى المعمورة فاحسن ما بلغنى فيه ما حكاه ابو الريحان البيرونى فقال اما البحر الذى فى المغرب (غرب ou مغرب lis.) المعمورة على ساحل بلاد طنجة والاندلس فانه سمى البحر المحيط وسميه اليونانيون اوقياسون (اوقيانوس lis.) ولا يلجج فيه انما يسلك بالقرب من ساحله وهو يمتد من عند هذه البلاد نحو الشمال على محاذات (محاذاة lis.) ارض الصقالبة ويخرج منه خليج عظيم فى شمال الصقالبة ويمتد الى قرب ارض البغداد بلاط المسلمين (ارض وبلاد البلغار المسلمين peut-être) ويعرفونه ببحر اورنك (وارنك lis.) وهم امة على ساحله ثم ينحرف وراءهم نحو الشرق وبين ساحله وبين اقصى ارض الترك ارضون وجبال مجهولة خربة غير مسكونة.

„Quant à la situation des mers dans la partie habitée du globe, les meilleures données que j'aie pu me procurer à cet égard sont celles que je dois à *Abou-'r-Rî'hân el-Biroûny*, qui a dit: „Quant à la mer, qui, à l'ouest de la partie habitée du globe, baigne les côtes du pays de Tanger et d'Andalous (Espagne), on la nomme *el-Ba'hr-ul-Mou'hîth* (la mer qui entoure le monde), et les Grecs lui ont donné le nom *d'Oqiasoun* (lis. اوقيانوس *Okéanos*). On ne s'y aventure jamais en pleine mer, et on ne fait qu'en suivre les côtes. Elle s'étend, à partir de ces contrées, vers le nord, vis-à-vis du pays des Slaves, et il en sort, au nord de ces derniers, un grand bras qui s'étend jusqu'auprès du territoire et du pays des Boulghârs musulmans (ارض وبلاد البلغار المسلمين ?): on connaît ce bras de mer sous la dénomination

de بحر ورانك mer des Varèngues, nation qui habite sur ses côtes. Elle forme plus loin une anfractuosité vers l'est, et l'on trouve entre ses côtes et les confins du territoire des Turks, des terres et des montagnes ignorées, désertes et inhabitées.„

VIII. Extrait d'un abrégé de la جغرافيا *Djéghrâfia* ou Géographie d'*Ibn-Sa'îd Maghriby*, décédé en 673 = 1275: msc. N°. 406 du Musée asiatique; cf. *Ibn-Foszlan's Berichte*, p. 32.

وفى شرقيها جزيرة الصقلب الكبيرة طولها نحو سبعمائة ميل واتساعها نحو ثلاثمائة ميل وفيها جبال وانهار وقاعدة هذه الجزيرة مدينة بلغار التى سمى بها البلغار واخر ما ينتهى اليه ظهور البحر المحيط بذلك الساحل مدينة الروس وهم امة عاتية وفى هذا الجزء بلاد كثيرة معجمة على شط نهر دنشت وهو احد انهار العالم ويصب ماءه فى شمالى البحر

„A l'est (de l'*île des hommes*) se trouve la grande île (presqu'île) des Slaves, qui a environ 700 milles de longueur sur à-peu-près 300 de largeur, et qui renferme des montagnes et des fleuves. Le chef-lieu de cette presqu'île est la ville de *Boulghâr*[37], qui a donné son nom aux Boulghârs. Le point le plus reculé où aboutit l'Océan, le long de cette côte, est la ville (la capitale) des Russes, qui sont une nation indomptable. Il y a dans cette partie (de la terre) un grand nombre de pays barbares sur le bord du fleuve de *Dnecht* (Dniester?), qui est un des fleuves (les plus considérables) du monde, et qui se jette dans la mer, du côté du nord.„

(P 38 du msc. N° 406 du Musée asiatique) „مشقه *Macheqa* (?) est située par 43° de longitude et 8° (?) de latitude.„

37) Ce texte est erroné et se trouve plus correct dans le passage de *Sipâhy-zâdé*, N°. XV ci-après.

IX. Extraits du traité de géographie de *Zakaria Qazwîny*, intitulé آثار البلاد واخبار العباد, *Curiosités des pays et renseignements sur leurs habitants*, msc. Italinsky, ff. 214, 226, 227 et 228.

بلاد بجناك, F°. 214, R°.

هم قوم من الترك فى الاقليم السادس فى شماليها قرب الصقالبة وهم قوم طوال اللحى اولوا سبلة طويلة عندهم كثرة وقوة ومنعة لا يؤدون الخراج الى احد اصلا ويغير (lis. يغير) بعضهم على بعض كالسباع ويفترسون (lis. يفترسون) نساهم برای من الناس لا يستقبحون (lis. يستقبحون) ذلك كالبهائم وماكولهم الدخن وبلادهم مسيرة اثنى عشر يوما والسلام

الاقليم السابع برجان, F°. 226.

بلاد غايضة فى جهة الشمال ينتهى قصر النهار فيها الى اربع ساعات والليل الى عشرين ساعة وبالعكس اهلها على الملة المجوسية والجاهلية يحاربون الصقالبة وهم مثل الافرنج فى تكثر (lis. اكثر) امورهم ولهم حذق بالصناعات

صقلاب, F°. 227.

ارض صقلاب فى غربى الاقليم السادس والسابع وهى ارض متاخمة لارض الخزر فى اعلى جبال الروم قال ابن الكلبى روم وصقلاب وارمن وفرنج كانوا اخوة وهم بنو ليطى بن كسلوخيم (probablement كشلوخيم) بن يونان بن يافث بن نوح عليه اللم سكن كل واحد بقعة من الارض فسميت الارض به والصقالبة قوم كثيرون صهب الشعور حمر الالوان ذو صولة شديدة

قال المسعودى الصقالبة اقوام مختلفة بينهم حروب لولا اختلاف كلمتهم ما قاومهم امة فى الشدة والجراءة ولكل قوم منهم ملك لا ينقاد لغيره فمنهم على دين النصرانية اليعقوبية ومنهم من يكون على دين النسطورية ومنهم من لا دين له ويكون معطلا ومنهم من يكون من عبده (lis. عبدة) النيران ولهم بيت فى جبل ذكرت الفلاسفة انه من الجبال العاليه ولهذا البيت اخبار عجيبة فى كيفية بنائه وترتيب

احجاره واختلاف الوانها وما اودع فيه من الجواهر وما بنى من مطالع الشمس فى الكوى التى تحدث فيه والآثار المرسومة التى زعموا انها دالة على الكائنات المستقبلة وما تدر به ملك (ما تنذر به تلك :lis) الجواهر من الآثار والحوادث قبل كونها وظهور اصوات من اعاليه وما كان يلحقهم عند سماع ذلك

حكى احمد بن فضلان (فضلان :lis) نعمة الله عليه رسول المقتدر بالله امير المؤمنين رضى الله عنه لما ارسله الى ملك الصقالبة وقد اسلم حمل اليه الخلع وذكر من الصقالبة عادات عجيبة منها ما قال دخلنا عليه وهو جالس على سرير معشى (مغشى .lis) بالديباج وزوجته جالسة الى جانبه والامراء والملوك على يمينه واولاده بين يديه فدعا بالمايدة فقدمت اليه وعليها لحم مشوى فابتدا (فابتداء .lis) الملك اخذ سكينا قطع لقمة اكلها ثم ثانية ثم ثالثة ثم قطع قطعه (قطعة .lis) دفعها الىّ فلما تناولتها جاوا بمايدة صغيرة وضعت بين يدى وهكذا ما كان احد عد (يد .lis) يده الى الاكل حتى اعطاه الملك فاذا اعطاه الملك جاوا له بمايدة صغيرة وضعت بين يديه حتى قدّم الى كل واحد مايدة لا يشاركه فيها احد فاذا فرغوا من الاكل حمل كل واحد مايدته معه الى بيته ومنها ان كل من دخل على الملك من كبير وصغير حتى اولاده واخوته فساعة وقوع نظرهم عليه اخذ قلنسوته وجعلها تحت ابطه فاذا خرج من عنده لبسها واذا خرج الملك لم يبق (يبق .lis) احد فى الاسواق والطرقات (الطرقات .lis) الا قام واخذ قلنسوته من راسه وجعلها تحت ابطه حتى اذا جاوزهم تقلنسوا بها

ومنها انه ان راوا احدا عليه سلاحه وهو يبول نهبوا سلاحه وثيابه وجميع ما معه وعلموا ذلك على جهله وقلة درايته ومن جعل سلاحه ناحية حملوا ذلك على درايته ومعرفته ولم يتعرضوا له ومنه ما ذكر انه قال رائت الرجال والنساء ينزلون فى النهر ويغتسلون عراة لا يستر بعضهم من بعض ولا يزنون البته والزنا عندهم من اعظم الجرائم ومن زنا منهم كاينا من كان ضربوا له اربع سكك وشدوا يديه ورجليه اليها وقطعوا بالفاس من رقبته الى فخذيه وكذلك بالمراة ويفعلون مثل ذلك بالسارق ايضا

ومنها ما ذكره ابو حامد الاندلسى ان احدهم اذا تعرض لجارية الغير او ولد اخذ منه جميع ما يملكه فان كان فقيرا يباع عليه اولاده فان لم يكن له اولاد يباع عليه نفسه فلا يزال يخدم لمولاه حتى يعدى (يفدى lis.) احد عنه واذا عامل احد منهم غريبا وافلس يباع عليه اهله وولده ومسكنه ونفسه وبعضى (يقضى lis.) دين الغريب وهولاء نصارى نسطورية

ومنها انه يظهر فى كل عشرين سنة هندهم السحر من الحجارة (العجائز lis.) فيقع بسبب ذلك فساد كبير بين الناس فيباشرون كل عجوز وجدوها فى بلادهم ويشدون ايديهن وارجلهن ولهم نهر عظيم يلقونهن فى ذلك النهر فالتى طفت على الماء علموا انها ساحرة احرقوها والتى رسبت علموا انها ليست بساحرة سيّبوها (سيّبوها lis.)

ومنها ان الرجل اذا صار صاحب ولد قام بامره حتى يحتلم فاذا احتلم دفع اليه قوسا ونشاشيب ويقول له احتل لنفسك واخرجه من عنده ويجعله بمنزلة الغريب والاجنبى

ومنها ان بناتهم الابكار يخرجن مكشوفات الراس ويراهن كل واحد فمن رغب فى واحدة منهن القى على راسها خمارا فصارت زوجة له فلا يمنعه عنها فيستزوج عشرين او اكثر ولهذا عددهم كثير لا يحصى

بها نهر ماؤه اسود مثل ماء بحر الظلمات الا انّه عذب وليس فيه شىء من السمك وبه الحيات الكبار السود وليس فيها اذية وفى هذا النهر السمور وهو حيوان اصغر من السنور شعره فى غاية النعومة يقال له سنور الماء وفى هذا النهر منه كثير جدا يحمل جلده الى سقسين وبلغار يتعاملون عليه وانه فروة ناعمة جدا

شوشيط, F°. 227, R°.

شوشيط حصن بارض الصقالبة فيه عين ماء ملح ولا ملح بذلك الناحية اصلا فاذا احتاجوا الى الملح اخذوا من ماء هذا العين وملاؤا منه القدور وتركوها فى فرن من حجارة واوقدوا تحتها نارا عظيمة فتحشر (فيحشر lis.) ويتعكر ثم يترك حتى يبرد فيصير ملحا جامدا (جامدا lis.) ابيض وبهذا الطريق يعمل الملح الابيض فى جميع بلاد الصقالبة

والطربرونه معدن جصين بارض الصقالبه قريب (قريب) من معدن شوشيا بها عين ماء عجيبة تسمى عين العسل وهى حمل نفرت شعراء (حين نفرت شعراء peut-être) مذاق مائها فى المبداء مذاق العسل وعند مقطعه فيه عفوصة اكتسبت ذلك الطعم من الاشجار النابتة (النابتة lis.) حولها

مشقه; f°. 228, R°.

مدينة واسعة فى بلاد الصقالبة على طرف البحر بين الجام لا يمكن مرور العساكر فيه اسم ملكها مشقه سميت باسمه وهى مدينة كثيرة الطعام والعسل واللحم والسمك وملكها اجناد رجالة لان الخيل لا يمشى فى بلادهم وله جبانات فى مملكته يعطى لاجناده كل شهر ارزاقهم وعند الحاجة يعطيهم الخيل والسرج واللجم والسلاح وجميع ما يحتاجون (يحتاجون) اليه فمن ولد له ولد اجرى الملك عليه رزقه ذكرا كان او انثى فاذا بلغ المولود فان كان ذكرا زوّجه واخذ من والده المهر وسلمه الى والد المراة والمهر عندهم ثقل (يقبل lis.) فاذا ولد للرجل اثنتان (ابنتان lis.) او ثلث صار غنيا وان ولد له ابنان او ثلثة صار فقيرا والتزويج برأى ملكهم لا باختيارهم (باختيارهم lis.) والملك يتكفل بجميع موءناتهم وموءنة العرس عليه وهو مثل الوالد الشفق على رعيته وهؤلاء غيرتهم على نسائهم شديدة بخلاف سائر الاتراك

ورنك; f°. 228, R°.

موضع على طرف البحر الشمالى وذلك ان البحر المحيط من جانب الشمال خرج منه خليج (خليج lis.) الى نحو الجنوب فالموضع الذى على طرف ذلك الخليج يسمى به الخليج يقال له بحر ورنك وهو اقصى موضع فى الشمال البرد به عظيم جدا والهواء غليظ والملح (الثلج lis.) دايم لا يصلح للنبات ولا للحيوان فلما يصل (فلم يصل peut-être) اليها احد من شدة (لا يبقى من شدة peut-être aussi) البرد والغالمة والثلج والله اعلم

Pays des *Bédjénâk* بجناك (Pétchénègues).

„C'est une peuplade turke qui habite le sixième climat, et au nord de laquelle se trouvent les Slaves qui les avoisinent. Les *Bédjénâk* (Pétchénègues) sont

un peuple qui a la barbe longue et de grandes moustaches. Ils sont nombreux, puissants, de difficile accès, et ne paient de tribut à qui que ce soit. Ils font des incursions les uns chez les autres, comme des bêtes féroces, et jouissent de leurs femmes aux yeux de tout le monde, comme les brutes, sans y trouver rien de honteux. Ils se nourrissent de millet (دخن), et l'étendue de leur pays est de 12 journées de chemin[38].„

Septième climat. برجان *Bourdjân* (Burgiones ou Bourguignons).

„C'est un pays boisé[39], dans les régions du Nord, et où les jours baissent à un tel point qu'ils se réduisent à quatre heures, tandis que la nuit en dure vingt, et *vice versâ*. Les habitants professent la religion des Mages et le Paganisme. Ils font la guerre aux Slaves et ressemblent, en bien des choses, aux Francs. Ils ont de l'habileté en fait d'arts industriels et de navigation[40].„

Sziqlâb صقلاب[41]; cf. *Mémoires de l'Académie*, 6e série, tome 1er, pp. 569, 575, 576 et 577.

„Le pays des Slaves (صقلاب *Sziqlâb*) est situé à l'ouest du 6e et du 7e climat. Il est limitrophe de celui des Khazars, et se trouve dans les plus hautes régions des montagnes de Roûm (de l'empire Romain d'Orient). Roûm, Szaqlâb, Ermèn et Frèndj, dit Ibn-ul-Kelby[42], étaient frères et avaient pour père *Lîtha* (ou *Lîthy*

38) Cf. C. d'Ohsson loc. citat. pp. 117 et 118. Ce passage de *Qazwîny* offre une grande analogie avec celui de *Baqouwy*.

39) Je lis غايضة au lieu de غايصة qui est la leçon du msc.

40) Cf. C. d'Ohsson, loc. citat. p. 261. Les mots *et de navigation* sont omis dans le msc. Italinsky.

41) Qazwîny désigne ici les بلغار *Boulghârs* sous le nom de *Slaves*, comme l'a démontré Mr de Frähn dans son *Ibn Foszlân* et dans les *Mémoires de l'académie*, entre autres 6e série, p. 565.

42) Mr. C. d'Ohsson, loc. citat. p. 238, le nomme mal-à-propos *Ebn-el-Kulli*: c'est probablement *Hèchâm bèn-Mou'hammed el-Kelby*, célèbre généalogiste, mort en 204=819 de J. C.; il était fils d'*Abou-'n-Nasr Mou'hammed el-Kelby* décédé en 146=763: celui-ci était également généalogiste. (*Ibn Foszla'ns Berichte*, XIV et XV.)

لبطى) fils de *Kècheloukhîm*[43], fils d'Younân, fils d'Yâfitz (Japhet), fils de Noé. Chacun d'eux s'établit dans une contrée de la terre qui prit son nom. Quant aux Slaves, ils forment un peuple nombreux, qui a les cheveux roux (blonds?), la carnation rouge et une grande vivacité.

„Les Slaves, dit *Mas'oûdy*, se composent de différentes peuplades qui se font la guerre: si la discorde ne régnait pas entre eux, aucune nation ne pourrait leur résister pour la force et l'audace. Chacune de ces peuplades a son roi; et elles n'obéissent à aucune autre. Il y en a qui professent la religion chrétienne du rite Jacobite; d'autres appartiennent au rite Nestorien; d'autres n'ont aucune religion et sont athées (معطل *abandonnés*); d'autres enfin adorent le feu.

„Ils avaient un édifice (un temple), sur une montagne que les philosophes regardaient comme une des plus élevées. On raconte à son sujet des choses étonnantes, sous le rapport de son architecture (mode de construction), de l'arrangement des pierres dont il se composait, de la variété de leurs couleurs, des pierreries (? ou des *vertus spécifiques* جواهر) qui y avaient été déposées (ou *attachées?* اودع), des observatoires construits dans les fenêtres que l'on y avait pratiquées pour observer les divers points du lever du soleil, des signes que l'on y avait tracés et que l'on prétendait pronostiquer l'avenir, des événements mémorables et des accidents dont ces pierreries (? ou vertus spécifiques, جواهر) menaçaient avant qu'ils ne se réalisassent, enfin des sons qui se faisaient entendre du faîte de cet édifice et de ce qui leur arrivait lorsque ces sons frappaient leurs oreilles[44].

„A'hmed fils de Fozlân (lis. فضلان au lieu de فصلان), que Dieu le comble de ses grâces, Ambassadeur de *Mouqtédir-bi'llah*, Prince des vrais croyants (que Dieu lui soit propice)[45], a raconté, à l'époque où il fut envoyé chez le roi des Slaves

---

43) Le man. Italinsky porte كسلوخيم *Kèsloukhîm*; dans le *Voyage d'Abou-el-Cassim*, p. 238, on lit *Kéloukhîm*, tandis que, dans le texte d'*Yaqoût*, N°. VII ci-dessus, ce nom est écrit كشلوخيم.

44) Cf. les extraits de *Mas'oûdy*, N°. II ci-dessus.

45) Ibn-Fozlân, comme nous le voyons dans le dictionnaire géographique d'Yaqoût, faisait

es Boulghârs[46]) qui s'était converti à l'Islamisme et à qui il apporta des robes neur, et nous a fait connaître quelques usages singuliers des Slaves. Il dit utres: „Lorsque nous entrâmes chez lui (le Roi), il était assis sur un trône trade) couvert de drap d'or; son épouse était assise à côté de lui[47]): les que les princes (الملوك *rois*) étaient à sa droite, et ses enfants devant nda une table, qui fut placée devant lui et sur laquelle se trouvaient des Le roi prit d'abord un couteau et coupa un morceau qu'il mangea; puis un troisième. Il trancha ensuite un autre morceau, qu'il lorsque je l'eus mangé, on apporta une petite table qui fut placée tte manière, personne de nous ne portait la main au plat avant lonné; et, aussitôt que celui-ci en avait présenté à quelqu'un, er une petite table que l'on posait devant lui. On donna de nous, une table à laquelle il était assis tout seul; et, lorsque ...n de manger, chacun emporta sa table chez lui[49]).

„Tous ceux qui entrent chez le roi, tant grands que petits, fût-ce même ses enfants et ses frères, ôtent leur bonnet[50]) dès qu'ils aperçoivent le monarque, et le mettent sous leur aisselle; mais ils s'en couvrent de rechef en s'en allant. Si le roi sort, personne ne reste sur les places publiques (les marchés), ni dans les rues, sans

---

partie de la suite de l'ambassadeur qui se nommait سوسن الرسى *Saoucèn-u'r-Ressy* (Mémoires de l'académie, 6e série, tome 1er, pp. 555 et 567.

46) Le roi des Boulghârs nommés indifféremment *Slaves* et *Boulghârs* par Ibn Fozlân, s'appelait الس بن شلكى بن بلطوار, probablement الس بن بسلكو بن بلطواز Alnous fils de *Chilky* (Wassilko?), fils de *Blatawar* (Vlatavaz?); Ibid. loc. citat. pp. 555 et 566. Peut-être pourrait-on lire بلطزار *Balthasar*.

47) D'après *Yaqoût*, la reine ne se trouvait pas à cette audience.

48) Suivant le même auteur, le roi présenta le morceau de viande à *Saoucèn* et non à Ibn-Fozlân.

49) Au dire du même écrivain, chacun emporta chez lui ce qui était resté sur la table, et non la table même.

50) Frähn, *Mémoires de l'académie*, loc. citat. pp. 563 et 575; *Ibn-Foszlan's Russen*, p. 115.

se lever et sans ôter son bonnet pour le mettre sous son aisselle, et on ne le remet que quand le roi est passé.

„S'ils voient un homme armé qui lâche de l'eau, ils lui enlèvent ses armes, ses vêtements et tout ce qu'il a sur lui; car ils attribuent cette façon d'agir à sa sottise et à son ignorance. Si, au contraire, il dépose ses armes, ils attribuent cette conduite à son instruction et à son savoir, et ne lui font aucun mal[51].

„On raconte qu'il (Ibn-Fozlân) a dit: J'ai vu les hommes et les femmes descendre dans le fleuve pour s'y baigner tout nus, sans se cacher aux yeux l'un de l'autre[52]. Ils n'ont aucun commerce charnel les uns avec les autres; car le péché de la chair est considéré chez eux comme un des plus grands crimes[53]. Si quelqu'un s'en rend coupable, quelle que soit d'ailleurs la classe à laquelle il appartient, on fiche en terre quatre socs de charrue (سكك), auxquels on l'attache par les mains et les pieds, et on lui fend le corps avec une hache depuis le cou jusqu'aux cuisses. On en fait autant de la femme, et l'on inflige le même châtiment au voleur.

„*Abou-'Hâmid el-Andaloucy*[54] raconte de son côté: „Si l'un d'eux insulte la fille (la servante جارية?) ou l'enfant d'un autre, on lui enlève tout ce qu'il possède. Si le coupable est pauvre, on vend ses enfants; et, à défaut de ces derniers, on le vend lui-même: il ne cesse dès lors de servir son maître que quand on le rachète.

„Si l'un d'eux fait des affaires de commerce avec un étranger, et qu'il fasse banqueroute (devienne pauvre), on vend sa femme (اهله), ses enfants, sa demeure et sa personne même pour acquitter la créance de l'étranger. Ils (les Slaves) sont des Chrétiens du rit Nestorien.

„Tous les vingt ans, les vieilles femmes de ce pays se rendent coupables de sorcellerie; ce qui occasionne de grands troubles parmi le peuple. On saisit alors

51) Cf. Frähn, loc citat, pp. 564 et 576.

52) Idem, loc. citat. pp. 564, 576 et 577.

53) Cf. Petite géographie persane, f°. 59, v°., N°. X ci-après.

54) Il visita Boulghâr dans le 12e siècle de l'ère chrétienne (*Ibn-Foszlan's Berichte*, p. X.)

toutes celles que l'on trouve dans cette contrée, et on les jette, pieds et poings liés, dans un grand fleuve qui y passe. Celles qui surnagent, sont réputées sorcières et livrées aux flammes: celles, au contraire, qui s'enfoncent, sont déclarées innocentes de toute sorcellerie et remises en liberté.

„S'il naît un fils à un homme de ce pays, il lui donne ses soins (mot-à-mot *il s'occupe de son affaire*) jusqu'à ce que cet enfant atteigne l'âge de puberté. A cette époque, il lui remet un arc et des flèches, en lui disant: Va, tâche de te tirer d'affaire (mot-à-mot: *sois ingénieux pour toi-même*); il le renvoie alors de chez lui et le considère comme un étranger [55]. Leurs filles, encore vierges, sortent de leur maison la tête découverte, de sorte que chacun peut les voir: celui qui se sent de l'inclination pour l'une d'elles lui jette une coëffe (خمار) sur la tête, et elle devient son épouse sans qu'il éprouve aucun refus. Il en épouse vingt et même d'avantage; c'est la raison pour laquelle leur nombre (des Slaves) est si grand qu'on ne saurait le calculer.

On voit dans ce pays un fleuve dont l'eau est noire comme celle de la *mer des ténèbres* (de l'océan Septentrional), mais elle est douce. On n'y trouve point de poissons, mais de grands serpents noirs qui ne font aucun mal [56]. Il y a dans le même fleuve des zibelines (? سمور, probablement *des Castors*) [57], c'est-à-dire une espèce d'animal plus petit que le chat et dont le poil est extrêmement doux: on l'appelle *Chat aquatique*. Il y a en un grand nombre dans ce fleuve, et l'on en

---

55) Voyez la petite géographie persane, N°. X ci-après, f°. 59, V°.

56) L'auteur veut peut-être parler de *lamproies*, Mnnorr.

57) Il est à présumer qu'il s'agit ici du castor; car le mot سمور *Semoûr* (Zibeline) est remplacé dans Baqouwy (*Notices et extraits*, tome 2d, p. 513) par عيدس qui est une corruption de قندس *Qondos* (Castor). *Demiry* appelle ce dernier كلب الماء *Chien aquatique* (Ibn Foszlan's Russen, p. 56). Marco Polo (*Ramusio*, tome II, fol. 59, v°.) a aussi confondu le nom de سمور *Zibeline* avec celui de قندس *Qondos* (Castor); car il dit: „hanno animali picoli, chiamati *Rondes* (lis *Qondes*) che appresso di noi si chiamano *Zebellini*

exporte la peau à *Saqsîn* (ville des Khazars) et à *Boulghâr*[58], où ils (les Slaves) en font le commerce: c'est une fourrure très-délicate.„

Chouchîth.

„*Chouchîth* شوشيط est une forteresse du pays des Slaves, où il y a une source d'eau salée. On ne trouve point de sel dans cette contrée; et, lorsqu'on en a besoin, on prend de l'eau de cette source, dont on remplit des marmites qu'on laisse dans un four en pierre, sous lequel on allume un grand feu. L'eau devient alors grumeleuse et se condense: on la laisse refroidir, et elle se change en un sel concret et blanc: c'est ainsi que l'on s'en procure dans tout le pays des Slaves[59].„

„*Wâtherborouna* واطربرونه[60] est un château fort du pays des Slaves, voisin de celui de *Chouchîth*. On y voit une source d'eau toute particulière que l'on appelle la *source de miel*. C'est une fontaine, qui, lorsqu'elle sourd de terre, est entourée d'arbres touffus(?)[61]; les eaux en ont d'abord un goût de miel; mais, vers la fin de leur cours (مقطعه), elles ont un goût astringent qu'elles recoivent des arbres qui croissent à l'entour.„

Machega مشقه[62].

„C'est une grande ville du pays des Slaves, située sur le bord de la mer, au milieu de jonchaies (الاجام) impénétrables pour les armées. Le souverain de cette

---

58) Ce qui prouve qu'Abou-'Hâmid el-Andaloucy parle des *Slaves* proprement dits, et non des Boulghârs, c'est qu'il dit que les peaux de castor sont exportées à Saqsîn et à *Boulghâr* pour y être vendues.

59) Cf. C. d'Ohsson, loc. citat. p. 238. Au lieu des mots: *dont on remplit des marmites qu'on laisse dans un four en pierre* (فرن), on y lit: „on en remplit des chaudières, que l'on place dans des *vases* de pierre.„

60) Mr C d'Ohsson, loc. citat., orthographie ce mot *Vattarbourouna* واطربورونه: dans la petite géographie persane on lit واطبوران *Wâtherbouwân*.

61) Je présume qu'il faut lire وهي حين نغرت شعراء „elle est entourée d'arbres touffus, lorsqu'elle sourd de terre.„ Ces mots ne sont pas traduits par Mr d'Ohsson.

62) Cette ville est nommée مشقه *Ma'chaqa* dans la *petite géographie persane*, No. X et

ville se nomme *Machega*: il lui a donné son nom. Elle abonde en comestibles, en miel, en viande et en poisson. Les troupes du roi consistent en infanterie, parce que la cavalerie ne peut marcher dans leur pays[63]: il a des steppes (جبال ou جبانات) dans son royaume. Le prince distribue chaque mois[64] des vivres à ses troupes; et, en cas de besoin, il leur fournit les chevaux, les selles, les brides, les armes et tout ce qui leur manque. Celui à qui il naît un enfant, de l'un ou de l'autre sexe, reçoit du roi ses moyens de subsistance; et, lorsque cet enfant a atteint l'âge de puberté, le souverain le marie si c'est un garçon, et reçoit du père de ce jeune-homme la dot (convenue) qu'il remet à celui de la future; car la dot, chez eux, se paie d'avance. Celui à qui il est né deux ou trois filles s'enrichit, tandis que celui qui a deux ou trois fils, devient pauvre. Le mariage se fait au gré du roi, et non à leur choix. Le souverain se charge de fournir à toutes leurs dépenses, et c'est sur lui que pèsent celles des noces (العرس)[65]. Il est comme un tendre père pour ses sujets; et ceux-ci, contrairement aux autres Turks, sont très-jaloux de leurs femmes.„

. ورنك *Wèrèng* (Varaigues).

„C'est un pays (un lieu) situé sur la côte septentrionale de la mer;*) c'est-à-dire qu'il se détache de l'Océan, du côté du Nord, un bras de mer qui s'étend vers le sud, et qui a reçu le nom du pays (lieu) situé sur ses côtes: il se nomme par conséquent *Ba'hr Wèrènk* (mer des *Vèrènks* ou *Vèrèngs*, Varaigues). C'est le lieu le plus reculé vers le nord: le froid y est extrême, l'air épais, et la neige n'y fond ja-

مشقو *Machefa* par *Baqouny*. Cf. d'Ohsson, loc. cit. p. 239, où il est dit: „on lit à la marge du manuscrit de Leyde, ces mots écrits d'une autre main: le vrai nom est *Mascou* مسقو.„

63) Mr d'Ohsson, loc. cit. dit: *parce que, dans ce pays, on n'éleve pas de chevaux.*

64) كل شهر signifie *chaque mois*, et non *toutes ses villes*. Cette phrase ne peut donc pas se rendre par: *Ce roi distribue toutes ses villes à ses guerriers pour leur servir d'apanages*, comme l'a fait Mr d'Ohsson.

65) Les mots *c'est sur lui que pesent celles des noces*, sont omis dans l'ouvrage de Mr d'Ohsson.

*) Ou *sur la côte de la mer du Nord.*

mais; il ne convient par conséquent ni aux végétaux ni aux animaux. Il n'y est jamais venu (en lisant فلم au lieu de فلما) personne, à cause de la rigueur du froid, des ténèbres qui y règnent et des neiges que l'on y trouve[66]. Dieu le sait le mieux.,,

---

X. Petite géographie persane (N° 411 du Musée asiatique), dont le titre porte مجموعهء اقاليم سبعهء عجايب البلدان, *Recueil des sept climats* (extrait) *de l'ouvrage intitulé* عجايب البلدان

Ibn-Foszlans Russen, F°. 42.

روس طايفهء بسيارند از اتراك وبلاد ايشان نزد صقالبه است در غايت نجاستند

Msc. 411, F°. 59 v°.

صقلاب در اعالى جبال روم است زنا پيش مردم ايشان از جرايم عظيمه است هركه زنا كند از زن ومرد اورا با تبر پاره پاره كنند چون پسركى بالغ شود بطريق اجنبى پدر با او سلوك كند وتير وكمانى باو دهد كه برو بجهة خود كار كن معشقه; F°. 60, R°.

معشقه شهرى واسعست از بلاد صقالبه بيشهاء بسيار دارد ومهر زنان انجا بسيار بود ومهر بر پدران بود هر كرا پسر متعدد بود مفلس نبود (lis: بود) وهركرا دختر بود غنى

واطربوان

قلعهء محكميست در زمين صقالبه انجا چشمهء ايست كه انرا عين العسل گويند طعم عسل دارد چون اندك راهى برود تغيير كند

„Les Russes se composent de plusieurs peuplades turkes, (?) et leur pays est voisin de celui des Slaves. Ils sont extrêmement mal-propres.,,

66) On pourrait aussi lire: فلما يصل احد اليها لا يبقى من شدة البرد „et lorsqu'il y arrive quelqu'un, il n'y reste pas à cause de la rigueur du froid.,,

„Les Slaves habitent les régions les plus élevées des montagnes de *Roûm*. Le péché de la chair est un des plus grands à leurs yeux; et quiconque s'en rend coupable, quel que soit le sexe auquel il appartient, est mis en pièces à coups de hache. Lorsqu'un enfant atteint l'âge de puberté, le père le traite comme un étranger et lui remet des flèches avec un arc, en lui disant: Va travaille pour toi.„

„*Mu'chaqa* معشقة est une grande ville du pays des Slaves qui a beaucoup de fôrets: on y donne aux femmes une forte dot payable par le père (du futur). Quiconque a beaucoup de garçons, devient pauvre (lis. بود au lieu de نبود), tandis que celui qui a des filles s'enrichit.„

„*Wâtherbouwân* والطربوان (sic) est une place forte du pays des Slaves. On y voit une source que l'on appelle la *fontaine de miel*. Elle en a (d'abord) le goût, mais elle change de nature lorsqu'elle a parcouru un peu de chemin.„

XI. Extrait de l'ouvrage de Sèrâdj-u'd-dîn 'Omar (suivant le *Djehân-numa*, p. 13, *Zeïn-u'd-dîn 'Omar bèn-Mouzaffer*, et d'après le man. 409 de l'académie, ابو حفص عمر *Abou-'Hafsz 'Omar*) Ibn-ul-Wardy[67], intitulé فريدة العجايب وفريدة الغرايب ou *Perle des merveilles et des choses extraordinaires*, publié par Hylander.

F°. 10 V°. du man. 409.

واما ارض الصقالبة فعريضة طويلة نحو شهرين فى شهرين

وبلغار مدينة صغيرة ليس لها اعمال كثيرة وكانت مشهورة لانها كانت مدينة وفرضة لهذه الممالك فاكتسحتها الروس واثل وسمندر فى سنة ثمان وخمسين وثلاث مائة فاضعفتها

67) Suivant le *Djehân-numa*, p. 13, *Zein-u'd-dîn 'Omar ben-Mouzaffer* serait décédé en 758 = 1357 et non en 749 = 1348-9. Cf. d'Ohsson, des *Peuples du Caucase*, p. XII.

F°. 89, V°.

ارض الصقالبة وهى ارض كبيرة واسعة فى ناحية الشمال وبها مدن وقرى ومزارع ولهم بحر حلو يجرى من ناحية المغرب الى المشرق ونهر آخر يجرى من ناحية البلغار وليس لهم بحر ملح لان بلادهم بعيدة عن الشمس ولهم على هذا البحر مدن وبلاد وقلاع منيعة

F°. 10, V°; *Ibn-Foszlan's Berichte*, pp. 43 et 44.

والروس قوم بناحية بلغار فيما بينها وبين الصقالبة وقد انقطعت طايفة من الترك عن بلادهم فصاروا ما بين الخزر والروم يقال لهم البجناكية وليس موضعهم بدار لهم على قدم الايام

F°. 101, R°; *Ibn-Foszlan's Berichte*, p. 184.

قال ابو الزنجان (lis. الريحان) الخوارزمى ان المحيط الذى فى المغرب على ساحل بلاد الاندلس يسمى بالمظلم ايضا لا يلجج احد فيه ابدا وانما يمر بالقرب من ساحله يخرج منه خليج يعرف ببنيطش (probablement ببنطس) وطرابزنة ماذا فى جهة الشمال وهو بحر القرم يمر على سور قسطنطنية ويتضايق حتى يقع فى بحر الشام ثم يمتد نحو الشمال على محاذاة ارض الصقالبة ويخرج منه خليج (عظيم Yaq.) فى شمالى الصقالبة فاذا وصل الى قرب ارض المسلمين وبلادهم انحرف (الى ارض Ibn-Chabîb قريب من بلغار المسلمين ثم ينحرف) نحو المشرق وبين ساحله وبين ارض الترك اراضى (ارضون Ibn-Chabîb) وجبال مجهولة وخراب (وخربة Ibn-Chabîb) غير مسكونة ولا مسلوكة [68] (omis dans Ibn-Chabîb)

„Quant au pays des Slaves, il a environ deux mois (de chemin) de longueur sur autant de largeur.

„*Boulghâr* est une petite ville dont le territoire n'est pas considérable[69]. Elle était célèbre, car c'était la métropole (la ville) et l'entrepôt du commerce de ces contrées. Mais les Russes la pillèrent et l'affaiblirent en 358 = 968-9, ainsi que *Sémendèr* et *Itil*.„

68) *Ibn-Chabîb*, dont nous donnons ici les variantes (d'après son جامع الفنون mss. 120 de l'Acad.) est mort en 1566 suivant Hâdjy-Khalifa, auteur du *Djehân-numa*. Cf. *Ibn-Foszlan's Berichte*, p. 184.

69) Ce passage s'accorde pour ainsi dire mot-à-mot avec celui d'Ibn-'Haouqal, N°. IV ci-dessus,

„Le pays des Slaves est grand et vaste. Il est situé du côté du Nord, et l'on y trouve des villes et des villages ainsi que des terres ensemencées. Ce pays est baigné par une mer d'eau douce[70], dont les courants vont de l'ouest à l'est, et par un autre fleuve (probablement *une autre mer* وبحر اخر), dont les courants viennent de la région des Boulghârs. Ils n'ont point de mer dont l'eau soit salée, parce que leur pays est éloigné du soleil: ils ont sur les côtes de cette mer des cités, des villes (? بلاد) et des places fortes.„

„Les Russes sont un peuple qui habite aux environs des Boulghârs, entre ceux-ci et les Slaves. Une peuplade Turke a quitté le pays qu'elle habitait (mot-à-mot s'est *separée de leur pays*) et s'est établie entre les Khazars et les *Roûms* (Romains d'Orient): elle est désignée sous le nom de *Bèdjnâkïè* (Petchénègues). Ils n'ont point de maison qui leur sert de demeure, et se conforment en cela aux usages des temps les plus anciens (? على قدم الايام).„

„*Abou-'r-Rî'hân Khaurizmy* dit que l'Océan (*la mer* البحر, suivant Ibn-Chabîb) qui baigne, à l'ouest, les côtes du pays d'*Andalous* (Espagne), se nomme encore *la mer Ténébreuse* (المظلم). Jamais personne n'ose s'y aventurer en pleine mer, et on ne fait que la côtoyer[71]. Il en sort un bras connu sous le nom de نيطش *Nîthèche* (probablement بنطس *Bonthos*, Pont) et de (*mer de*) *Trébizonde*, qui s'étend vers le nord: c'est la mer de *Crimée*. Elle passe sous les murs de Constantinople, et se retrécit jusqu'à ce qu'elle tombe dans celle de Syrie (la Méditerranée). Elle s'étend ensuite vers le nord, *vis-à-vis du pays des Slaves*, et il s'en détache un (*un grand*, suivant Ibn-Chabîb et Yaqoût) bras au nord de ces derniers. Enfin, lorsqu'elle arrive dans le voisinage du territoire des Musulmans et de leur pays (suivant Ibn-Chabîb et Yaqoût, *à une terre voisine des Boulghârs musulmans*),

---

70) Ce passage a beaucoup d'analogie avec celui d'*Ibrahim bèn-Wesziftchah*, N°. VI ci-dessus.

71) Cet extrait se rapproche beaucoup de celui du معجم البلدان d'Yaqoût, N°. VII ci-dessus: cf. *Ibn-Foszlan's Berichte*, p. 182.

elle forme un coude vers l'orient. Il ne se trouve entre ses côtes et le pays des Turks que des terres et des montagnes inconnues et désertes, qui ne sont ni habitées ni fréquentées.„ (Ce dernier mot est omis par *Ibn-Chahîb* et *Yaqoût*.)

XII. Extrait du traité de Cosmographie de l'Imâm Chèms-u'd-dîn Abou-'Abd-Illah Mòu'hammed Dimècheqy (de Damas) intitulé نخبة الدهر فى عجايب البر والبحر ou *Essence des siècles sur les merveilles de la terre et de la mer*: msc. arabe du Musée asiatique, N°. 593. Cf. d'Ohsson, loc. cit. p. XIII.

F°. ١٣٣

الفصل الرّابع فى وصف بنى يافث ابن نوح عليه السلام وهم الترك والسقالبة والصّين

فامّا الصقالبة فذهب قوم الى انّهم ولد صَقْلَب ابن ليطى ابن يُونان ابن يافث وقال قوم هُو صَقلب ابن مَارای (lis. مادای) ابن يافث وسكناهُم الشّمالُ وكانوا قبل ان تغلب عَلَيْهِم الرّوم منبسطين ما بين بحر الروم والمحيط طولا وما بين المشرق والمَغْرب عرضًا ولهذا كان يُوجَد سبيهم بالاندلس وخراسان لمَّا (lis: لمَا) كان بينهم وبين التّرك والرّوم من الحرب ثم تغلبت الرُّوم على كثير من بلادهم الّتى كانتْ على ساحل بحر الرّوم ولهم ببلادهم مُدن وحُصون وذكر المسعُودىّ انهم عشرة اَصْناف ولكل صنف منهم ملك وسَمّاهم اَسماء صُعْب على النقل منها من كتابة مُروج الذّهب لعجمتها ومن هولاَى من يَدِين بالنصرانية ومنهم من لا ينقاد الى ملّة ولا يرجع الَى نحله (peut-être جيلة) وهُم ما تَوَغّل فى الشّمال ودَانَا البحر المحيط وَهَوُلاَ يَحْرقون مُلوكهم اذَا مَاتوا ويحرقون مَعَهُم عَبيدهم واَمَائهم ونِسَاهم ومن كَانَ خاصًا بهم كالكاتب والوَزير والنّدِيم والطبيب قال أَبُو عُبَيْد البكرى الصقالبةُ ذو باس وشدّه وصَوْلَه ولوْلا اختـــلافهم بكثرة تنوّع اعراقهم وتفرّق افخاذهم لَمَا قامت لهم اُمَّةٌ من الاُمَم وبلاد اصْطنبول

(وفى بلاد اصطنبول probablement) ينتعشون بالبرد ويُهلكون بالحر وحكى صاحب نُزْهَة المشتاق فى اختراق الآفاق اَن اجناس الصقالبَة فى عَصْره أَرْبَعَة صَلاَويَّة وبَرَاصيَّة (وبرُوصيَّة ou وبَراميَّة peut-être) وكراكيّة (وكراكويه fortè) وارثانيَّة (ارنتانيّه peut-être) وكُلُّهم يَنْتَسبُوْن الَى بلادهم غير الارثَانيّة (الاَرنتانية peut-être) فانّهم ياءكلون مَن وَقَع اليهم مِن الغُربَاء لانّهم يَسْكنون فى غياض وآجَام على البحر المُحيط كالوُحُوْش

Ibid. F°. 12, R°. et V°.; cf. *Ibn Foszlan's Russen*, p. 194.

الاقليم السابع ليس فيه كثير عمران انّما هو من المشرق غياضا وجبالا (غياض وجبال lis.) يأوى اليها طوايف من الترك كالوهشين ويمرّ على بلاد البجناكيه (اليجناكية lis.) وبلغّار الكفّار والروس والصقالبة واسخرت (وباشخرت probablement) وسرى سوار (برّى ou بلدى سوار وبلغار و peut-être) ورانك (sic) وبوره (يوره lis:) واخره

Ibid., F°. ٧٣, R°.; cf. *Ibn Foszlan's Russen*, p. 193.

ثم يتلوه فى الامتداد جبل البشاره (الشارة lis:) والفتح الفارق بين غرب (شرق lis:) جزيرة الاندلس وبين غربها من اوّل الجزيرة الى آخرها ومنه شعبة تتصل بالبحر الشمالى الى بحر ورنك والصقالبه والكلابيه (اللطابيّة peut-être)

Ibid., F°. ٧٠, recto; cf. *Ibn Foszlan's Russen*, pp. 189—192.

ثم يمتد بسواحل المحيط من حدود هذه البرزة (بحر تكلطوه يعنى انكلطره) والى (الى lis:) ان تعطف فى جهة الشمال بغرب وهناك البرزة الكبرى الّتى تسمى بحر وَرَنك وَوَرنك طايفة غتم لا يَكَادُون يفهمُون كلامًا وهم سقلب الصّقالبه وهذه البرزه هى بحر الظلمة الشمالى وبالقرب من سواحله خمس جزيرات يأتى

ذكرها ثم يمتدّ بسواحله فى الشمال والغرب حتى يدخل اقليم الظلمة ولهذا البحيط مدّ وجزر كالمحيط الشرقى ويقذف ساحله (lis: على ساحله) العنبر الخام من غالب جهاته

Ibid., F°. ٧٣ R°.; cf. *Ibn Foszlan's Russen*, p. 193.

واختلفوا في الساعد الخارج منه عند قسطنطينيه فزعم قوم انه دخل اليه من بحر نيطس (بنطس?) الذى هو البحر الأسْوَد ويسمّى بحر الروس وان بحر الروس متصل ببحر ورنك (و) الصقالبة وزعم قوم ان هذا البحر الرومى هو الذى يصبّ من الساعد فى بحر الروس وان بحر الرّوس غير متصل ببحر ورنك لاتّصال الارض الكبيرة من الاندلس الى ما وراء النهر والى صَحارى القبجاق

Ibid., F°. ٥٧ R°; *Ibn Foszlan's Russen*, p. 39.

ثم نهر للصقالبة والرُّوس وهو نهر عظيم يخرج من جبّال سفسين (lis: سقسين) وجبال الكلّابيّه (?) ويصبّ اليه انهار من بلاد سُرداق (lis: سُوداق) وهو ايضا يجمد فى الشّتا اشدّ جمود من نهر اتل

CHAPITRE IX, 4e SECTION.

DESCRIPTION DES ENFANTS DE JAPHET (YÂFITZ), FILS DE NOÉ (QUE DIEU LUI ACCORDE LE SALUT): C'EST-À-DIRE DES TURKS, DES ŚLAVES السقالبة ET DES CHINOIS (الصين)

„Quant aux Slaves الصقالبة, les uns prétendent que ce sont les enfants (وَلَد; lis. وُلد) de Szaqlab[72] صقلب, fils de Lîtha, fils d'Younân, fils de Japhet: d'autres

72) Cf. d'Ohsson, *des Peuples du Caucase*, p. 237.

disent que ce Szaqlab était fils de *Mâdaï* (lis. مادای au lieu de مارای *Mâraï*), fils de Japhet. Ils habitent le Nord; et avant l'époque où ils furent vaincus par les Romains d'Orient (الروم), ils s'étendaient, en longueur, depuis la mer de Grèce (la Méditerranée) jusqu'à l'Océan, et en largeur, de l'orient à l'occident: c'est pourquoi l'on trouvait de leurs prisonniers dans le pays d'Andalous (Espagne) et dans le Khoraçân, à cause (lis. لِ au lieu de لَ) des guerres qui eurent lieu entre eux et les Turks ainsi que les Grecs (de l'empire d'Orient). Ces derniers s'emparèrent ensuite d'une grande partie de leur pays qui se trouvait sur la côte de la Méditerranée. Leur territoire renferme des villes et des châteaux forts. Les Slaves, dit Mas'oûdy, se partagent en dix races (اصناف), dont chacune a son roi[73]: cet auteur leur a donné des noms qu'il est difficile de transcrire d'après l'orthographe des *Prairies d'or*, à cause de leur forme barbare. Les uns professent le Christianisme; d'autres ne reconnaissent aucune religion et ne dépendent d'aucune abeille (? لا يرجع الى نحله; peut-être لا يرجع الى جبلة „ne dépendent d'aucune nation„); ce sont ceux qui se sont avancés vers le Nord, et rapprochés de l'Océan. Ceux-ci brûlent les corps de leurs rois après la mort de ces derniers, et consument avec eux leurs esclaves des deux sexes, leurs femmes et toutes les personnes attachées au service particulier de ces princes, telles que le secrétaire, le Vézîr, le favori (commensal), et le médecin.[74]

„Les Slaves, dit *Abou-'Obeïd el-Bèkry*[75], sont une nation redoutable, puissante et impétueuse. S'ils n'eussent été divisés en un grand nombre de races et de tribus différentes, aucune nation au monde ne leur eût tenu tête. Ceux qui habitent (وفى بلاد) le pays de Constantinople ne craignent pas le froid et périssent pendant les chaleurs. L'auteur du *Délassement de l'amateur en parcourant les diverses régions de la terre* rapporte que, de son temps, les Slaves se divisaient en quatre races (voyez la suite à l'art. des extraits *d'Edrîcy*, N°. V ci-dessus).„

73) *Mas'oûdy* (voyez les extraits, N°. II ci-dessus) cite *onze* races au lieu de dix.

74) Voyez *Ibn-Foszlan's Berichte*, p. 105. Il est probablement question des *Srby* ou *Serbes*.

75) Cf. C. d'Ohsson, *des Peuples du Caucase*, p. 237.

F°. 14, R°. et V°.

„Septième climat[76]. Il n'est pas très habité; et encore ne l'est-il que vers l'orient, où l'on trouve des forêts et des montagnes qui servent d'asile à des peuplades turkes semblables à des sauvages. Ce climat longe le pays des Petchénègues (lis. البجناكية au lieu de البجناكية), des Boulghârs infidèles (chrétiens du Danube?) des Russes, des Slaves, des *Bâchekhirts* (probablement وباشخرت au lieu de اشخرت) ainsi que le territoire des deux villes de Suwâr et de Boulghâr (vraisemblablement وبرى سوار وبلغار ou وبلدى), (le pays des) Warèngs (ورانك *Wèrâng*), la contrée d'*Youra* (lis. يوره au lieu de بوره) etc.[77].„

Ibid., F°. 73, R°.

„Après le mont *Dérèn* (Atlas) vient la chaîne des montagnes de la *Sierra* (lis. الشّاره *èche-Châra* au lieu de البشاره) et d'*el-Fat'h* (de la Victoire), qui sépare la partie orientale (lis. شرق au lieu de غرب) de la presqu'île d'*Andalous* (Espagne) de sa partie occidentale, depuis le commencement de cette péninsule jusqu'à son extrémité. Il s'en détache une ramification qui communique à la mer du Nord, (et qui s'étend) jusqu'à celle des Warèngs, des *Slaves*, et des *Kélâbié* الكلابيه (peut-être اللطابيه *el-Lithâbié*, de la Lithuanie).„

Ibid., F°. 70, R°; *Ibn-Foszlan's Russen*, p. 189-192.

„Ensuite l'océan (Occidental) s'étend le long de ses côtes, à partir des confins de ce bras (du Canal d'Angleterre) jusqu'à ce qu'il forme un coude vers le nord-ouest. C'est là que se trouve le grand bras de mer appelé *Mer des Warèngs*. Ces derniers sont une nation qui parle une langue barbare, et qui ne comprend

76) Cf. les extraits du معجم البلدان d'Yaqoût, N°. VII ci-dessus, et *Ibn-Foszlan's Berichte*, pp. 194 et 195.

77) M^r Frähn, loc. cit. p. 194, dit: „*Beri Suwar Warank waBura* — (welches, nach den obigen Emendationen, wäre (les. وبلد ويسوا وورانك وبوره (وبوره oder وبرّ) — „und (längs) des Landes Wisu und Warang und Jura„. A la page 200, le même académicien propose de lire وبرى سواد وورنك ونوره „Swerige (Suecia, Schweden), Wareng und Norge (Norrig, Norwegen)„: cette dernière conjecture me semblerait très-plausible si ce passage n'était pas une copie presque littérale de l'art. d'Yaqoût, N°. VII ci-dessus.

presque pas un mot (de ce qu'on lui dit). Ce sont ceux d'entre les Slaves qui ont la carnation la plus blanche (ou la plus vermeille) et les cheveux les plus blonds (ou roux) (وهم سقلب الصقالبة): ce bras est appelé *mer Ténébreuse du Nord*. Il se trouve près de ses côtes, cinq îles dont nous parlerons plus loin. Cet océan s'étend ensuite le long de ses côtes, vers le nord-ouest, jusqu'à ce qu'il arrive dans la Région des ténèbres. Il a son flux et reflux comme l'océan Oriental, et jette, sur la plupart de ses côtes, de l'ambre brut sur le rivage (lis. على ساحله).„

Msc. 593, F°. ٧٣, R°.; *Ibn-Foszlan's Russen*, p. 193.

„On n'est par d'accord sur le bras qui sort (de cette mer) près de Constantinople. Les uns prétendent qu'il y arrive de celle de *Neïlhès* نيطس (probablement بنطس *Pont*), c'est-à-dire de la *mer Noire*, que l'on nomme encore *mer des Russes*, et que cette dernière communique avec celle des *Warèngs* (et) des *Slaves*. D'autres avancent que c'est cette mer Méditerranée (de Grèce) qui se jette par ce bras dans la mer des Russes, et que celle-ci ne communique d'aucune manière avec celle des *Warèngs*, parce que la grande plage (c'est-à-dire la partie de l'Europe située à l'est de l'Espagne) s'étend depuis l'Andalous (Espagne) jusqu'à la Transoxane et aux déserts de Qiptchâq.„

Ibid., F°. ٥٧ R°.; *Ibn-Foszlan*, p. 39.

„Le fleuve des *Slaves* et des Russes (probablement le *Don*) est un grand fleuve qui sort des montagnes de Saqsîn (ville des Khazars) سقسين (et non سقسين) et de celles des كلابيه *Kelâbïé* (?). Il s'y jette plusieurs rivières qui viennent du pays de سوداق *Soudâq* (et non سرداق, c'est-à-dire du pays des *Comâns*): ce fleuve gèle également en hiver, et même plus fortement que le Volga (Itil).„

XIII. Extrait du Commentaire du تذكرة ou *Mémorial astronomique* de Nasîr-u'd-dîn Thoûcy (+ 1274 de J. C.), par *Chérîf Djordjâny* (qui a écrit en 1409): *Ibn-Foszlan's Berichte*, pp. 185 et 186.

Nasîr-u'd-dîn Thoûcy dit dans son *Mémorial*: ليس لنا على البحر الذى فى شمالى الشرق وقوف يقينى „Nous n'avons point de connaissance positive de la mer qui

se trouve au nord-est.„ Son commentateur *Chérîf-Djordjâny* ajoute: فان هذا البحر المسمّى ببحر ورنك شعبة من المحيط الغربى ينصب (تنصب?) منه فى المعمورة من شمال اندلس (ic) ويمتد فى شمال ارض الصقالبة واذا جاوزت اراضى وزنك (lis: ورنك) وهم امة على ساحله طوال كماة نحو الشرق امتدت وراء جبال غير مسلوكة واراضى غير) مسكونة الى حدود اراضى الصين طوله من المغرب مائة وثمانون درجة وعرضه فى الشمال خمس درجات

„Car cette mer nommée *mer des Warèngs* est un bras de l'océan Occidental, qui, au nord de l'Espagne (sic), s'avance dans les terres habitées, s'étend au nord du pays des Slaves; et lorsqu'il a passé, vers l'orient, celui des *Warèngs* (lis. ورنك au lieu de وزنك *Wèzènk*), peuple de haute stature et belliqueux qui habite sur ses côtes[78], il se prolonge au-delà des montagnes inaccessibles et des pays inhabités (lis. غير مسكونة) qui s'étendent jusqu'aux confins de la Chine. Cette mer a 180 degrés (?) de longitude à partir de l'occident, et 5 degrés de latitude septentrionale.„

XIV. Extraits du livre intitulé تلخيص الاثار وعجايب الملك الغفار ou *Exposition des choses les plus remarquables et des merveilles du Roi tout-puissant*, par 'Abd-ou'r Rachîd fils de Szâli'h, fils de Noûry, surnommé *Baqouwy* (de Baqou): Voy. les *Notices et extraits des mscts.* tome 2^d. pp. 530, 533, 541, 542 et 543.

Sixième climat (lis. بجناك) بلاد بجباك, Pays de *Ba'hbak* (lis. *Bedjnâk*, Petchénègues).

„Pays des *Bahbak* (lis. Bedjnâk), race de Turks qui demeurent au N. du 6^e climat, près du pays des *Seclab* (Slaves). Ces peuples ont une longue barbe,

---

78) Jordanes (vers l'année 552) dit, en parlant des habitants de la *Skandic*: „Suethidi — reliquis corpore eminentiores, quamvis et Dani ex ipsorum stirpe progressi, Erulos propriis sedibus expulerunt.

ne paient de tribut à personne et vivent avec leurs femmes comme des animaux. Leur pays a 12 journées d'étendue.„ [79])

بلاد الروس Pays des Russes.

„Les *Roûs* sont un peuple considérable de Turks (?Scythes), voisin des *Seclab* ou Slavons dans une île environnée d'un lac qui fait leur défense etc.„ [80])

Bourdjân (probablement *Burgiones* ou Bourguignons).

„Pays très au Nord, où le jour n'est que de quatre heures et la nuit de vingt. Ces peuples sont *Madjous* (mages) et payens: ils font la guerre aux *Seklab* (Slaves); ils ressemblent à bien des égards aux Francs; ils ont de l'intelligence pour les arts et construisent des vaisseaux.„ [81])

سوسيط *Soucith* (au lieu de شوشيط *Chouchîth*).

„Forteresse dans le pays des *Seklab* (Slaves). Il y a une fontaine salée d'où l'on tire le sel; on prend de cette eau et on remplit des vases de pierre (sic), sous lesquels on allume un grand feu jusqu'à ce qu'elle s'épaississe; on la laisse refroidir ensuite, et elle devient un sel dur et blanc: c'est là la manière de faire le sel blanc dans tout le pays de Seklab. On dit que, dans une de ses montagnes, il y a une source qu'on appelle la fontaine de miel; son eau a le goût du miel; on la met dans des vases, et elle en a la qualité (?).„ [82])

---

qui inter omnes Scanziae nationes nomen sibi ob nimiam proceritatem affectant praecipuum. — Hae itaque gentes Romanis et corpore et animo grandiores pugnabant beluinâ saevitiâ.„ (Krug): voy. *Ibn-Foszlan's Berichte*, p. 200.

79) Tous ces articles de Baqouwy me paraissent être une copie littérale, mais abrégée, de ceux de Zakaria Qazwîny que nous avons cités, N°. IX ci-dessus.

80) Ce passage s'accorde avec celui de la *Relation d'Ibn-Foclân sur les Russes*, pp. 2 et 3.

81) Cet article répond de même à celui de Zakaria Qazwîny, N°. IX ci-dessus. Baqouwy dit également que les *Bourdjân* construisaient des vaisseaux; ce qui coïncide avec le texte de M^r^ d'Ohsson, loc. cit. p 261.

82) Ce dernier passage n'a probablement pas été bien rendu par Deguignes.

صقلاب *Sèklab* (Esclavons).

„Pays situé dans la partie occidentale du 6e et du 7e climat. Il confine à celui de Khazar; il y a de hautes montagnes. Ses habitants ont les cheveux roux (blonds?), la face rouge (vermeille) et sont très-frivoles (?); ils descendent de *Sabthi* (probablement لبطى *Litha* ou *Lithy*) fils de *Kasloukhîm*[83] كسلوخيم, fils d'Younân, fils de Japhet; ils forment plusieurs tribus qui se font la guerre: ils sont chrétiens Jacobites, d'autres Nestoriens; quelques-uns n'ont aucune religion; d'autres adorent le feu. Ils ont un temple sur une de leurs plus hautes montagnes, qui est d'une construction singulière pour l'arrangement des pierres et pour la variété des couleurs; il n'y a point de fenêtres (?)[84].„

„On trouve chez eux un fleuve dont l'eau, quoique noire comme celle de *la mer des ténèbres*, est bonne (?)[85]; il n'y a point de poissons, mais beaucoup de serpents noirs qui ne sont pas nuisibles. Il y a un animal appelé عيدس *Aïdès* (lis. قندس *Qondos*, Castor) que l'on chasse et que l'on porte chez les سقسين (*Saqsîn*, peuplade Khazare) et les Boulghars.„

مشفة *Machphat* (au lieu de مشقة *Machega*).

„Grande ville du pays des *Seklab*, sur le bord de la mer, entre des lieux (lis. *des jonchaies*) que les armées ne peuvent traverser. Il y a beaucoup de vivres, du miel, de la viande, des poissons: on se sert d'hommes au lieu de chevaux (sic)[86]. Il faut l'agrément du roi pour s'y marier; ce prince est absolu sur tous ses sujets (sic).„

---

83) Le texte de Zakaria Qazwîny, d'après le man. Italinsky, porte كسلوخيم *Kasloukhim*; et Mr C. d'Ohsson, loc. cit. p. 238, écrit *Kéloukhim*: j'ai adopté la leçon du manuscrit d'Yaqoût qui a كشلوخيم (voyez le N°. IX ci-dessus).

84) Le texte a été vraisemblablement mal traduit par Deguignes.

85) Dans l'art. de Qazwîny N°. IX, il est dit que *cette eau est douce* عذب.

86) Il est dit probablement dans ce passage, que, dans ce pays, on se sert *d'infanterie* رجالة au lieu de *cavalerie* خيل.

Extraits de l'ouvrage intitulé اوضح المسالك الى معرفة البلدان والممالك
la plus claire pour parvenir à la connaissance des villes et des états, qui
chose que les *Tables géographiques* ou تقويم البلدان d'Abou-'l-féda ran-
"ordre des lettres de l'alphabet arabe, par l'ex-Qâdhy de Constanti-
zâdé Mou'hammed (Mèhmed) *Effendy*, mort en 997=1588-9
'sc. de l'Institut oriental, pp. 91, 92, 93, 124, 199 et 276.

برشان بضم الباء الموحدة وسكون الراء المهملة وفتح الشين ا
الاخر ويقال لها ايضا برجان بالجيم وهى من (الاقليم
البلاد ابن سعيد وبرشان كانت قاعدة الامة الذ
لهم شهرة فى قديم الزمان فاستولت عليهم الاا
يبق منهم احد ولا يبقى فى اثر (فى زماننا
وابن سعيد طولها م عرضها مه
برغاذما بالباء الموحدة والراء المهملة والغين المعجمة وا
والف وهى قاعدة جزيرة الصقلب الكبيرة التى لا معمور خلف
فى البحر المحيط وطولها نحو سبعمائة ميل واتساعها فى الوسط نحو ثلثمائة و
ميلا وفيها جبال ومدن وعمايز وخلق كثير ويقال انهم يقولون على النجّس
وعبادة النار ولا يرون انفع منها لا سيّما اذا كان الجد عندهم والزرع فى
هذه الجزيرة وشبهها لا ينشفها الشمس وانما ينشف بالدخان وقرب النيران
وذكر فى جغرافيا (انّ) فيها يوما (قوما :lis) قد التزقت رؤوسهم مع اكتافهم واكثرما
يسكنون فى الاشجار الكبار يحفرون (يحفرونها probablement) ويدخلون فيها
وقاعدة هذه الجزيرة برغاذما سمّى بها البلغار يقال ان اصلهم من هذه
المدينة وهم على البحر المحيط وآخر ما ينتهى اليه ظهور البحر المحيط فى هذه الجهة
مكان قريب فى شرقى هذه الجزيرة وذلك فى نهاية المعمورة فى الشمال ابن سعيد

طوله (طول lis.) برغاذما مه عرضها نزه لما ذكر ابن سعيد برغاذما وطولها وعرضها وان بالقرب من شرقيها ينتهى ظهور البحر المحيط قال وبذلك الساحل مدينة الروس (البروس peut-être) قال وهم امة غابية (عاتية lis.) اجهل من الروس والروس فى شرقيهم وجنوبيهم وفى الكتب ان وجوههم كالكلاب قال وذلك دليل الشجاعة ويقال ان الواحد منهم يخرج الى العسكر فيقاتل وحده حتى يقتل قهورا واقداما على الموت

P. 124, à la marge.

جزيرة الصقلب قد مر ذكرها عند ذكر برغاذما

P. 199.

صقلب فى القاموس صلقب (صقلب lis.) كجعفر مدينة بصقليه والصقالبة جيل تتأخم بلادهم بلاد (ببلاد prob.) الخزز (الخزر lis.) بين بلغر وقسطنطنيه وفى تحفة الآداب سمّيت بصقلاب بن يافث بن نوح عم ذكر شئ من اخبار الصقلب قيل انهم من ولد مازين (مادای lis.) ابن يافث ومساكنهم من الشمال الى ان يتصل (تتصل lis.) بالغرب قال ابراهيم الاسرائيلى بلاد الصقلب متصلة من البحر الشامى الى البحر المحيط الى الشمال وهم اجناس كثيرة مختلفة وقد كانوا (? كان) فيما سلف بجمعهم ملك يسمّى مامك (ماجك lis.) وكان من جنس منهم يدعى ولينانا وهذا الجنس معظم عندهم من بين اجناسهم ثم اختلفت كلمتهم فزال نظامهم وتخربت اجناسهم واتخذ كلّ منهم ملكا وبلادهم رخيصة الاسعار كثيرة الجبل (الجبل peut-être) ومنها يخرج الى غيرها وهم سلاح شاك من الدروع والبيضات والسيوف

P. 276.

مشقه بالميم والشين المعجمة والقاف والهاء فى الآخر مدينة فى شمالى الاقليم السابع من الصقالبة ابن سعيد وصاحبها من الصقلب واسع الملك ضخم العسكر وذكر ان

شرقيها جزيرتى (جزير فى au lieu de) الرجال والنساء طولها مع عرضها نح
(probablement مح ou نح)

„*Bourchân* برشان (qui s'écrit avec un *Dhamma* sur la lettre *Ba* marquée d'un point en-dessous, un *Ra* quiescent et sans point, un *Fat'ha* sur le *Chine* surmonté de trois points, après lequel viennent un *Elif* et la finale *Noun*) se prononce encore *Bourdjân* برجان avec un *Djime* (au lieu d'un *Chine*). Cette ville, qui fait partie du 6e climat, était la capitale du pays (du même nom). Suivant *Ibn-Sa'îd* (Maghriby), *Bourchân* était le chef-lieu d'une nation que l'on nommait *Bourdjân*: elle était célèbre dans les anciens temps; mais elle fut soumise par les Allemands (lis. الالمانيه au lieu de الالماسه) qui la détruisirent, de sorte qu'il n'en survécut pas un seul, et que, de nos jours, il n'en reste plus la moindre trace (lisez فى زماننا هذا اثر au lieu de فى اثر). D'après les ouvrages intitulés رسم المعمور *Resm-ul-Ma'moûr*, اطوال *Ethwâl* (Longitudes), et au dire d'Ibn-Sa'îd, *Bourchân* se trouvait par 40° de longitude et 45° de latitude.„

„*Berghâdzima* برغاذما (qui s'écrit avec un *Fat'ha* sur la lettre *Ba* marquée d'un seul point en-dessous, un *Ra* sans point, un *Ghaïn* surmonté d'un point, après lequel viennent un *Elif* et un *Dzâl* marqué également d'un point, auxquels succèdent un *Mime* et un *Elif*) est la capitale de la grande presqu'île (île) des Slaves صقالبه, au-delà de laquelle il n'y a plus de pays habité, du côté de l'Orient (?خلف شرقيها). Elle est bornée au nord par l'Océan (?شماليها فى البحر المحيط)*), et a[87]) environ 700 milles de longueur sur à-peu-près 330 de largeur, en prenant le moyen terme (?فى الوسط). Cette presqu'île renferme des montagnes, des villes, des endroits cultivés et une grande population. On dit qu'ils (les Slaves) ont conservé la religion des Mages (التجس) et le culte du feu, attendu qu'à leur avis, rien (au monde) n'est plus utile, surtout lorsque les gelées se font sentir dans cette

87) Voyez le texte erroné d'*Ibn-Sa'îd Maghriby*, N°. VIII ci-dessus.

*) On pourrait encore lire التى لا معمور خلفها شرقيها وشماليها; ce qui donnerait le sens suivant: „derrière laquelle il n'y a plus de pays habité. Elle est bornée *à l'est et au nord* par l'Océan etc.„

péninsule. Les semailles et autres choses semblables n'y sont jamais mûries par la chaleur du soleil, mais à la fumée et en les approchant du feu. Il est dit dans la *Djéghrâfïa* (Géographie d'*Ibn-Sa'ïd Maghriby*), qu'il y a chez eux des gens (lis. قوما au lieu de يوما) dont la tête (sans cou) tient immédiatement aux épaules[88]. Ils demeurent, la plupart du temps, dans de grands arbres qu'ils creusent et où ils entrent. Le chef-lieu de cette presqu'île se nomme برغاذما *Berghâdzima*: elle a donné son nom aux *Boulghârs* (ou *Belghârs*)[89], que l'on prétend être originaires

88) Voyez le passage d'*Ibn-ul-Wardy* (édit. d'Hylander, Part. XVIII, p. 148) cité dans *Ibn-Fozslan's Berichte*, pp. 50, 51 et 55 (probablement دارموشة(دارمرشه وغربى ارض الروس جزيرة
وفى هذه الجزيرة اشجار ازلية كبيرة منها اشجار اذا دار حول ساقيها
(probablement ساقها) عشرون رجلا ومدوا باعاتهم على ساق الشجرة الواحدة فلا
يحوشونها واهلها يوقدون النار فى بيوتهم نهارا لبعد الشمس عنهم وقلة الضو
وبهذه الجزيرة قوم مستوحشون يعرفون بالبرارى (probablement باللبرارى) رؤوسهم
لاصقة باكتافهم ولا اعناق لهم ودابهم يتحتون الاشجار الكبار ويتخذون اجوافها بيوتا
ياوون اليها واكلهم البلوط وبها من الحيوان المسمّى بالببر شىء كثير

„A l'ouest (?) du pays des Russes se trouve la presqu'île (île) de *Darmoucha* (lis. *Darmarcha*, Danemarc), où il y a de grands arbres de la plus haute antiquité (éternels), dans le nombre desquels il y en a (de si gros) que, si vingt hommes en entouraient le tronc et étendaient leurs bras tout à l'entour, ils ne pourraient les embrasser. Les habitants allument du feu dans leurs maisons pendant le jour, à cause de leur éloignement du soleil et du peu de clarté (qui y règne). Cette presqu'île (île) est encore habitée par un peuple sauvage connu sous le nom de البرارى (*el-Bérâri*; probablement اللبرارى *el-Lobtâri*, Lapons) qui n'a point de cou, et dont la tête tient immédiatement aux épaules. Ils ont coutume de creuser de grands arbres et de fixer leur demeure dans le creux de ces arbres, où ils se réfugient. Leur nourriture se compose de glands. On y trouve une grande quantité d'animaux nommés *Bebr* الببر (Castors).„

NB. Je présume qu'il faut doubler la lettre *Lame* ل du mot البرارى et lire اللبرارى *el-Lobrâri*; ce qui pourrait désigner les *Lapons*, que les Russes nomment également *Jonapu*.

89) Effectivement les Boulghârs sont très-fréquemment nommés البرغر *Berghar* (*Ibn-Fozslan's Russen*, pp. 236, 244 et 247).

de cette ville, et qui occupent les côtes de l'Océan. Le point le plus reculé auquel aboutit ce dernier, de ce côté, est un lieu situé à peu de distance et à l'est de cette presqu'île, c'est-à-dire à l'extrémité des contrées habitées du globe, vers le Nord. Suivant *Ibn-Sa'îd*, la longitude de *Berghâdzima* est de 43° 30′ et sa latitude de 57° 5′ (?). Cet auteur, après avoir parlé de *Berghâdzima*, de sa longitude, de sa latitude, et après avoir dit que c'est dans le voisinage et à l'est de cette ville que se termine l'Océan, ajoute: C'est sur la même côte que se trouve la ville (la capitale) des Russes (? الروس ou البروس des Prussiens)[90]. Ceux-ci, dit le même géographe, sont une nation féroce (lis. عاتية au lieu de غابية) et plus ignorante que les Russes, qui habite au S. E. du pays de ces derniers. On lit dans les ouvrages (de Géographie), qu'ils ont une figure semblable à celle des chiens, et *Ibn-Sa'îd* prétend que c'est une preuve de leur bravoure: on dit qu'un seul d'entre eux s'avance vers l'armée (ennemie), et qu'il combat seul jusqu'à ce qu'il périsse victime de sa témérité et de l'audace avec laquelle il brave la mort.„

Pag. 124, à la marge:

„La presqu'île (île) des Slaves a été décrite sous la rubrique *Berghâdzima*, برغاذما.„

Pag. 199.

„*Szaqlab* صقلب, suivant le *Qamoûs*, s'écrit avec les mêmes voyelles que *Dja'far*: c'est une ville de la Sicile. Quant aux *Szaqâlibé* (Slaves), c'est une nation dont le pays est limitrophe de celui des Khazars (الخزز; lis. الخزر), entre Boulghâr et Con-

90) Dans le man. d'*Ibn-Sa'îd Maghriby* (N°. VIII ci-dessus) on lit: مدينة الروس *la métropole des Russes*, et dans celui de *Sipâhy-zâdé* on trouve مدينة البروس: ce dernier nom me paraît plutôt être البروس *el-Boroûs* et désigner les *Prussiens* (?). Helmold (*Chron. Slavorum*, lib. I, cap. I, p. 1) dit également au sujet des *Pruzi*: „At littus australe (Sinûs Baltici, seu pelagi Scythici), Slavorum incolunt nationes, quorum ab Oriente primi sunt *Ruzi*, deinde *Poloni*, habentes à Septentrione *Pruzos*. (P. 2) Homines hi cerulei, facie rubea et criniti. Praeterea inaccessi plaudibus (l. paludibus), *nullum inter se dominum pati volunt*.„ Chalcocondyle (Stritter, *Memor. populor.* tome 3, pag. 1054) fait aussi mention des *Prusii* (Πρωσιοι) *Septentrionale mare accolentes*.„

stantinople. Dans l'ouvrage intitulé تحفة الاداب (*Cadeau de l'instruction*)[91], ils sont nommés *Sziqlâb* صقلاب, fils de Japhet (?), fils de Noé. Cet ouvrage nous fournit quelques détails sur les Slaves: il y est dit que ce sont les descendants de *Mâzîn* مازين (lis. مادای *Mâdâï*) fils de Japhet (?), et que le pays qu'ils habitent s'étend à partir du Nord jusqu'à ce qu'il touche à l'Occident. La région des Slaves, dit *Ibrahîm-ul-Isrâïly*, se prolonge depuis la mer de Syrie (la Méditerranée) jusqu'à l'Océan, vers le Nord. Ils se divisent en un grand nombre de races différentes, qui jadis étaient toutes gouvernées par un seul et même roi nommé *Mâ'hik* ماحك (probablement ماجك *Mâdjik*): celui-ci appartenait à une de leurs peuplades (races) appelée *Vélinâna* ولينانا, qui est la plus révérée (considérable) d'entre elles. Plus tard la discorde éclata entre eux, et l'ordre y fut troublé: leurs diverses peuplades furent ruinées, et chacune d'elles se choisit un roi. Les denrées se vendent à bas prix dans leur pays, qui est très-montagneux (peut-être الجيل كثيرة *dont la population est nombreuse*), et d'où on les exporte dans d'autres contrées. Les Slaves sont des guerriers armés de pied en cap (سلّاح شاك) de cuirasses, d'armes blanches et de glaives."

„*Macheqa* مشقه, (qui s'écrit avec un *Mîme*, un *Chine* surmonté de trois points, un *Qâf* et un *Ha* final) est une ville Slave (lis. من الصقالبه au lieu de من الصقاليه), située au nord du 7e climat. Elle est, dit *Ibn-Sa'îd*, au pouvoir des Slaves (صاحبها من الصقلب?), dont les états sont vastes et les armées nombreuses. On pré-

---

91) L'ouvrage intitulé تحفة الاداب فى معرفة الاصول والانساب *Cadeau de l'instruction, qui tend à faire connaître les origines et les généalogies*, a été composé, comme nous l'apprend le Dictionnaire bibliographique de *Hâdjy-Khalfa*, (msc. Roumiantzof, f°. 126) par le célèbre Cheïkh *Mou'hammed fils de 'Omar*, surnommé المحدث المصرى le *Traditionnaire égyptien*, et connu sous le nom de *Mourchidy*: il est décédé en 991 = 1583.

*) Lis. تخرج, ou bien يخرج en admettant الجيل; ce qui signifiera: *elle* (la population) *en sort*.

tend qu'elle est bornée à l'est par *les deux îles des hommes* et *des femmes* (lis. جزيرتى الرجال au lieu de جزير فى الرجال): Long. 48°; Lat. 18° (? ﻉ; probablement مع 48°, ou نح 58°)[92].„

XVI. Extraits d'ouvrages dont l'auteur m'est inconnu, ainsi que l'époque où ils ont vécu.

(A) اخبار الاعيان *Annales des Notables*, man. de l'Acad. f°. 12.

وامّا الصقالبة فهى امة كبيرة (كبيرة ou كثيرة) وهم من ولد يافث بن نوح وهم فى ناحية الشمال ولهم بحر حلو يجرى من ناحية الشمال ولهم بحر اخر يجرى من الغرب الى الشرق وبحر اخر يجرى من ناحية البلغار وليس لهم بحر ملح لان بلادهم بعيدة عن الشمس ومنهم نصارى ومجوس وعبدة اوثان ولهم مدن لسبره (كثيرة :lis) وقلاع وهم اجناس لبنانه (peut-être بليانه) وامطبرانه (peut-être ابطرانه) ومتناى (peut-être مثناى) وسريين ونانجين (ونامجين vraisemblablement) وهذا الجنس يحرقون موتاهم وجميع ما خلفوا وهو جنس مهيب عندهم ومروان (مراوه .lis) ومروانن وضاضين (صاصين :lis) ومسايين (peut-être خشايين) ولكل جنس منهم ملك

„Quant aux Slaves, ils forment une nation nombreuse (ou considérable كبيرة), et descendent de Japhet fils de Noë. Ils habitent au Nord, et ont une mer d'eau douce[93], dont les courants viennent du nord; ils en ont une autre dont les courants vont de l'ouest à l'est, et une troisième qui vient de la contrée des Boulghârs. Les Slaves n'ont point de mer dont l'eau soit saumâtre, parce que leur pays est éloigné du soleil. Il y en a qui sont chrétiens; d'autres sont païens (مجوس?) et idolâtres. Ils ont un

92) Cf. la *Géographie* جغرافيا d'Ibn-Sa'îd Maghriby, N°. VIII ci-devant, d'après laquelle معشقه aurait été située par 43° de longitude et 8° de latitude.

93) Cf. *Grand livre des merveilles* par Ibrahîm fils de Wesîf-châh, N°. VI ci-dessus.

grand nombre (لسرة: lis. كثيرة) de villes ainsi que des places fortes, et se divisent en plusieurs races nommées لبنانه *Lobnâné* (? peut-être بليانه *Boliâné*): امطرانه *Omothrâné* (peut-être ابطرانه *Obothrâné*, Obotrites), *Mitnaï* متناى (probablement *Mitznaï* مثناى, *Miszniens*), *Serbîn* سربين et نانجين *Nândjîn* (vraisemblablement نامجين Немцы, *Nèmtzy*, Allemands, ou بامجين *Bâmdjîn*, Богемцы, Bohèmes). Cette race brûle ses corps morts avec tout ce que le défunt a laissé en mourant. Elle est redoutée des autres[94], qui se nomment مروان *Morwân* (probablement مراوه *Morâwa*), حرواتن *'Horwâtine* (? Croates), ضاضين *Zâzîn* (peut-être صاصين *Szâszîn*, Sassi ou Saxons) et حسابين *'Haçâbîn* (peut-être خشابين *Khachâbine*, Kachoubes): chacune d'elles a son souverain.„

(B) مجمل التواريخ والقصص *Moudjmel-u't-tèwârikh-wè'l-qiszasz*, Abrégé des chroniques et des annales, manuscrit persan de la Bibliothèque Royale de Paris.

(C. d'Ohsson, loc. citat. pp. 239 et 240.)

L'auteur de cet ouvrage nous apprend que les rois des Slaves prennent le nom de (—) سويت (probablement *Swiat*) et de (—) سرنج (vraisemblablement سونج, en polonais *Swęt* ou *Swènt*).

C'est probablement d'après le même auteur que *Chukr-Ullah bèn-Chehâb*, surnommé *le Persan*, a dit dans son *Agrément des Chroniques* ou التوريخ بهجة composé en 861 = 1456 (Cf. *Origines russes*, pp. 48 et 108): قبيله هشتم صقلابيان اند واز زمين ايشان تا زمين بجناك سيزده شبانروزه راه است اما بيشه است وراه نيست وايشان نيز آتش پرست (اند ajoutez) وكشته ايشان ارزن وشراب از عسل وسلاح ايشان تبرزين ونيزه است وامير خودرا سويت خوانند ونايب‌را سونج (سوينج peut-être) خوانند

---

94) Voyez, au sujet de ces diverses races, le texte de *Mas'oûdy*, N°. II ci-dessus. L'auteur applique ici aux نامجين *Nâmdjîn* ou Allemands ce que Mas'oûdy a dit des سربين *Serbîn* (Serbes).

„La huitième tribu (turke? ou Scythe) est celle des Slaves صقلابيان, dont le pays est éloigné de treize journées de chemin de celui des *Bedjnâk* (ou Petchénègues); mais on y trouve des forêts impénétrables. Ils adorent également le feu. Leurs semailles consistent en millet, et leur boisson en hydromel: leurs armes sont la hache d'armes et la lance. Ils donnent à leur prince (Emîr) le nom de سويت *Swiat* et au Lieutenant du royaume (ou héritier présomptif) celui de سونج (peut-être سويتج *Swiatitch* ou سونتج *Swèntitch*).„

Le même écrivain persan dit: (cf. *Origines russes*, pp. 47 et 107): ومیان ایشان (مچرقه) وصقلابیان وروس دشمنی پیوسته است وهمیشه در جنك اند وتراکمهء محرقه (مچرقه lis.) دایم بر صقلاب وروس غالب باشند واسیر کنند وبروم برند وبفروشند

„Il règne une inimitié continuelle entre les *Mèchetchéraques* مچرقه[95] et les Slaves ainsi que les Russes, et ils se font sans cesse la guerre. Les Turkomans *Mèchetchéraques* sont toujours vainqueurs de leurs adversaires qu'ils emmènent et vendent en Grèce.„

Ces deux passages ont été traduits littéralement en turk par *Mou'hammed l'Ecrivain* كاتب, dans son *Recueil de chroniques* ou جامع التواريخ, en 982 = 1574 (cf. *Origines russes*, pp. 64, 65, 123 et 124); il y est dit: قبیلهء هشتم صقلاب دیکله معروفدر بونلر مملکتندن بجناکیان اون بش کونلك (*quinze* et non *treize* jours) مسافهدر دیار وولایتلری بیشهستان اولوب مروره اصلا درمان یوقدر واکثری بو جاعتك (وبو جاعتك اکثری lis:) آتش پرست زراعتاوی ارزن وشرابلری عسلدندر وسلاملری تیر (تبر lis:) ونیزه در سردارلرینه سویست (سویت lis:) ونایب متابلرینه شوبخ (سونج lis.) دیرلر

95) Consultez, à l'égard des *Mèchetchéraques* (Meszera) le *Nestor* de Schlözer, tome 2d, pp. 106 et 108.

وصقالبه وروس بونلر (یعنی مچرقه) ایله دایما عداوت اوزره در رزم ومحاربه‌لری اولدقده هر زمان صقالب (lis. صقالبه) وروسه بونلر غلبه ایدر وآنلردن اسیر آلوب ولایت رومه ایلدوب فروخت ایدرلر

'Hâdjy-Khalifa, de son côté, dit dans son *Cosmorama* ou *Djèhân-numa*, pp. 372 et 410:

سقلاب سین وصاد ایله ترکدن بر طایفه‌در زمینلری اوزون وعریض ایکی آیلق یولدر صقالبه وروس بونلرله (مچرقه ایله) دایما حربده‌در بونلر اکثر غالب اولورلر آلدقلری اسیری رومه کتوروب بیع ایدرلر

بری دخی صقلاب در که بجناکیاندن اون بش مرحله مسافه‌در درختستانده اولورلر اکثری آنش پرستدر زراعتلری ارزن وشرابلری عسلدر سردارلرینه سربتاو (peut-être سویتاو) ووزیرلرینه سوبخ (lis. سوبخ) دیرلر

„*Siqlâb*, avec un *Sine* ou un *Szâd*, est le nom d'une nation turke (Scythe?), dont le pays a (environ) deux mois de chemin de longueur sur autant de largeur [96].„

„Les Slaves et les Russes sont continuellement en guerre avec ceux-ci (les Mèchetchéraques), et ces derniers sont la plupart du temps victorieux. Ils emmènent leurs prisonniers en Grèce (Roûm), où ils les vendent.„

„On compte encore au nombre des tribus turkes (? Scythes), celle des Slaves صقلاب, qui est à *quinze* (au lieu de *treize*) journées de marche de celle des *Bekhtakiân* بختاكيان (lis. بجناكيان *Bedjnâkiân*, Pètchénègues), et qui habite au milieu des forêts. La plupart d'entre eux adorent le feu; ils sèment du millet, et leur boisson consiste en hydromel. Leurs chefs (*Serdârs*) se nomment سربتاو *Serbtaw* (lis. سويتاو *Swiato*), et leur Vézîr سوبخ *Soubakh* (peut-être *Zoupanes*, ou سوبخ *Swel*, ou سوبنج *Swiatitch*) [97].„

---

96) Cf. la *Perle des merveilles* ou فريدة العجايب d'Ibn-ul-Wardy, N°. XI ci-dessus.

97) Cf. *Origines Russes*, pp. 128, 130, 70 et 71.

Enfin Mr de Hammer, dans ses *Origines russes*, pp. 59 et 60, a émis, au sujet des Slaves, l'opinion suivante qui me semble un peu hasardée, et que je ne saurais admettre: „J'ose dire que les *Sacalib* (lis. *Saqâlibé*), c'est-à-dire les Slaves des Orientaux ne sont autres que les *Sacai* d'Hérodote, parce que les *Sacâlib* (lis. *Sacâlibé*) ou Slaves du *Châhnâmè* et d'autres sources d'histoire orientale y jouent précisément le rôle qu'Hérodote attribue aux *Sacai* qu'il nomme aussi *Scythes*, et que Menander nomme *Turcs*. Or les *Sacâlib* (lis. *Sacâlibé*) se trouvent partout, comme dans le passage de Mirkhond, classés parmi les Turcs dans les histoires orientales[98], et, qui plus est, j'ai retrouvé dans Qazwîny la fête des *Sacai* dont il est question dans *Strabon* (XI, ch. VIII, §. 5). Cette invasion est attribuée dans Qazwîny aux Turcs, et dans le Châhnâmé aux Turcs et Slaves. D'après ceci, Gatterer a eu sans doute raison de reconnaître les Slaves dans les Σχολοτοι d'Hérodote, lesquels, par le seul changement du τ en β sont les Σχολοβ, c'est-à-dire les *Sacalib* des Orientaux, puisque *Sacalib* (lis. *Sacâlibé*) est le pluriel du singulier *Soklob* (lisez *Saqlab*), ce qui est la même chose chez les Orientaux, chez lesquels les voyelles sont indifférentes[99]. Les *Sacalib* (lis. *Sacâlibé*) se trouvent déjà dans le Châhnâmè[100]. Ils y paraissent comme les *Sacai* d'Hérodote dès le commencement de l'histoire de l'Asie, c'est-à-dire déjà sous Djèmchîd. L'étymologie qui reconnaît les *Sacai* dans les *Sacalib* et une *Czarine* (?) dans la princesse des *Sacai* (Σαρινη, Diodore, liv. II) vient à l'appui de l'histoire.„

98) Il y a, au contraire, très peu d'historiens orientaux dignes de foi qui rangent les Slaves au nombre des Turks (ou Scythes). *Mas'oûdy* est même d'un avis diamétralement opposé à cette opinion; car il considère les *Turks* comme une peuplade *Slave*, et non les Slaves comme une peuplade *turke*.

99) Les points voyelles ne sont pas toujours indifférents aux Orientaux, car ils nous apprennent positivement que صقلاب doit se lire *Szaqlâb* ou *Sziqlâb*, avec un *Fat'ha* (a), ou un *Kèsra* (i) sous l'initiale, et non *Soklo'* avec deux *Dhamma*, comme l'avance Mr de Hammer.

100) Mr de Frähn (*Ibn Foszlan's Berichte*, p. 40) a prouvé clairement que *Firdoûcy* ne peut pas toujours être cité comme une autorité irréfragable, puisqu'il a sacrifié au goût de son siècle en entremêlant les faits historiques d'idées erronées mais généralement répandues de son temps.

RÉCAPITULATION.

Je crois nécessaire de résumer ici toutes les données des historiens et des géographes orientaux susmentionnés, en y joignant mes conjectures sur quelques dénominations douteuses que leurs ouvrages présentent.

Différents noms donnés aux Slaves par les Arabes, les Persans et les Turks.

Les noms de Σκλαβηνοι, Σκλαβινοι, Σκλαβυηνοι, Σκλαβοι etc., sous lesquels les Byzantins désignaient les Slaves[101], ont été rendus en Arabe par صقالبه *Szaqâlibé* ou *Sèqâlibé* سقالبه, pluriels des adjectifs relatifs صقلابى *Szaqlâby* ou *Sziqlâby* et *Sèqlâby* سقلابى, dérivés de صقلاب *Szaqlâb* ou *Sziqlâb* et de سقلاب *Siqlâb*: on dit encore صقلبى *Szaqlaby* ou سقلبى *Sèqlèby* au singulier; et ces derniers adjectifs dérivent de صقلب *Szaqlab* ou سقلب *Sèqlèb*.

Définition du mot arabe صقلاب *Szaqlâb* ou *Sziqlâb*.

Szaqlâb صقلاب, d'après *Yaqoût* qui se réfère à l'autorité d'*Ibn-ul-Arâby*, désigne un homme de carnation blanche, tandis qu'*Abou-'Amr* nous apprend que ce mot s'emploie en parlant de celui dont la carnation est rouge.

„Les *Szaqâlibé* صقالبه (Slaves), au dire d'*Abou-Manszoûr* cité par le même *Yaqoût*, sont une nation au teint vermeil et à cheveux roux (blonds?), et l'on donne à un homme rouge (de carnation vermeille) le nom de *Szaqlâb* صقلاب, par assimilation au teint des Slaves. Stritter[102], de son côté, a tracé d'après Procope[103], le portrait suivant de cette nation: „Colorem nec summè candidum habet cutis, nec flavum coma: neque is planè in nigrum deficit, at subrufus est, et quidem omnibus.„ On voit donc que les données de l'historien Byzantin se rapprochent beaucoup de celles des auteurs arabes.

101) Stritter, *Memoriae populorum*, tome 2d, p. 3.
102) Ibid. *Memor. populor.*, tome 2d, p. 29.
103) De *Bello Gothico*, p. 498.

Les Slaves, comme l'avance *Abou-'Obeïd el-Bèkry*, étaient une nation tellement terrible, puissante et redoutable, que, s'ils n'avaient été divisés en une multitude de branches différentes, et si leurs tribus n'eussent été aussi disséminées, aucune nation au monde n'aurait pu leur résister[104].

Elle habitait primitivement بالجربى[105] au Nord, et son pays s'étendait jusqu'aux contrées occidentales. Plusieurs écrivains Mahométans postérieurs à *Mas'oûdy*[106] disent positivement que, de leur temps, les Slaves étaient fixés à l'ouest du 6e et du 7e climat, c'est-à-dire à l'occident des pays musulmans, dans les montagnes les plus élevées de l'Empire romain d'Orient et sur les frontières du pays des Khazars, dont le roi en avait même à son service. D'autres auteurs[107] sont d'avis que le pays des Slaves était limitrophe de celui des Russes, et situé au nord de celui des Petchénègues. Enfin *Ibn-Sa'id Maghriby*, fréquemment cité par *Abou-'l-féda*, donne évidemment à la presqu'île *Scandinave* le nom de جزيرة الصقالبه ou *Ile des Slaves*[108]. Toutes ces données prouvent clairement que la plus grande partie de ces écrivains[109] désignent sous le nom de *Slaves* les *Boulghârs* du Volga, dont le pays était voisin des monts Ourals (ou *Riphaei montes*), et regardés par plusieurs d'entre eux comme originaires de la presqu'île Scandinave. C'est effectivement la seule peuplade dont le territoire réponde à la description qu'ils ont faite de ce pays; car il se trouvait en même temps au sud des Bourthâs, au nord des Petchénègues, au N. E. des Khazars et à l'est du Grand-Duché de Russie[110]. On pourrait, à la vérité, être étonné de voir figurer ici les monts Riphées sous le nom de *montagnes les plus élevées de l'empire Grec*; mais ce fait n'aura plus de quoi nous surprendre lorsque nous lirons dans l'*Oriental geography* (p. 4.), dont l'auteur a été probablement *Abou-*

104) Cf. C. d'Ohsson, *Des peuples du Caucase*, pp. 234, 235 et 237.
105) *Mas'oûdy*, N°. II ci-dessus.
106) Entre autres *Abou-Manszoûr* cité par *Yaqoût*, N°. VII.
107) *Yaqoût*, et *Zakaria Qazwîny*, N°. IX.
108) *Ibn-Sa'id Maghriby*, N°. VIII, et *Sipâhy-zâdé*, N°. XV.
109) *Ibn Foszlân* cité par Yaqoût, *Zakaria Qazwîny* etc.
110) Klaproth, *Tableaux historiques de l'Asie*, cartes 17 et 18.

Is'hâq el-Fârsy, que l'Empire romain d'Orient renfermait non seulement les *confins des Slaves*, mais encore *ceux de la Russie*, du *Sérîr* (ancienne Albanie), des Allains et des Arméniens, dont les habitants professaient la religion chrétienne.

Ce qui vient encore à l'appui de ce que nous avons dit plus haut, c'est qu'*Ibn-Foszlân*, dans sa Relation de l'ambassade de Saoucèn-u'r-Ressy près du Vlatavaz Almous fils de Wassilco (?), roi des Boulghârs, donne indifféremment à ce prince le titre de *Roi des Slaves*[111]; et cette opinion a été adoptée par plusieurs auteurs distingués tels qu'Yaqoût et Zakaria Qazwîny[112]. Du Cange nous apprend également que, dans les documents que nous fournissent les écrivains du moyen âge, la Boulgarie, par excellence, était appelée Σκλαβινια[113].

Enfin *Abou-'l-féda* et *Sipâhy-zâdé*, d'après la *Djéghrâfia* ou Géographie d'*Ibn-Sa'îd Maghriby* mort en 673 = 1276, démontrent d'une manière péremptoire que les Orientaux considéraient les Boulghars comme des *Slaves* originaires de la péninsule Scandinave; car ce dernier auteur dit positivement: „La presqu'île (île) des Slaves صقالبه, au-delà de laquelle il n'y a plus de contrés habitées, du côté de l'orient, a environ 700 milles arabes (ou à-peu-près 240 milles d'Allemagne) de longueur sur 330 (= 110) milles de moyenne largeur. Le froid y est tellement rigoureux, continue cet auteur, que les semailles et autres choses semblables ne sont jamais mûries par le soleil, et ne peuvent être séchées que par la fumée et en les approchant du feu. Le chef-lieu de cette presqu'île est *Berghâdzima* برغاذما, située, suivant *Ibn-Sa'îd*, par 45° 30′ de longitude et 57° 5′ de latitude (?). Elle doit avoir donné son nom aux Boulghars (ou *Berghârs*) que l'on dit être originaires de cette ville; et c'est dans le voisinage et à l'est de la même cité que se termine l'Océan. Sur cette côte se trouve en outre la capitale des *Roûs* (مدينة الروس, ou, d'après la leçon de *Sipâhy-zâdé*, مدينة البروس, probablement البروس des *Prussiens*).

111) *Ibn Foszlan's Russen*, p. LV; *Mémoires de l'Académie*, loc. cit. pp. 530, 531, 533, 534 et 569; C. d'Ohsson, loc. cit. pp. 76, 78 et 79.

112) Mémoire de M^r *Frähn*, 6^e série, tome 1^er, pp. 555, 557, 563, 564, 569, 575 et 577.

113) *Nestor* de Schlözer, tome 3, p. 300.

Je présume que le nom de *Berghâdzima* برغاذما[114] est un composé de برغا *Bergha*, de la syllabe ذ *dzi*, qui tient peut-être lieu de *tzi*, et qui, dans ce cas, désignerait les habitants de la dite ville*), enfin de la terminaison ما *ma* ou *maa*, qui, en finois, signifie *pays*: *Berghâdzima* aurait donc le sens de Pays des habitants de *Bergha*. Or ce dernier nom se rapproche beaucoup de celui de *Byrca* (Biörc), qui, suivant le témoignage d'Helmold, était anciennement la capitale de la Suède, et déjà très-célèbre vers l'année 925 de J. C.[115]. Cette ville des Goths était située au milieu de la Suède et baignée par une partie de la Baltique, de sorte qu'elle offrait un port commode aux vaisseaux Danois et Norwégiens ainsi qu'à ceux des *Slaves* et d'autres peuples de la *Scythie*, qui s'y réunissaient en foule pour leurs affaires de commerce. Le nom de برغا *Bergha* offre encore plus d'analogie avec celui de *Berga* ou *Bergae*, dénominations latines de la ville de Berghen (*Biörgyn*), capitale de la Norwège, au sujet de laquelle Snorre (III, 180) s'énonce en ces termes, sous la rubrique de l'année 1069: „Emporium rex Olafus (*Kyrra*, id est *Tranquillus*) *Bergis* constituit, ubi mox sedes posuere quàm plurimi viri locupletes, et civitas, mercatorum ex aliis terris adnavigantium frequentiâ, coepit celebrari.„

En admettant cette conjecture, on voit, à n'en pas douter, qu'*Ibn-Sa'ïd Maghriby* désigne la péninsule Scandinave sous le nom de جزيرة الصقالبه (Ile des Slaves): il a pu le faire d'autant plus facilement, que le mot *Scandinaves*, qui, en Arabe, pourrait s'écrire صقاندنابه *Szaqandinâbé*, ne diffère pas excessivement de صقالبه *Szaqâlibé* (Slaves). Le même auteur ajoute que la ville de *Berghâ* برغا (ou *Berghâdzima* برغاذما?) a donné son nom aux *Belghars* ou *Boulghars*, que Mas'oûdy,

114) Je présume que le nom de *Berghâdzima* برغاذما est le même que برقاغه *Berqâgha*, que Mr l'académicien Frähn (*Ibn Foszlan's Berichte*, p. 53) n'hésite pas à changer en نرواغه (ou نرباغه?) *Norwâgha*; et je pense qu'il désigne une contrée et non une ville.

*) C'est ainsi que les Finois emploient le mot *Ruotzi* en parlant des Suédois; les Russes disent également *Алжирцы*, *Норцы*, *Боевицы* etc.

115) Helmold, *Chronica Slavorum*, p. 20, 4 et p. 25, 9: cf. *Gualdo*, *monachus Corbeiensis*, in vitâ Sti Anscharii, c. 48.

Elmacin et Bar-Hebraeus nomment effectivement برغر *Berghar* ou *Bourghar*[116]. *Ibn-Sa'id Maghriby* considérait donc les *Boulghars* ou *Berghars* comme des Slaves originaires de la presqu'île susdite; et cette opinion se rapprocherait de celle de notre illustre collègue M^r^. l'académicien Frähn, qui avance[117] qu'il est de toute probabilité que les Boulghars appartenaient originairement à la grande souche finoise; mais que, par suite de leur fusion subséquente avec des peuplades Slaves et Turkes, les Boulghars du Volga devinrent entièrement Turks, tandis que leurs frères des bords du Danube se transformèrent en Slaves.

En admettant l'opinion d'*Ibn-Sa'id Maghriby*, et en considérant le nom de *Berghâdzima* برغاذما comme l'équivalent de *Byrca* ou de *Bergae*, la péninsule (île) des Slaves répondrait par conséquent à la presqu'île Scandinave; et cette conjecture, si elle était admise, pourrait jeter un grand jour sur le passage de Nestor[118], où il est dit: „Dans le nombre de ces 72 peuples (qui descendent de Japhet), on compte la peuplade Slave qui appartient également à la race de celui-ci, et qui s'appelle *Nortzi*: ce sont aussi des *Slaves*.„ Dans ce cas, le mot *Nortzi* pourrait désigner les *Norvei* ou *Nurmani* (Norvégiens) en particulier, qui, du temps même de Nestor[119], occupaient le premier rang dans la presqu'île Scandinave, et dont la capitale se nommait *Berga* ou *Bergae* (*Bergen* ou Biörgyn); ou bien ce mot s'appliquerait aux *Nordmanni* ou *Northmanni*[120] en masse, et Schlözer aurait été induit en erreur en rendant le mot *Nortzi* par *Noriker*, ou habitants du *Noricum* situé sur la rive droite du Danube entre l'Inn (Oenus) et le *Kahlenberg* (ou Cetius). Cette circonstance nous expliquerait en même temps pourquoi les Slaves de Novgorod ap-

116) *Ibn Foszlan's Berichte*, pp 236. 244 et 247. La finale *ar* paraît effectivement être employée dans la langue Islandaise pour former des adjectifs *relatifs*; c'est ainsi que du nom propre *Eymund* se forme l'adjectif *Eymundar* (Эймундова), et l'on dit *Eymundar-Saga* dans le sens de *Saga d'Eymund* (Эймундова Сага). Les Allemands font usage, dans ce cas, de la finale *er*.

117) *Mémoires de l'Académie*, 6^e^ série, tome 1^er^, pp. 549 et 550.

118) *Nestor* de Schlözer, tome 2^d^, p. 66.

119) Ibid. tome 2^d^, p. 58.

120) La nation des *Northmanni* se composait des *Suetones*, des *Norwei* et des *Dani*: Helmold, *Chronica Slavorum*, p. 1, 2 et p. 15, 11.

pelèrent, pour les gouverner, les trois frères Varaigues (ورنك Wèrèng) Rourik, Sinéous et Trouvor, originaires comme eux de la presqu'île Scandinave. Le même *Ibn-Sa'îd Maghriby* avance que, sur la côte orientale de cette presqu'île, se trouvait مدينة الروس (la Métropole des Russes). Ce nom pourrait alórs désigner le chef-lieu du *Roslagen*, province située au nord de Stockholm, sur la partie de la côte la plus rapprochée de la Finlande avec laquelle elle communique par les îles Aland[121]; et même *Byrca* ou *Biorc*, ancienne capitale de la Suède que les Finois nomment *Ruotzima*, c'est-à-dire pays des *Ruotzi* ou *Ruotzolaïni* (peut-être des *Roxolani* des Anciens)*).

Varaigues ou *Wèrèng* (ورنك) considérés comme une peuplade Slave.

Chèms-u'd-dîn Dimécheqy, après s'être étendu, dans sa Cosmographie, sur le chapitre des Varaïgues ورنك (*Βαραγγοι*), ajoute: وهم سقلب الصقالبة *Ce sont les plus blancs* (ou *les plus rouges*) *d'entre les Slaves*; ce qui prouve qu'il les considérait comme une branche de cette nation. Cette leçon paraîtra assez plausible, si nous nous rappelons que les Byzantins confondaient sous le nom de *Βαραγγοι* les peuples du Nord de l'Europe, par conséquent aussi les Slaves[122]. J'aurais hésité, comme l'a fait Mr. l'académicien Frähn, à admettre cette opinion émise au sujet des Varaigues par l'écrivain arabe ci-dessus-mentionné, et j'aurais également été disposé à croire qu'il y a une erreur de copiste dans le manuscrit de l'Académie,

---

121) D'Ohsson, *Des peuples du Caucase*, p. 227; cf. *Nestor* de Schlözer, tome 2d, pp. 179 et 194.

*) Mr. le Professeur Kruse, dans un article sur *les Relations des Russes avec l'empire Byzantin, depuis le 9e jusqu'au 12e siècle*, qu'il a consigné dans les *Dorpather Jahrbücher*, tome 2d, pp. 26 et 27, s'énonce en ces termes: „In einer zweiten von dem Verfasser (*Wilken*) nicht angeführten Stelle, zum Jahre 859, erzählt Nestor: „dass die von den Slowenen, Tschuden etc. nach Nowgorod gerufenen *Waräger* den Namen der *Rus* gehabt hätten, wie andere Waräger, *Schweden*, *Normannen*, *Anglijanen* und *Gothen* genannt worden.„ (Cf. *Nestor* etc. von Schlözer, 2er Band, S. 194.)

„Nach den *Annalibus Bert.* (ad ann. 838) waren schon unter Theophilus, Ao. 838 (nicht 839), Russische Gesandte in Byzanz, welche über Deutschland nach ihrem Vaterlande, *Schweden*, zurückkehrten, und „gentem suam *Rhos* vocari dicebant.„

122) Voyez l'article intitulé *Ueber einige merkwürdige Denkmäler in Venedig, vom Ritter Mustoxidi*, consigné dans le Berliner Magazin für die Litteratur des Auslandes (1832, No 134, p. 550), et Stritter, *Memoriae populorum*, tome IV, pp. 431 et 432.

si les mots سقلب, الصقالبة n'étaient en même temps la leçon de celui de Leyde[123]. Je pense donc que l'adjectif سقلب *Sèqlèb* a été employé par cet auteur dans le sens que lui donne *Ibn-ul-A'râby*, qui, comme nous l'avons vu plus haut, nous apprend que ce mot désigne un *homme blanc*. Ce qui vient à l'appui de cette opinion, c'est que Neszîr-u'd-dîn Thoûcy, dans ses *Merveilles de la nature* ou عجايب المخلوقات[124], fait usage du mot سقلب, écrit de même avec un س au lieu d'un ص, en opposition aux adjectifs حبشى *Habéchy* (Abyssin) et زنكى *Zènguy* (Nègre, ou habitant du Zènguebâr). Cet auteur s'énonce en ces termes: اما سقلابى چون بزمين حبشى آيد وچند بطنى بزايد همه سياه شود (lis. شوند) وزنكى چون بزمين آلان رود وچند بطن بزايد همه سپيد كردند „Mais, lorsqu'un *Slave* (un blanc) vient dans le pays des *Abyssins* (Nègres), et qu'il en naît quelques générations, elles deviennent toutes noires; tandis que, si un Nègre (*Zènguy*) va se fixer dans la contrée des *Allains*, et s'il en naît quelques générations, elles deviennent toutes blanches.„ Le texte de *Chèms-u'd-dîn* démontre par conséquent d'une manière péremptoire que cet auteur était du même avis qu'*Ibn-Sa'îd Maghriby*, puisqu'il regarde les *Vèrèngues* ou *Varaigues*, qui habitaient la presqu'île Scandinave, comme une branche de la nation Slave, originaire de la Suède au dire d'*Ibn-Sa'îd*.

Slaves des bords du Dnièper.

D'après *Firoûz-abâdy*, auteur du *Qamoûs*, cette nation habitait le pays situé entre celui des Boulghârs et Constantinople, et était limitrophe des Khazars. Les Slaves dont il est fait mention dans ce dictionnaire, sont probablement ceux qui occupaient les bords du Dnièper, au S. O. des Boulghârs du Volga, au N. O. des Khazars et au N. E. de Constantinople.

Chèms-u'd-dîn rapporte en outre que les Slaves demeuraient au Nord, et que, avant d'avoir été soumis par les Grecs (Roûm), ils s'étendaient en longueur depuis la mer Méditerranée (*mer des Grecs* ou de *Roûm*) jusqu'à l'Océan, et occupaient, en largeur, le pays situé entre l'Orient et l'Occident: c'est pourquoi l'on trouvait égale-

123) *Ibn Foszlan's Berichte*, p. 262.

124) Composées en 555 = 1160 de J. C.; cf. *Origines Russes*, pp. 36 et 100.

ment, dit-il, des prisonniers Slaves en Andalous (Espagne) et dans le Khorâçân, par suite des guerres qu'ils avaient à soutenir contre les Turks et les Grecs du Bas-Empire. Stritter, dans ses *Memoriae populorum*, tome II, p. 107, cite l'extrait suivant de Helmold, L. 1, C. 1: „Effusi enim in *Septentrionem* et *Orientem*, provincias et amplas regiones sùo asseruere imperio. Tandem à principibus sensim et variis subinde temporibus debellati, servire coacti sunt, eorum que nomen in contemtum et probrum trahi coeptum, quo appellati *servilis et obnoxiæ conditionis homines.*„ On trouve encore dans le même ouvrage (tome II, p. 5) un autre passage qui coïncide également avec les données de l'écrivain arabe; car il y est dit: „Quorum quidem alii varia cùm Romanis gesserunt bella, ab iisque saepius victi, nunc tributarii facti, nunc in alias terras, *Asiam* quoque colonni deportati; alii verò à Bulgaris subacti sunt. Indèque accidit, ut in Romanorum, Bulgarorum et *Saracenorum* exercitibus in Europâ atque Asiâ militarent.„

Origine des mots *Esclavo*, *Schiavo* et *Esclave*.

C'est parce que le sort des combats fit tomber, comme le disent Chèms-u'd-dîn Dimécheqy et Helmold, un assez grand nombre de Slaves au pouvoir de leurs vainqueurs qui les condamnaient aux travaux les plus serviles, que le nom de cette nation fut employé plus tard pour désigner les *Esclaves.* Les Arabes donnaient à ceux-ci le nom de صقلبى خادم *esclave* (ou eunuque) *Slave* (Szaqlaby), et les Byzantins disaient dans le même sens ὁ Σκλαβος et ὁ Σθλαβος; ils désignaient l'*esclavage* sous le nom de ἡ σκλαβια et ἡ σθλαβια, et rendaient par σκλαβειν et σθλαβειν le verbe *asservir*[125]. L'adjectif grec Σθλαβογενος (né d'un esclave) répondait, comme nous l'apprend Du Fresne (*Notae in Alexiadem*, p. 243), à l'expression russe *крѣпостной* (serf), et indiquait une personne d'une condition servile: c'était par conséquent l'opposé de l'adjectif latin *ingenuus.* De la dénomination grecque Σκλαβος sont dérivés plus tard les noms *Esclavo*, *Schiavo* et *Esclave* qui ont passé dans les idiomes dérivés du latin[126].

125) *Leon. Tactica*, C. 18, §. 110: cf. Stritter, *Memoriae populorum*, tome II, pp. 101 et 107.

126) Rühs, p. 784; ibid. p. 783; cf. *Abulfedae Annal.* tome II, p. 324.

Slaves en Sicile, en Espagne et à Rome.

Yaqoût, sous les rubriques صقلب *Szaqlab* et صقليه *Sziqillia* (Sicile), fait mention d'un lieu nommé صقلب *Szaqlab* ou plutôt حارة الصقالبه *'Hârrèt-u'sz Szaqâlibé* (la rue ou le quartier des Slaves), qui faisait partie de la ville de Palerme, ainsi que d'un autre quartier appelé حارة المسجد *'Hârrèt-ul-mèsdjid* ou *'Hârrèt-ibn-Szaqlâb* (Rue *de la Mosquée* ou *du fils du Slave*). Il parle en outre d'un troisième lieu connu sous le nom de صقلب *Szaqlab*, qui se trouvait, dit-il, dans le territoire de la ville de شنتريه *Chantarié* ou *Santarem* en *Andalous* (Espagne). Je pense qu'il s'agit de cette dernière ville, qui, primitivement, était désignée par les Romains sous le nom de *Fretum Julianum*, et qui reçut plus tard celui de *Scalabis* qui se rapproche beaucoup de *Szaqlab* [127].

A compter de l'année 527 de J. C., c'est-à-dire sous le règne de l'empereur *Justinien* I, les Slaves (*Sclabeni*), les Huns (Abares) et les Antes, voisins des Slaves, passèrent presque chaque année le Danube et pénétrèrent chaque fois dans l'empire romain avec une armée considérable [128]. Ils furent d'abord vaincus par Germain, neveu de l'empereur Justinien, tuèrent ensuite leur compatriote *Chilbudius*, qui commandait en chef les troupes de l'empire et qui leur avait tenu tête pendant trois années consécutives, et furent enfin soumis par le célèbre Bélisaire. Quelques uns suivirent ce général dans son expédition d'Italie [129] et lorsqu'il conquit la Sicile en 535: il serait donc très-possible qu'à cette époque, il s'en fût établi une colonie à Palerme, ou que les Byzantins eussent envoyé dans cette ville une garnison Slave qui donna son nom au quartier qu'elle habitait. Ce fait est d'autant plus probable que, l'année suivante, un corps de 1600 cavaliers de la même nation faisait également partie des armées que Valérien emmena en Italie lors de la fameuse guerre des Goths [130].

---

127) Masselin, *Dictionnaire universel des géographies physique, historique et politique*, tome II, art. *Scalabis*.

128) Procop. *De bello Gothico*, cité par Schlözer, tome II, p. 73; Stritter, *Memoriae populorum*, tome II, p. 25 et suiv.

129) *Voyage du Comte J. Potocki*, tome II, p. 310.

130) *Karamzine*, 3e édition, tome I, pp. 22 et 23.

D'un autre côté, il se trouvait déjà vers l'année 150 de l'Hégire ou 767 de J. C., des Slaves au service des gouverneurs Musulmans qui administraient, au nom des Khalifes, l'Afrique Orientale ou *Afriqïa*[131]. Deguignes nous apprend même[132] qu'il a vu dans plusieurs manuscrits *Africains*, qu'il y avait dans cette partie du monde plusieurs villages habités par des *Slaves* ou *Esclavons*. Ce fait ne doit pas nous surprendre, puisque *les pirates de la Sclavonie* (ou Esclavonie), comme on les nommait alors, (c'est-à-dire ceux de la *Dalmatie* moderne), étaient déjà très-puissants sous le règne de l'empereur Frédéric II (de 1220 à 1240)[133]. Il est donc fort possible que, pendant leur domination en Sicile, les *Aghlabîdes* ou les *Fâthimites* aient amené dans la ville de Palerme, leur résidence, une garnison *Slave* qui donna son nom au quartier qu'elle habitait.

Quant à *Santarem* ou *Scalabis*, il pourrait se faire que cette ville eût reçu son nom des *Vandali*, *Winithi*, *Winedi*, *Vinuli*, *Windili* ou *Vendes*, qui étaient *Slaves* d'origine*). Ces peuples, qui occupaient tous les pays situés entre l'Elbe, la Trave et la Vistule, principalement la Poméranie et le Mecklenbourg ainsi que la Lusace, se liguèrent, traversèrent les Gaules et battirent les Romains en Espagne, où ils fondèrent le royaume de Vandalitie (*Andalousie*), et donnèrent peut-être leur nom à la ville de Scalabis**).

Il serait possible aussi que cette ville eût reçu le sien des *Szaqâlibé* ou Slaves qui se trouvaient au service des *Omaïades* de Cordoue, où ils restèrent depuis 'Hâkim I, en 200 = 815 de J. C., jusqu'à ce qu'ils furent tous égorgés à la fin du règne de 'Abd-u'r-Ra'hmân V en 414 de l'Hégire ou 1023 de notre ère. „Ce fut, dit Conde[134], le roi Alhakem (el 'Hâkim), qui, le premier, s'entoura d'une garde soldée de 5000 hommes, dans laquelle se trouvait un corps d'*Esclavons* venus

131) Conde, *Histoire de la domination des Arabes en Espagne*, traduction française, tome I, pag. 222.

132) Journal des Savants, Mai 1791.

133) Cf. Hager, *Eichh. Biblioth.* IX, p. 173.

*) Voyez Helmold, *Chronica Slavorum*, pp. 5, 1 et 6 — 13.

**) Cf. *Masselin*, loc. cit. art^e. *Vandales.*

134) *Conde*, loc. citat. p. 382.

de l'Orient et renommés pour leur fidélité. Ces Esclavons gardaient l'intérieur du palais et étaient armés d'un glaive à *deux mains*, d'un écu et d'une masse d'armes. On avait soin de tenir ce corps au complet par des recrues que l'on faisait venir de Constantinople."

Les *Glaives à deux mains*, l'écu et la masse d'armes des Slaves d'Espagne nous rappellent les haches à deux tranchants (*obojudu ostro*) nommées πελεκυς ou ἑτεροκοπον ou ἑτεροτομον ou ἑτεροτηκτον ξιφος, le bouclier ou ἀσπις, et la hache d'armes, *spatha* ou *clava* (μαγλαβιον), qui étaient les armes distinctives des Varangues (Βαραγγοι) à Constantinople[135].

Sous le règne du pape de Sixte IV (qui occupa le trône pontifical depuis l'année 1471 jusqu'en 1484), la partie du Champ de Mars de Rome qui environne le tombeau d'Auguste, commença a se couvrir d'édifices, et il s'y fixa également une colonie de Dalmatiens et d'Albanais sous le nom de *Schiavonia* (Esclavonie)[136].

Diverses peuplades Slaves citées par Mas'oûdy.

Mas'oûdy, dans ses *Prairies d'or*[137], cite onze peuplades Slaves, qui, dit-il, se faisaient souvent la guerre, et dont la plupart sont appelées aujourd'hui Slaves du Nord-ouest. Comme leurs noms ont été considérablement défigurés par les copistes, je ne mentionnerai ici que les leçons qui m'ont paru les plus vraisemblables, sauf à noter dans le texte et dans les traductions les variantes des différents manuscrits.

La première de ces peuplades, d'après cet historien arabe[138], était celle des *Vélinâna* ولينانا, qui, dans le principe, dominait toutes les autres et à laquelle appartenait leur souverain commun. Elle est appelée لبنانه *Lobnânè* (probablement بليانه *Boliânè* pour *Poliane*) dans l'ouvrage intitulé اخبار الاعيان *Ekhbâr-ul-a'ïan*[139]. Les autres peuplades se nommaient: 2° اصطبوانه *Iszthabwânè* (ou اصطبرانه

135) Stritter, *Memoriae populorum*, tome IV, p. 432; cf. Schlözer's *Nestor*, tome II, pp. 136, 137 et 317.

136) *Beschreibung der Stadt Rom*, von Ernst Platner, C. Bunsen etc., 1er Band.

137) Chap. 32, msc. A, p. 219; B. p. 205, et C. p. 213 — 215.

138) Cf. C. d'Ohsson, pp. 86 — 89, 220 — 225.

139) Voyez le N°. XVI A, ci-dessus.

Iszthabrâné, ou اصطرانه, peut-être أبطرانه *Obothrâné* ou *Obotriti*, d'après le traité susdit); 3° منابن *Ménâbine* ou منالى *Ménâly* (peut-être قنالى *Qanâly*), et suivant la leçon des *Ekhbâr-ul-a'ïan*, متناى (probablement مثناى *Mitznaï*, Missniens); 4° نامجين *Nâmdjîn* (Нѣмцы, ou بامجين *Bâmdjîn*, Боремцы); 5° دولابه *Doulâbè* (peut-être بولابه *Bolâbé*, Polabi); 6° مراوه *Morâwa*; 7° سربين *Serbîn*; 8° خروانن *Khorwâtine* (*Harwânîn* حروانين, ou جزوانيق *Djezwânîq*?); 9° صاصين *Szâszîn*; 10° خشانين *Khouchânîn* (ou حسابين *Haçâbîn*, peut-être خشابين *Khachâbîn*, comme on le voit dans les *Ekhbâr-ul-a'ïan*); 11° *Brândjlîn* (peut-être برانجلابين *Brandjlâbîn*), ou برانجابين *Brandjâbîn*, ou ترانجاسن (peut-être ترانجانين *Turândjânîn*, et 12° *Etrâk*, les Turks (?).

Je vais successivement passer en revue toutes les peuplades ci-dessus dénommées et tâcher, autant que possible, de ramener à leur véritable forme les noms cités dans les manuscrits que j'ai consultés, en recourant en même temps aux variantes de ceux de Leyde et de Paris citées dans l'ouvrage de M^r. Ch. d'Ohsson intitulé *Des peuples du Caucase*, pp. 86—89.

Le nom de ولينانا *Wélinâna* offre la plus grande analogie avec celui des Велинане, qui prirent plus tard le nom de *Volyniane* qu'ils tiraient de l'ancienne ville de *Volyne*, située entre Wladimir et Lwof (Lemberg). Cette dénomination se rapproche beaucoup aussi de celle des *Wilini*, qui, au dire de Helmold[140], étaient une peuplade Slave fixée entre l'Elbe et l'Oder. Comme cette dernière cependant, ne paraît pas avoir joué un grand rôle chez les Slaves, il serait très-possible que le nom de ولينانا fût une forme intervertie de ونيلانا *Winilâna*, qui pourrait désigner les *Winuli* ou *Winithi*, dont le pays traversé par l'Oder qui séparait les *Poméraniens* des *Wilzi*, était, d'après le même historien, *la plus vaste de toutes les provinces Slaves*, et avait pour capitale la célèbre ville maritime de *Vinneta*[141]. Mas'oûdy, sous le nom de ولينانا *Wélinâna* (qui pourrait être aussi une

140) *Chronica Slavorum*, p. 6, 5 et 11^a.

141) Ibid. pag. 5, 1 et 4; 13^b; cf. C. d'Ohsson, *des peuples du Caucase*, p. 221.

corruption de بوليانا *Bouliâna*) peut enfin avoir désigné les *Поляне* (Polanie), c'est-à-dire les *Polonais* proprement dits, qui, sur la carte de la Pologne en 990, sous le règne de *Mieczyslaw*, gravée par Lelevel, figurent sur les bords de la Wartha et de l'Oder entre les *Pomorziane* ou *Pomoriane* (Poméraniens, ou habitants des côtes maritimes) et les *Slązanie* (ou *Slezy*, Silésiens); ou bien il serait possible que cet auteur arabe eût entendu les *Polanie* qui s'établirent sur les bords du Dnièper, où ils fondèrent la ville de Kief[142]: cette dernière conjecture me paraît cependant la moins probable. Elle est basée sur la leçon des *Ekhbâr-ul-a'ïan* ou *Annales des grands*, où le mot ولينانا *Wélinâna* est remplacé par لبنانه *Lobnâné*, qui pourrait être une forme altérée de بليانه *Boliâné* (pour *Poliane*), dont l'initiale ب ou B aurait été transposée après la seconde lettre ل ou L, et la 3e aurait été marquée d'un seul point diacritique en-dessus au lieu de deux en-dessous; ce qui aurait changé le ي ou *i* en ن ou *n*, et aurait fait *Lobnâné* de *Boliâné*, forme arabe de *Poliane*.

Le nom de اصطبوانه *Iszthabwânè* (dont les variantes sont اصطبرانه et اصطرانه, et dont on peut retrancher l'initiale ا, que les Arabes ont coutume de placer avant les noms étrangers commençant par deux consonnes qui se suivent immédiatement), a beaucoup de rapport avec celui des *Slavanni*, que Ptolémée cite[143] déjà dans le 2e siècle de l'ère chrétienne comme une peuplade établie au nord des sources du *Borysthène*. Il se pourrait cependant aussi que le mot اصطبرانه, qui est une des variantes, tînt lieu de اصطدرانه *Osthodérâné* dont le د ou *d* aurait été changé en un ب ou *b*. Cette dernière dénomination s'appliquerait, dans ce cas, aux *Stoderani*, qui étaient voisins des *Wilini*[144], et qui habitaient la Marche de Brandenbourg. Enfin la variante des *Ekhbâr-ul-a'ïân* est اطبرانه, qui peut fort bien être une corruption de اُبْطْرانه *Obothrâné* et désigner la grande peuplade Slave des *Obotriti*, dont le chef-lieu était *Megalopolis* ou *Mikilinburg* (Mecklenburg)[145].

142) Voyez le *Nestor* de Schlözer, tome II, pp. 83, 84, 121, 122, 124, 125 etc.
143) Liv. 3, chap. 5; cf. d'Ohsson, loc. citat. p. 222.
144) Helmold, *Chronica Slavorum*, p. 6, 5 et p. 11.
145) Ibid. p. 6, 9; 11 et passim.

Le mot *Ménâbine* منابن (dont les variantes sont منالی *Ménâly* et متنای *Metnaï* ou *Mitnaï*) me paraît être une corruption de مثنای *Mitznaï*, qui ne diffère de متنای *Mitnaï* que par la présence de trois points diacritiques au lieu de deux sur la seconde lettre. Quant à *Mitznaï*, Mas'oûdy aurait pu nommer de la sorte les *Missnii* ou habitants de la Missnie, au nombre desquels figuraient les *Milzény*. En lisant, d'un autre côté, قنالی *Qanâly* au lieu de منالی *Ménâly*, ce nom pourrait s'appliquer aux *Canalitae*, descendants des Serbes payens, dont parle Constantin Porphyrogénète sous la date de 610—641 de J. C,[146].

Il est à présumer que, sous le nom générique de نامجین *Nâmdjîn*, qui me semble correspondre aux *Νεμιτζιοι* ou *Νεμιζοι* des Byzantins[147], aux Нѣмцы des Russes et aux *Niemcy* des Polonais, dont les Turks ont fait نمچه (*Nèmtché*), Mas'oûdy comprend les Slaves du Nord-ouest ou *Slaves Germains*, qui se trouvaient entre la mer Baltique (Ostsee) et l'Adriatique[148], et qui, étaient en grande partie, soumis à l'empire d'Allemagne ou aux Impériaux Allèmands (*Niemcy Cesarscy*); savoir les *Czesi* (Bohèmes) et les *Dolomiency* ou *Dalemincy* de la Missnie. En admettant la leçon بامجین *Bâmdjîn*, ce nom serait une forme arabe de *Βοεμοι* (Богемцы), sous lequel Khalcocondyle désigne les *Bohèmes* ou *Czesi*[149].

Quant aux دولابه *Doulâbé*, si toutefois cette leçon est exacte, je n'hésite pas à croire que ce ne soit le même peuple que les *Дулѣбы* ou *Dulieby*, qui, d'après Karamzine[150], habitaient la partie occidentale de la Volynie, c'est-à-dire les bords du Boug. En changeant l'initiale د ou *D* de دولابه *Doulâbè* en ب ou *B*, on aura بولابه *Boulâbé* qui serait la forme arabe de *Polabi*, nom d'une peuplade Slave dont le chef lieu était *Râcisbourg*[151].

---

146) Voyez, au sujet des *Milzény*, *Rottek's allgemeine Geschichte*, Freiburg, 1818, 5er Band, S. 102: quant aux *Canalitae*, consultez Stritter, *Memoriae populorum*, tome II, p. 408.

147) Stritter, *Memoriae populorum*, tome IV, pp. 478 et 479.

148) *Nestor* de Schlözer, tome II, pp. 61, 71 et 316.

149) Ibid. tome II, p. 78; Stritter, *Memoriae populorum*, tome III, p. 1057.

150) 3e édition, tome I, p. 36.

151) *Helmold*, loc. cit. p. 6, 9; 11a et 461, 1.

Les مراوه *Morâwa* correspondent, sans aucun doute, aux *Morawa* ou *Morawianie*, dont le pays, nommé *Μωραβια* par les Byzantins[152], se trouvait sur les bords de la *Morawa* et avait pour capitale *Olomuniec* ou *Olmütz*[153].

Les سربين *Serbîn* sont vraisemblablement les *Syrby* ou *Serby* (*Gens Zribia*) ou *Serbes* (payens), que les Byzantins nommaient *Σερβοι*, *Σερβιοι* et *Σερβλοι*[154], et qui, d'après Lelewel, habitaient le pays situé entre la Saal et l'Elbe, c'est-à-dire l'ancienne marche de Missnie[155].

Le nom de خروانن *Khorwâtine* désigne probablement les *Chrobaty* ou *Χορβατοι*, appelés par les Byzantins *Χρωβατοι*[156]. Ceux-ci demeuraient des deux côtés des monts Karpathes[157], dont une ramification, nommée *Babié gory* (montagnes de la Vieille), était désignée sous le nom de *Βαγγιβαρεια* (forme grecque corrompue de *Βαβεια ορεια*) et séparait la Pologne de la Hongrie[158]. Le nom de *Chrobaty* est le même que celui de *Croates* en français: leur capitale était *Krakow* ou *Cracovie* fondée vers la fin du 6e siècle.

Schlözer[159] nous apprend que, dans le moyen âge, on donnait le nom de *Chorutane*; (Hyp. *Chutanie*; Pol. 3, *Chobutane*; Aelfr. *Carantani*) aux habitants de la Carniole, de la Styrie et de la Carynthie, pris collectivement: or, cette dénomination se rapproche singulièrement de la forme arabe خروانن *Khorwâtine* qui pourrait tenir lieu de خروانيه *Khorwâtiné*, pluriel de خروتنى *Khoroutény*.

Le mot صاصين *Szâszîn* paraît désigner les *Saxons*, que les Polonais nomment *Sassy* et les Bohèmes *Niemci Sasici* ou *Sasi*[160]: ceux-ci possédaient primiti-

152) *Memoriae populorum*, p. 419.
153) *Nestor* de Schlözer, tome II, pp. 66, 77 et 79.
154) *Stritter*, loc. cit. p. 113.
155) *Nestor*, ibid. pp. 66, 77 et 79.
156) *Stritter*, loc. cit. p. 389.
157) *Nestor* de Schlözer, tome II, pp. 66, 77 et 79; cf. *C. d'Ohsson*, loc. citat. p. 223.
158) *Stritter*, ibid., pp. 385, 389 et 390.
159) Loc. cit. pp. 79 et 80.
160) *Königinhofer Handschrift* herausgegeben von Wenceslaw Henka, 1829; cf. Jenaische allgemeine Lit. Zeitung, Nov. 1832, S. 251.

vement, c'est-à-dire du temps des Ottons, les bords de l'Elbe, qui furent occupés plus tard par les Slaves, leurs vainqueurs[161]; il est donc assez probable qu'ils ont été confondus avec ces derniers par *Mas'oûdy*. On pourrait encore présumer que le mot صاصين *Szâszîn* a été écrit dans le principe avec l'article arabe ال marqué d'un *Tèchedîd* ou signe de redoublement sur la lettre ل, de sorte qu'il en résulterait le mot الّصاصين *el-Louszâszîn*, par lequel Mas'oûdy aurait indiqué les Lusatiens en masse, ou les *Luzycy*, en particulier, qui habitaient la Basse Lusace[162].

Il serait aussi possible que, au lieu de خشانين *Khachânîn* ou *Khouchânîn*, dont la variante est حسابين *Haçâbîn*, il fallût lire خشابين *Khachâbîn*, en mettant un point diacritique sur l'initiale et trois sur la seconde lettre: dans ce cas, le nom de *Khachâbîn* offrirait quelque ressemblance avec celui des *Kaszubi* (Kachouby), qui habitaient et qui occupent encore les côtes de la mer Baltique, dans la partie septentrionale du pays occupé par les *Pomorzanie* ou *Pomoranie* (Poméraniens).

Le mot *Brândjîn* برانجين (dont les variantes sont برانجلمين *Brandjlamîn et* برانجابين *Brândjâbîn*) me semble être une corruption de برانجلبين *Brândjlabîn*, dont l'antépénultième ب a été omise. Ce serait alors une forme altérée de *Braclawiane* ou plutôt *Wroclawiane* (Vratislavienses), nom que les Polonais donnent aux citoyens de l'antique ville de *Wroclaw* ou Breslau, capitale de la Silésie, dont les habitants, appelés en Polonais *Slezy* ou *Szlązanie* (prononcez Schlanzanié), étaient d'origine Slave.

Cinnamus, de son côté[163], fait mention de la ville de *Branitzoba* qui fut assiégée en 1156 par Geitza 3, roi de Hongrie: ce nom offre la plus grande analogie avec celui de برانجابين *Brandjâbîn* (ou *Brânidjâbîn*), qui pourrait désigner les habitants de cette ville. *Barândjâbîn* برانجابين peut encore avoir été substitué à برنابين *Barnâbîn* et s'appliquer aux *Warnawi*, peuplade Slave dont il est fait mention

161) Helmold, *Chron. Slavorum*, Liv. 1er, Chap. LXXXVIII, 4; ibid. p. 36a.
162) *Nestor*, tome II, pp. 66, 80 et 82.
163) Stritter., *Memoriae populorum*, tome III, p. 1057.

dans la Chronique d'Helmold[164], et qui paraît être la même que les *Berbiani* (*Βερβιανοι*) des Byzantins[165] : cette conjecture est cependant la moins plausible. Il serait également possible que برانجابين *Brandjâbîn* eût été substitué à ترانجانين *Turândjânîn* (en plaçant un seul point diacritique sous l'initiale au lieu de deux qui devraient être en-dessus, et en changeant l'antépénultième ; en un ب, par la transposition du point en-dessous) : dans ce cas, *Turândjânîn* désignerait les *Thuringi* (Thuringiens), peuple belliqueux de l'Allemagne, qui, d'après le susdit Helmold[166], étaient tributaires de Charlemagne aussi bien que les Saxons ou *Sassi*. Enfin, en lisant ترانجابين *Turândjâbîn*, ce nom se rapprocherait de celui des *Drangubitae*, qui, au dire de Constantin Porphyrogénète, étaient des Slaves tributaires des Russes[167].

Je pense que l'historien arabe regarde mal-à-propos comme une peuplade Slave les *Turks*, probablement les *Ghouzzes*, que Karamzine nomme *Узы* ou *Торки*, et qui habitaient en Russie sur les bords de la Samara.

Autres peuplades Slaves mentionnées par *Ibrahîm bèn-Weszîf-Châh* et *Edrîcy*.

Ibrahîm fils de Weszîf-châh († 625 = 1228?), dit, en parlant des Slaves[168] : „Une de leurs peuplades (امم ?), qui se trouve entre les Slaves et la France (الافرنجه, c'est-à-dire l'empire des Francs), professe la religion chrétienne et révère les astres : ils (ces Slaves) ont du génie et de jolies productions de l'art en tous genres. Ils font la guerre aux (autres) Slaves, ainsi qu'aux Bourdjân برجان[169] et aux Turks, et célèbrent chaque année *sept fêtes*, auxquelles ils donnent les noms des constellations : la principale est celle du soleil.„

164) Loc. cit. p. 6, 9 et 11[a].

165) Stritter, *Memoriae populorum*, tome II, p. 3.

166) Loc. cit. p. 14, 2.

167) *Stritter*, loc. cit. tome 3, p. 939.

168) Voyez le N°. VI ci-dessus.

169) C. d'Ohsson, loc. citat. pp. 260—262, regarde les *Bourdjân* برجان (ou Burgiones) comme le même peuple que les *Boulghars* du Danube, et Abou-'l-féda, de son côté, dit qu'ils ont été vaincus et exterminés jusqu'au dernier par les Allemands. Je croirais plutôt qu'il s'agit des *Burgundiones* (ou Bourguignons), peuple Germain qui habitait d'abord le pays appelé *Cassubie* (*Kassubi*), en Poméranie, près du Golfe Codanus (la Baltique), ainsi que la partie adjacente de la Pologne, entre la Vistule et l'Oder. (Masselin, *Dictionnaire Géographique*, tome I, art. *Burgundi*). Ceux-ci ont probablement donné leur nom à l'île de Bornholm qui était appelée *Burgenda-Land* ou *Borgundarholm* (Snorri, I. 213, 260).

Je présume que, sous le nom de ce peuple Slave, situé entre les autres peuplades de la même nation et la France ou l'empire des Francs, Ibrahîm fils de Weszîf-châh entend les Slaves germains, ou نامجن *Nâmdjîn* (Niemcy), qui, au dire d'Abou-'l-féda[170], subjuguèrent effectivement les *Bourdjân* (ou Burgunder). Quant aux *sept fêtes* de l'année dont il est ici question, il me semble que, sous cette dénomination, l'auteur, faute de données positives, a entendu les sept jours de la semaine, qui, en latin, ont effectivement reçu les noms des sept planètes: ils ont ensuite été conservés chez les Chrétiens, qui célèbrent principalement le Dimanche ou *jour du Soleil* (Sonntag). C'est pourquoi Ideler[171] réfute l'opinion émise par différents écrivains, qui avancent que la semaine et les noms des anciennes divinités donnés aux jours dont elle se compose, avaient déjà été adoptés dans le principe chez les peuples Germains; ce savant démontre même que ces dénominations n'ont été introduites dans l'Europe septentrionale qu'avec le Christianisme, et que l'on y donna aux divinités étrangères les noms des dieux du pays; c'est ainsi que l'on appela le Mercredi *Wednesday* (jour de Wodan), le Vendredi *Freytag* (jour de Freya) et le Jeudi *Donnerstag* ou *Thorsday* (jour de Thor) etc.

Edrîcy, cité par *Chèms-u'd-dîn Dimecheqy*[172], rapporte que, de son temps (c'est-à-dire vers l'année 1153), les Slaves se partageaient en quatre races différentes nommées صلاويّه *Szlâwïé*, *Brâszïé* براصيه (sic), كراكيه *Krâkïé* ou كراكريه *Krâkérïé* (sic) et ارثانيه *Ertzânïé*. „Quant à ceux-ci, ajoute cet auteur, ils mangent tous les étrangers qui viennent chez eux; car ils vivent, comme des bêtes féroces, dans des forêts et des jonchaies situées sur les côtes de l'Océan[173].„

Je pense que le premier de ces noms, qui est écrit صلاويه *Szlâwïé*, désigne les *Slaves proprement dits*; soit qu'il s'agisse des *Slaves du Nord* ou Славяне, qui,

---

170) تقويم البلدان ou *Tables géographiques*, msc. de l'Academie, N° 595, art. برشان, f°. ٨٧.

171) *Lehrbuch der Chronologie* von Dr. Ludwig Ideler, 1831; cf. *Wiener Jahrbücher der Litteratur*, tome 56, p. 167 et suiv.

172) Voyez les N^{os} V et XII ci-dessus.

173) Cf. *Ibn Foszlan's Berichte*, p. 143, et *C. d'Ohsson*, loc. cit. pp. 234 et 235.

suivant Nestor[174] et la carte de la Russie dans le 9^e^ siècle, habitaient la principauté de Novgorod; soit qu'Edrîcy ait entendu, comme il est probable, les habitants de l'*Esclavonie* proprement dite. Il est à présumer que l'auteur a employé avec intention le nom de صلاويه *Szlâwïé*, de préférence à celui de صقالبه *Szaqâlibé*, pour distinguer cette race particulière de Slaves, de la nation entière qui est appelée صقالبه *Szaqâlibé* par les Arabes.

Le nom de براصيه *Brâszïé* peut fort bien être, comme l'avance M^r^. l'académicien Frähn[175], une corruption de برامیه *Bérâmïa* pour *Biarmia* ou *Perm*[175a], dont la lettre م a été élargie et changée en un ص: cette peuplade est citée par les Byzantins, sous le nom de *Περμιοι*, comme voisine des Sarmates vers le Nord[176]*). En substituant à براصيه *Brâszïé*, le mot بروصيه *Borouszïé* (avec un و après la lettre ر au lieu d'un ا), ce nom désignerait les Prussiens ou *Προυσιοι* des Byzantins[177], qui étaient limitrophes des Sarmates vers l'Océan, et qui habitaient les côtes de la mer du Nord. Il serait donc très-possible qu'Edrîcy les eût considérés comme une peuplade Slave, suivant l'opinion d'Helmold[178] qui dit également: „At littus australe (sinûs Baltici) *Slavorum* incolunt nationes, quorum, ab Oriente, primi sunt *Ruzi*, deindé *Poloni* habentes à Septentrione *Pruzos*, ab austro *Bojemos*, et eos qui dicuntur *Morahi*, sive *Carinthi*, atque *Sorabi*. Omnes hae nationes, *praeter Pruzos*, Christianitatis titulo decorantur. Homines hi caerulei, *facie rubea* et criniti.„

J'ai tout lieu de croire que كراكيه *Krâkïé* ou كراكريه *Krâkérïé* est une forme altérée de كراكويه *Krâkowïé* pour *Krakowiane* (les Cracovites); car il a pu très-facilement arriver que la lettre و, qui suit le second ك, ait été changée en un ر, ce qui de كراكويه *Krakowïé* a fait كراكريه *Krâkérïé*.

174) *Schlözer*, tome II, p. 105 — 107.

175) *Ibn Foszlan's Berichte*, p. 173.

175a) *Nestor* de Schlözer, tome II, pp. 24, 30 et 44.

176) Stritter, *Memoriae populorum*, tome III, p. 1055.

*) On désignait quelquefois sous le nom général de *Бярмія* la partie N. E. de la Russie actuelle. (*Библіотека для чтенія*, tome I, art^e^ *Скандинавскія саги*, p. 65).

177) *Stritter*, loc. cit., pp. 1054 et 1055.

178) *Chronica Slavorum*, p. 1, 2; pp. 3 et 5.

Enfin le mot ارتانيه *Ertzânïé*, comme nous l'apprend notre illustre collègue[179], paraît s'appliquer à la tribu *Mordwa* appelée Ерзянъ par Lepechin, *Ersaner* par Georgi et *Ersan* par Schlözer[180]. Comme *Edrîcy* ajoute, en parlant de ces *Ertzânïé* ارتانيه, qu'ils mangeaient tous les étrangers qui venaient les visiter, et qu'ils vivaient, comme des bêtes féroces, *sur les côtes de l'Océan*, j'oserai émettre l'opinion que le mot ارتانيه *Ertzânie* pourrait fort bien être dérivé de ارنتانيه *Arèntânïè* dont la lettre ن a été retranchée, de manière que le point dont elle était surmontée a été réuni aux deux qui appartiennent à la lettre ب; ce qui a converti cette dernière en un ن. Or, les Αρεντανοι (*Arentani*) ou Παγανοι (Pagani) étaient, au dire de Constantin Porphyrogénète[181], des Serbes payens (de la Dalmatie) que les Romains nommaient *Arentani* du nom de leur pays, appelé *Arenta*[182]. Il serait donc possible qu'Edrîcy, qui habitait la Sicile, eût commis un anachronisme en citant, comme une peuplade Slave de son temps, les *Arentani* beaucoup plus voisins de lui que les Ерзянъ, et qu'en décrivant leur barbarie, il eût encore renchéri sur les récits des Byzantins, qui disent en parlant de cette race: „*Pagani* autem, qui et *Arentani* Romanorum linguâ nuncupati sunt, *in locis inaccessis, atque praeruptis baptismi expertes relinquebantur.* Ab Orontio flumine *Pagania* incipit et porrigitur usquè ad Zentinam flumen et *Zupanias* tres habet, *Rastotzam*, *Mocrum* (Slavè *Mocro*) ac *Dalen*; et quidem duae Zupaniae, Rastotza ac Mocrum *ad mare* sitae sunt[183]. „

Après avoir analysé tous les noms des diverses peuplades Slaves d'après les auteurs orientaux, je passerai à ceux que l'on donnait à leurs souverains ou princes, suivant l'assertion de Mas'oûdy, de l'auteur du جمل التواريخ والقصص[184], de *Chukr-Ul-*

Noms donnés par quelques auteurs orientaux aux rois des diverses peuplades *Slaves.*

179) Frähn's *Ibn Foszlan*, p. 163.
180) *Nestor* de Schlözer, tome II, p. 41; cf. *C. d'Ohsson*, loc. citat., pp. 84 et 320.
181) *De adm. Imper.* C. 36, pp. 104 et 105.
182) Stritter, *Memoriae populorum*, tome II, pp. 3, 411 et 412.
183) Ibid. tome II, p. 414.
184) Voyez le N°. XVI B, ci-dessus.

lah bèn-Chéhâb le Persan[185], de *Mou'hammed Kiâtib* (ou l'Ecrivain)[186] et de *'Hâdjy-Khalifa*, surnommé le Géographe Turk[187].

D'après un des manuscrits des *Prairies d'or*[188] que j'ai consultés, les Slaves avaient, avant l'époque où cet ouvrage fut écrit, c'est-à-dire avant l'année 336 = 947 de J. C., un roi qui dominait tous les autres souverains de cette nation et auquel toutes leurs races étaient soumises. Il se nommait plus communément ماجك *Mâdjik* (suivant d'autres manuscrits ماحك *Mâ'hak* ou ماحل *Mâ'hal*), et ce nom s'appliquait κατ' ἐξοχὴν à tous leurs princes. D'après un autre exemplaire de l'ouvrage ci dessus-mentionné, ce roi appartenait à la peuplade dite ولينانا *Vélinâna* (ou ولياناو *Bouliâna* ou بليانه *Boliânè*, Poliane), qui était une des souches de la nation Slave et à laquelle les autres races, qu'elle dominait depuis les temps les plus reculés, rendaient toutes hommage; mais plus tard l'ordre y fut troublé, et chacune d'elles se choisit un roi particulier.

Les *Poliane* étaient effectivement déjà puissants du temps de *Mas'oûdy*: ils étaient, à cette époque, gouvernés par *Mieczyslaw* (ou *Micislas*) I, qui fit embrasser la religion chrétienne à ses sujets, le 17 Mars 965, et qui mourut en 992, à l'âge de 61 ans. Or le diminutif polonais de Mieczyslaw est *Mieszko* (pron. Mièchеko), qui se rapproche beaucoup du nom arabe ماجك *Mâdjik*. Comme ce nom, cependant, n'a été celui d'aucun souverain polonais avant Mas'oûdy, et qu'il ne s'appliquait pas par excellence à tous leurs princes, on parviendrait à concilier le récit de l'auteur arabe avec l'histoire de la monarchie polonaise, en supposant que, dans le principe, Mas'oûdy avait écrit الاجك, avec l'article arabe suivi d'un ا ou *L*, et qu'un copiste infidèle a substitué un م ou *M* à ce ا ou *L*, ce qui a fait ماجك *Mâdjik* de لاجك *Lâdjik*. Or, ce dernier nom répondrait parfaitement à celui de *Leszek* que portèrent quatre des premiers rois de Pologne, entre autres *Leszko* IV, mort en 913 de J. C,

185) Ibidem.
186) Ibidem.
187) Ibidem.
188) Voyez le N°. II. ci-dessus.

c'est-à-dire du temps de l'historien arabe. En lisant *Mâ'hal* ماحل, ce nom pourrait désigner *Mal*, prince des Drewliens du temps d'Olga[189]; mais celui-ci n'appartenait pas à la race des ولينانا *Wélinâna* ou بليانه *Poliane.**)

Le Roi des اصطبوانه ou *Slavanni* (peut-être des اصطدرانه *Oszthodérâné*, Stoderani ou plutôt des ابطرانه *Obothrâné*, Obotriti), dit le même écrivain, s'appelait de son temps صقلايج *Sziqlâïdj* ou صقلاخ *Sziqlânidj* (vraisemblablement مصقلايج *Misziqlâïdj*); celui des *Doulâbè* دولابه ou *Дулѣбы* (peut-être بولابه *Boulâbé* ou *Polabi*), واخ صلاوه *Wândj-Szlâwa* (Wiaclaw?); le prince des *Nâmdjîn* ou *Slaves Germains*, غرانه *Ghrâné* ou غراته *Ghrâté* (peut-être غرافه *Ghrâfé* ou غنرانه *Ghonrâté*), et le souverain des *Mitnâï* (مثناى *Mitznâï* ou *Missnii*?) ربيتر *Rébitér* (probabl. رتيبر *Ratibur*).

Witichind[190], comme nous l'avons déjà dit, fait mention d'un prince Slave nommé *Mislaus* (*Mieczyslaw*?), qui, en 931, était roi des Obotrites, et sous les ordres duquel la nation Slave, révoltée contre l'empereur Henri l'Oiseleur, saccagea la ville de Hambourg dont elle ravagea les environs de la manière la plus cruelle[191]. Or le nom de ce souverain Slave, contemporain de *Mas'oûdy*, peut très-facilement avoir été écrit dans le principe مصقلايج *Misziqlâïdj*, dont l'initiale م ou *M* aura été retranchée, de sorte qu'il n'est plus resté que صقلايج *Sziqlâïdj* ou *Szaqlâïdj*.

Le nom de واخ صلاوه *Wândj-Szlâwa* offre la plus grande ressemblance avec celui de *Wiaclaw* ou Venceslas (Венчеславъ?); mais le prince le plus célèbre de ce nom qui a régné du temps de Mas'oûdy, c'est-à-dire depuis 916 jusqu'à 938, était Bohème ou *Czech* et non دولابه ou *Doulèbe*, ni بولابه ou *Polabe*. Il se pour-

189) *Nestor* de Schlözer, tome V, pp. 28 et 30.

*) En considérant, d'un autre côté, *Vilinâna* comme une forme intervertie de *Viniléna*, au lieu de *Vinuli*, le nom de *Mâdjik* pourrait être regardé comme un diminutif de *Mislaus* (Mieczyslaw), roi des Obotrites, qui se mit à la tête de *toute la nation Slave*, lorsque celle-ci se révolta contre l'empereur Henri l'Oiseleur, en 931, c'est-à-dire du vivant de *Mas'oûdy*. (Voy. *Witichind. Annal.* lib. I, p. 12; cf. Helmold, *Chronica Slavorum*, p. 38.)

190) Loc. cit. liv. I, p. 12.

191) *Chronica Slavorum* de Helmold, p. 35, a.

rait cependant que ce nom, étant très-commun chez les Slaves, eût également appartenu au roi de l'une ou de l'autre de ces deux peuplades.

Le roi d'Allemagne, Henri le Saxon ou l'Oiseleur, dont il a été question plus haut, avait, comme nous l'apprend Rottek [192] dont la narration s'accorde avec celle de Helmold [193], profité de la trêve conclue avec les Hongrois (depuis 924 jusqu'en 934) pour combattre avec succès les autres ennemis de l'Empire, c'est-à-dire les *Slaves* et les Normands. Il dompta les *Boëmes* et les *Sorabes* (suivant Helmold), ainsi que les *Dalemincy* et les *Milzeny* (dans la Lusace d'aujourd'hui), bâtit sur le bord de l'Elbe, pour la défense de ses conquêtes, le château de Meissen, chef-lieu et place d'armes du *Margraviat* (Marchionatus) de ce nom (ou Marche de Missnie), et marcha de là contre la Bohème, dont il força, par la prise de Prague, le prince Wenceslaw à se soumettre.,,

Nous voyons par ce passage, que les *Dalemincy* et les *Milzeny*, qui étaient des *Slaves Germains* ou نامجين *Nâmdjîn* (ou peut-être les بامجين *Bâmdjîn* ou Bohèmes) furent dès lors gouvernés par un *Margrave* (Marchio): or, le titre de *Graf* غرانه (Ghrâfé) a pu très-facilement être changé en غرانه *Ghrâné* par la substitution d'un ; ou *n* à un ؛ ou *f*.

Comme un des manuscrits porte غراته *Ghrâté*, il pourrait se faire aussi que ce mot eût été ainsi écrit au lieu de غنراته *Ghonrâté*, dont la seconde lettre ؛ ou *n* aurait été omise. Il s'agirait alors de Conrad I, Roi d'Allemagne, Duc de Franconie, qui régna depuis l'année 912 jusqu'en 919, par conséquent du vivant de Mas'oûdy [194].

Le nom du prince des *Milnâï* (ou *Milznaï* مشناى Missniens?) est écrit زنتبير *Zèntébîr* dans un des manuscrits des *Prairies d'or* et ربيتر *Rabitur* (peut-être رتيبر *Ratibur*) dans un autre. *Zèntébîr* se rapproche beaucoup de *Cedebur*, nom du frère de *Mieczyslaw* I: il était fils de Ziemowit, qui succéda à

192) *Allgemeine Geschichte*, 1818, 5^er^ Band, S. 102.
193) *Chronica Slavorum*, liv. 1^er^, chap. VIII, 4.
194) Ibid. liv. 1^er^, chap. VII, 9, et chap. VIII, 1, 2 et 3.

son père Piast, et qui régna depuis l'année 892 jusqu'en 921; mais *Cedebur*, qui était un prince *Polonais* et non *Missnien*, ne monta jamais sur le trône. *Zèntebîr* pourrait encore être une forme arabe de *Suentibor*, qui était un nom assez commun chez les Slaves; car nous voyons figurer dans l'histoire de cette nation un prince Poméranien appelé *Suantiborus*, qui mourut en 1107, et dont un fils était appelé *Ratibur*, nom qui offre, de son côté, beaucoup d'analogie avec *Rabitur* ربيتر. Ce dernier, par la transposition des points diacritiques, a donc pu très facilement être changé en *Ratibur* رتيبر [195].

Le premier des rois slaves, dit plus loin *Mas'oûdy*, se nommait الدير *Al-Dîr* ou *Ad-Dîr*: il possédait de grandes villes, beaucoup de pays florissants, de nombreuses armées et un attirail de guerre considérable: les commerçants musulmans fréquentaient sa capitale, où ils amenaient toutes sortes de marchandises. Ce monarque avait pour voisin, en fait de souverains Slaves, le roi *el-Awandj* الاوانج (peut-être الواغ *el-Wândj*, Wenzel, ou suivant d'autres manuscrits tels que celui d'Yaqoût, ملك الافرنج *le roi des Francs*), qui possédait une multitude de villes et de provinces bien cultivées (d'après *Yaqoût*, une *mine d'or*, *des villes*, *quantité de lieux peuplés*) ainsi que de nombreuses armées et un brillant appareil militaire. Il faisait la guerre aux Romains, aux Francs (à l'empire des Francs), aux Lombards نوكبرد (peut-être à *Novgorod*?) et à d'autres nations. (Au dire d'*Yaqoût*, il ne *faisait la guerre* qu'*aux Grecs* ou Romains du Bas-empire.

En considérant la syllabe ال *al* de الدير *Al-Dîr* comme l'article arabe, il restera *Dîr* دير, qui est le nom du frère d'Askold. Mais il ne peut être ici question de ce prince, puisqu'il quitta déjà Novgorod en 864 [196] et par conséquent bien antérieurement à l'époque où a vécu Mas'oûdy, qui acheva, comme je l'ai déjà dit, la première édition de son ouvrage en 336 = 947-8 de J. C. En supposant, d'un autre côté, qu'il a été fait dans cette histoire des interpolations

195) Ibid., liv. IV, chap. VII, 10 et p. 393, a.

196) *Karamzine*, 3e édition, tome I, p. 131; cf. le *Nestor* de Schlözer, tome II, pp. 211 et 212.

postérieures à la mort de l'auteur, on pourrait croire que le nom de الدبر *Aldîr* y a été ajouté, et que c'est une contraction de والدمير *Waldimîr* pour ولادمير *Wladimîr*, qui ne monta sur le trône qu'en 980, c'est-a-dire 24 ans après la seconde édition des *Prairies d'or*. Si, au lieu de الدبر *Al-Dîr*, on lisait الدين *Al-dîn* ou *A'd-dîn* d'après le man. des *Ekhbâr-ul-a'iân*, ce nom pourrait à la rigueur être considéré comme une corruption de *Otton* ou *Othon*, quoique, à dire vrai, cette conjecture me semble très hasardée. L'empereur Otton le Grand monta effectivement sur le trône en 936 de J. C., et vainquit les *Slaves*, qui, à compter de ce jour, se soumirent à un tribut et embrassèrent le Christianisme [197]. Mas'oûdy son contemporain aurait donc pu considérer ce monarque comme le plus illustre des princes de cette nation et dire avec assez de raison qu'il était voisin du roi des Francs الافرنج (ou de الوانج *Wandj-Slâwa*, Wenzel ou Wenceslas?).

Il ne serait pas impossible non plus que des copistes infidèles eussent, postérieurement à *Mas'oûdy*, confondu le nom d'*Otton* avec celui de *Lothaire*, en écrivant اللدبر *el-Loudîr* d'où est venu الدبر *Aldîr*. Helmold [198] fait en effet mention d'un comte *Luderus* ou *Lotharius*, qui, après la mort de Magnus, duc de Saxe, fut investi de ce duché par l'empereur Henri en 1106, et qui gouverna avec sagesse les *Slaves* et les *Saxons*. On voit même déjà figurer dans l'année 973, un prince *Luderus* ou *Lotharius*, frère d'*Hermannus Billingius*, qui possédait les provinces Saxonnes nommées *Stormaria*, *Holsatia* et *Dithmarsia*, voisines des Slaves [199].

En lisant enfin الدبر *Aldébour*, ce nom pourrait désigner la ville d'*Aldenbourg*, que les Slaves nommaient *Starigard* et qui se trouvait dans le pays des Wagriens sur la côte occidentale de la mer Baltique. Or, cette ville ayant jadis servi de résidence aux rois des Obotrites et de diverses autres peuplades slaves, il pourrait très bien se faire que l'historien arabe eût donné à ces rois le nom de leur capitale.

---

197) Helmold, *Chronica Slavorum*, lib. 1, cap. IX, p. 8.

198) *Chronica Slavorum*, p. 89, 1 et 3.

199) Ibid. p. 41 *b* et p. 87, 4

L'auteur du *Moudjmel-u't-téwârikh wè'l-qiszäsz*, ainsi que *Chukr-Ullah*, *Mou'hammed Kiâtib* et *'Hâdjy-Khalifa* s'accordent à dire que les Slaves désignaient leurs princes sous le nom de سويت *Swiat* ou سوياو *Swiato* (dont les variantes sont سويست *Swist* et سربتاو *Serbtaou*), et leur lieutenant ou héritier présomptif sous la dénomination de سونج *Swènedj* ou *Swèndj* (peut-être سوينج *Swiatidj*).

Swiat سويت ou *Swènt* سونت ou *Swiatau* سوياو pourraient être considérés comme des abréviations de *Swiatau-Szqlâb* سوياو صقلاب pour Swiatoslaw (ou Stoslaw), dont la finale *Szqlâb* صقلاب (Slaw) a été omise, puisque les copistes l'ont regardée comme le nom de la nation Slave et qu'ils se sont vraisemblablement imaginé que سويت صقلاب ou سوياو صقلاب signifiait *Swiato* ou *Swiat* le Slave. En admettant cette conjecture, *Swiatidj* سوينج (au lieu de *Swènidj* سونج ou *Swèndj*) pourrait être pris pour une contraction de *Святославъ*, nom patronimique de Vladimir le Grand que les habitants de Novgorod avaient effectivement élu prince de cette ville, en qualité de lieutenant ou *Nâïb* de son père *Swiatoslaw*, en 970 de J. C.[200]. *Swènèdj* pourrait même être une contraction de *Swèntidj* سونتج au lieu de سوينج *Swiatidj*, puisque les Byzantins nommaient Swiatoslaw Σφενδοσθλαβος[201].

Il est très-possible aussi que les auteurs orientaux, ayant trouvé la syllabe سويت *Swiat* ou le mot سوياو *Swiato* au commencement de plusieurs noms de souverains Slaves, tels que *Swiętopelk* (Zuentibaldus) I et second chez les Moraves, *Swiatoplug* chez les *Czesi* ou Bohêmes[202], *Swiatoslaw* I et second ainsi que *Swiatopolk* I et second chez les Slaves de Novgorod, aient regardé le mot سويت *Swiat* ou سونت *Swięt* ou سوياو *Swiato* comme un nom commun à tous les souverains de cette nation, de même que les premiers monarques de la dynastie des *Këïânides* faisaient précéder le leur de la syllabe كى *Keï*, et se nommaient *Keï-Qobâd*, *Keï-Kaous*, *Keï-Khosraou*. Comme, d'un autre côté, tous les noms des fils de ces princes Slaves se terminaient en *itch*, les Orientaux ont peut-être joint cette finale au nom de سويت *Swiat*, ce qui

200) *Nestor* de Schlözer, tome V, pp. 142 et 143.

201) Stritter, *Memoriae populorum*, tome IV, p. 982; *Nestor* de Schlözer, tome V, pag. 119.

202) Ibid., tome III, p. 166—170.

en a fait *Swiatitch* سويتچ ou *Swięticz* سوتنچ, qu'ils ont considéré comme une dénomination qui, chez ce peuple, s'appliquait en commun à tous les héritiers présomptifs ou lieutenants du royaume.

Mers qui baignaient les pays Slaves et rivières qui arrosaient ces contrées.

Les auteurs orientaux ne s'accordent pas sur la nature des mers qui baignaient le pays des Slaves; mais la plupart d'entre eux racontent à l'unanimité que l'eau en était douce et peu saumâtre. *Abou-'r-Rî'hân Khârezmy* entre autres, cité par *Ibn-ul-Wardy*[203], rapporte que la mer qui baigne les côtes occidentales du pays d'Andalous (Espagne) se nomme encore la *mer Ténébreuse;* qu'il en sort un bras connu sous les noms de نيطش *Neïthiche* (probablement بنطس *Bonthos*, Pont) et de *mer de Trébizonde*, qui s'étend vers le nord. Il ajoute que c'est la même que la *mer de Crimée*, qui passe sous les murs de Constantinople et qui se retrécit jusqu'à ce qu'elle tombe dans celle de *Syrie* (la Méditerranée); qu'elle s'étend ensuite vers le Nord, *vis-à-vis du pays des Slaves*, et qu'il en sort un autre bras au *nord de cette nation*. Elle forme enfin un coude vers l'orient, à son arrivée dans le voisinage du territoire et du pays des Musulmans.

On voit par ce récit qu'*Abou-'r-Rî'hân* avait des notions fort inexactes sur les mers qui baignent les côtes occidentales et S. E. de l'Europe, et que, au lieu de commencer par le *Pont*, il eût dû citer en première ligne la *Méditerranée* (ou mer de Syrie), en disant que l'océan Atlantique, qui baigne les côtes occidentales du pays d'Andalous, se nomme encore la *mer Ténébreuse*; qu'il en sort (par le détroit de Gibraltar ou de Ceuta) un bras nommé *mer de Syrie* (Méditerranée), qui se réunit à celle de نيطش *Neïthiche* (du *Pont*) ou de Trébizonde; que celle-ci s'étend vers le Nord (où elle forme le *Palus Méotide*), qu'elle correspond à la mer de Crimée, passe sous les murs de Constantinople, et se retrécit jusqu'à ce qu'elle tombe dans la Méditerranée. Le même géographe aurait dû ajouter que l'océan susdit, qui baigne les côtes occidentales de l'Espagne, s'étend vers le nord (où se trouve le *Canal d'Angleterre*), puis vers le nord-ouest, vis-à-vis *du pays des Slaves*, où il forme

203) Voyez le N° XI ci-dessus: cf. *Ibn Foszlan's Berichte*, p. 184.

la *mer des Vèrèngues* (Varaigues) ou la Baltique, et qu'il en sort, au *nord des Slaves*, un autre bras (nommé Golfe de Bothnie ou Golfe de Finlande).

Quant à *Ibrahîm bèn-Wèszîf-châh*[204], on voit clairement qu'il a suivi le même système qu'*Ibn-Sa'îd Maghriby* en assignant la presqu'île Scandinave pour demeure aux Slaves; car il avance qu'ils ont une mer d'eau douce où les navires entrent du côté du nord, et dont les courants vont vers le sud: il veut probablement parler de la mer d'Allemagne (ou peut-être de la mer Blanche?). „Ils ont encore, poursuit le même auteur, une autre mer (vraisemblablement la *Baltique*) dont les courants vont de l'ouest à l'est, jusqu'à ce qu'elle communique à une troisième (vraisemblablement le golfe de Finlande ou celui de Bothnie) qui vient de la région des Boulghârs. Ils ont un grand nombre de rivières qui se trouvent du côté du nord (en Suède ou en Russie?); mais ils n'ont point de mer dont l'eau soit salée, parce que leur pays est éloigné du soleil.„

Chèms-u'd-dîn Dimécheqy[205], qui paraît avoir regardé les *Vèrèngues* ou *Varaigues* comme des Slaves, s'exprime en termes plus clairs sur les mers susmentionnées; car il dit: „L'océan Occidental s'étend ensuite le long de ses côtes, à partir de ce bras (Canal d'Angleterre) jusqu'à ce qu'il forme un coude vers le nord-ouest. C'est là que se trouve le grand bras de mer que l'on nomme *mer des Vèrèngues*: ces derniers sont ceux d'entre les *Slaves* qui ont la carnation la plus vermeille (ou la plus blanche) et les cheveux les plus roux (blonds?). Ce bras est appelé *mer Ténébreuse du Nord*, et il se trouve cinq îles près de ses côtes (probablement Rugen, Bornholm, Gothland, Oesel et Dago). Cet océan s'étend ensuite le long de ses rives vers le N. O., jusqu'à ce qu'il arrive dans la région des ténèbres. Il a son flux et reflux comme l'océan Oriental, et jette, presque de tous côtés, de l'ambre brut sur le rivage.

Après des détails aussi positifs sur la mer des Varèngues, on est étonné de lire le passage suivant du même auteur[206], qui semblerait prouver que celui-ci n'avait à cet

---

204) Voyez le N° VI ci-dessus.

205) Voyez le N° XII ci-dessus: cf. *Ibn Foszlan's Berichte*, p. 189—192.

206) Ibidem, p. 193.

égard que des notions très confuses; car il dit: „On n'est pas d'accord sur le bras qui sort (de cette mer) près de Constantinople. Les uns prétendent qu'il y arrive de la mer de *Neïthis* نيطس (probablement بنطس *Bonthos* ou Pont), c'est-à-dire de la *mer Noire* que l'on nomme encore *mer des Russes*, et que cette dernière communique à celle des *Verèngues* (et des?) *Slaves* (الصقالبة)[207]. D'autres avancent que c'est la mer de *Roûm* (la Méditerranée) qui se jette par ce bras dans celle des *Russes*, et que celle-ci ne communique d'aucune façon avec celle des *Verèngues*, parce que la Grande Plage (c'est-à-dire la partie de l'Europe située à l'est de l'Espagne) s'étend depuis l'Andalous (Espagne) jusqu'à la Transoxane et aux déserts de Qiptchâq.„

Chérîf Djordjâny, de son côté[208], dans son Commentaire sur le *Mémorial astronomique* ou تذكرة de *Naszîr-u'd-dîn Thoûcy*, dit en parlant de la mer des *Verèngues*: „C'est un bras de l'océan Occidental, qui, au nord de l'Espagne, s'avance dans les terres (habitées), *s'étend au nord du pays des Slaves*; et, après avoir dépassé, du côté de l'orient, la région des *Verèngues*, peuple belliqueux et de haute stature qui habite sur ses côtes, il se prolonge au-delà des montagnes inaccessibles et des pays inhabités qui s'étendent jusqu'aux confins du territoire de la Chine. Cette mer a 180 degrés de longitude à partir de l'Occident, et 5 degrés de latitude en allant vers le Nord.„

On ne trouve cités dans les ouvrages des Orientaux que deux fleuves du pays des Slaves, dont l'un paraît être le Don; car *Chèms-u'd-dîn Dimécheqy* le décrit en ces termes[209]: „Le fleuve *des Slaves* et *des Russes* est un grand fleuve qui sort des montagnes de *Saqsîn* (ville de la Khazarie) et de celles de *Kélâbïé* كلابيه (peut-être كويابيه de la Kiovie?). Il s'y jette plusieurs rivières qui viennent du pays de *Soudaq* سوداق (c'est-à-dire de celui des *Comans*): ce fleuve gèle pareillement en hiver et même plus fortement que le Volga (*Itil*).„

---

207) Pline croyait de même que la mer Caspienne communiquait à la Baltique.

208) Voyez le N° XIII ci-dessus: cf. *Ibn Foszlan's Berichte*, pp. 185 et 186.

209) Voyez le N° XII ci-dessus: cf. *Ibn Foszlan's Russen*, p. 39.

Le second de ces fleuves est mentionné par *Zakarïa Qazwîny*[210], qui nous fournit des notions très-curieuses à son sujet: „On voit dans ce pays, dit-il, un fleuve dont l'eau est noire comme celle de la *mer des Ténèbres* (de l'océan Septentrional); mais elle est douce. On n'y trouve point de poissons, mais de grands serpents noirs qui ne font aucun mal. Ce fleuve a en outre des zibelines سمور (?), espèce d'animal plus petit que le chat et dont le poil est extrêmement doux: on l'appelle *Chat aquatique.* Elles y abondent, et l'on en exporte la peau à *Saqsîn* et à *Boulghâr*, où les Slaves en font le commerce: c'est une fourrure très-délicate.„

Les serpents noirs dont il a été fait mention plus haut, pourraient être des *lamproies* ou *миноги*: quant aux *Zibelines* que Baqouwy nomme عيدس *'Aïdos* (lis. قندس *Qondous*), elles ne sont autre chose que des castors. Il y avait effectivement en Lithuanie, aux environs de Minsk, une rivière où cet animal abondait anciennement.

Quant aux montagnes du pays des Slaves, nous avons déjà vu que, d'après les auteurs orientaux, c'étaient les plus hautes de l'empire Romain d'Orient, et que ce nom pouvait même s'appliquer aux monts Oural qui servaient de limite au territoire des Boulghârs du Volga. Il est cependant plus probable que ces écrivains ont voulu désigner les montagnes de la *Basse Mysie*, qui étaient en effet habitées par des peuplades Slaves; car Théophanes nous apprend qu'en 678, c'est-à-dire dans la 11^e^ année du règne de l'empereur Constantin Pogonate, les Bulgares, qui avaient peu de temps auparavant envahi la Thrace, et qui étaient venus s'établir dans le pays situé au nord du Danube près de la rivière d'Onglon, vainquirent les Romains qui voulaient les repousser, traversèrent le Danube et occupèrent la Basse Mysie, où ils soumirent *sept peuplades Slaves* qui y étaient fixées *entre les montagnes* et le Pont[211]. Montagnes du pays des Slaves.

---

210) Voyez le N° IX ci-dessus.

211) Stritter, *Memoriae populorum*, tome II, pp. 73 et 74, et tome III, pp. 506—509; cf. C. d'Ohsson, loc. cit. p. 217.

L'Imâm Chèms-u'd-dîn Dimécheqy[212] dit de son côté, qu'après le mont درن *Dérèn* (Atlas) vient la chaîne dite الشاره (de la Sierra) et celle d'*el-Fat'h* qui sépare la partie orientale de la presqu'île d'Andalous (Espagne) de sa partie occidentale, depuis le commencement de cette péninsule jusqu'à son extrémité, et d'où il se détache une ramification qui s'étend jusqu'à la mer du Nord, à celle des *Vèrèngues*, des *Slaves* et de *Kélâbïé* (peut-être *Kiowié*?).„ Les montagnes des Vèrèngues et des Slaves sont probablement celles qui séparent la Norvège de la Suède.

Principales villes des Slaves.

Les écrivains arabes et persans qui ont fait mention du pays des Slaves, nous le présentent presque tous comme une contrée riche en cités, en villes et en places fortes; mais *Zakarïa Qazwîny* est le premier qui cite nominativement trois de ces villes et de ces forteresses[213], savoir: *Wâtherbourôûna* (suivant C. d'Ohsson *Wâtherboûrôûna* واطربورونه, et d'après la petite géogr. persane واطربوان *Wâtherbouwân*), place forte et renommée pour sa source dite *de miel*, parce que ses eaux en avaient le goût; *Choûchîth* شوشيط (suivant Baqouwy, *Souciih* sans points diacritiques), château fort où l'on trouvait une source d'eau salée qui fournissait du sel à tous les pays Slaves, et *Ma'chaqa* معشقه ou مشقه *Mecheqa* (d'après Baqouwy مشفه *Mèchefa*), grande ville située sur la côte de la mer au milieu de jonchaies impénétrables pour les armées: cette dernière avait pris le nom de son souverain.„

Je n'ai trouvé le château de شوشيط *Choûchîth* cité dans aucun ouvrage européen qui traite des anciens Slaves, quoiqu'il ait fourni du sel à toutes les peuplades de cette nation. Helmold[214] ne fait mention que d'un peuple Slave nommé *Susi*, qui, après la mort de Louis le Germanique, secoua le joug de la servitude vers l'année 976, et dont le nom se rapproche assez de celui de سوسيط *Soucîth*, qui, au dire de Baqouwy, avait été donné au château ci-dessus mentionné. Il serait cependant très-possible que Qazwîny voulût parler de *Salzkotten* ou *Soltkolt*, petite ville de la régence de Minden, à 3 lieues O. S. O. de Paderborn (*Wâtherbourouna*?). Elle a effectivement des sources d'eau salée, et peut très bien avoir été fortifiée du

212) Cf. *Ibn Foszlan's Berichte*, p. 193.

213) Cf. d'*Ohsson*, loc. cit. pp. 238 et 239.

temps de Charlemagne, qui détruisit beaucoup de forteresses de ces contrées à l'époque où il soumit les Saxons*).

Wâtherburoûna واطربرونه**) pourrait désigner la ville de *Paderborn* (ou *Padelborn*) qui servit de résidence à Charlemagne pendant la guerre contre les Saxons, et qui devint un des sièges épiscopaux de la Saxe sous le règne de cet empereur, en 784[214]: or, nous avons vu que Mas'oûdy comptait effectivement les صاصين *Szâszîn*, *Sassi* ou Saxons au nombre des peuplades Slaves, dont ils étaient les plus proches voisins.

Quant à *Macheqa* مشقه ou *Mècheqa*, je ne saurais déterminer d'une manière positive quelle était cette ville, qui, au dire de Qazwîny, était une des plus grandes du pays des Slaves. Nous voyons cependant dans l'histoire[215] que, dans le courant de l'année 982, un prince des *Obotrites* et des *Lutitii* nommé *Mistacus* ou *Mislaus* (probablement *Micislaus* ou *Mieczyslaw*) transféra sa résidence d'*Aldenbourg* ou *Starigard* à *Megalopolis* ou *Miklinburgk* (Mecklenbourg), capitale des Obotrites qui n'est plus aujourd'hui qu'un village du Grand-Duché de Mecklenbourg-Schwerin situé à une lieue du port de *Wismar*: il est donc très-possible que ce prince ait donné son nom à sa nouvelle résidence. Or, le diminutif de *Mislaus* (ou Mieczyslaw) est *Mieszko*, qui ressemble parfaitement au mot arabe مشقه *Mècheqa*.

Après avoir passé en revue les diverses peuplades Slaves, les noms de leurs rois, les pays qu'elles habitaient, les mers qui baignaient ces contrées, les fleuves qui les arrosaient, les chaînes de montagnes qui les traversaient, ainsi que les villes et forteresses les plus célèbres que citent les auteurs orientaux, je terminerai mon travail en décrivant, d'après eux, la nourriture et la boisson des Slaves, leurs armes, leurs guerres, leurs moeurs, leur religion, leurs temples, leur commerce et leur degré de civilisation.

---

*) *Masselin*, loc. cit. tome II, p. 487; Stein, *Handbuch der Geographie und Statistik*, 1819, tome II, p. 288.

**) Ce mot me paraît être composé de *Water* (eau) ou *Pader*, nom de la rivière qui prend sa source dans la ville de *Paderborn*, et de *brouna* au lieu de *Brunn* ou *Born* (source, fontaine).

214) Helmold, *Chron. Slav.* p. 15, 8 et p. 16[b].

215) Ibid. p. 39, b, et p. 64, chap. 23.

Nourriture et boisson des Slaves.

Chukr-Ullah (qui a écrit en 861 de l'hégire = 1456 de J. C.) rapporte que les semailles des Slaves consistaient en millet, et leur boisson en hydromel (miel, μεδυ). *Ibn-Foslân* parle également de la prédilection des Boulghârs pour le millet; et ce goût est encore partagé de nos jours par les Tatares *Nogaï*, qui, au dire d'un voyageur moderne[216], préfèrent cette céréale à tout autre végétal, et sont surtout grands amateurs de la *Chorba*, espèce de soupe préparée avec du gruau de millet.

Leurs armes.

Le même *Chukr-Ullah* nous fait connaître les armes des Slaves, qui consistaient dans la hache d'armes et la lance. „Les Slaves, dit *Sipâhy-zâdé*[217], sont des guerriers armés de pied en cap de cuirasses, d'armes blanches (بيضات) et de glaives. „Il s'agit probablement ici de la hache ou du glaive à deux tranchants (ετεροτηκτον ξιφος) et de la masse d'armes (μαγλαβιον), qui, au dire des Byzantins[218], étaient propres aux Βαραγγοι (*Vèrèngues*) de Constantinople.

Leurs guerres.

Les Slaves, comme nous l'apprennent la plupart des auteurs levantins qui en ont parlé, se faisaient fréquemment la guerre. Ils en avaient souvent à soutenir contre les Grecs du Bas-Empire[219], les Russes[220] chez qui ils faisaient des incursions et dont ils enlevaient les richesses, les *Bourguignons* (برجان)[221] et les *Mèchetchéraques*[222]: ces Turkomans étaient toujours vainqueurs et emmenaient leurs prisonniers en Grèce, où ils les vendaient comme des esclaves.

L'armée du roi de *Mècheqa* مشقه (des Obotrites de Mecklenbourg?) consistait en infanterie, parce que les chemins de ce pays étaient impraticables pour la

---

216) Bruchstücke aus einigen Reisen nach dem südlichen Russland in den Jahren 1822 bis 1828, mit besonderer Rücksicht auf die Nogayen-Tataren am Asowschen Meere, von Daniel Schlatter, 1830; XX und 496 Seit. 8°: cf. *Allgemeine Litter. Zeitung*; *Ergänzungsblätter*, *November* 1832, Ss. 875—877.

217) Voyez le N°. XV ci-dessus.

218) Stritter, *Memor. populor.* tome IV, p. 432.

219) *Chèms-u'd-dîn Dimèchqy*, N°. XII, et *Mas'oûdy*, N°. II ci-dessus.

220) Relation d'Ibn-Foslân, voyez le N°. VII ci-dessus; cf. Frähn's *Ibn Foszlan*, pp. 2 et 3.

221) *Zakarïa Qazwîny*, N°. IX, et *Baqouwy*, N°. XIV ci-dessus.

222) *Chukr-Ullah bèn-Chèhâb Ahmed*, N°. XVI etc. Consultez, au sujet des *Mèchetchéraques* (Mescaera), le *Nestor* de Schlözer, tome II, pp. 105, 106 et 108: ils habitaient jadis les rives inférieures de l'Oka, parmi les Morduates et les Tchérémisses. (Georgi, p. 186 et suiv.)

cavalerie. Ce prince distribuait chaque mois des vivres à ses troupes; et il leur fournissait même, en cas de besoin, des chevaux, des selles, des brides, des armes et tout ce qui leur était nécessaire[223].

Moeurs et usages des Slaves.

Zakarïa Qazwîny cite, à l'article des Slaves, les données qu'Ibn-Fozlân lui a fournies sur les moeurs des Boulghârs (du Volga). Comme elles ont déjà été publiées par notre illustre collègue M^r^ de Frähn[224], il sera inutile de les répéter ici: je ne parlerai donc que des usages décrits par *Abou-'Hâmid Andaloucy*, qui visita Boulghâr dans le 12^e^ siècle de l'ère chrétienne.

Si un Slave, dit-il, insulte la servante (جارية?) ou l'enfant d'un autre, on s'empare de tout ce qu'il possède; et s'il est pauvre, on vend ses enfants: à défaut de ceux-ci, on le vend lui-même comme un esclave, et il reste dans cet état jusqu'à ce qu'il soit racheté.

Si l'un d'eux fait des affaires de commerce avec un étranger et qu'il devienne pauvre, on vend sa femme, ses enfants, sa maison et même sa personne, pour acquitter la créance de l'étranger.

Il y a tous les vingt ans, dans le pays des Slaves, des vieilles femmes qui se rendent coupables de sorcellerie et qui occasionnent par là de grands troubles parmi le peuple. On s'empare alors de toutes celles que l'on rencontre, et on les jette, pieds et poings liés, dans un grand fleuve qui traverse ce pays. Celles qui surnagent sont réputées sorcières, mais celles qui plongent sont déclarées innocentes de tout sortilége et remises en liberté.

S'il naît un fils à un Slave, il lui donne ses soins jusqu'à ce qu'il ait atteint l'âge de puberté. Il lui remet alors un arc et des flèches, en lui disant: „Tâche de pourvoir toi-même à ta subsistance„, et le renvoie de chez lui[225]. Leurs filles,

223) *Zakaria Qazwîny*, N°. IX ci-dessus.

224) *Mémoires de l'Académie*, 6^e^ série, tome I, pp. 555 et suiv.

225) Cet usage a beaucoup d'analogie avec celui qu'Ibn-Fozlân attribue aux anciens Russes: cf. *Ibn Foszlan's Berichte*, pp. 2 et 3, où il est dit que, *s'il naît* un fils à un Russe, celui-ci lui jette un glaive, en lui disant: Tu ne posséderas que ce que tu acquerras par ton sabre; cf. *C. d'Ohsson*, loc. citat. p. 103.

encore vierges, sortent de chez elles la tête entièrement découverte, de sorte que chacun peut les voir; et celui qui se sent épris de l'une d'elles lui jette une coëffe sur la tête: on est alors obligé de la lui donner en mariage. Il peut en épouser vingt et même davantage; c'est pourquoi leur nombre (leur population) est si grand qu'on ne saurait le calculer.

„Celui à qui il naît (à *Mècheqa* ou Mecklenbourg?) un enfant de l'un ou de l'autre sexe, reçoit du roi ses moyens de subsistance; et, aussitôt que l'enfant a atteint l'âge de puberté, le souverain se charge de le marier si c'est un garçon, et reçoit du père du jeune époux la dot (convenue) qu'il remet au père de la future; car la dot se paie d'avance chez cette nation. Aussi le Slave qui a deux ou trois filles s'enrichit-il, tandis que celui qui a deux ou trois fils devient pauvre. Le prince se charge de fournir à leurs dépenses: c'est lui qui fait également les frais de leurs noces. Il est comme un tendre père pour ses sujets; et ceux-ci, contrairement aux autres Turks (? Scythes), sont très-jaloux de leurs femmes.„

Les Tatares *Nogaï* préfèrent encore de nos jours les filles aux garçons, et disent comme les anciens Slaves, qu'un grand nombre de filles est un trésor pour les parents [226].

Les Slaves, comme nous l'apprennent *Yaqoût*, *Ibrahîm bèn-Wèszîf-châh* et *Zakarïa Qazwîny* avaient coutume de brûler les corps de leurs morts. Cet usage, au dire de Mas'oûdy, existait surtout chez les *Serbîn* (Serbes païens), et s'était conservé chez les Slaves qui étaient au service du roi des Khazares. Ils consumaient même avec le défunt ses montures, ses ustensiles, tous les ornements qui lui avaient appartenu et ses femmes toutes vives [227].

Chèms-u'd-dîn Dimèchecy, de son côté, rapporte que les Slaves qui s'étaient rapprochés de l'océan, brûlaient les corps de leurs rois après la mort de ces der-

---

226) *Daniel Schlatter's Reisen*, loc. citat., et *Ergänzungsblätter zur allg. Litter. Zeit.*, Nov. 1832, Ss. 875—877.

227) Cet usage se rapproche également de celui des anciens Russes; voyez *Ibn Foszlan's Berichte*, p. 10—21; cf. *C. d'Ohsson*, loc. citat. p. 94—101.

niers et consumaient avec eux leurs esclaves des deux sexes, leurs femmes et toutes les personnes attachées au service particulier du monarque, telles que son secrétaire, son favori et son médecin. Cet usage existait surtout chez les Slaves païens, dit *Ibrahîm bèn-Wèszîf-châh*, et on le trouvait de même chez les Russes, d'après l'assertion d'Ibn-Fozlân.

Cette tradition historique ne se concilie nullement avec les données de Huscher, qui, en parlant des tombeaux du Preissnitzberg en Prusse, avance que *les peuples Slaves ne brûlaient pas les corps de leur morts*, et qu'ils avaient, au contraire, coutume de les inhumer dans les champs, les prairies et les jardins[228]: je serais par conséquent disposé à croire que les tombeaux de l'Eritzberg dont cet auteur fait mention, appartenaient aux Slaves et non aux *Kattes*, comme il le présume.

Religion des Slaves.

Une partie des Slaves, suivant *Mas'oûdy* et *Zakarïa Qazwîny*, professait la religion Chrétienne du rit Nestorien (ou celle du rite Jacobite, d'après *Yaqoût*). D'autres étaient Païens مجوس: ils n'avaient point de livre sacré, n'obéissaient à aucune loi (révélée), et n'avaient en général aucune idée des lois. On raconte, dit *Sipâhy-zâdé*, que les Slaves ont conservé la religion des Mages المجس, et qu'ils adorent le feu, puisque, rien à leur avis, ne saurait être plus utile (que cet élément), surtout pendant les fortes gelées qui se font sentir chez eux. *Baqouwy*, à son tour, rapporte que les Slaves de son temps (1403—4) étaient des Chrétiens Jacobites, et que d'autres adoraient le feu (?). *Ibrahîm bèn-Wèszîf-châh* fait mention d'une peuplade, située entre les Slaves et les Francs, qui professait la religion chrétienne, *révérait les astres*, et célébrait chaque année sept fêtes en l'honneur des sept planètes: la plus solennelle était celle du soleil.

---

228) *Variscia.* Mittheilungen aus dem Archive des Voigtländischen Alterthums-forschenden Vereins; 2e Lieferung. Beschreibung und historische Erläuterung eines teutschen Runnen-Steines, des einzigen der bisher in Teutschland selbst entdeckt worden ist, und einiger anderen merkwürdigen Alterthümer Germanischer Vorzeit, welche auf einem Waldgebirge bei Grossliabersdorf, 4 Stunden von Ansbach sich vorfinden, von Fried. Wilh. Huscher. Cf. *Chr. Dan. Beck's allgemeines Repertorium*, 1832, 3ter Band, 4tes Stück.

Législation des Slaves.

Ce qui prouve que les Slaves n'avaient pas de lois écrites, c'est qu'il y avait à Itil (capitale des Khazares) un juge particulier pour les *Slaves*, les Russes et les *autres* Païens attachés au service du roi. „Ce juge, *conformément au système des Païens*, prononçait ses arrêts *en se basant uniquement sur les préceptes de la raison naturelle*.„

Eglises et temples des Slaves.

Ibrahîm bèn-Wèszîf-châh est le seul auteur arabe, à ma connoissance, qui fasse mention d'églises slaves où étaient suspendues, dit-il, des briques ou des tuiles sur lesquelles on frappait comme sur des cloches. *Mas'oûdy*, d'un autre côté, et d'après lui, *Zakarïa Qazwîny* ainsi que *Baqouwy* parlent de trois temples païens, célèbres chez cette nation.

Le premier était situé sur une montagne, qui, au dire des philosophes, était une des plus hautes du monde. L'autre avait été construit par un de leurs rois sur la *montagne noire*, qui était entourée d'eaux miraculeuses de diverses couleurs et saveurs, dont les effets salutaires étaient généralement reconnus. Il s'y trouvait une grande idole représentant un homme (ou *Saturne*) sous la figure d'un vieillard, qui, d'une main, tenait une baguette avec laquelle il remuait des ossements humains (ou ranimait les morts des cimetières نواويس); et l'on avait figuré sous son pied droit toutes sortes de fourmis (?), tandis que l'on voyait sous l'autre des corbeaux ainsi que des figures de corneilles et d'autres oiseaux semblables. On y remarquait en outre de singulières figures représentant des Abyssins et des Ethiopiens (ou Nègres) de toute espèce.

Le troisième de ces temples se trouvait également sur une montagne entourée d'un bras de mer: il était construit en coraux rouges et en émeraudes vertes. Au milieu de cet édifice on remarquait un grand dôme, sous lequel s'élevait une idole dont les membres étaient formés de quatre espèces de pierres précieuses, savoir: de chrysolithe vert, de rubis rouge, de cornaline jaune et de cristal blanc: la tête en était d'or. Vis-à-vis de cette idole on en voyait une autre qui représentait une jeune fille. On offrait à la première des sacrifices (des victimes ? قرابين) et du millet (دخن). On attribuait la construction de ce temple à un sage qui, dans les temps anciens, vivait chez cette nation, et qui avait exercé sur elle le plus grand

empire par un effet de l'admiration qu'il lui avait inspirée en faisant couler des ruisseaux dans son pays, en y élevant des montagnes (?) et en y creusant de grands canaux.

Je ne saurais déterminer d'une manière précise quels étaient les temples dont il est ici question, ni les divinités auxquelles ils étaient consacrés, puisque, dans le nombre de celles qui étaient révérées à Aldenbourg ou Starigard chez les Wagriens, à Arcona dans l'île de Rugen, à Rhethra ou Rethre dans le pays des Obotrites, à Nowgorod et à Kief etc., il ne s'en trouvait aucune qui eût été représentée avec les attributs dont il a été question plus haut.

Le troisième temple dont il a été fait mention ci-dessus, était situé sur une montagne entourée par un bras de mer: ce pourrait avoir été celui de *Prove* (ou *Provo* ou *Prono*), dieu de la justice que l'on adorait à Aldenbourg[229], ou plutôt celui de *Swiatowit* ou *Swantewit* ou *Swętowid* à Arcona dans l'île de Rugen[230]. Quant à l'autre statue qui ornait le même temple, il serait possible que c'eût été celle de *Siwa* ou *Siwie* (la Venus des Slaves), qui était spécialement révérée chez les Polabes[231]. Enfin l'idole qui se trouvait dans le second temple ci-dessus mentionné, et qui représentait un homme sous la figure d'un vieillard, était vraisemblablement celle de *Radegast*, divinité des Obotrites, qui avait un temple dans la ville de Rhetra à l'extrémité du lac nommé *Tollense*, un autre à Mecklenbourg et un troisième dans la grande ville de *Wieneth* ou *Wineta*[232]. Le personnage fabuleux auquel on attribuait la fondation du troisième temple susdit était probablement *Samo*, qui, sous les dehors d'un marchand, arriva dans le pays des Slaves et les civilisa[233].

229) Helmold, *Chronica Slavorum*, pp. 125, 2; 126 a; 160, 15; 185, 3: cf. *Versuch einer slawischen Mythologie* von Kayssarow, p. 82 et suiv.

230) *Helmold*, loc. cit., p. 21, 3, 4 et 5; p. 125, 3; p. 234, 2 et 235, 7; cf. von Kayssarow, loc. cit., p. 103 et suiv.

231) *Helmold*, loc. cit., p. 125, 2 et 127, *b*; cf. *A. Gottl. Maschen's gottesdienstliche Alterthümer der Obotriten aus dem Tempel zu Rhetra*, p. 95 et suiv.; *von Kayssarow*, loc. citat., p. 95 et suiv.

232) *Masch*, loc. citat., p. 51—69; cf. *Helmold*, loc. cit., p. 125, 2 et 126, *b*; *von Kayssarow*, loc. cit. pp. 89 et 90.

233) Jenaische Allgemeine Litter. Zeitung; November 1823, *Königinhöfer Handschrift*, p. 241.

Civilisation des Slaves.

Les détails que *Mas'oûdy* nous fournit sur la construction des temples dont il donne la description, prouvent clairement que les Slaves avaient déjà fait, de son temps, d'assez grands progrès dans les arts et dans les sciences, puisque le premier de ces temples était principalement renommé par sa structure, l'arrangement des pierres de diverses espèces dont il se composait, la variété de leurs couleurs, les ouvertures pratiquées dans le comble et les constructions qui y avaient été faites pour observer le lever du soleil etc.

Leur commerce.

Enfin les Slaves faisaient déjà, à la même époque, un commerce assez étendu, puisque *Mas'oûdy* rapporte également que les commerçants musulmans fréquentaient la capitale du roi Slave *Al-dîr* الدير (ou *Aldébour* الدبر d' Aldenbourg, peut-être اللدير *el-Loudîr* ou Lothaire), où ils amenaient toutes sortes de marchandises. *El-Iszthakhry*, de son côté, raconte que l'on voyait dans le Khârezm des tapis que l'on tirait du pays des *Slaves* et de celui des Khazares, d'où l'on amenait aussi des peaux de renards, de martres, de zibelines et d'hermines. Les Slaves faisaient en outre, au dire d'*Abou-'Hâmid el-Andaloucy* cité par *Qazwîny*, un grand commerce de peaux de castors (chats aquatiques?) à Saqsîn (ville des Khazares) et à Boulghâr.

Tel est l'ensemble des données sur les anciens Slaves que j'ai pu recueillir dans les productions des auteurs orientaux. Il est à espérer que d'autres écrivains plus habiles que moi sauront tirer un meilleur parti de ces matériaux: j'aurai du moins le mérite de les avoir rassemblés, et je me plais à croire que cette bonne intention me rendra digne de l'indulgence du lecteur.

NB. Monsieur le Professeur Senkowsky, dans son intéressant article sur les *Sagas Scandinaves* (Библіотека для чтенія, tome I, p. 40), avance que les Boulghars étaient la seule peuplade de la Russie actuelle à laquelle les Arabes du moyen âge donnaient le nom de *Slaves*, et que le prince *Vladlavetz* était seul qualifié par eux du titre de *Roi* (ou *Tsar*) *Slave*. Cette assertion, qui n'est basée que sur le récit d'Ibn-Fozlân, ne me paraît pas entièrement fondée, puisque nous avons vu dans la relation de Mas'oûdy, que cet auteur comptait au nombre des peuplades *slaves* les ولينانا *Vélindna* (Волиняне), les اصطبوانه *Iszthalwâné* (ou Stavanni), les دولابه *Doulâbé* (Дулѣбы) et les *Turks* (Торки), qui habitaient également la Russie, si toutefois l'orthographe arabe de ces noms est exacte.

DIE VOLKSSTÄMME DER MONGOLEN,

ALS BEITRAG

ZUR GESCHICHTE DIESES VOLKES UND SEINES FÜRSTENHAUSES;

VON

I. J. SCHMIDT.

ERSTE ABHANDLUNG.

(Gelesen den 14. März 1834.)

Die Mongolen und ihre Geschichte bieten die merkwürdige Erscheinung einer Nation dar, die plötzlich, ungekannt und ungeahnt aus ihrer Dunkelheit auf den Weltschauplatz trat, und sich durch ungeheure Eroberungen und Stiftungen von Dynastien in ausgedehnten fernen und fremden Reichen einen unauslöschlichen Namen erwarb, ohne jedoch die schnell erworbene Grösse dauerhaft behaupten zu können, indem der ganze Cyklus derselben kaum mehr als anderthalb hundert Jahre umfasst, und die Nation unter raschem Sinken sich am Ende dieser Zeit beinahe auf dem nämlichen Standpuncte befand, von welchem sie ausgegangen war. Dauerte die Herrschaft der Tschinggissiden in Russland länger, so lag die Schuld davon nicht an dem Volke der Mongolen oder an der Güte ihrer Verwaltung, sondern an dem überaus verworrenen Zustande des damaligen Russlands, sowie an der Macht des Islams, den die Kiptschakschen Mongolen annahmen, der sie mit den längst diesem Glauben zugethanen Türkischen Völkern im Westen Russlands verband, und dessen vielseitig schweres Uebergewicht dem Christenthume damaliger Zeit noch zu drückend war.

Nach der Vertreibung der Mongolen aus China und dem Untergange der von ihnen gestifteten Dynastien in den westlichen Ländern wurde ihre Geschichte, wenn gleich nicht geschlossen (denn das war nicht mehr möglich), doch völlig verworren, ungewiss und so gut wie unbekannt; indem die früher von ihnen besiegten, nun aber wieder frei gewordenen, Nachbarvölker sich nicht mehr die Mühe gaben, sich darum viel zu bekümmern, und somit auch die Sprache des Volkes und alles damit Verbundene keiner Berücksichtigung mehr werth gehalten wurde. — Ja wie viele dunkele Puncte, welche mächtige Lücken sind nicht, trotz dem dass die gebildetsten Völker damaliger Zeit, die Chinesen, Araber und Perser sich zu Historiographen der über sie herrschenden Mongolen hergaben, in der Geschichte dieser Letztern geblieben! Wie fragmentarisch und kümmerlich ist nicht unsere historische Kenntniss der Dschutschiden-Dynastie, die doch so lange auf Russland lastete! Und wie noch viel öder sieht es nicht in den Geschichtsgebieten der Tschaghataiden aus!

Mit dem Aufkommen *Timurlenk's* und des von ihm auf den Trümmern des Tschaghataischen errichteten Reiches, war der Cyklus der Mongolischen Epoche bereits durchlaufen, und es braucht kaum hier wiederholt zu werden, dass die Stiftung des Reichs der Timuriden nur ein Bau aus fremden, jedoch zeitgemäss noch brauchbaren, Ueberbleibseln der gänzlich gesunkenen Mongolischen Macht war, dass weder *Timur*, noch auch sein Volk — wenn gleich einzelne Mongolische Stämme ihn auf seinen Eroberungszügen begleitet haben mögen und er selbst seine Geschlechtslinie an die der Tschinggissiden anschloss, wenn er gleich die Mongolische Schrift für die Türkische, seine Muttersprache, einrichten und mittelst dieser Schrift Türkische Werke abfassen liess — Mongolen waren; daher es als Irrthum zu rügen ist, wenn das von dem Timuriden *Babur* in Hindustan gestiftete Reich, wie jetzt noch häufig geschieht, für ein Mongolisches gehalten wird.

Wenn von einem Nomadenvolke geschichtlich die Rede ist und deutlich bezeichnet werden soll, was noch zu dessen Bestandtheilen gehört, so dürfen solche Vereine oder Stämme nicht mehr dazu gerechnet werden, die blos in Sitten,

Gebräuchen, in der Lebensweise und Physiognomie grosse Aehnlichkeit oder gar völlige Gleichheit mit einander zeigen, sondern ausschliesslich nur solche, die fortwährend durch das Band einer und der nämlichen Sprache mit einander verbunden sind und die sich selbst gegenseitig als Glieder eines und desselben Volkes anerkennen. Es unterliegt, in Beziehung auf die Mongolen, übrigens keinem Zweifel, dass Tausende von Individuen dieser Nation, nicht nur während der Dauer der von ihr gestifteten Reiche im westlichen Asien, sondern vielleicht schon während früherer, in der Geschichte nicht deutlich genug ausgeprägter, Invasionen und Eroberungszüge in vorhergegangenen Jahrhunderten, sich mit den im Westen einheimischen Völkern vermischt haben mögen; ja ganze, zum Erbtheil Mongolischer Vasallenfürsten gehörige, Mongolische Stämme, deren Namen wir am Aral- und Caspischen See wiederfinden, haben sich weit von ihrem Vaterlande in diesen und andern Gegenden angesiedelt, ihre Sprache vergessen, und sind ihrem Volke gänzlich entfremdet Es kann keinem Beobachter entgehen, wie stark die Mongolische Gesichtsbildung ihren Stempel ganzen Abtheilungen von Völkerschaften Türkischer Sprache aufgedrückt hat; ungeachtet aller, vielleicht in manchen Fällen genealogisch nachzuweisenden, Vermischung mit Mongolischem Blute sind indess solche Volksstämme oder einzelne Individuen aus ihnen keine Mongolen mehr.

Wir beschränken uns demnach blos auf diejenigen Stämme, die noch wirkliche Mongolen sind, die bis auf den heutigen Tag die Mongolische Sprache reden und die schon seit längerer Zeit Anhänger eines gemeinschaftlichen Glaubens, des Buddhaismus, geworden sind. Ist, wie wir bereits oben bemerkten, die Geschichte der Gesammtmasse des Mongolischen Volkes und dessen in verschiedenen Ländern gestifteten Dynastien lückenhaft und nur zu reich an dunkeln Partien, so ist die grosse Unvollständigkeit und Ungewissheit in der der zahlreichen einzelnen Stämme, aus welchen dasselbe bestand und zum Theil bis heute besteht, noch ungleich fühlbarer, besonders in den Begebenheiten während der auf die Vertreibung der Mongolen aus China folgenden Periode. Zwar haben wir durch *Ssanang Ssetsen's* Geschichtswerk etwas mehr Licht darin bekommen, jedoch bei weitem nicht genug,

um uns nur eine nothdürftige Uebersicht aller Begebenheiten auf dem Mittelasiatischen Hochlande während der ziemlich langen Zeit bis zum Sturze der Dynastie Ming zu verschaffen. Der Hauptgewinn, den uns Ssanang Ssetsen in dieser Beziehung gewährt, ist die fortlaufende Genealogie der Nachkommen Tschinggis Chagan's oder der *Bordschigin* und der verschiedenen Zweige dieses Hauses im eigenen Vaterlande, so wie die Gestaltung der Stämme und ihrer Verwaltung während der fast unaufhörlich fortdauernden Anarchie unter den Mongolen, nebst der Andeutung, welche Stämme eine Zeitlang das Uebergewicht erhielten und welche den andern unterlagen.

Mehrere Namen von Stämmen, welche zur Zeit Tschinggis Chagan's mächtig waren, als die Taidschiod, Tatar, Keraid, Olchonod u. s. w. sind aus der Geschichte gänzlich verschwunden. Andere, wie die Chongkirad, von welchen sich auch eine Türkisch gewordene Abtheilung unter den Völkerschaften jenseits des Caspischen Meeres findet, dauern in der Mongolei bei Ssanang Ssetsen bis zum Anfang der Mandschu-Dynastie fort und kommen dann nicht wieder vor; noch andere, wie die Chortschin, Naiman, Ssunid, Dschelair oder Dschelaid, Chorlos u. s. w. bestehen bis auf den heutigen Tag. Es gibt aber unter den jetzigen Mongolischen Stämmen noch eine bedeutende Anzahl solcher, deren Namen in der Geschichte Tschinggis Chagan's nicht vorkommen; ein grosser Theil derselben findet sich indess bei Ssanang Ssetsen in der späteren Geschichte, und es bleibt bei mehreren von ihnen ungewiss, ob sie unter denselben Namen schon früher da waren, und nur wegen ihrer geringen Familienzahl weniger beachtet wurden, oder ob sie erst später, in Folge neuerer Eintheilungen oder des allmähligen Emporkommens minder bedeutender Unterabtheilungen entstanden sind. Bei einigen ist es zweifelhaft, ob nicht vielleicht unter den jetzigen Namen grosser Stämme ein alter Volksstamm als Unterabtheilung versteckt liegt. So besitzt der Oiradsche Stamm der *Torgod* jetzt noch eine ganze Unterabtheilung von 6000 Familien, welche den Namen Keraid oder Kerijäd führt, so dass man leicht auf die Vermuthung gerathen könnte, dass bei dieser Unterabtheilung die Nachkommen der durch

Ong-chan, dem sogenannten *Priester Johannes* der Europäischen Reisenden des 13ten Jahrhunderts, berühmt gewordenen Keraid oder Kerijäd zu finden seyn möchten. Ja noch mehr: der Stammvater der Chane der Torgod, des vierten Stammes der Oirad, hiess wie wir weiter hin am gehörigen Orte sehen werden, *Ong-Chan*[1]. Nun ist damit zwar keineswegs erwiesen, dass dieser *Ong-Chan* mit jenem von Tschinggis Chagan besiegten Chan der Keraid eine und dieselbe Person sey; bemerkenswerth bleibt es indess, dass die ehemaligen Fürsten der Torgod ihren Stamm selbst Keraid oder Kerijäd nannten, und dass der jetzige Name Torgod erst späterhin entstanden ist[2].

Es ist nicht nur aus Ssanang Ssetsen, sondern auch aus den Annalen der Ming bekannt, dass nicht sehr lange nach der Vertreibung der Mongolen aus China in ihre alte Heimath die Oirad-Stämme — uns bekannter unter dem im eigenen Vaterlande durchaus fremden Gemeinnamen Kalmüken — sich von der Herrschaft der Nachkommen Tschinggis Chagan's loszumachen suchten, und dass ihnen diess auch auf kurze Zeit gelang; dass sie ferner sogar darauf bedacht waren, den Herrscherstamm der *Bordschigin* oder der Tschinggisiden auszurotten, um sich und ihrem, durch *Toghon* und *Essen Taischi* gestifteten, Fürstenhause, welchem alle Oirad-Stämme damals gehorchten, die Oberherrschaft zu sichern. Es blieben aber die dem alten Herrscherhause treuen Volksstämme am Ende Sieger in diesem blutigen Kampfe, so dass die Familie der Tschinggissiden und ihre Herrschaft, ungefähr hundert Jahre vor dem Emporkommen der Macht der Mandschu, wieder aufzublühen begann. *Dajan Chagan* vereinigte im Anfang des 16ten Jahrhunderts zum ersten Male wieder alle Mongolische Stämme unter seine Oberherrschaft; dessungeachtet war an Gründung der alten kräftigen Monarchie nicht mehr zu denken. Denn nicht nur theilte sich die Nation unmittelbar nach ihrer Wieder-

1) In meiner nächstfolgenden Abhandlung werde ich mich nicht bloss mit den geschichtlichen Notizen über die Oirad, sondern auch mit den Fragmenten der Geschichte der unter Chinesischer Botmässigkeit stehenden Mittelasiatischen Türken beschäftigen.

2) Vergl. Pallas „Sammlung historischer Nachrichten u. s. w." Th. I, S. 56."

vereinigung aufs Neue in die uralte, (nur nicht von Tschinggis Chagan und seinen ersten Nachfolgern) beliebte linke und rechte Seite oder östliche und westliche Reichsverwaltung, sondern die einzelnen kleinern Lehnsfürsten, denen als Familiengliedern viel zu viel Macht gelassen war, und die selbst gern souverain seyn wollten, zeigten sich auch nicht immer geneigt, dem Verlangen des regierenden Familienhauptes zu gehorsamen. Mehrere dieser Vasallenfürsten, sämmtlich Abkömmlinge *Dajan-Chagan's*, beherrchten grosse und äussert volkreiche Stämme; sie stifteten eigene Chanate und bekümmerten sich wenig um den Grosschan oder Chagan der Tschachar, welche, zuletzt ziemlich unbedeutende, Würde in den Nachkommen des *Töröbolod*, ältesten Sohnes *Dajan-Chagan's*, bis zur Epoche der Mandschu forterbte. Hätte damals ein energischer Genius wie Tschinggis Chagan, wenn gleich ein etwas milderer und zeitgemässerer, an der Spitze der Nation gestanden, so wäre höchst wahrscheinlich anstatt der Mandschu- eine neue Mongolen-Dynastie auf den Thron der völlig kraftlosen Ming gekommen.

Ein solcher Mann, der dem Mongolischen Herrscherhause fehlte, hatte sich indess bei einem Nachbarvolke, den Mandschu, gefunden. Das Emporkommen dieser neuen, den Mongolen früher zinsbaren und von ihnen oft unterdrückten, Macht wurde von diesen nicht gleichgültig angesehen; vielmehr kam es bald zu Reibungen und Fehden zwischen den Mandschu und den benachbarten Mongolischen Stämmen der Chortschin und ihren Verbündeten, in welchen aber die Mandschu Sieger blieben, bis im Jahre 1624 die Chortschin selbst sich vom Mongolischen Interesse trennten uud sich, jedoch blos als Hülfsmacht und nicht als Unterworfene, mit den Mandschu und ihrem *Taidsu* oder Dynastiestifter verbanden. Dieser Abfall hatte unmittelbar einen Krieg zwischen den Tschachar oder einem Theil der dem Mongolischen Chagan ergebenen Stämmen und den Chortschin zur Folge, der für Letztere, durch die Unterstützung der Mandschu, siegreich ausfiel, worauf noch mehrere benachbarte Mongolische Stämme mit den Mandschu gemeinschaftliche Sache machten und Verräther an ihrer Nation wurden, bis im Jahre 1634 der letzte Grosschan der Mongolen, *Lindan Chan*, von den

Mandschu besiegt und vertrieben und dem Reiche der Tschachar[3] — unter welcher, geschichtlich oft vorkommenden, Benennung man keinen besondern Stamm, sondern blos den damaligen Ehrennamen des gesammten Mongolischen Volkes und seines Grosschanats verstehen darf — ein Ende gemacht würde. Ungeachtet des gemeinschaftlichen Hasses beider Völker gegen die Ming musste der immer wachsende und überhand nehmende Einfluss der Mandschu bei den Mongolen zuletzt Besorgnisse erregen. Die Letzteren waren schon seit langer Zeit gewohnt, die Chinesen zu brandschatzen oder von diesen die Ruhe vor räuberischen Einfällen durch reiche Geschenke sich abkaufen zu lassen; es lag daher im Vortheil der Tschachar, sich den Fortschritten der Mandschu in China zu widersetzen und den Ming gegen diese Eindringlinge zu Hülfe zu kommen. Von der andern Seite hofften die dem National-Interesse abtrünnig gewordenen Mongolischen Stämme, unter dem Schutze der Verbindung mit den Mandschu, ihre Raubsucht in China noch bequemer und einträglicher befriedigen zu können. Dieses unkluge Verfahren, welches die Mandschu geschickt zu nähren und zu benutzen verstanden, schwächte die Mongolen und brachte sie nach und nach um ihre Freiheit.

Da ich in einer folgenden Abhandlung noch auf das Steigen der Mandschuischen Macht und auf die allmählige Unterwerfung sämmtlicher Mongolischen Stämme unter ihre Oberherrschaft zurückzukommen und diesen Gegenstand geschichtlich zu beleuchten gedenke, so behalten wir fürs Erste blos diese Stämme, die Bruchstücke ihrer Geschichte bis zum Eintritt jener Epoche und ihre jetzige innere Einrichtung und Verwaltungsform im Auge. Was wir davon wissen, verdanken wir blos den von der jetzt in China herrschenden Dynastie darüber

---

3) *Tschachar* oder *Tsachar* ist ein Eigenname, der gar keine bekannte Bedeutung mit sich führt, daher die Deutung des Namens durch „Grenzvolk", zu der auch Ritter „Asien S. 124" sich hat verleiten lassen, ganz falsch ist. „Grenze, Rand" heisst *dsacha* und nicht *tsacha*, welches Letztere „ein kleines Kind" bedeutet. Der Name *Tschachar* entstand erst nach *Dajan Chagan*; früher war er unbekannt.

bekannt gemachten, in Europa aber grösstentheils noch unbekannten, Nachrichten; denn was in den Reisen von Missionen und Gesandtschaften, was in den Schriften der Pekinger Jesuiten und Deguignes von ihnen berichtet wird, ist zu fragmentarisch, fehler- und mangelhaft, um gehörige Belehrung zu gewähren. Ueberdiess sind die Namen der Stämme in diesen Berichten meistentheils dermassen entstellt, dass mehrere von ihnen kaum wieder zu erkennen sind[4].

In den auf Befehl der Kaiser *Kanghi* und *Kianlung* verfassten Wörterspiegeln finden wir zwar die Namen aller Mongolischen Stämme und ihre Eintheilung in Fahnen oder Militär-Divisionen aufgeführt, sonst aber nichts von ihrer Geschichte, ihren Oberhäuptern und von ihren Wohnsitzen angezeigt. In einem, im vier und vierzigsten Jahre der Regierung *Kianlung* (1778) und auf Befehl dieses Kaisers verfassten oder vielmehr zu verfassen angefangenen, grossen Werke in Chinesischer, Mandschuischer und Mongolischer Sprache (in jeder dieser Sprachen besonders) ist indess diesem Mangel mit grosser Ausführlichkeit abgeholfen. Die überaus reiche Sammlung des Herrn wirklichen Staatsraths, Baron Schilling von Canstadt besitzt ein Mongolisches Exemplar dieses Werkes in sechs Bänden klein Folio, die zusammen 120 Hefte oder Abschnitte enthalten. Das Werk,

4) Ungern bemerke ich es, dass in Ritter's neuer Ausgabe der Erdkunde die Asiatischen Namen und deren Orthographie grösstentheils in demselben chaotischen Wirrwarr gelassen sind, den die benutzten Quellen und deren Bearbeiter angerichtet haben. Wir finden da unter Andern Mongolisch seyn sollende Namen genannt und aus dieser Sprache erklärt, die es gar nicht sind. — Dem würdigen Verfasser dieses, in so mancher Hinsicht vortrefflichen, von so vielem Fleisse und Belesenheit zeugenden und in seiner Art einzigen, Werkes mache ich damit keinen Vorwurf, sondern bedaure es nur, dass er diesem wichtigen Theil des Ganzen, der Verificirung der geographischen und ethnographischen Namen, vielleicht in Ermangelung eines unterrichteten Freundes als Gehülfen, nicht mehr Aufmerksamkeit hat schenken können. — Es wäre vielleicht eher zu rügen, dass er dem Priester Johannes, den Uiguren und ähnlichen, aus Begriffsverwirrung entstandenen und längst verschollenen, wunderlichen Dingen viel zu viel Raum und viel zu wenig Kritik gegönnt hat, dass ferner sein Zutrauen zur Pariser Schule zu unbegrenzt ist und dass er endlich gar Rémusat's „Recherches sur les langues Tartares" schlechtweg classisch zu nennen kein Bedenken trägt. Der Himmel behüte jede Wissenschaft in Gnaden vor viel solcher kenntnissarmen, schülerhaften Classik! — Von der Celebrirung der eigenen Landsleute spreche ich nichts: das ist ein, obgleich der Wissenschaft schwer anzupassender und von ihr nie adoptirter, verzeihlicher Patriotismus.

mit welchem wir uns hier näher bekannt machen wollen, führt den Titel: „ᠵᠠᠷᠯᠢᠭ ᠢᠶᠠᠷ ᠲᠣᠭᠲᠠᠭᠠᠭᠰᠠᠨ ᠭᠠᠳᠠᠭᠠᠳᠤ ᠮᠣᠩᠭᠣᠯ ᠬᠣᠲᠣᠩ ᠠᠶᠢᠮᠠᠭ ᠤᠨ ᠸᠠᠩ ᠭᠦᠩ ᠦᠳ ᠦᠨ ᠢᠯᠡᠳᠬᠡᠯ ᠱᠠᠰᠲᠢᠷ" *Dsarlik jêr toktaghaksan ghadaghadu Monghol Cholong aimagun Wang Gungôdun iledkel schastir*, oder: „Auf allerhöchsten Befehl verfasstes genealogisches „Verzeichniss der *Wangs* und *Gungs* (Fürsten verschiedenen Ranges) sämmtli-„cher Stämme der auswärtigen Mongolen und Türken, nebst ihrer Geschichte." Den Anfang macht eine Vorrede des Kaisers in Form eines Manifestes; dann folgt das Inhaltsverzeichniss des Werkes, welches mit jener Vorrede zusammen ein Heft bildet. Das Werk selbst zerfällt in zwei Haupttheile, von welchen der erstere kleinere den *Iledkel* oder die tabellarischen Verzeichnisse der Stämme, ihrer Divisionseintheilung, so wie die Namen und Rangklassen ihrer höhern und niedern Fürsten, Oberhäupter und Vorgesetzten in genealogischer Erbfolge, oder auch, wo diese nicht Statt findet, in Folge kaiserlicher Ernennungen oder Bestätigungen in sechzehn Heften enthält. Die erste Namenliste eines jeden Stammes fängt jedesmal mit demjenigen Fürsten an, der sich zuerst mit den Mandschu verband, nebst Anzeige der Zeit und der Regierung, unter welcher diess geschah, und Nennung der erhaltenen Titel; dann wird, nach Anzeige der Zeit seines Todes oder eines sonst eingetretenen Wechsels, ein jeder seiner Nachfolger unter den folgenden Regierungen in der nämlichen Weise mit Namen erwähnt. Auch wird jedesmal angezeigt, ob ein solcher Fürst vom *Taidsu Chagan* der Juan (Tschinggis Chagan) selbst, oder von welchem seiner Brüder oder namhaften Heerführer er abstammt. — Der zweite Haupttheil des Werkes, *Schastir* (S'astra) „Geschichte" oder „geschichtliche Beschreibung" genannt, ist ungleich grösser und umfasst nicht weniger als hundert und vier Hefte. Er enthält dasjenige was der Titel besagt, nämlich die Geschichte eines jeden Stammes, so wie auch die seiner einzelnen Fürsten und der zum Fürstenhause gehörigen obern Beamten seit dem Anfang der Mandschu-Dynastie, nebst auszeichnender Erwähnung ihrer Thaten. Ferner werden in demselben die geographische Lage der Wohnsitze eines jeden Stammes,

die Länge und Breite dieser Wohnsitze (nach Chinesischen *Li*), ihre Entfernung von der Residenz (Peking), ihre Gränzen u. s. w. angezeigt.

Die kaiserliche Vorrede zum Werke, zugleich auch Befehl zur Abfassung desselben, ist zwar vom neun und zwanzigsten Tage des ersten Herbstmondes des vier und vierzigsten Jahres der Regierung *Kianlung* (1778), mit einer Nachschrift vom zweiten Tage des letzten Herbstmondes desselben Jahres, datirt, die in demselben vorkommenden Begebenheiten gehen aber bis zum sechzigsten Jahre dieser Regierung (1794), so dass die Abfassung des Werkes sechzehn Jahre Zeit erfordert hat.

In der Vorrede sagt der Kaiser unter Anderm: „dass es nun, nach Beruhigung, Unterwerfung und Vereinigung aller Länder, und nachdem alle Mongolische Stämme, die der innern sowohl als der äussern Verwaltung, jetzt gewissermassen nur eine Familie bilden, an der Zeit sey, der Dienste eingedenk zu seyn, welche die Stammfürsten der Mongolen nicht nur dem *Taidsu* und *Taidsong* (dem Stifter der Dynastie und dessen Nachfolger), sondern auch seinem Grossvater, Vater und ihm selbst geleistet haben. Es wäre unmöglich, sagt er, diese Dienste alle aufzuzählen und den bewiesenen Eifer und die Treue der Fürsten nach Würden hervorzuheben: man würde damit nie zu Ende kommen. Damit aber diese Tugenden den künftigen Geschlechtern vorleuchten und diese zum Nacheifer anspornen möchten, habe er beschlossen und befohlen, *die einheimischen Geschichtsbücher aller Mongolischen Stämme und ihrer Fürsten, so wie die Genealogien derselben und deren Verzweigungen*, zu sammeln. Die Bearbeitung und Redaction dieser Schriften solle schriftkundigen Gelehrten der Nation unter der Aufsicht des Tribunals der Mongolischen Verwaltung in Peking aufgetragen werden.“ — Die Nachschrift der Vorrede betrifft die Chotong (Türken oder Muhammedaner der kleinen Bucharei) und enthält den Befehl, ihre Geschichte in gleicher Weise zu bearbeiten.

Der Orient kümmert sich, wenn er sich selbst beschreibt oder in seinem Interesse denkt, schreibt oder spricht, nicht um die Wissbegierde und die wissen-

schaftlichen Formen des Occidents; daher bleibt uns nichts übrig, als es sehr zu bedauern, dass die Redactoren des genannten Werkes, denen es, wie man aus der kaiserlichen Vorrede abnehmen kann, an Stoff zu einer ausführlicheren Geschichte der Mongolischen Stämme keineswegs gebrach, den ganzen Mitteltheil dieser Geschichte weggelassen haben, indem sie diese zwar bei jedem Stamme mit Tschinggis Chagan anfangen lassen, dann aber plötzlich auf die Begebenheiten kurz vor dem Emporkommen der Mandschuischen Macht überspringen, wobei sie von der ganzen Zwischenzeit höchstens nur die Zahl der Generations- oder Erbfolgeglieder, und das zwar meistens ohne Namensnennung der einzelnen Glieder, angeben. Eine zweite, gerechte Rüge, insofern wir geschichtliche Belehrung suchen und zu finden hoffen, hat in dem Styl des Werkes ihren vollen Grund; indem derselbe keineswegs rein Mongolisch, sondern vielmehr mongolisirtes Chinesisch zu nennen ist. Auch leuchtet aus dem Ganzen mehr die Absicht hervor, den Glanz der gegenwärtigen Dynastie zu verherrlichen, als den unterdrückten Mongolen ein aufrichtiges Denkmal des Dankes für ihre dieser Dynastie geleisteten Dienste zu stiften. Uebrigens darf uns so etwas jetzt nicht mehr verdriessen, da ja die ganze, hochgefeierte Historiographie der Chinesen über diesen, für alle Jahrhunderte und alle Dynastien einmal zugeschnitzten, Leisten geschlagen ist.

Mit der Geschichte der Mongolen und ihrer Stämme seit ihrer Unterjochung durch die Mandschu, so wie mit den Thaten der Mongolischen Fürsten im Dienste ihrer neuen Lehnsherren, lassen wir uns noch nicht ein, weil diess uns für jetzt zu weit führen würde und ich gesonnen bin, diesem, eine besondere Epoche bildenden, Theil der Mongolischen Geschichte späterhin einen eigenen Artikel zu widmen. Wir heben daher jetzt von demjenigen was den neuern Zustand der Nation angeht, nur die gegenwärtige Einrichtung ihrer Stämme heraus, von welcher wir nicht abweichen können, ohne der Deutlichkeit der Darstellung Eintrag zu thun. Die Geschichte der Stämme selbst und ihrer Fürsten verfolgen wir nicht weiter als bis zu dem Zeitpuncte, da die Letztern allmählig Vasallen der Mandschu wurden.

Es dauerte eine geraume Zeit, ehe es der jetzigen Dynastie gelang, alle Mongolische Stämme unter ihre Oberherrschaft zu bekommen. Einige derselben verbanden sich bereits mit dem ersten Stifter dieser Dynastie, andere mit seinem Nachfolger. Noch andere unterwarfen sich späterhin dem ersten Kaiser des Mandschuischen Hauses, die meisten aber dem zweiten Kaiser *Kanghi* nach dessen Siegen über den Oiradschen *Galdan Buschuktu*, welcher kühne und unternehmende Fürst, bei etwas mehr Einheit unter den Mongolischen Stämmen, der neuen Mandschu-Dynastie sehr verderblich hätte werden können. Die Unterwerfung aller übrigen Stämme und des ganzen Hochlandes vollendete erst *Kianlung* durch Waffengewalt.

Diese, zu sehr verschiedenen Zeiten erfolgte, Unterwerfung der Mongolischen Stämme hatte eine politische Trennung der Nation in zwei grosse Haupttheile zur Folge, die indess gegenwärtig blos noch dem Namen nach fortbesteht. Es ist diess die Eintheilung in دوتوغادو دسسك *dotoghadu dsassak* „die innere Verwaltung" und in غادغادو دسسك *ghadaghadu dsassak* „die äussere Verwaltung." Zur innern Verwaltung gehören vier und zwanzig grössere und kleinere Stämme, welche zusammen neun und vierzig Militär-Divisionen bilden. Es sind diejenigen Stämme, die sich zuerst unterworfen haben; ihre Wohn- und Weideplätze befinden sich sämmtlich auf der Südseite der *Gobi*. Die am weitsten nach Osten gelegenen sind die Chortschin am Flusse *Naun*, deren Land an das Stammland der Mandschu grenzt; die westlichsten sind die Ordus, deren Land an drei Seiten vom *Choangho* oder gelben Flusse umströmt wird: die vierte Seite grenzt an die Chinesische Provinz *Schensi*. Zur äussern Verwaltung gehören alle übrige Mongolische und Oiradsche, zum Theil sehr volkreichen, Stämme, zwar nur zehn an der Zahl nebst einigen zerstreuten Ansiedelungen aus denselben, aber eine ungleich grössere Anzahl von Militär-Divisionen bildend, als die zur innern Verwaltung gehörigen Stämme. Sie wurden erst unter *Kanghi* und die letzten unter *Kianlung* der Mandschuisch-Chinesischen Herrschaft unterworfen.

Ich lasse nun die Namen dieser Stämme nach der eingeführten Ordnung, nebst allem was das obenerwähnte Werk von ihrer innern Einrichtung, von ihrer frühern Geschichte u. s. w. berichtet, hier folgen:

I. INNERE VERWALTUNG.

1) ᠬᠣᠷᠴᠢᠨ ᠤ ᠠᠶᠢᠮᠠᠭ

Der Stamm der Chortschin.

„Er besteht aus sechs Militär-Divisionen, deren Verwaltung siebzehn hohen Beamten untergeordnet ist, von welchen zwei vom höchsten Fürstenrange (*Choschoi Tschin Wang*, der eine mit dem Titel *Tuschjetu Chan*), die folgenden vom zweiten, dritten u. s. w. Fürstenrange sind."

„Das Land der Chortschin liegt ausserhalb der Pforte ᠪᠠᠶᠠᠰᠬᠤᠯᠠᠩ ᠬᠠᠭᠠᠯᠭᠠᠲᠤ *Bajasscholang chadatu*; die Entfernung von der Residenz (Peking) beträgt 1280 Li; die Breite des Landes von Osten nach Westen beträgt 870 Li und von Süden nach Norden 2100 Li. Die östliche Grenze berührt die der Dschelaid, die westliche die der Dsarod, die südliche Grenze berührt die weisse Mauer von *Mukden* und die nördliche Grenze die des Landes der ᠰᠣᠯᠣᠨ Ssolon (Solonen)."

„Zur Zeit, da der *Taidsu Chagan* der Juan (Tschinggis Chagan) von *Cholin* (Karakorum) aufbrach, und nachdem er die vielen Völkerschaften im Westen und Norden unterworfen hatte, gab er denselben Oberhäupter und richtete die Verwaltung der jetzigen Mongolischen Volksstämme und ihres Landes ein."

„*Chabutu Chassar*, ein Bruder des *Taidsu Chagan* der Juan, war der Stammvater der Fürstenfamilie der Chortschin. Er war berühmt als ein ausgezeichneter Bogenschütze und leistete dem *Taidsu Chagan* viele Dienste; er unterwarf die Naiman und eroberte die Länder *Ki-dscheu*, *Dsung-ping*, *Loan-dscheu*, *Lio-ssi* u. s. w., welches alles in den Geschichtsbüchern der Juan ausführlich zu finden ist. Von seiner Nachkommenschaft sind nicht nur die Oberhäupter der Chortschin und der sechs Divisionsverwaltungen dieses Stammes, sondern auch der

Dschelaid, Dörbed, Chorlos, Aru Chortschin, Dörben Keuked, Mô-minggan, Urad, (nebst den der Oiradschen Stämme) Alaschan, Kökenaghor, und Choschot.„

„Im vierzehnten Gliede nach *Chabutu Chassar* regierte *Küi-Möngke-Dasschara*; dieser hatte zwei Söhne. Der ältere derselben hiess *Bodidara*, mit dem Ehrennamen *Tsorghol Nojan*, der zweite hiess *Nomundara*, mit dem Ehrennamen *Chaldschigo Nojan*. — *Bodidara* hatte neun Söhne; der älteste derselben hiess *Tschitschik*, mit dem Ehrennamen *Baghatur Nojan*; von ihm stammt der spätere Tuschijetu Chan *Ooba* und der Dsasaktu Kijun Wang *Bodatschi*, jeder als Oberhaupt einer Division. Der zweite Sohn (des *Bodidara*) hiess *Namssai*, mit dem Ehrennamen *Dural Nojan*; von ihm stammt der spätere Darchan Tschin Wang *Mandschuschiri*, der Bingtu Kijun Wang *Chongchor* und der Beile *Dongchor*, jeder als Oberhaupt einer Division. Der dritte Sohn (des *Bodidara*) hiess *Ubaschi*, mit dem Ehrennamen *Odchan Nojan*, welcher in der Geschichte des Stammes Chorlos vorkommt; der vierte Sohn hiess *Nojantai Chotoghor*, der fünfte *Todo Batur Chara*, der sechste *Baischin*, der siebente *Eldschige Soriktu*: ihre Nachkommenschaft ist nicht bekannt geworden. Der achte Sohn hiess *Ainacha*, mit dem Ehrennamen *Ssetsen Nojan*; er kommt in der Geschichte des Stammes Dörbed vor. Der neunte Sohn hiess *Amin*, mit dem Ehrennamen *Bagha Nojan* und kommt in der Geschichte des Stammes Dschelaid vor.“

„*Nomundara* hatte einen Sohn, mit Namen *Segertei*: von ihm stammt der spätere Tuschije Gung *Lamaschigi*, als Oberhaupt einer Division.“

„Zu der Zeit waren die mächtigsten Völkerschaften in der Mongolei die Tschachar, die Chalcha und die Oirad; die Oirad sind diejenigen, die späterhin Oegeled (Oehlöd) genannt wurden. Zur Zeit des *Chonghi* der *Ming* (1425) wurden die Chortschin von den Oirad besiegt und zersprengt[5], sie flüchteten sich in die Gegenden des *Naghun Müren* (Naun), woselbst sie sich niederliessen.

5) Nicht bloss die Chortschin, sondern alle Mongolische Stämme unterlagen um die genannte Zeit dem siegenden Uebergewichte der Oirad.

Weil die Aru Chortschin früher einen ihrer Stämme bildeten, so wurden sie (die Chortschin) zum Unterschiede von jenen nun Naghun Chortschin genannt. Mit ihnen bewohnten die drei Stämme Dschelaid, Dörbed, und Chorlos dieselbe Gegend; sie alle waren Vasallen der Tschachar."

„Im schwärzlichen Schlangenjahre (1593) versammelten *Ongghotai*, der Sohn des *Tschitschik*, Taidschi der Chortschin, so wie *Manggus* und *Minggan*, Söhne des *Namssai* im Bündnisse mit *Bosai*, dem Taidschi des Stammes Dsege (oder Jege), die Stämme Chada, Ula, Choipa, Chualtsa, Dsochari[6] und andere, um gegen unsern erhabenen *Taidsu Choangti* zu Felde zu ziehen. Sie griffen ohne Erfolg die Stadt *Gedschige* an und hatten ihr Lager auf dem Gebirge *Gure*. Ihnen zog der Chagan entgegen, und als er in die Nähe des Feindes gekommen war, erliess er folgenden Befehl an seine vielen Edeln; „So zahlreich die Heeresmacht der „gegen uns gezogenen Feinde auch seyn mag, so werden wir sie bald in die „Flucht schlagen, wenn es uns gelingt, einen oder zwei ihrer Taidschis niederzuwerfen." In Gemässheit dieser Anordnung bekam der tapfere *Eitu* den Oberbefehl über hundert ausgesuchte Reiter, die er zum Kampfe anfeuerte und gegen den Feind führte. Sobald das Kriegsvolk des Stammes Dsege diess gewahrte, liess es von der Berennung der Stadt ab und rückte diesem Haufen entgegen. Im Begriff anzugreifen, stolperte und stürzte das Pferd des *Minggan*, so dass dieser zu Fusse die Flucht ergriff. Unterdessen umgingen unsere Truppen den Feind bis zu einer Bergschanze des Stammes Chada und zerstreuten ihn vollends, wobei uns grosse Beute in die Hände fiel."

„Im gelben Affenjahre (1608) wurde in einem Feldzuge gegen den Stamm Ula die Bergfeste dieses Stammes eingeschlossen und *Ongghotai*, unterstützt von *Bujantai*, dem Taidschi des Stammes Ula, wurde von unsern Truppen in einem Treffen besiegt. Hierauf schickten *Manggus*, *Minggan* und *Ongghotai*, Einer nach dem Andern, Gesandte und baten um Freundschaft und Allianz."

6) Es sind diess keine Mongolische, sondern Mandschuische Stämme. Man findet ihre Namen in den bekannten Verzeichnissen dieser Letztern.

„Im neunten Jahre des *Tegrideltse Dschijaghatu* (des *Taidsu* der Mandschu 1624) schloss sich *Ooba*, der Sohn des *Ongghotai*, mit allen seinen Unterthanen uns an. Diess hatte zur Folge, dass die Tschachar das Land dieses Fürsten verheerten und brandschatzten, weshalb unsere Truppen ihm zu Hülfe kamen und die Tschachar vertrieben."

„Im zweiten Jahre des *Ssetsen Chagan* (des *Taidsong* der Mandschu 1627) verband *Ooba* sich mit unserm Heere und nahm Theil an dem Kriege gegen die Tschachar. Im dritten Jahre (1628) war er im Kriege gegen die Ming gleichfalls unser Bundesgenosse; er eroberte *Tsun-choa-dscheu* und schloss dessen Hauptstadt ein. Aehnliche Dienste leistete er im fünften Jahre (1630) und im achten Jahre (1633) im Kriege gegen die Ming."

„Im Frühjahre des zehnten Jahres (1635), nachdem unsere Truppen die Tschachar völlig besiegt und die Völkerschaften der Juan das Kleinod ihres Gedeihens gefunden hatten[7], vereinigte sich der Sohn des *Ooba*, Tuschijetu Dschinong *Badari*, mit den Taidschis *Unaschan*, *Mandschuschiri*, *Bodatschi*, *Chongchor*, *Lamaschigi*, *Dongchor* und den Befehlshabern der Stämme Dschelaid, Dörbed, Chorlos, Charatschin, Tümed, Aochan, Naiman, Bagharin, Dsarod, Aru Chortschin und Ongnighod, um in freudiger Ueberzeugung zu huldigen. Sie schickten ein Einladungsschreiben an den Wang der Ssolonghod (Solonen? Koreaner?) des Inhalts: „die Tugenden und Verdienste des (Mandschuischen) Cha„gan's sind vor Allem ausgezeichnet: ihn auf den Thron zu erheben, würde schick„lich und zeitgemäss seyn". Im ersten Sommermonde desselben Jahres vereinigten sich Alle und reichten ein Schreiben ein, in welchem sie (dem Chagan) den höchsten Ehrentitel beilegten, den Namen der Jahre veränderten und das erste Jahr des *Degedu Erdemtu* (1635) ankündigten."

---

7) Nämlich die neue Mandschu-Dynastie und den an der Spitze derselben stehenden neuen Götter- oder Himmelssohn.

2)

Der Stamm der Dschelaid.

„Er besteht aus einer Militär-Division und seine Verwaltung ist einem Fürsten dritten Ranges (*Dsassak Töröïn Beile*) untergeordnet.“

„Das Land dieses Stammes liegt ausserhalb der Pforte *Bajasscholang chadatu*; die Entfernung von der Residenz beträgt 2010 Li. Die Breite desselben von Osten nach Westen beträgt 60 Li und von Süden nach Norden 400 Li. Seine östliche Grenze stösst an die der Dörbed, seine westliche und südliche an die der Chorlos und seine nördliche Grenze an die der Ssolon.“

„Der Urenkel im funfzehnten Gliede nach *Chabutu Chassar*, dem Bruder des *Taidsu Chagan* der Juan, war *Bodidara*, welcher neun Söhne hatte. Der jüngste derselben, Namens *Amin*, bekam diesen Stamm und wohnte bei demselben im Verein mit seinen ältern Brüdern *Tschitschik* und *Namssai*. Im neunten Jahre des *Tegridetse Dschijaghatu* (1624) schickte der Sohn des *Amin*, Namens *Mungchun*, im Verein mit *Ooba*, dem Taidschi der Chortschin, Gesandte an den Chagan, und baten um ein Freundschaftsbündniss.“

3)

Der Stamm der Dörbed.

„Er besteht aus einer Militär-Division; seine Verwaltung ist einem Fürsten vierten Ranges (*Dsassak Choschighonu Beïsse*) untergeordnet.“

„Das Land des Stammes liegt ausserhalb der Pforte *Bajasscholang chadatu*; die Entfernung von der Residenz beträgt 2050 Li; die Breite von Osten nach Westen erstreckt sich auf 170 Li und von Süden nach Norden auf 240 Li. Gegen Osten grenzt es an den *Chara Müren* (der schwarze Strom)[8] gegen Westen an das Land

8) Es darf hier weder an den *Amur* noch an *Choangho* (gelben Fluss), die beide im Mongolischen *Chara Müren* (der schwarze Strom) heissen gedacht, werden; von beiden ist das Land der Dörbed weit entfernt. Der hier gemeinte dritte Strom dieses Namens ist der in der Mongolei entspringende, durch das Land der *Mandschu* diesseits *Mukden* fliessende und sich in den Meerbusen von *Leao-tong* ergiessende sogenannte *Schira Müren* (der gelbe Strom.)

der Dschelaid, gegen Süden an das der Chorlos und gegen Norden an das der Ssolon."

„Unter den Stämmen der Mongolen gibt es zwei, die Dörbed genannt werden; obgleich beide einerlei Namen führen, so ist ihr Ursprung doch sehr verschieden. Die Einen sind Oirad vom Geschlechte der Tsoros, deren Fürsten vom Oiradschen Taidschi *Bucha* abstammen; sie bilden jetzt in Allem vierzehn Militär-Divisionen, gehören der äussern Verwaltung an und haben ihre eigenen Geschichtsbücher. Die Andern hingegen, von welchen hier die Rede ist, sind vom Geschlechte der *Bordschigin* und ihre Fürsten stammen von *Chabutu Chassar*, dem Bruder des *Taidsu Chagan* der Juan ab; auch gehören sie zur innern Verwaltung. Der Urenkel im sechzehnten Gliede nach *Chabutu Chassar* war *Ainacha*. Im neunten Jahre des *Tegridetse Dschijaghatu* (1624) schickte der Sohn des *Ainacha*, Namens *Atutschi*, im Verein mit *Ooba*, dem Taidschi der Chortschin, Gesandte an den Chagan, mit der Bitte um Freundschaft und Allianz."

4) [illegible]

Der Stamm der Chorlos.

„Er besteht aus zwei Militär-Divisionen, deren Verwaltung einem Fürsten fünften Ranges (*Dsassak ulussun Tuschije Gung*) und einem Taidschi (Prinzen) ersten Ranges (*Dsassak terigön dserge Taidschi*) untergeordnet ist."

„Das Land dieses Stammes liegt ausserhalb der Pforte *Bajasscholang chadatu*; die Entfernung von der Residenz beträgt 1867 Li. Die Breite von Osten nach Westen erstreckt sich auf 450 Li und von Süden nach Norden auf 660 Li. Die östliche Grenze des Landes berührt *Dsung-gi dscheu*, die westliche und nordliche Grenze das Land der Chortschin und die südliche die weisse Mauer von *Mukden*."

„Der *Taidsu Chagan* der Juan schickte seinen Bruder *Chabutu Chassar*, um den Stamm Chorlos zu unterwerfen. Dieser nahm das Oberhaupt des Stammes, Namens *Naran*, im Lande Kerijê Kübker[9] gefangen, wovon ein Mehreres in

9) Vergl. Ssanang Ssetsen, S. 87.

den Geschichtbüchern der Juan zu finden ist. Der Urenkel des *Chabutu Chassar* im sechzehnten Gliede war *Ubaschi*; dieser bekam den Stamm Chorlos und ihm folgte sein Sohn *Manggo* in der Regierung. Im neunten Jahre des *Tegridetse Dschijaghatu* (1624) schickte der Sohn des *Manggo*, Namens *Bümba*, im Verein mit *Ooba*, dem Taidschi der Chortschin, Gesandte an den Chagan mit der Bitte um freundschaftliche Verbindung."

5)

Der Stamm der Charatschin.

„Er besteht aus drei Militär-Divisionen, deren Verwaltung sechs Fürsten und Beamten höhern Ranges untergeordnet ist."

„Das Land des Stammes liegt ausserhalb der Pforte *Bajasscholang chadatu*; die Entfernung von der Residenz beträgt 760 Li. Die Breite von Osten nach Westen erstreckt sich auf 500 Li und von Süden nach Norden auf 450 Li. Die östliche Grenze berührt die der Tümed und Aochan; die westliche Grenze berührt die Weideplätze der Division *Schilugun köke* der Tschachar, die südliche Grenze die weisse Mauer von *Mukden* und die nördliche Grenze die der Ongnighod."

„Zur Zeit des Volkes Juan lebte ein Mann, Namens *Dsartsutai;* dieser hatte einen Sohn, Namens *Dschilme*, welcher dem *Taidsu Chagan* der Juan (Tsching-gis Chagan) sehr ergeben war und ihm viele Dienste leistete. Sieben Glieder nach ihm zog sein Nachkomme mit seinem 6000 Hütten (Familien) starken Stamm zu den Chotong (Türken der kleinen Bucharei) und nahm seinen Sitz in der Gegend des Flusses *Etschin*; sein Stamm wurde Charatschin genannt. Ihm folgte sein Sohn *Gere Bolod*, welcher zwei Söhne hatte; der ältere derselben hiess *Gereltei Saissang*, von welchem der spätere Dsassak dügüreng Beile *Guruidschab* und der Dsassak terigöndserge Tabunang *Gerel*, beide als Divisionsbefehlshaber abstammen. Der zweite Sohn hiess *Törobatur*, von welchem der nachmalige Dsassak Ulussun Tuschije Gung *Sssereng* als Divisionschef abstammt. *Gereltei Saissang* hatte vier Söhne; der ältere hiess *Engke*, der zweite *Sundu*, der dritte *Omoktu*, welche sämmtlich

bei den Charatschin blieben. Der vierte Sohn, Namens *Manggutai*, wurde Vasall der Tümed, und kommt bei der östlichen Abtheilung der Tümed in der Geschichte des Ulussun Tuschije Gung *Schamba* vor. Im mittleren Frühlingsmonde des zweiten Jahres des *Ssetsen Chagan* (1627) baten der Urenkel des *Engke*, Namens *Ssubuti* und dessen Bruder *Wantan Waidsang*, wegen der Bedrückungen und feindseligen Behandlung, die sie und ihr Stamm von *Lindan Chan* der Tschachar zu erdulden hatten, um die Erlaubniss, auf unsere Seite zu treten, worauf auch die Tümed, Ordus, Abagha nebst vielen Stämmen der Chalcha, empört über das ungerechte Verfahren des *Lindan Chan* in Betreff der Charatschin, sich mit diesen verbanden und in dem Lande der Tümed in der Gegend *Dschu Tseng* der aus vierzigtausend Mann bestehenden Heeresmacht der Tschachar eine Niederlage beibrachten. Auf dem Heimwege begegneten sie einem andern bewaffneten Haufen der Tschachar von dreitausend Mann, welcher in der Absicht auf dem Wege war, von den Ming Belohnungen und Geschenke zu fordern; auch diesen vernichteten sie, wodurch die Macht der Tschachar in ihren Grundfesten erschüttert wurde."

6)

Der Stamm der Tümed.

„Er besteht aus zwei Militär-Divisionen, die einem Fürsten dritten und einem andern vierten Ranges, nebst noch einem Beamten höhern Ranges untergeordnet sind."

„Das Land der Tümed liegt ausserhalb der Pforte *Bajasscholang çhadatu*; die Entfernung bis Peking beträgt 1000 Li. Die Breite des Landes von Osten nach Westen erstreckt sich auf 460 Li und von Süden nach Norden auf 310 Li. Es grenzt gegen Osten an die Weideplätze der *Dschangschimo* (?) [10]; gegen Westen berührt es die Grenze der Charatschin, gegen Süden die weisse Mauer von *Mukden* und gegen Norden die Grenze der östlichen Abtheilung der (zur *innern* Verwaltung gehörigen) Chalcha, so wie die der Aochan."

10) An andern Stellen des Werkes kommt dieser Name als der eines Flusses vor.

„Obgleich die Tümed der östlichen und westlichen Abtheilung und ihre Fürstenfamilie ganz verschiedenen Ursprungs sind, so bewohnen sie doch eine und dieselbe Gegend. Der Fürst der östlichen Abtheilung ist ein Nachkomme des *Dschilme* und ist demnach mit den Fürsten der Charatschin nahe verwandt, indem *Schamba*, der Fürst der genannten Abtheilung, der Urenkel des *Dschilme* im dreizehnten Gliede war. Dagegen stammen die Fürsten der westlichen Abtheilung von Tschinggis Chagan selbst ab. Der Urenkel im neunzehnten Gliede nach ihm war nämlich *Ombo Tsökör*, der einen Sohn, Namens *Kümü*, hatte und ein naher Verwandter der Fürsten (der Tümed) von Köke Chotan war. Im dritten Jahre des *Ssetsen Chagan* (1628) unterwarfen sich *Schamba* und *Ombo Tsökör* mit ihren Unterthanen."

7) ᠠᠣᠬᠠᠨ ᠤ ᠠᠶᠢᠮᠠᠭ

Der Stamm der Aochan.

„Er besteht aus einer Militär-Division, die einem Fürsten zweiten Ranges nebst vier andern Beamten höhern Ranges untergeordnet ist."

„Das Land des Stammes liegt ausserhalb der Pforte *Bajasscholang chadatu*; die Entfernung von der Residenz beträgt 1010 Li. Die Breite des Landes von Osten nach Westen beträgt 160 Li und von Süden nach Norden 280 Li. Die östliche Grenze berührt die der Naiman, die westliche die der Charatschin, die südliche die der Tümed und die nordliche die der Ongnighod."

„Von den zur innern Verwaltung gehörigen Stämmen sind alle Fürsten — mit Ausnahme derjenigen der Chortschin, Dschelaid, Dörbed, Chorlos, Charatschin, der östlichen Tümed, der Aru Chortschin, Ongnighod, Abagha, Abaghanar, Dörben Keuked, Môminggan und der Urad — Nachkommen des *Dajan Ssetsen Chan*, Urenkels des *Taidsu Chagan* der Juan im funfzehnten Gliede. *Dajan Ssetsen Chan* hatte elf Söhne. Der älteste derselben hiess *Töröbolod*, von welchem die Fürsten der Aochan, Naiman, Uesümütschin, Chaghotschid und Ssunid abstammen. Von dem dritten Sohne *Dajan Ssetsen*

Chan's, Namens *Barssubolod*, stammen die Fürsten der westlichen Tümed und der Ordus ab; von seinem fünften Sohne, *Attsubolod*, stammen die Fürsten der Bagharin und Dsarod ab; sein sechster Sohn, Namens *Otschirbolod*, ist der Stammvater der Fürsten der Keschikten und sein elfter Sohn, Namens *Geressandsa Dschelair Chuntaidschi* derjenige der Fürsten der zwei Abtheilungen der östlichen und westlichen Chalcha. Die Namen der übrigen Söhne sind nicht bekannt geworden. *Töröbolod* hatte zwei Söhne; der ältere hiess *Bodi Arak*[11], von welchem in der Geschichte des Stammes Uesümütschin ein Mehreres vorkommt; der zweite hiess *Namik*, dessen Sohn *Boima Tuschijetu* zwei Söhne hatte, von welchen der ältere *Daitsching Düreng* hiess und Fürst des Stammes Aochan wurde. Der zweite Sohn des *Boima Tuschijetu* hiess *Essen Waidsang*, von ihm ist ein Mehreres in der Geschichte des Stammes Naiman zu finden. Die Söhne des *Daitsching Düreng* hiessen *Ssonom Düreng* und *Ssetsen Soriktu*. Alle diese Fürsten waren Vasallen der Tschachar. Im ersten Jahre des *Ssetsen Chagan* (1626) trennten sich die letztgenannten Fürsten nebst *Guntsuk*, dem Fürsten der Naiman und alle ihre Unterthanen von *Lindan Chan* der Tschachar, wegen der ungerechten Handlungen desselben, und verbanden sich mit uns."

8) [illegible]

Der Stamm der Naiman.

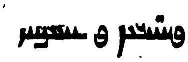
„Er besteht aus einer Militär-Division und seine Verwaltung hat einen Fürsten zweiten Ranges an der Spitze."

„Das Land des Stammes liegt ausserhalb der Pforte *Bajasscholang chadatu* und ist 1110 Li von der Residenz entfernt. Die Breite desselben von Osten nach Westen beträgt 95 Li und von Süden nach Norden 220 Li. Es grenzt gegen Osten an

11) Bei Ssanang Ssetsen, S. 197 und 199 heisst er *Bodi Alak*, welches wohl richtiger ist. In den neuern, unter Chinesischem Einflusse verfassten, Schriften findet man häufig diese fehlerhafte Verwechslung des *r* und *l*. — Die Namen der übrigen Söhne *Dajan Chan's* sind wohl bekannt geworden; sie finden sich Alle bei Ssanang Ssetsen, S. 185.

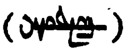
das der östlichen Abtheilung der Chalcha, gegen Westen an das der Aochan, gegen Süden an das der Tümed und gegen Norden an das der Ongnighod." —

„Wie der *Taidsu Chagan* der Juan mit Hülfe seines Bruders *Chabutu Chassar* den Stamm der Naiman bekriegte und unterwarf, ist in der Geschichte der Juan ausführlich zu finden. Im dritten Gliede nach *Töröbolod*, dem Urenkel des *Taidsu Chagan* der Juan im sechzehnten Gliede, kam dieser Stamm an *Essen Waidsang Nojan*. Ihm folgte sein Sohn *Guntsuk*, welcher den Ehrennamen *Baghatur Taidschi* annahm. Sie waren Vasallen der Tschachar. Wegen der Bedrückungen und des ungerechten Verfahrens des *Lindan Chan* der Tschachar, kam *Guntsuk* mit seinen Unterthanen im ersten Jahre des *Ssetsen Chagan* (1626) und unterwarf sich."

9) 

Der Stamm der Bagharin.

„Er besteht aus zwei Militär-Divisionen und wird von einem Fürsten zweiten Ranges und einem andern vierten Ranges, welchen noch zwei Beamte höhern Ranges zugegeben sind, verwaltet."

„Das Land des Stammes liegt ausserhalb der Pforte () *Multuschi*; die Entfernung von der Residenz beträgt 960 Li. Die Breite desselben von Osten nach Westen erstreckt sich auf 251 Li und von Süden nach Norden auf 233 Li. Gegen Osten grenzt es an das Land der Aru Chortschin, gegen Westen an das der Keschikten, gegen Süden an das der Ongnighod und gegen Norden an das der Uesümütschin."

„Der Urenkel des *Taidsu Chagan* der Juan im sechzehnten Gliede, Namens *Altsubolod*, hatte einen Sohn, Namens *Chelschotschi Chassar*. Dieser hatte zwei Söhne, von welchen der ältere *Ubaschi* hiess; ein Mehreres von ihm kommt in der Geschichte des Stammes Dsarod vor. Der zweite Sohn hiess *Ssubachai*, mit dem Ehrennamen *Darchan Nojan*; dieser bekam den Stamm Bagharin. Ihm folgte sein Sohn *Bagha Batur*, welcher drei Söhne hatte, von welchen der ältere *Ebü-*

getei Chun Baghatur, der zweite *Chotoghor Angcha* und der dritte *Ssadar* hiess. Sie waren sämmtlich Vasallen der Chalcha. Im vierten Jahre des *Tegridetse Dschijaghatu* (1619) schickte *Ebügetei Chun Baghatur*, im Verein mit den Befehlshabern der Chalcha, Gesandte und verband sich feierlich mit uns zu Frieden und Freundschaft. Im Frühling des elften Jahres (1626) brachen sie dieses Bündniss, indem sie sich heimlich mit den Ming verbanden; es wurde deshalb eine grosse Heeresmacht gegen sie abgeschickt, bei welcher Gelegenheit der Taidschi *Nangnuk* im Treffen fiel. Als im Winter darauf der Feldzug gegen die Dsarod eröffnet wurde, befahl der Chagan, das Heer zu theilen. Eine Abtheilung desselben drang über die Grenzen der Dsarod und machte sich furchtbar durch Verheerung der Gegend und Anzündung der Weideplätze; sie vertrieb alle feindliche Detachements, welche unsere ganze Heeresmacht im Anzuge glaubten, und kehrte dann zurück. Um diese Zeit drückte *Lindan Chan* der Tschachar den Stamm Bagharin durch Beraubung und Plünderung, weshalb viele Taidschis desselben sich zu den Chortschin flüchteten. Im zweiten Jahre des *Ssetsen Chagan* (1627) kamen der Sohn des *Ssadar*, Namens *Ssablan*, der Sohn des *Ebügetei Chun Baghatur*, Namens *Sserang* und der Sohn des *Chotoghor Angcha*, Namens *Mandschuschiri* mit den Ihrigen aus dem Lande der Chortschin und verbanden sich mit uns."

10) [illegible]

Der Stamm der Dsarod.

„Er besteht aus zwei Militär-Divisionen und wird von zwei Fürsten dritten Ranges nebst zwei andern Beamten höhern Ranges befehligt."

„Das Land desselben liegt ausserhalb der Pforte *Bajasscholang chadatu*; die Entfernung von der Residenz beträgt 1510 Li. Die Breite des Landes von Osten nach Westen erstreckt sich auf 125 Li und von Süden nach Norden auf 460 Li. Gegen Osten berührt die Grenze desselben das Land der Chortschin, gegen Westen das der Aru Chortschin, gegen Süden das der östlichen Chalcha und gegen Norden das der Uesümütschin."

„Der Urenkel des *Taidsu Chagan* der Juan im achtzehnten Gliede war *Ubaschi*, mit dem Ehrennamen *Waidsang Nojan*; ihm wurde der Stamm Dsarod zu Theil. Er hatte zwei Söhne: der ältere hiess *Bajandar Ilden*, der jüngere *Dural Nojan*. *Bajandar Ilden* hatte fünf Söhne; der älteste derselben hiess *Söngtu*, dessen Sohn, Namens *Naitschi*, in der Erbfolge Chan wurde. Der zweite Sohn des *Bajandar Ilden* hiess *Kenggen*, der dritte *Söngnün*, der vierte *Chubiltu* und der fünfte *Angchan*. — *Dural Nojan* hatte zwei Söhne: der ältere hiess *Ssabun*, der jüngere *Mani*. Sie waren sämmtlich Vasallen der Chalcha. Zur Zeit unsers erhabenen *Taidsu Choangti*, im blauen Tigerjahre (1614) hatte *Naitschi* seine jüngere Schwester unserm Beile *Mangoltai* zur Gemahlinn gegeben; bei dieser Gelegenheit waren *Söngnün* und sein Vetter *Eldschige* gleichfalls mitgekommen, um sich diesem Familienbündnisse anzuschliessen. Als im Herbste des vierten Jahres des *Tegridetse Dschijaghatu* (1619) unsere Heeresmacht die Ming auf dem Gebirge *Tialing Dabagha* bekriegte, kamen *Ssabun* und sein Vetter *Bak*, im Verein mit *Dsassai*, einem Taidschi der Chalcha, an der Spitze eines Heerhaufens von zehntausend Mann den Ming zu Hülfe, wurden aber besiegt und unsere Kriegsgefangene, worauf im folgenden Winter *Naitschi*, *Eldschige*, *Eteng*, *Oeldscheitu*, *Dordschi*, *Ssangchardschai*, *Bidangtu*, so wie *Soriktu Chun Baghatur* der Chalcha Gesandte schickten mit dem Verlangen, ein feierliches Bündniss zu beschwören. Der Chagan gab seine Einwilligung und schickte einen seiner Edeln, um das gegenseitige Bündniss zu beschwören. Hierauf verlangten sie die gefangenen Prinzen und Unterthanen zurück, und der Chagan, seinem Eide getreu, behielt sie nicht, sondern schickte den *Ssabun* und *Bak* mit allen den Ihrigen zurück in ihre Heimath. Im achten Jahre (1623) machte *Bak* einen Besuch beim Chagan, bei welcher Gelegenheit ihm sein als Geissel zurückgebliebener Sohn *Otschirsseng* wiedergegeben und Beide entlassen wurden. Alles dessen ungeachtet hörten *Söngnun* und *Angchan* nicht auf, uns durch kriegerische Streifpartien zu beunruhigen, unsere Gesandten und Boten zu berauben, so wie auch die von den Chortschin erhobenen Sachen, als Kleidungsstücke, Rindvieh und Pferde, als Beute wegzunehmen; weshalb der Chagan Truppen

gegen sie ausschickte. In den darauf folgenden Gefechten wurde *Angchan* getödtet und eine Menge der Seinigen fielen in unsere Gefangenschaft. Da auch die Frau und die Kinder des *Ssangtu*, Sohnes des *Söngnün*, gefangen fortgeführt waren, so meldete sich derselbe mit der Bitte, ihm sein Unrecht zu verzeihen, worauf der Chagan den Befehl gab, ihm die Seinigen zurückzugeben. Indess handelten bald darnach viele Vasallenprinzen dieses Stammes abermals eidbrüchig, indem sie unsern Gesandten *Kuschi* beraubten, auch am Flusse *Loocha*[12] viele Räubereien verübten und Waaren und Güter plünderten. Der Chagan sah sich daher genöthigt, im elften Jahre (1626) den Beile *Taischan* mit Truppen gegen die Räuber zu schicken. In den darauf folgenden Gefechten wurde *Oeldscheitu* getödtet und *Bak*, *Dordschi*, *Ssangchardschai*, *Otschirsseng*, *Laschidschab Daitsching*, *Edurun*, *Dschamsso*, *Amuk* nebst andern, in Allem vierzehn Taidschis, wurden gefangen. Nach der Rückkehr der Truppen wurden diese Gefangene auf Befehl des Chagan's sämmtlich wieder freigegeben und nach Hause entlassen. Als sie in der Folge von *Lindan Chan* der Tschachar unterdrückt und beraubt wurden, flüchteten sie zu den Chortschin. Im zweiten Jahre des *Ssetsen Chagan* (1627) kamen nach und nach *Naitschi*, *Ssabun*, *Mani*, *Bajartu Daitsching*, *Ssangtu*, *Ssangchor*, *Ssangchardschai* und *Chubiltu* mit ihren Untergebenen und unterwarfen sich. Der Taidschi *Chabachai*, der den Taidschi der Tschachar *Gartu* im Gefechte getödtet hatte und dem Chagan siebenhundert Gefangene mitbrachte, wurde dafür mit dem Titel *Waidsang* belohnt."

11) ᠠᠷᠤ ᠬᠣᠷᠴᠢᠨ ᠤ ᠬᠣᠰᠢᠭᠤ

Der Stamm der Aru Chortschin.

„Er besteht aus einer Militär-Division und wird von einem Fürsten dritten Ranges befehligt."

„Das Land des Stammes liegt ausserhalb der Pforte *Multuschi* und ist 1340 Li von der Residenz entfernt. Die Breite des Landes von Osten nach Westen

12) Ein Zufluss des *Schira Müren*, vergl. S. 425, Note 8.

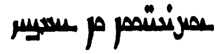
beträgt 130 Li, von Süden nach Norden 420 Li. Es grenzt gegen Osten an das Land der Dsarod, gegen Westen an das Land der Bagharin, gegen Süden an das der östlichen Chalcha und gegen Norden an das der Uesümütschin."

„Der Urenkel im dreizehnten Gliede nach *Chabutu Chassar*, dem Bruder des *Taidsu Chagan* der Juan, hiess *Tomai Njachatschi*. Derselbe hatte drei Söhne, deren ältester *Küi Möngke Dasschara* hiess, unter welchem, weil er sich mit dem Stamme der Chortschin am *Naghun Müren* niederliess, dieser Stamm nun den Namen Naghun Chortschin erhielt. Von seinen Nachkommen findet man in der Geschichte des Stammes Chortschin ein Mehreres[13]. Der zweite Sohn (des *Tomai Njachatschi*) hiess *Begön Nojan*; der dritte Sohn, Namens *Burchai*, liess sich in der Gegend des *Külun Buir*[14] nieder. *Begön Nojan* hatte drei Söhne; der ältere derselben, Namens *Kündülen Daitsching*, trennte sich von den Naghun Chortschin und nannte seinen Stamm Aru Chortschin (d. h. die hintern oder zurückgebliebenen Chortschin). Sein Sohn hiess *Dalai*, oder mit einem andern Namen *Tsökör*, und wurde sein Nachfolger in der Verwaltung des Stammes. — Der zweite Sohn (des *Begön Nojan*) hiess *Chabar Batur;* die Nachkommenschaft desselben ist nicht bekannt geworden. Der dritte Sohn (des *Begön Nojan*), Namens *Nojantai*, hatte vier Söhne, nach welchen der Stamm Dörben Keuked (die vier Kinder oder Söhne) seinen Namen bekam. Der dem *Burchai* zu Theil gewordene Stamm hatte den Namen Urad, von welchem Allem ein Mehreres in den

13) Vergl. S. 422.

14) Auf einigen Charten, z. B. auf der Ritterschen, findet man die Namen dieses See's getheilt, so dass daselbst ein besonderer See *Kulon* und ein anderer besonderer See *Buir* erscheint. In wie fern diess richtig ist, lässt sich schwer ermitteln, da die Gegend zu unbekannt ist und die Mongolischen, wie andere Orientalische Schriften, nur von einem See sprechen. Er hat historische Berühmtheit wegen der, nach *Abulghasi* und *Ssanang Ssetsen*, in seiner Nähe zwischen Tschinggis Chagan und *Ong-Chan* der *Keraid* geschlagenen, entscheidenden Schlacht. Dass Ssanang Ssetsen dabei den, vom Külun Buir genugsam entfernten, Ausfluss des *Onon* nennt, ist ein Irrthum, vielleicht ein Schreibfehler seiner Abschreiber oder auch, da andere Quellenangaben über den Ort des Wahlplatzes variiren, eine zu vage Ortsbestimmung. Da die Gegend der Russischen Grenze nahe genug liegt, so liesse sich, wenn die dortigen Befehlshaber wissenschaftlichen Sinn hätten, gar Manches erfragen, ermitteln und bestimmen.

Geschichtsbüchern dieser Stämme zu finden ist. Die Aru Chortschin, Dörben Keuked, Urad, Môminggan, Ongnighod, Abagha, Abaghanar, so wie die beiden Verwaltungen der Chalcha, die innere wie die äussere, werden Alle mit dem gemeinschaftlichen Namen *Aru Monghol* (die hintern Mongolen) belegt. Sie waren sämmtlich Vasallen der Tschachar. Um der Bedrückungen des *Lindan Chan* der Tschachar willen kam *Modsang*, der Sohn des *Dalai*, im vierten Jahre *Ssetsen Chagan's* (1629) mit seinen Unterthanen und unterwarf sich."

12) 

Der Stamm der Ongnighod.

„Er besteht aus zwei Militär-Divisionen, die einem Fürsten zweiten Ranges, einem andern dritten Ranges und noch zwei Beamten höhern Ranges gehorchen."

„Das Land des Stammes liegt ausserhalb der Pforte *Multuschi* und ist 760 Li von der Residenz entfernt. Die Breite desselben von Osten nach Westen beträgt 300 Li und von Süden nach Norden 160 Li. Gegen Osten grenzt es an das Land der Aru Chortschin, gegen Westen an *Erdemi daghaksan Pu* (?), gegen Süden an das Land der Charatschin und der Aochan und gegen Norden an das der Bagharin und Keschikten."

„Der *Taidsu Chagan* der Juan hatte einen Bruder, Namens *Utsuin*[15], mit dem Ehrennamen *Uesen Nojan*, von welchem in den Geschichtsbüchern und Geschlechtsregistern der Juan ein Mehreres vorkommt. Einer seiner Nachkommen, Namens *Möngke Tsaghan Nojan*, hatte zwei Söhne, von welchen der ältere *Bajantai Chongchor Nojan* hiess, ihm wurde der Stamm der Ongnighod zu Theil. Der zweite Sohn hiess *Badai Ssetsen Nojan* und sein Stamm führte den Namen Chara Tschirik. Sie gehören zu den *Aru Monghol*. Der Nachkomme des *Bajantai Chongchor Nojan* im zweiten Gliede hiess *Tulan*, welcher den Namen *Dügüreng Chan* annahm. Dieser hatte sieben Söhne mit Namen *Ssün Düreng*, *Abchatu*

15) Bei Ssanang Ssetsen S. 63 *Uetsüken*. Er war der jüngste Sohn der *Oegelen Eke*.

Chuntaidschi, *Düng Daitsching*, *Bandi Waidsang*, *Talachai Nomtschi*, *Ssejeng Mergen* und *Bumba Tsökör*. Der Nachkomme des *Badai Ssetsen Nojan* im dritten Gliede hiess *Nössöi;* dieser hatte zwei Söhne mit Namen *Garma* und *Nomtai Daitsching*. Sie waren sämmtlich Vasallen der Tschachar. Wegen der gesetzwidrigen Handlungen des *Lindan Chan* der Tschachar kamen im sechsten Jahre des *Ssetsen Chagan* (1631) *Ssün Düreng*, *Düng Daitsching* und der Taidschi der Stammabtheilung Chara Tschirik, Namens *Garma* nebst allen ihren Unterthanen und unterwarfen sich. An dem Feldzuge des Chagan's gegen die Tschachar in dem nämlichen Jahre nahmen diese Taidschis mit ihren Truppen Theil, und nach der Flucht des *Lindan Chan* begleiteten sie den Beile *Adschige*, drangen in *Daitongssiuanpu* ein und nahmen einen Haufen des Volks der Tschachar, der zu den Ming überzulaufen im Begriff war, gefangen."

13)

Der Stamm der Keschikten.

„Er besteht aus einer Militär-Division und hat einen Taidschi ersten Ranges zum Oberhaupt."

„Das Land des Stammes liegt ausserhalb der Pforte *Multuschi;* die Entfernung von der Residenz beträgt 810 Li. Die Breite des Landes von Osten nach Westen erstreckt sich auf 334 Li und von Süden nach Norden auf 357 Li. Es grenzt gegen Osten an das Land der Ongnighod und der Bagharin, gegen Westen an das der Chaghotschid und an die Weideplätze der Division *Schilugun köke* der Tschachar, gegen Süden an das der Ongnighod und gegen Norden an das der Uesümütschin."

„Der Urenkel des *Taidsu Chagan* der Juan im sechzehnten Gliede war *Otschirbolod*; dessen Enkel hiess *Scharalta*, der den Ehrennamen *Mergen Nojan* annahm und Fürst des Stammes Keschikten wurde. Sein Sohn, Namens *Dharma*, hatte drei Söhne mit Namen *Ssonom*, *Bebün* und *Dülei*. Sie waren Vasallen der Tschachar. Im achten Jahre des *Ssetsen Chagan* (1633) unterwarf sich *Ssonom* mit seinen Unterthanen."

14)

Der Stamm der östlichen Chalcha.

„Er besteht aus einer Militär-Division und wird von einem Fürsten dritten Ranges befehligt."

„Das Land des Stammes liegt ausserhalb der Pforte *Bajasscholang chadatu* und ist 1210 Li von der Residenz entfernt. Die Breite desselben von Osten nach Westen beträgt 125 Li und von Süden nach Norden 230 Li. Es grenzt gegen Osten an das Land der Chortschin, gegen Westen an das der Naiman, gegen Süden an das der Tümed und gegen Norden an das der Dsarod und Ongnighod."

„Der Urenkel des *Taidsu Chagan* der Juan im sechzehnten Gliede, Namens *Geressandsa Dschelair Chuntaidschi* hatte seinen Sitz im Gebirge *Changhai*; von dieser Zeit her wurde das Volk seines Stammes Chalcha genannt. Derselbe hatte sieben Söhne, und da in der Folge die Unterthanen und kleinern Stämme sich sehr vermehrten, so wurden sie in die der östlichen Seite, in die der westlichen Seite und in die der Mitte (des Centrums) getheilt, und solchergestalt drei Chanate gestiftet. Der älteste Sohn des *Geressandsa Dschelair Chuntaidschi*, Namens *Aschichai Darchan Nojan*, hatte zwei Söhne, von welchen der ältere, Namens *Bajandara*, der Vorfahr des *Dsassaktu Chan* der westlichen Seite ist. Der zweite Sohn hiess *Tümendara Daitsching*; der Sohn desselben, Namens *Schului Ubaschi Chuntaidschi*, hatte drei Söhne mit Namen *Ombo Erdeni*, *Changdutai* und *Gumbo Ilden*, welche sämmtlich Taidschis der westlichen Chalcha und Vasallen des *Dsassaktu Chan* waren. Im dritten Jahre des *Engke Amugholang* (Kanghi, also 1663) trennte sich *Gumbo Ilden*, wegen Verfolgung [16], von seinem Lehnsherrn, und weil er sich sonst nirgends hinzuwenden wusste, flüchtete er über die *Gobi* und unterwarf sich."

---

16) Die nähere Ursache ist weiterhin in dem Abriss der Geschichte der westlichen Chalcha des *Dsassaktu Chan* zu finden.

15)

Der Stamm der Uesümütschin.

besteht aus zwei Militär-Divisionen und ist einem Fürsten ersten Ranges,
n dritten Ranges und noch zwei Beamten höhern Ranges untergeordnet."
nd dieses Stammes liegt ausserhalb der Pforte *Multuschi* und ist 1163
idenz entfernt. Die Breite desselben von Osten nach Westen be-
von Süden nach Norden 425 Li. Es grenzt gegen Osten an das
egen Westen an das der Chaghotschid, gegen Süden an das
gen Norden an die *Gobi.*"

nkel des *Taidsu Chagan* der Juan im sechzehnten Gliede,
ai nach der Südseite der *Gobi* und liess sich daselbst
n *Bodi Arak*[17], welcher drei Söhne hatte, die sich
egend niederliessen. Vom ältesten Sohne *Küdeng*
des Stammes Chaghotschid vor, vom zweiten
gen *Taidschi*[19] in der Geschichte des Stammes
ohn, Namens *Ongghon Dural*[20], bekam den Stamm Uesü-
. Dieser hatte fünf Söhne: der älteste hiess *Tsoktu*, mit dem Ehren-
namen *Batur Nojan*, der zweite *Beje*, mit dem Ehrennamen *Ssain Bingtu Nojan*, der dritte *Najantai*, mit dem Ehrennamen *Ilden Nojan*, der vierte *Dsanggin*, mit dem Ehrennamen *Darchan Nojan*, welche Alle nach und nach starben. Nur der fünfte Sohn, Namens *Dordschi*, mit dem Ehrennamen *Ssetsen Dschinong*, blieb übrig. Er war ein Vasall der Tschachar, zu deren Familienstamm er gehörte. Wegen der gesetzwidrigen Handlungen des *Lindan Chan* der Tschachar, sahen

17) Nach *Ssanang Ssetsen* siehe S. 197, wurde er Chan im Jahre 1544. — Vergl. S. 430.

18) Nach *Ssanang Ssetsen*, S. 199, Chan im Jahre 1548.

19) Ebendaselbst S. 199.

20) Ebendaselbst unter dem Namen *Ongghon Toghar.* — Die Namen *Togar* und *Dural* oder *Tural* sind übrigens nichts als veränderte Aussprachen des in der Geschichte Mittelasiens so häufig vorkommenden Namens *Togrul.*

Dordschi und der Sohn des *Tsoktu*, Namens *Ssereng*, sich genöthigt, nach der Nordseite der *Gobi* zu ziehen, wo sie sich unter dem Schutze der Chalcha niederliessen. Nachdem im neunten Jahre des *Ssetsen Chagan* (1634) unsere Heeresmacht die Tschachar besiegt und zur Unterwürfigkeit gezwungen hatte, schickten *Dordschi*, der Ssetsen Chan *Schului* der Chalcha, ferner *Tsereng Ilden Tuschijetu* der Chaghotschid, *Sseosse Baghatur Dschinong* der Ssunid und *Tüsker Dsassaktu Baghatur Dschinong* der Abagha einen Brief, in welchem sie sich für uns erklärten und denselben mit verschiedenen Erzeugnissen ihres Landes als Geschenk begleiteten. Im ersten Jahre des *Degedu Erdemtu* (des *Ssetsen Chagan* oder *Taidsong*, nachdem er den Kaisertitel angenommen hatte, also 1635) wurden auf höchsten Befehl diejenigen *Saissangs*, welche sich früher bereits unterworfen hatten, mit einem offenen Befehl des Chagan zurückbeordert, worauf Jene sogleich einen Gesandten mit dem Erbieten abschickten, den Tribut regelmässig zu entrichten. Im mittlern Herbstmonde des zweiten Jahres (1636) kamen in der That *Dordschi*, *Ischidschab*, *Urachai*, *Ssengge*, *Adschin* und *Kengtek* mit den Ihrigen und brachten Tribut; sie wurden mit reichen Geschenken entlassen, worauf im folgenden mittleren Wintermonde *Dordschi* und *Ssereng* mit allen ihren Unterthanen aus den Gegenden des Flusses *Kerulun* wegzogen und sich uns anschlossen."

16) [illegible]

Der Stamm der Chaghotschid.

„Er besteht aus zwei Militär-Divisionen, die zwei Fürsten zweiten Ranges untergeordnet sind."

„Das Land des Stammes liegt ausserhalb der Pforte [illegible] *Oerögêssun tschilaghatu;* die Entfernung von der Residenz beträgt 1815 Li. Die Breite desselben von Osten nach Westen erstreckt sich auf 170 Li und von Süden nach Norden auf 375 Li. Es grenzt im Osten und Norden an das Land der Uesümütschin, gegen Westen an das der Abagha und gegen Süden an das der Keschikten."

„Zwei Glieder nach *Töröbolod*, dem Urenkel des *Taidsu Chagan* der Juan im sechzehnten Gliede, wurden die Chaghotschid das Erbtheil des *Küdeng Chan*; von den zwei Brüdern desselben, *Kükdschitu Mergen Taidschi* und *Ongghon Dural Taidschi*, so wie von ihren Nachkommen kommt in der Geschichte der Stämme Uesümütschin und Ssunid ein Mehreres vor. Der Enkel des *Küdeng Chan*, Namens *Delekei*, mit dem Ehrennamen *Erdeni Chungtaidschi* hatte fünf Söhne mit Namen *Kitad Saghan Dügüreng Tuschijetu*, *Baibung Tuschijetu*, *Tsereng Ilden Tuschijetu*, *Kitad Kündülen Erdeni Ssetsen Tsökör* und *Moochai Mergen*. Sie gehörten zum Familienstamme der Tschachar und waren deren Vasallen. Wegen der Bedrückungen des *Lindan Chan* der Tschachar zogen sie auf die Nordseite der *Gobi* und begaben sich in den Schutz der Chalcha."

„Als im achten Jahre des *Ssetsen Chagan* (1633) der zum Stamme gehörige Taidschi *Erintschin*, der Tabunang *Badma Bandi Törötschi* und der Saissang *Ssengge Bujan Ssetsen Ubaschi* mit ihren Unterthanen, Habseligkeiten und Vieh die Chalcha verlassen hatten und zur Vereinigung mit uns herübergekommen waren, schickte ihnen der Chagan einen Abgeordneten zum Empfang entgegen und ehrte sie mit Festlichkeiten und grossen Geschenken. Die von den Unterthanen des *Erintschin* bereits früher herübergekommenen drei und funfzig Familien wurden ihm bei dieser Gelegenheit aufs Neue untergeordnet. Nachdem unsere Heeresmacht im neunten Jahre (1634) die Tschachar völlig besiegt und zur Unterwürfigkeit gebracht hatte, erklärte *Tsereng Ilden Tuschijetu* im Verein mit den Oberhäuptern des Stammes Uesümütschin sich für uns in einem von Geschenken begleiteten Briefe. Im ersten Jahre des *Degedu Erdemtu* (1635) kam *Baibung Tuschijetu* zugleich mit den Befehlshabern des Stammes Ssunid und brachten Tribut. Im zweiten Jahre (1636) kam der Sohn des *Kitad Kündülen Erdeni Ssetsen Tsökör*, Namens *Bolod* mit Vielen seiner Untergebenen und unterwarf sich. Im achten Jahre des *Ejebär Dsassaktschi* (1651) kam endlich auch der Sohn des *Kitad Saghan Dügüreng Tuschijetu*, Namens *Garma Ssweng* mit Vielen der Seinigen, um sich zu unterwerfen."

17)

Der Stamm der Ssunid.

„Er besteht aus zwei Militär-Divisionen und ist zwei Fürsten zweiten Ranges, nebst zwei andern höhern Beamten untergeordnet.“

„Das Land des Stammes liegt ausserhalb der Pforte *Tschigholultu*, und ist 960 Li von der Residenz entfernt. Die Breite desselben von Osten nach Westen beträgt 406 Li und von Süden nach Norden 580 Li. Gegen Osten grenzt es an das Land der Abagha, gegen Westen an das der Dörben Keuked, gegen Süden an die Weideplätze der Division *Schilugun Köke* der Tschachar und gegen Norden an die *Gobi.*“

„Zwei Glieder nach *Töröbolod*, dem Urenkel des *Taidsu Chagan* der Juan im sechzehnten Gliede kam der Stamm der Ssunid an *Kükdschitu Mergen Taidschi.* Von seinem ältern Bruder *Küdeng Chan* und seinem jüngern Bruder *Ongghon Dural Taidschi* und ihren Nachkommen kommt in der Geschichte der Stämme Chaghotschid und Uesümütschin ein Mehreres vor. *Kükdschitu Mergen Taidschi* hatte vier Söhne: der älteste hiess *Bujan Chuntaidschi*, der Sohn desselben, Namens *Tsorghon*, hatte seinen Sitz bei der westlichen Abtheilung der Ssunid. Die drei andern Söhne des *Kükdschitu Mergen Taidschi* hiessen *Buima Mergen Ildutschi*, *Bujantai Ssetsen Buiri Soriktu*, deren Nachkommen nicht bekannt geworden sind, und *Burchai Tsökör*, dessen Sohn, Namens *Dabachai Darchan Choschötschi*, seinen Sitz bei der östlichen Abtheilung der Ssunid hatte. Sie waren Familienverwandte und Vasallen der Tschachar. Wegen der Bedrückungen des *Lindan Chan* zogen sie nach der Nordseite der *Gobi* und begaben sich in den Schutz der Chalcha, bei welchen sie sich ansiedelten. — Im neunten Jahre des *Ssetsen Chagan* (1634) schickte der Sohn des *Tsorghon*, Namens *Sseösse*, im Verein mit *Schului*, dem Ssetsen Chan der Chalcha, Gesandte, welche Erzeugnisse ihres Landes als Geschenke mitbrachten. Im zweiten Jahre des *Degedu Erdemtu* (1636) schickten der Sohn des *Dabachai Darchan Choschötschi*, Namens *Tenggis*, und die Tai-

dschis und Edeln *Tanggitai*, *Monghotai* und *Gharchola* Gesandte zur Begrüssung; sie wurden mit Gegenständen, welche die Ssolongod zum Geschenk dargebracht hatten, belohnt. Im Winter des vierten Jahres (1638) trennten sich *Tenggis* und *Sseösse* mit allen ihren Unterthanen von den Chalcha und traten auf unsere Seite. Beide wurden im sechsten Jahre (1640) zu *Wangs* ernannt und dem *Tenggis* der Oberbefehl über die östliche Abtheilung, so wie dem *Sseösse* der Oberbefehl über die westliche Abtheilung des Stammes anvertraut. Im dritten Jahre des *Ejebär Dsassaktschi* (1646) wurde *Tenggis*, verführt durch *Schulai*, den Ssetsen Chan der Chalcha, wieder abtrünnig und entwich mit seinem Bruder *Tanggitai* und den Taidschis *Ubantai*, *Dordschiska* und allen ihren Angehörigen zu den Chalcha. Der Chagan schickte Truppen gegen sie aus, mit welchen sich die diesseitigen Mongolen vereinigten. Diese verfolgten die Aufrührer bis zum Flusse *Kerulun* und von da bis zum Gebirge *Uetek* und dem Flusse *Tula*, wo *Tenggis* und *Tanggitai* die Flucht ergriffen. Ihre Weiber und Kinder fielen in unsere Gefangenschaft, und die Taidschis *Ubantai* und *Dordschiska* wurden in den Gefechten mit der bewaffneten Macht des Stammes Dörben Keuked getödtet. Im fünften Jahre (1648) bereuten *Tenggis* und *Tanggitai* ihren Abfall und baten um die Erlaubniss, sich unterwerfen zu dürfen. Es wurde ihnen nicht nur das Leben geschenkt, sondern sie wurden in ihren frühern Rang wieder eingesetzt."

18) سوس "ا دم سنديس

Der Stamm der Abagha.

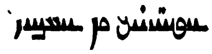
„Er besteht aus zwei Militär-Divisionen; seine Verwaltung ist einem Fürsten zweiten Ranges und einem Taidschi ersten Ranges nebst noch zwei Beamten höhern Ranges unterworfen."

„Das Land des Stammes liegt ausserhalb der Pforte *Tschighulultu*, die Entfernung von der Residenz beträgt 1000 Li. Die Breite des Landes von Osten nach Westen erstreckt sich auf 200 Li und von Süden nach Norden auf 210 Li. Es grenzt gegen Osten an das Land der Abaghanar, gegen Westen an das der

Ssunid, gegen Süden an die Weideplätze der Division *Schilugun Köke* der Tschachar und gegen Norden an die *Gobi.*"

„Der *Taidsu Chagan* der Juan hatte fünf Brüder, deren jüngster, Namens *Böke Belgetu*, ein ausgezeichnet starker und dabei tapferer Mann war. Er begleitete den *Taidsu Chagan* auf seinen Heereszügen und half ihm viele Stämme unterwerfen; so dass dieser wiederholt erklärte, das Vertrauen auf die Stärke und Tapferkeit des *Böke Belgetu* und auf die Geschicklichkeit des *Chabutu Chassar* im Bogenschiessen sey ihm bei der Eroberung der Welt sehr zu Statten gekommen; hievon ist ein Mehreres in den Geschichtbüchern der Juan zu finden. Der Urenkel des *Böke Belgetu* im siebzehnten Gliede war *Bajasscho Bürküd*, dieser hatte zwei Söhne. Der ältere hiess *Tarni Küdüng* und erhielt den Stamm *Abagha*; der jüngere hiess *Nomi Demektu* und kommt in der Geschichte des Stammes Abaghanar vor. *Tarni Küdüng* hatte zwei Söhne; der ältere hiess *Ssüssengge Waidsang* und hatte einen Sohn, Namens *Erdeni Tümen*, mit dem Ehrennamen *Dsassaktu Nojan*; der zweite Sohn (des *Tarni Küdüng*) hiess *Dsangghotai Soriktu* und hatte einen Sohn, Namens *Dordschi*, mit dem Ehrennamen *Etschige Nojan.* Sie Alle waren Vasallen der Tschachar und gehörten zu den *Aru Monghol.* Wegen der Gewaltthätigkeiten und Bedrückungen des *Lindan Chan* der Tschachar zogen sie auf die Nordseite der *Gobi* an die Ufer des Flusses *Kerulun* und suchten Schutz bei *Schului*, dem Ssetsen Chan der Chalcha; daselbst liessen sie sich nieder. Im zweiten Jahre des *Ssetsen Chagan* (1627) verbanden sie sich mit den Oberhäuptern der Charatschin, Tümed, Ordus und anderer Stämme gegen die Tschachar, und brachten dem vierzigtausend Mann starken Heere der Letztern im Lande der Tümed in der Gegend *Dschu Tseng* eine Niederlage bei, worauf sich auch die Chalcha rüsteten, um im Verein mit den Charatschin die Unbilden der Tschachar zu rächen. Im sechsten Jahre (1631) kam der Taidschi *Kitad Tsökör* mit fünfhundert Mann auf unsere Seite, um sich mit uns zu verbinden. Nachdem im neunten Jahre (1634) unsere Heeresmacht die Tschachar völlig besiegt und zur Unterwerfung gezwungen hatte, schickte der Enkel des *Erdeni Tümen*, Namens *Tüsker*,

im Verein mit dem Ssetsen Chan *Schului* einen Brief, in welchem sie sich für uns erklärten, so wie auch Erzeugnisse ihres Landes zum Geschenk. Im vierten Jahre des *Degedu Erdemtu* (1638) trennte sich *Etschige Nojan Dordschi* mit vielen seiner Untergebenen von den Chalcha, trat auf unsere Seite und verband sich mit uns. Zu der Zeit führte dieser *Dordschi* den Namen *Amitai* und den Ehrennamen *Darchan Nojan.* Im achten Jahre des *Ejebär Dsassaktschi* (1651) folgte auch *Tüsker* diesem Beispiel, worauf Beide zu Kijun Wangs erhoben, dem *Dordschi* die Verwaltung der östlichen Abtheilung und dem *Tüsker* die der westlichen Abtheilung des Stammes anvertraut wurde. Zu derselben Zeit wurden ihnen auch Wohn- und Weideplätze angewiesen; als aber im sechsten Jahre des *Engke Amughólang* (1666) auch die Abaghanar sich unterwarfen, so bekamen diese das bis dahin von den Abagha bewohnte Land, und den Letztern wurde ein neues gras- und wasserreiches Land zwischen den Grenzen der Chaghotschid und Ssunid zu Theil.

19) 

Der Stamm der Abaghanar.

„Dieser Stamm besteht aus zwei Militär-Divisionen; seine Verwaltung steht unter einem Fürsten dritten und einem andern vierten Ranges."

„Das Land des Stammes liegt ausserhalb der Pforte *Tschighulultu* und ist 1050 Li von der Residenz entfernt. Die Breite desselben von Osten nach Westen beträgt 180 Li und von Süden nach Norden 436 Li. Es grenzt gegen Osten an das Land der Chaghotschid; gegen Westen an das der Abaghà, gegen Süden an die Weideplätze der Division *Schilugun Köke* der Tschachar und gegen Norden an die *Gobi.*"

„Der Urenkel des *Böke Belgetu*, Bruders des *Taidsu Chagan* der Juan, im achtzehnten Gliede war *Nomi Demektu*; ihm wurde der Stamm Abaghanar zu Theil. Von seinem ältern Bruder *Tarni Küdeng* und dessen Nachkommen findet man ein Mehreres in der Geschichte des Stammes Abagha. Der Enkel des *Nomi Demektu* hiess *Dordschi Ilden* und hatte zwei Söhne; der ältere derselben hiess

Ssereng Mergen, der jüngere *Dung Israb*. Sie gehören zu den *Aru Monghol*, standen unter dem Schutze des Ssetsen Chan *Schului* der Chalcha, hatten ihre Wohnsitze am Flusse *Kerulun* und ihr Stammland war die Gegend im Norden der *Gobi*. Im siebenten Jahre des *Degedu Erdemtu* (1641) kam *Choschotai*, ein Unterthan des Taidschi *Dara Ubassantsa*, mit Weib und Kind zu uns und unterwarf sich. Später kamen noch *Dokdoi Darugha* und *Dalai* mit den Ihrigen; sie wurden gütig aufgenommen und verpflegt. Im ersten Jahre des *Enghe Amugholang* (1661) kamen der Taidschi *Arana Garma* und der Saissang *Gujeng* mit den Ihrigen auf die Südseite der *Gobi*, zogen nach dem *Tschono Tologhai* und lagerten sich unfern der Grenzwache der innern Verwaltung und auf dem Lande derselben. Als im dritten Jahre (1663) *Ssereng Mergen* ebenfalls dahin zog, so schickte der Grenzbefehlshaber darüber einen Bericht ein, worauf der Chagan, wohlwissend, dass diess auf Anstiften der Chalcha geschehen war, ihnen ihre Abtrünnigkeit verzieh und sie zurückbringen liess. Zugleich wurde die *Galbai Gobi* den Chalcha zur Grenze bestimmt, mit dem Befehl, dass diejenigen, welche diese Grenze überschreiten würden, angehalten und nicht wieder zurückgelassen werden sollten. Im vierten Jahre (1664) handelten indess die Chalcha abermals dem Befehle des *Chagan's* zuwider, indem auf ihren Antrieb viele Taidschis der Abaghanar auf die Südseite der *Gobi* zogen, denen jedoch *Dung Israb*[21] nicht folgte. Bald darnach unterwarf sich *Arana Garma* mit Vielen seiner Angehörigen und diesem Beispiele folgte auch *Ssereng Mergen* im fünften Jahre (1665). Auf Befehl des Chagan's wurden hierauf im sechsten Jahre (1666) dem Stamme der *Abagha* andere Wohn- und Weideplätze angewiesen und das bisher von diesem Stamme bewohnte Land den Abaghanar eingeräumt."

---

21) Derselbe unterwarf sich, wie seine Privatgeschichte besagt, in demselben Jahre mit zweitausend seiner Unterthanen freiwillig, nach gepflogenen Unterhandlungen.

20) [illegible]

Der Stamm der Dörben Keuked.

„Er besteht aus einer Militär-Division und wird von einem Fürsten zweiten Ranges befehligt.“

„Das Land des Stammes liegt ausserhalb der Pforte *Tschighulultu* und ist 960 Li von der Residenz entfernt. Die Breite desselben von Osten nach Westen beträgt 235 Li und von Süden nach Norden 240 Li. Es grenzt gegen Osten und Norden an das Land der Ssunid, gegen Westen an das der Tümed von *Köke Chotan* und gegen Süden an die Weideplätze der Division *Köbegetu Ulaghan* der Tschachar.“

„Der Urenkel im funfzehnten Gliede des *Chabutu Chassar*, Bruders des *Taidsu Chagan* der Juan, hiess *Nojantai* und hatte mit seinem ältern Bruder *Kündülen Daitsching* seinen Sitz in der Gegend des *Külun Buir*; sie gehörten zu den *Aru Monghol*. Die Nachkommenschaft des *Kündülen Daitsching* kommt in der Geschichte des Stammes Aru Chortschin vor. *Nojantai* hatte vier Söhne; der älteste derselben hiess *Ssengge*, mit dem Ehrennamen *Mergen Choschötschi*, der zweite *Ssonom*, mit dem Ehrennamen *Darchan Taidschi*, der dritte *Ombo*, mit dem Ehrennamen *Bökö Taidschi* und der vierte hiess *Irsam*, mit dem Ehrennamen *Mergen Taidschi*. Weil diese vier Brüder sich in friedlichem Verein in der Verwaltung des Stammes theilten, so bekam derselbe den Namen Dörben Keuked, (die vier Söhne oder Kinder). Bereits vom vierten Jahre des *Sselsen Chagan* (1629) an vereinigten sie sich allmählig mit uns.“

21) [illegible]

Der Stamm der Môminggan.

„Er besteht aus einer Militär-Division, die einem Taidschi ersten Ranges und einem andern Beamten höheren Ranges untergeordnet ist.“

„Das Land des Stammes liegt ausserhalb der Pforte *Tschighulultu* und ist 1240 Li von der Residenz entfernt. Die Breite desselben von Osten nach Westen beträgt 100 Li, von Süden nach Norden 190 Li. Es grenzt gegen Osten an das Land

der westlichen Abtheilung der Chalcha, gegen Westen an das der Urad, gegen Süden an das der Tümed von Köke Chotan und gegen Norden an die *Gobi.*"

„Der Urenkel im dreizehnten Gliede des *Chabutu Chassar*, Bruders des *Taïdsu Chagan* der Juan hiess *Ueldünei Bujantu*; er hatte einen Sohn, Namens *Schira Kitad*, mit dem Ehrennamen *Tuschijetu Chan.* Dieser hatte drei Söhne mit Namen *Dordschi*, *Kümü Baghatur* und *Ssangchardschai Chongchor.* Sie hatten ihren Sitz in der Gegend des *Külun Buir* und gehörten zu den *Aru Monghol.* Der älteste von ihnen, *Dordschi*, führte den Ehrennamen *Bujantu Chan*; er hatte einen Sohn, Namens *Tsegen*, der ihm als Chef des Stammes Môminggan nachfolgte. Im siebenten Jahre des *Sselsen Chagan* (1632) traten *Kümü Baghatur* und der Taidschi *Darma Teigun Ubaschi* mit den Ihrigen und mehr als tausend Familien zur Huldigung auf unsere Seite, sie brachten Kameele und Pferde zum Geschenk. Im achten Jahre (1633) kamen nach einander die Taidschis *Dsengguchai*, *Düreng*, *Ubachai*, *Darchan Baghatur*, *Churang*, *Dural*, *Badma*, *Erkin Daitsching*, und *Abutai* mit ihren Angehörigen. Sie wurden Alle mit Festlichkeiten empfangen, bewirthet und erhielten reiche Geschenke. Im neunten Jahre (1634) wurden *Ubachai*, *Darchan Baghatur* und *Dural* wieder abtrünnig und entliefen zu den Chalcha, weswegen der Chagan Truppen gegen sie ausschickte, welche vom Flusse *Ono* an die Empörer verfolgte und ihrer mehr als tausend Mann tödtete. Die Truppen setzten die Verfolgung fort bis ins Land der *Chamnicha* (Tungusen), wo der Rest eingeholt und grösstentheils gefangen genommen wurde."

22) [illegible]

Der Stamm der Urad.

„Er besteht aus drei Militär-Divisionen und wird von zwei Fürsten fünften Ranges und einem Fürsten sechsten Ranges befehligt."

„Das Land des Stammes liegt an der Westseite von Köke Chotan, die Entfernung von der Residenz beträgt 1520 Li. Die Breite des Landes von Osten nach Westen erstreckt sich auf 215 Li und von Süden nach Norden auf 300 Li. Gegen

Osten grenzt es an das Land der Môminggan und an das der Tümed von Köke Chotan, gegen Westen und Süden an das der Ordus und gegen Norden an das der westlichen Abtheilung der Chalcha."

„Der Urenkel im funfzehnten Gliede des *Chabutu Chassar*, Bruders des *Taidsu Chagan* der Juan, hiess *Burchai.* Er hatte seinen Sitz in der Gegend des *Külun Buir* und sein Stamm führte den Namen Urad. Seiner Söhne waren fünf, mit Namen *Laicha*, *Bujanggho*, *Arssagho*, *Bürütu* und *Barssai.* Später wurde der Stamm der Urad in drei Zweige getheilt; einen Theil bekam der Enkel des *Lachai*, Namens *Ombo*, den zweiten Theil bekam *Sssereng*, Enkel des *Chanin Tsching Taidschi*, zweiten Sohnes des *Barssai* und den dritten Theil bekam *Toba*, Sohn des fünften Sohnes des *Barssai*, Namens *Chanitu Bingtu Taidschi.* Sie gehörten sämmtlich zu den *Aru Monghol.* Im siebenten Jahre des *Ssetsen Chagan* (1632) traten sie Alle auf unsere Seite und brachten Kameele und Pferde zum Geschenk."

23) [illegible]

Der Stamm der westlichen Chalcha.

„Er besteht aus einer Militär-Division und wird von einem Fürsten dritten Ranges und drei andern Beamten höhern Ranges verwaltet."

„Das Land des Stammes liegt ausserhalb der Pforte *Tschighulultu*; die Entfernung von der Residenz beträgt 1130 Li. Die Breite des Landes von Osten nach Westen erstreckt sich auf 120 Li und von Süden nach Norden auf 130 Li. Gegen Osten grenzt es an das Land der Dörben Keuked, gegen Westen an das der Môminggan, gegen Süden an das der Tümed von Köke Chotan und gegen Norden an die *Gobi.*"

„Der Urenkel des *Taidsu Chagan* der Juan im sechzehnten Gliede war *Geressandsa Dschelair Chuntaidschi;* dieser hatte sieben Söhne, nach welchen das Volk der Chalcha in sieben Militärdistricte eingetheilt wurde. Ferner wurden drei getheilte Verwaltungen gestiftet; jede derselben stand unter einem *Chan.* Der dritte Sohn des *Geressandsa Dschelair Chuntaidschi* Namens *Unugho Waidsang*

Nojan hatte zwei Söhne; der ältere hiess *Abatai*, mit dem Ehrennamen *Otschilan Ssetsen Chan*; er war der Vorfahr des spätern *Tuschijetu Chan* des *Centrums*. Der jüngere Sohn des *Unugho Waidsang* hiess *Abugho*, mit dem Ehrennamen *Mergen Nojan*; dieser hatte drei Söhne. Der älteste derselben hiess *Anghachai*, auf ihn ging des Vaters Ehrennamen *Mergen* über; der zweite hiess *Racholi*, mit dem Ehrennamen *Dalai Nojan* und hatte fünf Söhne, mit Namen *Bondar*, *Bambaschihi*, *Ssardschi*, *Dschamsso* und *Erintschin*. Der dritte Sohn des *Abugho* hiess *Tümengken*, mit dem Ehrennamen *Kündülen Nojan*; der Sohn desselben hiess *Tsereng Düleng Gumbo*. Sie waren sämmtlich Taidschis der mittleren Verwaltung oder des Centrums und dem Tuschijetu Chan untergeordnet. Im mittleren Frühlingsmonde des zehnten Jahres des *Ejebär Dsassaktschi* (1653) kam *Bondar*, der mit dem Tuschijetu Chan *Gumbo* zerfallen war, in Begleitung seiner Brüder *Bambaschihi*, *Dschamsso*, und *Erintschin*, nebst mehr als tausend Familien eigener und von denen des *Gumbo* mitgenommener Unterthanen und unterwarf sich; so dass von ihnen *Ssardschi* allein bei den Chalcha zurückblieb. Späterhin kam indess der Enkel desselben, Namens *Litar* und unterwarf sich; von ihm findet man ein Mehreres in der Geschichte des Tuschijetu Chan's. Im letzten Frühlingsmonde desselben Jahres bekam *Bondar* auf höchsten Befehl den Titel Dsassak Choschoi Darchan Tschin Wang und den Oberbefehl über die mitgebrachten Familien, welche in der Gegend des Flusses *Targun* angesiedelt wurden und gleiche Rechte mit den vielen, zur innern Verwaltung gehörigen, Stämmen erhielten, zu welchen sie auch unter der Benennung „die westlichen Chalcha" gezählt wurden."

24) [illegible].

Der Stamm der Ordus.

„Er besteht aus sieben Militär-Divisionen, welche einem Fürsten zweiten Ranges, einem Fürsten dritten Ranges, vier Fürsten vierten Ranges und zwei Taidschis ersten Ranges untergeordnet sind."

„Der Stamm der Ordus hat seine Wohnsitze (im Lande) *Ghôlun tôli*[22], dessen Entfernung von der Residenz 1100 Li beträgt. Gegen Osten grenzt es an das Land der Tümed von Köke Chotan, gegen Westen an das der Chalcha, gegen Süden an die Provinz *Schensi* und deren Hauptstadt ([illegible]) und gegen Norden an das Land der Urad. Sowohl die Ost- als die West- und Nordseite des Landes bilden die hoch sich erhebenden Ufer des *Chatun-ghôl* (gelben Flusses)[23]; der Umfang des Landes beträgt mehr als 2000 Li."

„Der Urenkel des *Taidsu Chagan* der Juan im sechzehnten Gliede, Namens *Barssubolod*, nahm seinen Sitz im Lande *Ghôlun tôli* und wurde *Dschinong* der Ordus. Ihm folgte sein Sohn *Gün Biliktu Mergen*; dieser hatte neun Söhne, welche Alle im Lande ihren Sitz nahmen; die Häupter der Militärverwaltungen der jetzigen Ordus stammen Alle von ihm ab[24]. Sein ältester Sohn, Namens *Nojandara*, folgte ihm in der Dschinong-Würde; er war der Vorfahr des spätern Dsassak Kijun Wang *Erintschin*, Befehlshabers einer Division. Der zweite Sohn des *Gün Biliktu Mergen*, Namens *Bajasscholang Nojan*, war der Vorfahr des spätern Dsassak Beïle *Schandan*, Befehlshabers einer Division. Sein dritter Sohn, Namens *Oidarma Nojan*, war der Vorfahr des spätern Dsassak Beïsse *Schakdscha* und des Ulussun Tuschije Gung *Bagha Dschamsso*, Beide Befehlshaber je einer Division. Sein vierter Sohn, Namens *Nomun Tarni Goa Taidschi*, war der Vorfahr des spätern Dsassak Beïsse *Erintschin*, Befehlshabers einer Division. Sein fünfter Sohn, Namens *Bujanggholai Togar Daitsching*, war der Vorfahr des spätern Dsassak Taidschi *Dingdsaraschi*, Befehlshabers einer Division. Sein sechster Sohn, Namens

22) Vielleicht für *Ghôlun-tôri* oder *tôrin* „in der Flussumgebung oder Umgrenzung", weil das Land innerhalb eines grossen Bogens des gelben Flusses liegt. Bei Ssanang Ssetsen S. 287 heisst das Land *Toli*, welches „Spiegel" bedeutet.

23) Der Mongolische Name bedeutet „der Damen- oder Königinn-Fluss", weil die in Tschinggis Chagan's Gefangenschaft gerathene Gemahlinn des letzten Königs von *Tanggud* sich in demselben ertränkt haben soll. (Vergl. Ssanang Ssetsen, S. 103). Der sonstige Mongolische Name dieses Flusses ist *Chura Müren* „der schwarze Strom."

24) Bei Ssanang Ssetsen S. 207 ff. ist die Nachkommenschaft des *Gün Biliktu* ausführlich aufgezählt.

Bajar Waidsang Nojan, war der Vorfahr des spätern Dsassak Beïsse *Ssereng*, Befehlshabers einer Division. Sein siebenter Sohn hiess *Badma Ssambhawa*, sein achter hiess *Namudara* und sein neunter *Uejeklachan Ilden Taidschi.* Sie waren sämmtlich Vasallen des Dschinong. Weil *Lindan Chan* der Tschachar den Stamm der Ordus zu bedrücken und zu befeinden anfing, so verband sich der Dschinong *Erintschin* mit den Oberhäuptern der Charatschin, Abagha und anderer Stämme, und brachte mit ihnen dem vierzigtausend Mann starken Heere der Tschachar in der *Dschu Tseng* genannten Gegend des Landes der Tümed eine Niederlage bei. Als im neunten Jahre des *Ssetsen Chagan* (1634) unsere Heeresmacht auszog, um den Sohn des *Lindan Chan*, Namens *Edschei*, im Lande Tolitu am rechten Ufer[25] des *Chatun-ghôl* aufzuheben, kam *Erintschin* uns zuvor, nahm den *Edschei* heimlich als Unterthan auf und liess sich von ihm eidlich huldigen, nachdem er sich zuvor mit *Edschei* in dessen Unterthanen getheilt hatte. Als nun unsere Truppen ankamen und ihre Sendung ausführten, gerieth *Erintschin* in Furcht und brachte mehr als tausend Familien der Tschachar zum Geschenk dar. Von der Zeit an wurde der Stamm der Ordus zur innern Verwaltung hinzugezählt und darüber ein Befehl zur öffentlichen Kenntniss gebracht."

Ehe wir, der eingeführten und auch in dem uns vorliegenden Werke beobachteten Ordnung gemäss, uns nun sogleich mit den Mongolischen Volksstämmen der äussern Verwaltung beschäftigen sollten, ist es nöthig und hier an seiner Stelle, erst einer vor drittehalb hundert Jahren mächtigen und damals ein Chanat, jetzt aber nicht einmal eine Division, bildenden Mongolischen Völkerschaft zu gedenken, die gegenwärtig noch ihren Sitz mitten unter den Stämmen der innern Verwaltung hat und mit mehreren derselben in Grenzberührung steht. Sie ist vermuthlich deswegen nicht mit eingerechnet, weil die Chinesen das von ihr bewohnte Land nicht zur Mongolei, sondern zu China rechnen. In unserm Werke findet der Abriss der Geschichte dieser Völkerschaft erst ganz

25) *Baraghun etged* kann auch bedeuten „an der Westseite". Vergl. Ssanang Ssetsen S. 287.

am Ende desselben seinen Platz und zwar, sonderbar genug, mitten unter den Chotong oder Muhammedanern der kleinen Bucharei, mit welchen diese Mongolen nicht das Geringste gemein haben, noch auch je in friedlicher Verbindung standen. Es sind diess die

Die Tümed von Köke Chotan.

Es folgt hier das Wenige, was unser Werk von ihnen erzählt:

„Einer der Urenkel des *Taidsu Chagan* der Juan im sechzehnten Gliede[26] war *Altan*, mit dem Ehrennamen *Gegen Chan.* Er zog aus *Ghôlun tôli* (dem Lande der Ordus) in die Gegend *Pung-dscheu* und bauete daselbst eine Stadt, die er zu seinem festen Sitze bestimmte und *Baisching* (Gebäude) nannte. Diese Stadt ist die nämliche, die von dem Volke der Ming nach fehlerhafter Aussprache damals *Ban-scheng* genannt wurde. Weil er sich mit den Ming friedlich verbunden hatte, so erhoben ihn diese zum *Schun i Wang* und nannten seine Residenz *Köke Cholan*, welchen Namen sie noch heute führt. *Altan* hatte neun Söhne, der älteste derselben hiess *Ssengge*, mit dem Ehrennamen *Düreng Chan.* Der Sohn desselben, Namens *Ghartu*, entfernte sich mit seinen Angehörigen aus der Nähe der Tschachar und zog gegen Osten in die Nachbarschaft der Charatschin, woselbst er sich niederliess. Von ihm stammen die Fürsten der gegenwärtig in der östlichen Gegend *Bujan Choschô* ansässigen westlichen Abtheilung der Tümed.[27]

---

26) Soll heissen im siebzehnten Gliede, denn *Altan* war der zweite Sohn des *Barssubolod*, Sohnes des *Dajan Chan.* Der Dschinong der Ordus *Gün Biliktu Mergen* war sein älterer Bruder (Vergl. Ssanang Ssetsen, S. 205). In unserm Werke wird Altan überall *Artan* genannt. Diese, besonders in den unter Chinesischem Einflusse geschriebenen Werken, gar nicht selten vorkommende fehlerhafte Verwechselung des *r* und *l* darf uns gar nicht kümmern, da dieser, geschichtlich genugsam bekannte und bei den Mongolen wegen seiner Verdienste um die Ausbreitung des Buddhaismus hochgefeierte, Fürst überall, wo in Schriften von ihm vorkommt, *Altan* und nicht *Artan* genannt wird. Sein Ehrentitel, hier *Gegen Chan*, heisst bei Ssanang Ssetsen S. 201 *Ssutu Chan.*

27) Vergl. S. 429 beim Stamme der Tümed.

ab. Die im Westen verbliebenen Tümed hingegen kamen an *Buschuktu Chan*, dem Urenkel des *Gegen Chan* (Altan) im vierten Gliede, welcher gleichfalls in Köke Chotan seinen Sitz hatte. Als die Tschachar anfingen, Gewaltthätigkeiten gegen die Tümed auszuüben und sie auf mancherlei Weise zu bedrücken, unterwarf sich *Buschuktu Chan* ihnen nicht, sondern verband sich mit den Fürsten der Charatschin und schlug das vierzigtausend Mann starke Heer der Chalcha[28] im Lande der Tümed, in der *Dscheu Tseng* genannten Gegend aufs Haupt. Sodann vernichtete er einen andern, dreitausend Mann starken, Heerhaufen auf dessen Wege nach der Pforte *Tschighulultu*, um die Geschenke und Belohnungen von den Ming abzuholen, wodurch unversöhnliche Feindschaft zwischen ihm und *Lindan Chan* begründet wurde. Nach dem Tode des *Buschuktu Chan* rächte *Lindan Chan* sich an den Tümed, und brachte sie mit Gewalt unter seine Botmässigkeit. Als im sechsten Jahre unseres *Ssetsen Chagan's* (1631) unsere Heeresmacht die Tschachar bekriegte und man erfuhr, dass *Lindan Chan* sich aus Köke Chotan nach Tanggud entfernt habe, wurden Truppen nach Köke-Chotan geschickt, woselbst der Sohn des *Buschuktu Chan*, Namens *Ombo*, so wie dessen Vormund und Stellvertreter, Namens *Gülüge*, die Unterthanen des *Changgub* und *Dobok* versammelten und sich mit uns verbanden. Auf höchsten Befehl wurde ihnen gestattet, in ihrer bisherigen Verfassung zu bleiben. Im achten Jahre (1633) wurde auf die Nachricht von dem in *Schira tala* auf seiner Flucht erfolgten Tode des *Lindan Chan* ein Bote von Köke Chotan nach Tanggud geschickt, und dazu, auf höchsten Befehl, ein Unterthan des Stammes unter gehöriger Beaufsichtigung und Begleitung gewählt. Im neunten Jahre (1634) setzte sich der *Mergen Tschin Wang Torghon* in Marsch, um den Sohn des *Lindan Chan*, Namens *Edschei*, im Lande *Tolitu*, in der Westgegend des *Chatun ghôl* aufzuheben, und liess den Beïle *Jodo* zur Beaufsichtigung in Köke Chotan zurück. Unterdessen wurde von einem Unterthan des Stammes die falsche Nachricht von einer Statt gehabten

28) Hier ist im Originale gewiss ein Schreib- und Druckfehler für Tschachar, indem die Chalcha damals selbst feindselig gegen die Tschachar verfuhren. Vergl. S. 428 und 444.

Umwälzung verbreitet. Es hatte nämlich *Moochai*, der Ehemann der Amme des *Ombo*, sich heimlich mit dem Chinesischen Befehlshaber einer benachbarten Feste in Verbindung gesetzt und ausgesprengt, *Ombo* sey unter dem Namen *Gegen Chan* als Beherrscher des Westens ausgerufen, auch seyen die Chalcha, durch einen Gesandten der Ming davon benachrichtigt, bereits zur Unterstützung in Anmarsch. *Jodo* schikte einen Boten aus, um das Wahre an der Sache zu ermitteln, und da dieser die Nachricht mitbrachte, dass die Chalcha sich wirklich in Bewegung gesetzt hätten, so liess er den *Moochai* hinrichten und den *Ombo* gefangen setzen, worauf in Gemässheit eines Befehls des Chagan's die Verwaltung der Stadt und des Districtes Köke Chotan unter *Gülüge*, *Changgub* und *Dobok* getheilt wurde. Im ersten Jahre des *Degedu Erdemtu* (1635) wurde diess dahin abgeändert, dass *Gülüge* und *Changgub* Stammbefehlshaber wurden, und *Dobok* erst nach dem Tode des Letzteren in diese Würde eingesetzt wurde."

II. AEUSSERE VERWALTUNG.

Der Stamm der nördlichen Chalcha des Tuschijêtu Chan.

„Der Stamm besteht aus zwanzig Militär-Divisionen, die dem *Tuschijêtu Chan* und zwanzig Prinzen seines Hauses von verschiedenem Rang untergeordnet sind."

„Die Entfernung von der Residenz beträgt mehr als 2800 Li. Gegen Osten grenzt das Land des Stammes an das Gebirge *Kentei*, gegen Westen an den Fluss *Ungki*, gegen Süden an die *Gobi* und gegen Norden an den Fluss *Tsükü*."

Dajan Ssetsen Chan, der Urenkel des *Taidsu Chagan* der Juan im funfzehnten Gliede, nahm seinen Sitz im Norden der *Gobi* am Rande des Gebirges *Changghai*. Derselbe hatte elf Söhne, von welchen *Geressandsa Dschelaïr Chuntaidschi* der jüngste war. Die ältern Brüder desselben, *Töröbolod*, *Barssubolod*, *Altsubolod*, *Otschirbolod* nebst ihren Unterthanen nahmen ihre Wohnsitze auf der Südseite der *Gobi* bis in die Nähe der weissen Mauer; sie und ihre Nachkommen waren Oberhäupter

der, zur innern Verwaltung gehörigen, neun Stämme, Aochan, Naiman, Bagharin, Dsarod, Keschikten, Uesümütschin, Chaghotschid, Ssunid und Ordus, worüber das Nähere in der Geschichte dieser Stämme zu finden ist. Blos der dem *Geressandsa Dschelair Chuntaidschi* als Erbtheil zugefallene Stamm, der vorzugsweise den Namen Chalcha (Schutz, Schild)[29] erhalten hatte, blieb im Urlande auf der Nordseite der *Gobi* zurück, woselbst die vielen Tausende der dazu gehörigen Unterthanen eine Eintheilung in sieben militärische Districte erhielten, deren Verwaltung den sieben Söhnen des genannten Chuntaidschi übertragen und das Ganze in die östliche und westliche Seite (oder den linken und rechten Flügel) getheilt wurde. Den linken Flügel verwalteten der dritte Sohn des Chuntaidschi, Namens *Unugho*, so wie der fünfte Sohn desselben, Namens *Amin Dural*. Der Ehrenname des *Unugho* war *Waidsang Nojan;* er hatte fünf Söhne, deren ältester *Abatâi*, mit dem Ehrennamen *Wadschirai Ssain Chan* hiess; sein zweiter Sohn hiess *Abugho*, mit dem Ehrennamen *Mergen Nojan*[30]. Er (*Unugho*) zog an das Ufer des Flusses *Tula* und nahm daselbst seinen Sitz; der gegenwärtige Tuschijetu Chan und die Oberhäupter der demselben untergeordneten zwanzig Divisionen sind sämmtlich seine Nachkommen. — *Abatai* hatte zwei Söhne: der ältere hiess *Schibchotai*, mit dem Ehrennamen *Oeldscheitu Chuntaidschi*, und war der Vorfahr des spätern Dsassak Beïsse *Schibtui Chatan Batur*, des Ulus-tur-tussalaktschi Gung *Bachai*, so wie der Taidschis *Tseringdschab* und *Tschingdordschi;* jeder dieser Vier wurde Befehlshaber einer Division. Der zweite Sohn des *Abatai* hiess *Erijêkei*, mit dem Ehrennamen *Mergen Chan*, und war der Vorfahr des spätern Tuschijetu Chan *Tsagundordschi*, des Dsassak Kijun Wang *Galdandordschi*,

29) Dass die Chalcha ihren Namen von einem gleichbenannten — ziemlich östlich fliessenden und sich in den *Buir*-See ergiessenden, dabei nichts weniger als bedeutenden — Flusse haben sollen, scheint eine Fiction oder unbegründete Conjectur der Pekinger Jesuiten zu seyn. Wenigstens liegt das Gebirge *Changghai*, der Ursitz der Chalcha, sehr bedeutend von jenem Flusse entfernt, wenn gleich die Wohnsitze der östlichen Chalcha bis dahin reichen. Der Name Chalcha gehört, wie der Name Tschachar, der neuern Zeit seit *Dajan Chagan* an.

30) Die Namen der drei andern Söhne des *Waidsang Nojan* finden sich weiterhin in dem Abriss der Geschichte der Chalcha des *Ssain Nojan*.

der Beile *Sidischiri* und *Tschamtsuknemdschal*, der Ulus-tur-tussalaktschi Gung *Tseringpal* und *Ssandakdordschi*, so wie der Taidschis *Barang*, *Bandsurdordschi*, *Tsampildordschi* und *Pungsunrabtan*; jeder dieser zehn Fürsten war Chef einer Division. Der zweite Sohn des *Unugho*, Namens *Abugho*, hatte drei Söhne; der ältere, welcher von seinem Vater den Ehrennamen *Mergen Nojan* erbte, hiess *Angghachai* und war der Vorfahr des Dsassak Kijun Wang *Guruschigi*, so wie der Taidschis *Tsering*, *Gaimtsuk*, *Tsenggundschab* und *Ssundub*; jeder dieser Fünf wurde Befehlshaber einer Division. Der zweite Sohn des *Abugho* hiess *Racholi*, mit dem Ehrennamen *Dalai Nojan*, und war der Vorfahr des spätern Dsassak Taidschi *Litar*, Befehlshabers einer Division. Der dritte Sohn des *Abugho* hiess *Tümengken* mit dem Ehrennamen *Kündülen Nojan*; von seiner Nachkommenschaft kommt in der Geschichte der westlichen Chalcha (der innern Verwaltung) ein Mehreres vor. — Der Titel *Chan* war ursprünglich bei den Chalcha nicht einheimisch; erst nachdem *Abatai* eine Reise nach Tanggud gemacht und einen feierlichen Besuch beim Dalailama abgestattet, auch von demselben ein Bestallungsschreiben erhalten hatte, fand dieser Titel bei Niemand mehr Widerspruch und er wurde von Allen als Chan anerkannt. Ihm folgte sein Sohn *Erijékei*, mit dem Ehrennamen *Mergen Chan*, in der Würde. Derselbe hatte drei Söhne, deren ältester *Gumbo* hiess und zuerst den Titel Tuschijetu Chan annahm. Seine nahen Verwandten, der Ssetsen Chan *Schului* und der Dsassaktu Chan *Ssubati* nahmen ebenfalls damals diese Titel an, so dass zu gleicher Zeit drei Chanate bei den Chalcha entstanden. — Im zweiten Jahre des *Degedu Erdemtu* (1636) schickte *Gumbo*, im Verein mit *Schului* einen Brief, in welchem sie sich für uns erklärten. — Im dritten Jahre (1637) schickte er einen Gesandten mit Kameelen, Pferden, Zobelfellen, Adlerfedern und einem Russischen Feuergewehr zum Geschenk, bei welcher Gelegenheit der Chagan forderte, dass die drei Chane der Chalcha, nach alter Sitte, in Zukunft jährlich die sogenannten *weissen Neun*, das heisst Jeder von ihnen ein weisses Kameel und acht weisse Pferde, als Tribut darbringen möchten. — Im dritten Jahre des *Ejebéi Dsassaktschi* (1646) empörte sich der Befehlshaber der Ssunid, Namens *Tengis*

und entfernte sich; weshalb der Erke Tschin Wang *Todo* ihn mit Truppen verfolgte. Indess hatte *Gumbo* dem *Tenggis* zwanzigtausend Mann zu Hülfe geschickt, welche in der Gegend *Dsaschi Bulak* auf unser Heer stiessen und von demselben in die Flucht geschlagen wurden, so dass mehr als tausend Kameele und Pferde uns in die Hände fielen. Ferner hatte ein gewisser *Erke Tsökör*, ein Verwandter des *Gumbo*, eigenmächtig eine Anzahl dem Stamme der Bagharin zugehöriger Familien und Viehheerden als Beute weggetrieben. Wegen solcher Ungebühr schickte der Chagan einen Gesandten mit einem scharfen Verweis. Um dieselbe Zeit kam ein gewisser Unterthan des *Gumbo*, Namens *Erdeni Toin*, und brachte Pferde zum Geschenk; dieser wurde mit dem Befehl zurückgeschickt, seinen Chanen anzudeuten, dass sie den *Tenggis* festzunehmen und auszuliefern hätten, und dass sie die den Bagharin abgenommenen Leute und Viehheerden zurückzuerstatten verbunden seyen. — Nachdem im fünften Jahre (1648) *Tenggis* zu seiner Pflicht zurückgekehrt war, baten *Gumbo* und seine Angehörigen um Vergebung und Vergessen des Geschehenen, worauf ihnen geantwortet wurde, dass ein Jeder von ihnen (den Chanen und Fürsten der Chalcha) einen seiner Söhne oder jüngern Brüder nach Hofe zur Verbeugung schicken sollte, welches aber nicht erfolgte. — Indess hatten sie im achten Jahre (1651) die den Bagharin abgenommenen Leute und Viehheerden noch nicht zurückgegeben, statt dessen schickten sie blos zehn Kameele und hundert Pferde zum Geschenk, über welche Verfahrungsweise sie auf höchsten Befehl einen scharfen Verweis erhielten. — Als im zehnten Jahre (1653) auf kaiserlichen Befehl ein angesehener Beamte zu ihnen geschickt wurde, um wegen der den Bagharin abgenommenen Beute Nachsuchungen anzustellen, wussten *Gumbo* und sein Anhang Alles so zu verbergen, dass nichts gefunden und also auch nichts herausgegeben wurde. Zu derselben Zeit unterwarf sich der Taidschi *Bondar*, Sohn des *Racholi*, mit seinen Unterthanen. Er wurde dafür zum *Dsassak Tschin Wang* erhoben und sein Wohnsitz ihm ausserhalb der Pforte *Tschighulultu* in der Gegend des Flusses *Targun* angewiesen. Dieser Umstand gab dem *Gumbo* Anlass, verleumderisch zu behaupten, *Bondar* habe die den Bagharin zugehörigen

Leute und Viehheerden sämmtlich mitgenommen, und zu verlangen, dass *Bondar* und alle mit ihm Gezogenen ihm (dem *Gumbo*) ausgeliefert werden möchten. Auf diese Forderung lautete die kaiserliche Antwort wie folgt: „Ihr habt euch gegen „alle Befehle widerspenstig gezeigt: ihr habt eure Söhne oder jüngern Brüder nicht „nach Hofe zur Verbeugung geschickt; ihr habt in diesem Jahre den Tribut der „*weissen Neun* zu entrichten unterlassen; ihr habt ferner die den Bagharin ge„raubten Leute und Viehheerden nicht zurückerstattet. Dass ihr diese drei Belei„digungen gar nicht beachtet, sondern statt dessen sogar noch Klage führt und den „unsern Schutz suchenden Mann zurückverlangt, ist durchaus unstatthaft und mit „gesetzlicher Ordnung unvereinbar. Wenn ihr nun auch eure Söhne oder Brüder „zu mir zur Verbeugung schicken und wenn ihr auch alle den Bagharin abge„nommene Beute zurückerstatten solltet, so werde ich dennoch den *Bondar* und „seine Angehörigen euch nicht herausgeben. Diess zu eurer Nachricht.“ Im Herbste desselben Jahres schickte *Gumbo*, um das Versäumte nachzuholen, einen Gesandten mit den *weissen Neun;* bei der Ankunft an der Pforte *Tschighuhllu* fand dieser jedoch den kaiserlichen Befehl vor, ihn nicht zu empfangen und er musste unverrichteter Sache zurückkehren. — Als im Sommer des zwölften Jahres (1655) der Tuschijetu Chan *Tsagundordschi* seinem Vater *Gumbo* in der Regierung nachgefolgt war, schickte er, des kaiserlichen Befehles eingedenk, seine Verwandten *Mergen Nojan*, *Darchan Nojan* und *Dandschin Lama* nebst Gefolge mit der Anzeige dieser Veränderung. Der Kaiser erklärte ihnen: „Da ihr meinem Befehle „Folge geleistet habt und euch meiner Entscheidung hinsichtlich der frühern Miss„helligkeiten unterwerfet, so will ich euch wegen des Vergangenen keine weitere „Vorwürfe machen. Der Ordnung gemäss wäre es indess, den Bagharin das „Ihrige wiederzugeben: was an Leuten und Vieh daran fehlen sollte, wird nicht „ferner nachgesucht werden. Nur nehmt künftig keine Läuflinge mehr auf, son„dern schickt solche gleich zurück!“ Im folgenden Winter schickte *Tsagundordschi* abermals einen Gesandten, um seine feierliche Huldigung darzubringen, die auf kaiserlichen Befehl angenommen und vollzogen wurde. — In demselben Jahre

*

wurden auch die acht Verwaltungsdistricte der Chalcha eingerichtet: das Volk wurde in die östliche und westliche Seite getheilt, und dem *Tuschijetu Chan* so wie dem *Mergen Nojan* wurde Jedem einer dieser acht Verwaltungsdistricte, und zwar von der östlichen Seite, übertragen. — Im funfzehnten Jahre (1658) wurde ein kaiserlicher Gesandter mit reichen Geschenken und Belobungen, zugleich aber auch mit Ermahnungen zur fernern Treue und Ergebenheit nebst vielen Verheissungen an den Tuschijetu Chan abgeschickt. — Im drei und zwanzigsten Jahre des *Engke Amugholang* (Kanghi, 1683) brachen Feindseligkeiten zwischen dem Tuschijetu Chan *Tsagundordschi* und dem Dsassaktu Chan *Tsenggun* der westlichen Verwaltung aus. Auf kaiserlichen Befehl wurde der Gelong *Atschitu* und ein Abgeordneter des Dalailama an die beiden Chane gesandt; der Streit wurde geschlichtet und der Friede auf gütlichem Wege vermittelt. — Im sechs und zwanzigsten Jahre (1686) baten der Tuschijetu Chan *Tsagundordschi* und der Ssetsen Chan *Norbu* um Verleihung des höchsten Titels; die kaiserliche Antwort lautete wie folgt: „Es ist mir bewusst, dass euerm Anliegen reine Absichten zum Grunde lie„gen; nur darf ich meine Innern und Aeussern nicht mit ungleichen Augen „ansehen, sondern beide haben gleiche Ansprüche an meine Güte und an meinen „Schutz. Wenn ihr (die Innern wie die Aeussern) euch in Zukunft friedlich „vertragt und aufhört, einander zu necken und zu reitzen, wenn ihr, ein Jeder in „seinem Theil, in Ruhe und Friede euch mit euern eigenen Angelegenheiten beschäf„tigt und solchergestalt euer Verfahren meinen wohlwollenden Absichten entspricht, „so ist euch nicht nur der höchste Titel sondern, was viel mehr ist, meine kaiser„liche Zufriedenheit und Gnade gewiss.“ — Als im sieben und zwanzigsten Jahre (1687) *Galdan* mit den Oegeled (Oehlöten) die Chalcha überfiel und plünderte, stellte sich *Tsagundordschi* ihm entgegen, wurde aber besiegt; weshalb sein Verwandter *Guruschigi* mit allen seinen Unterthanen zu uns herüberkam und sich unterwarf. Es wurden ihnen, auf höchsten Befehl, an den Grenzen der Ssunid Wohnsitze angewiesen und aus den Kronsvorräthen in Köke Chotan erhielten sie Lebensmittel. — Als nun im Frühling des dreissigsten Jahres (1690) endlich

auch der Tuschijetu Chan *Tsagundordschi* sich unterwarf, nachdem der Ssetsen Chan *Uemekei*, so wie *Tsewangdschab*, der Sohn des Dsassaktu Chan *Tsengguh* ihm hierin vorangegangen waren, war die Unterwerfung der sämmtlichen Chalcha-Stämme vollendet."

(In unserm Werke folgt nun der Congress in der Gegend *Dologhan Naghor* (die sieben Seen) im Sommer desselben Jahres, welchem der Kaiser *Kanghi* selbst beiwohnte. Auf diesem Congresse wurden die Angelegenheiten der Chalcha als Schutzunterthanen des Chinesischen Reichs und ihre Verwaltung gesetzlich geordnet und bestimmt.)

Der Stamm der östlichen Chalcha des Ssetsen Chan.

„Der Stamm besteht aus drei und zwanzig Militär-Divisionen, welche dem Ssetsen Chan und fünf und zwanzig Prinzen seines Hauses von verschiedenem Range unterworfen sind."

„Die Entfernung von der Residenz beträgt 3500 Li. Das Land grenzt gegen Osten an *Erdeni Tologhai*, gegen Westen an *Tsaghan Tschilaghotu*, gegen Süden an *Targun Tsaidam* und gegen Norden an *Undurchan*.

„Der Sohn des *Amin Dural*, Urenkels des *Taidsu Chagan* der Juan im siebzehnten Gliede, hiess *Moro Buima*; er nahm seinen Sitz in der Gegend des Flusses *Kerülün*. Sein Sohn, Namens *Schului*, nahm zuerst den Titel *Ssetsen Chan* an. Von seiner Verwandtschaft waren der Tuschijetu Chan *Gumbo* und der Dsassaktu Chan *Ssubati*, die alle gleichzeitig mit ihm den Chantitel führten. Er hatte zehn Söhne und die jetzigen Oberhäupter der drei und zwanzig Divisionen der Chalcha des *Ssetsen Chan* sind sämmtlich seine Nachkommen. — Sein ältester Sohn hiess *Malsan*, mit dem Ehrennamen *Ilden Tuschijetu*; von demselben stammt der spätere Dsassak Beisse *Dari* und der Taidschi *Wangdsaldschab*, jeder von ihnen Befehlshaber einer Division. Sein zweiter Sohn hiess *Tsaburi*, mit dem Ehrennamen *Erdeni Taidschi*; von ihm stammt der spätere Divisionsbefehlshaber Dsassak Taidschi *Tsoindsor*.

Sein dritter Sohn hiess *Laburi*, mit dem Ehrennamen *Erke Taidschi;* von ihm stammt der spätere Divisionsbefehlshaber Dsassak Taidschi *Sserengdaschi.* Sein vierter Sohn hiess *Bumba*, mit dem Ehrennamen *Baghatur Darchan Chuntaidschi;* von ihm stammt der spätere Divisionsbefehlshaber Dsassak Ulussun Tuschije Gung *Tsabdan.* Sein fünfter Sohn hiess *Babu;* er war der Erbe des Chantitels seines Vaters und dessen Nachfolger; von ihm stammen der spätere Ssetsen Chan *Uemekei*, die Dsassak Kijun Wangs *Namdschal* und *Pungssuk*, die Taidschis *Taolai*, *Lobdsang*, *Tschoidschamsso*, *Erdeni* und *Gendun*, alle acht als Divisionsbefehlshaber. Der sechste Sohn hiess *Tschoidschab*, mit dem Ehrennamen *Erdeni Chuntaidschi;* von ihm stammen der spätere Dsassak Ulustur tussalaktschi Gung *Tseringdaschi*, so wie die Taidschis *Dordschidaschi* und *Gurudschab*, alle drei als Divisionsbefehlshaber. Der siebente Sohn hiess *Baochadaschi*, mit dem Ehrennamen *Dalai Chuntaidschi;* von ihm stammen der Dsassak Beile *Tsabdan*, der Dsassak Ulustur tussalaktschi Gung *Tseringwangbo* und der Taidschi *Tseringdojod*, alle drei als Divisionschefs. Der achte Sohn hiess *Tsabdan*, mit dem Ehrennamen *Ssetsen Dschinong;* der neunte Sohn *Ananda*, mit dem Ehrennamen *Dalai Dschinong;* der zehnte Sohn *Budadschab*, mit dem Ehrennamen *Erdeni Dschinong.* Diese drei wurden zu der Würde Dsassak Beïsse erhoben und Jedem eine Division untergeordnet. Ferner wurde der Sohn des *Ananda*, Namens *Guntsuk*, zum Dsassak Taidschi ernannt und eine Militärdivision (die drei und zwanzigste) für ihn formirt. Ursprünglich waren die Chalcha Vasallen der Tschachar. — Nachdem unsere Heeresmacht im neunten Jahre des *Ssetsen Chagan* (1634) die Tschachar vernichtet hatte, schickte der Chan *Schului*, im Verein mit den Oberhäuptern der Stämme Uesümütschin und Ssunid, ein Freundschaftsschreiben nebst einem Geschenke von Kameelen und Pferden und verband sich friedlich mit uns. Als aber dessungeachtet im Frühling des ersten Jahres des *Degedu Erdemtu* (1635) die Unterthanen des Chan's einen Pferdehandel mit dem Volke der Ming anfingen, bekam der Chan einen Verweis vom Chagan in folgenden Worten: „Die Ming sind meine geschwo„renen Feinde. *Lindan Chan* der Tschachar, durch die jährlich von den Ming

„erhaltenen grossen Geschenke bestochen, war mir beständig hinderlich, die Ming „mit Erfolg zu bekriegen; da er endlich ihnen auch noch Hülfstruppen zuschickte, „sahe ich mich genöthigt, die Waffen gegen ihn zu wenden und habe ihn besiegt; „denn weil der Tegri den Tschachar und ihren Unternehmungen seine Billigung „versagte, gab er ihr Volk in meine Hand. Da nun ihr mit den Ming Pferde„handel treibt, so ist diess nicht anders als eine offenbare, ihnen von euch ge„währte, Hülfe zu betrachten. Gut wäre es für euch, wenn ihr ein Beispiel an „den Tschachar nähmet: es könnte sonst auch an euch kommen!“ — Im folgenden Winter schickte *Schului Chan* den *Waidsang Lama* mit der Anzeige, dass er den Pferdehandel mit den Ming verboten habe, welches der Chagan sehr billigte und den *Tsagan Lama* mit reichen Geschenken an den Chan abfertigte. — Im zweiten Jahre (1636) schickte der Chan ein in jener Gegend einheimisches, *Taki* genanntes, Wild (ein wildes Pferd) zum Geschenk und im dritten Jahre (1637) Pferde, Panzer, Helme, Zobelfelle, Adlerfedern, ein Russisches Feuergewehr, Bogen und Pfeile von den Chotong (Einwohnern der kleinen Bucharei), Sättel, Zäume, Beile vom Stamme der Armas (?), weisse Eichhornpelze, und Tangutische schwarze Fuchspelze, worauf der Befehl erfolgte, dass in Zukunft jährlich die *weissen Neun* und ausserdem nichts geschickt werden solle. — Im dritten Jahre des *Ejebär Dsassaktschi* (1646) verführte *Schului* den *Tenggis*, Chef des Stammes Ssunid, zum Abfall und unterstützte ihn mit einem Truppencorps von dreissigtausend Mann unter dem Befehle seines Sohnes *Bumba*, welches aber von unserer Heeresmacht geschlagen wurde. Nach der Rückkehr unserer Truppen erliess der Chagan einen scharfen Verweis an *Schului* in folgenden Worten: „Die Ssunid waren ursprüng„lich Vasallen der Tschachar; sie hatten sich, den himmlischen Wink beachtend, „uns freiwillig unterworfen und du hast sie zum Abfall verführt. Ich schickte „Truppen ab, um sie zu ihrer Pflicht zurückzuführen und liess dich durch diese „Truppen ermahnen, den Tschachar nicht mit bewaffneter Macht beizustehen. „Dessungeachtet hast du, der Warnung uneingedenk, dich durch Truppensendung „uns feindselig gegenüber gestellt, aber der erhabene *Tegri*, der deinem Beginnen

„seinen Beifall versagte, hat dich in einem Augenblicke besiegt. Diessmal erreich-
„ten meine Truppen, ohne dass ich mich zu einem Feldzuge zu rüsten nöthig ge-
„habt hätte, ohne Schwierigkeit eure Grenzen; was würde ihnen also schwer seyn,
„wenn die Sache mehr Ernst erfordern sollte? — Wenn du nun Ursache findest,
„deinen Schritt zu bereuen und Neigung, dein Vergehen gut zu machen, so nimm
„den *Tenggis* sogleich fest und liefere ihn aus!" Im fünften Jahre (1648) erbot sich *Tenggis* selbst zur Unterwerfung. *Schului* schickte bei dieser Gelegenheit einen Abgeordneten mit einem Geschenk von hundert Kameelen und tausend Pferden nebst der Bitte, ihm sein früheres Betragen zu verzeihen. Der Abgeordnete wurde, auf höchsten Befehl, mit dem Bescheid zurück entlassen, dass der Chan seine Söhne oder jüngern Brüder zur Verbeugung nach Hofe schicken solle. — Im neunten Jahre (1652) wurden, bei Gelegenheit der Darbringung des Tributs, wegen der zu empfangenden Belohnungen (Geschenke) von seiner Seite ohne allen Grund Streit und Händel erregt, weshalb er einen Verweis bekam und von da an aufhörte, Tribut darzubringen. — Als im zwölften Jahre (1655) *Babu* seinem Vater in der Regierung folgte und Ssetsen Chan geworden war, schickte er seinen Sohn *Modsang Mergen Tsökör* zur Verbeugung. Es wurden nun auf höchsten Befehl die alten Misshelligkeiten der Vergessenheit übergeben, worauf nach früherer Weise der Tribut der *weissen Neun* erfolgte. In demselben Jahre wurde die Eintheilung der Chalcha in acht, zur östlichen und westlichen Seite gehörige, Verwaltungsdistricte festgestellt und dem *Ssetsen Chan* einer dieser Districte von der östlichen Seite untergeordnet. — Im ein und zwanzigsten Jahre des *Engke Amugholang* (1681) verübte ein gemeiner Unterthan des Ssetsen Chan eigenmächtig Raub und Plünderung an den Grenzen des Stammes Uesümütschin, weshalb verabredet wurde, dass, um ähnlichen Vorkommenheiten in Zukunft vorzubeugen, die Grenzwache von beiden Seiten verstärkt werden solle. Um dieselbe Zeit langte der Gesandte mit dem Tribut an und erhielt vom Kaiser folgenden Bescheid: „Es ist
„zu meiner Kenntniss gekommen, dass eure Unterthanen die Grenze überschreiten
„und dass zwischen ihnen und den diesseitigen Mongolen gegenseitige Diebereien,

„Raub und Plünderungen vorkommen. Ich habe daher, um euch sicher zu stellen, „allem Volke der innern Verwaltung streng verboten, die Grenzen zu überschreiten und Unordnungen anzurichten; dagegen verlange ich, dass diess auch von „eurer Seite geschehe, damit die Ruhe gegenseitig nicht gestört werde. Sollten „sich dessungeachtet Widerspenstige finden, so greift sie unverzüglich und straft „sie nach aller Strenge und ohne die geringste Schonung.“ — Im fünf und zwanzigsten Jahre (1685)) starb *Babu;* ihm folgte sein Sohn *Norbu* in der Regierung als *Sselsen Chan.* — Im sechs und zwanzigsten Jahre (1686) bat derselbe, im Verein mit dem Tuschijetu Chan *Tsagundordschi*, um die Verleihung des höchsten Titels, bekam aber eine ausweichende Antwort[51]. — Im sieben und zwanzigsten Jahre (1687) kam der Oehlötische *Galdan* auf seinem Plünderungszuge gegen die Chalcha bis an den Fluss *Kerülün.* Um dieselbe Zeit starben *Norbu* und sein ältester Sohn *Ildeng Arabtan* kurz nach einander; der Taidschi *Namdschal* wurde Vormund des minderjährigen Enkels des Chan's, Namens *Uemekei* und unterwarf sich mit diesem und mehr als hunderttausend Familien.“

[illegible]

Der Stamm der westlichen Chalcha des Dsassaktu Chan.

„Der Stamm hat neunzehn Militär-Divisionen, von welchen eine aus Choitschen Oehlöten besteht; sie sind dem Dsassaktu Chan und ein und zwanzig Prinzen seines Hauses, nebst noch einem Oehlötschen Taidschi ersten Ranges untergeordnet.“

„Die Entfernung von der Residenz beträgt mehr als 4000 Li. Gegen Osten grenzt das Land an *Unggin Schirgal-dsol*, gegen Westen an den See *Chara Ussu Elek Naghor*, gegen Süden an *Artsa Chara Tochoi* und gegen Norden an den Fluss *Toin.*“

„*Geressandsa Dschelair Chuntaidschi*, der Urenkel des *Taidsu Chagan* der Juan im sechzehnten Gliede, hatte sieben Söhne, unter welche die östliche und

51) Vergl. S. 460.

westliche Seite der Chalcha getheilt wurde. Die östliche Seite und ihre Verwaltung nahm ihren Sitz am Flusse *Tula*, die westliche hingegen verblieb im Gebirge *Changgai* zurück. Der älteste Sohn des *Geressandsa Dschelair Chuntaidschi* hiess *Aschichai Darchan Chuntaidschi*, der zweite Sohn *Nojantai Chatan Batur*, der vierte Sohn *Daldang Kündülen* und der siebente *Odchan Nojan*, welche Alle an der Verwaltung der westlichen Seite oder des rechten Flügels Theil nahmen. Die jetzigen Oberhäupter der neunzehn Divisionen des Stammes des *Dsassaktu Chan* — mit Ausnahme einer einzigen, dabei befindlichen, aus Oegeled (Oehlöt) bestehenden Division — sind sämmtlich Nachkommen dieser vier Söhne. *Aschichai Darchan Chuntaidschi* hatte zwei Söhne; der ältere hiess *Bujandara*, und dessen Sohn *Laicher Chan*. Dieser war der Vorfahr des spätern Dsassaktu Chan *Tsewangdschab*, des Dsassak Beïle *Dschodba* und des Taidschi *Sabdan Erdeni Gumbo*, alle drei Divisionsbefehlshaber. Der zweite Sohn des *Aschichai Darchan Chuntaidschi* hiess *Tümendara Daitsching* und dessen Sohn *Schulai Ubaschi*, mit dem Ehrennamen *Chuntaidschi;* von diesem stammen der spätere Dsassak Beïle *Gendan*, die Ulustur tussalaktschi Gungs *Schagdscha* und *Tschübchadschab*, so wie die Taidschis *Namarintsengbo* und *Daschi Pungssuk*, alle fünf Divisionsbefehlshaber. — *Nojantai Chatan Batur* hatte einen Sohn, Namens *Tübet Chatan Batur;* dieser hatte zwei Söhne. Der ältere hiess *Chongchor*, mit dem Ehrennamen *Ssetsen Dschinong;* von ihm stammen der spätere Dsassak Kijun Wang *Pungssuk Rabtan*, der Beïsse *Bübei*, die Ulustur tussalaktschi Gungs *Ssonom* und *Isdschab* so wie der Taidschi *Ordschan Chamar Daitsching*, alle fünf Divisionsbefehlshaber. Der zweite Sohn hiess *Ssain Badma*, mit dem Ehrennamen *Chatan Batur;* von ihm stammen der spätere Dsassak Ulustur tussalaktschi Gung *Gundsan* und der Taidschi *Idamdschab*, Beide Divisionsbefehlshaber. — *Daldang Kündülen* hatte einen Sohn, Namens *Söngtu Dai*, mit dem Ehrennamen *Batur;* von ihm stammt der spätere Divisionschef Dsassak Taidschi *Norbu*. — *Odchan Nojan* hatte einen Sohn, Namens *Tschintamani Madschik*, mit dem Ehrennamen *Ssetsen Nojan;* von ihm stammen der spätere Dsassak Ulustur tussslaktschi Gung *Tongmuk* und der Taidschi

Putputsering, Beide Divisionsbefehlshaber. — *Laichor* war früher einer der Chefs der westlichen Seite oder des rechten Flügels, wurde aber von seinen Unterthanen zum Chan erhoben und ausgerufen. Als sein Sohn *Ssubati* ihm in der Regierung nachfolgte, nahm er den Titel *Dsassaktu Chan* an, so dass er und seine zwei Verwandten, der Tuschijetu Chan *Gumbo* und der Ssetsen Chan *Schului*, gleichzeitig an der Spitze der drei Chanate der Chalcha standen. Von ihnen war *Schului* der erste, der sich friedlich mit uns verband und uns anerkannte, *Gumbo* der zweite und *Ssubati* der letzte. — Im dritten Jahre des *Degedu Erdemtu* (1637) zog *Ssubati* mit Truppen gegen Köke Chotan um zu plündern. Der Chagan zog ihm mit bewaffneter Macht entgegen und jagte die Haufen des *Ssubati* in die Flucht. Dieser, um sein Unrecht gut zu machen und den Chagan zu besänftigen, schickte einen Gesandten mit einem Geschenke von Pferden, einem einbuckeligen Kameel, und einem Schafe ohne Schwanz. Hierauf schickte der Chagan folgende Botschaft an *Ssubati:* „Weil ich die Schuldigen mit bewaffneter Macht bezwinge, da„gegen die Unschuldigen mit Güte regiere und schütze und also den Weg des „Rechts wandele, so ist der *Tegri* mir gnädig gewesen und hat die Tschachar „und andern Monghol in meine Hand gegeben. Da ihr nun zu ihren Vasallen „gehört, so wäre es der Ordnung gemäss, wenn ihr euch zur Unterwerfung ver„einet. Solltet ihr dazu nicht geneigt seyn, so hütet eure Grenzen! Da ihr feind„selig gegen mich auftratet und auf Plünderung und Raub ausgingt, glaubtet ihr „vermuthlich, der Süden und Norden lägen zu weit aus einander und ich könnte „euch nicht erreichen. Ich warne euch indess, in Zukunft es nicht wieder zu ver„suchen, Köke Chotan feindlich anzugreifen!“ — Im fünften Jahre (1639) schickte der Chagan einen ähnlichen Brief mit gleicher Warnung. — Als *Ssubati* im vierten Jahre des *Ejebär Dsassaktschi* (1647) erfuhr, dass der Chagan das Betragen des *Schului* und des *Gumbo* in Betreff der Rebellion der Ssunid und der Aufnahme des *Tenggis*, so wie der von Unterthanen der Chalcha an den Bagharin verübten Räubereien höchlich missbillige, schickte er durch einen seiner Verwandten, Namens *Ombo Erdeni*, einen Brief, in welchem er sich zum Vermittler

erbot und die Bitte um freundschaftliche Verbindung hinzufügte. Da nun dieser Brief keinen Namen (Unterschrift) hatte und der Inhalt überaus dunkel und verworren war, so gab der Chagan, statt seiner Zustimmung, einen scharfen Verweis. — Im siebenten Jahre (1650) kam der nämliche *Ombo Erdeni* und seine Bande unter dem Vorwande einer Treibjagd auf das Gebiet von Köke Chotan und trieb Pferde- und Viehheerden weg, weshalb der Chagan einen Beamten abfertigte mit dem Verlangen, dass das Geraubte herausgegeben werden solle. — Um diese Zeit starb *Ssubati;* sein Sohn folgte ihm in der Regierung unter dem Namen *Bischirelta Chan* und schickte sogleich einen Gesandten mit Tribut. Der Chagan gab demselben folgenden Bescheid: „Von Anfang an habe ich gestrebt, mit euch in Friede „und Eintracht zu bleiben, habe daher eure früheren Vergehen mit Nachsicht „behandelt und nur verlangt, dass ihr das Geraubte zurückerstatten solltet; was „fällt euch nun ein, euch zu beklagen, dass ich eure Läuflinge und Herumtreiber „aufnehme? Meine Herrschaft umfasst die vier Meere; ihr seyd dagegen ein kleines, „unbedeutendes Volk. Deswegen rathe ich euch, dass ihr nicht zu sehr auf eure „entfernte und abgeschiedene Lage vertrauen und euch beikommen lassen möchtet, „darauf hin ungebührliche Reden zu führen." — Im zwölften Jahre (1655) schickten *Norbu* und *Ombo Erdeni*, Jeder einen seiner Söhne zur Verbeugung und um Verzeihung für ihre Vergehen zu erhalten. — Im vierzehnten Jahre (1657) kamen abermals zwei ihrer Verwandten, Namens *Ssetsen Dschinong* und *Kündülen Toin*, mit dem Erbieten freundschaftlicher Verbindung und der Erklärung der Anerkennung, worauf ihnen auf höchsten Befehl alle frühere Vergehen verziehen wurden. — Im sechzehnten Jahre (1659) wurde ein Beamter als Ueberbringer von Geschenken und Belohnungen zu ihnen geschickt. — Bereits früher war die Eintheilung der östlichen und westlichen Seite der Chalcha in acht Verwaltungsdistricte festgestellt; nun wurden dem *Norbu*, dem *Ombo Erdeni*, dem *Ssetsen Dschinong* und dem *Kündülen Toïn*, einem Jeden einer dieser Districte der westlichen Seite untergeordnet. — Nach dem Tode des *Norbu* folgte ihm sein Sohn *Wangschuk* in der Regierung als Dsassaktu Chan, und nach dem Tode des

Ombo Erdeni wurde dessen Sohn *Erintschin* sein Nachfolger unter dem Namen *Lobdsang Taidschi.* — Im ersten Jahre des *Engke Amugholang* (1661) ermordete *Erintschin* aus Privathass den Dsassaktu Chan *Wangschuk* und entfloh zu den Oegeled. Der Oheim des *Erintschin*, Namens *Gumbo Ildeng* kam, um sich der Rache und Verfolgung zu entziehen, zu uns herüber und unterwarf sich. Er wurde zum Dsassak Beïle erhoben und ihm sein Wohnsitz ausserhalb der Pforte *Bajasscholang chadatu* in der Gegend Tsaghan Choschôtu angewiesen. Hievon ist ein Mehreres in der Geschichte des (zur innern Verwaltung gehörigen) Stammes der östlichen *Chalcha* zu finden. — Im neunten Jahre (1669) wurde auf höchsten Befehl der jüngere Bruder des *Wangschuk*, Namens *Tsenggun*, als Dsassaktu Chan anerkannt, welcher auch seine vielen Unterthanen sammelte und Ordnung bei ihnen einführte. Wegen der Nichtswürdigkeit des *Erintschin* waren viele von dessen Unterthanen geflüchtet und hatten sich zerstreut; die grössere Hälfte hatte sich zum Tusehijetu Chan *Tsagundordschi* der östlichen Seite begeben, und da die vielfältigen Versuche des *Tsenggun*, diese seine Unterthanen zurück zu bekommen, fruchtlos blieben, so war er im drei und zwanzigsten Jahre (1683) im Begriff, gegen *Tsagundordschi* zu Felde zu ziehen. Indess wurde auf höchsten Befehl *Atschitu Gelong* mit Gefolge zu den beiden Chanen gesandt, um friedliche Ausgleichung zu bewirken, welches ihm auch gelang. — Um diese Zeit starb *Tsenggun* und der Oehlötische *Galdan* benutzte nun die günstige Gelegenheit, seine feindseligen Absichten gegen die Chalcha in Ausführung zu bringen. Er verführte den Sohn des *Tsenggun*, Namens *Schara*, Krieg gegen *Tsagundordschi* anzufangen. *Schara* entfernte sich in der Absicht, zu *Galdan* zu gehen, und da auch der Taidschi *Dekdekei* aufgebrochen war, um sich mit *Schara* zu verbinden, gerieth *Tsagundordschi* in Zorn. Er jagte den Beiden nach, holte sie ein und ergriff und tödtete sowohl den *Schara* als den *Dekdekei.* — Im sieben und zwanzigsten Jahre (1687) kam *Galdan* mit einem dreissigtausend Mann starken Kriegsheere auf seinem Plünderungszuge gegen die Chalcha zum Gebirge *Changghai*, wodurch der Stamm des *Dsassaktu Chan* in grosse Bedrängniss gerieth, daher der Bruder des *Schara*, Na-

mens *Tsemangdschab*, so wie dessen Verwandten *Ssereng* und *Achai* mit ihrem Volke bald nach einander zu uns herüberkamen und sich unterwarfen. Es wurden ihnen auf höchsten Befehl einstweilige Sitze an den Grenzen des Stammes Urad angewiesen. — Als der Kaiser im dreissigsten Jahre (1690) den Congress bei *Dologhan Naghor* zusammenberief und selbst in Person sich dahin erhob, richtete er auch seine Aufmerksamkeit auf den äusserst zerrütteten Zustand dieses Stammes. Auf seinen Befehl wurden dem *Ssereng*, *Achai* und den mit ihnen verwandten Fürsten die Titel Wang, Beïsse und Taidschi ertheilt und, nachdem das Volk gesammelt, eingetheilt und beruhigt war, einem Jeden von ihnen eine Division untergeordnet. Dem *Tsemangdschab*, als Sohn des Dsassaktu Chan *Tsenggun* wurde der Titel *Chaschot Tschin Wang* ertheilt und ihm der Oberbefehl über den ganzen Stamm übertragen, der bald darnach wieder den Namen Stamm des Dsassaktu Chan erhielt, als demselben im sechs und dreissigsten Jahre (1696) der Befehl ertheilt wurde, wieder in seine alten Wohnsitze am Gebirge *Changghai* zurückzukehren. — Im viersigsten Jahre (1700) erhielt *Tsemangdschab* auf höchsten Befehl die Bestallung als Dsassaktu Chan, nebst vielen und grossen Geschenken an Vieh u. s. w."

Der Stamm der mittleren oder Central-Chalcha des Ssain Nojan.

„Er besteht aus vier und zwanzig Militär-Divisionen, unter welchen zwei Oehlötische; sie sind dem Ssain Nojan und dreissig Prinzen seines Hauses nebst zwei Oehlötischen Fürsten verschiedenen Ranges untergeordnet."

„Der Stamm des Ssain Nojan bildet das Centrum der übrigen Chalcha-Stämme; seine Entfernung von der Residenz beträgt mehr als 3000 Li. Das Land desselben grenzt gegen Osten an *Boro Burghassu Olom*, gegen Westen an die Berge *Kül Ssaja Ssoghotu ekün*, gegen Süden an *Tsetserlik* und gegen Norden an den Fluss *Tschilaghotu*."

Der Urenkel des *Taidsu Chagan* der Juan im siebzehnten Gliede, Namens *Waidsang Nojan Unugho*, hatte fünf Söhne. Der älteste derselben, *Abatai*, so wie der zweite, *Abugho*, waren die Stammväter der Fürsten des Stammes des Tuschijetu Chan. Sein dritter Sohn, Namens *Tarni*, hinterliess keine Kinder; sein vierter Sohn hiess *Tümengken* und sein fünfter Sohn *Barai*. Der Stamm des Ssain Nojan besteht aus vier und zwanzig Divisionen, deren Fürsten — mit Ausnahme derjenigen der zwei Oehlötischen Divisionen — sämmtlich von jenen letztgenannten zwei Söhnen abstammen, — *Tümengken* hatte dreizehn Söhne; der älteste derselben hiess *Dschodba*, mit dem Ehrennamen *Ssetsen Nojan*; er war der Vorfahr der folgenden drei spätern Divisionsbefehlshaber: der Dsassak Ulustur tussalaktschi Gungs *Todo Erdeni* und *Norbudschab* und des Dsassak Taidschi *Toba*. — Der zweite Sohn des *Tümengken* hiess *Dandschin Lama*, mit dem Ehrennamen *Nom Chan*; er war der Vorfahr der folgenden sechs spätern Divisionsbefehlshaber des Dsassak Tschin Wang *Schamba*, der Ulustur tussalaktschi Gungs *Wangschuk* und *Tseringdaschi*, so wie der Dsassak Taidschis *Tsewandordschi*, *Ssudani* und *Dordschi*. Der dritte Sohn hiess *Tsering* und der vierte *Lujak*; Beide hinterliessen keine Kinder. Der fünfte Sohn hiess *Dschijak*, mit dem Ehrennamen *Waidsang Nojan*, und war der Vorfahr des spätern Dsassak Ulustur tussalaktschi Gung und Divisionsbefehlshabers *Ajuschi*. Der sechste Sohn hiess *Dsamban*; seine Nachkommen bekamen keinen Antheil an der Verwaltung. Der siebente Sohn hiess *Tschaidschab*, mit dem Ehrennamen *Kundülen*; er war der Vorfahr der beiden spätern Dsassak Taidschis und Divisionsbefehlshaber *Idam* und *Namdschal*. Der achte Sohn hiess *Dandschin*, mit dem Ehrennamen *Bandsur*; seine Nachkommen waren die beiden Söhne des Dsassak schihghaxsan Baghatur Tschin Wang *Tsering*, nämlich der Tschin Wang *Tsenggundschab* und der Kijun Wang *Tsabdandschab*, Beide Befehlshaber je einer Division. Der neunte Sohn hiess *Winalakriti*, mit dem Ehrennamen *Batur Erdeni Nojan*, und war der Vorfahr des spätern Dsassak Taidschi und Divisionsbefehlshabers *Dandschin*. Der zehnte Sohn hiess *Schineruksad*, mit dem Ehrennamen *Chantaidschi*, und war der Vorfahr der beiden spätern Dsassak

Taidschis und Divisionsbefehlshaber *Aria* und *Ssemdschid*. Der elfte Sohn hiess *Ssangchardsa*, mit dem Ehrennamen *Ildeng Choschôtschi*; er war der Vorfahr des spätern Dsassak Taidschi und Divisionsbefehlshabers *Scharu Ildutschi*. Der zwölfte Sohn hiess *Keuken*, mit dem Ehrennamen *Wadschar*, und war der Vorfahr des spätern Dsassak Taidschi und Divisionsbefehlshabers *Dschinamta*. Der dreizehnte Sohn hiess *Gumbo*, mit dem Ehrennamen *Kündülen Buschuktu*, welcher Anfangs *Dsassak Kijun Wang*, später aber Beile wurde, weil sein Sohn *Emegen* Dsassak Taidschi und Chef einer Division wurde. — Der fünfte Sohn des *Waidsang Nojan Unugho*, Namens *Barai*, hatte einen Sohn, mit Namen *Garma*; dieser war der Vorfahr des spätern Dsassak Ulustur tüssalaktschi Gung und Divisionsbefehlshabers *Uedei Ildeng*. — Anfänglich bekannten sich die Chalcha zur sogenannten rothen Religionslehre, als aber *Tümengken* einstmals mit einem Anhänger der gelben Lehre disputirte, fand er diese vorzüglicher und nahm sie von da an in Schutz und Pflege. Hierdurch erwarb er sich das Wohlwollen des Tibetischen Dalailama, welcher ihm den Titel Ssain Nojan verlieh und ihn auf gleichen Ehrengrad mit den drei Chanen der Chalcha stellte, denen er auch im Range gleichgeachtet wurde. Nach *Tümengken's* Tode erhielt dessen zweiter Sohn *Dandschin Lama* ebenfalls vom Dalailama den Titel *Nom Chan*. — Im dritten Jahre des *Degedu Erdemtu* (1637) schickte *Dandschin Lama* einen Gesandten mit Tribut und wurde dafür mit grossen Ehrengeschenken belohnt. — Im vierten Jahre des *Ejebär Dsassaktschi* (1647) unterstützte er den Abfall und die Rebellion des *Tenggis*, Oberhauptes der Ssunid, indem er im Verein mit seinem Verwandten, dem Tuschijetu Chan *Gumbo*, dem *Tenggis* mit Truppen beistand, wofür er vom Chagan einen scharfen Verweis bekam. — Im siebenten Jahre (1650) schickte er seinen Sohn *Erdeni Nomtschi* mit einem Briefe, in welchem er um Freundschaft und friedliche Verbindung bat. Auf höchsten Befehl wurde ihm hierauf erwiedert, dass er es mit *Gumbo* zu verabreden habe, wann sie Beide sich zur feierlichen Huldigung einfinden wollten. — Im elften Jahre (1654) schickte er abermals seinen Sohn *Erdeni Nomtschi* mit einem Briefe, in welchem er sich für uns erklärte. Hierauf wurde ihm folgende kaiserliche

Antwort ertheilt, „Du berichtest, dass du alle vier Districte des linken Flügels der „Chalcha beherrschest, und dass es unter den dazu Gehörigen Keinen gebe, der „deinen Befehlen nicht Folge leistet. Um nun dein Gesuch bewilligen zu können, „trage ich dir vorher auf, den Oberhäuptern deines Stammes anzubefehlen, dass „sie ihre Söhne zur Verbeugung hersenden; dabei hast du mir diejenigen sogleich „namhaft zu machen, die diesen Befehl nicht befolgen." Als nun, in Gemässheit dieses Befehls, im zwölften Jahre (1655) sowohl *Dandschin Lama* als *Gumbo* und beider nächste Verwandten ihre Söhne oder jüngern Brüder zur Verbeugung hersandten, wurden ihnen ihre frühern Vergehen verziehen. — Als in der Folge die acht Verwaltungsdistricte der Chalcha eingerichtet wurden, bekam *Dandschin Lama* einen dieser Districte des linken Flügels zur Verwaltung mit der Verpflichtung, in gleicher Weise wie die drei Chane, jährlich die *weissen Neun* als Tribut zu entrichten. — Im dritten Jahre des *Eugke Amugholang* (1663) wurde ihm auf höchsten Befehl angedeutet, dass er seinen Unterthanen nicht erlauben solle, zur Ansiedelung die Grenzen zu überschreiten. — Nach dem Tode des *Dandschin Lama* folgte ihm sein Sohn *Tasdschab* in der Würde als Ssain Nojan, und nach dem Tode des Letztgenannten dessen Sohn, Namens *Schamba*, welchem der Titel *Itegemdschitu Ejetei Erke Daitsching* verliehen wurde. — Als im sieben und zwanzigsten Jahre (1687) der Oehlötische *Galdan* die Chalcha mit Krieg und Plünderung überzog, kam *Schamba* mit seinen Verwandten und Unterthanen zu uns und unterwarf sich. Es wurden ihnen einstweilige Wohnsitze in der Nachbarschaft des Stammes Urad angewiesen. — Im dreissigsten Jahre (1690), zur Zeit, da der Kaiser dem Congress bei Dologhan Naghor beiwohnte, wurden *Schamba* und die ihm verwandten Stammfürsten zu Wangs, Taidschis u. s. w. ernannt, der Stamm wurde in Divisionen getheilt und das Ganze dem Tuschijetu Chan und dessen Stammverwaltung untergeordnet. — Im ein und dreissigsten Jahre (1691) kam noch ein Vetter des *Schamba*, Namens *Tsering*, zur Unterwerfung; derselbe war ein Sohn des Taidschi *Namdschal*, eines Enkels des *Dandschin*, achten Sohnes des *Tümengken*. — Im sechs und dreissigsten Jahre (1696) wurde dem *Schamba*

und seinen Stammangehörigen wieder die Rückkehr in ihre alten Wohnsitze erlaubt. — Im sieben und vierzigsten Jahre (1707) starb *Schamba*; er hinterliess zwei Söhne, deren ältester, Namens *Daschidundub*, zum Tschin Wang erhoben wurde, der jüngere, Namens *Tseringdaschi* aber zum Ulustur tussalaktschi Gung. — Im dritten Jahre des *Nairaltu-tüb* (Jungtsching 1724) wurde der Stamm, in Betracht der grossen Volksmenge desselben und der von dessen Oberhäuptern geleisteten Dienste, wieder von der Botmässigkeit des Tuschijetu Chan getrennt; er bekam eine eigene Verwaltung und die alte Benennung „der Stamm des Ssain Nojan" wurde aufs Neue eingeführt, welche Würde dem *Daschidundub* zu Theil wurde. Zu Befehlshabern der (damaligen) neunzehn Divisionen des Stammes wurden er und die andern Stammfürsten seiner Familie ernannt. (Späterhin wurde der Stamm noch um drei Divisionen vergrössert und ausserdem demselben noch zwei *Oehlötische* Divisionen interimistisch hinzugefügt, welche letztere indess bis auf den heutigen Tag bei demselben verblieben sind).

Ich breche hier ab, weil ich gesonnen bin, die Fragmente der Geschichte der Oehlöten oder vier Oirad und Tibets, so wie die der Türkischen Bewohner des Hochlandes, zum Stoffe einer besondern Abhandlung zu machen. Es bleiben mir nur noch einige Ergänzungen zum bessern Verständnisse des hier Niedergelegten zu liefern übrig.

Die Abhandlung umfasst alle diejenigen Stämme, die das Volk der Mongolen im eigentlichen Sinne ausmachen. Sie sind, wie wir gesehen haben, seit *Kanghi* Alle dem Chinesischen Reiche unterworfen und als Vasallen desselben unter eigenen Häuptlingen militärisch organisirt, wobei sie jedoch scharf beaufsichtigt werden und, so lange die Mandschuische Dynastie in China nicht bis zum Umsturze schwankt, nicht leicht Gelegenheit finden dürften, von ihrer militärischen Einrichtung zu ihrem eigenen Vortheil Gebrauch zu machen. Ueberdiess werden die bedeutendsten Stammoberhäupter durch Heirathen mit kaiserlichen Prinzessinnen, durch Gehalte,

Pensionen, Geschenke und Titel hinlänglich fest an das Interesse der jetzt bestehenden Dynastie geknüpft.

Mit Ausnahme der Oirad-Stämme ist demnach die ganze Nation in hundert fünf und dreissig Militär-Divisionen eingetheilt, von welchen neun und vierzig zur innern Verwaltung oder zu denjenigen Stämmen jenseits der *Gobi* gehören, welche ehemals die Hauptmacht der Tschachar oder der, in der ersten Anlage verfehlten, erneuerten Mongolischen Monarchie bildeten; die übrigen sechs und achtzig bestehen, mit Ausnahme von drei ihnen zugezählten Oehlötischen Divisionen, aus lauter Chalcha-Mongolen. Da indess diese Divisionen nicht gleich an Zahl der dazu Gehörigen sind, so lässt sich die Stärke der Gesammtmasse ihrer Mannschaft daraus schwer ermitteln, und noch weniger eine richtige Schätzung der Menschenmenge des gesammten Mongolischen Volkes daraus folgern.

Mehrere Stämme mit den aus ihnen gebildeten Divisionen bilden ein grosses Corps; die ganze militärische Einrichtung der sämmtlichen Mongolischen Stämme besteht aus zehn solchen Corps, von welchen sechs zur innern Verwaltung, die vier übrigen aber (aus Chalcha bestehend) zur äussern Verwaltung gehören. Diese Corps haben nach ihren vorgeschriebenen Sammelplätzen ihre besondere Namen; diese Namen und diejenigen der zu jedem Corps gehörigen Stämme lasse ich nebst der Zahl der Divisionen eines jeden Corps, hier folgen:

1) Das Corps *Dscherim* besteht aus zehn Divisionen und den Stämmen Chortschin, Dschelaid, Dörbed und Chorlos.

2) Das Corps *Dsossutu* besteht aus fünf Divisionen und den Stämmen Charatschin und Tümed.

3) Das Corps *Dsô Uda* (die hundert Weidenbäume) besteht aus elf Divisionen und den Stämmen Bagharin, Naiman, Aochan, Ongnighod, Aru Chortschin, Dsarod, Keschikten und dem der zur innern Verwaltung gehörigen östlichen Chalcha.

4) Das Corps *Ssiling ghôl* besteht aus zehn Divisionen und den Stämmen Uesümütschin, Ssunid, Abagha, Abaghanar und Chaghotschid.

5) Das Corps *Ulaghan Dschab* besteht aus sechs Divisionen und den Stämmen Dörben Keuked, Urad, Môminggan und dem der zur innern Verwaltung gehörigen westlichen Chalcha.

6) Das Corps *Jeke Dschu* bildet die sieben Divisionen des Stammes Ordus; zu diesem Corps werden auch die Tümed von Köke Chotan gerechnet.

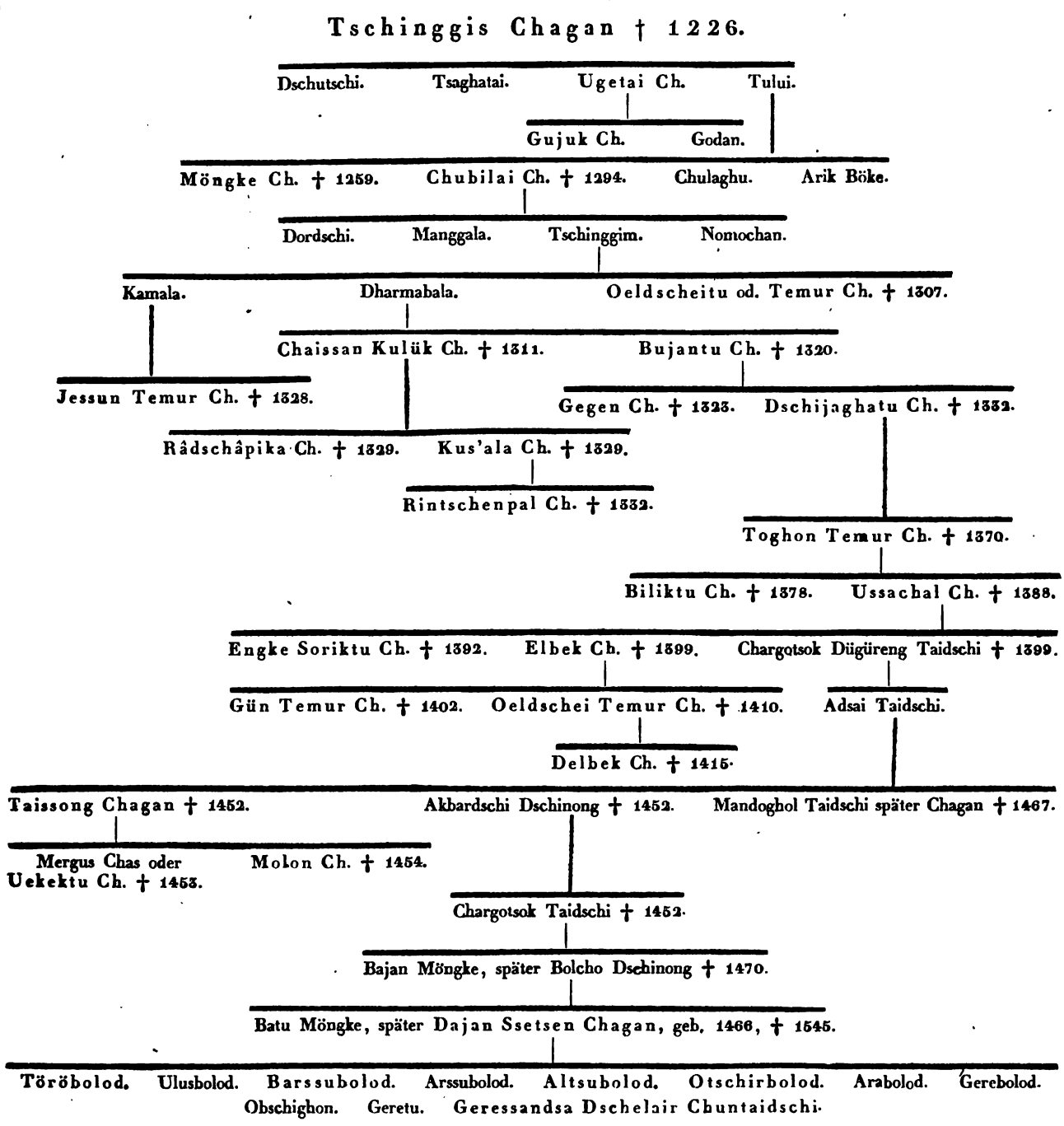
7) Das Corps *Chan Aghola* besteht aus den zwanzig Divisionen des Stammes der nördlichen Chalcha des Tuschijetu Chan.

8) Das Corps *Kerülün Bars* besteht aus den drei und zwanzig Divisionen des Stammes der östlichen Chalcha des Ssetsen Chan.

9) Das Corps *Waidurja Naghor* besteht aus den neunzehn Divisionen des Stammes der westlichen Chalcha des Dsassaktu Chan.

10) Das Corps *Tschitschirlik* oder *Tsetserlik* besteht aus den vier und zwanzig Divisionen des Stammes der Central-Chalcha des Ssain Nojan.

Da in diesen geschichtlichen Notizen die Genealogie der Stammfürsten nicht weiter hinaufgeführt wird, als bis zum Urenkel im funfzehnten Gliede nach Tschinggis Chagan, mit welchem ziemlich-späten Nachkommen des grossen Eroberers in der That die vollständige Regeneration des Mongolischen Fürstenhauses ihren Anfang nimmt, so lasse sich die fehlenden vierzehn Glieder zur Verbindung und bequemern Uebersicht auf nebenstehender Tafel folgen.


Tschinggis Chagan † 1226.
Dschutschi.
Tsaghatai.
Ugetai Ch.
Tului.
Gujuk Ch.
Godan.
Möngke Ch. † 1259.
Chubilai Ch. † 1294.
Chulaghu.
Arik Böke.
Dordschi.
Manggala.
Tschinggim.
Nomochan.
Kamala.
Dharmabala.
Oeldscheitu od. Temur Ch. † 1307.
Chaissan Kulük Ch. † 1311.
Bujantu Ch. † 1320.
Jessun Temur Ch. † 1328.
Gegen Ch. † 1323.
Dschijaghatu Ch. † 1332.
Râdschâpika Ch. † 1329.
Kus'ala Ch. † 1329.
Rintschenpal Ch. † 1332.
Toghon Temur Ch. † 1370.
Biliktu Ch. † 1378.
Ussachal Ch. † 1388.
Engke Soriktu Ch. † 1392.
Elbek Ch. † 1399.
Chargotsok Dügüreng Taidschi † 1399.
Gün Temur Ch. † 1402.
Oeldschei Temur Ch. † 1410.
Adsai Taidschi.
Delbek Ch. † 1415.
Taissong Chagan † 1452.
Akbardschi Dschinong † 1452.
Mandoghol Taidschi später Chagan † 1467.
Mergus Chas oder Uekektu Ch. † 1453.
Molon Ch. † 1454.
Chargotsok Taidschi † 1452.
Bajan Möngke, später Bolcho Dschinong † 1470.
Batu Möngke, später Dajan Ssetsen Chagan, geb. 1466, † 1545.
Töröbolod.
Ulusbolod.
Barssubolod.
Arssubolod.
Altsubolod.
Otschirbolod.
Arabolod.
Gerebolod.
Obschighon.
Geretu.
Geressandsa Dschelair Chuntaidschi.

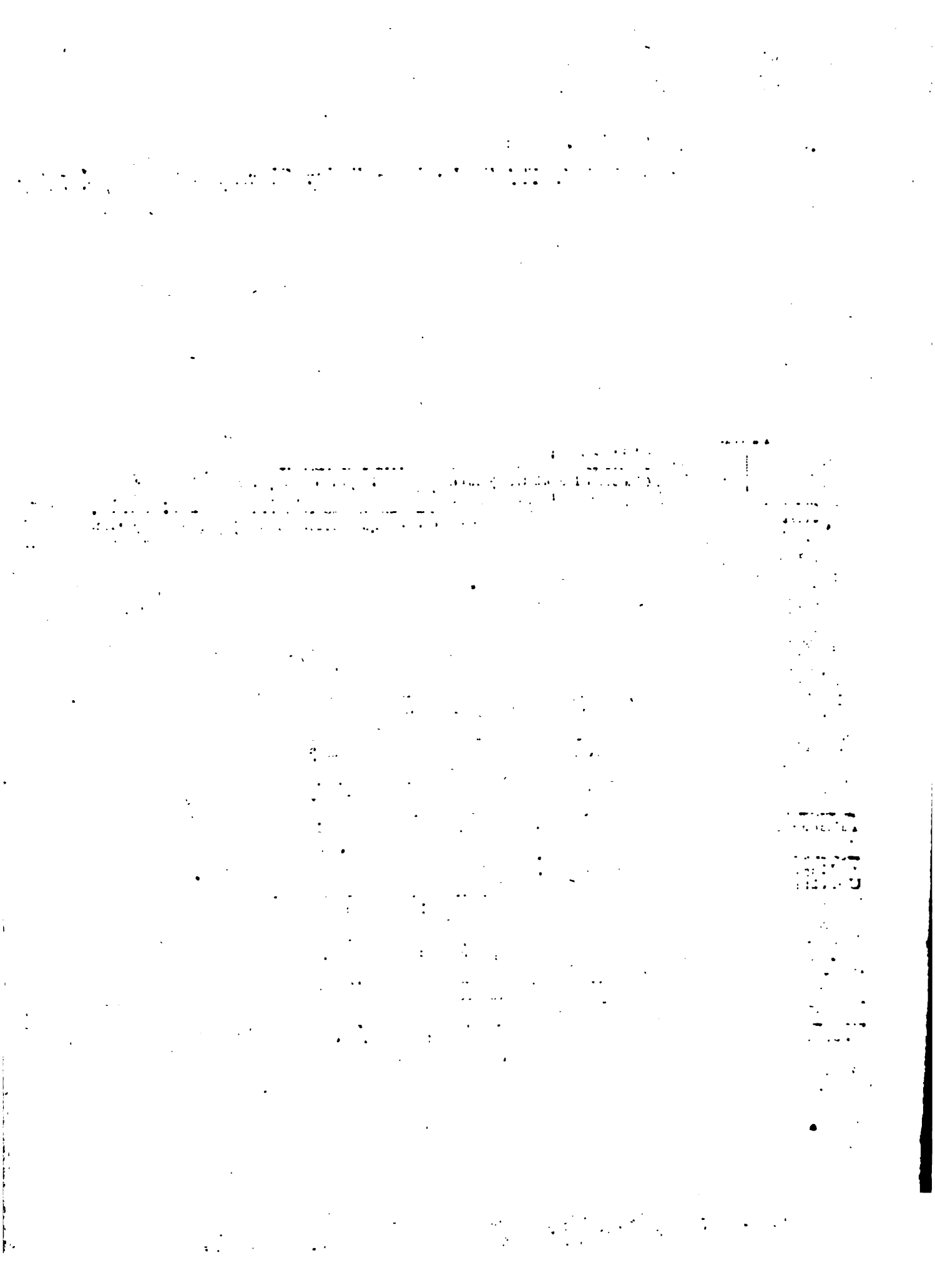


TABLE DES MATIÈRES.

M. Herrmann, Recherches sur le nombre des suicides et des homicides commis en Russie pendant les années 1821 et 1822. Plateau de l'Oka 257

M. Charmoy, Relation de Mas'oudy et d'autres auteurs musulmans sur les anciens Slaves 297

M. Schmidt, Die Volksstämme der Mongolen, als Beitrag zur Geschichte dieses Volkes und seines Fürstenhauses. Erste Abhandlung 409

MÉMOIRES

DE

L'ACADÉMIE IMPÉRIALE DES SCIENCES

DE

St. - PÉTERSBOURG.

VI^me SÉRIE.

Sciences politiques, Histoire, Philologie.

TOME SECOND.

6^me LIVRAISON.

St. - PÉTERSBOURG,

DE L'IMPRIMERIE DE L'ACADÉMIE IMPÉRIALE DES SCIENCES.

1834.

Se vend chez GRAEFF, libraire, Commissionnaire de l'Académie, place de l'Amirauté, maison Stcherbakoff N°. 91 et à Leipzic chez LÉOPOLD VOSS.

Publié par ordre de l'Académie.

En Novembre 1834.

Le Secrétaire perpétuel P. H. Fuss.

DE

IL-CHANORUM SEU CHULAGUIDARUM NUMIS

COMMENTATIONES DUAE

AUCTORE

CH. M. FRAEHN.

(Lues le 11 Octobre 1833 et le 13 Juin 1834.)

TSCHINGGISIDAE, Iraniae quondam dominatores, ab Chulagu Tschinggis Chaghani nepote, a quo originem ducebant, ut *Chulaguidarum*, ita *Il-Chanorum* nomen commune habuerunt. Posterioris vocabuli, quo titulo Chulagu primus usus est, quae sit propria significatio, nondum satis constat. Sunt quidem, qui eo *Chanum supremum* seu *autocratorem* indicari volunt, sed temere. Nec magis admittere licet opinionem b. St. Martini, quae fert, *Il-Chan* idem valere atque *Padischahi aalem* i. e. *Imperator mundi* s. *terrarum dominus.**) Utramque interpretationem respuit Chulagui ejusque proximorum successorum conditio, quam Kaanorum supremorum imperio obnoxiam fuisse scimus, respuunt etiam Numi Chulagui et Abaghae, in quibus hos quidem titulo *Il-Chani* ornatos, simul autem summos qui tunc erant Kaanos ipsâ appellatione *Kaani supremi* vel *Kaani imperatoris mundi* designatos deprehendimus. Adde, quod vocabulum *il* ايل tantum abest, ut mundum seu orbem terrarum, ut *regionem*, *provinciam* significet; quid? quod hodie apud Tataros nostros fere idem valeat

*) v. St. Martin, Mémoires hist. et géogr. sur l'Arménie T. II p. 277.

atque اول *aûl* i. e. *pagum*, sed eum majorem. Hunc igitur vocis sensum si respexeris, Il-Chanum potius reddideris *provinciae praesidem* s. *rectorem;* id quod ad initia rerum hujus dynastiae satis accommodate dictum foret. Schmidtii autem, collegae mihi conjunctissimi, conjectura fert, Il-Chanum proprie sonare *principem pacificatorem.**) Nimirum *il* in linguâ Mongolicâ, addo et in Tataricâ, etiam sensum *pacis* habet; atque Arghun in sigillo Sinico, quo in locum Chulagui suffectus a Chubilai ornatus fuerat, titulo honorifico angetur *'An-min* i. e. *pacans populos* seu *pacis inter populos reconciliator*, interprete quidem b. A. Rémusat**), quamquam rev. P. Hyacinthus hanc phrasin vertere mavult: *curas populi levans*, veluti fame dominante. Nec hanc igitur interpretationem nihil dubitationis habere patet. Spes est, futurum, ut dies nobis certiorem suppeditet.***)

Haec autem dynastia Tschinggisica vastissimas illas Asiae occidentalis terras imperio tenuit, quae ab Oxo ad Euphratem patent, puta Chorasanam, Kermanam, Persiden, Chusistanam, utramque Irakam, Mesopotamiam, Masenderanam, Aderbeidschanam, Arranam, Armeniam, Georgiae et Asiae minoris partem etc. Verum ne unum quidem saeculum explevit: orta enim a. H. 654 vel 656 jam anno 750 exstincta est.

Sunt quidem, qui ejus primordia ducunt ab a. H. 651 = Ch. 1253, veluti Schehry-Sade, Muneddschim-baschi, all. At moneo hoc anno Chulaguum ex

---

*) v. Schmidt, Philologisch-krit. Zugabe zu den zwei Mongol. Briefen etc. p. 31. it. Klaproth in Nouv. Journ. As. Tom. XII. p. 291.

**) v. A. Rémusat, Mémoires sur les relations politiques etc. p. 116. Cf. ib. p. 134 sigillum Sinicum Oeldscheitu Sultano a Temur Kaano supremo tributum, in quo ille appellatur: *Hi schün wan i* i. e. *jussus decem millia barbarorum subigere*; cui idem doctissimus Gallus p. 141 tanquam synonymum substituit: *pacificator decem millium barbarorum.*

***) Interea liceat h. l. aliam conjecturam proponere. Vocabulum ايل *il* dialecto Charismiensi significare *strenuum* seu *fortem* dicitur. Atque sane hoc sensu adhibitum historia passim nobis offert in nominibus Turcicis, veluti ايل غازى *Il-Ghasi* i. e. strenuus fidei propugnator, ايل بوغا *Il-Bugha* i. e. taurus validus, ايل ارسلان *Il-Arslan* i. e. leo fortis, ايل قلج *Il-Kilidsch* i. e. gladius validus (ein tapferer Degen), et quae id genus alia sunt. Jam ad horum analogiam titulus ايلخان *Il-Chan* proprie sonaret: *Chanus fortis* seu *strenuus.*

urbe Karakorum movisse, nec vero nisi anno demum 654 = Ch. 1256 Iraniam ingressum esse. Alii, veluti Deguignes, initia ejus assignant anno H. 657 i. e. 1259, quo, mortuo Möngkè Chaghano, Chulagu jam non amplius obnoxiam Kaanorum supremorum imperio se tulisse perhibetur; quamquam haec rerum hujus dynastiae immutatio vere mortuo tandem Chubilai Chaghano accidisse statuenda est. Equidem rerum Chulagui primordia censeo referenda aut ad annum H. 654 = Ch. 1256; exeunte enim a. 655 Chulagu, Oxo trajecto, regni sui futuri fines ingressus est; aut ad a. 656 = 1258, quo idem Baghdado urbe expugnatâ Chalifatum Abbasidicum abolevit. Finem hujus dynastiae sunt qui ad a. 736 = 1335, nimirum ad mortem Abu-Saïdi, referunt eumque horum principum postremum faciunt, veluti O. G. Tychsen, Adler, Beck, alii. At licet splendorem hujus gentis in hoc principe exstinctum esse non sit diffidendum, neutiquam tamen ipsa in eodem exstincta est. Nam mortuum Abu-Saïdum octo de hac gente Chani exceperunt, qui, utut pristinâ dignitate et auctoritate destituti, *Chutbae* tamen et *Siccae* jure ornati erant: scil. ipsorum nomine cum preces publicae in templorum suggestis fiebant tum numi per imperii fines signabantur.*) Hos quidem principes a. 740 desiisse Muneddschim-baschi, vel a. 754 Hadschy Chalfa in Tabb. chronol. et Dschihan-numa, vel a. 760 Schehry-sade auctor est. Ego annum 750 posui, commotus etiam Numis, quorum novissimus certâque aerâ praeditus, qui mihi innotuit, a. 749 cusus est. — Quid? ne tunc quidem Il-Chanorum dynastiam exstinctam, imo in illâ, quae Hasanum busurkum, principem de posteris Chulagui, auctòrem habuit indeque et ipsa sub Il-Chanorum nomine venit (quamquam aliis, ut distinguatur, Dschelaïridarum nomine appelletur) resuscitatam quasi et continuatam existimare licet.

Primordia autem dynastiae Chulaguidicae ad a. H. 654 vel 656 referentes, facere non possumus, quin observemus magnam regionum supra memoratarum partem jam multo ante a Mongolis expugnatam et occupatam esse, ideoque ibidem

*) Schehry-sade tantum sex, Hadschy Chalfa septem numerat. Octo autem illi sunt: *Arpa*, *Musa*, *Muhammed*, *Togha-Temur*, *Sati-Beg* (mulier est), *Dschihan-Temur*, *Soliman* et *Anuschirwan*.

pecuniam, supremorum quidem Kaanorum Mongolicorum nomine, multis annis prius quam dynastia condita ab Chulagu est signatam esse. Jam vivo Tschinggis Chaghano a. H. 617 = Ch. 1220 Mongoli, ducibus Ssubugetai et Dschebe, irruptionem in Persiam, Armeniam et Georgiam dederant, tunc quidem bello partas provincias tueri parum curantes. Anno demum 628 = Ch. 1231, regnante Uegetai supremo Kaano, iidem duce Tscharmaghun maximam illarum regionum partem subegerunt praesidiisque tenuerunt. Nondum tamen hae provinciae Chanatum peculiarem constituebant, sed a praefectis Mongolicis Kaani supremi in Karakorum residentis nomine administrabantur. Haec mansit ibi rerum facies, donec Chulagu a Möngkè Chaghano missus, ut unus universam Asiam, quae inter Oxum et Euphratem late patet, imperio singulari regeret, et a. 654 = Ch. 1256 Iraniam ingressus, postquam terras etiam Ismailitarum, Chalifae aliorumque principum ditioni subjectas sub potestatem suam subjunxisset, Iraniae imperium posteris suis *hereditario* transmisit. Quamquam cum ipse tum proximi ejus successores, ut Abagha, Ahmed, Arghun, nondum sui prorsus juris erant, sed *darughae*, i. e. vicarii*), *Chaghanorum* s. Kaanorum supremorum, a quibus solemni ritu mandatam auctoritatem tenebant. Qui rerum status a. demum 694 = Ch. 1295, quo mortuus Chubilai Chaghanus est et Chasanus thronum Chulaguidarum conscendit, finem habuit; nam si ab uno Oeldscheitu Sultano, qui aliquâ ex parte ad pristinam conditionem rediit**), discesseris, reliquis jam nihil amplius nexûs cum Chaghanis intercedebat.

Inde ut Numi, in terris Iranicis ante Chulaguum vel a praefectis Mongolis vel a principibus, qui in eorum clientelà erant, cusi, non nisi Kaani supremi nomen gerunt, idque nunc definitum***) nunc generaliter expressum**), cui nonnulli

*) vid. Schmidtii Mongolisch-deutsch-russisches Wörterb. p. 271. col. 1. ubi haec vox sic explicatur: *der Beauftragte, der Bevollmächtigte, Vorsteher, Oberaufseher, Stellvertreter.*

**) v. A. Rémusat l. c. p. 155.

***) Veluti كيوك قاان *Gujuk Kaan*, aut مونككا قاان العادل الاعظم *Möngkè Kaanus supremus* et *justus*, vel پادشاه جهان منكو قاان *Orbis terrarum imperator Möngkè Kaan.*

**) Scil. per قاان العادل *Kaanus justus.*

regulorum, qui in fide Mongolorum erant, veluti Pakratidae, nonnunquam suum ipsorum etiam nomen addere sustinebant; ita fere etiam obtinuit, postquam imperium ad Chulagnum transiisset. Plerosque Numos eo imperante illis in terris cusos, solius Kaani supremi nomini datos videmus; atque cum idem, mortuo Möngkè Chaghano, ad exemplum regulorum modo memoratorum, suum quoque nomen unâ cum titulo Il-Chan in nonnullis Numis admittere instituisset, id factum non esse cernimus, quin, praemisso titulo قاآن الاعظم *Kaani supremi*, se sub hujus imperio positum profiteretur. In eâdem fere caussâ Numi Abaghae versantur. Plurimi eorum non offerunt nomen, sed solum titulum قاآن العادل *Kaani justi*, quo Chubilai Chaghanum indigitari puto. Alii autem, qui ipsius Abaghae nomen et titulum Il-Chan gerunt, habent praeterea titulum aut قاآن الاعظم *Kaanus supremus* aut قاآن پادشاه عالم *Kaanus, orbis terrarum imperator*, ipsius nomini praemissum et pariter ad Chubilai Chaghanum referendum.*) At in serioribus Numis bilinguibus hic Abagha diserte se praedicat *Darugham* s. vicarium Chaghani. Quae postrema ratio in omnibus etiam, qui mihi innotuerunt, Ahmedis et Arghuni Numis obtinet. Mortuo autem Chubilai jam nulla amplius Kaanorum supremorum mentio in Numis Chulaguidarum fit, qui ab eo inde tempore non nisi suo ipsorum nomine pecuniam signarunt, in quâ quidem sane est quod mireris solemnem illum titulum *Chani* non nisi ab Abu-Saïdo demum (a. 723) usurpari coeptum esse.**)

---

*) Exstat de sententiâ, quae sub hisce titulis subjicienda, magna dissensio. Quam qui noscere cupit, adeat me in Beiträge zur Muhammed. Münzkunde p. 53. Marsden Numism. OO. p. 259. 262 sq. Adler Mus. Cuf. Borg. II. p. 121. Castiglioni Monete Cufiche p. 225. — In Numis quidem titulos illos eo, quo supra dictum est, sensu intelligendos esse, vix dubitare licet. Nihilominus non reticebo, titulum *Padischahi aalem* ab auctoribus Persicis et Armenicis non ad solos Kaanos supremos restrictum sed passim etiam Chulaguo aliisque de gente ejus principibus tributum esse. v. St. Martin Memoires T. II. p. 133. 151. 169. 277. Chondemir in Habib es-sijer fol. 96, b. Hadschy Chalfa in Tabb. ad a. 754 et alibi.

**) Corrigend. igitur Recens. p. 108 et 637, ubi hic titulus jam in Abaghae et Arghuni Numis reperiri dicitur, it. cel. Tychs. de Numis Selgj. p. 20 N° XV, ubi Chasanus eodem auctus perhibetur.

Jam ad horum Numorum habitum et rationem quod attinet, tenendum est linguam et scripturam, quâ inscriptiones consignatae sunt, in longe plurimis mere Arabicam esse, in multis Mongolico-Arabicam, in nonnullis Mongolico-Tibetico-Arabicam, in paucis Persicam vel Persico-Arabicam, in paucioribus Persico-Georgianam.*) Ipsae autem inscriptiones magnâ in varietate versantur, quam hîc sigillatim persequi nolo. Una tantum res est, in quâ facile aliquis offenderit ideoque paullulum mihi immorandum esse videtur. Offeruntur nobis in Numis, qui per priores quinquaginta annos hujus imperii Mongolici in variis ejus provinciis cusi sunt, symbola et formulae, quae modo fidei Muhammedanae modo Christianae sunt. Cave inde argumentum ducas, quo principes, quorum nomini dati unt, uni alterive religioni addictos probes. Certum est, primos de hac gente principes, si ab uno Tegudaro Islamismum amplexo discesseris, in avitâ superstitione perstitisse. At vero inter omnes constat etiam, tantum abfuisse, ut iidem in sacris voluerint dominari et subditos suos alienis formulis addictos ad sacra sua perducere conati sint, ut etiam miram aliorum de rebus divinis dogmata tolerandi facilitatem prae se tulerint, quid? quod inter eosdem inventi sunt, qui in Christianos inclinatione voluntatis propenderent.**) Quae quum ita fuerint, facile intelligitur, quî fieri potuerit, ut Numi per illa tempora sub imperio horum Mongolorum cusi in terris quidem Muhammedanis symbolum Muhammedanorum, in Christianis Christianorum ferant vel certe summam aliquam et universalem formulam, qualis est لا اله الا الله وحده لا شريك له Hanc igitur in plerisque illius temporis Numis Tiflisiensibus deprehendimus, dum Numi in Tebris aliisque urbibus Muhammedanis signati symbolum Sunniticum gerunt.***) Desiit autem haec ambigua rerum facies, postquam Chasan

*) b. Tychsen in Introd. ad rem numar. Muhammed. p. 106 §. 9. etiam Numum titulis Arabico-Mongolico-Armenicis praeditum indicavit, id quod minus accurate factum esse, nec additâ tanti cimelii figurâ aereâ, valde dolendum est.

**) Cf. de hac caussâ A. Rémus. l. c. maxime pp. 26. 36. 124 sq.

***) Cf. Beiträge zur Muh. Münzkunde p. 53. Castigl. Mon. Cuf. p. LIII et 221.

a. 694 doctrinam Muhammedis publice professus est et cives suos ad eandem amplectandam adduxit.

Denique et de imaginibus, quae in nonnullis horum Numorum et quidem maxime aereorum cernuntur, pauca adjungam. Varii quidem illae generis sunt, neque tamen habent, quod animum nostrum magnopere advertat teneatque, quum nec morem aliquem hujus populi nec rem gestam respicere videantur. In antiquissimis illis, qui Mosulae cusi sub Chulagu et Abagha, repetitas deprehendimus icones, quae antea a Nasir-ed-din Mahmudo et Bedr-ed-din Lulu principibus Mosulensibus usurpatae fuerant, ut imaginem hominis more orientali sedentis manibusque lunam falcatam sustinentis, et caput principis vittâ redimitum.*) Arghuni Numus Tebrisi signatus avem cum sole fert.**) Alii, qui Chasani, Oeldscheitu Sultani et Abu-Saïdi sunt, conspiciendum praebent leonem cum sole***), quod Iraniae insigne jam in Seldschukidarum Numis apparere et ab Usbego etiam, Ulusi Dschutschiani Chano, usurpatum esse scimus. Oeldscheitu Sultani aliquis Numus solem radiantem**) et Abu-Saïdiani alii regem equo vectum et avem, alii scyphum inter duas columbas, alii piscem, vel leporem, vel florem expansum nobis ostendunt.†) Posteriorem imaginem in Numis etiam Musae Chani, semisolem autem nec non trifolium in N. Soliman Chani, aliosque flosculos in Nuschirwani cernimus.††) Quas omnes icones sine certo consilio nec nisi ad signatorum arbitrium in his Numis adhibitas esse patet. —

Quum ex Tschinggissidarum in Deschti Kiptschak quondam dominatorum Numis, quorum largissimam copiam all. ll. in medium protuli, multiplicem utilitatem percipi posse inter harum rerum intelligentes constet, iisdem (spero) non

---

*) v. N° 52. 67. 28.

**) v. N°. 87.

***) v. N° 106. 151. 157.

**) v. N° 112.

†) v. N° 158. 183. 195. 204. 184.

††) v. N° 208. 220. 219. 241. 242.

ingratum accidet, nosse nunc et quidquid Numorum a cognatâ dynastiâ Mongolicâ Iranicâ profectorum ad nostram notitiam pervenit. Hos igitur, quorum et ipsorum praeter eos, qui passim in libris jam prostant, copia haud sane contemnanda eaque talis mihi innotuit, ut jam exceptis duobus*) omnium reliquorum de hac gente principum Numi adsint, — ex commentariis meis, in quibus sat diu immerito latuerunt, hoc loco in lucem producere et simul cum jam editis recensere juvat ita, ut horum etiam summa uno in conspectu videri possit. Quâ in re brevitatem adhibere placuit, ideoque nec afferam, nisi quae ad hos Numos recte intelligendos prorsus necessaria esse videbuntur, nec si quid ab aliis interpretibus in eorum titulis legendis et explanandis erratum fuerit, id verbose notabo, imo plerumque taciturus corrigam. Hoc etiam mihi proposui, ut hac operâ nomina complurium principum hujus gentis Mongolica, quae vehementer corrupta in libris nostris circumferuntur, tandem aliquando ad genuinam sermonis Mongolici integritatem reducantur. Qua in re, ut in rite transscribendis et interpretandis Mongolicis Numorum inscriptionibus, me a cel. Schmidtio, litteraturae Mongolicae vere antistite, adjutum gaudeo.

Ad propositum autem priusquam accedam, fontes, ex quibus in hoc componendo conspectu haurire mihi licuit, par est indicare. Sunt autem

1) Museum quond. Arigonianum Venetiis; vid. Numismata quaed. Musei H. Arigoni Veneti, Tom. III. Tab. XIII N° 38 et 39.
2) Museum imper. Vindobonense; v. Reiske in Eichhorn's Repertorium, Tom. XI. p. 32 — 38. Tom. XVIII. p. 73 — 78. et Paulin. a S. Bartholomaeo, Musei caes. Vind. Numi zod. anim. illustr. p. 29.
3) Museum reg. Hafniense; v. Niebuhr's Beschreib. von Arabien, p. XXVIII. et Tab. X N° 1.
4) Museum quond. Borgianum Velitris; v. Adler Mus. Cuf. Borg. Tom. I. Tab. VI N° 53 — 56 et pag. 74 — 77. Tom. II. Tab. V N° 80 — 82. Tab. VII N° 115 et pag. 120 — 124. 178.

*) Gaichatu et Beidu.

5) Museum quond. Nanianum Venetiis; v. S. Assemani Museo Cuf. Nan. illustrato Tab. VIII N° 106—109 et p. LXXII. CIX—CXII.

6) Museum Universitat. Goettingensis; v. Th. Ch. Tychsen de Numis Cuf. Com. II et III. in Comment. reg. Soc. Goett. Vol. X. Cl. hist. et phil. Tab. III N° 26. 28. 29. Tab. IV N° 55—58. Tab. V N° 2. et pag. 11—14. 17. 18. 49. — Id. de Numis Arab. Hisp. in Comment. Goett. Vol. XIV. p. 91. 92. 94. — Id. de Numis Selgjuc. et Gengisc. in Comm. Goett. rec. Vol. III. Tab. I N° I (bis). VI — VIII. XIII — XV et seq. XVIII. XIX. Tab. II N° I (bis) et seq. pag. 15 — 22. 28.

7) O. G. Tychsen, Introduct. in rem numar. Muhammedan. p. 97 — 106.

8) Museum Univers. Upsaliensis; v. Goettlin Diss. de Numis Cuf. reg. Ac. Ups. Tab. N° 3 et 6. pag. 7 et 8. it. Schroeder Catalog. Numor. Cuf. in Numoph. acad. Upsal. p. 24.

9) Museum quond. Pototianum nunc Univers. imp. Kasan.; v. Fraehn Numophyl. Orient. Pot. leviter adumbr. p. 38.

10) Museum quond. Pflugianum Petropoli; v. Fr. Beiträge zur Muhammed. Münzkunde aus St. Petersburg, Tab. N° 71. 73. 75. et p. 52 — 58.

11) Museum Nejelowianum Kasani; v. Fr. Novae Symbolae ad rem numar. Muh. Tab. II N° 16. p. 46. — Id. Numi Kuf. anecdoti ex var. Mus. in Mémoires de l'Acad. imp. des Sc. de St. Pét. Vol. IX. Tab. XIX N° b. — Id. in commentar. mptis.

12) Museum imp. reg. Mediolanense; v. Castiglioni Monete Cufiche dell' i. r. Museo di Milano, Tab. X N° 2. Tab. XII N° 4 — 9. Tab. XVII N° 11 — 13. Tab. XVIII N° 3. 4. et p. XXXI—XXXIII. LIII. 220—235. 351—355.

13) Museum Mainonianum Mediolani; v. (Schiepati et Assemani) Descrizione di alcune Mon. Cuf. del Mus. di Stef. de Mainoni, Tab. I N° 9. p. 95.

14) Museum Asiaticum Acad. imp. Sc. Petrop.; v. Fr. Das Muhammedan. Münzkabinet, p. 46. — Id. Recensio Numor. Muhammed. Acad. etc. p. 179 — 184. 634 — 646. — Id. in commentar. mptis.

15) Museum reg. Parisiense; v. Description de l'Égypte. Planches, État mod. Tom. II. Tab. i. N° 43. 101. 102. 108.*)

16) Museum Marsdenianum Londini; v. Marsden Numismata OO. illustrata, Tab. X N° 181. Tab. XV N° 270 — 277. Tab. XVI N° 278 — 280. 281. 285. pag. 172 — 174. 257 — 276.

17) Museum Universit. Kasanensis, v. Erdmann Numophyl. Univ. caes. litt. Cas. Orientale delin. Tab. III N° 5. p. 48 — 52. — it. Fr. Die Münzen der Chane vom Ulus Dschutschi's etc. aus der ehem. Samml. des Prof. Fuchs, Tab. XV N° I — V. pag. 65 sq. et ex commentar. mptis.

18) Museum Scholae Asiat. Petropoli.

19) Museum Romaenzow. ibid.

20) Museum solitarium imp. (l'Hermitage) ib.

21) Museum Biblioth. imp. publ. ib.

22) Museum Comit. Theod. Andr. Tolstoï ib.

23) Museum lib. Baronis Stan. de Chaudoir Ivnicae.

24) Museum Zwickianum Sareptae.

25) Museum Universit. imp. Charkowiensis.

26) Museum Univers. imp. Dorpatensis.

27) Museum Lazarew. Mosquae.

28) Museum Laschkarew. Petropoli.

29) Museum Sprewitzianum novum in urbe Möllen.

*) Fortasse praeter hos adhuc alii Numi Chulaguidici in tribus illis Numorum OO. Tabulis latent, quae splendidissimum opus commemoratum dedecorant atque foedant. Nam est sane supra humanam fidem, quam illae negligenter et imperite factae sint. Prorsus ejusdem farinae sunt ac Arigonianae et Naaianae, eoque minus ulli usui esse possunt, quod omni destituuntur explicatione.

30) Museum Ruehlianum Berolini.

31) Museum quond. Diezian. ibid.

32) Museum quond. Tychsenian. nunc Univ. Rostochiensis.

33) Museum Britannicum Londini.

Tenendum autem est, Musea, quae hîc Numeris 18 usque ad 29 incl. signavi, a me ipso esse examinata et descripta; quae vero sequuntur, eorum apparatum non nisi aliquâ ex parte aut a me visum esse aut per alios, qui viderunt et examinarunt, mihi innotuisse.

Jam accingamur ad delineandum conspectum Numorum ab Il-Chanis seu Chulaguidis cusorum, praemissis Numis iis, qui vel a praefectis Mongolis vel a regulis vasallis maxime Georgianis in Asiâ occidentali ante, quam Chulagu ejus imperium accepisset, nomine Chaghanorum s. Kaanorum supremorum signati sunt.*)

A.

Numi Chulaguo priores.

TURAKINA, UEGETAI خداوند *CHAGHANI SECUNDI VIDUA,*

imperii Mongolici procuratrix,

ab a. H. 639 = Ch. 1241 usq. ad a. 644 = 1246.

1) AR. I. Sigillum Salomonis, in quo medio قاان العادل *Kaanus justus.* II. Symbolum Sunniticum لا اله الخ *Non est deus praeter Deum*; *Muhammed apostolus Dei est*; additâ ad Marg. aerâ ٭ ٭ ٭ سنة ثلث واربعين *anno* ٭ 43. Annus H. 643 = Ch. 1244-5. — Titulo *Kaani justi*, ut in hoc, ita in aliis qui deinceps sequentur Numis, in prolegomenis dixi hanc vim tribuendam esse, ut Chaghanum

*) In his Commentationibus Numos eos, qui *rari* sunt *necdum antehac editi* erant, nominatim designare, ut alias a me factum est, supersedi propterea, quod utriusque caussae ratio ex nominatis ad singulos Museis, in quibus asservantur, et libris, in quibus descripti sunt, satis elucet. Posterior ablegatio ubicunque deest, scito Numum hic nunc demum in lucem prolatum esse.

seu summum Mongolorum Kaanum significet, qui tunc quidem nullus erat, quia, mortuo Uegetai Chaghano a. H. 639, res ad interregnum venerat, rerum summam moderante ejus viduâ, Turakinâ. Numum autem hunc Tebrisi cusum esse puto, curante Batschu Nojan, tunc copiarum Mongolicarum in Asiâ occidentali duce supremo, in planitie Mughan castra habente. (Mus. Univers. Charkow. et Zwickian. Sareptae.)

GUJUK*) TERTIUS CHAGHANUS.

a. H. 644 = Ch. 1246 — a. 646 = 1248.

2) AR. biling. I. persice: بقوة خدا || بدولة كيوك قاان ** || داود ملك *Potentiâ Dei* et *fortunâ Gujuk Kaani* **. *Daûd Rex.* Ad M. restat ضرب تفليس *Moneta Tiflisiensis.* II. Effigies equitis, addito ŏ quod aliis est globus cum cruce, regni Georgiani insigne, aliis littera Georgiana *d*, initialis scil. nominis David, aliis initialis vocabuli *dangi.***) Ad Marg. a sin. vocab. Georg. — Hunc Numum qui cudi jussit, *Davides filius Georgii Laschae* est, rex Georgiae propriae s. orientalis a Gujuk Chaghano constitutus, dum Davides Rusudanae filius ab eodem Gujuk Georgiae occidentalis regnum mandatum teneret. Aerae notatio videtur non fuisse addita; at debuit esse a. H. 645 vel 646 s. Ch. 1247—48. (Mus. Univ. Goett. v. Tychs. Comm. III. Tab. V N° 2. p. 49. Id. de Numis Arab. Hisp. p. 91. Castiglioni Mon. Cuf. p. 553. — Acad. Sc. Petrop. v. Recens. p. 671. — Univ. Charkow. Cat. cl. XXI. N°. 8.)

---

*) Vulgo *Gajuk* audit.

**) v. Tychs. Goett. Comm. II. p. 8. Comm. III. p. 45. Castiglioni p. 547. 555. Brosset in Nouv. Journ. As. Vol. II. p. 47. et in Chronique Géorgienne p. 115.

ᠮᠥᠩᠺᠡ *MÖNGKÈ, QUARTUS CHAGHANUS.*

ab a. H. 649 = Ch. 1251 usq. ad a. 657 = 1259.

Ejus nomen litteris Arabicis modo مونككا, quod alii interpretes male protulerunt *Munkaka*, quamquam ipsam Mongolicam pronuntiationem referat, modo منكو *Mengü* ut in Numis, ita in libris scriptum exstat. Hunc posteriorem scribendi modum semel etiam mongolice ᠮᠡᠩᠭᠦ redditum deprehendimus in Numo sub N° 7 recensito. Hoc autem vocabulum et mongolice et tatarice *aeternum* significat. *)

3) AR. I. مونككا قاان الاعظم العادل *Möngkè Kaanus supremus* et *justus*. Ad Marg. vestigia nominis urbis *Tiflis* esse videntur. II. لا اله الا الله وحده لا شريك له *Non est deus nisi Deus unicus* et *socio carens*. In med. tamgha est. Ad M. … شعبان سنة تسع … *Schaabano* (seu mense 8vo) *anni* … 9. (i. e. 649 s. Ch. 1251.) (Mus. Scholae Asiat. Petrop.)

4) AR. I. in med. sigillo Salomonis *Kaanus justus*, ut N° 1. II. Symb. commune illud, quod in N° 3, et محرم سنة خمسين ستمائة *Muharrem* (s. mense primo) *a.* 650 = Ch. 1252. (Mus. Acad. Sc. Petrop. v. Recens. p. 634 N° 1, a. — et (?) Univ. Goett. v. Tychs. de Num. Selgj. Tab. I N° VII. p. 18.)

---

*) v. Ssanang Ssetsen Gesch. der Ost-Mongolen üb. von Schmidt p. 394. et Ergänzungsbl. zur Jen. Allg. Litter. Zeit. 1822 N° 59 p. 88. cf. St. Martin Mémoires T. II. p. 277.

Numos, qui hujus Chaghani nomini in aliis, quam Iranicis, terris dati mihi innotuere, hic in notâ subjungere visum est:

I) in *Descht-Kiptschak*: *AR.* et *AE.* tamghâ ⊣—⊢ ab utrâque parte insigniti, *Bulghariae* cusi a Batu incertum an a Berke, Chanis Ulusi-Dschutschiani. (v. Numophyl. Potot. p. 44. Recens. p. 190. Die Münzen der Chane etc. p. 1. Tab. XII N° 1. Tab. A N° III. De orig. voc. Деньги p. 9. 25.)

II) in *Turanid.*: *AE. Bocharae* a. 651 cusus, f. a Kara-Chulagu Chano Ulusi Tschaghataïd. (vid. Numoph. Pot. p. 44. N° I, b. De Numor. Bulghar. f. antiq. p. 152. Recens. p. 422. Die Münzen der Chane etc. p. 60. N° 439. Tab. XV N° 1.)

5) AR. ut N° 4. sed شهر رمضان *mense Ramaszani* s. mense 9° ej. anni. (Mus. Scholae Asiat. Petrop.)

6) AR. similis modo laudatis, eod. a. *Tiflisi* cusus. (ex Elencho Tychs. mpto.)

7) Tab. I N° 7. AR. bilinguis. I. Inscriptionem Mongolicam tum sententiâ tum charactere et orthographiâ insoliti quid prae se ferentem cel. Schmidt, etsi valde dubitans, hunc in modum legendam proposuit: [Mongolian] (**) *kitad chaghan ilan* (pro: ilanguja) *Mängkü chan* i. e. *Sinarum Chaghanus, illustris Mängkü Chan.* Ad M. restant a sinistrâ: فى سنة, a dextrâ autem ستمائة, ita ut hîc annus 650 videatur latere. II. Symb. Sunnit. Ad M. ؞ ؞ (?) بمدينة ... (Mus. Univ. Goett. v. Tychs. de Num. Selgj. Tab. I N° VI. p. 18. et Schmidt in Fundgr. d. Or. Tom. VI. p. 326. 332. — Mus. Schol. Asiat. Petrop.)

8) AR. I. persice بقوة خداى باقبال پادشاهى جهان منكو قاان *In virtute Dei et felicitate Imperatoris orbis terrarum* *) *Mengü Kaani.* Ad M. سنة خمسين وستمائة *a.* 650 = Ch. 1252,3. II. داود ملك ابن كيوركى البقراطى *Daûd* (David) *Rex filius Giorgü Bakratides.* Ad M. ضرب تفليس *Moneta Tiflisi.* (Mus. Ruehlian. Berolin. v. Fr. in Mémoires de l'Ac. des Scienc. de St. Pét. T. VII. p. 527. et in Ergänz. zur Jen. A. L. Z. 1822 N° 60.)

9) AR. praecedenti simillimus, nisi quod hîc بن بقراط *filius* (i. e. de posteris) *Bakrati.* (Mus. Mediolan. v. Castigl. Tab. XVII N° 12. p. 352 N° 302.)

10) AR. ut N° 8, sed cus. a. 652 = Ch. 1254. (Mus Univ. Charkow. Cat. Cl. XXI N° 2. — et (?) Mediolan. v. Castigl. Tab. XVII N° 11. p 351 N° 301.)

11) AE. I. مونككا قاان الاعظم العادل *Möngkè Kaanus supremus* et *justus.* Ad M. ؞ وس ؞ خمس اثنى سنة الاخر (?) جمادى ... *Dschumadi* II. (seu mense 6°) a. 652 = 1254. II. Symb. illud commune. Ad M. ضرب تفليس سنة اثنى خمسين وستمائة *Moneta Tiflisi a.* 652. (Mus. Univ. Goetting. v. Tychs. Com. II. Tab. IV N° 56. p. 18. coll. eod. de N. Selgj. p. 17. — Mus. Schol. Asiat. Petrop.)

---

*) Pro [Mongolian]

**) De hac formulâ v. A. Rémus. sur les relat. polit. p. 108 sq. 186. Schmidt Philol. krit. Zugabe p. 10. 80. Ej. Würdigung und Abfertigung p. 95. Jacquet in Nouv. Journ. As. Tom. VII. p. 428. Cf. inf. N° 90.

12) AR. I. ut praeced. Ad M. ضرب ٠٠ رعب ٠٠ *Cus.* — *Tiflisi* (?) II. ut praec. Ad M. وستماية ? خمسين ? سنة اثنى ٠٠ جادى Mense 5° vel 6° a. 652? (Mus. Ruehl. Berol.)

13) AR. I. ut praeced. Marg. هذا الدرهم ضرب تفليس *Hic Dirhem* (h. drachma) *moneta Tiflisi est.* (In al. ضرب هذا الخ) II. ut praeced. Marg. فى رجب سنة ثلاث خمسين وستماية *Redscheb* (mense 7°) *a.* 653 = Ch. 1255. (Mus. Univ. Goett. v. Tychs. de N. Selgj. Tab. I N° 1 (bis). pag. 17. — Mediol. v. Castigl. Tab. XVIII N° 5. p. 220 et 553)

B.

MÖNGKÈ CHAGHAN.

I. CHULAGU, EJUS DARUGHA.

Chulagu pro *Hulagu*, qui scribendi modus usu receptus est, scripsi, praeeunte Schmidtio nostro, qui, etsi hoc nomen mongolice exaratum sibi nondum occurrisse fateatur, tamen hanc pronuntiationem in dubium vocari posse negat, si quidem Mongoli litterâ *h* careant et appareat, hoc nomen derivandum esse a verbo ᠴᠣᠯᠠᠭᠤᠴᠤ *chulagucho* i. e. *furari**). De nominis orthographiâ cf. et Klaproth in Nouv. Journ. As. Tom. XII. p. 213 not. Jam Chulagu filius Tului, filii natu minimi Tschinggis Chaghani, sub Kaanis supremis, primum Möngkè, dein Chubilai, imperii Iranici vicarius s. procurator fuit ab a. 654 = Ch. 1256 (quo Oxo trajecto in Iraniam movit) vel ab a. 656 = 1258 (quo Chalifarum Abbasidicorum Baghdadi imperium everit) usque ad mens. 4. a. 663 seu in. a. Ch. 1265.

---

*) v. Schmidt's Mongol. Wörterbuch p. 167 col. 2 ubi vides: ᠴᠣᠯᠠᠭᠠᠢ *chulaghai*, *Diebstahl*, *Raub*; ᠴᠣᠯᠠᠭᠠᠨᠢᠲᠰᠢ *chulaghnitschi*, *der Dieb*, *Räuber*, aliaque derivata. ᠴᠣᠯᠠᠭᠤ *chulagu* est et ipse radix et imperativus verbi *chulagucho*.

14) AR. I. pers. *In virtute Dei* et *felicitate Imperatoris orbis terrarum Mengü Kaani.* Ad M. وستماية ? خمسين ? اربعة 654? = Ch 1256. H. *David Rex filius Giorgii Bakratides.* M. *Moneta Tiflisi.* Redi ad N° 8 et 10. (Bibl. imp. publ. Petrop.)

15) AR. I. مونككا الخ *Möngkè Kaanus supremus* et *justus.* In M. restat *Tiflis.* II. Symb. commune, quo in medio I M. سنة خمس وخمسين وستماية *a.* 655 = 1257. (Mus. Ruehl Berol. ex fide b. Tychs.)

16) AR. Area utraque similis proxime praecedenti, nisi quod hîc utrimque tamgha illa cernitur. In M. P. II. restant ٭ خمس سنة رجب, ita ut dubium sit, utrum ad a. 650 an ad 655 referri debeat. (Mus. Acad. Sc. Petrop.)

17) AR. ut N° 16, sed adest no. urb. *Tiflis*, et de aerâ restant ٭ ذ سنة الحجة ذى ita ut de hoc etiam Numo non constet, sitne a. 650 an 655. (Mus. Univ. Charkow.)

18) AR. ut N° 15, sed شعبان سنة ستة خمسين ستماية *Schaabano* (i. e. mense 8^vo) *a.* 656 = Ch. 1258. (Mus. Mediol. v. Castigl. Tab. XVIII N° 4. pag. 221 N° 194.)

19) AR. similis praecedenti ibid. loci eod. que anno, sed mense 10. *Schawwal* cusus. (Mus. Ruehl. fide b. Tychs.)

20) AR. similis praeced. sed tamghâ utrimque signatus. Cusus et ipse est in *Tiflis a.* ٭ سنة خمسين 656. (M. Univ. Chark.)

21) AE. I. persice: منكو قاان اعظم خداوند عالم پادشاه روى زمين الاعظم *Mengü Kaanus supremus, orbis dominus, imperator superficiei terrae supremus.* M. ٭ ٭ ٭ بالموصل سنة ستة وخمسين — Cus. est *in el-Mauſil* (Moſulae) *a.* 656. = Ch. 1258. II. لولو الملك الرحيم بدر الدنيا والدين سلطان الاسلام والمسلمين ٭ ٭ ابو *Lu'lu' el-Melik er-rahim Beder ed-dunja w'ed-din Sultanus Islami et Muslimorum Abu'l-*faſzaïl. M. !? - - - - وحده لا اله الا الله Qui hac Areâ II. se ostentat, notissimus Atabeg Moſulensis et peculiaris dynastiae (الدولة اللولوية) conditor est, quem ex Annalibus Muhammedanis scimus, ubi Baghdadum a Chulaguo expugnatum Chalifatumque exstinctum audiisset, nihil habuisse prius, quam

victori fidem publice praestare; quam rem jam hic Numus nomini Chaghani Mongolorum datus testimonio suo confirmat.*) (Mus. Marsdenian. v. Marsd. Tab. X N° 181 pag. 172. De Sacy in Journ. d. Sav. 1825 p. 528. — Mus. reg. Paris. v. Description de l'Égypte. Planches, ét. mod. Tome II. Tab. i. N° 102.)

22) AE. I. ut praeced. In M. (ex. Mediol.) restant: بسم الله ؞ ؞ ؞ وخمسين وستمائة II. in Ar. sic habet: *Lulu el-Melik er-rahim Beder ed-din Sultanus Islami Abu'l-fasfzaïl.* Perigraphe quae fuerit, nescio. (Mus. Mediol. v. Castigl. Tab. IX N° 7. pag. 157 N° 144, item Jen. Ergänzungsbl. 1822 N° 58 p. 80. De Sacy in Journ. des Savans 1823 p. 595. — Mus. reg. Paris. v. Descript. de l'Ég l. c. N° 101 et 108. — Acad. Sc. Petrop. v. Recens. p. 616 N° 1, c.)

23) AE. In I. quae recusa est, restant haec: قاآن الاعظم || در سك ؞ ؞ || مولا ؞ ؞ et quae veteris typi sunt: ؞ ؞ الل || ؞ ؞ ببرر In M. supersunt: ؞ ؞ وحده ؞ ؞ يك له ؞ ؞ ؞ ول الله صلى الله ؞ II. in quadrato idem illud caput vittâ redimitum, quod in Lului ante memorati Numis Mosulensibus a. 631 cernitur (v. Niebuhr Beschr. v. Arab. Tab. X N° 10 et Tab. XI N° 11), et in M. vestigia perigraphes ضرب بالمو ؞ ؞ ؞ ؞ ؞ ؞ وستمائة gerit. (Mus. Romaenzow. Petrop.)

24) AR. I. مونككا الخ *Möngkè Kaanus supremus* et *justus.* In medio fere est ※ quod passim in hujus generis Numis obvium silentio praetermittere soleo. M. ضرب هذا الدرهم بمدينة تفليس *Cusus est hic Dirhem in urbe Tiflis.* II. Symb. commune, in quo medio ⊥ M. in uno exemplo: ؞ محر ؞ سنة سبع خمسين وستمائة *Muharrem* (s. mense 1.) *a.* 657 i. e. Ch. 1259. (Mus. Scholae Asiat. Petrop.)

24, a) AR. praecedenti similis, nisi quod hîc in I. quidem mediâ parvum ✡ seu sigillum Salomonis conspicitur, et in ejusdem P. Marg. بمدينة non est additum, in Partis autem II. Marg. ؞ عشر (?) شعبان سنة ؞ مع ؞ ؞ ؞ وستم ؞ d. 10? *Schaabani* (s. mensis 8.) *anni* 6 ؞ 7 (= Ch. 1259). (Bibl. imp. publ. Petrop.)

Similes Numi, sed mensis notatione privati, in Mus. Ruehl. Berol. (ex fide b. Tychs.) et Chaudoiriano Ivnicae asservantur.

---

*) Obiter hic moneo ad hunc ipsum Luluum pertinere inscriptionem patinae Monacensis, quam interpretatus est cl. Fluegel in Wien. Jahrb. der Litt. 1830 Band XLIX. Anzeigebl. p. 9 sqq.

25) Praeterea plures Numi ejusdem generis, ac modo laudati N° 24 et 24, a, sive editi sive nondum editi exstant, sed aerâ vel mutilati vel privati, veluti AR. cum duplici illâ tamghâ Möngkè Chaghani, cusus *Tiflisi* (in Mus. Ac. Sc. Petr. v. Rec. p. 635 N° 1, b). — AR. tres *ibid.* et duo posteriores quidem post a. 650 cusi (in Mus. Mediol. v. Castigl. p. 222 — 223 N° 195 (Tab. XII N° 4) N° 196 et 197). — Item AE. Tiflisiensis (ib. N° 198). — it. duo Argentei, et ipsi a. 650 posteriores (in Mus. Romaenz. et Univ. Charkow.) — it. Argentei solam mensis notationem superstitem servantes (in Mus. Ruehliano etc.).

Servantur denique in Mus. Asiat. nostro bini AE. informes et attriti, quos, quippe tamgham Möngkè Chaghani saepe laudatam in med. P. I. gerentes, hoc loco subjungo:

26) I. قاا = العاد *Kaanus justus.* A dextrâ supersunt veteris typi vestigia, quae لدين الله — ferre videntur. II. fert symb. Sunnit., superstitibus hîc etiam obscuris veteris inscriptionis vestigiis. Numum recusum esse patet. (v. Recens. p. 179 N° 1.)

27) Tab. I N° 27. I. ut praeced. II. symb. Sunnit. reliquias continet, infra quas supersunt: حسار بربرنز = in quibus quid nominis lateat, doleo a me nondum potuisse dignosci. (v. Rec. p. 179 N° 2.)

28) „Duo aerei detriti, in quorum A. I. لا اله usq. ad له A. II. منكو خان *Mangu Chan*, verba cognoscuntur.' Margg. dell." Sic cl. Erdmann in Numoph. Univ. Casan. delin. p. 48. Verum enim vero de fide tituli in A. II. lecti valde dubito.

قوبيلاي *CHUBILAI, QUINTUS CHAGHANUS,*

ab a. 658 = Ch. 1260 usque ad a. 694 = 1294.

CHULAGU, EJUS DARUGHA.

29) AR. I. قاان || الاعظم || هولاكو اياغان || المعظم *Kaanus supremus. Hulagu Il-Chanus augustus.* Infimo loco cernitur vocabulum, quod f. leg. جزيره

M. • • • • و • • سنة ثمان • • ضرب هذا الدر بسم الله h. d. a. 658 i. e. Ch. 1260. II. لا اله الخ *Non est deus praeter Deum unicum omni socio carentem. Muhammed apostolus Dei est.* M. del. (Mus. Marsden. v. Marsd. Tab. XV N° 270. p. 259. — Mus. Zwickian. Sareptae. — Univ. Goett. v. Tychs. de Num. Selgj. p. 19 N° 13. Tab. I. At moneo in duobus posterioribus exemplis periisse aerae notam.)

30) Tab. I N° 30. AR. I. Ar. eadem, quae N° 29, sed abest vocabulum infimo loco positum. In M. supersunt: • • (?) سنة ثلاثة (?!) مربو • • • • بالد • • • هذا الدرهم • Cus. est *hic Dirhem in* (el-Dschesirâ?) - - - *a.* • • 3? (663 = 1264, 5.) II. ut N° 29. In Margine quae restant (sic fere habent • • • الكبر—رالك • • • ال • • ال لساوں—) prorsus non capio. (Mus. Acad. Sc. Petrop.)

31) Tab. I N° 31. AR. et ipse de genere binorum proxime praecedentium. In Marg. Part. I. quae supersunt ambigna, sic fere habent: • • مرساناان علاملكمبر • In M. P. II. restant: • الدرهم بمارگمب • (Mus. Acad. Sc. Petrop. v. Recens. p. 635 N° 2, a. cf. Marsd. p. 259. Tab. XV N° 271, cujus utraque perigraphe pariter non aperta ad intelligendum est.)

32) AE. de genere superiorum Argenteorum. Inf. A. I. vacua. Margg. dell. Ad dextr. A. II. restat • ص (صلى), inf. وسلم (Mus. l. Baron. de Chaudoir.)

33) AR. I. *Kaanus justus.* II. Symb. commune et ربيع الآخر سنة ستين وستمائة *Rebi secundo* (s. mense 4°) *a.* 660 = 1261, 2. (Mus. Univ. Kasan. ex apparatu quidem Jefimowitsch. — Mus. Ruehl. Berol. sed omissâ mensis notatione.)

Not. Ex Museo Vindobonensi Reiskius in Eichhorn. Repertor. (Tom. XI p. 32 sqq. XVIII p. 73) ad fidem ectypi produxit Numum tanquam Chulaguianum, cujus in A. I. الملك العادل • • • • ذل الله ملكه (medium versum non legebat R.), in M. سنة احد واربعين وستمائة i. e. *a.* 641; in A. aut. II. symb. Sunnit. et in Marg. هولكو عبده *Hulagu est ejus servus* deprehendere sibi visus est. At jam temporum ratio non patitur hunc Numum ad Chulaguum referre, ut qui anno demum 654 in Persiam venit. Loco mihi illius et insoliti هولكو عبده prorsus aliud quid adesse puto. Operae pretium foret, Numum accurate recognoscere.

CHUBILAI CHAGHANUS.

II. ابغا ABAGHA, EJUS DARUGHA.

Abagha *), vel ut vulgo audit *Abaka*, patri Chulaguo in imperii Iranici procuratione a Chubilai supremo Kaano suffectus est a. 663 = Ch. 1265, eamque gessit usque ad mortem suam, quae accidit in. a. 681 = 1282, non a. 679 vel 680, ut alii volunt.

34) AR. I. قاان العادل *Kaanus justus.* II. Symb. comm. et ذى القعدة سنة ثلاث ستين (?) سنا *Su'l-kaadet* (mense 11°) a. 663? = 1265. (Mus. Univ. Goett. v. Tychs. de N. Selgj. Tab. I N° VIII.)

35) AR. I. eod. titulo ac N° 34. II. Symb. Sunnit. Ad Marg. videntur esse haec: = دمر = خمس وستين وستما = *Tebris* (?) a. 665 = 1266, 7. (Mus. Zwickian.)

Numorum, qui jam Numeris 36—42, it. 44—51, it. 53—59 signati sequuntur, ea communis ratio est, ut Parte I. قاان العادل *Kaanus justus*, in P. autem II. symbolum quod appellare visum est commune: لا اله الا الله وحده لا شريك له inscriptum gerant.

36) AR. cus. شعبان سنة ستة ستين ستماية *Schaabano* (seu mense 8°) *anni* 666 i. e. Ch. 1268. (Mus. Acad. Sc. Petrop. — Schol. Asiat. ib.)

37) AR. cus. eod. a. sed ذى الحجة *Su'l-hiddschet* seu mense 12°. (Mus. Acad. Sc. Petrop.)

38) AR. cus. محرم سنة ثمان ستين وستما *Muharrem* (s. mense 1.) *a.* 668 i. e. Ch. 1269. (Mus. Acad. Sc. Petrop. — Univ. Charkow. — Laschkarew. Petrop.)

39) AR. cus. eod. anno, sed *Schaabano* s. mense 8°; ergo a. Ch. 1270. v. Tab. IV N° 5. (Mus. Schol. As Petr.)

40) AR. cus. eod. a. sed *Su'l-hiddschet* s. mense 12°; ergo et ipse a. Ch. 1270. (Mus. Zwick. Sareptae.)

41) AE. I. titulo Persico-Arabico: قاان || پادشاه || عالم ابلغان || الاعظم ابافا خلد *Kaanus orbis imperator. Il-Chanus maximus Abaka, diurnet* — cui adde

*) Significat mongolice *avunculum*. v. Schmidt Mongol. Wörterb. p. 5. col. 3.

quod ad M. a dextrâ est ملكه *regnum ejus.* Marg. ضرب هذا الفلس ببغداد سنة ثمان وستين *Cus. est hic Fils* (s. Numus aereus) *Baghdadi* a. 668 = 1269-70. II. لله الامر محمد رسول الله صلى الله عليه وسلم *Dei est imperium. Muhammed apostolus Dei est, Deus eidem propitius sit et faveat.* In Marg. symb. commune. (Mus. Borgian. v. Adler Tom. II. p. 121. Tab. V N° 80. — Mus. Chaudoir. Ivnicae.)

42) AR. cus. رمضان سنة تسع ستين سمانية *Ramaſzano* (s. mense 9°) *anni* 669 i. e. a. Ch. 1271. (Mus. Ac. Sc. Petr. v. Recens. p. 636 N° 2, b. — Nejelowian. Kasani v. Novae Symbol. p. 46. Tab. II N° 16. — Sprewitz. nov. in Möllen.)

43) AR. cus. eod. a. sed mense decimo, *Schawwal.* (Mus. Marsdenian. Lond. v. Marsden Tab. XV N° 275 pag. 262.)

44) *) AR. cus. ربيع الاول سنة سبعين سمانية *Rebi I.* (seu mense 3°) *anni* 670 i. e. Ch. 1271. (Mus. Acad. Sc. Petr. v. Recens. p. 636 N° 2, c.)

45) AR. cus. eod. a. sed *Rebi II.* seu mense 4°. (Erdmann Numoph. Univ. Kasan. p. 49 N° 3.)

46) AR. cus. eod. a. 670, sed mense septimo رجب *Redscheb*; ergo a. Ch. 1272. (Mus. Ac. Sc. Petrop. v. Rec. p. 636 No. 2, d. — Zwickian. Sar.)

47) AR. cus. eod. a. sed *Su'l-hiddschet* seu m. 12°. (Mus. Mediol. v. Castigl. Tab. XII N° 5. p. 225 N° 200.)

48) AR. cus. جمادى الاول سنة احدى سبعين سمانية Dschumada I. (s. mense 5°) *a.* 671 = Ch. 1272. (Mus. quond. Pflugian. v. Beiträge zur Muhammed. Münzk. p. 52. Tab. N° 71.)

49) AR. cus. *Muharrem* (s. mense primo) ejusdem, ut videtur, anni. (Id. Mus. v. ibid. p. 52. Tab. N° 72.)

49, a) AR. cus. رجب سنة اثنى سبعين سمانية *Redscheb* (s. mense 7.) *a.* 672 = Ch. 1274. (Mus. Schol. As. Petr.)

50) AR. cus. شعبان سنة اثنى سبعين سمانية *Schaabano* (s. m. 8.) *a.* 672 = Ch. 1274. (Mus. Acad. Sc. Petr.)

---

*) Ad N° 44 — 51 cf. quae Numero 56. praefatus sum.

51) AR. cus. شوال سنة ثلث سبعين ستما ء *Schawwal* (m. 10.) *a.* 673 = Ch. 1275. (Mus. Univ. Charkow.)

52) AE. I, ····||···· العظم || اباقا اياخان || الاعظم قاان *Kaanus supremus. Abaka Il-Chanus augustus* · · · · Quae h. l. sequuntur, ne conjecturâ quidem assequor. Ad M. لا اله الا الله وحده لا شريك له محمد رسول الله صلى الله عليه II. Imago hominis more Orientali sedentis et lunam falcatam manibus sustinentis.*) Intra lunam est سنة ثلاث in uno, in al. exemplo ad M. est سبعين — (بالوصل) بوصل, ita ut hic Numus Mosulae cusus ad a. 673 referendus esse videatur. (Mus Univ. Upsal. v. Goetlin. Diss. p. 7. Tab. N° III. et Schroeder Catal. p. 24 No 146. — Mediolan. v. Castigl. Tab. X N° 2. p. 224 N° 199. — Marsdenian. v. Marsd. Tab. XV N° 272. p. 261.)

53) **) AR. cus. ستماية سبعين اربع سنة الاول ربيع *Rebi* I. (s. mense 3°) *anni* 674 = Ch. 1275. (Mus. Univ. Goett. v. Tychs. de N. Selgj. p. 18. sub N° VII. et Tab. I. inf.)

54) AR. eod. a. sed *Rebi secundo* s. mense 4°. (Mus. Acad. Sc. Petrop.)

55) AR. cus. *Redscheb* (s. mense 7°) ejusd. anni. (Erdmann Numophyl. Univ. Kasan. p. 49 N° 4.)

56) AR. cus. ستماية سبعين سنة صفر *Sefer* (m. 2.) *anni* 676 i. e. a. Ch. 1277. (Mus. Ac. Sc. Petr.)

57) AR. eod. a. sed *Redscheb* s. mense 7°. (Mus. Univ. Kasan. ex apparatu quidem Jefimowitsch)

58) AR. eod. a. sed دلعد له quod fort. corruptum ذو القعدة *Su'l-kaadet* (m. 11.) est, ita ut hic N. ad a. Ch. 1278 pertineat.***) (Mus. Zwickian.)

---

*) De hac imag. cf. me in Ergänz. zur Jen. A. L. Z. 1822 N° 58. p. 78.

**) Ad NN. 53-59 cf. Notam Numero 36 praemissam.

***) Hic hujusmodi Numorum (scil. titulum قاان العادل et symb. commune gerentium) novissimus est. Ejusdem quidem generis adhuc plures editi exstant, sed aerâ vel deletâ vel corruptâ, quo fit, ut ad quem Chaghanorum aut Darugharum priorum referendi sint, in integro relinquatur veluti AR. Tiflisiensis, in Mus. Goett. apud Tychs. Com. II. p. 18. Tab. IV N° 58. cf. id. in Com. de Numis Ar. Hisp. p. 94. et b. Tychs. Introd. p. 102 not. — it. AR. Mus. Marsden. Tab. XV N° 274. p. 263 (ubi quod editor pro cifris habuit, h. d. corruptum numerale احدى est. Cll. sup. N° 49.)

59) Tab. I N° 59. AR. I. pers. arab. قاان || پادشاه عالم || اباقا خلد || ملکه *Kaanus orbis imperator. Abaka, cujus regnum diurnet.* M. ضرب هذا الدرهم بدار الملك شيراز سنة ست وسبعين وستماية *Hic Dirhem cusus est in Schiras sede regiâ a. 676.* II. Symb. Sunnit. cui subjecta sunt, quae non capio; habent autem hunc fere in modum: ابرابرسعد Nomen esse suspicor. Marg. نصر من الله وفتح قريب وبشر المومنين *Auxilium a Deo venit et victoria instat. Hoc annuncia Fidelibus* (ex Kor. 61, 13), quibus vel ante vel post ponendum est, quod in eod. Marg. restat, دعزالله? (Mus. Schol. As. Petrop.)

60) Tab. IV N° 6. AR. bilinguis. I. mongolice:

ᠬᠠᠭᠠᠨᠤ ᠳᠠᠷᠤᠭ᠎ᠠ ᠠᠪᠠᠭᠠᠨᠤ (* ᠳᠡᠯᠡᠳᠬᠡᠭᠦᠯᠦᠭᠰᠡᠨ

Chaghanu darugha Abaghanu (male pro Abaghaïn) deledkegülüksen i. e. *Moneta Abaghae, vicarii Chaghani* seu Kaani supremi. In II. mediâ Crux, circa quam: — بسم الاب والابن وروح القدس اله — *In nomine Patris et Filii et Spiritûs sancti, Dei* — Observa وح του وروح alieno loco inter الاب et والابن locatum esse. Ad M. سنة تسع ‥ ‥ ستماية *anno* 6 ‥ 9, supplendum videtur 679 = 1280-1. (Mus. Acad. Sc. Petrop. — Schol. Asiat. ib. sed in hoc exemplo, cujus quidem imaginem Tab. exhibet, loci annique nota periit. — Sprewitz. novum.) **)

61) AR. biling. I. titulo Mongolico eod. ac N° 60. II. Symb. Sunnit. in quadr. Extra quod ‥ تبريز سنة ثمانين وستم ‥ — *Tebris a.* 680 = Ch. 1281-2. (Mus. Acad. Sc. Petr. — et (del. aerâ) Mus. Schol. As. ib.)

62) Tab. I N° 62. AR. biling. I. ut N° 60. II. بسم الاب الخ *In nomine Patris et Filii et Spiritûs sancti, Dei unius* (اله واحد) Additum est et † et ornamentum, quae hîc cum واحد infimum versum conficiunt. Ad M. محرم سنة —(?) ثمانين (?) ‥ *Muharrem* (m. 1.) *anni* — 680? (Mus. Ac. Sc. Petrop.)

63) AR. biling. I et II. ut N° 62. At hîc ad Marg. II. restant: احدى وثمانين و 681 = Ch. 1282. (Mus. Zwickian.)

(* Pro rectiore ᠠᠪᠠᠭᠠᠢᠨ

**), Similem huic Numum in Arigoniano Tab. XIII N°. 89. latere suspicor.

64) AR. biling. simillimus Numo 61, nisi quod hîc ad M. Part. II. ضرب تبريز ؟ ؟ احد وثمانين وستمائة ؟ *Moneta Tebrisi?* a. 681. (Mus. Ac. Sc. Petr. v. Recens. p. 637 N° 2, e. — it (?) M. Schol. As. Petr.)

65) AR. biling. I. et II. ut N. 62 et 63. Sed de aerâ hîc superest ثلاث Num f. a. 673? At quid? si hic Numus Ahmedis est? (cf. N° 70.) Tunc annus 683 supplendus foret. (Mus. Sprewitz. nov. — Zwickian. Sar.)

66) AE. biling. I. mongol. [Mongolica] Chaghanu Abaghaïn (male omissis darugha et deledkegülüksen). II. in med. orbe: الملك لله *Imperium Dei est.* Circa: ضرب تبريز(?) سنة ؟ ؟ *Moneta Tebrisiensis (?) anno* ؟ ؟ (Mus. Scholae Asiat. Petrop.)

67) AE. biling. I. Homo sedens et lunam falcatam manibus sustinens. Ad dextr. et sinist. videntur esse Mongolica: [Mongolica] Chaghanu darugha — II. الملك لله ut N° praeced. Circa: في شهور سنة ؟ ؟ *mensibus anni* — (Mus. Schol. As. Petrop. — Univers. Dorpatens.)

68) Duo AE. hujus principis, quorum alter *Mosulae* cusus, in Museo Britannico servari dicuntur.

CHUBILAI CHAGHANUS.

III. TEGUDAR AHMED, EJUS DARUGHA,

a mense 3. a. 681 = Jun. a. 1282 Ch. usq. ad m. 5. a. 683 = Jul. 1284 quo imperio deturbatus est.

Quod huic Chulagui filio ante susceptum Islamismum erat nomen Mongolicum, plerique auctores recentiores *Nikudar* نيكدار vel نكودار scribunt. Minus recte, si quid video. Mihi certum est, litteram hujus vocabuli initialem T fuisse, ita ut vera lectio sit in Arabicis تكدار vel تكودار *Tekudar*, *Tegudar*. Hanc enim auctoritas tuetur scriptorum huic principi vel aequalium vel aetate proximorum, veluti Bar-Hebraei et Stephani Orpeliani, apud quos תכודאר *Tachudar* vel *Takudar*, nec non

Abu'l-fedae in Annall. cod. Lugd., ubi تكدر *Tekudar* vel *Tegudar*. Adde Haithonem et Marinum Sanutum, quorum alteri *Tangodor*, alteri *Iangodomor* audit.*) Litterarum autem Arabicarum ن *n* et ت *t* quam facilis sit mutatio, in oculos incurrit. Ceterum Schmidtius, collega mihi conjunctissimus, ejusmodi nomen Mongolicum sibi innotuisse negat, at suspicatur id fortasse eandem sententiam habere ac [illegible] *tegulder*, quod mongolice sonat *perfectum*. **)

69) Biling. I. Inscriptio Mongolica illi, quam Numi Arghuniani ferunt, in plerisque similis, quatuor quidem versibus; quinto autem arabice احمد *Ahmed*. II. Symb. Sunnit. In M. ضرب سنة احدى وثمانين وستماية *Cus. est a.* 681 = Ch. 1282-3. (Sic fide b. Tychsenii. v. ej. Introd. p. 100 §. 4.)

70) Tab. I N° 70. AR. biling. I. mongolice:

[illegible]

Chaghanu darugha Amedun deledkegülüksen i. e. *Moneta Ahmedis, vicarii Chaghani.* II. — بسم الاب والابن وروح القدس الاه واحد * — *In nomine Patris et Filii et Spiritûs sancti, Dei unius.* Ad M. ؞ ؞ ؞ ثلاث ؞ ؞ محرم *Muharrem* (m. 1.) anni ؞ ؞ 3 (a. 683 = Ch. 1284). (Mus. Ac. Sc. Petrop.)

71) AR. biling. Numo praeced. simillimus, nisi quod hîc ad M. Part. II. supersunt: ؞ ؞ ؞ ؞ ؞ (sic) ربيع اول (Id. Mus.)

72) Tab. I N° 72. AR. biling. I. mongolice:

[illegible] احمد [illegible]

Chaghanu darugha Amet *Ahmed* deledkegülüksen i. e. *Moneta Ametis, Ahmedis, vicarii Chaghani,* in quibus observes alterum *Ahmed* arabice exaratum esse, Mongolicum autem terminatione Genitivi *un* carere. II. Symb. Sunnit. Ad M. ؞ ؞ وثمانين وستماية (v. Tab. I. ad N° 72) ؞؞ ضرب بار *Cus. est* ؞؞؞؞؞ 68 ؞. (Mus. Chaud.)

73) AE. huj. principis in Mus. Britannico esse dicitur.

---

*) Etiam in lectione Arab. نيكدار posset latere تنكدار

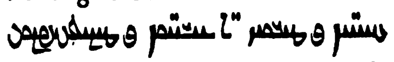
**) v. Schmidt, Mongol. Wörterbuch p. 241. col. 2. De litt. *l* insertâ cf. inf. nomen *Ghaichatu*.

CHUBILAI CHAGHAN.

IV. ᠠᠷᠭᠤᠨ ARGHUN,*) FILIUS ABAGHAE, EJUS DARUGHA,

a mense 5. a. 683 = a. 1284 usq. ad m. 3. a. 690 = 1291.

74) AR. bilinguis I. mongolice:



Chaghanu darugha Arghunu deledkegülük ... i. e. *Moneta Arghuni, vicarii Chaghani.* Infra loco Mongolici ᠰᠡᠨ *sen*, quod prorsus deest, cernitur Arabicum ارغون *Arghun.* II. Symb. Sunnit. Ad Marg. ضرب تبريز سنة اربع وثمانين وستماية *Moneta Tebrisi a.* 684 = Ch. 1285-6. (Mus. Ac. Sc. Petr. — Schol. As. ib.)

75) AR. biling. iisd. titulis eodemque anno, ac modo laudatus, sed, ut videtur, *Baghdadi* cusus. (Mus. Schol. As. Petrop.)

76) AR. biling. et ipse Numo 74 simillimus et ibidem (Tebrisi) cusus, sed a. 685 = Ch. 1286. (Id. Mus.)

77) AR. biling. I. eâdem epigraphe Mongolicâ, ac N° 74. II. بسم الاب والابن وروح القدس الاه واحد † *In nomine Patris et Filii et Spiritûs sancti*, *Dei unius.* Ad M. صفر سنة خمس ثما * * *Sefer* (m. 2.) *a.* 685 = Ch. 1286. (Mus. Ac. Sc. Petrop.)

78) AR. biling. Numi praecedentis exempla, in quibus Mongolicum nomen Arghun loco particulae Genetivi ᠤ *u* male auctum est eâ, quae tertiae declinationis est, ᠤᠨ *un*, ergo *Arghunun* pro *Arghunu.* In horum uno restant ad Marg. Part. II. ربيع الاول * * * ثمانين وستماية *Rebi* II. a. 68 *, in alt. ثمانين * خم a. * 85. (Id. Mus.)

79) Numi argent. de genere proxime praecedentium (scil. N° 77 et 78), at certâ aerae notatione carentes, passim in Museis exstant, veluti in Borgiano v. Adler II. Tab. VII N° 115. p. 178. — Mediolan. v. Castiglioni, Tab. XVIII N° 13. p. 354. 385. N° 303. et Jacquet in Nouv. Jour. As. Vol. VIII p. 347. — Goetting. v. Tychs. de Num. Selgj. p. 20 N° 17 seu Com. Soc. Goett. recent. Vol. III. p. 108. — Mus. Acad. Sc. Petr. v. Recens. p. 180 N° 3 et p. 637. — Mus. quond.

*) Ab Arghun fluvio provinciam Nertschinskiensem terminante versus Mantschuriam.

Pflug. v. Beiträge p. 53. N° LVI. — Schol. As. Petrop. — Univ. Charkow. — Ruehlian. Berolin. — Sprewitz. Moellen.

80) Tab. I N° 80. AR. biling. et ipse Numo 77 simillimus, aerâ privatus, inf. A. I. pro Arabico ارغون *Arghun* aliud quid gerit, quod fere ad hanc similitudinem رعبربوص accedit et cujus quae sit potestas, me ignorare fateor. (Mus. Acad. Sc. Petrop.)

81) Tab. IV N° 7. AR. biling. I. mongolice: Chaghanu darugha Arghunun deledkegülüksen (de quo tit. redi ad N° 74 et 78). Observes syllabam finalem ᠰᠠᠶ *sen* ad Marg. dextr. transjectam. Infra arabice: *Arghun.* II. Symb. Sunnit. Ad M. supersunt: ضرب موصل (الوصل?) سنة خمس ٥٠٠ *Moneta Mosulensis* (?) *a.* ٠٠٥. (685.) (Mus. Schol. As. Petrop.)

82) Tab. IV N° 8. AR. biling. praecedenti similis, sed hîc in M. Part. II. restant: ٠ ب ماردين ٠٠٠ سر وثمانيه ٠ *Moneta Mardinensis a.* 685? Praefectura Mardini urbis, a. 660 = 1260 a Mongolis captae, quum apud Ortokidas (Artykidas) permanserit, is, qui hunc N. nomine Arghuni cudit, fuit Melik el-Muzaffer Kara-Arslan. (Id. Mus.)

83) AR. biling., et ipse Numo 81 similis, nisi quod hic in Marg. P. II. fert: ٠ ب بغداد سنة ست وثمانين وستماية Moneta *Baghdadensis a.* 686 = Ch. 1287. (Mus. Zwick. Sareptae. — Schol. As. Petrop.)

84) AR. biling. ut praeced. sed *Tebrisi* cusus. (Mus. Scholae As. Petr.)

84, a) AR. biling. I. ut N° 78 scil. Chaghanu darugha Arghunun deledkegülük. ارغون *Arghun.* II. in trib. areolis oblongis symb. Sunnit. et ضرب تبريز *Moneta Tebrisi.* Ad M. restat سنة سبع Ergo a. 687 = Ch. 1288. (Mus. Zwickian. Sareptae.)

85) AE. hujus Arghuni Numus *Baghdadi* a. 688 = Ch. 1289 *) cusus. (Mus. Brit. teste Forshall.) **)

*) Ergo eodem anno, quo litterae illae ab Arghuno mongolice ad Philippum Pulchr. Reg. Gall. datae sunt, quas ex tabulario publico Parisiensi in medium productas b. A. Rémusat tentavit, Schmidtius autem noster accurate explanavit in scriptiunculâ: Kritisch-philologische Zugabe etc.

**) In eod. Mus. Brit. praeterea octo hujus principis Numi arg., quorum unus *Tebrisi*, alter *Mosulae* cusus, conduntur.

86) Bilinguis. I. Inscriptio Mongolica, h. d. eadem quae in superioribus. In II. mediâ † in circulo posita. Circa: بسم الاب الخ *In nomine Patris et Filii et Spiritûs sancti, Dei unius,* addito Wachtangi II. monogrammate (?). Ad Marg. ضرب سنة تسعين وستماية *Cus. est anno* 690 = Ch. 1291. (Klaproth, Reise in den Kaukasus Tom. II. p. 537.)

87) AR. bilinguis. I. Solemnis inscriptio Mongolica: Chaghanu etc. Postrema syllaba *sen* hîc quoque, ut in N° 81, ad dextr. in Marginem rejecta est, ubi et ارغون esse videtur. Infra est تبريز *Tebris* et figura Avis cum sole in dorso. II. Symb. Sunnit. Ad Marg. ضرب تبريز سنة ٭ ٭ (Mus. Acad. Sc. Petrop.)

88) AE. biling. I. mongolice: Chaghanu darugha seu *Chaghani vicarius*, arabice: *Arghun.* II. Symb. Sunniticum. (Mus. Acad. Sc. Petr. — Schol. Asiat. ib.)

89) Tab. I N° 89. AE. bilinguis, Nemo modo memorato simillimus, nisi quod hîc ultimo versu (loco ارغون) cernitur aliquid, quod hanc fere speciem habet برسعبر نوعر atque h. d. idem est cum supra in N° 80 obvio. (Mus. Schol. Asiat. Petrop.)

V. GHAICHATU, FILIUS ABAGHAE.

ab a. 690 = 1291 usque ad a. 694 = 1295.

Hujus etiam nomen in magnâ scribendi varietate versatur. Rejiciendam esse, quae vulgo obtinet, scripturam كنجاتو *Kendschatu*, illam autem, quae كيخاتو *Keichatu* fert, veriorem tenendam esse, cum Armeniaca pronuntiatio *Khegathun* vel *Khaikath Chan* *), tum Ulugh Beg in Historiâ quatuor Ulussorum (Tschinggisidicorum) apud Chondemirum **) docet. Hoc enim auctore illud nomen proprie sonat *Ghaikatu*, idque in linguâ Mongolicâ significat hominem, *qui aliis admirationem movet, eos in stuporem dat* (درعجب اندار). Ab hoc non valde discidet Schmidtius in Lexico

---

*) v. Klaproth in Journ. As. Tome XII p. 505.

**) Habib es-Sijer p. m. 94.

Mongolico, in quo, etsi forma illa *ghaikatu* desideretur, غسيلتو *ghaichaltu* *) nobis offertur additâ significatione: *merkwürdig, werth zu schauen*, quod adjectivum a verbo غسيحو *ghaichacho* i. e. *mirari* descendit.**) — Jam hujus Ghaichatui ne unus quidem hucusque mihi oblatus est Numus. Cujus rei caussa haud dubie quaerenda est in summâ argenti penuriâ, quam eo regnante obtinuisse et quâ eundem a. 693, ut tesseras chartaceas loco pecuniae signatas***) etiam in Persiam inducere conaretur, commotum esse memoriae proditum est. Marsdenius quidem Ghaichatuo Numum Musei sui CCLXXIII. attribuit, sed minus recte. Nam, quae vir cel. legit شوال سنة تسعين وستماية *mense Schawwal a.* 690, legenda sunt: شوال سنة تسع وستين ستماية *m. Sch. a.* 669; quod quum non sit dubium, habuisti hunc Numum supra inter Abaghanos sub N° 43 a me recensitum.

VI. BEIDU FILIUS TARAGHAI.*)

بايدو ع. بيدو بن طراغاى, nepos Chulagui, qui postquam octo admodum menses regnum obtinuisset, exeunte a. 694 = 1295 occisus est, alter Il-Chanorum est, cujus etiam nunc desiderantur Numi.

VII. چسن CHASAN MAHMUD *FILIUS ARGHUNI.*

Chasan (arabice scribunt *Ghasan* vel *Kasan* غازان قازان) ab extr. a. 694 = Ch. 1295 usque ad a. 703 = 1304 regiâ fuit potestate ita, ut ne per speciem quidem in auctoritate Chaghani esset; cujus rei vel ipsos, qui sequuntur, Numos testes habemus. Eximiam autem hic prae ceteris Chulaguidis sibi comparavit gl-

*) Aliud litterae *l* insertae exemplum supra p. 505 habuimus.

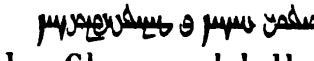
**) vid. Schmidt's Mongol. deutsch-russisches Wörterbuch p. 190. c. 1.

***) De hac pecuniâ chartaceâ جاو *tschao* dictâ vid. S. de Sacy in Chrest. Arab. ed. 2. T. I. p. 354 et all.

*) Aliis: *Targhad.*

riam multis praeclare et utiliter institutis, et maxime quidem auctorum Muhammedánorum ore celebratus est propterea, quod avitis sacris relictis Muhammedis doctrinam cum ipse amplexus est tum ad eandem popularium suorum maximam partem perduxit.

90) Trilinguis. I. vers. 1. 2. 4. 5 et 6 hunc titulum Mongolicum fert:



Tägrîn kütschündur Chasanu deledkegülüksen i. e. *Dei numine**), *Chasani moneta.* Ad sinistram hujus inscriptionis tres descendunt litterae, quas Schmidtius suspicatur esse Tibeticas *tscha*, *kra* vel *gra* et *râ*, atque significare *Tschakrarâdsch* (*orbis imperator*). Inter versum secundum et quartum intercedunt Arabica: غازان محمود *Ghasan Mahmud.* II. Symb. Sunnit. add. ad latera: صلى (الله) عليه In medio: ضرب تبريز *Moneta Tebrisiensis.* Ad Marg. (fide editoris): سنة vel خمس 695 vel 696 (= Ch. 1295-7.) تسعين ست مايه (Mus. Univ. Goetting. v. Tychs. de Num. Selgj. Tab. I N° XIV pag. 19 et Schmidt Philolol. krit. Zugabe, in Appendice.)

91) AR. triling. simillimus praecedenti, sed cusus cum aliâ in urbe tum anno سبع . . . h. d. 697 seu Ch. 1297, 8. Urbis quidem nomen obscurum et ambiguum est (v. Tab. I N° 91); suspicor in eo latere posse بهار *Behar*, quae, teste Dschihan-numa p. 450, arx aliqua Kurdistaniae est.

92) AR. l. غازان محمود *Ghasan Mahmud.* Quos praeterea Reiske hîc deprebat „ductus informes", ii h. d. Mongolici sunt, iidemque ac in N° 90. II. Symb. Sunnit. add. precatione صلى — عليه Infra لا اله esse dicitur! item (in medio?): ضرب براى *Cusus est in Rey.* At hujus urbis nomen الرى scribendum esse moneo. Quid? si hîc idem nomen obscurum, ac in N. praecedente, adfuerit? In M. سنة ثمان وتسعين و ستماية *anno* 698 = 1298-9. (Mus. imp. Vindobon. v. Reiske in Eichh. Rep. Tom. XI p. 86 Tom. XVIII p. 75.)

93) AU. huj. principis eod. a. 698 cusus. (in Museo Britannico, teste Forshall.)

94) AR. triling. similis Numo 90, nisi quod hîc in med. Ar. II. ضرب اصبهان *Moneta Ispahanensis* esse videtur; quod quidem Marsden اوجان *Audschan* legendum

*) Cf. sup N° 8.

conjecit, qui idem, quae ad Marg. supersunt, transscripsit: تسعين ست مائة — (Mus. Marsden. v. Marsd. Tab. XV N° 275. p. 264 et Jacquet in Nouv. Journ. Asiat. Vol. VIII p. 546.)

95) Tab. II N° 95. AR. triling. I. Ead. inscript. Mongolica cum 3 litt. Tibeticis, ac in N° 90. In medio sunt: غازان محمود *Ghasan Mahmud*, et ضرب البصرة *Moneta Basrensis*. Ad M. فى سنة سبعماية *anno* 700 = Ch. 1300-1. II. Symb. Sunnit. Circa: صلى (الله) عليه و سلم, et exterius iterum: ضرب فى سنة سبعماية (Mus. Acad. Sc. Petrop. v. Recens. p. 638 N° 5, a.)

96) AR. triling. ut praecedens, sed ضرب بغداد *Moneta Baghdadica*. (Id. Mus. v. Recens. p. 638 N° 5, b. — Mus. Romaenzowian. Petrop.)

97) AR. triling. I. Inscript. Mong. et Tib. eadem atque in superioribus. In medio arabice: *Ghasan Mahmud*. Ad Marg. سنة سبعماية (in al. فى شهور) فى محرم *Muharrem* (s. mense 1.) — in al. est: *mensibus* — *anni* 700. II. Symb. Sunn. cum صلى - عليه وسلم et ضرب شيراز *Moneta Schirasensis*. Ad M. فى شهور سنة سبعماية (Mus. Acad. Sc. Petrop. v. Recens. p. 639 N° 5, c. et d. — Mus. Romaenzow. ib.)

98) AR. I. praeter Arabica: *Ghasan Mahmud*, titulum Mongolicum gerit h. d. eundem, quem superiores Numi. II. Symb. Sunnit, cum precat. صلى الله عليه it. ضرب تبريز *Moneta Tebrisi*. Ad Marg. سنة سبع مائة *anno* 700. (v. b. Tychs. Introd. p. 101. §. 5.)

99) AR. triling. I. eod. tit. Mongol. et Tibet. nec non Arabico: *Ghasan Mahmud*, ac superiores. II. Symb. Sunnit. add. صلى — عليه In medio: دامغان *Dameghan* (v. Tab. II N° 99.), quo nomine h. d. urbs primaria Kumisi (Comisenes) intelligenda, nisi forte de cognomine oppido, quod ab occidente urbis Tebris situm, cogitare mavis. Ad Marg. ضرب فى (?) سنة احدى سبعماية *Cus. est a.* 701 = Ch. 1301-2; quo anno aeram Ilchanicam institutam esse moneo. (Mus. Ac. Sc. Petr. v. Rec. p. 639 N° 5, e.)

100) Tab. IV N° 9. AR. triling. I. Ar. ut N. praeced. Ad Marg. سنة احدى سبعماية *a.* 701. II. Symb. Sunnit. cum precat. circumpositâ: صلى الله عليه وسلم Medium fert: ضرب كاشار *Moneta Kaschani* كاشان? Ad Marginem: ضرب كاشار (كاشان??) سنة احدى سبعماية (Mus. Schol. As. Petrop.)

101) AU. huj. princip. eod. a. 701 cusus. (in Mus. Britannico, teste Forshall.*)

102) AR. triling. I. mongolice: *Tägrîn kütschündur Chasanu deledkegülüksen*, adjectis a sin. tribus charact. Tibeticis et positis in medio loco Arabicis: *Ghasan Mahmud.* (Redi ad N. 90.) II. Symb. Sunnit. cum صلى — عليه In medio: ضرب اقسرا *Moneta Aksera* (urbis Karamaniae in As. minori). Ad Marg. quae fuit anni notatio periit. (Mus. Zwickian.)

103) AR. triling. ut praeced. sed ضرب تفليس *Moneta Tiflisiensis.* Aerae nota hîc etiam periit. (Mus. Univ. Goett. v. Tychs. Com. II. Tab. IV N° 57. p. 18. et de Num. Ar. Hisp. p. 94. it. b. Tychs. Introd. p. 102. not. — Mus. Acad. Sc. Petrop.)

104) Tab. III N° 6. AR. triling. et ipse iisdem ac superiores (v. N° 102) inscriptionibus Mong. Tib. et Arab., at hîc in med. A. II. ضرب هرنز, fortasse: *Moneta Dschesirae* جزيرة (scil. Dsch. ibn Omer, ad Tigridem in Diarbekr). Ad Marg. aerae vestigia supersunt. (Mus. Univ. Charkow.)

105) I. ٭ ٭ ٭ غازا - محمو - اعظم سلطا - شا - يا *Imperator supremus Sultanus Mahmud Ghasan.* — II. † بسم الاب والابن وروح القدس الاه واحد *In nomine Patris et Filii et Spiritûs sancti, Dei unius.* M. detrit. — Numus a Rege Georgiae Davide V. filio Demetrii, aut potius a Wachtango III. illius fratre, cusus. (Mus. Univ. Goett. v. Tychs. de Num. Solgj. Tab I N° XV p. 20.)

106) AE. I. ٭ — ازان محمد ملكه ٭ دولته Ghasan *Mahmud*, *cujus regnum et imperium perennat.* II. Leo cum sole, supra quem symb. Sunnit. (Mus. Univ. Upsal. v. Goetlin. Diss. N° VI pag. 8 sup. et Schroeder Catal. p. 24 N° 147.)

107) Tab. II N° 107. AE. I. ٭ ٭ محمود (?) يا ٭ قزان لله الملك *Regnum Dei est. Kasan — ? Mahmud.* — II. Symb. Sunnit. (Mus. Schol. As. Petrop.)

Not. Qui ad hunc eundem principem referri posse Tychsenio visus est Numus Goettingensis (v. Tychs. Com. II. Tab. IV. N. 55 pag. 17 sq.), vindicandus est Muhammedi Chano, hujus dynastiae principum decimo secundo. Vid. inf. N° 212.

---

*) Quo indice praeterea hujus principis duo Argentei, quorum alter *Tebrisi* cusus, et unus Aereus in eodem Museo asservantur.

VIII. اولجايتو سلطان OELDSCHEITU SULTAN.

Oeldscheitu Sultan Ghaijas-ed-din Chodabende Muhammed ab exeunte a. H. 703 = Ch. 1304 usque ad vergentem a. 716 s. 1316 extr. regnavit. Vox Mongolica اولجايتو oeldscheitu notat felicem, fortunatum, beatum.*) Est haec unice vera hujus nominis orthographia, quae cum Numorum nostrorum bilinguium (v. N° 113 sqq.) tum epistolae Mongolicae ab hoc principe ad Philippum Pulchrum regem Galliae datae**) auctoritate firmatur. Respuendi igitur sunt, qui in libris Muhammedanorum et Europaeorum passim prostant, alii ejusdem scribendi modi, veluti *Aldschaptu*, *Gabtu*, *Dschangu*, *Oladschaitu*, *Oldschatiu*, *Oldschainu*, *Asidschainu*, *Ondschaitu*, *Elgative* etc.,***) quorum singulorum originem ex scripturae Arabicae ambiguitate, quae in litterarum vocabuli اولجايتو ductibus inest, vel ex neglectâ priore syllabâ vel ejusdem vocali, facile est explicare. Quod autem ad *Charbenda* attinet, quo nomine hic princeps nonnullis scriptoribus vocatur, hoc quidem si arabice offertur خربندا, veluti in Abu-'l-fedae Annall. et Tabb. geogr. et apud Amrum ben Matta, ex خدابنده *Chodabende* ortum et corruptum suspicari liceret. Hanc tamen conjecturam quominus admittas, impediunt Haithon atque Pachymeres, et ipsi, ut Abu-'l-feda, huic principi aequales, neque vero, ut idem, arabice scribentes. Eorum alteri audit *Carbanda* aut *Carbaganda*, alteri autem Χαρμπαντας (leg. *Charbantas*). Patet igitur diversum a Chodabende nomen esse *Charbenda* et quidem Mongolicum, quo hunc principem ante, quam cum titulo

*) *Beglücht*, *gesegnet*, v. Schmidt Wörterb. p. 72 col. 1. qui idem significationem *divitis*, quam huic vocabulo tribuit b. A. Rémusat (Recherches sur les lang. tartares p. 172, et Mém. sur les relations polit. p. 154), sub eo subjiciendam esse negat.

**) vid. A. Rémusat, Mémoires sur les relations politiques p. 152 sqq. ubi vir p. m. primus has litteras edidit tentavitque, quas deinceps interpretatione integrâ omnibusque numeris absolutâ auxit Schmidtius noster in libello Philologisch-kritische Zugabe p. 11 sqq.

***) cf. Beiträge zur Muhammedan. Münzkunde p. 55 sqq.

Oeldscheitu-Sultani remp. capesseret, usum fuisse puto. Nec id nominis Mongolis insolitum: apud Bar-Hebraeum p. 585 aliquis Mongolorum dux ברבנדא *Carbenda* nominatus nobis offertur. Quamquam hoc mongolice quid valeat, non constat.

108) AR. I. in quadrato: السلطان الاعظم غياث الدنيا والدين خدابنده محمد خلد الله ملكه *Sultanus supremus Ghaijas-ed-dunja w'ed-din Chodabende Muhammed, cujus regnum Deus diurnare jubeat.* Extra quadrat. الحمد لله رب العالمين *Laus sit Deo, mundorum domino*, et ضرب بغداد سنة اربع وسبعماية *Moneta Baghdadensis a.* 704 = 1304, 5.*) II. Symbol. Sunnit. cum precat. صلى — عليه ad latera collocatâ. Circa: ابو بكر وعمر وعثمان وعلى عليهم السلام *Abu-Bekr et Omer et Osman et Aly, super quos gratia divina sit.* (Mus. Acad. Sc. Petrop. v. Recens. p. 640 N° a, 4. — Mus. Romaenzow. Petrop.)

109) AR. I. Ar. ut praeced. In M. *Anno* 704. II. Symbol. Sunnit., cujus in medio: ضرب سيواس *Moneta Siwasae* (s. Sebastes in Cappadociâ), et ad latera صلى الله عليه In M. *Abu-Bekr*, *Omer*, *Osman*, *Aly*. (Mus. quond. Diesian. Berol. Ex Elencho mpto. b. Tychsen.)

110) AR. I. Ar. ut N° 108. M. فى سنة خمس وسبعماية *anno* 705 = Ch. 1305-6. II. Symb. Sunnit. cuj. ad latera: صلى — عليه quibus adde, quod infra ad M. وسلم Ad M. praeterea nomina quatuor Chalifarum piorum. In med. symbolo est ضرب ميبون, in quo quaenam urbs lateat, dicere non habeo. Nam de ميبون دز arce Assasinorum vix cogitare licet. Cl. Erdmann transscripsit امسون Ceterum cf. inf. N° 119. (Mus. Univers. Kasan.**) v. Erdmann Numophyl. p. 49. Tab. III N° 5.)

111) AE. I. ملكه ... سلطان الا ... اث الدنيا والدين ... لجايتو محمد ... ubi observes سلطان post اولجايتو desiderari. II. ... محمد ... سو ... || ضرب || ... الاالله Ad M. restare videtur عمر Hunc Numum aerâ suâ privatum ad priores annos imperii Oeldscheitu Sultani referre visum est propterea, quod adhuc symbolum Sunnit. gerit. Priorem igitur eum esse oportet anno 707, quo, testibus Dschennabyo et Haddschy

*) Meminerimus hoc ipso anno hujus principis literas Mongolicas, de quibus supra commemoravi, ad Philippum IV. regem Galliae datas esse.

**) Ex apparatu Jefimowitschiano.

Chalfâ, hic princeps relicto Sunnitismo ad sectam Alydarum transiit. Quamquam, Ibn-Batutae si aurem praebeas, idem deinceps commotus est, ut ad Sunnitarum doctrinam rediret. Cui autem sententiae parum favet Numus infra sub N° 128 recensitus. (Mus. Comit. de Tolstoi Petrop.)

112) AE. I. Sol radians. II. السلطان الاعظم خدابنده (?) محمد (?) In M. quatuor Chalif. pior. nomina, quod additamentum et ipsum prodit Sunnitam Numi auctorem. (Mus. Mainon. v. (Schiepati) Descrizione etc. p. 95 N° 60. Tab. I N° 9. cf. Castigl. Osservazioni p. 18. Schiepati Postille p. 14. Castigl. Nuove Osservaz. p. 10. Fr. in Jen. Ergänz. 1824 N° 15 p. 118.)

113) AR. bilinguis*) I. ضرب فى ايام دولة المولى السلطان الاعظم مالك رقاب الامم اولجايتو سلطان غياث الدنيا والدين خدابنده محمد خلد الله ملكه *Cus. est tempore* (propr. *in diebus*) *imperii Domini*, *Sultani supremi*, *dominantis in cervices nationum*, *Oeldscheitu Sultani*, *Ghaijas-ed-dunja w'ed-din Chodabende Muhammed*, *cujus regnum Deus perpetuet.* Ad Marg. sup. a dextrâ mongolice: [illegible] Oeldscheitu Sultan; a sinistrâ: لله الامر من قبل ومن بعد *Dei erat eritque imperium.* Infra a dextrâ: ضرب مدينة (تبريز؟) *Moneta urbis* (*Tebris?*), a sin. تسع وسبعمية *a.* 709 = Ch. 1309-10. II. Symb. Schiiticum: لا اله الا الله محمد رسول الله على ولى الله *Non est Deus praeter Deum*, *Muhammed apostolus Dei*, *Aly amicus Dei est.* Ad latera: بسم الله الكريم *In nomine Dei benefici!* In Marg. اللهم صل على محمد وعلى والحسن والحسين وعلى ومحمد وجعفر وموسى وعلى ومحمد وعلى والحسن ومحمد *O Deus! benedic Muhammedi et Alyo et el-Hasano et el-Huseino et Alyo et Muhammedi et Dschafaro et Musae et Alyo et Muhammedi et Alyo et el-Hasano et Muhammedi.***) (Mus. Acad. Sc. Petrop. v. Recens. p. 640 N° b, 4.)

---

*) Hujus aliorumque hujus generis Numorum habitum ut cognoscas, inspice N. 118 in Tab. II. aere expressum.

**) Quae hic concurrunt homonymiae ne quem turbent, placet subjungere inscriptionem similem sed pleniorem, in quâ singuli Imami suo quisque cognomento seu epitheto distincti sunt. Ambit labrum ollae aeneae, quae olim alicujus Allah-wirdi fuit (صاحبه الله وبردى), nunc vero hic loci in Museo Romaenzowiano servatur. Habet autem sic: اللهم صل على محمد المصطفى والمرتضى

114) Tab. III N° 7. AR. biling. praecedenti simillimus, sed aliâ in urbe cusus: - - - - ضرب دار (Mus. Univ. Charkow.)

115) AR. biling. et ipse Numo 113 simillimus, nisi quod hîc in I. inf. ad M. ضرب مدينة تبريز ٭ ٭ عشر وسبعمية *Moneta urbis Tebris a.* 710 = Ch. 1310-11. (Mus. Acad. Sc. Petrop. v. Recens. p. 641 N° c, 4. — M. Mediolan. v. Castigl. N° 201 p. 226. 579. 582.)

116) AR. biling. et ipse Numo 113 simillimus, nisi quod hic etiam a. 710 et alio loco sed incertum quo cusus est (v. Tab. II N° 116) f. in ارزنجان *Ersendschan* urbe provinciae Ersrum. Adde, quod vocabulum الكريم in P. II. corruptum est. (Mus. Acad. Sc. Petrop. v. Rec. p. 641 N° d, 4.)

117) AR. biling. in omnibus Numo 113 similis, si excipias urbem, ubi cusus est, *Baghdad* (ex fide certe Assemanii) et annum 710. Etiam id monendum, inscriptiones supra ad Marg. P. I^ae^ obvias locum inter se permutasse. (Mus. Nanian. v. Assemani Tab. VIII N° 106. p. 109 sq. Tychs. Introd. p. 105 sq. Czacki o Litewskich i Polskich Prawach Tom II. Tab. XIV N° 9.)

118) Tab. II N° 118. AR. nitidissimus, biling. iisd. titulis ac N° 113, nisi quod hic in امل *Amol* et ut proxime praecedentes a. 710 cusus, praetereaque in P. II. ad latera Areae habet امل || الله || ضرب (pro بسم الله الكريم quod in praecedentt.) (Mus. Acad. Sc. Petr. v. Rec. p. 641 N° e, 4. — Mus. Romaenz. Petr. — Scholae Asiat. ibid. — Univ. Charkow.)

119) AR. similis N° 113, sed incerto anno; nec ad Marg. Part I. restat nisi ضرب نامسور (v. Tab. II N° 119.) An f. سامسون *Samsun*, urbs ad Pont. Eux. in provinciâ Siwas sita? cf. N. 123 et 166. (Mus. Zwickian. Sarept.)

على والبتول فاطمة والسبطين الحسن والحسين وصل على زين العباد (sic) على والباقر محمد والصادق جعفر والكاظم موسى والرضا على والنقى محمد والنقى على والزكى الحسن وصل على (ال) امام (ال) مهدى *O Gott! segne Muhammed den Auserkornen und Aly den Gottgefälligen und Fatime die reine Jungfrau und die beiden edlen Sprösslinge el-Hasa, und el-Husein. Segne Aly die Zierde der Diener Gottes und Muhammed den tiefen Forscher und Dschafar den Wahrhaftigen und Musa den Duldsamen und Aly den Erwählten und Muhammed den Gottesfürchtigen und Aly den Reinen und el-Hasan den Lautern, und segne den Imam el-Mehdy.*

120) AR. et ipse Numo 113 similis; at quae ad Partis I. Marg. fuere, in imagine certe aere expressâ tam obscura sunt, ut nec de urbe nec de anno constet. Vocabulum غياث in hoc Numo, ut in Mediolan. N. 201,*) excidisse videtur. (Mus. Univ. Goetting. v. Tychs. Com. II. Tab. III N° 26. p. 11 sqq. et Com. de Num. Ar. Hisp. p. 92. it. Fr. Beiträge zur Muh. Münzk. p. 54—58.)

121) AR. eodem ac N° 113 Areae I. titulo praeditum, licet non sine multo gravique errore, nec factâ Partis II. mentione, laudavit b. Tychsen, in ejusdem Marg. legens خمس سبعماية (a. 705). Sed valde suspicor, etiam in hac aerae notatione a viro p. m. erratum, et quum numeralia خمس et عشر in horum Numorum scripturâ facile confundantur, Numum ad annum 710 referendum esse. (Mus. Ruehlian. Berolin.)

122) AR. de genere Numorum inde a N° 113 sqq. recensitorum, nisi quod hujus Areae I. inscriptio caret titulo مالك رقاب الامم vocabuloque postremo ملكه Ad M. ejusd. Areae non restant nisi ضرب - - - عشر وسبعماية *Moneta - - - - septingentesimo decimo* — Etiam in M. Partis aversae quatuor posteriorum Imamorum nomina interciderunt. (Mus. Mediolan. v. Castigl. p. 227 N° 202.)

123) AR. Areae I. eadem epigraphe ac modo laudati N° 122 est. Ad ejusd. Areae Marg. restant: ضرب || مدينة || سامسو || سنة || اربع ٠ ٠ ٠ *Moneta urbis Samsun anno* ٠ ٠ 4. In Ruehl. ٠ ٠ ٠ اربع عشر restat. Ergo a. 714 = Ch. 1314-5. Nomen urbis ill. Comes ساميسوه legit, b. Tychs. et cel. Klaproth سامستو, idque idem ac سميساط *Someisat* (Samosata urbs Syriae) valere censuerunt. Sed redi ad N. 119. A. II. Symb. Schiit. Marg. اللهم صل على محمد الخ ut in N° 113. (Mus. Mediol. v. Castigl. Tab. XII N° 6. p. 228 N° 203. — et, ut videtur, in Mus. Ruehl. Berol. auctt. Tychs. et Klapr.)

124) AR. I. ضرب فى دولة المولى السلطان الاعظم مالك رقاب الامم غياث الدنيا والدين اولجايتو سلطان محمد خلد الله ملكه *Cus. est sub imperio Domini, Sultani supremi, dominantis in nationum cervices, Ghaijas-ed-dunja w'ed-din Oeldscheitu Sultani Muhammedis, cujus regnum Deus perpetuet.* Quae epigraphe cum

*) v. supra sub N° 115.

N. 113 congruit, si discesseris ab ايام et ‌ثلاثين quae hîc desunt. Ad M. in areolis: ضرب مدينة تبريز سنة اربع عشر وسبعمية *Moneta urbis Tebris a.* 714 = Ch. 1314-5. II. Symb. Schiit. Inf. *Tebris.* Marg. *O Deus! benedic Muhammedi* etc. ut N° 113. (Mus. Zwick. Sareptae. — Acad. Sc. Petrop. — Ruehl. Berol. (teste Klaproth.) et (ut suspicor) Mus. Nan. v. Assem. Tab. VIII N° 107 p. 111.)

125) AR. I. ut N° 124 praeced. sed nomen urbis differt: hoc videtur esse هرس (v. Tab. II N° 125.) primâ litterâ praecisâ. II. Symbol. Schiit. Marg. اللهم صل الخ (Mus. Ac. Sc. Petr. v. Rec. p. 180 N° 4 et p. 642.)

126) AR. iisd. titulis ac N° 124, sed cusus in ساوه *Sawâ* (urbe Iracae Persicae), quod idem nomen inf. A. II. repetitum. Voci سنة praemissum est شهور (Mus. Zwickian. Sar.)

127) AR. I. *Cus. est in diebus imperii* etc. usque ad *perpetuet.* (vid. N° 113.) Ad Marg. sup. a sin. Mongolica sunt, inf. a dextrâ restat ‌ء ء س vel ء سه ء, a sinistrâ sunt عشر وسبعمية (aut ست) سنة *anno* 710 aut 716. Partis II. Areae symb. Schiit. continenti subjunctum سوس? (cf. N° 135). Marg. Duodecim Imamorum nomina. (Mus. Zwickian.)

128) AR. I. *Cus. est sub imp.* etc. — usque ad *perpetuet*, ut in N° 124. Marg. تبريز(?) سنة ست عشرة ء ء — Moneta *Tebrisi a.* 716 = Ch. 1316-7. II. Symb. Schiit. In M. favoris divini imploratio pro Muhammede et duodecim Imamis. (Mus. Scholae As. Petrop. — Cf. Mus. quond. Pflug. v. Beiträge p. 54 sqq. N° LVII. Tab. N° 75.)

129) AR. ut N° 124, sed ad M. P. I[ae] est: ضرب تفليس سنة ء ء عشر ء ء *Moneta Tiflisi a.* ‌ء ء *decimo* ء ء, ergo post a. 710, non hoc ipso anno cusa. (Mus. Marsd. v. Marsden p. 266 N° 276.)*)

130) AE. I. quae a summo ad imum bifariam divisa: السلطان الاعء ء الجايتو ء ء خلد ء ء ضرب يزد ء *Sultanus supremus Oeldscheitu Muhammed*, cujus *regnum perenne floreat. Moneta Jesdae* — M. ضرب يز ء ء ء وسبعماية II. Symb. Schiit. Ad latt. بسم الله الكريم In M. faustae illius pro Prophetâ et duode-

*) In eod. Museo sub N° 277 est AR. ejusd. generis, sed tam urbis quam anni notatione mutilus.

cim Imamis precationis vestigia sunt. (Mus. quond. Potot, nunc Univ. Kasan. v. Fr. Numophyl. Pot. p. 38.)

131) Tab. II N° 131. AE. I. Leo cum sole, supra quem: اولجايتو سلطان محمد خلد ملكه *Oeldscheitu Sultan Muhammed, cujus regnum perenne floreat.* M. deletus. II. Symb. Schiit. In M. nomina duod. Imamorum. (Mus. Acad. Sc. Petrop. — Schol. As. ib. — Mus. reg. Paris. v. Descript. de l'Égypte. État mod. Planches Tome II. Tab. i. N° 48.)

132) AE. I. - - ضرب (?) - - الجايتو محمد In M. non restat, nisi وعلى II. Symb. Schiit. In M. nescio quid fuit. (Mus. Lazarew.)

133) Numum hujus principis *Sultaniae* (سلطانية quam urbem a. 705 = 1305 ab Oeldscheitu S. conditam*) et sedem regiam constitutam esse scimus) cusum ex Mus. Ruehl. Berol. tractavit b. Tychsenius, titulum Areae I. male sic transscribens: السلطان الاعظم مالك نواب الامام وجايتو سلطان محمد خلدالله ملكه quae ex superioribus Numis emendes.

134) Hujus ipsius principis omnino est etiam AR. Marsden. Tab. XVI N° 285 p. 276, cujus A. I. sic habet: ضرب فى ايام دولة المولى السلطان الاعظم غياث الدنيا والدين اولجايتو — خلد الله A. II. typo bis cusam non tangere praestabit.

In extremis moneo:

a) Oeldscheitu Sultano temere attributum esse Numum Mus. Goetting. a cel. Tychsen. in Comment. de Num. Selgj. Tab. I No XIX editum ibique p. 21 descriptum; vindicandus enim est Muhammedi Chano Chulaguidarum XII^mo^, cujus inter Numos habebis infra sub N° 209.

b) Numorum hujus principis et omnino Chulaguidicorum numero eximendum esse eum, quem idem Tychsenius in Com. II. Tab. III N° 25 editum p. 11 Ghasano, deinde (Com. de Num. Ar. Hisp. p. 92) Oeldscheitu Sultano attribuit. Est is Ahmedis Behadüri, Chani Dschelaïridae.

*) Alii annum 704 ponunt, alii a. 709 condi coeptam, et anno 711 absolutam hanc urbem referunt. Sunt denique, qui ab Arghuno condi coeptam, ab Oeldscheitu autem absolutam volunt. Mongolicum ejus, vel certe soli, in quo condita est, nomen erat *Konghurlan*. In hanc urbem quum Oeldscheitu Sultan sedem imperii, quae antea Tebrisi fuerat, transtulit, mirum accidit, non nisi hunc unum Numum ibi cusum nobis oblatum esse.

IX. ابوسعيد BU-SAÏD BEHADÜR CHAN.

Abu-Saïd (sic arabice) filius Oeldscheitu Sultani, proclamatus quidem Sultanus vergente a. 716 post mortem patris, sed ineunte demum a. 717 = Ch. 1317 inauguratus, usque ad med. mensem quartum a. 736 = Ch. 1335 regnavit. Tenendum autem est, ei titulum *behadür* s. *herois**) non statim ab initio fuisse. Hoc non auctus est nisi a. 719 (et quidem d. 20 mensis septimi) ob insignem quam tunc in debellandis Emiris rebellibus ipse adhibuerat virtutem militarem. Ad hunc quidem annum referunt historiarum auctores, veluti Scheref Jesdy in Mukaddemâ, Haddschy Chalfa in Tabb. chronol. all. Quamquam Numi anno demum 723 hunc titulum, simulque alterum *Chani*, primum conspiciendum sistunt, ita ut probabile sit, Abu-Saïdum hoc tandem anno coepisse uti publice titulo nonnullis annis ante parto.**) Tituli *Ala-ed-din*, quo, si recte memini, solus Chondemir in Habib-es-sijer hunc principem ornat, in Numis vestigium nullum est.

135) AR. I. ضرب فى دولة المولى السلطا ء الاعظم ابو*) سع ء خلد الله ملكه *Cus. est sub imperio Domini Sultani supremi Abu-Saïdi, cujus regnum Deus perpetuet.* Infimo loco est, quod fere سو س refert. (cf. N. 127.) Id pro تفليس vel تبريز habere non licet. An f. تسوى *Tesui* in littore septentr. lacûs Urumiensis? In M. quae supersunt, Marsden transscripsit — عشر — سبع — II. symb. Sunniticum; hic enim princeps, missâ quam pater induxerat Alydarum sectae professione, ad Sunnitismum rediit.**) Ad latera est: صلى — عليه Deus *ei bene precetur.* In eo, quod infime loco cernitur, fortasse وسلم latet. In Marg. cl. editor legit haec: ضرب سنة ست عشر ء ء *Cus. est anno* ء 16 (716 = Ch. 1316-7), quem equidem annum neutiquam pro certo et explorato habeo. (Mus. Marsd. Londini. v. Marsd. Tab. XVI N° 279 pag. 271.)

---

*) Male nonnulli hunc titulum pro ipso nomine hujus principis habuerunt.

**) Moneo, occurrere Numos seriores, in quibus uterque titulus deest. vid. NN. 170. 184. 186. Sed aerei sunt, quorum inscriptiones passim ad signatorum arbitrium factas novimus.

***) Sic pro ابى et in aliis hujus Chani Numorum.

***) v. Dschennaby, H. Chalfa, all.

136) AR. I. ut N. praeced. Infimo loco quid fuerit, nescio. M. ضرب بمدينة ... سنة سبع عشرو ... مية *Cus. est in urbe ... a.* 717 = Ch. 1317-8. H. Symb. Snnnit. circa quod صلى — عليه وسلم Marg. تبارك الذى بيده الملك وهو على كل شيى قدير *Venerabundo animo celebrandus est ille, qui, utpote omnium rerum praepotens, summum imperium tenet.* Est versiculus Koran. Sur. 67:1. (Mus. Sch. As. Petr.)

137) AR. Numo 136 simillimus, nisi quod hîc inf. Ar. Part. I. ضرب البارار (v. Tab. II N° 137) *Moneta el-Basari?* et in M. سنة سبع عشر سبعمية *anno* 717. *El-Basar* autem urbs sitne in Chusistanâ (ubi certe بازار مايزان), an in Asiâ minori (ubi بازارجق in provinciâ Meraasch et بازاركوى in provinciâ Siwas), an denique alio loco quaerenda, me latet. Addo vocabulum et البارات legi posse. (Mus. Ac. Sc. Petr.)

138) AR. hujus Chani a. 1317 p. Ch. *Tebrisi* cusus in Mus. Ruehl. Berol. esse perhibetur.

139) AR. I. Ar. ead. ac Numi 136. Hîc autem infimo loco est تبريز *Tebris.* Marg. ضرب مدينة تبريز سنة ثمانى عشر وسبعمية *Moneta urbis Tebris a.* 718 = Ch. 1318-9. II. congruit cum N. 136, nisi quod hîc infra (pro تبريز (وسلم tertio occurrere videtur. (Mus. Com. Tolstoï Petrop. — Mus. Britann.)

140) AU. I. ضرب فى ايام دولة السلطان الاعظم ابو سعيد خلد الله ملكه *Cus. est in diebus imperii Sultani supremi Abu-Saïdi, cuj. regn. D. perpetuet.* Quae ab utroque latere et infra cernuntur tria vocabula etiam nunc mihi negotium facessunt. In Recens. p. 642 proponebam legenda: نعم الرب الله *o egregium dominum Deum!* Atque sane haec lectio in nonnullis Numis non esse videtur dubia. At moneo secundum vocabulum in aliis potius ad النصر, in aliis ad البصرب vel الضرب accedere.*) In M. ضرب بغداد فى سنة تسع عشر وسبعماية *Moneta Bagh-*

*) v. haec vocabula, quae in hujus Chani Numis per annos 719-722 cusis occurrunt, in Tab. nostrâ III sub N° 9. it. in Tychs. Comm. II. Tab. III N° 29. cf. Marsd. Tab. XVI N° 278, ubi medii vocabuli locum occupat nomen urbis ارزنجان, item Adler II. Tab. V N° 82, ubi primum et tertium in flosculum transformatum est. De iisdem, si discere animus est, quid alii interpretes senserint, adi b. Tychs. Introd. p. 105. Th. Ch. Tychsen Comment. II p. 14. Castiglioni Moneta Cuf. p. 229 Marsden Numism. OO. illustr. p. 269 et 271.

dadi a. 719 seu Ch. 1319. II. Symb. Sunnit. cui subjuncta quatuor Chalifarum piorum nomina. الله in sup. Ar. praeter rem esse dicitur. In ductibus illis, qui Areae partem cingunt, latere suspicor artificiose intricata vocabula بسم — الرحمن الرحيم, quibus addendum الله quod extra hunc limbum cernitur, ubi praetera وهو السميع العليم *is autem est, qui omnia audit et novit*,*) quae est formula Koran. (v. Sur. 2:131. 6:13. 115. 21:4. 29:4. 60.) (Tychs. Introd. p. 104 sq. puto ex Mus. quond. Diezian.)

141) AR. praecedenti Aureo simillimus, nisi quod loco العليم ill. editor legit الباصر, quamquam pro hoc potius formam البصير exspectaveris, coll. Kor. 42: 6 et alibi. (Mus. Mediolan. v. Castiglioni p. 228 sq. N° 204.)

142) ARR. duo simillimi modo laudatis Numis eod. a. 719 cusi, alter in مدينة بغداد *urbe Baghdad*, alter nomine loci aut omisso aut deleto, ille in Mus. Mediol. v. Castigl. p. 229 N° 205, hic in novo Mus. Sprewitz. servantur.

142, a) AR. ejusdem fere generis eodemque a. 719 (ut videtur) cusus, sed in بردع *Berdaa*, quod nomen tum extra Marg. tum intra cernitur, hic quidem inf. loco. Adde, quod ibidem a dextrâ videtur esse الملك, a sinistrâ autem لله *regnum est Dei*, scil. loco ambiguae illius formulae, quam in N° 140 tentavimus. (Mus. Sch. As. Petr.)

143) AR. et ipse de genere Numorum modo descriptorum est, sed ضرب جرجان *moneta Dschordschanae*, quod ad M. Part. I^ae^ infra legitur. Numerale denarium evanuit, unitatis haud scio an تسع sit, ita ut hic etiam Numus ad annum 719 pertineat. Vocabulum illud in infimâ A. I. positum, de quo ad N. 140 commemoravi, hîc quidem النصر prae se fert. (Mus. Scholae Asiat. Petrop.)

144) AR. Hic etiam proxime praecedentium habitum refert, nisi quod inf. A. I. ambiguae illius vocis loco cernitur ارزنجان *Ersendschan*, quam urbem in praefecturâ Ersrum sitam supra jam commemoravimus. In M. ضرب ارزنجان فى سنة = = عشر وسبع مائة *Moneta Ersendschanae a.* 71 = (717—719). Numerale

*) Cf. me de Numor. Bulghar. f. antiq. p. 158, et in Recens. p. 642. item S. de Sacy in Journ. d. Sav. 1825 p. 551.

unitatis periit. In M. Partis II. vocabulum العليب valde deformatum. (Mus. Marsden. v. Marsd. p. 260 N° 278. S. de Sacy in J. d. Sav. 1825 p. 531.)

145) AR. simill. Aureo N°. 140, sed cusus في سنة عشرين سبع‌مائة a. 720 i. e. a. Chr. 1320, in urbe, cujus nomen ambiguum nondum solvi; habet autem fere hunc in modum: اجار سحر In priore quidem voce fieri posset ut اجان pro اوجان *Audschan* s. *Udschan* (quae urbs Aderbeidschanae est) lateat. Vocula illa infimâ A. I. obvia hîc الصرب referre videtur. (Vidi apud Com. Tolstoï.)

146) AR. Aureo N° 140 congruens, sed a. 720, ut praecedens, et quidem in *urbe Tebris* cusus: ضرب مدينة تبريز = = = شرين و سبع‌مائة Hîc perinde, ac in praecedenti, dicto loco cernitur الصرب (v. Tab. III N° 9.) (Mus. Univ. Charkow.)

147) AE. I. *Sultanus supremus Abu Saïd, cuj. regn. D. perpetuet.* Ad M. ضرب تبريز فى = = = سنه عشرين وسبعمائة *Moneta Tebrisi* (aliquo mensium?) anni? 720. II. Symb. Sunnit. adjunctis quatuor Chalifarum piorum nominibus. (Mus. Univ. Kasan. v. Fr. Die Münzen der Chane etc. Tab. XV N° 1. p. 65 N° 455, ubi lin. 12 delendum خان *Chan*. Estne hic Nummus idem cum descripto a cl. Erdmanno p. 71 N° 7? v. inf. N° 169.)

148) AR. Huic etiam eadem ac N. aureo 140 inscriptionum ratio est, sed, ut alia, sic vocabula illa ibi in A. I. a dextrâ et infra obvia evanuere. Ad Marg. restant: = = = زار سنة احد و = = = Est ergo a. 721 seu Ch. 1321. (Mus. Sprew. nov.)

149) AR. et ipse N. aureo 140 simillimus, sed vocula inf. A. I. obvia periit; inter ejusd. Areae versus interjecta sunt ضرب تبريز *Moneta Tebrisi*; ad M. restant: = = في سنة احد (?) = (Mus. Scholae As. Petrop.)

150) AR. et ipse ad similitudinem Aurei 140 compositus, sed cusus في سنة اثنى عشرين وسبع‌مائة a. 722 (i. e. 1322 p. Ch. n.), quae ad Marg. Part. I. leguntur. In ejusdem Part. Areâ inter versus interjecta: ضرب تبريز *moneta Tebrisi*. Ad latera sunt, quae pro نعم الرب الله *o egregium dominum Deum!* sumsi, quamquam medium vocabulum in exemplis, quae Museorum Zwick. et Scholae As. sunt, potius الصرب referat. (Mus. Ac. Sc. Petr. v. Rec. p. 642 N° 2, 5. — Schol. As. Petr. — Zwick. Sar.)

151) AE. (aurichalc.) Hujus tituli cum AE. N° 147 supra laudato conveniunt, ut parum absit, quin pro uno eodemque Numo habeam. Ad Marg. Part. adversae Assemanius legit عشرين وسبعماية ٠ ٠ a. 72 ٠ (Mus. quond. Nanian. v. Assem. Tab. VIII N° 109. p. 112.)

Qui jam proxime sub NN° 152 — 158 sequuntur Numi Abu-Saïdiani aerâ privati, quia titulo *behadür* carent, hîc anno 723 praemittuntur; quamquam ad aereos quod attinet*), dubitari potest, an et ipsis hic locus jure sit assignatus.

152) Tab. III N° 8. AR. Est de genere Numorum supra sub NN° 136 — 139 recensitorum. Inf. A. I. flosculus exstat. In M. supersunt: ٠ ٠ ٠ ضرب بدبر الم Inf. A. II. reperitur, quod fere سد (سيد) referat. Cetera huic Numo paria et illis sunt. (Mus. Univ. Charkow.)

152,a) AR. Et ipse de genere Numorum N° 136 sqq. cusus, ut videtur, in سلماس *Selmas*, urbe Aderbeidschanae. (Mus. Zwickian. Sar.)

153) AR. simillimus Aureo Argenteisque supra sub NN° 140—150 recensitis. Hîc vocabulum inf. A. I. positum fere ad similitudinem الور accedit. In ejusd. Partis M. supersunt: ٠ ٠ ٠ ٠ ضرب ارزروم فى سنة *Moneta Ersrumensis anno* — (Mus. Univ. Charkow.)

154) Ejusdem generis Numi argentei, in quibus loci annique notatio periit, servantur etiam in Museis: *a*) Goettingensi, v. Tychs. Com. II. Tab. III N° 28 et 29 pag. 14. *b*) Naniano, v. Assemani Tab. VIII N° 108 p. 111. *c*) Borgiano, v. Adler II. p. 123 N° 82. *d*) Pflugiano, et all.

155) Ad eandem epocham referendi sunt et Numi arg. loci aeraeque notatione drivati, Mediolan. N° 211 et 212 apud Castigl. p. 233, et Borgianus apud Adler. II. p. 124 N° 83.

156) AE. I. in binis sexagonis oblongis: ٠ ٠ السلطان الاعظم ابو سعيد Extra restat superne: ضرب II. in quadrato in 4 areolas diviso: محمد رسول الله صلى عليه (Mus. Univ. Kasan. v. Fr. Numoph. Potot. p. 88.)

*) vid. supra pag. 518. not. **)

157) AE. I. سلطان المعظم ابو سعيد خلد ملكه II. Leo solem integrum dorso sustinens. (Id. Mus.)

158) AE. I. Rex, ut videtur, equo vectus*), addito superne titulo hoc: ابو سعيد السلطان ابن السلطان *Abu-Saïd Sultanus, filius Sultani* (s. Sultano prognatus). II. Avis capite reflexo. Supra: ضرب ارزنجان *Moneta Ersendschanae.* — In hoc autem Numo quum nonnulla nova et insolita insint, dubium videri potest, sitne reverâ nostro tribuendus Abu-Saïdo. Scilicet hoc nominis pluribus principibus commune fuisse constat. Adleri quidem animus inclinabat ad vindicandum Numum Abu-Saïdo Berkuko, primo Sultanorum Tscherkessicorum in Aegypto; cui conjecturae probabilitatis speciem ex historiâ conciliare conatus est. Idem cum Adlero sensit Comes Castiglionaeus, nixus etiam Numo alio alicujus Melik-es-Salihi, Sultani Mamluci, similem avis quidem figuram gerente. Quamquam non esse videtur, ut solum Berkukum tenuerint interpretes, quum sex numero principes dynastiae Tscherkessicae fuisse, qui praenomine Abu-Saïdi usi sint, non ignoremus. Verum utut Numum Musei Mediolanensis illum ad Sultanorum Mamlukorum Aegypt. aliquem et ipse referre nullus dubitem, de Borgiano tamen aliter censeo. Nomen enim urbis, quod in utroque اسكندرية *Alexandria* legendum conjecit doctissimus Comes, in Borgiano certe ارزنجان *Ersendschan* esse patet. Haec autem urbs, in praefecturâ Ersrumensi prope Euphratem superiorem sita, quum in Chulaguidarum fuerit ditione, nec sub iisdem monetâ peculiari caruerit,**) Abu-Saïd hoc in Numo inscriptus vix alius ac ipse Chulaguides noster haberi poterit. Titulus quidem *Sultanus Sultano prognatus* (quem vulgo volunt solis Osmanidis usitatum, licet et in Numis Huseini Sefidae et Feth-Aly Katscharidae inveniatur) insolens quidem est cum in aliorum Chulaguidarum tum in nostri Chani Numis reliquis; neque tamen puto in eo esse, quod nobis dubitationem moveat. Abu-Saïd, filius Oeldscheitu-Sultani, jure meritoque hunc sibi et ipse sumere potuit titulum. Adde,

*) Lancio est figura Muhammedis Borako insidentis! v ej Lettera sul Cuf. sepolcr. Monumento p. 64.

**) v. Numos supra sub NN° 116 et 144 recensitos.

quod idem inter gentis suae principes primus titulos *Behadür* s. heroïs et *Chani* adoptavit omninoque rerum novarum amantem se in Numis suis prodidit. Nec in his alii desunt, et ipsi figuris ornati.*) (Mus. Borgian. v. Adl. I. Tab. VI N° 55 p. 74. et Castigl. p. 279.)

159) AR. I. in quadrato: السلطان ابو سعيد بهادر خان خلد ملكه *Sultanus Abu-Saïd Behadür Chan, cujus regnum perenne floreat.* Observes titulum *Behadür* s. heroïs hîc primum in his Numis obvium. Supra ضرب *Moneta*, inf. تبريز *Tebris*. In M. فى سنة ثلاثة (sic) وعشرين وسبعماية *anno* 723, s. 1323 Chr. II. in quadrato: symb. Sunnit. circumpositis quatuor Chalifarum piorum nominibus. (Mus. Ac. Sc. Petr. v. Recens. p. 645 N° 4, 5. — M. soltar. Imper. ib. — Nejelow. Kasani. — (Ruehlian. Berol.?)

160) AR. praecedenti simillimus, sed nomen urbis eodem modo, ac N° 180, exhibet scriptum, quod بازار *Basar* legendum esse puto. cf. N° 137. (Mus. Univ. Charkow.)

161) AR. Pars I. cum Ar. rotundâ et II. c. Ar. quadr. eadem ac N. proxime praecedens inscriptiones fert, sed cusus *Sultaniae*. (Mus. quond. Borg. v. Adl. I. Tab. VI N° 56 p. 77.)

162) AR. Numo 161 simillimus, sed cusus in سيواس *Sivas*. (Mus. Zwickian. Sar.)

163) AR. min. moduli, et ipse Numo 161 simillimus, at cusus in *Tiflis*. (Mus. Ac. Sc. Petr. — Zwickian. Sar.)

164) Tab. III N° 10. AR. I. in Ar. rot. *Sultanus Abu-Saïd Behadür Chan, cujus regnum perenne floreat*, ut N° 159. Sup. ضرب, inf. ارزروم *Moneta Ersrumae*. M. سنة اربع وعشرين وسبعماية *a.* 724 i. e. Ch. 1324. II. in quadr. symb. Sunnit. Extra: ابو بكر عمر وعثمان وعلى copulâ scil. ter additâ. (Mus. Univ. Charkow. — Schol. As. Petrop.)

165) AR. praecedenti similis, sed cus. in *Tebris*, et pleniore formulâ خلد الله ملكه (Mus. Ruehl. Berol. fide b. Tychs.)

---

*) v. NN° 157. 185. 195. 204.

166) AR. I. in Ar. rotundâ litteris valde depravatis: *Sult.* etc. ut N° 164. Supra est ضرب, inf. urbis nomen, quod non expedio. Num f. سامسون? cf. N° 119. (v. Tab. II N° 166.) Marg. *Anno* 724. II. ut N° 164. (Mus. Schol. As. Petr.)

167) AR. iisdem titulis ac N° 164, sed cus. *Tiflisi a.* 725 i. e. Ch. 1325. Deest etiam copula ante nomina Chalifarum piorum. (Mus. Mediol. v. Castigl. p. 250 N° 206.)

168) AR. (AE?) praecedenti similis, sed diversus nomine urbis. (v. Tab. II N° 168.) Hoc mihi legendum videtur ترجان *Terdschan*, quod oppidum mediocre est haud procul ab Ersenrum situm. (Mus. solitar. imp. Petr.)

169) AE. I. *Sult. supremus Abu-Saïd Behadür Chan, cuj. r. p. floreat.* M. in al. تبريز سنة ست = = = (obscure), in al. = = = سنة ست وعش *Tebris a.* 726 = Ch. 1326. II. Sigillum Salomonis ✡ in quo medio nomina quatuor Chaliff. piorum. In angulis ext. supersunt residuae symb. Sunnitici; in internis nescio quid est. (Mus. Scholae As. Petr.)

170) AE. I. *Sult. supr. Abu-Saïd, cuj. regn. D. perpetuet.* ubi observes titulos *Behadür* et *Chan* non adesse. M. ضرب تبريز سنة ست عشرين وسبعماية *Moneta Tebrisi a.* 726. II. Symb. Sunnit. cum quatuor Chall. piis. (Mus. Univ. Kasan. v. Erdmann. Numophyl. p. 51 N° 7. cf. supra ad N° 147.)

171) AR. I. *Sult. supr. Abu-Saïd Behadür Chan, cuj. regn. D. p.* Marg. = = = تفليس فى سنة سبع وعشر = = *Moneta Tiflisi a.* 727 = Ch. 1327. II. Symb. Sunnit. Circa: quatuor Chall. pior. nomina. (Mus. Ac. Sc. Petr. v. Recens. p. 181 N° 5. — it. (?) deleto quidem urbis nomine, in Mus. Sprew. nov.)

172) AR. iisdem titulis, ac modo laudatus, sed hîc Ar. I. inf. *Sultania.* Marg. = = فى سنة سبع وعشرين *a.* 727. (Mus. Ac. Sc. Petr.)

173) AE. I. in quadr. *Sult. Abu-Saïd Behadür Chan. Moneta Tebrisi.* quae posteriora in med. posita. Extra quadr. = = سبع وعشرين II. Symb. Sunn. et Chalifae pii. (Mus. Sch. As. Petr.)

174) AR. cus. *Baghdadi* hoc eod. a. 727. (Mus. Britan.)*)

*) In quo eod. Mus. praeter hunc et supra sub N° 150 laudatum novem hujus principis Numi servari dicuntur.

175) AU. I. *Sult. Abu-Saïd Behadûr Chan, cuj. r. per. floreat.* Sup. ضرب inf. تبريز *Moneta Tebrisi.**) M. في سنة ثمان ٠٠ رين ٠٠ *a.* 728 = Ch. 1328. II. ut N° 171. (Mus. q. Borgian. v. Adl. I. Tab. VI N° 55. p. 76.)

176) AU. in omnibus cum modo laudato congruens, praeterquam quod hic cusus *Sultaniae* est. (Id. Mus. v. Adl. I. p. 77 sub N° 55.)

177) AR. min. mod. I. *Sult. sup. Abu-Saïd Beh. Chan, cuj. regn. D. perp.* Sup. ضرب, inf. urbis nomen deletum. M. في سنة تسع ٠٠ *a.* — 9 (a. 729 i. e. Ch. 1328-9.) II. ut praeced. (Mus. Acad. Sc. Petrop. v. Recens. p. 643 N° 5,a.)

178) AU. ut praeced. sed ضرب بغداد *moneta Baghdadi.* In M. ضرب في سنة سبع vel تسع وعشرين ٠٠ مايه *Cusa est a.* 727 incertum an 729. (Mus. reg. Hafniense, v. Niebuhr Beschreib. v. Arab. Tab. X N° 1. p. 97 sq. Reiske ibid. in praefat. p. 28. item b. Tychs. in Erneuerte Berichte v. gel. Sachen. Rostock 1773, Stück 12. Eichh. Repert. XVIII p. 75 sq. Tychs. Comm. II. p. 14.)

179) AR. ut praeced. sed ضرب ارزروم *moneta Ersrumiae.* Numerale unitatis hîc etiam dubium سبع sit an تسع (Mus. Acad. Sc. Petrop. — Univ. Charkow.)

180) AR. iisdem titulis ac N° 177, at nomen urbis inf. A. I. بازار prae se ferre videtur, cll. N° 160. In ejusd. Part. M. supersunt: ضرب في سنة ٠٠ ٠٠ ين وسبع مايه, ita ut hic N. ad annos 723 — 729 referendus sit. (Mus. Nejelow. Kasani, v. Mémoir. de l'Acad. Imp. Tom. IX. Tab. XIX N° b.)

181) AE. ut AU. N° 175, at hîc infimâ A. I. reverâ legitur يزد *Jesd.* In M. restant: عشرين وسبعماية ٠٠ ٠٠ quae hunc etiam Numum ad annos 723—729 referri jubent. (Mus. Ac. Sc. Petr. v. Recens. p. 182 N° 6.)

182) AR. *Sult. supr. Abu-Saïd Behadûr Chan, cuj. r. D. p.* Sup. ضرب, inf. بازار quod ut in NN° 160 et 180 بازار *Basar* legendum mihi esse videtur. Ill. editor quidem legit باران *Cus. est in Arran;* quamquam in his Numis το ضرب, quoties ei هزا الدرهم vel simile quid non est additum, plerumque non ضُرِبَ *cusus est,*

*) Perperam ego olim in Numoph. Potot. p. 58 hoc nomen يزد *Jesd* legendum statueham.

sed ضَرْبٌ *cusio* s. *moneta* legendum sit. M. = سنة ثلاثين وسبع ما = *a.* 730 = Ch. 1329-30. II. Symb. Sunn. circumpos. 4 Chaliff. pior. nominibus. (Mus. Mediol. v. Castigl. Tab. XII N° 7. p. 250 N° 207.)

183) AE. I. *Sultanus Abu-Saïd*, ita quidem per tres versus dispositis vocabulis, ut *Sult.* medium, *Abu* infimum, *Saïd* supremum locum occupet. M. لا اله الا الله محمد رسول الله ارسله بالهدى II. Scyphus inter duas columbas collabellantes. Sup. ضرب, inf. بالموصل *Cus. est in el-Maufil* (Mofulae). M. بسم الله ضرب سنة ثلاثين وسبعماية *In nomine Dei! Cus. est a.* 730. Sic b. Tychsen, in Elencho suo mpto, ad hunc annum. Sed moneo, ab eod. ibid. ad a. 677 simillimum Numum laudari. Quae res de anni quidem lectione non potest non dubitationis aliquid movere; posset et nomen Abu-Saïdi hîc epithetis *Behadüri* et *Chani* carens, nisi haec eadem etiam in Numis aereis proxime sub N° 184 — 186,a) sequentibus desiderarentur. At quod maxime suspicioni nescio cui locum facit, est additamentum illud ارسله بالهدى (i. e. *quem misit verâ instructum directione*) symbolo fidei subjunctum, quod hucusque non nisi in Numis Mamlukorum Behritarum mihi oblatum est. Nihilo secius hunc Numum h. l. praetermittere non potui.

184) AE. I. *Moneta Tebrisi.* Marg. *Sultanus Abu-Saïd, cuj. reg. p. fl. Anno* = 31 = Ch. 1330-1. Observa titulos *Behadür* et *Chan* abesse. II. Flosculi expansi figura, quam circa symb. Sunn. additis 4 Chall. piis. (Mus. Schol. As. Petrop.)

185) AE. I. in quadr. *Sult. Abu-Saïd Behadür*, omisso *Chan.* Extra quadr. *Anno* 731. II. in trigono ضرب مراغة *Moneta Meraghae.* Extra legitur symb. Sunnit. (Id. Mus.)

186) AR. I. *Sult. supr. Abu-S. Behadür Chan, cuj. r. D. p.* Supra est ضرب inf. نخجوان *Nachidschewan.* Circa in areolis: ضرب فى سنة اثنتى وثلاثين وسبع مايه *Cus. a.* 732 = Ch. 1331-2. II. Symb. Sunnit. Circa: 4 Chall. pii. (Mus. Zwickian. Sareptae.)

186, a) AE. I. in trigono: *Sultan Abu-Saïd*, non additis titulis *Behadür* et *Chan.* Extra: *Moneta Tebrisi* 732? II. attrit. لا اله الا الله — add. 4 Chall. piis. (Mus. Schol. As. Petrop.)

187) AU. biling.

I. السلطان العالم العادل	*Sultanus sapiens et justus*
ضرب	*Moneta*
بوسعيد	Busaïd (mongolice)
جرجان	*Dschordschanae*
بهادر خان خلد ملكه	*Behadür Chan, cuj. regn. perenne floreat.*

Circa: ضرب فى سنة ثلاث وثلاثين الخانية *Cusa est anno* 33 *aerae Il-Chanicae* i. e. anno H. 733 s. Chr. 1332-3. En novae aerae a. H. 701 a Ghasan Mahmud institutae primum exemplum! II. لا اله الا الله محمد رسول الله صلى الله عليه artificiose disposita, circumjectis 4 Chall. pior. nominibus. (Mus. Ac. Sc. Petr. v. Recens. p. 645 N° 6, a.)

188) Tab. III N° 11. AR. biling. iisd. titulis ac Aureus praecedens, sed ضرب سلطانية *moneta Sultaniae* est. (Mus. Univ. Charkow. — Ac. Sc. Petrop. — Schol. As. ibid.)

189) AR. (AE?) biling. et ipse Aureo N° 187 simillimus, sed *moneta* كليشهر? Sic fere legendum videtur urbis nomen, quod hîc primum mihi offertur (v. Tab. II N° 189). Hoc autem quaenam urbs designetur, etiam nunc mihi non satis certum est. Opinio quidem mea fert legendum esse كليبر *Keliber*, quam arcem in Mischkin, tractu Aderbeidschanae orientali, sitam memorat Hamd-ullah in Nosh. (fol. m. 120, b). Quamquam eandem in Dschihan-Numa (p. 384) audire كليز *Kelis* moneo. Prior lectio haud scio an verior sit; nam *Keliber* eadem esse videtur atque *Kalikbor* inter Araxem et Ahar-tschai sita, cujus mentio facta a Monteith in Morier Sec. Voy. Ad Marg. supersunt: سنة ثلاث وثلاثين (Mus. Ac. Sc. Petrop. v. Rec. p. 644 N° 6, c.)

190) AR. proxime praecedentibus simillimus, cusus esse videtur in الخلاط *el-Chilat*; quamquam in articulo, quo hujus urbis nomen, alias et اخلاط scriptum, carere solet, offendo. (Mus. Zwickian. Sareptae.)

190, a) AR. biling. et ipse Aureo N° 187 simillimus, eodemque anno cusus, sed in ارزنجان *Ersendschan*, ut videtur (v. Tab. II N° 190, a). (Mus. Chaudoir. Ivnicae.)

191) I. *Sult. supr. Abu-Saïd Behadür Chan, cuj. regn. Deus perpetuet.* Sup. ضرب, infra nomen urbis incertum. Marg. *Anno* 733. II. Symb. Sunnit. adject. 4 Chalifis piis. (Mus. Vindob. v. Reiske in Eichh. Repert. XI p. 87. XVIII p. 77.)

192) AR. I. ضرب فى ايام دولة السلطان الخ *Cus. est in diebus imperii Sultani supr. Abu-Saïd Beh. Ch., cuj. r. D. p.* Marg. *a.* 733. II. Symb. Sunnit. in quo med. ضرب كاشان *Moneta Kaschani.* Ad latt. nomin. 4 Chall. pior. (Mus. quond. Dezian. Berol. teste Elencho b. Tychs. cf. Mus. Borg. Adl. II. p. 122. N° 81, cujus quidem aerae notatio non est integra.)

193) AU. I. السلطان الاعظم الخ *Sult. supr. Abu-Saïd Beh. Ch. cuj. r. D. perp.* Sup. ضرب, inf. تبريز *Moneta Tebrisi.**) M. ضرب تبريز اربع وثلاثين سبع مايه *Moneta Tebrisi anno* 734 i. e. Ch. 1333-4. II. Symb. Sunnit. circumjectis nominib. 4 Chall. pior. (Mus. Borg. v. Adl. I. Tab. VI N° 54 pag. 76 Czacki o Litewskich i Polskich Prawach, Tom. II. Tab. XIV N° 10.)

194) AR. biling. Aureo 187 simillimus, sed *monela Tebrisi*, et cus. anno اربع وثلاثين الخانية 34 *aerae Il-Chanicae*, i. e. anno H. 734 s. Ch. 1333-4. (Mus. Ac. Sc. Petrop.)

195) AE. In A. I. med. figura piscis, sup. et inf. restant *Moneta Tebrisi*; in M. اربعة وثلاثين الخانية ut in praeced. II. Symb. Sunn. In M. nomina 4 Chall. pior. (Mus. Scholae As. Petrop.)

196) AR. biling. Numo 194 simillimus, nisi quod hîc in P. I. mediâ *Moneta Baghdadi*, et, licet in ejusd. Part. Marg. legatur سنة ثلاث وثلاثين الخانية *a.* 33 *aerae Il-Chanicae*, alius anni nota in Marg. Part. II. addita est: سنة خمس ثلثين — *a.* 35. (i. e. anno H. 735 s. Ch. 1334-5.) (Mus. Acad. Sc. Petr. v. Rec. p. 644 N° 6, b.)

197) AR. biling. et ipse Numo 194 similis, sed quod hîc inter medios Areae I. versus interjectum cernitur, est شهرستان رشيدى *Schehristan Rechidy* (v. Tab. II

---

*) non يزد *Jesd*, ut male ego olim in Numoph. Pot. p. 58.

N° 197), quam equidem urbem inter varias Schehristanas Geographis et Historicis memoratas*) desidero. De aerae notatione non restat, nisi الخانية (Mus. Ac. Sc. Petr.)

198) AR. biling. praecedenti similis, sed incerto tam loco quam anno. Ille fere sic habet وسم (in quo haud scio an هوسم *Hausem*, urbs Gilanae Geographis nostris parum nota,**) lateat); de hoc solum numerale denarium وثلاثين distincte cognoscitur. (Mus. Univ. Charkow.)

Qui jam sequuntur Numi 199 — 204 aerae quidem notatione privati sunt, sed quia titulo *Behadür* aucti ideoque h. d. post a. 722 cusi sunt, eos hoc postremo loco subjicere visum est.

199) AR. I. ضرب فى ايام دولة السلطان الاعظم ابو سعيد بهادر خان خلد الله ملكه Ad M. supersunt: مايه = = = = سنة II. Symb. Sunnit. circumpos. 4 Chaliff. piorum nom. In medio: ضرب مراغة *Moneta Meraghae.* (Mus. Schol. As. Petr.)

200) AR. I. *Sult. supr. A. S. B. Ch., cuj. r. D. p.* Supra et infra apparent ductus minutissimi. In M. restant ضرب اران *Moneta Arranae* (more antiquo pro Berdaa Arranae capite), ين سبعما — aliaque obscuriora. II. ut praeced. (Id. Mus. — cf. Castigl. p. 251 N° 208.)

201) AR. iisdem fere titulis, sed cus. aliâ in urbe, cujus nomen incertum cel. editor transscripsit حرس ن, in quo quid lateat, conjecturâ non assequor. Num f. جرجان *Dschordschan?* (Mus. Univ. Goett. v. Tychs. Com. II. p. 15 N° 27.)

202) AR. I. *Sult. A.S.B. Chan* — Supra ضرب, inf. امير Perigraphe oblitterata. II. ut vulgo solet. (Mus. Mediol. v. Castigl. Tab. XII N° 8. p. 252 N° 210.)

---

*) Veluti quae Berdaae, Kaswinae, in Kuhistanâ, ad Iſſahanum, Kasrunum, Hamadanum fuere. — Illud autem ربع رشيدى *Reba Reschidy*, quod occiso Reschid-ed-dino clarissimo Wesiro, a quo, utpote possessore, nomen habebat, a. 718 direptum et vastatum esse Mirchondes et Chondemirus auctores sunt, non oppidum Tebriso adjacens, sed magna amplaque domus ربع hac in urbe sita, fuisse videtur.

**) Olearius quidem hanc et Reschtam unam eandemque esse contendit; id autem quo auctore fecerit, non satis video.

203) AE. (flav.) I. Sigill. Salom. ✡ circa quod satis obscura haec: ابو سعيد بهادر Ad M. restant: ضرب بدلرس (v. Tab. II N° 203.) II. cum solemni epigraphe. (Mus. Ac. Sc. Petr. v. Rec. p. 182 N° 10.)

204) AR. biling. formâ quadrati rectanguli.

I. بهادر خان *Behadür Chan* II. effigies leporis.

بوسعيد Busaïd (mongol.)

خلد ملكه *cuj. regn. perenne floreat.*

(Mus. Univ. Kasan. v. Erdmann Numophyl. p. 51 N° 8.)

205) AU. a Sultano Abu-Saïd Behadür in *Arran* a. 737 cusus, in II. (praeter symb. Summit.) nomina 4 Chaliff. piorum gerens. Sic editor, sed num recte, magnopere dubito. Certe de anno erratum patet, nam Abu-Saïd jam ineunte a. 736 diem suum obiit. (Mus. imp. Vindob. v. Paulin. a St. Bartholom. in libro: Mus. caes. Vindob. Numi zodiacales etc. p. 29.)

206) AR. I. السلطان العادل الكامل الهادى الوالى ابو سعيد بهادر خان خلد الله مدة ملكه *Sultanus justus, perfectus, in rectam viam* homines *dirigens* et remp. *bene administrans, Abu-Saïd Behadür Chàn, cujus imperii annos Deus perpetuet.* II. nomina *Muhammed, Aly, Hasan et Husein* saepius repetita interquè se artificiose implexa gerit. Ita Reiske hunc Numum, qui quo anno et quâ in urbe cusus sit, non constat, descripsit, miram et insolitam epigrapharum rationem notare non negligens. Et sane quod maxime mireris, posticae partis inscriptio est, quae, si modo recte lecta, Schiitismum prodit, quamquam Abu-Saïdum, abolità hac quam pater professus erat haeresi, Sunnitismum publice recipi et coli voluisse auctores disertis verbis tradant. (Mus. imp. Vindob. v. Reiske in Repert. XI p. 87. XVIII p. 78. Tychs. de Num. Selgj. p. 20 not.)

Supersunt plures hujus Chani Numi, qui vel ab aliis et a me editi, vel a me visi, sed quia aerae locique notatione privati aut rudiore opere facti sunt nec prorsus habent quod ipsis peculiare sit, eorum accuratiore recensione me supersedere posse existimavi. Ejusmodi sunt Arigon. Tab. XIII N° 38 (qui f. a. 728 est), Tychs. de Num. Selgj. p. 22 N° 20 et 21, Castigl. p. 232 N° 209, Fr. Recens.

p. 182 N° 7, 8 et 9, Erdmann. Numoph. p. 51 N° 6,*) multique alii in Museis Univ. Charkow., Scholae As. Petrop., Zwickiano Sareptae etc. a me oculis usurpati.

Unum tantummodo Numum adhuc h. l. subjungere placet seorsim indicatum, etiamsi, sitne Abu-Saïdi, dubitare liceat. Est rudissimus ille Marsden. Tab. XVI N° 280, cujus A. I. sic fere habet: ضرب فى دولة السلطان الاعلم — الاعظم نوماسد خلد الله (cf. ibid. N° 283 qui et ipse mira illa الاعلم et نو مالسد fert). II. Symb. Sunnit. cum precat. صلى الله عليه Perigraphae utrimque deletae vel incertae.

Denique moneo, Numum Musei Goetting. a Tychsen. in Com. de Num. Selgj. Tab. I N° 22 editum et p. 22 descriptum (cui similem in Museo quondam Waenggiano**) a me visum esse memini***)) ab Abu-Saïdianis et omnino Chulaguidicis segregandum esse. Quod cel. editor legit البهادر nec est in hoc Numo nec potest esse.

X. ARPA CHAN.

Jam sub Abu-Saïdo regni proceres caput tollere et auctoritatem ad se rapere coeperant. Mortuo eodem, et quidem sine prole, jam omnia magis magisque turbari et misceri. Emiri provinciarum, quibus praeerant, imperium sibi vindicabant, et, licet suae quisque parti consulturi homines ex alto sanguine Tschinggis Chaghani oriundos Chanos instituere aliquamdiu non negligerent, his praeter solum nomen nihil fere relinquebant. Qui proxime in solium Il-Chanorum successit, ab ipso Abu-Saïdo designatus et ab ejus Wesiro Ghaijas-ed-dino adjutus, ارپاخان Arpa Chan vel, ut antea audiverat, ارپا كاون Arpa Gaûn fuit. Hic, mox titulo معز الدنيا والدين *Muiss-ed-dunja w'ed-din* ornatus, non de ipsius Chula-

*) Etiam in parvâ, quae penes me est, Tabulâ inscriptâ: Aus d. Kaiserl. Münz-Cabinette (zu Wien?) Numus arg. Abu-Saïdianus exstare videtur.

**) Quod olim Kasani a me digestum et descriptum, deinceps Varsoviam translatum indeque nuper in Museum solitar. imper. Petrop. receptum est.

***) Cf. et Die Münzen der Chane vom Ulus Dschutschi, Tab. X. N° 554.

gui erat posteris, sed ab hujus fratre Erik Böke*) genus trahebat: nimirum filius *tou* Suse (سوسه) filii *tou* Sengkan (سنكقان, al. سنكيان) filii *tou* Melik Temur f. *tou* Erik Böke fil. *tou* Tului f. Tschinggis Chaghani. Haec una de caussis, quae effecerunt, ut imperium non nisi paullo ultra quinque menses teneret. Id enim, quod medio mense 4. a. 736 s. exeunte a. 1335 adeptus fuerat, mox a Musa, qui genus ab ipso Chulagu trahebat, in contentione positum est. Commisso proelio victus Arpa Chanus periit ineunte mense 10. a. 736 seu med. Majo a. 1336.

Hujus quidem Chani non nisi unum Numum videre mihi contigit; quem quum in Commentarios meos inferebam, vehementer doleo me neglexisse addere nomen ejus, qui hoc cimelium habet. Numus autem hic est:

207) AR. I. السلطا ن الاعظم لربا (ارپا i. e.) خان خلد الله ملكه وابد دولته *Sultanus supremus Arpa Chan, cujus regnum Deus perpetuet imperiumque firmet.* Circa: تفليس فى سنة ست وثلثين وسبعماية *Tiflis a.* 736 = Ch. 1335-6. II. Symb. Sunnit. artificiose dispositum, circumjectis 4 Chalifarum piorum nominibus.

XI. MUSA CHAN.

موسى خان بن علي بن بايدو بن طراغاى بن هلاكو *Musa Chan filius Aly filii Beidu, filii Taraghaï* (al. Targhad), *fil. Chulagu*, mense 10. anni 736 s. versus med. a. 1336 ad Chanatum evectus ab Aly Padischah**), capite Ordae Uiraetorum et Emiro Diarbekri, mox post duo menses et quod excurrit a Muhammed Chano deturbatus est exeunte eod. a. 736 seu post med. a. 1336. Hanc recuperare dignitatem contendens periit exeunte a. 737 = med. a. 1337 Chr.

*) ارغ بكا Sic hoc nomen mongolice scribitur. Arabice in Numis quidem ببغا وبدبا (v. Recens. p. 191), syriace (apud Bar-Hebraeum) ארגיג בוכא scriptum cernitur. Unde jam non amplius dubitandum est, quin ejus orthographia ارتوق بوكا *Artuk B.*, quae passim apud auctores Arabicos et Persicos indeque apud nostrates offertur, damnanda sit.

**) Sic eum dicunt optimi auctores. Alii audit Aly Schah, al. Aly Beidu Schah, al. Aly Pascha. Male eundem titulo *Chani* ornavit Pet. de la Croix.

208) AE. I. in mediâ Areolâ: موسى خان *Musa Chan.* In Margine: السلطان الاعظم خلد ملكه (ex al. ex.) ـ ب تبريز سنة ست ثلاثين سبعماية *Sultanus supremus, cujus regnum Deus perpetuet. Moneta Tebrisensis a.* 736. II. Floris expansi figura. Margo vestigia gerit symboli Sunnit. et nom. 4 Chaliff. piorum. (Mus. Univ. Kasan. v. Fr. Die Münzen der Chane Tab. XV N° II. p. 68 N° 456. — Acad. Sc. Petrop. — Scholae As. ibid.)

XII. MUHAMMED CHAN.

محمد خان بن يول قوتلوغ (al. بولقتلغ) بن تيمور (al. استمور) انس تيمور al. امير تيمور) ابن انبارجى (al. اناجى انبارجر) بن منكوتيمور (al. مونكار تيمور منكو) بن هلاكو Hac serie hujus progenies a Mirchonde, Chondemiro et Abul-Ghasio proposita est. Aliis auctoribus filius, non quidem τον Jul-kutlugh erat, sed τον تاجو Tadschu (al. ماجو, al. ماجونى) filii اسوجين Asudschin (al. اموجين) filii Chulagui; v. Scheref Jesdy*) et Jahja Kaswiny. Utra genealogia verior sit, equidem non dixerim. Hic autem, quem Hasan büsürk (seu Scheich Hasan Il-Chany Dschelaïrides) in Asiâ Minori tunc versans Chânum fecerat, cum protectore suo in Aderbeidschanam movit ibique exeunte a. 736 (med. a. Ch. 1336) Musam Chanum regno expulit. Nec ipse tamen ultra duos admodum annos sustinuit. Anno enim 738 exeunte (med. a. Ch. 1338) in proelio cecidit, quo Hasan kütschük (Tschobanides) cum Hasano büsürko infestis signis concurrerat. Numi ejus plures ad nos pervenere.

209) AR. I. السلطان الاعظم محمد خان خلد الله ملكه *Sultanus supremus Muhammed Chan, cujus regnum Deus diurnare velit.* Ad Marg. ضرب . . . (تبريز?) سنة س (?) وثلثين وسبعماية *Moneta* (Tebrisi?) *a.* 736? (med. a. Ch. 1356.) II. artificiose dispositum gerit symb. Sunnit. additâ praecatione صلى الله عليه (Mus. Univ. Goett. v. Tychs. de Num. Selgj. Tab. I N° 19 p. 21. Fr. Beiträge z. Muhammed. Münzk. p. 56. not. Castigl. Mon. Cuf. p. 234.)

*) Apud quem quidem patris avique nomina coluere: تاجو بنوجين

210) AR. I. السلطان العالم محمد خلد الله ملكه ودولته *Sultanus sapiens Muhammed, cujus regnum et imperium Deus perpetuet.* Ad M. supersunt in exemplo quidem Acad. سبعماية = = = = في سنة (v. Tab. II N° 210) ضرب قره اغاج, in alt. *Moneta Kara-aghatschae* (quod haud scio an oppidum Karamanae sit) *anno* 738 = Ch. 1337-8. II. Symb. Sunnit. circumpositis 4 Chaliff. pior. nominibus. (Mus. Acad. Sc. Petrop — Schol. As. ib.)

211) AR. praecedenti similis, sed ضرب تبريز في = = = ثلثين وسبعماية *Moneta Tebrisi anno* 73 =. (Mus. Mediol. v. Castigl. p. 235 N° 214.)

212) AR. et ipse Numo 210 similis, sed paullo minoris moduli et incerto urbis nomine. Anno eod. 738 cusum esse, produnt residuae aerae partes = = ثمان سبعمية (Mus. Univ. Goett. v. Tychs. Com. II. Tab. IV N° 55. p. 17. et b. Tychs. Introd. p. 102.)

Exstat praeterea AR. proxime praecedentibus similis eodemque a. 738 cusus, sed deleto loci nomine. (Mus. Mediol. v. Castigl. Tab. XII N° 9. p. 234 N° 213. cf. id. p. 235 N° 215.)

213) AE. I. in medio est figura nescio quae, referens fere ⅄ cujus in angulis: السلطان محمد خان خلد *Sultanus Muhammed Chan, qui diu vivat.* Ad M. = = a. 73 = وثلاثين وسبعماية. II. Sexangulum, per cujus quinque areolas symb. Sunnit. distributum. In angulis quatuor Chaliff. pior. nomina fuisse videntur. (Mus. Scholae As. Petrop.)

214) Tab. III N° 12. AR. biling. I. in Ar. oblongâ: السلطان محمد خلد ملكه *Sultanus* Muchamed, *cujus regnum perenne floreat.* Nomen mongolice exaratum vix aliter quam Muchamed legi posse sententia Schmidtii est, licet litteram initialem non nisi conjecturâ assequi liceat. Ad M. pauca supersunt, quae certo distinguas: = = = في = = سبعما II. in Ar. quadr. symb. Sunnit. Ad Marg. non superest nisi unus عثمان (Mus. Univ. Charkow.)

XIII. TOGHA-TEMUR CHAN,

vel *Toghai-Temur*, vel *Toghan-Temur*; nam omnes hos legendi modos, quorum alius ab alio auctore receptus est, admittit orthographia in Numis obvia طغاتمور (طغانتمور, طغايتمور, طغاتيمور)*) Originem autem ducebat a Dschutschi Chassar, fratre Tschinggis Chaghani natu minimo, hac quidem serie: طغاتمور بن سودى ابن بابا بهادر بن ابوكان بن امكان بن تور بن جوجى قسار بن يسوكاى بهادر Hunc antehac Masenderanae praefectum Scheich Aly, Emirus Chorasanae, c. med. a. 737 s. post init. a. Ch. 1337 Chanum constituit, quem Muhammedi Chano opponeret; sed eum Hasan büsürk, hujus posterioris protector, proelio victum fugit fugavitque. Nec feliciori successu usus est duobus post annis, (post med. a. 739), quum, postquam Muhammed Chanus periisset eique Sati-Beg Chatun ab Hasano kütschük suffecta esset, regnum Iranae sollicitans iterum irruptionem in Irakam Persicam daret jutus Hasani büsürki auxilio. Nam mox coactus est fugâ salutem petere in Asterabadam, ubi a. tandem 754 exeunte seu a. Ch. 1353 ex. (al. a. 757; al. 752, al. 753) a Jahja Kerraby Serbedario in proelio victus cecidit. Ea autem, quae dixi, dubitationem nobis movere possunt, hic princeps, utpote throno Tebrisensi nunquam potitus, sitne in numerum Il-Chanorum admittendus. Quid? quod potius peculiaris parvae dynastiae in Dschordschanâ et adjacentibus conditor fuit, quae ab ipso الدولة الطغاتمورية audit. Coepit haec a. H. 737 duravitque ad annum usque 812 vel, juxta nonnullos, ad a. 800, quatuor principes **) numerans.

215) AR. I. السلطان العالم طغاتمور خان خلد الله ملكه *Sultanus sapiens Togha-Temur Chan, cuj. regn. D. perpetuet.* Marg.? ضرب اغلمش (?) فى سنة ثمان وثلثين ? سبعماية *Moneta - - - - a.* 738? = Ch. 1337-8. Urbem, cujus nomen

*) Apud Pet. de la Croix in Hist. de Geng. p. 521 hic princeps videtur latere tam in *Tagur Can* quam in *Bouca Timour Can.*

**) Togha-Temur. (Emir Wely.) Lokman Padischah filius Togha-Temuri. — — et Sultan Aly.

اقليم *Iklim* esse videtur, frustra circumspexi in iis quidem plagis, ubi hunc Numum cusum fuisse statuendum est. At quid? si امل *Amol* hîc lateat? II. Symb. Sunnit. circumpositis 4 Chall. pior. nominib. (Mus. Acad. Sc. Petr. v. Recens. p. 645 N° 10, a. — Schol. Asiat. Petrop.)

216) Tab. II N° 216. AR. I. Numo modo recensito similis, sed pro nominibus 4 Chaliff. pior. ad Marg. Part. II. hîc legitur eadem, quam supra in N. 113 vidimus et Serbedariorum etiam Numi *) offerunt, fausta precatio, ita quidem disposita, ut ejus vocabula modo intra Aream modo extra reperiantur: اللهم صل على محمد وعلى والحسن والحسين على ومحمد وجعفر موسى على ومحمد على الحسن محمد Quae, quum Schiitismum innuat, mirum est, formulam على ولى الله in ipsâ hac Areâ desiderari. (Mus. Acad. Sc. Petr. v. Recens. p. 645 N° 10, b.)

XIV. SATI-BEG CHAN.

Haec foemina nobilis est, filia Oeldscheitu Sultani et soror Abu-Saïd Chani, unde خاتون *Chatun* passim deprehendimus ipsius nomini additum. Hoc autem fueritne ساتى *Sati* an ساقى *Saki*, jam non amplius ambigendum est. Prius cum optimorum codicum histor. Mirchondis all. tum Numorum, quos primi h. l. in medium proferimus, auctoritas tuetur. Sati-Beg primo quidem (per annos 721-727) illustri Emiro Tschobano nupta fuerat. Deinceps (a. 736) eam Arpa Chanus sibi matrimonio junxit. Hoc paucis post mensibus mortuo eandem viduam factam Hasanus Tschobanides (kütschük), victo Hasano Dschelaïride (büsürk) caesoque hujus Chano Muhammede (ex. a. 738 s. a. Ch. 1338 med.) Tebrisi ad Chanatum evexit, sed vix anno elapso (sc. exeunte a. 739) inde femotam Suleimano Chano in ipsius locum suffecto in matrimonium dedit.

Ad hujus autem matronae Numos priusquam progredior, facere non possum quin observem, Dschennabyo auctore, non ipsam sed سيورغان *Sujurghan*um, ejus-

*) v. Recens. p. 652 sq.

dem ex primo matrimonio natum filium, a. 738 ab Hasano Tschobanide dignitate Chanicâ ornatum et huic a. 741 Suleimanum substitutum esse. Atque sane alia etiam sunt, quae facile me inducant, ut et puerum hunc specie quidem in societatem imperii ab Emiro prudente et callido admissum esse credam; quamquam in Numis, qui mihi hucusque innotuerunt, non ejus, sed matris tantummodo nomen cernatur. Horum autem binos novissimum *rîkas* in ruderibus Loriensibus effosum nobis obtulit.

217) Tab. II N° 217. AR. I. السلطانة لعادلة ساتى بك خان خلد الله ملكها *Sultana justa Sati-Beg Chan, cuj. regn. Deus diurnare jubeat.**) Ad Marg. ضرب تبريز ? سنة تسع ثلثين سبعما *Moneta Tebrisi a.* 739 = Ch. 1338-9. II. in med. orbe: لا اله الا الله Circa in areolis: محمد الامين رسول الله *Muhammed fidus* (?) *apostolus Dei est.* الامين, etsi unum de epithetis Muhammedis sit, insolito prorsus more hîc in ipso symbolo additum non potest non te offendere. Extra leguntur nomina 4 Chalifarum piorum. (Mus. Acad. Sc. Petrop.)

218) AR. praecedenti fere similis, sed anni notâ deletâ in Margine, in quo restat: ضرب ردع h. d. بردع qui recentior nominis *Berdaa* scribendi modus est. (Id. Mus.)

XV. SULIMAN CHAN,

filius Muhammedis, filii Sengae (سنكه vel سنكى) fil. Jeschmuti (يشموت s. يشمت) fil. Chulagui. Huic exeunte a. 739 = aest. a. 1339 (al. a. 741, minus recte) ademtum Sati-Begae Chanatum, unâ cum hac ipsâ Sati-Begâ tanquam uxore, Hasanus Tschobanides (kütschük) detulit, sed a. 745 = 1344-5 Hasani frater Melik Eschref eripuit. Numi hujus Chani nomini dati ad nos pervenere complures.

219) AE. I. cum epigraphe per sex areolas in orbem dispositâ: السلطان سليمان خان سنة اربعين وسبعماية *Sultanus Suleiman Chan. Anno* 740 = Ch. 1339-40. II. Figura solis, ut videtur, partem repraesentans. Infra: *Moneta Tebrisi.* Circa: symb. Sunnit. cum 4 Chall. piis. (Mus. Schol. As. Petrop.)

*) cf. alius foeminae principis Numum in libro: Die Münzen der Chane v. Ulus Dschutschi's p. 22.

220) AE. I. Trifolium, cujus inter angulos; ضرب يهٔ *) مدينة تبريز *Moneta urbis Tebris.* Circa: السلطان سليمان خان سنة احد اربعين سبعما *Sultanus Suleiman Chan. Anno* 741 = 1340-1. II. Symbolum Sunn. Circa: 4 Chalifae pii. (Mus. Scholae As. Petrop.)

221) Tab. II N° 221. AR. biling. I. السلطان سليمان خان خلد ملكه *Sultanus* Suliman Chan, *cuj. r. perenne floreat.* M. ضرب ارزن روم فى سنة ثلث واربعين وسبعماية *Moneta Ersenrumi a.* 743 = Ch. 1342-3. II. Symb. Sunnit. Circa: 4 Chall. pii. (Mus. Acad. Sc. Petr. v. Recens. p. 646 N° a, 11. — Univ. Goett. v. Tychs. de Num. Selgj. Tab. II N° I. p. 28.)

222) AR. biling. praecedenti similis, sed ضرب تبريز — اربع واربعين وسبعمية *Moneta Tebrisi* — a. 744 s. Ch. 1343-4. (Mus. Univ. Kasan. v. Fr. Die Münzen der Chane, Tab. XV N° III. p. 66 N° 457. — Etiam in Mus. Acad. Sc. Petr. et Zwickian. Sar. simillimus N. Tebrisensis, at incerto anno, asservatur.)

223) AR. biling. prox. praecedenti simillimus eodemque anno cusus, sed aliâ in urbe, cujus tamen nomen non expedio. (Mus. Univ. Kasan. vid. Fr. Die Münzen der Chane, Tab. XV N° IV. p. 66 N° 458.)

224) AR. biling. iisdem titulis ac praecedentes, sed ضرب سلا = = خمسين اربعين وسبعماية *Moneta Sl* = = (h. d. Sultaniae) a. 745? = Ch. 1344-5. (Mus. quond. Fuchs. nunc puto Univ. Kasan. — Numus similis, in quo *Sultania* distincte legitur, sed aerae nota minus adhuc integra est, servatur in Mus. Acad. Sc. Petrop. et Zwickian. Sareptae.)

225) AR. bilinguis prox. praecedd. simill. sed ضرب قزوين *Moneta Kasvini.* Aerae notatio periit. (Mus. Acad. Sc. Petrop.)

226) AR. biling. et ipse praecedd. similis, sed hîc primus versus Areae I. fert السلطان العادل, et Margo urbis nomen (v. Tab. II N° 226) quod nondum solvi. (Id. Mus.)

227) AR. biling. praeced. simil. sed aliâ cusus in urbe, cujus non nisi initium عالـ = restat. (Mus. quond. Potot. nunc Univ. Kasan.)

(* Haec syllaba ad سبعما referenda.

228) AR. I. ضرب || السلطان العادل سليمان خان خلد الله ٭ ٭ ٭ II. eadem quae praecedd. ferre videtur. (Mus. Ac. Sc. Petr. v. Recens. p. 183 N° 12.)

229) AE. I. in circulo: سليمان سلطان In al. سليمان السلطان In al. السلطان سليمان خان In Marg. ضرب سر ٭ ٭ فى سنة وابعين *Moneta Tebrisi* — II. in quadrato: symb. Sunnit. Extra: quatuor Chalifae pii. (Mus. Ac. Sc. Petrop. — Schol. As. ib.)

XVI. DSCHIHAN - TEMUR.

عزالدين جهانتمور بن الافرنك بن كيخاتو بن ابغا بن هلاكو *Iss-ed-din Dschihan-Temur filius Alafrengi, filii Keichatui, filii Abaghae, filii Chulagui*, eodem fere tempore, quo Suliman ab Hasano Tschobanide in Udschan Chanus factus fuerat, (nimirum exeunte anno 739 s. aest. a. 1339 Ch., juxta alios autem sub exit. a. 740 = med. a. 1340,) eâdem dignitate Baghdadi ab Hasano Dschelaïride ornatus est. Mox vero bini Hasani, suum quisque Chanum secum ducentes, de rerum summâ contendunt. Dschelaïrides victus, Baghdadum versus pedem refert, ibique Chano suo, quo jam carere posse sibi visus est, deposito exeunte a. 740 vel ineunte 741, Iracae Arabicae imperium, quod diu suo arbitrio gesserat, jam et suo ipsius nomine exercere coepit.

230) Tab. II N° 230. AR. I. السلطان الاعظم جهانتمور خان خلد الله ملكه *Sultanus supremus Dschihan-Temur Chan, cuj. r. Deus perennare velit.* Ad M. restant: ضرب سركان *Moneta Sirkani?* Num forte pagus hujus nominis in agro Hamadanensi situs, Jakuto memoratus, deinceps ad urbis magnitudinem pervenit? an vero hîc etiam ارزنجان *Ersendschan* latet, quae in pluribus aliis hôrum Chanorum Numis obvia? Posterius praefero. II. Symb. Sunnit. additis in Margine 4 Chalifar. pior. nominibus. (Mus. Univ. Charkow.)

XVII. NUSCHIRWAN CHAN,

seu plenius Anuschirwan Chan, qui, Mirchonde auctore, de stirpe كاويان *Gawian*, ad quam et Togha-Temur a nonnullis refertur, erat; dum Chondemirus et Dschennaby eum Kiptschakensem (قپچاق, vel رجل من طرف الدشت) dicunt, Abu'l-Ghasius autem genus a Chulaguo ducere ait. Eum Melik Eschref Tschobanides a. 745 = 1344-5 in locum Suliman Chani substituit, cognomine عادل s. *justi* ornatum, quasi ad exemplum clarissimi illius regis cognominis de gente Sasan. Post a. autem 751 = 1350*) eundem de Chanatu dejecit et solus ipse rerum summae praeesse ideoque (ut Abu'l-Ghasius refert) *Chutbam* et *Siccam* suo ipsius nomine fieri voluit; quamquam Numos, ut Hasani kütschüki, antecessoris, ita hujus Melik Eschref nominibus datos, mihi nondum oblatos esse fatendum est. Non contemnendus autem numerus eorum est, qui hujus ultimi Chanorum Ulussi Chulaguiani nomen gerentes in nostros pervenere manus.

231) Tab. II N° 231. AR. I. ضرب || السلطان العادل نوشروان خلد الله ملكه || الى *Sultanus justus Nuschirwan, cujus regn. Deus perennare velit.* *Moneta* urbis *Ani*; quod nomen si recte legerim, urbs haec, Armeniae quondam caput, ex ruinâ illâ, in quam a terrae motu a. 1319 data erat, haud ita multo post renata sit oportet. Circa, in areolis: ضرب فى سنة خمس واربعين وسبعمية *Cusa est anno* 745 = Ch. 1344-5. II. Symb. Sunn. Infra: عمر || عثمان quae quid sibi velint, dicere non habeo. Aream circumdat perigraphe scripturâ perquam ambiguâ: ابو بكر صديق عمر فاروق عثمان - - - *Abu-Bekr testis veritatis, Omer verae falsaeque fidei distinctor, Osman* - - - Quae jam proxime sequuntur, putaveris esse non posse alia ac عثمان et علي مرتضى Prorsus tamen aliud quid in iis latere videtur, addendum fortasse iis, quae inf. hac Areâ exstant. (Mus. Ac. Sc. Petr.)

232) Tab. II N° 232. AR. biling. duobus paullum diversis exemplis. I. cum in Mongolicâ tum in Arabicâ scripturâ insoliti quid prae se ferens sic habet:

*) Certe hoc adhuc anno pro Nuschirwano Chano pia vota in templorum suggestis facta esse legimus.

السلطان نوشیروان خان ملکه *Sultanus* Nuschirwan (in al. addit. est titulus بیر Chan), *cujus regn. perenne floreat.* Ad M. ضرب ؛ ؛ ؛ ؛ فی سنة ست واربعین وسبع ؛ ؛ *Moneta* ; ; ; *anno* 746 = Ch. 1345-6. II. Inscriptio ita disposita ut علی in medio positum circumdetur a reliquorum Chaliff. piorum nominibus. Haec vero ambit symb. Sunniticum, extra quod formula بسم الله الکریم (Mus. Ac. Sc. Petrop. — Scholae As. ib. — Mus. quond. Fuchs. nunc h. d. Univ. Kasan.)

233) AR. I. *Sult. justus Anuschirwan* (أنوشروان), *cuj. regn. perenne floreat.* Ad M. ضرب اللر (v. Tab. II N° 233) فی سنة سبع واربعین وسبعمیة *Moneta* . . . . ? *a.* 747 = 1346-7. II. Symb. Sunnit. Circa: 4 Chall. pior. nomina. (Mus. Ac. Sc. Petrop.)

234) AR. praecedenti similis, sed aliâ cusus in urbe, cujus nomen editori legendum visum est فلستوان, quamquam urbem hoc nomine frustra circumspexeris. Quid? si hîc subest ضرب وان i. e. *Moneta Wanensis?* De aerâ quod superest سبع hunc etiam Numum ad a. 747 referendum docet. (Mus. Marsden. Londini v. Marsd. Tab. XVI N° 281. p. 273.)

235) AR. I. *Sult. just. Nuschirwan*, *cuj. r. perenne floreat.* Inter hos versus interjectum: ضرب نادار (v. Tab. II N° 235) *Moneta Basari* بازار? Circa: فی سنة تسع واربعین وسبعمیة *anno* 749 = Ch. 1348-9. II. Symb. Sunnit. Hoc qui ambit limbus ex vocibus simili fere artificio, ac in Numo Abu-Saïdiano N° 140, intricatis et deductis constat (— بسم الله —) (Mus. Zwick. Sareptae, et, non integrâ aerae notâ, Mus. Schol. As. Petrop. *))

236) AR. similis praecedenti eodemque, ut videtur, anno cusus, sed an ibidem, incertum est; nam inter versus Areae I. hîc non urbis nomen, sed solum ضرب interjectum deprehenditur. (Mus. Zwick. Sareptae.)

237) AR. biling. I. *Sultanus* Nuschirwan (hoc quidem nomen mongolice), *cuj. regn. perenne floreat.* Supra: ضرب, inf. بیلقان *Beilakan* (v. Tab. II N° 237.), quae urbs Arranae Araxem inter et Cyrum sita, diu jam est, quod in ruinis jacet. II. Symb. Sunn. artificiose dispositum. Ad M. supra restat علی (Id. Mus.)

*) Hoc in Museo adest alius hujus Chani AR. aerae notâ spoliatus, in quo urbis nomen nullus dubito legere بازار *Basar.*

238) AR. I. ضرب || السلطان العادل (sic) نوشروان خلد الله ملكه || ضرب ارار Absque ضرب supremo loco posito foret, postrema pro ضرب اران habuerim. Num quid ergo مرز اران legendum? At hujus nominis urbs ubinam exstitit? Circa, in areolis: ضرب فى سنة ٠ ٠ ٠ اربعين سبعمية II. Symb. Sunnit. Ad M. ابو بكر صديق عمر فاروق عثمان ٠ ٠ ٠ ٠ ى (Mus. Ac. Sc. Petrop.)

239) AR. I. in med. ضرب قزوين *Moneta Kaswinensis.* Circa: السلطان نوشروان خلد ملكه *Sultanus Nuschirwan, cuj. r. p. flor.* Ad M. restat سبعماية II. Symb. Sunn. Ad M. superest عثمان (Id. Mus.)

240) AR. I. in med. ضرب انى *Moneta* urbis *Ani*, additâ stellulâ. Circa: *Sult.* etc. ut in praeced. Ad M. — سه ده خمس — II. Symb. Sunnit. Ad Marg. 4 Chalifae pii. (Id. Mus.)

241) AE. I. in medio species trifolii. Circa: *Sultanus Nuschirwan Chan.* II. Symb. Sunnit. (Mus. Acad. Sc. Petrop. — Scholae As. ib.)

242) AE. I. Alius flosculus, cujus inter quatuor folia: *Sultanus Anuschirwan Chan.* II. in med. trigono: على Ad ejus tria latera: ابو بكر عمر عثمان Circa sunt symboli Sunn. vestigia. (Ead. Musea.)

243) AE. I. in med. areolâ: ضرب تبريز *Moneta Tebrisensis.* In areolis circumpositis quae collocata sunt, et annum et principis nomen continere videntur; hoc aut fallor aut Anuschirwan est. Atque sane Pars II. hujus Numi plane ad similitudinem praecedentis composita est. (Mus. quond. Fuchs. Kasan. v. Fr. Die Münzen der Chane etc. Tab. XV N° V. p. 66 N° 459. — et (?) Mus. quond. Potot. ib.)

Praeter hos adsunt in Museis Acad. Scient. et Scholae As. Petrop., nec non Universitatis Charkowiensis, alii nonnulli Numi arg. hujus Anuschirwani; at quum tam urbis quam anni notatione spoliati sint nec peculiare quid prae se ferant, eos hîc sigillatim recensere nihil attinet.

Haec summa Numorum Il-Chanicorum est, quotquot mihi usque adhuc innotuerunt. Fateberis sane haud contemnendum numerum esse et egregium apparatum,

quo jam, qui horum principum historiam tractaturus est, cum fructu utetur. Quod attinet ad Numos Marsdenianos N° 282. 283 *) et 284, quos ill. editor ad hujus dynastiae principes suspicatur referendos, eos equidem hoc numero prorsus excludendos censeo. Nec binis illis, notabilissimis quidem, ut videtur, quos b. Tychsen Introd. ad calcem capitis de titulis Numorum Mogulorum p. 106 §. 8 et 9 nescio ex quo Museo laudavit, h. l. immorari visum est, quum a viro optimo neque accurate descripti neque aere in Tab. expressi sint. Qui ut rectius cognoscantur, alius aliquis, cui commodum fuerit, operam dabit. Ea autem, quae in Numis hac Commentatione recensitis in integro relinquere coactus sum, dies spero nobis aperiet. Talia prae ceteris sunt urbium monetalium nomina, quorum in nullâ fere Numismaticae Muhammedanae parte tot mihi se obtulere obscura nec ad intelligendum aperta, quot in hac Il-Chanicâ. Cujus rei caussa petenda est non solum a scripturâ, quae in his Numis saepe minuta et ambigua, vel ab eorum conditione mancâ haud raro et imperfectâ, sed etiam ab ipsis urbibus, ut quae tales sunt, quae sub his demum Mongolis vel conditae essent et efflorescerent, vel certe pecuniam signare coeperint. Juvat omnium, quae in hisce Numis nobis occurrerunt, urbium tam certarum quam incertarum elenchum h. l. subjungere.

ELENCHUS URBIUM,

quarum ex monetis Numi nomini vel Chaghanorum vel Il-Chanorum dati prodiere.

ارّان *Arran* (i. e. Berdaa q. cf.)
(aa. H. 723—729 = Ch. 1323-9.) N° 200.
[a. H. 737 = Ch. 1336-7. N° 205.]
(cf. N° 182)

ارزن‌روم vel ارزروم
Ersrum, *Ersenrum*
(aa. H. 717—722 = 1317 sqq.) N° 153.
a. 724 = 1324. N° 164.

*) cui quidem similis in numero incertorum Musei Scholae As. Petr. conditus est.

a. 727 vel 729. N° 179.
a. 743 = Ch. 1342-3. N° 221.

ارزنجان *Ersendschan*

? a. 710 = 1310-11. N° 116.
per aa. 717 — 719. N° 144.
per aa. 717 — 723. N° 158.
a. 733 = 1332-3. N° 190, a.
cf. سركان N° 230.

? اصبهان *Ispahan*

(per aa. 694 — 699 Ch. 1295 sqq.) N° 94.

اقسرا *Aksera*

(aa. 694 — 703 Ch. 1295 sqq.) N° 102.

امل *Amol*

a. 710 = 1310-11. N° 118.
cf. N° 215.

اني *Ani*

a. 745 = 1344-5. N° 231. 240.

? اوجان *Audschan s. Udschan*

(aa. 694 — 699. N° 94.) v. اصبهان
(cf. N° 145.)

برذع *Berdaa* (v. et ارّان *Arran*)

a. 719 = 1319. N° 142, a.
(aa. 738-9 = 1338-9.) N° 218.

البصرة *Basra*

a. 700 = 1300-1. N° 95.

بغداد *Baghdad*

a. 668 = 1269-70. N° 41.
? a. 684 = 1285-6. N° 75.
a. 686 = 1287. N° 83.
a. 688 = 1289. N° 85.
a. 700 = 1300-1. N° 96.
a. 704 = 1304-5. N° 108.
a. 710 = 1310-11. N° 117.
a. 719 = 1319. N° 140—142.
a. 727 = 1327. N° 174.
a. 727 vel 729. N° 178.
a. 733 et 735 = 1332-5. N° 196.

? بهار *Behar*

a. 697 = 1297. N° 91. cf. N° 92.

بيلقان *Beilakan*

(aa. 745 = 1344 seqq.) N° 237.

تبريز *Tebris*

[a. 643 = 1244-5. N° 1.?]
? a. 665 = 1266-7. N° 35.
a. 680 = 1281-2. N° 61.
? a. 681 = 1282-3. N° 64.
(N° 66.)
a. 684 = 1285-6. N° 74.
a. 685 = 1286. N° 76.
a. 686 = 1287. N° 84.
a. 687 = 1288. N° 84, a.
(N° 87.)
a. 695 vel 696 = 1295-7. N° 90.
a. 700 = 1300-1. N° 98.
? a. 709 = 1309-10. N° 113.

a. 710 = 1310-11. N° 115.
a. 714 = 1314-5. N° 124.
? a. 716 = 1316-7. N° 128.
a. 717? = 1317. N° 138.
a. 718 = 1318-9. N° 139.
a. 720 = 1320. N° 146. 147.
a. 721 = 1321. N° 149.
a. 722 = 1322. N° 150.
c. 723 = 1323. N° 159.
a. 724 = 1324. N° 165.
a. 726 = 1326. N° 169. 170.
a. 727 = 1327. N° 173.
a. 728 = 1328. N° 175.
a. 731 = 1330-1. N° 184.
a. 732 = 1331-2. N° 186, a.
a. 734 = 1333-4. N° 193—195.
a. 736 = 1336. N° 208. (N° 209.)
(aa. 736-8 = 1336-8.) N° 211.
? a. 739 = 1338-9. N° 217.
a. 740 = 1339-40. N° 219.
a. 741 = 1340-1. N° 220.
a. 744 = 1343-4. N° 222. (N° 229.)
a. 746 = 1345-6. N° 232. (N° 243.)

ترمان *Termeghan*

a. 725 = 1325. N° 168.

تسوی *Tesui*?

(a. 716 = 1316-7. N° 135. cf. N° 127.)

تفلیس *Tiflis*

(a. 645-6 = Ch. 1247-8.) N° 2.

a. 649 = 1251. N° 5.
a. 650 = 1252-3. N° 6. (7.) 8. 9.
a. 652 = 1254. N° 10. 11. (12.)
a. 653 = 1255. N° 13.
a. 654 = 1256? N° 14.
a. 655 = 1257. N° 15. (17.)
a. 656 = 1258. N° 18. 19. 20.
a. 657 = 1259. N° 24. 24, a. (N° 23.)
(aa. 694—703 = 1295—1304.) N° 103.
a. 71- (711-716 = 1311-1316.) N° 129.
a. 723 = 1323. N° 163.
a. 725 = 1325. N° 167.
a. 727 = 1327. N° 171.
a. 736 = 1335-6. N° 207.

جرمان *Dschordschan*

a. 719 = 1319. N° 143.
a. 733 = 1332-3. N° 187.

دامغان *Dameghan*

a. 701 = 1301-2. N° 99.

سامسون *Samsun*

a. 714 = 1314-5. N° 123.
cf. N° 110. 119 et 166.

ساوه *Sawah*

a. 714 = 1314-5. N° 126.

سلطانیة *Sultania*

(aa. 705 = 1305—716 = 1316.) N° 133.

a. 723 = 1323. N° 161.
a. 727 = 1327. N° 172.
a. 728 = 1328. N° 176.
a. 733 = 1332-3. N° 188.
? a. 745 = 1344-5? N° 224.

سلماس *Selmas?*

c. a. 717 = 1317. N° 152, a.

سيواس *Siwas*

a. 704 = 1304-5. N° 109.
a. 723 = 1323. N° 162.

شهرستان رشيدى *Schehristani Reschidy*

(aa. 733-6 = 1332-35.) N° 197.

شيراز *Schiras*

a. 676 = 1277-8. N° 59.
a. 700 = 1300-1. N° 97.

قره اغاج *Kara Aghatsch*

a. 738 = 1337-8. N° 210.

قزوين *Kaswin*

(aa. 739-745 = 1339-1344.) N° 225.
(aa. 745 = 1346 seqq.) N° 239.

كاشان *Kaschan*

? a. 701 = 1301-2. N° 166.
a. 733 = 1332-3. N° 192.

كلبر ? *Keliber*

a. 733 = 1332-3. N° 189.

ماردين *Maridin*

a. 685 = 1286? N° 82.

مراغة *Meragha*

a. 731 = 1330-1. N° 185. (N° 199.)

الموصل (موصل) *Mauſil*

a. 656 = 1258. N° 21. (N° 23.?)
a. 673 = 1275. N° 52.
N° 68.
? a. 685 = 1286. N° 81.
(a. 730 = 1329-30. N° 183.)

نخجوان *Nachidschewan*

a. 732 = 1331. N° 186.

يزد *Jesd*

(aa. 711—716 = 1311-16.) N° 130.
(aa. 723—729 = 1323-29.) N° 181.

Nomina urbium incerta.

آمارسخر a. 720 = 1320. N° 145.
امر (aa. 723—736 = 1323 seqq.) N° 202.
امد (an امل ? امد?) a. 738 = 1337. N° 215.

مدينة الا ... ر a. 717 = 1317. N° 136.
ار ... (aut ... بار) a. 681—683. N° 72.
البازار (للبازار?) a. 717 = 1317. N° 137.

a. 710 = 1310-11. N° 115.
a. 714 = 1314-5. N° 124.
? a. 716 = 1316-7. N° 128.
a. 717? = 1317. N° 138.
a. 718 = 1318-9. N° 139.
a. 720 = 1320. N° 146. 147.
a. 721 = 1321. N° 149.
a. 722 = 1322. N° 150.
a. 723 = 1323. N° 159.
a. 724 = 1324. N° 165.
a. 726 = 1326. N° 169. 170.
a. 727 = 1327. N° 173.
a. 728 = 1328. N° 175.
a. 731 = 1330-1. N° 184.
a. 732 = 1331-2. N° 186, a.
a. 734 = 1333-4. N° 193—195.
a. 736 = 1336. N° 208. (N° 209.)
(aa. 736-8 = 1336-8.) N° 211.
? a. 739 = 1338-9. N° 217.
a. 740 = 1339-40. N° 219.
a. 741 = 1340-1. N° 220.
a. 744 = 1343-4. N° 222. (N° 229.)
a. 746 = 1345-6. N° 232. (N° 243.)

ترجان *Terdschan*

a. 725 = 1325. N° 168.

تسوي? *Tesui*

(a. 716 = 1316-7. N° 135. cf. N° 127.)

تفليس *Tiflis*

(a. 645-6 = Ch. 1247-8.) N° 2.

a. 649 = 1251. N° 3.
a. 650 = 1252-3. N° 6. (7.) 8. 9
a. 652 = 1254. N° 10. 11. (12.)
a. 653 = 1255. N° 13.
a. 654 = 1256? N° 14.
a. 655 = 1257. N° 15. (17.)
a. 656 = 1258. N° 18. 19. 20.
a. 657 = 1259. N° 24. 24, a. (N° 25.)
(aa. 694—703 = 1295—1304.) N°
a. 71- (711-716 = 1311-1316.) N°
a. 723 = 1323. N° 163.
a. 725 = 1325. N° 167.
a. 727 = 1327. N° 171.
a. 736 = 1335-6. N° 207.

جرجان *Dschordschan*

a. 719 = 1319. N° 143.
a. 733 = 1332-3. N° 187.

دامغان *Dameghan*

a. 701 = 1301-2. N° 99.

سامسون *Samsun*

a. 714 = 1314-5. N° 123.
cf. N° 110. 119 et 166.

ساوه *Sawah*

a. 714 = 1314-5. N° 126.

سلطانية *Sultania*

(aa. 705 = 1305—716 = 1316.) I

4 N° 4.

Nisaburae
t. In ejus-
Kadir-billah,
. pp. leguntur
et we Emin-el-
hmudis Sultani
us potentissimae
praeter hunc, qui
ei quidem et hujus
a. 400 signatus in
nae a. ut videtur 407

RUM IRANAE.

riusque Areae parte inferiore
Kaïm biamr-allah, qui Ab-
Ch. 1031—1075) gessit.

I. NUMUS SOFFARIDICUS.

Tab. IV, N° 1.

ex Museo Scholae Asiat. Petropol.

Argenteus, cujus titulorum momenta potiora (nam ad ista tantum referre descriptionem hîc sufficit) haec sunt: Pars I. Areâ infimâ: طاهر بن محمد *Tahir filius Muhammedis*. Margo: بسم الله ضرب هذا الدرهم بفارس سنة خمس وتسعين ومائتين *In nomine Dei! Hic Dirhem cusus est in Fars* (i. e. Schiras, urbe tunc primariâ provinciae Fars) *anno* H. 295 i. e. 907-8 aerae Christ. P. II. Ar. inf. المكتفى بالله *el-Muktefi-billah*, qui Chalifarum Abbasidicorum XVII. est. Tahir autem in P. I. obvius Emirorum Soffaridarum s. Leisidarum (بنو الليث) tertius est, qui ab a. H. 288 usque ad annum 296 Sedschistanae, Persidis, Chorasanae etc. imperium tenuit.

Hujus dynastiae Numorum, qui praeterea vel ab aliis vel a me visi sed nondum in lucem prolati sunt, quum non adeo magnus numerus sit, brevem hucusque editorum, quem cel. Moeller in Comment. I. de Numis Oriental. in Numoph. Gothano asservatis p. 124 egit, recensum, illorum supplemento hac datâ occasione explere juvat. Addam etiam, quos etsi jam editos idem vir cel. silentio praetermisit. Omnes autem argentei sunt.

1) Jakub ben el-Leis:

Nisabur a. 261. (ex b. Tychsen. Elencho mpto.)

Fars a. 264. (Mus. reg. Berolin. eod. auctore ib.)

Samerkand (?) a. 26[illegible]. (id. Mus. eod. auctore ib.)

2) Amr ben el-Leis:

Herat a. 268. (Mus. quond. Adh. Berolin. auctore b. Tychs. in Elencho et in Hallenberg. Numismatt. OO. I. p. 225, coll. Conde in Memorias de la real Acad. de la Hist. de Madrid T. V. p. 250 et Tarich Mansury MS. Ar. Acad. Scient. Petrop. N°. 541. ad a. 268.)

ibid. a. 270. (Mus. reg. Berolin. teste b. Tychs. in Elencho.)

Fars (sic leg.) a. 269. (Mus. reg. Stockholm. v. Hallenb. NN. OO. I. p. 186.)

Nisabur a. 277. (Mus. quond. Acd. Basil. teste h. Tychs. in Elencho.)
(Numum cusum a. 281 del. loco, apud Adler II. Suppl. p. 4 N° 4. Soffaridicum esse suspicor.)

Nisabur a. 282. (Mus. Univ. Regiomontanae.)

II. NUMUS SUBUKTIGINIDICUS.

Tab. IV. N° 2.

ex Museo Scholae As. Petrop.

Denarius seu Aureus, cusus ... وار (ة) عشر اثنتى سنة بنيسابور *Nisaburae anno* 412 (i. e. a. Ch. 1021-2), ut Partis I. perigraphe interior docet. In ejusdem Areâ supremâ est عدل (*justitia* s. *aequitas*), infra: القادر بالله *el-Kadir-billah*, Chalifarum de gente Abbasi vigesimus quintus. In Areâ autem Partis II. pp. leguntur haec: يمين الدولة وامين الملة نصرة الدين ابو القسم *Jemin-ed-daulet we Emin-el-millet Nosret-ed-din Abu'l-kasem.* Hi tituli et praenomen sunt Mahmudis Sultani celebratissimi Subuktiginidarum seu Ghasnewidarum priorum, cujus potentissimae dynastiae mirum est Numos hucusque tam raros oblatos esse, ut praeter hunc, qui idem et in Museo Britannico servari videtur, non nisi bini, aurei quidem et hujus ejusdem principis, mihi innotuerint, quorum unus Nisaburensis a. 400 signatus in Mus. Acad. nostrae conditur (v. Recens. p. 142), alter Ghasnae a. ut videtur 407 cusus in Mus. Univ. Dorpatensis servatur.

III. NUMUS SULTANI SELDSCHUKIDARUM IRANAE.

Tab. IV. N° 3.

ex Mus. Scholae As. Petrop.

Argenteus, proh dolor et Margine praecisus et utriusque Areae parte inferiore attritus. Area I. infima videtur ferre القايم بامر الله *el-Kaïm biamr-allah*, qui Abbasides Chalifatum ab extr. a. H. 422 usque ad a. 467 (seu Ch. 1031—1075) gessit.

In A. II. pp. lego: — السلطان العظم شاهانشاه ملك الاسلام *Sultanus augustus Schahorum Schah, Rex Islamismi* — In ultimo versu vehementer oblitterato quid lateat, certo non dixerim, quamquam suspicor ibi adfuisse nomen الب ارسلان *Alp Arslan*, ut in alio simillimo Numo. Quo admisso hic etiam attribuendus secundo Sultanorum Seldschukidarum illorum, qui Chorasanam, Persidem, utramque Irakam et Aderbeidschanam ab. a. 432—590 tenuere, quorum et ipsorum Numi, id quod in tantâ hujus dynastiae potentiâ non potes non mirari, hodie rarissimi sunt; nam, praeter recensitum h. l., mihi in notitiam non venere, nisi hi, quibus quidem intercurrere moneo, qui dubitatione non carent.*)

1) Toghrul-Beg:

Aureus, el-Ahwas a. 448. (in Mus. Britannico ex coll. Richianâ, teste Forshall in Catal. mpto.)

Aur. Nisabur a. 449. (Mus. Acad. Sc. Petrop. v. Rec. p. 604.)

2) Alp Arslan:

Aur. el-Rey a. 455 vel 456. (id. Mus. v. ib. p. 605.)

3) Melik Schah I. Huic nescio an tribuendi sint bini Argentei, quorum

unus del. lo. et a. (in Mus. Mediol. v. Castigl. Tab. VIII N° 8. p. 65 et XXXVIII. cf. Jen. Ergänz. 1822 N° 58 p. 75 et Journ. des Sav. 1823 p. 391.)

alter cus. in Jesd del. a. (in Mus. Scholae As. Petrop.)

4) Berkjaruk:

Aur. Aweh (?) a. 488. (Mus. Acad. Scient. Petrop. v. St. Petersb. Zeit. 1829 N° 156 aut Leipz. Litt. Zeit. 1830 N° 74.)

Aur. del. loco et anno. (Mus. Schol. As. Petr.)

Aur. Baghdad a. 489. (Mus. Brit. ex coll. Rich. teste Forshall.)**)

---

*) b. Tychsenio hujus dynastiae Numorum ne unus quidem innotuerat. v. ej. Introd. p. 86. Nec quem deinceps (v. Addit. p. 55.) talem sibi visus erat deprehendisse, ad eam referendum esse alio loco probare studui.

**) In eod. Museo etiam ejusdem Sultani Aureus Baghdadensis a. 457 cusus esse dicitur. Fort. a. 487 est.

5) Muhammed II:

Aur. Baghdad a. 507. (Mus. Brit. ex coll. Rich. teste Forshall.)

6) Melik Schah III.?

Arg. deleto l. et a. (Mus. Bodeian. Oxon. v. Wise Numor. antiq. Catalog. p. 312 N° 8.)

7) Arslan Schah?

Aer. del. l. et a. (Mus. Schol. As. Petrop.)

IV. NUMI SELDSHUKIDARUM IN ASIA MINORI.

Tab. III. N° 1.

ex Mus. Univ. Charkow.

Arg. I. Ar. السلطان المعظم كيقباد بن كيخسرو *Sultanus augustus Keikobad* (I.) *filius Keichosraui.* Ad Marg. ضرب هذا الدرهم بقيصرية *Hic Dirhem cusus est in Kaisariâ* (Caesareâ Cappadociae). II. A. الامام الناصر لدين الله *Imamus en-Nasir-lidin-allah Emirus Fidelium.* Ad M. سنة سبع عشر وستماية *anno* 617 (= Ch. 1220-1).

Tab. III. N° 2.

ex Mus. Univ. Charkow. (Est et in novo Mus. Sprewits.)

Arg. similis superiori, sed cusus in *Siwas*, وعشرين (v. Tab.) سنة اثنين وستماية *anno* 622 (= Ch. 1225).

Tab. III. N° 3.

ex Mus. Univ. Charkow. (Est et in Mus. l. Bar. de Lebzelter Legati Imp. Austr. it. in Mus. Ruehliano Berolin. et Trivulz. Mediolan. v. Castigl. p. 115.)

Arg. l. in Ar. quadratâ: السلطان الاعظم عز الدنيا و الدين ابو الفتح كيكاوس بن كيخسرو *Sultanus supremus Iss-ed-dunja w'ed-din Abu'l-feth Keikaûs* (II.) *filius*

Keichosraui. Extra quadr. *Hic Dirhem cusus est in Siwas.* II. Ar. quadr. الامام المستعصم بالله امير المومنين *Imamus el-Mustaſim-billah Emirus Fidelium.* Extra quadr. سنة اربعة واربعين وستماية *anno* 644 seu Ch. 1246-7.

Tab. III. N° 4.

ex Mus. Univ. Charkow.

Arg. I. السلاطين الاعاظم عز الدنيا والدين كيكاوس وركن الدنيا والدين قلج ارسلان وعلا الدنيا والدين كيقباد بنو كيخسرو براهين امير المومنين *Sultani supremi Iss-ed-dunja w'ed-din Keikaûs* (II.) *et Roka-ed-dunja w'ed-din Kilidsch Arslan* (IV.), *et Ala-ed-dunja w'ed-din Keikobad* (II.), *filii Keichosraui* (II.). *assertores auctoritatis Emiri Fidelium.* II. praemisso symbolo Sunnitico: *Imamus el-Mustaſim-billah Emirus Fidelium. Cus. est in Siwas* سنة ثلثة وخمسين وستماية *anno* 653 (= Ch. 1255).

Tab. IV. N° 4.

ex Mus. Scholae As. Petr.

Arg. I. السلطان الاعظم ركن الدنيا والدين قلج ارسلان بن كيخسرو برهان امير المومنين ضرب بساردس *Sultanus supremus Roka-ed-dunja w'ed-din Kilidsch Arslan filius Keichosraui, assertor auctoritatis Emiri Fidelium. Cus. est in Sardes,* quod est oppidum territorii Elbistanensis in provincia Meraasch. Hoc idem urbis nomen etiam habes in Numo hujus principis a. 659 apud b. Tychsen. Addit. Tab. II N° 10 p. 36 et ill. Castiglion. Tab. VI N° 5 p. 131 N° CXIX. Neuter horum interpretum cepit. II. الامام المستعصم بالله امير المومنين ضرب سنة اثنى وستين وستماية *Imamus el-Mustaſim-billah Emirus Fidelium. Cus. est anno* 662 = Ch. 1263-4. Supra in ductibus obliteratis بساردس repetitum latere videtur. De anno autem non est quod dubites, licet ad Mustaſimum, Chalifarum postremum, jam a. 656 peremtum parum quadret. Non solus hic Numus est, qui hujus anachronismi notam prae se fert. Alii etiam hujus ipsius Seldschukidae exstant,

in quibus eadem mira species nobis offertur. Videtur hic princeps, quum non videret, quo nomen summi Muhammedanorum pontificis in Numis compensare posset, hujus vel mortui memoriam in iisdem repetere quam profanum nomen admittere maluisse. Non absimile ejusmodi Anachronismi exemplum habes in Numis Gentschae a. 1758 sqq. nomine Nadir-Schahi jam a. 1747 peremti cusis. *)

Tab. III. N° 5.

ex Mus. Universit. Charkow. (Est et in Mus. Scholae As. Petr. sed rudiss. exemplo.)

Arg. I. السلطان الاعظم غياث الدنيا والدين ابو الفتح كيخسرو بن قاج ارسلان *Sultanus supremus Ghaijas-ed-dunja w'ed-din Abu'l-feth Keichosrau* (III.), *filius Kilidsch-Ars'ani.* II. الملك لله *Imperium Dei est.* Marg. ضرب بمدينة قونية فى سنة ابو (اربع) — (ستين) ستماية *Cus. est in urbe Koniae anno* 664 (= Ch. 1265-6.) Numeralibus denario et unitatis vix aliam notionem subjici posse credo.**) Annus autem si recte a me lectus est, Numus hic Bar-Hebraei et Chondemiri auspicia imperii hujus principis ad annum 664 referentium fidem testimonio suo comprobat. — Numi Keichosraui III. quum antehac prorsus apud nos desiderarentur, utamur hac oblatâ occasione indicandi duos alios ab eodem profectos. Alter eorum, qui in Mus. Scholae Asiat. Petrop. servatur, cusus est بمعدن لولوة *in Fodinâ Luluae* (quae arx erat Ciliciae prope Tarsum sita) a. 66 ⁎, alter tam in Museo modo dicto quam in Acad. Petrop. conditus prodiit ex monetâ *Simasiae* a. 66 ⁎; scilicet in utroque unitatis numerale deletum est. Nec facere possum, quin moneam etiam Numum Marsdenianam Tab. VI N° LXXXII, cusum Siwasiae a. 668 (sic lego), hujus ejusdem principis, non autem, ut cl. editor p. 86 vult, Keichosraui II. esse; quid? quod cum illo, quem postremo loco laudavi, prorsus convenire videtur.

*) v. Marsden p. 486 et Recens. p. 495. coll. ib. Ind. IV. voc. Anachronismi.

**) De aerâ in multis Numis Seldschukidicis ad modum scripturae Diwanicae exaratâ cf. me in Jen. Ergänz. 1822 N° 58. p. 77.

V. NUMUS TIMURI etc.

Tab. IV. N° 14.

ex Mus. Scholae As. Petrop. (Est et in Mus. Ac. Scient. ib.)

Arg. I. سلطان محمود خان امير تيمور كوركان ولى العهد فى زمان (?) محمد سلطان *Sultanus Mahmud Chan. Emirus Timur Guregan. Successor in imperium designatus . . . Muhammed-Sultan.* Ad M. restant a dextrâ: سنة, supra: خمس Pars II. symb. Sunnit. gerit, additis quatuor Chalifarum piorum nominibus. — Qui in hoc Numo primo loco se nobis offert Sultanus Mahmud Chan, postremus Chanorum Ulussi Tschaghataidici est, quamquam, ut ipsius pater et antecessor, non a Tschaghatai sed ab Uegetai genus suum duceret. Anno H. 790 ad Chanatum, cujus quidem auctoritas tum nulla erat, a Timuro (Tamerlane) evectus, a. 805 *) demortuus est. Satis frequentes sunt Numi, quos ejus suoque nomine cudi jussit Timurus. **) At rarissimus est, qui ante oculos positus, insuper Muhammed-Sultani nomine insignis. Hunc ex praemisso titulo ولى العهد (cui additum فى زمان, si modo recte legerim, non satis intelligo) patet esse Dschihangiri filium natu majorem et Timuri nepotem, quem regni heredem ab avo designatum mors praematura eodem, quo Mahmud-Chanum, anno 805 (s. Ch. 1403) sustulit. ***)

---

*) non vero a. 800, ut Marsden ad Num. suum CCLXXXII asserit p. 278, ubi et alia corrigenda restant.

**) En tibi indicem hujus generis Numorum, quotquot eorum mihi hucusque innotuere: A. 791 Samerkandae cusus (in Mus. Univers. Goett. v. Tychs. de Numis Ar. Hisp. p. 94 N° 48, b. Fr. Numoph. Potot. p. 59 sq. et Beiträge p. 27 sqq.). A. 793 Samerkandae (in eod. Mus. v. Tychs. de Num. Selgj. p. 60. Fr. Beiträge p. 28 sq.). A. 795 (in Mus. Acad. Sc. Petr. v. Recens. p. 425 N° 9; in Mus. Univ. Kasan. v. Fr. Die Münzen der Chane etc. p. 61 N° 444; it. in Muss. Chaudoir. Romaenzow.(?) et Pflug.). A. 797 Samerkandae (Mus. Ac. Sc. Petr. v. Rec. p. 425 N° 10). A. 799 Samerkand (in Mus. eod. et Mus. quond. Fuchs.). A. 800 Samerkand (in Mus. Ac. Sc. Petr.). Addam aerae notâ privatos, cusos in urbibus Usch (?), Jesd (?), Sultania (?), Ersendschan, Amid, Derbend etc. (qui omnes in Mus. Ac. Sc. Petrop. asservantur, pars in Recens. p. 426 sqq. descripta est).

***) v. Ibn-Arabschah, Mirchond, Jahja Kaswiny, all.

Annum autem, quo Timur Muhammed-Sultanum imperii successorem declaraverit, quum nondum exploratum habeam, sitne hic Numus ad a. 795 an ad a. 805 referendus, in medio relinquere cogor.

VI. NUMUS SULTANI MAMLUKORUM TSCHERKESSICORUM.

Tab. IV. N° 13.

ex Mus. Scholae As. Petrop.

Aereus. Pars I. ferre videtur: السلطان قانصو *Sultanus Kanfu.* II. media: الغورى *el-Ghaury.* Supra videntur esse vestigia vocabuli بالقاهرة *in el-Kahirâ*; infra est ٩١٧ 917 i. e. Ch. 1511-2. Plures hujus Kanfu el-Ghaury Numi jam editi exstant. Ipsi, quem prae manibus habemus, simillimum, sed a. 916 ut videtur cusum, exhibet Description de l'Égypte, État mod. Planches Tom. II. Tab. i. N° 115 et 116. Etiam is, quem eadem Tabula sub N° 117 conspiciendum praebet, quin hujus ejusdem Sultani sit, non dubito. Etiam Marsdenianus Tab. XV N° CCLXVI, quem cel. editor p. 254 Schaabano Mamluko Behritae tribuendum conjecit, nec non Gothanus N° CLXXX, a cel. Moellero I. p. 4. Sultano Kütschük adscriptus, ad eundem Kanfu referendi sunt, cujus Numorum par et in Mus. Acad. Sc. Petrop. conditum est.

VII. NUMUS OSMANIDICUS.

Tab. IV. N° 15.

ex Mus. Scholae As. Petrop.

Arg. I. Tughram sistit Sultani Muradi III. subscripto anno ٩٨٢ 982 = Ch. 1574-5, quo scil. imperium auspicatus est. II. خلد ملكه ودولته (?) الى (ا) خر --- (?) الزمان cujus faustae precationis posteriora vocabula ex integriore exemplo aliquando supplere licebit. In mediâ areolâ: ضرب شماخى *Moneta Schamachae*, urbis primariae Schirwanae, quae a. Ch. 1578 a Turcis occupata est.

VIII. NUMI SEIDIDARUM ARABIAE FELICIS.

Tab. IV. N° 16.

ex Mus. Univ. Charkowiensis.

Arg. I. ١٢١١ الامام المنصور *Imamus el-Manſur*, 1211 (i. e. a. Ch. 1796-7). II. عز نصره ضرب صنعا *cujus victoria gloriosa sit. Moneta Sanaae*, quae prima civitas Arabiae felicis est.

Tab. IV. N° 17.

ex Mus. Schol. As. Petrop.

Arg. I. ١٢٢٦ المتوكل (الامام ?) الامير *Emirus (Imamus?) el-Mutewekkil.* 1226 = Ch. 1811. II. ضربت فى صنعا *Cus. est in Sanaâ.*

Hi Numorum in Arabiâ ipsâ cusorum novissimi sunt, qui mihi innotuerunt. Principes, qui cuderunt, sunt de دولة الائمة الزيدية seu Imamorum Seididarum Jemenensium dynastiâ, cujus, Rasmussenio*) cum plerisque ceteris Arabicis prorsus omissae, primordium alii ad annum H. 953 = Ch. 1546 vel a. 940 = 1533, alii ad 600 = 1203, alii denique ad a. circiter 570 referunt. Quidquid ejus Numorum ad meam quidem notitiam hucusque pervenit, hîc brevi in conspectu ponere non ab re fuerit.

El-Mehdy *Muhammed*	a. H. 1110 = Ch. 1698. (Mus. Ac. Sc. Petr.)
el-Mehdy-lidin-allah	a. 1115 = 1703, ? بان (Mus. Univ. Chark.)
el-Mehdy Abd....	a. 1116 = 1704. (Id. Mus.)
el-Mehdy-lidin-allah Abdullah	a. 1126 = 1714, المواهب (Id. Mus.)
El-Manſur-billah (*Huſein?*)	a. 1140 = 1727. (Mus. Duc. Megalop. Suecia. v Tychs. Introd. p. 189. Tab. II N° 25.)
?el-Manſur-billah	Sanaa. (Mus. Univ. Rostoch. v. Tychs. ib. Tab. II N° 29.)

*) in opere levidensi: Annales Islamismi. Hafniae 1825.

El-Mehdy	a. 1167 = 1753, 4. (v. Anquetil Zendavesta Tom. I. p. 518.)
" "	a. 1168 = 1754-5, Sanaa. (v. ib. p. 517.)
" "	a. 1169 = 1755-6. Sanaa. (v. ib. p. 518.)
" "	a. 1175 = 1761-2. ib. (Mus. As. Sc. Petrop.)
" "	a. eod.? ib.? (Mus. Ruehl. Berol.)
El-Mehdy *el-Abbas* etc.	a. 1176 = 1762-3. ib. (Mus. reg. Hafn. v. Niebuhr Arab. Tab. XIV N° C. et p. 185 et XXXIV.)
el-Mehdy	a. 1179 = 1765-6. ib. (Mus. Univ. Rost v. Tychs. Intr. p. 188 Tab. II N° 28.)

Hos jam excipiunt Numi supra recensiti Imamorum el-Manſuri et el-Mutewekkili, qui uterque quo nomine proprio appellatus fuerit, me latet. Fieri potest, ut prior Abu-Nokta ille sit, quem Aly-Bey Abbasy a. 1809 memorat, alter autem Tamy, quem a. 1815 ab Imamatu remotum tradunt.

Facere autem non possum, quin hoc loco numismaticae Muhammedanae amatorum animos ad summam, quae Numorum in Arabiâ ipsâ cusorum apud nos est, penuriam advertam. Scilicet Arabiae, etsi per tot saeculorum decursum ab innumeris peregrinatorum religiosorum catervis visitatae, res numaria prae ceteris terris adhuc in tenebris jacet. Perpauca in Europâ Musea sunt, quae istius Pennsulae Numorum aliquid servant. In Borgiano, Naniano, Mediolanensi, Marsdeniano, Gothano, Pototiano, Fuchsiano, aliisque omnis generis Numorum copiâ amplissimis horum ne vestigium quidem apparet. Inter eos, qui de NN. OO. consulto scripserunt, solus b. Tychsenius hoc etiam caput delibavit.*) Antiquioris quidem memoriae Numos cusos in Sanaâ et Jemamâ per annos H. 167 — 185 sub Chalifis Abbasidis prioribus ego primus producebam in Recensione. quos inter et eos, quos ut ab illis proximos supra recensui, novem admodum saeculorum interjectum est intervallum! Nec hi, ut vidisti, numerum habent. Adde, quod nullus ad hunc diem nobis innotuit, qui in ipsâ urbe Meccae cusus.**) Quamquam prin-

*) Introduct. p. 188 sqq.

**) In hac quidem sanctâ civitate b. Tychsen et Vella Numum aliquem a. 209 cusum esse voluerunt; sed hanc lectionem respuendam eique البركة substituendam alio loco probavi. Etiam

cipes de octodecim admodum, quae per tot saecula in Arabiâ floruere, dynastiis Muhammedanis jure pecuniam signandi uti neglexisse quis est qui sibi persuaserit? quid? quod sunt, de quorum Numis diserte mentionem faciunt veteres rerum Arabicarum auctores: veluti de Suleimano rebelle sub Ishako principe de dynastiâ Sijadidarum Jemenensium sub exitum saeculi IV. H.; de regibus Abyssinis Jemenensibus universe, et nominatim de Neddschaho primo hujus dynastiae principe init. saec. V. H.; de Anis el-Fatiky Wesiro sub postremis gentis modo laudatae regibus init. saec. V.; de Dschemmas Scherifo Medinae de gente Hescham, qui, occupatâ Mekkâ, ibi loci a. 687 monetam suo nomine cudi curavit.*) Etiam Wehhabitas in variis ditionum suarum oppidis pecuniam signasse constat, neque tamen vel horum ullus Numus hucusque in manus meas incidit.

IX. NUMI INCERTI.

Tab. IV. N° 10.

ex Museo Scholae As. Petrop.

Arg. Areae I. inscriptio per orbem disposita: خان خلد ملكه (?) السلطان ماكل In med. . . . . ضرب Nec principis nec urbis nomen expedio. Prius quidem ad similitudinem ejus, quod in Numo proxime sequenti est, quodammodo accedit; in posteriore autem, cujus extrema pars laesa, تبريز aut شيراز latere videtur. Aetatem Numi in saeculum H. VIII aut IX incidere probabile est.

Tab. IV. N° 11 et 12.

ex eodem Museo.

Arg. I. خان خلد الله ملكه (?) السلطان العالم جانى *Sultanus sapiens Dschani* (?) *Chan, cujus regnum Deus diurnare velit.* Supra est ضرب, infra: امل dubium an امد, a sinistrâ: (ثمان?) سنة ثمانه, a dextrâ: خمسين سبعماية *Moneta Amidae?* (an

„*Numus urbis Arabiae Meccae*“, quem Cavanilles in libro mihi inaccesso Observaciones sobre la historia natural etc. de reyno de Valencia (Madrid 1795) T. II p. 7 exhibuisse dicitur, valde vereor, ne et ipse in errore cubet.

*) v. Abu'l-feda, Dschennaby, Auctor historiae urbis Sebid, all.

vero Amolae?) *anno* 758? = Ch. 1349-50. II. continet symbolum Sunniticum, cum nominibus quatuor Chalifarum piorum ad Marginem circumpositis. Valde autem molestum accidit, ut in binis, quae hujus Numi rarissimi adsunt, exemplis nominis principis, qui cudit, pars posterior laesa sit ita, ut in neutro ad liquidum perduci queat. Videtur quidem ني *ni*, reflexâ ultimâ litterâ, in eâ latere. Hoc posito atque concesso, nomen جاني *Dschani* efficeretur. Id vero num forte illustris illius Chani Dschutschidici est, qui vulgo *Dschani-Beg* audit? Insolitum quidem esse fateor, ut hoc nomen omisso titulo *Beg* scribatur; non desunt tamen aliorum principum nomina, quae in eâdem varietate versantur, veluti ejusdem dynastiae Chanus quidam, qui nunc Neurus-Beg nunc simpliciter Neurus audit. Nec quem hic Numus gerit annus Dschani-Beg Chani eo ipso mortui aetati non respondet. At urbis, in quâ Numus cusus est, nomen vix aliter quam امد *Amid* aut امل *Amol* legeris. Haec quidem nullo pacto cum hoc principe conjungi potest, sed illa utique posse videtur. Constat eum a. H. 757, victo deturbatoque Eschrefo Tschobanide, hujus regnum occupasse; cujus rei testes praesentes habemus Numos Dschani-Beg Chani nomine Tebrisi cusos.*) Quidni etiam in remotiore Tschobanorum provinciâ, Diarbekr, eodem modo victori fidem praestitam fuisse censeamus? — Haec mea de hoc Numo conjectura utut probabilitatis speciem prae se ferat, attamen tantum abesse moneo, ut ei multum tribuam, ut valde verear, ne, oblato mihi exemplo integriori, quam levis ea sit, ipse intelligam.

*) v. Recens. p. 247 sq.

ADDENDA

ad Comm. de Il-Chanorum Numis.

Operarum errores in hac ipsâ plagulâ commissos emendanti mihi obtigit lustrare complures Numos Muhammedanos, qui nuperrime Museo Scholae Asiaticae Petropolitanae accesserant. In quibus quum nonnullos Il-Chanidicos deprehendissem, facere non potui, quin eos hoc extremo loco subjungerem.

Ad N° 123 in fine adde: Est et in Mus. Scholae As. Petrop.

Ad N° 124 in fine adde: Est et in Mus. Scholae As. Petrop.

Post N° 126 insere: 126, a) AR. rudior. script. I. *Cus. est tempore imperii Domini, Sultani supremi, dominantis in cervices nationum, Oeldscheitu-Sultani, Ghaijas-ed-dunja w'ed-din Chodabende Muhammed, cujus regnum Deus perpetuet.* (cll. N° 113.) Marg. in areolis: *Moneta urbis* ارزنجان *Ersendschan anno* 714 (= Ch. 1314). II. Symb. Schiit. Infra repetitum *Ersendschan.* Margo: اللهم صل على محمد وعلى والحسن والحسين الخ (sic) ومحمد. (Mus. Schol. As. Petrop.)

Post N° 140 insere: 140, a) AR. simillimus Numo 140 eodemque anno 719, sed in *Kaschan* كاشان cusus. (Mus. Schol. As. Petrop.)

Ad N° 149: Jam huic eidem Museo accessit integerrimum exemplum, annum 721 distincte expressum gerens.

Ad N° 194 extr. adde: Est et in Museo Scholae As. Petrop.

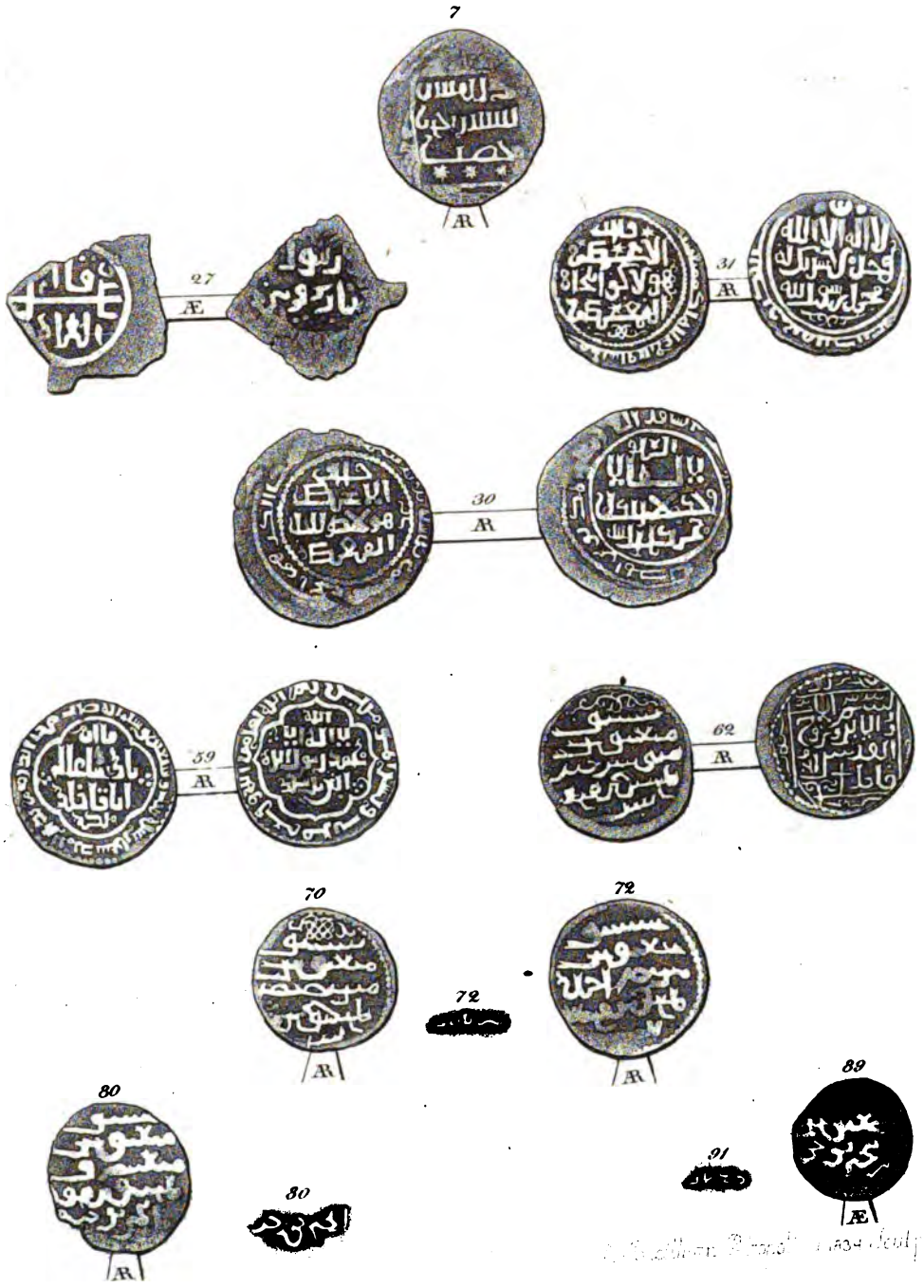
In ELENCHO URBIUM

adde sub voc. *Ersendschan:* a. 714 = 1314. N° 126, a.

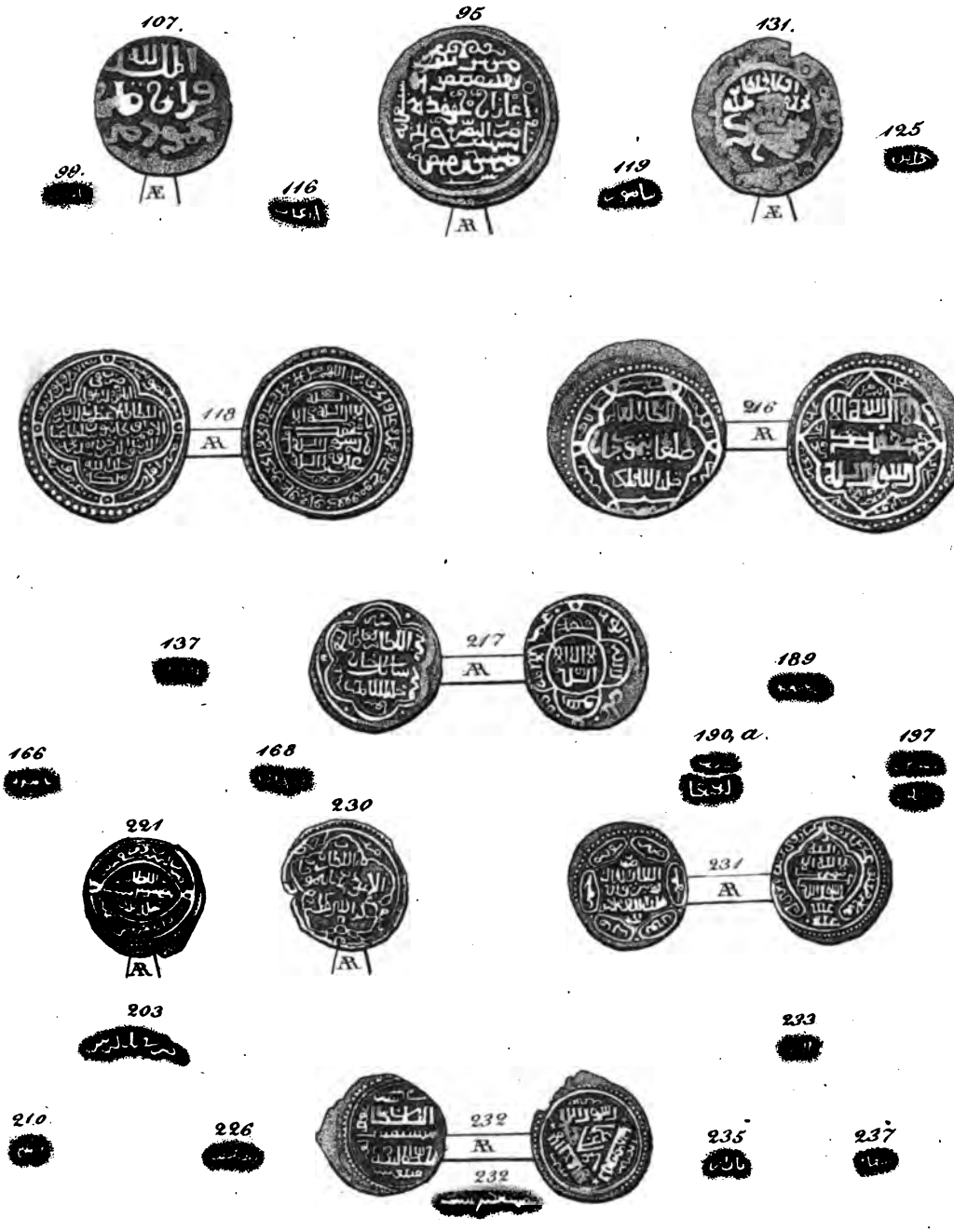
— sub voc. *Kaschan:* a. 719 = 1319. N° 140, a.

Mémoires de l'Acad. I. d. Scienc. VI. Sér. Sc. hist. Tome II.

Frachn de Il-Chanorum Numis Tab. I.



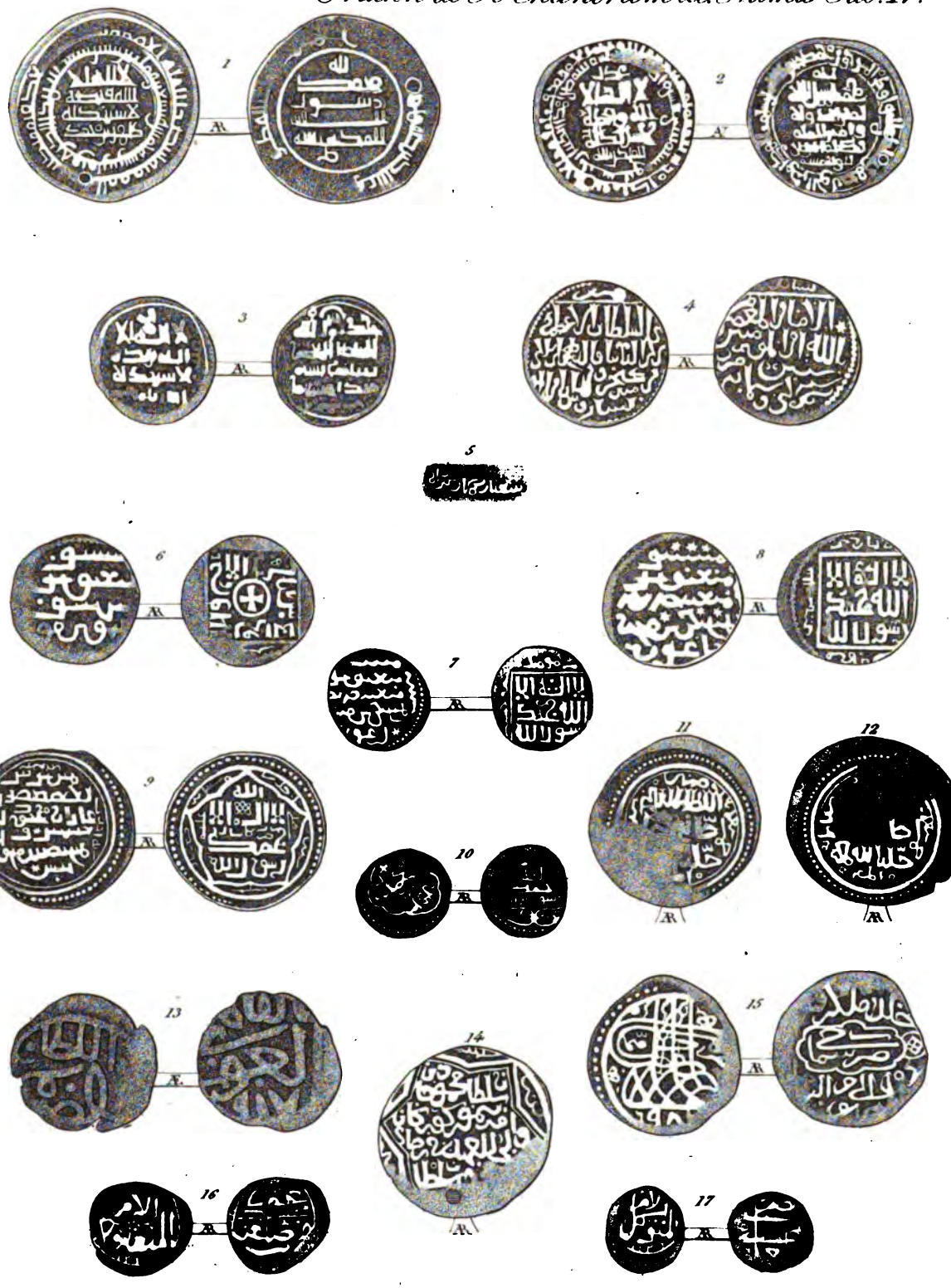
Mémoires de l'Acad. I. d. Scienc. VI. Sér. Sc. hist. Tome II.
Frachn de Il-Chanorum Numis Tab. II.



A. Breithorn Petropoli a. 1834. Sculps.

A. Breithorn Petropoli 1830. Sculps.

Mémoires de l'Acad. I. d. Scienc. VI. Sér. Sc. hist. Tome II.
Frachn de Il Chanorum &c. Numis Tab. IV.



Th. Iersian Petrop. Sculps. 1828.

WAS BEDEUTET DAS IN DEN RUSSISCHEN CHRONIKEN UNTER DEM JAHR 1024 VORKOMMENDE WORT луда?

EINE ANTIQUARISCHE ABHANDLUNG

VON

A. J. SJÖGREN.

(Gelesen den 21. Juni 1833.)

Von dem Warägischen Fürsten *Jakun*, der im Jahr 1024 von dem Grossfürsten *Jaroslav Wladimirowitsch* gegen seinen Bruder *Mstislav* über's Meer zu Hülfe gerufen ward, mit einem Corps Waräger in Russland erschien, und mit dem Grossfürsten vereinigt die für sie beide unglückliche Schlacht bei *Listwen* lieferte, heisst es in den russischen Chroniken: „*бѣ же Якунъ слѣпъ, и луда бѣ у него вся златомъ исткана*“[1] d. h. wörtlich: „Jakun war blind und hatte eine *Luda*, die mit Gold durchwirkt war“, und später, wo vom Ausgange der Schlacht die Rede ist: „*Якунъ ту отбѣже луды* (своея) *златыя*“[2], wörtlich „Jakun *entfloh seiner goldenen Luda*“ d. h. er musste sie bei seiner Flucht im Stich lassen, *verlor* sie. — Was ist nun hier „*луда*“?

Das Wort ist *nicht slawonisch*, und konnte daher nicht anders als Anstoss erregen und verschiedene Muthmaassungen veranlassen. Schon der Concipient oder vielmehr der Herausgeber des *Susdalschen* Codex muss darüber seine eigene Vermuthung gehabt haben, indem er schrieb, die Луда sei „*окована золотомъ*“ d. h. *mit Gold beschlagen* gewesen. Spätere russische Historiker umgingen entweder die Schwierigkeit durch gänzliches Stillschweigen[3], zumal da sie auch in Hinsicht der

Begebenheit selbst allerdings eine blosse Nebensache ist, oder begnügten sich ebenfalls mit Vermuthungen. So schrieb bereits *Tatischtschev* ganz zuversichtlich[4]: „Оный былъ *глазами слабъ*, для того имѣлъ *завѣсу* золотомъ испещренную на глазахъ" d. h. „er hatte *schwache Augen*, darum trug er darüber eine mit Gold durchwirkte *Binde*." Ihm folgten der Verfasser der in C. G. *Arndts* Neuem St. Petersburgischen Journal vom Jahre 1783 in's Deutsche übersetzten Aufsätze betreffend die russische Geschichte[5], *Karamsin*[6] und *Polewoj*[7]. Der Historiograph sagt: „Dieser Skandinavische Held (!) *trug auf seinen kranken Augen einen mit Gold durchwirkten Schirm*; kaum konnte er sehen, liebte aber noch immer Krieg und Schlachten" (!). — Die Vermuthung von kranken oder schwachen Augen ist allerdings die natürlichste, in so fern man wol nicht glauben kann, dass ein wirklich Blinder in den Schlacht ein Heer angeführt habe[8]. Da nun die Chroniken den Warägischen Fürsten doch „*слѣпый*" nennen, so muss man allerdings annehmen, dass er während seines Aufenthaltes in Russland kranke Augen gehabt habe. Von der andern Seite aber könnte es auch möglich sein, dass man selbst diess damals vielleicht nur irriger Weise von ihm *glaubte*, weil die sogenannte *Luda* der Menge der Russen allgemein auffiel, und sie derselben an der ohnehin schnell vorübergehenden Erscheinung in ihren Begriffen einen Zweck unterlegten, den sie an sich keinesweges hatte. — Soll nämlich „*Луда*" in irgend einem Zusammenhange mit dem vorhergehenden Ausdrucke „*слѣпый*" stehen, so ist jenes Wort aus nichts anderem entstanden als aus dem isländischen *Hlad*.

Dieses Wort (aus *hlada* struere, cumulare) bedeutet: 1) eine Strasse, platea, stratum; 2) irgend einen dem Umfange nach beschränkten, umzäunten, besonders aber erhöhten Platz oder Hof, septum, agger, area; 3) aber auch an Kleidern Franse und Verbrämung, fimbria, patagium, oder eine ganze Reihe von goldenen oder vergoldeten Buckeln, Häkchen oder sonstigen Zierathen an Kleidern, aurearum s. auratarum bullarum ordo vel series[9], weshalb auch ein mit goldenen Fransen oder Häkchen, oft von oben bis unten, besetztes Kleid *hladbúinn*, auratis fimbriis vel fibulis ornata, genannt wurde[10]. Was aber besonders hierher gehört,

so erwähnen die isländischen Sagen nicht selten eines sogenannten *Gullhlad*, frontale aureum s. auratum[11], womit Vornehme und Reiche ihre *Stirn* zu *schmücken* pflegten. So heisst es in *Herrauds und Boses Saga* Kap. 13[12] von *Herraud*, dass er auf einer Hochzeit in Bjarmaland in einem rothen Gewande von Scharlach, mit einem silbernen Gürtel um die Hüfte und mit einem „*Gullhlad*" *um die Stirn* einhertrat[13]. Ebenso wird von *Oerwar-Odd* in *dessen Saga* Kap. 1.[14] erzählt, dass er jeden Tag in einem rothen Scharlachgewande ging, und einen „*Gullhlad*" um sein Haupt gebunden hatte[15], oder nach einer andern Rezension[16]: „er hatte einen rothen Scharlachrock, einen schmalen Gürtel, hübsche Strümpfe und Schuhe, einen *goldnen Schmuck um sein Haupt*, seinen Pfeilköcher auf dem Rücken und einen Bogen in der Hand"[17]. Und an einer andern Stelle: „*Odd* warf den Mantel von sich, darunter war er in einen mit goldenen Fransen gezierten Scharlachrock gekleidet, und trug einen *goldenen Schmuck um die Stirn* gebunden, und einen dicken goldenen Ring an der Hand"[18]. — Auch in der über altnordische Sitten und Gebräuche so äusserst lehrreichen *Niels Saga* wird eines Mannes gedacht, der einen Scharlachrock auf den Schultern und einen *Gullhlad um das Haupt* hatte[19]. — Dieselbe Skandinavische Sitte wird auch durch andere schriftliche Denkmale bestätigt. Als der junge und reiche Norweger *Eindrid Ilbreidr*, ein Verwandter des zu seiner Zeit berühmten Einar Thambaskelfver, vor *Olof Tryggveson* erschien, trug er einen rothen Scharlachrock, auf dem Haupte eine seidene mit Gold gestickte Kappe oder Haube, ausserdem einen *Gullhlad um den Kopf* (oder nach einem andern Codex „*um die Stirn*") gespannt, und einen dicken goldenen Ring an der rechten Hand[20]. — Der junge *Hakon Jarl*, den sein Vater bei seiner Abreise nach England zum Verweser seines Antheils von Norwegen eingesetzt hatte, trug ebenfalls nach *Snorre Sturleson*, als er gleich nach *Olof Haraldsons* Ankunft in Norwegen unvermuthet in seine Hände gerieth, einen *Gullhlad um den Kopf* gebunden[21], was *Peringsköld* mit „*aurea catena*"[22], *Schöning* aber[23] mit „*aureum diadema*" übersetzt. — In *Schweden* scheinen solche *Blade* ebenfalls in häufigem Gebrauche gewesen zu sein, wenigstens auf *Gothland*, und zwar bis zur Mitte des

XII. Jahrhunderts, da man in dem Gottländischen Gesetze unter andern gegen dieselben, eben so wie gegen seidene Bänder ein namentliches Verbot findet[24]. Nicht längst soll man noch in der schwedischen Provinz *Smäland* eine Binde oder Band überhaupt *La*, so wie ein seidenes Band *Silkesla* genannt haben[25], und auch schon im Isländischen kommt *hlad* schlechtweg in derselben Bedeutung vor, z. B. in *Ans Saga Bogsveigis* Kap. 5.[26] von einer Bauertochter: „*hún hafði hlað um enni*" sie hatte eine *Binde um die Stirn*. —

Allem Angeführten nach wäre es daher sehr möglich, dass auch der Waräger-Fürst *Jakun* einen ähnlichen *Gullhlad* um die Stirn trug, und dadurch bei den Russen den Glauben veranlasste, dass die Binde vielleicht eine Art Schirm vorstelle, und der Fürst leide an Augenschwäche, obzwar die Binde an sich weiter nichts als eine Zierde war, um den Stand und das Ansehen der Person zu bezeichnen. Diess beweisen alle die oben bereits angeführten Belege unwidersprechlich, und ich wüsste auch sonst keine einzige Stelle bei den Isländern, wo man einmal in Versuchung kommen könnte, dem *Gullhlad* irgend einen andern Sinn zuzuschreiben. *Frithiof Fraekne* hatte nach seiner nunmehr durch den schwedischen Bischofs *Tegnér* schöne Dichtung europäisch gewordenen Saga ebenfalls schwache Augen, und trug deshalb auf dem Haupte nicht einen *Gullhlad*, sondern — eine grosse *lederne Kappe* oder *Haube*[27].

Die so eben gegebene Erklärung von *Луда* müsste die einzig richtige sein, *wenn* man sich dieselbe in Beziehung auf den Ausdruck „*слѣпый*" im Vordersatze („*бѣ же Якунъ слѣпъ*") mithin den Nachsatz: „*и луда бѣ у него вся златомъ испкана*" als eine zusammenhängende Folge von jenem auffasst. Es lässt sich aber billig fragen: haben auch schon *Nestor* und seine Abschreiber die Sache eben *so* gedacht, wie die sämmtlichen oben bezeichneten neueren Historiker? Ich glaube nicht. Wenigstens ist ein solcher Zusammenhang in dem Satzgefüge durchaus nicht nothwendig, da ja die einzelnen Sätze: „Jakun war blind", oder richtiger: „hatte schwache Augen — und hatte eine mit Gold durchwirkte Luda" auch jeder als für sich abgeschlossen, ohne allen inneren Zusammenhang nur zu-

fällig durch die Partikel *und* in eine Periode verbunden gedacht werden können, so wie es bereits selbst der Herausgeber des *Susdalschen* Codex offenbar gethan hat. Ueberdiess lässt sich nicht gut absehen, warum die Russen aus *hlad*, wenn dieses Wort gemeint wäre, nicht lieber *Лада*, sondern gerade *Луда* gemacht haben sollten, gegen dessen Aechtheit man auch keine Ursache zu Zweifeln hat, da es in allen Codd. nur *so* ohne die geringste Variante vorkommt. Zur Vermittelung liesse sich etwa annehmen, dass man den *Gullhlad* skandinavisch vielleicht auch schlechtweg nur *hlutr*, *hluti* oder *lutr*, *luti* Sache, *Ding*, res[28] genannt habe; allein eine solche schwerlich zu belegende Voraussetzung bleibt immer nur ein kümmerlicher Nothbehelf.

Eine grössere *formelle* Wahrscheinlichkeit würde daher *Lúdr* darbieten, ein isländisches Wort, welches noch jetzt im Dänischen und Schwedischen in der zusammengezogenen Form *Lur* und *Lur* fortbesteht. Man übersetzt es recht passend *buccina* oder *tuba*[29], weil es ein Blasinstrument war, im Kriege bei den Skandinaviern üblich, um damit das Heer zusammenzurufen, oder das Zeichen zum Treffen zu geben, was *Lúðragángr* und *Herblástr* hiess[30]. Daher ward das *Lúdr* von *Peringsköld* schwedisch auch *Kriegshorn* genannt[31]. — Auf ein solches *Lúdr* könnte denn auch allenfalls die Variante des *Susdalschen* Codex: „Луда вся *окована* золотомъ“ (*mit Gold beschlagen*) passen; doch der Codex ist zu neu, als dass man auf dessen Variante, wovon man überdiess durchaus nicht weiss, *was* der Urheber selbst eigentlich gedacht haben mag, irgend ein besonderes Gewicht legen dürfte, zumal da die älteren Codd. einstimmig nicht „*окована*“, sondern „*исткана*“ haben, und dadurch offenbar auf *Zeug* hindeuten, mithin irgend ein *Kleid* oder was zur *Kleidung* Gehöriges vermuthen lassen.

Diess bestätigt auch die schon an sich vor der Variante des *Susdalschen* Codex beachtenswerthere kurze Erklärung von der *Луда* der Chroniken, die man im Kievschen *Paterik* in der Erzählung des Bischofs von Wladimir und Susdal *Simon* über den Ursprung der Petscherischen Kirche findet. Dort heisst es gleich im Anfange[32]: „Бысть въ земль Варяжеской Князь Африканъ, братъ Якуна

das Wort schon in den alten mythischen Edda-Liedern. So in dem *Gudrunar-Qvida* II. oder *Goþrunar-Hamar* benannten[41], wo die 19te Strofe lautet:

Valdarr Davnom
meþ Jarisleifi,
Eymóþr þrír (ed. þriþi)
meþ Jarizcari[42]
inn-gènge þá
jöfrom líkir.
Láng-barz liþar,
haviþo *lóþa rauþa*,
skreyttar[43] brynjor,
steypta hjálma,
skálmom[44] girþir,
haviþo skarar járpar.

Das heisst: Valdar mit Dänen
und Jarisleif,
Eymod der dritte
mit Jarizscar
traten dann ein,
Königen gleich.
Langbarda Männer[45]
hatten (trugen) *rothe Mäntel*,
gezierte Panzer,
gegossene Helme,
Schwertumgürtet,
und hatten braune Haare (od. Locken)[46].

Anstatt der ganzen Strofe liest man in der neulichst in *Fornaldar Sögur Nordrlanda* an dem bereits Anm. 42 angeführten Orte erschienenen Rezension von *Volsunga Saga*: „þeir (nämlich Langobarden, Franken und Sachsen) fóru með

öllum herbúnaði ok *höfðu yfir sèr loða rauða*“ [47] d. h. „sie fuhren in aller Kriegsrüstung und hatten *über sich rothe Mäntel*“, worauf dann, wie gesagt, zum Belege aus der Strofe nur die 4 letzten Zeilen angeführt werden. —. Die letztere Variante in dem prosaischen Texte der Saga ist doppelt beachtenswerth. Wir ersehen nämlich hieraus, dass auch im Isländischen das Wort sowol härter *loþi* als weicher *loði* gebraucht worden, und können um so zuversichtlicher alle beide, eben so wie das angelsächsische *loða*, wie bereits oben bemerkt worden, auf *lod* als die gemeinschaftliche Wurzel zurückführen. — Der Zusatz „*yfir sèr*“ bestätigt, dass *loði* ein Kleid war, das man zu oberst trug, also eine Art *Mantel*. *Finn Magnusen*, obzwar auch er es im Texte dänisch mit „*Kaabe*“ (Mäntel) übersetzt [48], sagt in einer Anmerkung, dass es eigentlich *Pelze* bedeute [49], und fügt dabei hinzu, dass das Wort (*loda*) auch in alten *russischen* Denkmalen davon (!) gebraucht vorkomme; allein diese Bedeutung als die *eigentliche* zu vindiziren möchte schwer, wenn nicht durchaus unmöglich sein, wenn hier nicht etwa mit Rauchwerk gefütterte Oberkleider sollen verstanden werden; denn das mögen die *Loði* genannten Mäntel auch bisweilen gewesen sein, wenn man auch gewiss nicht behaupten kann, dass sie es durchgängig waren. Wähnt nun noch der gelehrte Alterthumsforscher, dass die Bedeutung von Pelzen in diesem oder jenem Sinne gar aus dem russischen Schriftgebrauche eine Bestätigung gewinne, wie aus seiner Anmerkung hervorzugehen scheint, so hat er sicherlich nicht gewusst, dass das Wort *Луда* in den russischen Chroniken nur in der einzigen von uns zu erläuternden Stelle unter dem Jahr 1024 vorkommt, und zwar noch dazu von einem *Warägischen* Fürsten gebraucht, dass es mithin ein ἅπαξ λεγόμενον ist, das weder im Russischen noch im Slawonischen irgend eine Bedeutung hat, wie es schon die manchen älteren und neueren, mehr und minder wahrscheinlichen, Vermuthungen darüber sattsam beweisen, sondern erst selbst nur aus *Warägischen* oder *Skandinavischen* Sprachen seine Erklärung und Erläuterung erwartet.

Ein zweites Beispiel von *Loþi* in der Bedeutung eines *Reisemantel* wenn auch keines Pelzes, liefert ein anderes zu demselben Fabelkreise als das obige gehö-

rende Edda-Lied, das sogenannte alte *Hamdis-Mál*[50], wo es von *Gudruns* Söhnen *Hamdir* und *Sörle* heisst, dass sie auf der Reise begriffen, um den Tod ihrer Schwester *Svanhilda* zu rächen, nachdem sie ihren eigenen Bruder *Erp* erschlagen hatten,

Skoko *loþa*,
skalmir festo,
goþ-bornir smugo
í guþ-vefi[51]
Das heisst: Schüttelten die *Mäntel*,[52]
befestigten die Schwerter;
die Gottgebornen schlichen (schmiegten) sich
in's Prachtgewand.[53]

Eine dritte, für die Erklärung von Pelz allenfalls günstigere, Stelle endlich findet sich in *Grimnis-Mál.* Da wird erst in der prosaischen Einleitung[54] von *Odin* gesagt, dass er unter dem Namen *Grimner* „*var í feldi blám*". Das isländische Wort *Feldr*[55] stammt vom Verbo *fela*, tegere, occultare, *velare* her, und heisst also eigentlich *tegumentum*, *operimentum*, *velum*, daher von Kleidern gebraucht *pallium*, *palla*, *toga*, *amiculum*[56]; da es jedoch offenbar zusammenhängt mit dem lateinischen *pellis* und *vellus*, so wie mit *Fell* im Deutschen, Anglosächsischen und Englischen[57], und überdiess *Feldr* auch selbst im Isländischen schon in *dieser* Bedeutung mit vorkommt[58], so könnte es auch als *Kleid* einen *Pelz*[59] oder doch wenigstens einen *mit Pelzwerk gefütterten Mantel* bedeuten[60], und *Magnusen* möchte nicht so ganz Unrecht haben, wenn er die oben angeführten isländischen Worte übersetzt: „*var ifört en blaa Pelts*[61]" d. h. war in einen blauen Pelz gekleidet[62]. Indess hatten auch die Kopenhagener Herausgeber der Edda mit Rücksicht auf den eigentlichen Ursprung des Wortes gewiss nicht weniger Recht, in ihrer Uebersetzung *pallium* zu gebrauchen[63], und zwar sowol hier als in der Folge[64], wo ferner von Grimner erzählt wird, dass er, nachdem er 8 Nächte lang zwischen doppelten Feuern gesessen hatte, endlich so weit gekommen war, dass sein *Mantel*[65] brannte[66]. Da sang er:

Heitr ertu, Hrípuþr!
ok heldr til micill;
göngomc firr, funi!
Loþi[67] sviþnar,
þótt ec á lopt berac,
brennomc feldr for[67].

Das heisst: Heiss bist du, Hripud![68]
und gar zu heftig;
Geh'n wir fern von der Gluth!
Versengt wird der *Mantel*,
wenn gleich ich ihn hebe;
bei mir brennt das Gewand.

Hier wird nun zur Abwechselung *Feldr* ebenfalls *Loþi* genannt. *Magnusen* übersetzt[69] jenes „*Pelsen*", dieses demnach „*Foerværket*" das *Futterwerk*[70]; allein es kann hier wol nicht *bloss* vom Futter die Rede sein, sondern das ganze Gewand ist gemeint, und dünkt uns daher auch hier das *Lacerna* der Kopenhagener Editoren der Edda oder *Mantel* der passendste Ausdruck zu sein, und zwar schon deshalb, weil *Loþi* gewiss nur eine allgemeine Benennung für *Mantel*, *Reisemantel* überhaupt gewesen ist, mag er denn, so wie vielleicht hier der *Feldr*, mit Pelzwerk gefüttert gewesen sein oder nicht.

Ob *Loþi* oder *Lodi* auch in den Sagen ausser in der angeführten Stelle der *Volsunga-Saga* vorkommen mag, weiss ich nicht. Auf jeden Fall muss es sehr selten sein, da das Wort sowol in *Haldorsons* Lexicon als in den, verschiedenen Ausgaben von einzelnen isländischen Sagen angehängten, *Indices vocum* vergebens gesucht wird. Dagegen stösst man häufig genug auf ein Compositum davon *Lodkápa* oder *Loþkápa*, welches gerade als solches durch das Anhängen des Wortes *Kápa* an die Wurzel *Lód*[71] noch mehr zu bestätigen scheint, dass die eigentliche Bedeutung sowol von *Lodi* als von dem dasselbe vertretenden *Lodkápa* eben *Mantel*, *Reisemantel* überhaupt gewesen, ohne Rücksicht auf dessen eigentliche Form und Beschaffenheit. — Von *Ragnar Lodbrok* besagt dessen *Saga* Kap. 2.[72], dass

er sich eine *Kleidung von sonderbarer Art* machen liess, nämlich: „*loðbraekur*“ hier wol *haarigte Hosen*[73]), also von *Fellen*, und eine „*Loðkápa*“, und als sie fertig waren, liess er sie in Pech sieden, und dann hart machen[74]). — Als *Ketil Heng* seine *Reise* aus Norwegen nach Schweden antrat, um den Zweikampf mit dem Vikingskönige *Framar* zu bestehen, war er in eine „*loðkápa*“ gekleidet[75]). Eben so *Sveinki*, ein reicher Norweger zur Zeit des Königs Magnus Barfuss[76]). — Von *An Bogenschwinger* wird in seiner Saga erzählt, er habe eine *loðkápa* getragen, so lang dass sie über eine Elle nach ihm schleppte und die Aermel über seine Hände reichten[77]). — Zwei Isländer, die bei ungestümer und rauher Witterung im Anfange des Winters unter Weges zu einer Hochzeit waren, hatten nach der *Vatnsdaela Saga* Kap. 34 lange *lodkápur* an[78]). — In der *Orkneyinga Saga*[79]) heisst es von einem gewissen *Sveinn*, dem Sohne angesehener Aeltern aus Katanes in Schottland, dass er spät des Abends in einem Fahrzeuge oben auf einem Kasten in einer *Lodkápa* sass[80]). — Eben so in *Viga-Glums Saga* von einem gewissen Eyjulf, dass er eine *Lodkápa* nahm und täglich brauchte[81]). — Selbst von *Olof Tryggveson* wird in seiner Saga erzählt, dass er bei der Gelegenheit, als ihn *Gyda* in einer grossen feierlichen Volksversammlung in England zu ihrem Gemahl ausersah, seine Alltagskleider an hatte, zu *oberst* aber eine *Lodkápa*[82]). — Auch dieses Wort wird von Verschiedenen sehr verschieden übersetzt, nämlich: „*penula*, vel *lacerna hirsuta*, *pallium hirsutum*, *villosum*[83]), *toga villosa*“, in dänischen Uebersetzungen „*loden Kappe*“, von *Peringsköld* „*pellicea tunica*“[84]), von *Reenhjelm* „*vile pallium*“ schwedisch aber „*filtkappa*“[85]), in *Haldorsons* Lexicon[86]) dagegen: 1) *toga pellibus villosis subsutilis* und 2) *vestis pexa*, *amphitapa*“. Wie nun aber auch „*Lodkápa*“ eigentlich beschaffen gewesen sein mag[87]), von diesem oder jenem Stoffe oder Zeuge, mit Pelzwerk gefüttert oder nicht, oder am wahrscheinlichsten bei verschiedenen Personen und zu verschiedenen Zeiten verschieden gestaltet und eingerichtet, so viel ist doch aus Allem klar, dass es eine Art *Mantel* bezeichnete, den man besonders auf *Reisen* trug, also dasselbe als *Loði*, *Loði* oder *Lodi* und im Angelsächsischen *Hloða* oder *Loða*. —

Hier hätten wir also endlich das Wort, woraus sich *Jakuns Луда* in jeder Hinsicht befriedigend und in Uebereinstimmung mit der Glosse im Kievschen Paterik erklären lässt, und wir können wenigstens überzeugt sein, dass darunter sein *Mantel* zu verstehen ist. — Die Form *Луда* an sich scheint uns zugleich in Hinsicht des Wortes selbst sowol als auch der fürstlichen Person namentlich auf *Skandinavien* und zunächst auf *Schweden* hinzudeuten. Das isländische *ó* in dem Wurzelworte *Lód*[88] hatte schon an sich einen *tieferen* Laut, der sich dem russischen *y* näherte, welchen man daher auch in einigen andern in beiden Sprachen verwandten Wörtern anstatt des isländischen *ó* findet. So z. B. *glópr* isl. albern, dumm, russisch *глупый*, *grófr* grob schwedisch *grof грубый*, *plógr Pflug*, angelsächs. und schwedisch *plog*, engl. *plough* und *plow*, dän. *ploug плугъ*. Hierher gehören auch *liódi* Volk *Leute*, nieders. *Lüde люди*, *liótr* hässlich schändlich *гнусный*, *krókr* Haken, schwed. *Krok*, dän. *Krog крюкъ*[89]. Das *ó* ward im Isländischen nicht selten auch mit *á*, das heisst nach alter Aussprache *au*, später so wie noch jetzt im Schwedischen mit dem gedehnteren Laute von *o* (å) verwechselt[90]. Demnach entspricht im Russischen *y* ebenfalls dem *á* und besonders dem durch dessen alte Aussprache vermittelten Doppellauter *au*[91]. So *Gás Gans*, dänisch *Gaas*, schwedisch *Gås*, russisch *гусь*; *Kaupa kaufen*, angels. *ceapan*, schwed. *köpa*, dän. *kjøbe*, finn. *kaupata* und *kaupita* (verkaufen oder handeln), russ. *купить*; *Laukr Lauch*, schwed. *lök*, dän. *Løg*, angels. *Leac*, engl. *Leek*, finn. *laukka*, russ. *лукъ*; *Maur* Ameise, dän. *Myre*, schwed. *Myra*, finn. *muurahain*, russ. *муравей*; *Nautr Noth*, dän. *Nød*, schwed. *Nöd*, angels. *Nead*, russ. *нужда* und das Zeitwort *нудить*; *Raudi* Eisenocher, rohes Eisen, finn. *rauta*, russ. *руда*. — Ausserdem ist es bemerkenswerth, dass selbst das offnere kurze isländische *o*, das sich im Dänischen öfters noch eben so erhalten hat, so wie besonders das *ó*, im *Schwedischen* gerade früher oder später zu *u* geworden sind. Ein Beispiel haben wir schon oben an dem hierher gehörenden isländischen Derivato *lodinn* dänisch *laaden*, schwedisch aber *luden* gesehen. Andere von *o* sowol als *ó* sind: *Kóngr* zusammengezogen aus *Konúngr* König, dänisch *Konge*, schwedisch *Kung*; *bjóða* bieten, dän. *byde*, schwed. *bjuda*; *njóta* geniessen, dän. *nyde*, schwed. *njuta*; *God* Gott, dänisch

und schwedisch *Gud; Ljós* Licht, dän. *Lys*, schwed. *Ljus; Jól* Weihnachten, dän. und schwed. *Jul; rotinn* verfault, dän. *raaden*, engl. *rotten*, schwed. *rutten; slota* endigen, aufhören (schliessen), dän. *slutte*, schwed. *sluta; Tolr* Zoll, dän. *Told*, schwed. *Tull; Bóla* Beule, dän. *Bule*, schwed. *Bula; Mold* Erde, Stauberde, dän. *Muld*, schwed. *Mull; frosinn* verfroren, dän. *frussen*, schwed. *frusen; borinn* getragen, dän. *baaret*, schwed. *buren; Hold* Fleisch, Haut, schwed. *Hull; Jónfrú* Jungfrau, dän. *Jomfru*, schwed. *Jungfru; Bod* Bothe, dän. und schwedisch *Bud*. Ist nun aber nach diesen und ähnlichen Analogieen *lodinn* im Schwedischen zu *luden* geworden, so darf man auch annehmen, dass *Lodi* schon früher, wenn nicht gerade *Ludi*, doch sicher wenigstens mit Beibehaltung des ursprünglichen tieferen Grundlautes *ó* ausgesprochen worden sei, und das Wort musste dann um so mehr nach den schon oben ebenfalls angeführten analogen Beispielen im Russischen *Ayda* werden. — Es bleibt uns nur noch übrig, auf Veranlassung der russischen Chroniken darüber einige sächliche Erläuterungen hinzuzufügen.

Die Chroniken bemerken als etwas Auffallendes von der *Ayda*, dass sie *ganz mit Gold durchwirkt* war. Diess bestätigt noch mehr den *skandinavischen* Ursprung des Wortes sowol als der Sache, und deutet zugleich auch die *Vornehmheit* der Person selbst an. In *Skandinavien* war es nämlich nichts Seltenes, dass vornehme Personen und besonders die königlichen Geblütes waren, Kleider und Gewänder von *Brokat* trugen. — Künstliche Webereien und Broderieen gehörten im skandinavischen Norden zu den gewöhnlichen Beschäftigungen der Prinzessinnen und anderer vornehmer Frauenzimmer, die darauf den grössten, ausdauerndsten Fleiss verwendeten, und ihre Kunstfertigkeit in jener Hinsicht bei Verschönerung von Tapeten, Fahnen und Gewändern von Seide und anderen kostbaren Zeugen an den Tag zu legen sich bestrebten. Bereits in den Liedern der Edda werden ähnliche Frauenarbeiten erwähnt. So erzählt die Heldin *Godrun* in dem bereits oben zitirten *Goþrunar-Harmr*[92] von sich selbst, wie sie mit der Tochter des Königs Hakon von Dänemark Thora 3½ Jahre („7 Halbjahre") gesessen, und zum Zeitvertreibe Burgen, Vögel, Helden mit ihren Spielen und Waffen, segelnde Schiffe und Schlachten in Gold gewirkt hätten. Dasselbe bezeugt die *Volsunga Saga*[93], welche auch

von *Brynhild* meldet, dass sie sich in geheim ein Vergnügen machte, die Heldenthaten des von ihr geliebten *Sigurd Fafner* in Gold zu brodiren[94]. — Jene Heldenthaten blieben lange der Gegenstand ähnlicher Arbeiten auf Tapeten. Dem Dichter *Thorfin* ward von dem norwegischen Könige *Olof Haraldson* auferlegt, aus dem Stegereife ein Gedicht über Fafners Mord, wie derselbe auf, ihm eben vorliegenden, Tapeten abgebildet war, herzusagen[95]. — Noch in späteren Zeiten hat man Proben von solchen alten Tapezereien mit vielfachen Abbildungen gefunden[96]. Und wer kennt nicht die ehemaligen berühmten, von *Montfaucon* abgezeichneten und beschriebenen Tapezereien der Art aus der Normännischen Zeit, welche ehemals, und zum Theil noch bis ins XVIII Jahrhundert, in der Kathedralkirche zu *Bayeux* in der Normandie aufbewahrt und gezeigt wurden?

Was künstliche Abbildungen auf *Fahnen* betrifft, so brauchen wir nur unsere Leser daran zu erinnern, was Engländer von der *dänischen* Hauptfahne berichten, die bei der Niederlage der Dänen im Jahre 878 nebst vieler anderen Beute jenen in die Hände fiel. „Acceperunt etiam", schreibt *Asserius*[97], „illud *vexillum*, quod *Reafan* nominant[98]. Dicunt enim, quod tres sorores Hungari et Hubbae, *filiae* videlicet *Lodebrochi illud vexillum texuerunt*, et totum paraverunt illud uno meridiano tempore. Dicunt etiam, quod in omni bello, ubi praecederet illud signum, si victoriam adepturi essent, appareret in medio signi quasi *coruus*[99] vivens volitans. Sin vero vincendi in futuro fuissent, penderet directe nihil movens". Entzieht man dieser Beschreibung das Abergläubige und Fantastische, so bleibt wol als natürlicher Sinn, dass auf der Fahne in der That ein Rabe abgebildet war, der sichtbar ward, wenn man die Fahne schwenkte und sie vor dem Winde flatterte, dagegen aber nicht zum Vorschein kam, wenn man die Fahne hängen liess[100]. Indess muss doch die Abbildung ein gewaltiges Aufsehen erregt haben, da dieselbe von anderen sogar für wahre Teufelei gehalten ward[101]. Noch übertriebener klingt die Beschreibung einer ähnlichen Fahne bei den Dänen in der Schlacht bei Assandun im Jahr 1016, die man im *Encomio Emmae*[102] liest, so lautend: „Erat eis *vexillum miri portenti*, quod, licet credam posse esse incredibile, lectori tamen, quia verum est, verae inseram lectioni; Enimvero, dum esset simplicissimo *candi-*

dissimoque intextum *serico*, nullius figurae in eo inserta esset imago, tempore belli semper in eo videbatur *Corvus* ac si *intextus*, in victoria suorum *quasi hians ore, excutiensque alas, instabilisque pedibus*, et suis devictis quietissimus, totoque corpore demissus"[103]. Eine ähnliche Fahne erhielt der Jarl von den Orkney-Inseln Sigurd der Dicke zum Geschenk von seiner Mutter *Audur*, Tochter des Irischen Königs Kiarval, als er sich fürchtete, gegen den schottischen Jarl Finnleikr ins Feld zu ziehen. „Nimm hier", sagte sie, „diese Fahne, *auf deren Verfertigung ich alle meine Kunst verwendet habe*, und hoffe ich, dass demjenigen Sieg zu Theil werde, vor dem sie getragen wird, wenn auch der Tod dessen harret, der sie trägt. *Die Fahne war mit vieler Handarbeit und Kunst verfertigt worden, in der Form eines Raben, so dass er zu fliegen schien, wenn der Wind in die Fahne wehte.*"[104].

Legten nun aber die altnordischen Frauenzimmer solche bewundernswerthe Kunstfertigkeit bei Tapezereien und Fahnen an den Tag, so muss bei ihnen das *Brodiren* zu Kleidern und Gewändern etwas Alltägliches und eine Kleinigkeit gewesen sein. Die *Hervarar Saga* sagt zuerst[105] von *Hervor*, dass sie in ihrer Jugend, sobald sie etwas zu Kräften kam, sich mehr gewöhnte Bogen, Schild und Schwert zu gebrauchen, als zu *nähen und brodiren*[106], später aber, nachdem sie sich mit Wikingen auf Kriegszügen lange und mit Glück herumgetrieben, einer solchen Lebensart überdrüssig zu ihrem Oheime zog, *sich wie andere (edle) Jungfrauen aufführte, und sich an Stickereien und andere weibliche Beschäftigungen gewöhnte*[107].

Betr *sæmdi* þèr
borða at *rekja*,
enn at vitja,
vorra ranna.

Das heisst: Besser *geziemt's* dir
Borten zu *weben*,
als uns're Hütten
zu besuchen.

singt eine Riesin an *Brynhilda* nach der Erzählung von *Norna Gest*[108]. — In *Ragnar Lodbroks Saga*[109] wird eines Frauenzimmergewandes gedacht, das *Thora*

Borgarhjort aus Gotland für sich selbst mit Gold und Silber ausgenäht hatte. — Im Jahr 1018 schickte laut *Olof Helges Saga*[110] die Tochter des schwedischen Königs *Olof Skötkonung Ingegerd*, die nachherige Gemahlin desselben russischen Grossfürsten *Jaroslav*[111], dem der in die *Ayda* gekleidete Warägische Fürst *Jakun* zu Hülfe zog, ihrem damaligen Bräutigam, dem später sogenannten *Olof dem Heiligen* von Norwegen, zum Geschenk ein langes Kleid (Schleppkleid, *Talar*[112]) von „*Pell*"[113] *stark brodirt mit Gold* und seidene Bänder. —

Solche brodirte Kleider trugen nicht bloss königliche Personen. Ein reicher Isländer *Egil Skallagrimson* erhielt von seinem Freunde *Arinbjörn* zum Weihnachtsgeschenk einen ähnlichen Talar von Seide, der stark mit Gold gestickt, vorne mit goldenen Knöpfen bis unten versehen, und nach dem Wuchse Egils gemacht worden war[114]. Daher ward auch das Kleid bei einem anderen, der nicht so lang von Wuchse war, unten beschmutzt[115], ein Beweis, dass die sogenannte *Slaedur* wirklich *lange Talare* waren. — Auch die Kleider des berüchtigten schwedischen Räuberhäuptlings *Arnljótr Gellini* mögen *mit Gold gestickt* gewesen sein, da es in der neuen Rezension von *Olof des Heiligen Saga* Kap. 137[116] in einem Zusatze von ihm heisst: „*öll voru hans klæði við gull búin*" d. h. alle seine Kleider waren mit Gold gemacht oder versehen (geziert)[117]. Und doch ist hier bloss von einer Alltagstracht die Rede. — *Bettzeug*, so wie *Vorhänge*, *Decken* u. s. w. waren bei den Alten häufig brodirt[118]. — Von der seidenen mit Gold gestickten *Kappe*, die *Eindrid Ilbreidr* auf dem Kopfe trug, ist schon oben S. 565 die Rede gewesen. *Oervar-Odds Saga* Kap. 11 und 32[119] spricht von einem mit Gold gewirkten *Hemde*. — In der gleich fabelhaften *Herauds und Bosa Saga* Kap. 12[120] geschieht auch auf der Hochzeit in Biarmaland, deren wir bereits S. 565 gedacht haben, weisser goldgestickter *Handschuhe* Erwähnung.

BEWEISSTELLEN UND ANMERKUNGEN.

1) *Кенигсб.* стр. 102. — *Воскр.* I, 182. — *Ник.* I, 130. — *Соф.* стр. 108 (*Strojev's* Ausg. I, 150). — *Суэд.* (I, 152) allein hat anstatt испкана „*окована*".

2) Ebendas. ff. Ss. — *Воскр.* a. a. O. *объже; Соф. отбъже.* — *Суэд.* a. a. O. „Мстиславъ взялъ золотую Луду Якунову".

3) So *Schtscherbatov* Ист. Росс. I, 309 f. — *Lomonossov* Древн. Росс. Ист. стр. 136 f. — *Stritter* Ист. Росс. Госс. I, 108.

4) Ист. Росс. II, 103.

5) 3r Bd. S. 53.

6) Ист. Гос. Росс. II, 23 (deutsche Uebers. S. 17).

7) Ист. русск. нар. I, 259.

8) So heisst es von dem damals 96jährigen Doge von Venedig, Heinrich Dandolo, im II. Новг. стр. 72: „Дужь *сльпый* отъ Маркова острова Венедикъ, . . . не видяше ничегоже". — Auch *Ville-Hardouin* schreibt (Histoire de la conquête de la ville de Constantinople par les François et les Venitiens. Paris 1585) p. 25: „Li Dux de Venise Henris Dandole . . . n'en veoit gote", und wiederholt es p. 67, 144, 150. — Wenn wir aber berücksichtigen, dass sein Nachkomme Andrei Dandolo von ihm sagt, er sei „visu debilis" gewesen; und *Marinus Sanutus* (Liber secretorum fidelium crucis in *Bongars* Gesta Dei per Francos. Hanov. 1611. fol. T. II. p. 204) die Worte braucht: „congregatio *caeco* praeduce, id est, Henrico Duce Venetorum, qui a Graecis abacinatus, *quasi* visum amisit:" so kann wol weder der alte Doge noch Jakun ganz blind gewesen sein.

9) S. Biörn *Haldorsonii* Lexicon Islandico-Latino-Danicum. Havn. MDCCCXIV. 4. I, 363. Vgl. *Islands Landnamabok.* Havn. 1774. 4. p. 490 und *Sagan af Gunnlaugi Ormstungu.* ibid. 1775. 4. Index vocum sub *Hlad.*

10) Vgl. Ebendas. p. 88. 102. — *Sörla Saga sterka* Kap. 4. in *Fornaldar Sögur Nordrlanda.* Kaupmannah. 1830. 8. III, 417. — *Nials Saga* Kap. XXXIII. ebendas. 1772. 4. p. 48. und Kap. CX. p. 169. — Des Norwegischen Königs Sigurd „*Silki-húfa hlödum búin*" in dessen Saga (*Heimskringla* II, 332 f.) übersetzt *Peringsköld* mit „sidentygs myssa, hvilken med gull och silfversnören beprydd war" (seidene Mütze, die mit *goldenen* und *silbernen* (?) *Schnüren* oder Litzen geschmückt war. Vgl. *Schöning's* Ausg. III, 347); *Olavius* dagegen in *Landnama* (a. a. O.) mit „pileus holosericus aureis *bullis* ornatus".

11) Vgl. *Haldorsons* Lexicon p. 314.

12) *Fornald. Sög. Nordrl.* III, 224. — *Verelii* Ausg. Upsala 1666. 8. Kap. XII. p. 53.

13) „Han var i raudum skarlats kyrtle, oc silfr belti um sik midian, oc *gullhlad um enne*".

14) *Fornald. Sög. Nordrl.* II, 165.

15) „Svá var Oddr búin, at hann var í rauðum skarlaks kyrtli hvern dag, ok hafði knytt *gullhlaði at höfði* sèr".

16) Kap. 2. Ebendas. S. 506. Vgl. *Rasks* Synishorn. Holm. MDCCCXIX. 8. p. 36.

17) „hann hafði skallazkyrtil rauðan, belti miótt, hosur fagrar ok skúa, *gullhlað um hæfuð* sèr, avr-mal sinn á baki en boga í hendi".

18) „Kastadi Oddr af sèr koflinum, var hann undir í skallatzkyrtli *hlaðbúnum*, ok knytt *gullhlaði um enni* sèr, digran gullhríng á hendi sèr". Ebendas. Kap. 38. S. 552. Vgl. Kap. 27. p. 281; bei *Rask* p. 112.

19) „hafði skarlatzskikkiu á herðum sèr ok *gullað um hofuð*". Kap. CXXXIX. p. 224.

20) *Saga Olafs Tryggvasonar.* Skalholt MDCLXXXIX. 4. II, 259. — *Fornmanna Sögur.* Kaupmannah. 1826. 8. II, 264. —

21) „hann hafði bundit *um höfuð sèr gullhlaði*". *Olof heliges Haraldsons Saga* Kap. XXVIII in *Heimskringla*, *Peringskölds* Ausg. I, 401. — Vgl. Konunga-Sögur af *Snorra Sturlusyni*. Holm. MDCCCXVII. 8. II, 29 und *Fornmanna Sögur* IV. 72.

22) l. c. p. 400.

23) *Heimskringla* II, 28. — In der schwedischen Uebersetzung (Konunga-Sagor af *Snorre Sturleson* II, 31) „*gull-band*".

24) „*Gullat oc silkisband iru all aftakin*". Gothlandz-Laghen på gammal Göthiska. Stockh. 1687. fol. p. 45 sq. Kap. LXV. §. 4.

25) S. *Ihres* Glossarium Suiogothicum II, 2. Art. *Lad.*

26) *Fornald. Sögur Nordrl.* II, 343.

27) „Var í myrkblám kyrtli, ok hafði hringinn góða à hendi sèr; hann hafði digurt silfrbelti um sik, ok þará stórr sjóðr med skærum silfrpeníngum, girðt sverði á hlið; en *stóra skinna húfu hafði hann á höfði, því hann var augudapr mjök*" d. h. „er war in einen dunkelblauen Rock (gekleidet), und hatte den guten Ring an der Hand. Er hatte einen dicken silbernen Gürtel um sich, und daran einen grossen Beutel mit blanker Silbermünze hängen, ein Schwert an der Seite gegürtet, und *auf dem Kopfe hatte er eine grosse lederne Haube, weil er sehr schwach-* (oder trief-) *äugig war*". Kap. II in *Björners* Nordiska Kämpa Dater. Stockh. 1737 fol. p. 36 und *Fornald. Sög. Nordrl.* II, 93.

28) Eigentlich *Loos*, *Würfel*, daher (der zugefallene) *Theil*, *Antheil*, *sors*, *portio rata*, dann eine so *zu Theil gewordene Sache*, und endlich jedwede *Sache* od. jedwedes *Ding* überhaupt. S. *Haldorsons* Lexicon I, 368 sq. und II, 46. Vgl. *Viga-Glums Saga*. Havn. 1756. 4. Index vocum p. 204 und Corpus juris Sueo-Gothorum antiqui. Stockh. 1827. 1830. 4. I, 454. II, 322 sub *Loter* (*Luter*, *Löter*.)

29) S. *Haldorson* l. c. II, 45 und *Ihres* Glossarium II, 101. Art. *Luder.*

30) S. *Olof Helges Saga* Kap. CCXXXV in *Peringskölds* Ausg. der *Heimskringla* I, 787 (Vgl. *Fornm. Sög.* V, 74. Kap. 209). — *Sigurd Jorsalafarares, Oestens och Olofs Saga*, Kap. XXXIII. Ebendas. II, 275, *Kon. Magnus Blindes och Harald Gylles Saga*, Kap. XVI. p. 316, und *Kon. Magnus Erlingsons Saga*, Capp. V sqq. p. 407. 409 u. 411. — *Hrolf Krakes Saga* Kap. 7 u. 45 in *Forn-*

ald. Sög. Nordrl. I, 19 u. 92. — *Völsunga Saga* Kap. II. Ebendas. S. 144. — *Ragnar Lodbroks Saga* Kap. 17 u. 20. Ebendas. S. 287 u. 297. — *Sögubrot af Fornkonúngum* Kap. 9. Ebendas. S. 382. — *Hervarar Saga* Kap. 12, 14, 18 u. 19. Ebendas. S. 454, 461, 497 f. u. 503 ff. — *Fridthiof Frænes Saga* Kap. 10. Ebendas. II, 87. — *Gaungu Hrolfs Saga* Kap. 17, 31 u. 36. Ebendas. III, 286. 327 u. 352. — Auch sonstige *Heer-* oder *Volksversammlungen*, um über etwas zu berathschlagen, wurden durch ein ähnliches Blasen angekündigt. S. *Olof Tryggvesons Saga* Kap. LXXIII in *Peringsköld Heimskringla* I, 291. — *Olof Helges Saga* Kap. CLXI. Ebendas. p. 684 (Vgl. *Konunga Sögur* I, 281 u. II, 303). — *Kon. Sigurds, Ingves och Oestens Saga*, Kap. XXVI. Ebendas. II, 354 und *Hakon Skulderbreds Saga* Kap. V p. 370.

31) *Heimskringla* II, 409 und 411. Vgl. im Register Art. *Luder*.

32) ПАТЕРИКЪ, или Отечникъ Печерскій. 1702 fol. Листъ ѯг.

33) S. oben S. 568.

34) Vgl. das Glossarium zu *Edda Sæmundar hinns Fróda*. Havn. 1787 et 1818. 4. I, 616 und II, 713.

35) S. *Lye* Dictionarium Saxonico et Gothico-Latinum. Ed. *Manning*. Londini MDCCLXXII. fol.

36) S. 378. „decimum vestimentum, quod *lodo* dicitur" und „litonum aliqui solvent V *lotones* pro advocatia et X solvunt sigillatim *lotonem* pro advocatia".

37) Vgl. *Haldorsons* Lexicon II, 38 und das bereits in der Anm. 34) zitirte Glossarium zum 2ten Theil der Edda.

38) Daher auch schon die Benennung *Loþfafnir* in *Hávamál* in der älteren Edda (Edda Sæmundar hinns Fróda. Holm. 1818. 8. p. 24) von einem *Jünglinge*. Vgl. Den ældre Edda von *Finn Magnusen* III, 160. f. 114.

39) Isländisch *lodinn* villosus, hirsutus.

40) Vgl. *Ihre* l. c. II, 85 u. 101. — Sollte nicht etwa auch das lateinische vielfach gedeutete Wort *lodix* mit den angeführten zusammenhängen? *Suetonius* sagt z. B. von *Octavianus* (Cap. LXXXIII), dass er nach den bürgerlichen Kriegen sich mit Spielen und körperlichen Bewegungen beschäftigte „segestri vel *lodicula*

involutus" in einem Kleide aus Thierhäuten oder einem *gewebten* (wolligen, von Tuch?), nach *Bremis* Bemerkung. S. dessen 2te Ausg. Zürich 1820. 8. p. 207.

41) Edda Sæmundar II, 303 sq. — In der Stockholmer Ausg. p. 233.

42) In *Volsunga Saga* (in *Björners* Nordiska Kämpa Dater Kap. XLI p. 87, *von der Hagens* Altnordische Sagen und Lieder S. 91 und *Fornald. Sög. Nordrl.* I, 206 Kap. 32), die denselben Fabelkreis zum Gegenstande hat, ist *Valdarr*, der in *Hervarar Saga* Kap. 16 u. 20 (Ebendas. S. 490 u. 509. Vgl. *Verelii* Ausg. Upsal. 1672 fol. p. 179) als ein alter dänischer König vorkommt, zu *Valdamar* od. *Valdimar* von Dänemark verändert, und *Jarizscar* gar nicht erwähnt, statt dessen aber werden zu *Langobarden* auch noch *Franken* und *Sachsen* als *Alles* Völker hinzugefügt, oder sind sie vielleicht, wie P. E. *Müller* (Sagabibliothek II, 78) vermuthet, aus dem gedachten seltenen Namen *Jarizscar*, wofür auch abgesondert *Jaris scari* vorkommen, gebildet worden.

43) In *Volsunga Saga*, die nur das Ende der Strofe von hier an mittheilt, steht anstatt skreyttar „*stuttar*" d. h. kurze.

44) Σχάλμη war auch im Griechischen ausländischer Name eines Schwertes.

45) Oder *Langbarts* (*des Langbärtigen*) Männer (Begleiter, Gefolge), wenn, wie in der Kopenhagener Edition p. 304 62) vermuthet wird, *Langbarz* hier für Genitivus sing. zu nehmen ist, und darunter *Atle* selbst zu verstehen, was auch Wilh. *Grimm* (die deutsche Heldensage. Götting. 1829. 8. S. 7) sehr wahrscheinlich findet.

46) Nach *Björner* (a. a. O. S. 88) übersetzte noch *von der Hagen* (Volsunga-Saga oder Sigurd der Fafnirstödter und die Niflungen. Breslau. 1815. 8. S. 164. f.):

Kurze Harnisch',
Tiefe Helme,
Schwertumgürtet,
Und hatten schwarze Speere.

47) *Björner* und *von der Hagen* hatten die in einem andern Codex sich befindliche Lesart *laδa* (*Björner laþa*) aufgenommen, und der Letztere übersetzte deshalb ganz richtig „*rothe Binden*".

48) „Bare *Kaaber* röde" IV, 113. — Eben so *Afzelius* in der schwedischen Uebersetzung: „röda *Kappor*". Sæmund den Vises Edda. Stockh. 1818. 8. S. 229.

49) Und so wird auch *lodi* der *Volsunga Saga* in der dänischen Uebersetzung von *Rafn* (Nordiske Fortids Sagaer I, 192) geradezu gegeben.

50) Kopenhagener Ausg. II, 500. — Stockholmer S. 271.

51) *Guþvefr* od. *Gudvefr* (Anglosächsisch *Godvebb* od. *Godewebb*) eigentlich göttliches (d. h. prachtvolles) Gewebe oder Kriegsgewebe, textile pretiosissimum vel bellicum, hiess eine Art buntes Zeug mit eingewebten Figuren, dem ähnlich, welches man auch zu Fahnen brauchte. Mäntel von solchem Zeuge oder Oberkleider (*Gudvefiarskickia*) trugen diejenigen, die in Kleidern grössern Aufwand machten. S. *Haldorsons* Lexicon I, 313 und das Glossarium zum 2ten Theile der Kopenhagener Ausg. von Edda p. 649. *Finn Magnusen* a. a. O. S. 90 2) vermuthet, dass es eine Art Sammt, oder starkes und zierliches seidenes Zeug gewesen sei. Bisweilen scheint man es auch zu Teppichen gebraucht zu haben. Vgl. *Saga Olafs Tryggvasonar* Kap. 238 in *Fornmanna Sögur* II, 278. 280. — *Nials Saga* Kap. LIII p. 82. — *Kristni-Saga* Hafn. 1773. 8. p. 46. — *Ragnar Lodbroks Saga* Kap. 12, *Söguþattr af Norna-Gesti* Kap. 9, *Grims Saga Lodinkinna* Kap. 2 und *Oervar-Odds Saga* Kap. II *in Fornald. Sög. Nordrl.* I, 274. 333 und II, 155. 197.

52) d. h. schüttelten den Staub ab. — *Finn Magnusen* S. 204 „*Kaaberne* de rysted". — *Afzelius* S. 267 „De skakade sina *kappor*".

53) d. h. legten ihr Prachtgewand an, weil sie nun nicht mehr fern von ihrem Ziele waren.

54) Kopenhagener Ausgabe I, 38. — Stockholmer p. 40.

55) Da es auch *Felldr* häufig geschrieben, und das Wort von Oberkleidern gebraucht wird, so wird es im Index vocum zur *Kristni-Saga* von *felli* demittere (das deutsche *fällen*, schwedisch *fälla*) abgeleitet; allein diese Derivation ist gewiss nicht richtig, und bloss eine Vermuthung, um die dort vorgeschlagene Bedeutung *toga promissa* zu motiviren. Diese aber passt nicht einmal auf die Stelle, worin

das Wort selbst in der *Kristni-Saga* (p. 92) vorkommt, und wo es (p. 93) daher richtiger von dem Herausgeber selbst mit *vellus* lateinisch übersetzt wird.

56) Vgl. das Glossarium zu der Kopenhagener Ausgabe der Edda I, 483 und II. 619; als Beispiele aber *Viga-Glums Saga.* Havn. 1786. 4. p. 46 et 82.

57) Vgl. auch *Adelungs* Grammatisch-kritisches Wörterbuch der hochdeutschen Mundart. 2e Ausg. II, 105 f.

58) Daher z. B. *bjarnar-feldr* v. *bjarnarfelldr* und *bjarndyrsfelldr Bärenhaut.* Vgl. *Haldorsons* Lexicon I, 76 u. 202 Art. *Fell* u. *Felldr*, und *Islands Landnamabok* p. 483 unter *felldr.*

59) Auch dieses Wort ist selbst ein mit den oben angeführten verwandtes Wort. Vgl. *Adelung* a. a. O. III, 684 f.

60) Im *Schwedischen* wird *fäll* ausser der gewöhnlichen Bedeutung von *Fell* (*Haut*) noch jetzt besonders von *Bettdecken* gebraucht, die von Schaaf- oder andern Fellen gemacht und mit Zeug überzogen sind. Vgl. *Ihres* Glossarium I, 465 Art. *Fell.*

61) a. a. O. I, 167.

62) Doch sagt er selbst im Register (IV, 335. Art. *Klædedragt*) in Bezug auf das vorstehende *Feldr* sowol als auf seine schon oben S. 570 von uns berührte Erklärung von *Lodi* beschränkend: „*Pelts eller foeret Kaabe*" Pelz *oder gefütterter Mantel.*

63) Ja! in der *Saga von Grimm Lodinkin* (so genannt, weil die eine *Backe* bei ihm mit dunklen *Haaren* bewachsen war. S. Kap. I. *Fornald. Sög. Nordrl.* II, 143) kommt (Ebendas. S. 147) in einem Codex sogar „*skinnfeldum*" als Variante anstatt „*skinnstöckum*" oder „*skinnkyrtlum*" d. h. *Pelzrock* vor. Und *Vararfelldr* (von *vara Waare*) waren *von Wolle zum Verkauf gewebte Zeuge*, die sowol zu *Mänteln* (besonders auf Schiffen) als zu *Bettdecken* gebraucht wurden. S. *Haldorsons* Lexicon II, 410 und *Finni Johannæi* Historia ecclesiastica Islandiæ IV, 131 sqq. Vgl. *Vatnsdæla Saga* Kap. 35. p. 318 f.

64) Kopenhag. Ausg. S. 39. — Stockholm. a. a. O.

65) Auch in der schwedischen Uebersetzung von *Afzelius* steht in beiden Stellen (S. 38) das Wort „*kappa*".

66) Þá var eldrinn svá kominn, at feldrinn brann af Grímni".

67) In der Kopenhag. Ausg. „*Lodi*" und „*fyri*".

68) *Hripuþr* ist eine poetische Benennung des Feuers. Das Wort wird im Glossar zu der Kopenhag. Ausg. (I, 587) nicht ohne Grund mit dem griechischen ἐρείπω verglichen.

69) S. 168.

70) Wie *Afzelius* (S. 39) hier zu seiner Uebersetzung: „*håren swedas* (die *Haare*?! werden versengt)" gekommen sein mag, begreife ich nicht.

71) S. oben S. 568.

72) *Fornald. Sög. Nordrl.* I, 238 f. — Bei *Björner* in Kämpa Dater p. 3.

74) Daher auch sein Beiname *Lodbrok*.

74) „hann lætr gera sèr föt með underligum hœtti, þat er *loðbrækur* og *loðkápa*, ok nú er ger eru, þá lætr hann þau vella í biki, síðan herðir hann þau".

75) „*hann var i loðkápu*". *Saga Ketils Hængs* Kap. 5 in *Fornald. Sög. Nordrl.* II, 132. Vgl. S. 133.

76) Dessen Saga Kap. VIII in *Heimskringla* von *Peringsköld* II, 206.

77) *Ans Saga Bogsveigis* Kap. 4. *Fornald. Sög. Nordrl.* II, 333.

78) „höfdu *lodkápur fótsidar*" p. 310.

79) Hafn. MDCCLXXX. 4. p. 342.

80) „sat uppi i *lodkápu* á kistu einne".

81) „tók *lod-kápu* ok hafdi hvörn dag". Kap. II. p. 10. Vgl. Kap. III. p. 16 und *Islendinga Sögur* (Kaupmannah. 1830. 8.) II, 327 u. 329.

82) „hafði vas-klæði sín ok *lódkapu* yzt". S. *Heimskringla* von *Peringsköld* I, 238, — Vgl. *Konunga-Sögur* I, 232 Kap. XXXIII, dieselbe Saga von *Oddur Munk* (*Reenhjelms* Ausg. Upsal. 1691. 4.) Kap. XIV p. 66 und die neue Rezension in *Fornmanna Sögur* I, 149.

83) Vgl. Scripta historica Islandorum (Hafn. 1828. 8.) I, 173 und die *Indices vocum* zur *Orkneyinga* und *Viga-Glums Saga*.

84) Schwedisch „*luden Kappa*". Eben so in der neuen Uebersetzung: Konunga Sagor af *Snorre Sturleson* (Stockh. 1816. 8.) I, 246.

85) Ungefähr so hat es auch *Schöning* (Norges Riges Historia III, 299) verstanden, da er sagt „*en Kappe især af grovt Tøi*" eine *Kappe besonders von grobem Zeuge.*

86) II, 38. —

87) Ueberhaupt ist man über die Kleider und Trachten der alten Skandinavier zur Zeit bei weitem noch nicht im Reinen, indem man aus verschiedenen alten schriftlichen Denkmalen zwar eine grosse Menge verschiedener Benennungen, weniger aber ihre eigentliche Bedeutung mit Bestimmtheit kennt.

88) S. oben S. 568.

89) Selbst im Isländischen wechseln bisweilen *ó* und *ú* mit einander. So z. B. nannte man *ólpa* od. *hólpa*, eine Art weites Oberkleid (S. *Vatnsdæla Saga* p. 133 Not. g)) auch *Úlpa* (Vgl. *Haldorsons* Lex. II, 133. 450).

90) So, z. B. *Sióv* und *Siár* See, *Sniór* und *Sniár* Schnee. Vgl. in demselben Lexicon II, 241. 249. 306 f.

91) Dieser lautete nach *Rask* ungefähr wie *öv* oder *ov*. S. dessen Anvisning till Isländskan. Stockh. 1818. 8. S. 39 und Kortfattet Vejledning till det oldnordiske eller gamle islandske Sprog. Københ. 1832. 8. S. 2.

92) *Edda Sæmundar.* Kopenhag. Ausg. II, 300 f. Stockholm. S. 232 f.

93) Kap. 32 in *Fornald. Sög. Nordrl.* I, 205. — Bei *Björner* p. 87.

94) Ebendas. Kap. 24 S. 175 f. und bei *Björner* p. 58.

95) S. *Finn Magnusens* Föreläsningar öfver Nordiska Archaeologien in *Liljegrens* Fornnordiska häfder. Stockh. 1822. 8. I, 154 ff. und P. E. *Müllers* Sagabibliothek II, 385 f.

96) *Finn Magnusen* a. a. O. S. 159.

97) De Aelfredi rebus gestis in *Camdeni* Anglica, Hibernica, Normannica &c. Francof. MDCII. fol. p. 10.

98) Vgl. Chronicon Saxonicum. Ed. *Gibson.* Oxoni MDCXCII. 4. p. 84. „Þar wæs se guð-fana genumen, Þe hi *ræfen* heton".

99) Daher also auch der Name *reafan*, *ræfen*. *Hrafn* heisst nämlich im Isländischen, und noch jetzt im Dänischen *Ravn* (Angelsächs. *ræfen*, *ræfn*, englisch

raven), ein *Rabe*. — Dieser Vogel gehörte zu den Attributen *Odins*, der deshalb auch *Hrafna-guð* (*Rabengott*) hiess. Er war aber ebenfalls Gott des *Krieges*, der zunächst Sieg verlieh und ertheilte, und in dieser Eigenschaft neben seinen vielen anderen Benennungen auch die Namen *Herfaþir*, *Herjafaþir*, *Herjafoðr*, *Herjan*, *Herteitr*, *Sigfaþr* und *Sigtyr* (*Heervater*, *Heerführer*, *Heer-* oder *Kampflustig*, *Siegesvater*, *Siegesgott*) führte. S. *Gylfaginning* in *Snorra-Edda*. *Rasks* Ausg. Stockh. 1818. 8. p. 42. — *Skalda* Ebendas. p. 322. — *Ynglinga Saga* Kap. VII in *Heimskringla*. *Peringskiölds* Ausg. I, 8. (*Konunga-Sögur* I, 11). — *Edda Sæmundar*. Kopenh. Ausg. I, 4. 23. 48. 52. 57. 61 sq. 315. II, 193. 394. (Stockholm. p. 4. 6. 9. 31. 36. 42 sq. 46. 113. 194. 248). Vgl. *Nyerups* Wörterbuch der skandinavischen Mythologie. Kopenh. 1816. 8. S. 43. 59. 68. 72. 80 f. und *Adamus Bremensis* de situ Daniae in *Lindenbrogii* Scriptores rerum german. septentr. p. 61. — Unter allen *Vorzeichen* eines *Sieges* vor Schlachten wird als erstes Glück bringendes angeführt, wenn ein *schwarzer Rabe* den Krieger begleitete (S. *Sæmunds Edda*. Kopenh. Ausg. II, 163. Stockholmer p. 184). Kein Wunder also, dass die alten Dänen sich vorzüglich den *Raben* zu Abbildungen auf Fahnen gewählt hatten.

100) So dachte auch bereits *Suhm* Hist. af Danmark II, 328 f.

101) „Sternuntur (nämlich die Dänen, schreibt ein Schriftsteller), fugantur et dissipantur, relicto *nominatissimo vexillo suo*, *quod*, *quia Daemonico instinctu effigie corvina* deformidaverant (oder wol richtiger *deformaverant*), *Ravyn* vocabant". S. *Joh. de Fordun* Scotichronicon. Ed. *Hearn*. Oxon. MDCCXXII. 8. III, 527.

102) S. Historiae Normannorum Scriptores antiqui von *Duchesne*. Paris MDCXIX. fol. p. 169 sq. oder auch bei *Langebek* Scriptores rerum Danicarum medii aevi II, 485.

103) Vgl. *Suhm* a. a. O. III, 470.

104) S. *Saga Olofs Tryggvasonar*. Skalholt MDCLXXXIX. 4. Kap. CLXXXI. I, 223. Vgl. *Torfaei* Orcades. Havn. 1697 fol. Cap. X. p. 27.

105) Kap. 6. *Fornald. Sög. Nordrl.* I, 430. (*Verelii* Ausg. p. 85).

106) „sem hún mátti sèr nokkut, samdist hún meirr skoti, skildi ok sverði, enn við *sauma ok borða*".

107) „fór hún þá fram, sem aðrar meyjar, at hún vandist við *borda ok kannyrðir*" Kap. 7 a. a. O. S. 443 (Vgl. *Verelii* Ausg. p. 97).

108) Ebendas. S. 334.

109) Kap. 5. Ebendas. S. 248.

110) Kap. LXXXI. *Heimskringla Peringsköld's* Ausg. I, 486. — *Schönings* II, 105. Vgl. *Konunga-Sögur* II, 115 und *Fornmanna Sögur* IV, 164.

111) Vgl. meine Abhandlung: Ueber die finnische Bevölkerung des St. Petersburgischen Gouvernements und über den Ursprung des Namens Ingermannland in diesen Mémoires.

112) „*Slædur*" plur. von *Slæda* scheint sowol bei Männern als Frauen im Gebrauch gewesen zu sein. (S. *Nials Saga* Kap. CXXII. p. 190). Heut zu Tage soll man auf Island eine Art Kopfschleier bei Frauen von kleinen seidenen Tüchern *slædur* nennen. Vielleicht stammt das Wort aus *slá* schlagen her, weil man die ehemaligen *slædur* um sich schlug. Vgl. *Sædvr* im Glossar zu der lateinischen Uebersetzung von Nials Saga. Havn. MDCCCIX. 4. p. 786.

113) „sendi Ólafi Konúngi slæður *af pelli mjök gullsaumaðar ok silkiræmur*". — Was *Pell* eigentlich sei, ist bisher noch nicht ausgemacht, und es herrschen darüber sehr verschiedene Meinungen. Dass es nicht *Pelzwerk* bedeuten könne, bemerkte schon richtig *Lagerbring* (Svea Rikes Hist. I, 435), weil es davon unterschieden wird in *Olof des Heiligen Saga* (Kap. LXIV. *Peringsköld's* Ausg. I, 449. *Schöning's* II, 73. Vgl. *Konunga-Sögur af Snorra Sturlusyni.* Holm. 1818. II, 78 und *Fornmanna Sögur* IV, 125), wo es heisst, dass *Gudleikr* in *Russland* für den König kostbares *Pell* zum *Staatskleid und theures Pelzwerk* nebst ausgezeichnetem Tischzeuge gekauft habe („Gudleikr fór um sumarit í Austrveg til Hólmgards, ok keypti þar *pell ágætlig*, er han ætlaði Konúngi til tignarklæda sèr, *ok þar með skinn dyr*, ok enn bordbúnad forkunnligan". — Mit Rücksicht auf den Zusatz „*þar með*" — *damit, dabei, daneben* — glaube ich fast, es sei ein bereits fertiges Kleid gewesen, das mit kostbarem *Rauchwerk* gefüttert war). Offenbar

falsch ist daher *Peringskölds* Uebersetzung „*pellicea*" in derselben Saga (Kap. XXXII. *Heimskr.* I, 405). An anderen Stellen jedoch setzte er dafür bald blos „*textum pretiosum*" und im Schwedischen „*Gyllenduk*" (p. 449; Vgl. II, 237), bald eben so unbestimmt „*vestes Phrygionicas*" (I, 486); I, 494 sqq. aber „*vestes sericeas*", wofür auch sehr viele andere *Pell* gehalten haben. So *Schöning* (a. a. O. so wie p. 32 und 112. Capp. XXXII und LXXXV), der neue schwedische Uebersetzer (*Konunga-Sagor af Snorre Sturleson* II, 36. 79. 115. 122) und *Torfaeus* (Hist. rer. Norv. III, 38. 82. Cap. X und am Ende in Sylloge vocum antiquarum Art. *Pell*). Indessen war es doch auch sicher nicht gewöhnliches Seidenzeug, da man Beispiele hat, dass es davon ausdrücklich unterschieden wird. So heisst es in *Saga Hrólfs Gautrekssonar* Kap. 13 (*Fornald. Sög. Nordrl.* III, 99. *Verelii* Ausg. Upsala 1664 p. 138) von den belagerten Schweden: „Þeir báru út *pell ok silki* ok marga dyrgripi, ok tjáðu fyrir Þeim, ok báðu Þa eptir sækja" d. h. sie trugen heraus *Pell und seidenes Zeug* und viele Kostbarkeiten, und zeigten solche ihnen (den Belagerern) vor, und baten sie darnach zu greifen". Diess mag denn auch schon *Lagerbring* (a. a. O.) bewogen haben zu behaupten, dass es ganz ungewiss sei, ob das isländische Wort *Pell* Seidenzeug gewesen, und dass damit auch irgend ein *feines wollenes Zeug* bezeichnet worden sei. — Dagegen wird es in *Haldorsons* Isländischen Lexicon (II, 170) und von *Finn Magnusen* (Den ældre Edda II, 122) für eine äusserst *feine Leinewand* (*Byssus*) erklärt, und der Letztere bemerkt dabei nach *Sjöborg*, dass man noch jetzt in der schwedischen Provinz *Schonen* die Benennung *Pell* von einem Schleier oder Tuche gebrauche, in welche die *Bräute* nach uralter Sitte gehüllt werden. Diese Sitte nebst den Benennungen *Pell* und *Brudpell* existirt nicht blos in *Schonen*, sondern *in ganz Schweden*, wird wol aber in Schonen so wie anderwärts eigentlich darin bestehen, dass man bei der Trauung nicht allein über der Braut, sondern über beiden neu zu Vermälenden entweder ein grosses Tuch hält, oder auch, wie in der finnländischen Provinz *Nyland* unter den dortigen alten schwedischen Kolonisten gebräuchlich ist, schon vorläufig für jene Zeremonie einen eigenen gewölbten Thronhimmel anbringt (Vgl. *Ihres* Glossar. Suiogoth. II, 331 Art. *Pell*). Ohne Zweifel ist diess, wie der ge-

lehrte Alterthumsforscher *Finn Magnusen* bemerkt, eine Anspielung auf die Sitte Bräute zu verhüllen, die bei Römern und andern Völkern des Alterthums bestand, noch jetzt im Orient herrscht, und ehemals auch unter den alten *Skandinaviern* Statt gefunden hat, wie man aus den alten *Edda-Liedern* deutlich ersieht, wo bei Bräuten der *Lina* und *Brudarlina* (*Leinewand* und *Brautleinewand*) Erwähnung geschieht (S. *Thryms-Qvida* in der Kopenhag. Ausg. I, 188 sqq. 194. — Stockholmer p. 72, 74. Vgl. *Rigs-Mal* Ebendas. p. 105 Str. 47). Bei allem dem kann jedoch unseres Erachtens die gegenwärtige Benennung *Pell* für den *Brauthimmel* keinesweges beweisen, dass das von den Alten sogenannte Zeug *feine Leinewand* gewesen. Im hohen Alterthum, wo die Bräute auch in Skandinavien noch wirklich nach Orientalischer Art verhüllt wurden, mag man sich allerdings nach der Andeutung der angeführten Stellen in den Edda-Liedern dazu der *Leinewand* bedient haben; später aber, als sich mit dem erweiterten Handelsverkehr Luxus und Pracht auch in Skandinavien einfanden, ward wol die Leinewand gegen kostbareres Zeug ausgetauscht, wie man noch jetzt zu den Brauthimmeln nicht Leinewand, sondern gewöhnlich grosse seidene Tücher, Shawle und dergleichen gebraucht (Vgl. *von Schubert's* Resa genom Sverige, Norrige, Lappland, Finnland och Ingermannland. Oefversättning. II, 235. 247 f.). Die Benennung *Pell* für *Brauthimmel* entstand also wol erst später, seitdem man das sogenannte *Zeug* kennen gelernt und anstatt Leinewand zu gebrauchen angefangen hatte. Wir haben oben gesehen, dass es die Skandinavier über *Russland* bezogen, und schon dieser Umstand lässt uns vermuthen, dass es eigentlich aus den *Morgenländern* kam, folglich auch irgend eine Art kostbareres und prachtvolleres Zeug gewesen sein muss. Sollte diess nun auch von äusserst feiner Leinewand gelten können, so ist es doch eben nicht denkbar, dass man *solche* zu *Brokat* angewandt hätte. Eher liesse sich allenfalls annehmen, dass es *Atlass* gewesen, wie das Wort in der folgenden Stelle der *Frithiofs-Saga* (Kap. 4 in *Fornald. Sög. Nordrl.* II, 69.): „*var þar allt með pellum tjaldat ok dyrum vefnaði*" d. h. „da (nämlich *im Zimmer Ingeborg's*) war *alles mit Pell und kostbaren Geweben* (Teppichen) *bekleidet*" (Vgl. in *Herrauds und Bosa Saga* Kap. 8 in *Fornald. Sög. Nordrl.* III, 213. *Verelii* Ausg. Kap. VII p. 33 und in

Olof Tryggvasons Saga Kap. XLVIII in *Heimskr. Schöning's* Ausg. I, 242. Stockholmer Ausg. *Kon. Sög.* I, 249) von *Rafn* (*Nordiske Fortids Sagaer* II, 67) übersetzt wird. — *Suhm* hingegen sah es für *Samat* an (Hist. af Danm. I, 414). — Ich wage darüber nichts zu entscheiden; irre ich aber nicht, so ist das Wort dasselbe, was man im Latein des Mittelalters mit eben so unbestimmter Bedeutung *pallium*, *pauleum*, *paulium*, französisch *paille*, *pal*, italiänisch *paglio* nannte (S. *Dufresne* Glossar. ad scriptores mediae et infimae latinitatis V, 65 sqq.), und mag demnach, falls es nicht vielleicht ein allgemeiner Ausdruck für feine kostbarere Stoffe überhaupt war, eigentlich, wenn auch nicht gewöhnliche Seide, doch irgend eine Art seidenes Zeug bezeichnet haben (Vgl. *Ihre* a. a. O.), sowie auch das schwedische Wort *Paulun* von ehemals gebräuchlichen Betten mit seidenen oder anderen Vorhängen mit dem *pallium* oder *pauleum* des Mittelalters zusammenzuhängen scheint. — Was *pallium*, *paglio*, *paille*, *pal*, *pell* im übrigen Europa, das waren bei den alten Russen die sogenannten *паволоки*, deren in den Chroniken oft Erwähnung geschieht, als kostbare aus *Konstantinopel* häufig bezogene Stoffe. S. *Krug* zur Münzkunde Russlands S. 85 ff. —

114) „Han' (Arinbiörn) gaf Agli at Jóla-giöf *slædur* gervar af *silki* ok *gullsaumadar mjög*. settar fyri allt *gullknauppum* ígegnum nidr". *Egils-Saga* Cap. LXX. Havn. MDCCCIX. 4. p. 516.

115) Ebendas. Cap. LXXXII p. 702 sq.

116) *Fornm. Sög.* IV, 337.

117) Vorher steht: „sjá madr var í skarlats kyrtli rauðum öllum hlaðbúnum ífald niðr". In der früheren Rezension dagegen die ganze Stelle bloss: „sá madr hafdi skarlatsklædi, buin gull-laudom". S. *Heimskringla Peringsköld's* Ausg. I, 658. *Schöning's* II, 251.

118) Vgl. *Finn Magnusen's* Föreläsningar öfver Nordiska Archaeologien S. 162.

119) *Fornald. Sög. Nordrl.* II, 198. 313. Vgl. S. 529.

120) Ebendas. III, 223. *Verelii* Ausg. Cap. XI p. 50.

TABLE DES MATIÈRES.

M. Ch.-M. Fraehn, De Il-Chanorum seu Chulaguidarum numis commentatio. Accedunt nonnulli aliarum dynastiarum muhammedanarum numi anecdoti eodem interprete. (Avec quatre planches gravées.) 479

M. A.-J. Sjögren, Was bedeutet das in den russischen Chroniken unter dem Jahr 1024 vorkommende Wort Луда? 563

This book should be returned to the Library on or before the last date stamped below.

A fine is incurred by retaining it beyond the specified time.

Please return promptly.

CANCELLED

STALL-STUDY CHARGE

CANCELLED

DUE OCT 65 H

CANCELLED

CANCELLED

JUL 26 1975 H

3 2044 092 812 031